





HISTOIRE ROMAINE,

DEPUIS LA FONDATION DE ROME.

AVEC DES NOTES HISTORIQUES, Geographiques, & Critiques ; des Gravûres en Taille-douce ; des Cartes Geographiques, & plusieurs Médailles authentiques.

Par les RR. PP. CATROU & ROUILLE' *de la Compagnie de* JESUS.

TOME DOUZIEME.

Depuis l'année de Rome 585. jusqu'à l'année 608.

M. J. Chavignac

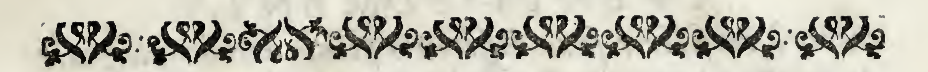


A PARIS,

Chez { JACQUES ROLLIN, Quay des Augustins, à la descente du Pont S. Michel, au Lion d'or.
JEAN-BAPTISTE DELESPINE, Imprimeur du Roy, ruë S. Jacques, à S. Paul.
JEAN-BAPTISTE COIGNARD Fils, Imprimeur du Roy, ruë S. Jacques, au Livre d'or.

MDCCXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



AVERTISSEMENT DES LIBRAIRES.

Les Souscripteurs avoient lieu de s'attendre, que ces quatre derniers Tomes termineroient l'Histoire de la République Romaine. Les Auteurs eux-mêmes n'avoient annoncé que douze Volumes ; mais ils ont été forcés de reconnoître, qu'ils s'étoient resserrés dans des bornes trop étroites.

On avoit promis au Public une Histoire Complette. Pour ne laisser rien à désirer dans un Ouvrage de cette importance, les deux Historiens se sont attachés à conduire le Lecteur pas à pas, depuis la fondation de Rome, jusqu'au siécle qui commença l'Empire des Césars. Ils ont suivi les Romains dans toutes les parties de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique, où ces Conquérants étendirent leur Domination. Ils ont parcouru tous les âges, les différentes situations de l'ancienne Rome, & ses fréquentes révolutions. Aprês avoir rapproché cette foule prodigieuse d'événemens mémorables, qui se sont succédés les uns aux autres, dans l'espace de plus de sept cents ans, ils ont fait envisager, selon l'ordre des années, les accroissements & les progrês immenses de cette Capitale du monde. Ils ne s'en sont pas tenus là. Pour faire connoître Rome dans son entier, il ne suffisoit pas d'indiquer rapidement les faits historiques, il falloit en approfondir les ressorts & les circonstances. Ce n'étoit point asśês de la représenter dans le tumulte des armes, & dans l'éclat de ses victoires, on avoit

encore à considérer sous différents points de vûë, le génie de ses Citoyens, la sagesse & la majesté de son Sénat, ses mouvements au-dedans, ses négociations au-dehors, la forme de son gouvernement, les grands Hommes qu'elle a produits dans tous les tems, ses intérêts, ses Loix, ses Mœurs, ses Coutumes, sa Milice, sa Religion. Enfin pour donner la derniere perfection à l'Ouvrage, il s'agissoit d'y réünir ce que l'Erudition Grecque & Romaine a de plus curieux & de plus intéressant.

On avoüe de bonne foi, que douze Volumes ne pouvoient suffire à un corps d'Histoire, qui par sa vaste étenduë, devient en quelque sorte, celle de tous les Peuples, & de toute l'Antiquité Profane.

Le Public peut juger par ses propres yeux, de la fidélité des deux Ecrivains à remplir un projet, dont l'éxécution avoit paru impossible & chimérique à certaines gens, qui n'ont d'autre mérite, que celui d'Abbréviateurs. Notes sçavantes, Dissertations sur tous les sujets de Littérature, qui appartiennent de droit à l'Histoire Romaine, variations des anciens Auteurs dans le recit des événements Historiques, Monuments de toutes les sortes, pour établir la vérité des faits, Médailles, Cartes Géographiques, Plans de villes & de batailles, gravés par les plus célébres Artistes, rien n'a échappé aux soins & à l'attention des deux Historiens. Nous avons eu le plaisir d'arracher ce témoignage de ceux-là même, qui avoient conspiré contre l'Ouvrage, long-tems avant qu'il vît le jour. On ne peut penser autrement, pour peu qu'on ait parcouru les douze Volumes, dont le moindre contient plus de quatre-vingts feüilles la plûpart chargées de petits caractéres. Le

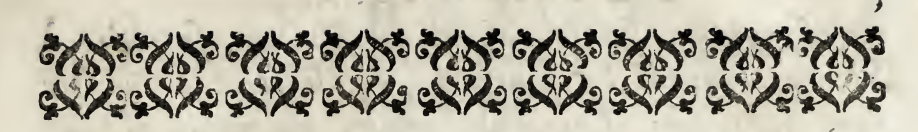
travail immense des deux Auteurs se manifeste assés par l'abondance & la varieté des matiéres qu'on y traite avec critique. Les riches débris de la sçavante Antiquité s'y présentent avec ordre presque à chaque page.

Pour éviter donc le reproche d'avoir donné au Public une Histoire tronquée & peu fidelle, contre la foi de leur engagement, les Peres Catrou & Roüillé ajoûteront quatre autres Volumes aux douze qui ont déja paru. Ces quatre derniers Tomes à sçavoir le treiziême, le quatorziême, le quinziême, & le seiziême finiront l'Histoire de la République Romaine, dans toute son étenduë, & seront imprimés dans le courant de l'année mil sept cent vingt-neuf.

ERRATA DU DOUZIEME VOLUME.

Page 14. ligne 18. dont on le chargeoit *lisés*, dont on les chargeoit.
P. 20. l. 3. de piéton, *lisés* de piétons.
Ibid. l. 31. le moins prompt à débourser, *lisés* le plus avare.
P. 22. l. 17. que la crainte de débourser étoit la plus vive de toutes ses craintes, *lisés* que l'avarice étoit sa passion dominante.
P. 29. l. 15. de monstreux, *lisés* de monstrueux.
P. 63. l. 1. creusée, *lisés* creusé.
P. 108. l. 30. dont il ne le combla, *lisés* dont il ne le comblât.
P. 115. l. 22. cinq cents quatre-vingt-six, *lisés* cinq cents quatre-vingt-cinq.
P. 214. l. 1. chaussé à la Macédoine, *lisés* chaussé à la Macédonienne.
P. 231. colone 1. l. 2. de Paul Emile, *lisés* de Pausanias.
P. 266. l. 4. qui se fit le Panégyrique, *lisés* qui se fit le Panégyriste.
P. 316. l. 8. pour les fai-périr, *lisés* pour les faire périr.
P. 325. colone 1. les Grecs-mêmes, *lisés* les Gracques-mêmes.
P. 326. l. 15. des loixc, omme, *lisés* des loix, comme.
P. 327. l. 3. *b.* lisés *a.*
Ibid. l. 11. *a.* lisés *b.*
P. 349. l. 16. les tailla en piéces, *lisés* le tailla en piéces.
P. 366. l. 8. s'est négliger, *lisés* c'est négliger.
P. 377. colonne 2. l. 13. le prennent, *lisés* la prennent.
P. 384. colonne 2. l. 1. Puiserga, *lisés* Pisuerga.
P. 421. l. 6. obligé, *lisés* obligée.
P. 436. l. 25. par mer encore vous encore exercé, *lisés* par mer encore vous avés exercé.
P. 462. l. 28. enible, *lisés* penible.
P. 489. & s'engage aussi, *ôtés* aussi.
P. 537. l. 24. ce seroit, *lisés* c'étoit.
P. 538. à la marge, l'an 606. *lisés* l'an 607. & de même aux pages 542. & 543.
P. 591. colonne 1. l. 2. fermé, *lisés* formé.

SOMMAIRE



SOMMAIRE

DU LIVRE QUARANTE-CINQUIEME.

Servilius Cæpion, le ſeul Conſul qui fût reſté en Italie eſt rappellé à Rome pour préſider aux Comices. Tout le Peuple redemande Paul Emile pour le Conſulat. Caractére de ce grand homme. Sa conduite dans ſa vie privée. Il eſt élû Conſul, malgré toutes ſes repugnances. On luy donne pour Collégue C. Licinius Craſſus. Par conſidération pour Paul Emile, Licinius lui céde le commandement de l'armée en Macédoine. Il fait partir pour la Macédoine trois hommes entendus au métier de la guerre, pour éxaminer ſur les lieux divers points qu'il luy étoit important de ſçavoir, avant que de quitter l'Italie. Election des Préteurs & leurs départemens. Paul Emile, aprês avoir pris ſes arrangemens ſur les inſtructions qu'il avoit reçûes des Députés, s'embarque pour la Macédoine. Mauvaiſe conduite de Persês. Sa paſſion pour l'argent renverſe les grands projets qu'il avoit ſi ſagement entrepris. Il réüſſit à ſoulever contre les Romains preſque tous les Peuples de la Gréce. L'Illyrie, & les Rhodiens ſe déclarent hautement pour Persês. Eumenés Roy de Pergame rebuté du peu de bonne foy du Macédonien, demeure fidéle aux Romains. Persês tourne ſes armes contre luy. Le Préteur Anicius fait voile vers l'Illyrie. Tout change de face à ſon arrivée. Pluſieurs villes Illyriennes ſe rangent à ſon party. Gentius Roy d'Illy-

rie effrayé des ſuccês rapides du Préteur ſe retire à Scodra. Anicius l'y pourſuit, & le force à paroître dans la plaine. Les deux armées en viennent aux mains. Dês le premier choc les Illyriens ſont mis en déſordre, & cet échec rend Anicius maître de Scodra, de toute l'Illyrie & de la perſonne même du Roy. Anicius tire de priſon les deux Ambaſſadeurs Romains, que Gentius y avoit fait enfermer, & fait partir Perpenna l'un de ces deux Ambaſſadeurs, avec ordre d'aller chercher dans toutes les villes de l'Illyrie les Princes & les Princeſſes de la maiſon Royale, avec les principaux amis du Roy, & de les conduire à Scodra. Aprês s'être acquitté de cette commiſſion, il ſe rend à Rome pour annoncer au Sénat & au Peuple une ſi prompte victoire. Peu de jours aprês le Préteur fait conduire à Rome le Roy, deux Reines & trois Princes d'Illyrie reduits à la captivité. Paul Emile ſe rend au camp des Romains. Il donne ſes premiers ſoins à réformer les abus qui s'étoient gliſſés parmi les ſoldats. Les Rhodiens envoyent une Ambaſſade au Conſul, pour negocier la paix entre Rome & la Macédoine. Leurs propoſitions ſont rejettées avec hauteur. La nouvelle de la captivité du Roy d'Illyrie ſe répand dans les deux camps, & y produit des effets bien differents. Le Conſul prend des meſures pour pénétrer en Macédoine. Persês inſtruit de ſes deſſeins par un déſerteur de l'armée Romaine, fait partir un gros détachement pour aller au ſecours de Pythium aſſiegée par Scipion Naſica. Les Macédoniens fatigués de la marche, ſont ſurpris & taillés en piéces. Ce mauvais ſuccês jette Persês dans un nouvel embarras. Il prend le parti de ſe retirer dans l'intérieur de la Macédoine,

& d'y attendre l'ennemi. Paul Emile paſſe le fleuve Enipée, & va rejoindre ſon détachement vers Pythium. Aprês la priſe de cette place, le Conſul marche droit à Pydna, où Persês étoit campé. Le Général Romain trouve le ſecret de faire fortifier un camp à la vûë de l'armée ennemie, rangée en bataille. Une éclypſe de Lune ſurvenuë la nuit jette la conſternation dans le camp Macédonien. Le Conſul profite de cette circonſtance pour ſe diſpoſer à livrer bataille le lendemain. Un hazard engage l'action. Persês ou ſaiſi de frayeur, ou forcé par la douleur d'une bleſſure qu'il avoit reçûe, ſe retire du combat. La Phalange Macédonienne quoique deſtituée de Chef, fait des prodiges inoüis de valeur. Le Conſul outré de cette réſiſtance fait de nouveaux efforts pour rompre les Phalangites qui ſeuls mettoient obſtacle à ſa victoire. Ils ſont taillés en piéces. Leur défaite entraîne la déroute de toute l'armée. Jamais il ne ſe fit plus de carnage. La ville de Pydna le boulevart de la Macédoine, eſt emportée. Persês déſeſpéré ſe retire à Pella. Action barbare de ce Prince. Pella ne luy paroiſſant plus un azyle aſsés ſûr contre les Romains, il paſſe avec ſa famille à Amphipolis, où il fait tranſporter ſes threſors. Les principaux Chefs de l'armée Macédonienne, Hippias, Milo, & Pantauchus viennent ſe rendre aux Romains & leur offrir leurs ſervices. Berée, Theſſalonique & pluſieurs autres places ouvrent leurs portes au Conſul. Paul Emile députe à Rome ſon fils Fabius, & deux autres Officiers de conſidération, pour y porter la nouvelle de la grande victoire qu'il venoit de remporter. Persês aprês avoir long-tems erré de contrées en contrées, ſans trouver de ſûreté nulle part,

prend enfin le parti de ſe refugier dans l'Iſle de Samo-Thrace, pour y attendre le départ des Romains, & le retour de la fortune. Sur ſa route il laiſſe encore échapper pluſieurs traits d'avarice, qui le font abandonner du reſte de ſes Alliés. Paul Emile pour tirer de ſa victoire tout le fruit qu'il pouvoit en retirer, donne ordre au Préteur Octavius d'aller avec ſa flotte inveſtir l'Iſle de Samo-Thrace, tandis qu'avec ſon armée de terre, il pénétroit juſqu'au centre de la Macédoine. Tout céde au Vainqueur. Pella même tout imprénable qu'elle étoit par ſa ſituation avantageuſe & ſes fortifications, aprês quelques jours de réſiſtance, ſe rend au Conſul. Amphipolis ſuit l'éxemple de Pella. Paul Emile reçoit à Amphipolis une Ambaſſade de Persês. Comme ce Prince dans la lettre qu'il luy écrivit, prenoit encore le nom de Roy, le Conſul refuſa d'entendre les Ambaſſadeurs. Persês ayant compris quelle étoit la cauſe du mauvais ſuccês de ſon Ambaſſade, luy en envoye une ſeconde, chargée d'une lettre d'un ſtyle tout different. Elle eſt agréablement reçûe, & Paul Emile luy envoye comme il l'avoit ſouhaité trois de ſes Officiers, avec qui il pût conferer ſur l'état preſent de ſes affaires. Les Députés pour préliminaire éxigent de ce Prince qu'il abdique le titre de Roy, & qu'il ſe remette de ſa deſtinée future à la volonté du Sénat & du Peuple Romain. Persês rejette ces conditions humiliantes. Octavius n'oſant employer la force pour enlever Persês du Temple de Caſtor & de Pollux, a recours à la négociation. Les habitans de l'Iſle de Samo-Thrace ſollicitent Persês de permettre à Evandre de comparoître pour ſe juſtifier du crime d'aſſaſſinat dont on l'accuſoit. Le Roy de Macédoine craignant qu'il ne revelât des ſecrets qu'il

luy étoit important de tenir cachés, le fait assassiner. Ce Prince troublé des remords que luy causoit ce nouveau crime, prend des mesures secrettes pour se retirer en Créte, auprês du Roy Cotys son ancien ami & son allié. Le marchand Cretois sur le vaisseau duquel ce Prince devoit s'embarquer, luy manque de parole, & l'abandonne aprês luy avoir enlevé une partie de ses thresors. Octavius informé de tout ce qui s'étoit passé, & du nouveau mécontentement que Persês venoit de donner à la maison, fait publier à son de trompe dans la ville, que ceux des Pages du Roy & des autres Macédoniens qui avoient passé dans l'Isle, joüiroient de la vie & de la liberté, s'ils se donnoient volontairement aux Romains. Cette déclaration eut son effet. Tous se livrérent d'eux-mêmes au Prêteur Octavius, & Persês désesperé de ce dernier coup, auquel il ne s'attendoit pas, est forcé de suivre leur éxemple. Le Préteur le fait partir pour Amphipolis. Paul Emile s'y rend avec son armée victorieuse, pour y recevoir les hommages de cet illustre Captif. Entrevûë du Roy de Macédoine & de Paul Emile.

SOMMAIRE DU LIVRE QUARANTE-SIXIEME.

LA nouvelle de la défaite de Persês arrive à Rome, & répand dans toute la ville l'allégresse & la joye. Anicius fait triompher les armes de la République en Illyrie. Le Sénat prend malignement ce tems pour donner audience aux Ambassadeurs de Rhode. Reglemens de Police. Antiochus Roy de Syrie,

l'un des deux Ptolomées Roy d'Egypte, & Cléopatre leur mere, envoyent des Ambassadeurs à Rome. Motifs de ces Ambassades. Persés est forcé de se rendre à son Vainqueur. Reception de Masgaba fils de Massinissa à Rome. Election des Consuls Q. Ælius Pætus, & Junius Pennus. Les nouveaux Consuls entreprennent de réünir les deux Censeurs, que la diversité de sentimens sur un point important au bon ordre de la République avoit broüillés. Les Consuls portent le ravage & la désolation dans la Ligurie. Attalus se rend à Rome, pour féliciter la République sur le succês de ses armes. Ce Prince vertueux refuse généreusement l'offre qu'on luy faisoit de faire passer sur sa tête la couronne d'Eumenés son frere. Nouvelle Ambassade des Rhodiens. Ils sont reçus comme le méritoit leur infidélité. Cependant sur les représentations de Caton, Rome prend le parti de la clémence à l'égard de Rhodes. Toutes les Nations de l'Orient envoyent rendre leurs hommages à Rome. Prusias Roy de Bithynie y vient luy-même en personne. Son entrée dans Rome fut bientôt suivie de l'arrivée du Roy de Pergame en Italie. On luy interdit l'entrée de la ville. L'Illyrie & la Macédoine sont érigées en Républiques. Description de la Gréce. Paul Emile aprês avoir reglé toutes les affaires de la Gréce, reçoit ordre du Sénat de passer par l'Epire, pour mettre les villes de cette contrée rebelle au pillage, & les raser aprês les avoir saccagées. Rome fait partir pour Pergame à la sollicitation d'Attalus, deux Ambassadeurs chargés d'appaiser les differends de la Nation Gallo-Grecque avec la Pergamenienne. Paul Emile, Anicius & Octavius, font leur entrée dans Rome, presque dans le même tems, & cette heureuse

rencontre donna le ſpectacle le plus magnifique que l'on eût vû depuis long-tems. Anicius & Octavius obtiennent les honneurs du Triomphe. On conteſte cet honneur à Paul Emile. Raiſons de cette conduite. Les ſoldats mécontens entreprennent de décider ſeuls cette conteſtation, qui partageoit tout Rome, & de la décider au deſavantage de leur Général. Le Peuple détrompé par les diſcours de Servilius, accorde enfin à Paul Emile cet honneur, qui luy étoit dû à ſi juſte titre. Deſcription de ces trois Triomphes. Les richeſſes immenſes enlevées à l'Orient & le nombre prodigieux de Captifs de la premiére conſidération à la tête deſquels marchoit, Persês & ſes deux fils ſervirent à orner le Triomphe de Paul Emile. Gentius Roy de l'Illyrie eſt relegué avec toute ſa famille à Iguvie. Persês avec ſon fils Alexandre eſt envoyé à Albe, dans le païs des Marſes. On aſſigne Carſeoles pour priſon à Bitis fils du Roy Cotys. Peu de tems aprês on le rend à ſon Pere. Election des Conſuls C. Sulpicius Gallus, & M. Claudius Marcellus. Ce Conſulat n'eſt remarquable que par le Triomphe qui fut accordé aux Conſuls qui ne le méritoient pas. Election des Conſuls T. Manlius Torquatus, & Cn. Octavius Nepos. De nouveaux prodiges obligent Rome d'avoir recours aux livres de la Sibylle. Terence qui étoit alors dans ſa grande réputation, contribuë à la magnificence des jeux Magaleſiens, par la repréſentation de ſes Comédies. Il s'éléve de nouveaux troubles en Achaïe. Quelle en fut la cauſe. Quelle part y prit la République Romaine. Nouvelle conteſtation entre Pruſias Roy de Bithynie, & le Roy de Pergame. L'affaire eſt portée au Sénat. Nouvelle Loy concernant les limites. La Répu-

blique envoye Tib. Gracchus en Gréce, pour se mettre au fait de l'état des choses. Le Romain trouve l'Egypte divisée par l'animosité des deux Ptolomées, que la prédilection de Cléopatre leur mere fomentoit. Il trouve la Syrie occupée d'une guerre cruelle contre le peuple Juif. Retour de Gracchus à Rome. Ambassade des Rhodiens. Ambassade d'Eumenés Roy de Pergame. Paul Emile malgré toutes ses répugnances est forcé d'accepter la charge de Censeur. Mort de Persés. Son caractére. Mort de Crassus. Election des Consuls Tib. Sempronius Gracchus, & M. Juventius Thalna. Les nouveaux Consuls portent la guerre l'un en Corse & l'autre en Ligurie. Rome fait partir quatre Ambassadeurs pour la Gréce. Succés de cette Ambassade. Ptolomée Philométor, Roy d'Egypte détrôné par son cadet se rend à Rome. Mort d'Antiochus Roy de Syrie le Persécuteur des Juifs. Démétrius retenu en ôtage à Rome, sollicite le Sénat de le mettre en possession du Royaume de Syrie, qui luy appartenoit légitimement, par droit de succession. La politique Romaine l'emporta sur le bon droit de ce Prince. Mort du Consul Juventius. Election des Consuls P. Cornélius Lentulus, & Cn. Domitius Ænobarbus, qui succédérent aux Consuls P. Cornélius Scipio Nasica, & C. Marcius Figulus, dont l'élection avoit été jugée défectueuse par les Augures. Les Députés que le Sénat avoit envoyés en Syrie pour gouverner ce Royaume, au nom de Démétrius, soulevent tous les esprits contre eux, par leur conduite trop peu mésurée. Octavius l'un des Députés est assassiné dans le Bain par Lysias. Le Sénat luy fait ériger une statuë. Démétrius profite de cette nouvelle circonstance, pour engager le Sénat à luy permettre de

de retourner en Syrie prendre possession du Thrône. Cette seconde demande du Prince est suivie d'un second refus. Démétrius outré prend le parti de l'évasion, & il luy réüssit. L'affaire des deux Ptolomées Rois d'Egypte, est rapportée au Sénat. Décision de cette importante affaire. Nouvelle guerre des Cauniens avec les Calyndiens, ceux-cy implorent l'assistance des Rhodiens. Exemple terrible de l'authorité que Rome avoit pris sur les Etats les plus puissants. Election des Consuls M. Valérius Messala, & C. Fannius Strabo. Arrêt du Sénat contre la somptuosité des repas. Les Rheteurs & les Philosophes introduits depuis peu dans Rome, en sont bannis par un autre Arrét du Sénat. Démétrius arrive en Syrie, & s'y fait proclamer Roy. Lysias & Eupator sont mis à mort par les soldats de Démétrius, qui croyoient en cela luy faire leur cour.

SOMMAIRE DU LIVRE QUARANTE-SEPTIEME.

DEmétrius Roy de Syrie met tout en œuvre pour se concilier la bienveillance des Romains. Rome luy donne des marques d'une parfaite réconciliation. Election des Consuls L. Anicius Gallus, & M. Cornélius Cethégus. Conduite politique des Romains à l'égard du Roy de Syrie, & des Rois de Bithynie & de Pergame. Les Romains prennent le party de Massinissa contre la République Carthaginoise, qui commençoit à leur devenir suspecte. Judas Chef du Peuple de Dieu, se détermine à faire

alliance avec les Romains. Mort de Judas. Jonathas ſon frere luy ſuccede. Mort de Paul Emile. Son extrême pauvreté. Election des Conſuls Cn. Cornélius Dolabella, & M. Fulvius Nobilior. Sévérité des Cenſeurs à l'égard des Chevaliers Romains. Mort de Térence. Démétrius porte ſes armes en Cappadoce. Motifs de cette guerre. Quel en fut le ſuccês. Ariarathe chaſſé de ſes Etats ſe réfugie à Rome, pour implorer la protection de la République. Le Sénat prend en main ſes intérêts. Qu'elle fut la ſuite de cette grande affaire. La Dalmatie ſe ſépare de l'Illyrie. La République prend beaucoup de part à cet événement. Election des Conſuls M. Æmilius Lepidus, & C. Popilius Lænas. A ceux-cy ſuccédent Sex. Julius Cæſar, & L. Aurelius Oreſtes. La République fait partir des Commiſſaires, pour régler les différends, qui s'étoient élevés entre Maſſiniſſa & Carthage. Election des Conſuls C. Marcius Figulus, & L. Cornélius Lentulus Lupus. Rome porte la guerre en Dalmatie. L. Cornélius eſt condamné pour des malverſations faites en Ligurie. Figulus fait la guerre avec quelque ſuccês en Dalmatie. Election des Conſuls P. Cornélius Scipio Naſica, & C. Claudius Marcellus. Naſica triomphe des Dalmates & Marcellus des Liguriens. Les Athéniens appellent à Rome du jugement des Sicyoniens, rendu en faveur d'Orope. Arrêt du Sénat favorable aux Atheniens. Rome réüſſit enfin à calmer pour un tems les hoſtilités des Rois de Bithynie & de Pergame. Deux Tribuns du Peuple entreprennent de corriger les défauts qui ſe commettoient dans les aſſemblées des Comices. Publication de la Loy Ælia &

de la Loy Fusia. Election des Consuls Q. Opimius Nepos, & L. Postumius Albinus. Revolte des Espagnols. Postumius fait marcher ses troupes de ce côté-là. Il meurt empoisonné par sa femme. On luy donne pour successeur M. Acilius Glabrio. Les Liguriens violent le droit des gens dans la personne de l'Ambassadeur Romain. Opimius venge cette insulte. Les Liguriens & leurs Alliés sont battus. Tout le païs passe sous la puissance du Consul. Le jeune Ptolomée reparoît encore une fois à Rome, pour se plaindre des invasions de son frere Philométor. La paix se fait entre ces deux Princes. Election des Consuls Q. Fulvius Nobilior, & T. Annius Luscus. Fulvius s'embarque pour l'Espagne. Caïus élu Général par les rebelles, vient offrir la bataille au Consul. Il remporte d'abord de grands avantages sur les Légions Romaines; mais à son tour le Consul prend le dessus. Les Espagnols plient & Caïus périt dans la mêlée. Le Sénat, à la nouvelle de ce malheureux combat, ordonne qu'à perpétuité ce même jour soit reputé malheureux. Une nouvelle bataille se donne sous les murs de Numance. La victoire se déclare encore pour les Espagnols. Les villes les plus affectionnées à la République, dégoutées par le mauvais succês du Consul, se déclarent pour les rebelles. Succês du Préteur Mummius en Lusitanie. Attalus fils d'Eumenés Roy de Pergame, vient à Rome rendre hommage de sa Couronne. Démétrius Roy de Syrie imite cette conduite, fait partir son fils, pour luy assurer la succession à la Couronne, en luy assûrant la protection des Romains. Rome répond mal à ses avances. Le Prince retourne en Syrie. Heraclides

qui se trouvoit alors à Rome, profite de l'indisposition où étoient les Romains à l'égard de la Syrie, depuis l'évasion du Prince, pour avancer les affaires. Ce Seigneur fait paroître au Sénat deux enfants légitimes du Roy Antiochus, & ils obtiennent par les intrigues d'Heraclides un Arrêt qui les remet en possession du Royaume de Syrie. Jonathas Chef des Juifs se déclare pour Aléxandre appuyé de Rome, & par cette sage conduite il procure au Peuple de Dieu une liberté parfaite. Election des Consuls M. Claudius Marcellus, & L. Valerius Flaccus. Révolution dans la Syrie. Mort de Démétrius. Aléxandre monte sur le Thrône. Le Consul Marcellus accompagné du Préteur Attilius, se rend en Espagne. Marcellus par des vûës d'intérêt & d'ambition, traite les rebelles avec trop de ménagement & de douceur. Le Sénat découvre son dessein, & se prépare à luy envoyer un successeur. Le feu de la guerre commence à s'allumer dans l'Afrique. Caton fait son possible pour déterminer Rome à prendre les armes, afin d'étouffer dans les commencemens ces semences de révolte. L'avis contraire de Scipion Nasica l'emporte. Le Sénat envoye des Ambassadeurs à Carthage, pour pacifier ces premiers soulévemens. Nasica luy-même qui étoit à la tête de l'Ambassade, est reçû avec insulte à Carthage. Election des Consuls L. Licinius Lucullus, & A. Postumius Albinus. Les Romains refusent de s'enrôler pour l'Espagne. Cruel embarras du Sénat & des Consuls. Scipion Emilianus fils de Paul Emile, inspire une nouvelle ardeur au Peuple, & tout le monde à son éxemple s'enrôle pour l'Espagne. Lucullus part pour

l'Espagne. Ce Consul à son arrivée trouve la paix faite. Pour n'être pas oisif il cherche de nouveaux ennemis dans les recoins de l'Espagne, & porte la guerre chés les Turdules. Perfidie du Consul à l'égard des Caucéens. Æmilianus remporte la victoire dans un combat singulier, contre un Vaccéen. Siége d'Intercatie. Elle est obligée de capituler. Siége de Palentia. Le Consul qui n'avoit consulté que son avarice dans cette nouvelle entreprise, fut obligé à sa honte, de le lever, & de se retirer. L'armée Consulaire se rend en Lusitanie. Insigne cruauté de Galba, à l'égard des Lusitaniens. Gulussa fils du Roy de Numidie vient à Rome, & confirme au Sénat, que Carthage faisoit tous les préparatifs nécessaires pour se déclarer ouvertement contre la République. Rome fait partir dix Députés pour l'Afrique, afin d'éxaminer ce qui s'y passoit. Au retour des Députés, il n'y eut plus lieu de douter que le dessein de Carthage ne fût de porter la guerre ailleurs, que dans le continent d'Afrique. Nasica cependant malgré tant de preuves, suspend encore, par la considération qu'on avoit pour luy, l'Arrêt que le Sénat animé par les invectives de Caton, étoit sur le point de porter contre Carthage. Nouvelle preuve de l'autorité que Nasica avoit dans Rome. Il obtient du Sénat le retour des Seigneurs Achéens en leur patrie. Grace que l'on avoit refusé à plusieurs autres avant luy, & la démolition d'un Théâtre que l'on commençoit à bâtir, pour la réprésentation des Comédies. Election des Consuls T. Quinctius Flamininus, & M. Acilius Balbus. Le Consul destiné pour l'expédition des Espagnes, est retenu à Rome par la nécessité d'arrêter le cours

des empoisonnements, qui se multiplioient depuis un tems. Une femme convaincuë de ce crime est sauvée de la mort, par la tendre pieté de sa fille. Pour éterniser cette action, le Consul Acilius fait changer la prison en un Temple, qu'il consacra à la Pieté. Massinissa pour venger l'affront fait à ses fils, par les Carthaginois, vient assiéger Oroscopa. Asdrubal vole au secours de la place. On se prépare de part & d'autre au combat. Scipion Æmilianus arrive sur ces entrefaites, au camp du Roy Numide. Motif de son voyage. Les armées en viennent aux mains. La victoire se déclare pour Massinissa. On entre en négociation. La médiation de Scipion est inutile. L'armée Carthaginoise est reduite faute de vivres, à la derniére extrémité. Asdrubal est forcé de mettre bas les armes. Cruauté de Gulussa. Carthage consternée envoye à Rome des Ambassadeurs, avec ordre de s'assûrer de l'amitié des Romains, à quelque prix que ce fût. Rome prend enfin le parti de déclarer la guerre à Carthage.

SOMMAIRE DU LIVRE QUARANTE-HUITIEME.

Rome déclare la guerre à Cartage. Utique profite de ces conjonctures, pour se soustraire à la domination Carthaginoise, & s'allier avec les Romains. Département des Consuls. Carthage pour prévenir les malheurs dont elle étoit menacée, consent à se livrer aux Romains par forme de DEDITION. Les Consuls aprês avoir reçû les ôtages Africains,

mettent à la voile, & viennent investir Carthage. Carthage leur envoye des Ambassadeurs, pour apprendre d'eux la décision de son sort. Les Généraux Romains éxigent des Carthaginois qu'ils leur remettent toutes leurs armes. Ils obéïssent. Les Consuls leur proposent une nouvelle condition plus dure que la premiére, qui est d'abandonner leur ville natale pour en aller bâtir une autre plus avant dans les terres. Cette proposition jette l'effroy & la consternation dans tous les cœurs. Ce peuple infortuné tâche inutilement de détourner cet orage. Les Consuls demeurent infléxibles. Les Carthaginois désesperés se portent aux derniéres extrémités, & prennent le parti de soûtenir la guerre. Description de Carthage. Son origine. Sa situation. Ses fortifications. Les Consuls font donner l'escalade à la place, persüadés qu'elle étoit dépourvûë de toutes munitions de guerre. Le mauvais succês de cette tentative les oblige d'en former le siége dans les régles. Le courage des Carthaginois fait mieux sentir de jour en jour aux Consuls le péril de leur entreprise. Asdrubal fait mettre le feu à la flotte Romaine. Les assiégés deviennent assiégeants à leur tour, & penêtrent pendant la nuit dans le camp ennemi. Æmilianus qui avoit déja donné des preuves de sa valeur, sans attendre l'effet des longues délibérations du Consul, se met à la tête de quelques escadrons, & repousse les assaillans dans la place. Son mérite luy fait naître des envieux. Témérité du Consul. Il entreprend de forcer Asdrubal dans son camp de Nephéris. Æmilianus seul, qui s'étoit opposé à cette entreprise insensée, sauve l'armée Romaine d'une déroute générale. Mort du grand

Caton. Revolte des Espagnols. Rome est obligée de partager ses forces pour dompter les rebelles. Les Romains sont battus. Le Préteur Vétilius est pris prisonnier. C. Plautius luy succéde. Les Espagnols conservent tous leurs avantages, & en remportent de nouveaux. Ces mauvaises nouvelles furent suivies dans peu, des nouvelles venuës de Macédoine, qui n'étoient pas beaucoup plus favorables. Andriscus profite habilement de quelques traits de ressemblance, qu'il avoit avec le dernier Roy Philippe, pour reconquérir la Macédoine, dont il se disoit le légitime Héritier. Plusieurs petits Rois de Thrace le sécondent dans son entreprise. Elle luy réüssit. La Thessalie même céde aux armes victorieuses de l'usurpateur. Rome fait passer en Gréce Scipion Nasica, pour s'opposer aux progrês rapides du nouveau Philippe. Celuy-ci ne se trouvant pas en état de remédier à un si grand mal, repart pour Rome. On luy fait succéder P. Juventius Thalna, dont la mauvaise conduite acheva de ruïner les affaires de la République. Election des Consuls Sp. Postumius Albinus Magnus, & L. Calpurnius Piso Cœsonius. Mort de Massinissa. [Ce Prince en mourant nomme Æmilianus pour régler l'héritage de ses trois fils. Entrevûë d'Æmilianus & de Phaméas. Ce Carthaginois gagné par les caresses du Romain, se rend au Proconsul. Æmilianus retourne à Rome. Il y est reçû avec toute la distinction dûë à son mérite. Le nouveau Consul se rend en Afrique, où il forme un plan d'attaque tout different de son Prédécesseur. Prise de Néapolis. Mauvais procedé du Consul à l'égard des habitans de cette Ville. Carthage profite

des

des fautes du Général Romain pour se relever de ses pertes. La division se met entre les Généraux de cette République. Asdrubal Gouverneur de la Place soupçonné de trahison, est assommé par les Sénateurs-mêmes, dans la Salle du Conseil. Q. Cæcilius Metellus part pour la Gréce à la tête d'une armée Prétorienne. Le Préteur rétablit la gloire des Romains en Gréce. Le faux Philippe est battu, pris prisonnier, & la Macédoine rentre par là dans la soumission & l'obéïssance. Election des Consuls P. Cornélius Scipio Æmilianus, & C. Livius Drusus. Piso aborde en Afrique Il signale son arrivée par la délivrance des Romains enfermés dans Mégalie, & pressés vivement par les Carthaginois. Æmilianus aprês avoir retabli la discipline dans son armée, recommence le siége par l'attaque de Mégalie. Les assiégés sont forcés d'abandonner le poste. Cruauté inoüie d'Asdrubal. Æmilianus fait bloquer la Ville, & la tient serrée de si prês, que la famine commence à s'y faire sentir. Les Assiegeants & les Assiégés se signalent par une activité surprenante, & par des ouvrages prodigieux. Il se donne un combat naval. L'action finit avec un égal avantage pour les deux partis. Nouvelle entreprise des Assiégés. Ils mettent le feu aux machines des Romains. Æmilianus malgré la terrible resistance des Carthaginois, s'empare d'un poste important. Le Consul aprês cette heureuse expédition tourne vers Néphoris. Diogene qui couvroit la Ville, est forcé dans ses retranchements, & la place se rend au Vainqueur, aprés vingt-deux jours de siége. Asdrubal tout cruel qu'il étoit, touché du misérable état où ses Concitoyens étoient réduits, met tout en œuvre pour par-

venir à une entrevûë avec le Consul. Æmilianus luy accorde des conditions fort avantageuses, à la sollicitation de Gulussa, qui s'étoit chargé de la Négociation. Mauvaise conduite d'Asdrubal. Election des Consuls Cn. Cornélius Lentulus, & L. Mummius Achaïcus. Le premier est chargé de veiller sur la Gaule. L'Achaïe est le partage du second. Æmilianus est confirmé Général des troupes Romaines, sur les côtes d'Afrique. Le Proconsul se rend maître du Quarré de Cothon, & aprês avoir enfoncé une des portes de la Ville, pénétre jusqu'à la place la plus voisine, & y prend son logement. Cérémonie du dévoüement. Effroyable massacre des Carthaginois. Le Romain aprês avoir fait périr par le fer & par le feu, une grande partie de la Ville, s'avance jusqu'aux piés de la Citadelle. La vûë de l'armée Romaine prête à donner l'escalade, oblige un nombre prodigieux des Assiégés à se rendre à la discretion du Proconsul. Insigne lâcheté d'Asdrubal. Mort tragique de sa femme & de ses enfans. Prise de la Citadelle. Le Proconsul éxécute à la rigueur les Arrêts du Sénat contre Carthage. La nouvelle de la réduction de cette place produit dans Rome des mouvements de joye extraordinaire. Carthage est détruite de fond en comble. Triomphe d'Æmilianus. On lui donne le surnom de second Africain. *Guerre de l'Achaïe. Quelle fut la source des premiers soulévements de cette Province. Les Romains aigrissent un mal qu'il auroit été plus facile d'appaiser par la douceur. Critolaüs Chef des Achéens assiége Héraclée. Métellus vole au secours de la place, fait lever le siége, atteint l'ennemi, & le met en déroute. Le Proconsul se rend maître de Thebes sans coup férir.*

*Métellus fait tout l'imaginable pour porter les esprits à la paix ; mais inutilement. Le Consul Mummius se rend en Gréce pour achever une conquête que son Prédécesseur avoit fort avancée. Les Achéens gouvernés par Diæus, rassemblent toutes leurs forces pour mettre Corinthe en état de défense. Le téméraire Achéen enflé de quelques legers avantages remportés sur l'Ennemi, ose le défier au combat. Il est battu à platte couture, & contraint de se retirer à Mégalopolis. Triste effet du désespoir de Diæus. Prise de Corinthe. Le Consul selon l'ordre du Sénat fait mettre le feu à tous les coins de cette Ville si opulente, pour la réduire en cendres. Origine du métal Corinthien. Rome envoye dix Commissaires pour statuer sur le gouvernement de la Gréce en général, & de l'Achaïe en particulier. Réglemens des Commissaires. Triomphe de Métellus & de Mummius. Caractére de ce dernier. On luy donne le surnom d'*Achaïque.

HISTOIRE



CARTE DE L'ILLYRIE

pour servir à l'intelligence de l'Histoire Romaine.

Par HENRI LIÉBAUX *Géographe*

1727.

Milles Romains de 5000. pieds chacun

10. 20. 30. 40. 50. 60. 70. 80. 90. 100.

MER ADRIATIQUE ou SUPÉRIEURE

Golfe de Liburnie

PANNONIE SAVIE

DACIE

LIBURNIE

ILLYRIE

DALMATIE

HAUTE MŒSIE

DARDANIE

MACEDOINE

ITALIE

ISTRIE

Carnes, Emonie Colonie, Noviodunum, Dautone, Quadrata, Prætorium, Nauportum Municipale, Tergeste, Ningum, Parentium Colonie, Pola Colonie, Mont Albius, Colapis R., Volsera, Metulum, Japydes, Flanone, Tarsatica, Vendum, Romula, Bibium, Arupium, Epidotium, Varcians, Siscia Colonie, Save R., Varianes, Inicerum, Menneianes, Percentinum, Drave R., Antianes, Danube R., Murse Colonie, Teutoburgium, Cornacum, Cusum, Tibisque, Tibisque R., Servitium, Leucoum, Urbate, Cirtisa, Cibalis, Ulmos, Cucci, Milatis, Budalie, Sirmium Colonie, Taurunum, Singidunum, Margus, Lederata, Tricornium, Viminacium Colonie, Mont Aureus, Danube R., Municipium, Idimum, Margus R., Pincum, Horrea du Margus, Naissus, Poumpeios, Timaciens, Scordisques, Mont Scardus, Scupi, Axius R., Hemus, Mont, Europe sur l'Axius, Stobe, Erigon R., Axius R., Heraclée, Castra, Celles, Daus ara, Edesse, Nicée, Sirtiane, Lychnide, Lac Lychnide, Mont Scardus, Drin R., Ulpianum, Drin ou Drilo R., Epicarie, Albanopolis, Parthins, Dinualle, Illyriens, Taulanciens, Apollonie, Aulon, Golfe d'Apollonie, Petra, Dyrrachium Colonie, Epidamnus ensuite, Dindariens, Lissus, Acrolissus, Golfe Illyrique, Barbana R., Scodra Colonie, Labeates, Chinna, Medeon, Enderoduniens, Euderum, Siparuntum, Allata, Birziminium, L. Labeatis, Saluntum, Andarba, Leusinium, Rhizon, Doclée, Butue, Olcinium, Ascrivium, Epidaure Colonie, Tribulium, Dalluntum, Narone Colonie, Illyriens, Siculotes, Sardiotes, Herone, Delminium, Blanone, Pyreiens, Mont Bebius, Nedinum, Bistue la Neuve, Bistue la Vieille, Daorisiens, Saloniane, Aufustianes, Tronum, Peguntium, Rataneum, Salone, Andetrium, Biludium, Vardeiens ou Ardiens, Pelvis, Mont Ardius, Salvia, Burnum, Assisie, Adra, Bulsinium, Sarnade, Leusaba, Ceraunieus, Emate, Ditiones, Saldis, Argentarie, Melcomeniens, Sidrone, Drin R., Timacus R., Nestus R., Deriopes, Mont Albius, Senia, Lopsica, Arucie, Curcum, Tediastum, Tedanius R., Stlupi, Ortopule, Varvaria, Liburniens, Vegia, Corinium, Arayruntum, Blandone, Enone, Jadera Col., Aleta, Ariusa, Equum Col., Scardone, Prætorium, Tragurium, Titius R., Scardone Isle, Isles Absyrtides, Crexa, Curicta, Arba, Cissa Isle, Alvone, Golfe Flanatique, Boa I., Issa Isle et Ville, Brattia I., Pharos I., Pharos, Onæum, Corcyre la Noire I., Melite I., Isles de Diomède, Ancone Col., Potentia Col., Firmum Colonie, Truentum R., Asculum, Hadria Colonie, Pinna Col., Ostia Aterni, Mont Gargan, Cap Gargan, Siponte Colonie, Aufide R., Arpi, Cannes, Canusium, Turenum, Bari, Egnatie, Golfe

32 33 34 35 36 37 38 39 40

46 45 44 43 42 41



au commencement du douzieme volume I. page





C.A. De Berey sculp.

Humblot in. N. Tardieu Sculp.

HISTOIRE ROMAINE.

LIVRE QUARANTE-CINQUIEME.



DEpuis trois ans, Rome rejettoit ſur ſes Généraux la ſupériorité, ou l'égalité qu'ils avoient laiſſé prendre au Roy de Macédoine. Au Sénat, dans les Aſſemblées du Peuple, & dans les converſations particuliéres, tous en murmuroient. Comme nul Citoyen n'étoit exempt d'aller à la guerre, & que les Romains, pour la plûpart, comptoient bien des années de ſervice, ils ſe croyoient en droit de cenſurer, ſans miſéricorde, la conduite des Conſuls précédents. A l'ombre, & loin du

péril, les ſpéculatifs régloient les marches des armées du Levant. Selon ſes idées, ou ſes caprices, on decidoit des lieux, & des tems, où l'on auroit dû livrer bataille. On ſe tranſportoit en eſprit dans la Macédoine, on s'en figuroit la conquête aiſée, & l'on reprochoit à Licinius, & à Hoſtilius leur manque de bravoure, ou d'activité. Marcius luy-même n'échappoit pas aux traits de la médiſance. La multitude imputoit ſon défaut d'activité à la peſanteur de ſon corps. Enfin chacun ne conſultoit que ſon ardeur de vaincre Perſès, & l'on s'impatientoit de ne l'avoir pas encore vaincu.

Telle étoit la diſpoſition des eſprits, lorſque le tems arriva d'aſſembler le Peuple au champ de Mars, pour élire de nouveaux Généraux. Servilius Cæpion étoit le ſeul Conſul, qui fût reſté en Italie. On le rappella du camp, où il avoit fait la campagne, ſans gloire, parce qu'il n'avoit point trouvé d'Ennemis à combattre. Rome n'avoit d'attention, que ſur le choix qu'elle alloit faire. *Enfin*, diſoit-on, *Annibal a trouvé ſon vainqueur dans l'aîné des Scipions, Antiochus dans le cadet, & Philippe dans Flamininus. Perſès, avec le débris des armées de ſon pere, tiendra-t-il encore long-tems contre les forces réünies d'une République victorieuſe, en Afrique, en Europe, & en Aſie? Cherchons un reſtaurateur de la gloire, que trois Conſuls nous ont fait perdre! N'accordons rien à la brigue des prétendants au Conſulat, & n'ayons nul égard à la faveur! Tarder plus long-tems à ſoumettre Perſès, ce ſeroit expoſer la République à perdre cette ſupériorité, qui la rend dominante, à l'Orient, & au Midi.* Le Peuple raiſonna juſte alors,

& pour les prochains Comices il prit les ſentiments, qu'il auroit toûjours dû porter au champ de Mars. Aprês bien des réflexions, il jugea qu'il falloit faire reparoître ſur la ſcéne un homme oublié depuis treize ans, d'un âge avancé, puiſqu'il comptoit prês de ſoixante ans, & uniquement occupé des ſoins de ſa famille, & de l'éducation de ſes enfants. Ce Héros étoit Paul Emile. On ſe réſolut enfin à le tirer de l'obſcurité, où l'on s'étoit obſtiné de l'enſevelir, durant les plus belles années de ſa vie. Aprês ſon premier Conſulat, qui fut marqué par une des plus glorieuſes victoires, que la République eût remportée ſur les Liguriens, on l'avoit mal récompenſé de ſes ſervices, & depuis on l'avoit éloigné du premier rang, qu'il avoit demandé plus d'une fois, & qu'il n'avoit pû obtenir. Tel eſt le ſort des plus grands hommes, dans les états Républicains! Au fond du cœur, la Commune leur fait juſtice; mais cette eſtime, noyée dans la multitude des prétendants, & traverſée par les plus ambitieux, devient ſouvent ſtérile. Celle qu'on avoit conçûë pour Paul Emile ne ſe réveilla, que quand les beſoins publics le rendirent néceſſaire. Ce grand homme a bien mérité, que nous le répréſentions tel qu'il fut, avant que ſa gloire l'eût élevé, quoiqu'un peu tard, au-deſſus même de la jalouſie.

Paul Emile étoit né dans une famille Patricienne. Quelques Généalogiſtes le faiſoient deſcendre d'un certain [a] Mamercus, fils de Pytagore, qui *Plut. in Paulo.*

a Ici Plutarque fait remonter l'origine de la famille *Emilia*, juſqu'à Mamercus fils de Pythagore le Philoſophe. Cependant le

reçût le ſurnom [a] d'Emilius, pour la douceur de ſon éloquence, & ſa facilité à parler poliment ſa langue naturelle. Quoi qu'il en ſoit; il eſt du moins vray, que dans la famille Emilia, on vit ſuccéder, de pere en fils, des Romains d'une probité reconnuë, & ſuivie d'un bonheur conſtant. Le Pere ſeul du Héros que nous célébrons, éprouva le premier cet excès de calamités, dont la République fut accablée à la bataille de Cannes. Conſul alors, il y périt, plus encore par la faute d'un indigne Collégue, que par ſon inſuffiſance dans le métier des armes. Il paroît que ce Pere infortuné ne laiſſa que deux enfants, une fille nommée Emilie, qui fut mariée à Scipion l'Africain, & un fils qui ſurpaſſa ſes Ancêtres en gloire, & en bonheur. Ce fut ce Paul Emile, dont nous allons décrire les exploits. Il ne conſacra pas ſes premiéres années, comme la jeune Nobleſſe de ſon tems, en des déclamations, plus propres à s'attirer les applaudiſſe-

même Hiſtorien, dans la vie de Numa, avoit déja dit que les Emiliens deſcendoient en droite ligne d'un autre Mamercus, fils du ſecond Roy de Rome, & qui emprunta ſon nom d'un des fils même de Pythagore. Mais une contradiction ſi manifeſte forme un préjugé legitime contre la bonne foy des Généalogiſtes de l'ancienne Rome. D'ailleurs cette deſcendance paroît auſſi chimérique, que l'opinion de ceux, qui avoient ſuppoſé, ſans preuve, que Numa Pompilius étoit contemporain du Philoſophe. Entre l'un & l'autre on compte au moins cent trente-ſix ans de différence. Voyés ce que nous avons remarqué à ce ſujet dans le premier volume de cette Hiſtoire, page 150. note 1. Selon quelques autres, dont parle Feſtus, Aſcanius eut deux fils, l'un nommé Iulus, & l'autre Emilius. Celui-ci, diſent-ils, fut la tige des Emilius. Telle a été la chimére de tous les ſiécles. On aime à ſe parer d'un grand nom, pour relever l'éclat d'une nobleſſe équivoque.

a Du terme Grec Αἱμύλος les Romains avoient formé le nom d'*Æmilius*, & lui attachérent la même ſignification.

ments de la multitude, qu'à ſe rendre utile dans les armées. On ne le vit point, adulateur du Peuple, luy faire ſervilement ſa cour, careſſer les uns, embraſſer les autres, & par des ſoupleſſes, ſe frayer le chemin aux premiers emplois. Il aima la vertu, & ne cultiva qu'elle. Ce n'eſt pas qu'il manquât des talents néceſſaires, pour briller par l'art du diſcours. Il leur préféra la juſtice, & la valeur. On peut dire que l'amour du devoir fut ſa vertu capitale. Il la fit paroître dans toutes les charges, que la République luy confia. [a] Edile, il procura l'abondance à la Ville, eut ſoin de l'appareil des jeux, ſans épargne, & ſans profuſion, & veilla à la décence des Temples, & des Edifices publics. Augur, il étudia les principes de l'art divinatoire, en corrigea les abus, en fit obſerver les réglements, & les tira du mépris où ils étoient tombés. Ce fut moins, au reſte par ſuperſtition, que pour [b] remplir ſes devoirs, qu'il rétablit l'augurat ſur le pié de ſon inſtitution. Préteur en Eſpagne, & mis pour la premiére fois à la tête d'une armée, il apprit par

a Plutarque aſsûre que Paul Emile obtint l'Edilité, par préférence à douze concurrents, diſtingués par une illuſtre naiſſance, ſoutenus d'un grand mérite, & qui, ſans exception, furent élevés aux plus grands emplois de la République Romaine.

b Paul Emile, continuë Plutarque, avoit pour maxime, que le moindre relâchement dans les fonctions de la Magiſtrature étoit d'une dangereuſe conſéquence. *De-là*, diſoit-il, *le renverſement des Etats. Les grands crimes ne commencent point ordinairement les grandes révolutions. Elles ſe préparent en quelque ſorte, dans le ſein de l'indolence. La négligence d'un Magiſtrat produit l'impunité, & le mépris des Loix. Sa vigilance & ſa fermeté ſont les plus fortes digues contre le torrent des injuſtices, & contre les entrepriſes des ſcélérats.* Par ce même principe, jamais Général ne fut plus éxact à maintenir la diſcipline militaire.

de legers déſavantages, à n'être plus vaincu. Il mit à profit juſqu'à ſes pertes, & bien-tôt il ſçut les réparer au centuple. Conſul pour la premiére fois, avec une armée de huit mille Romains, il défit quarante mille Liguriens, pacifia leur Province, & aprês les avoir contraints à luy livrer leurs vaiſſeaux, il rendit le calme aux côtes de l'Italie, & de l'Eſpagne, que les Pyrates ravageoient.

Aprês ſon premier Conſulat, Paul Emile ne gouta qu'imparfaitement les douceurs de la vie privée. Une femme vertueuſe, mais incommode, fut pour luy un fardeau plus inſoutenable, que les travaux de la guerre, & que le poids des affaires publiques. Il en avoit eu deux filles, & deux garçons. Ceux-ci, dês leurs plus jeunes ans, ſembloient promettre deux Héros à la patrie. De ſi aimables enfants ne purent diminuer les dégouts de Paul Emile, pour [a] Papyrie leur mére. Toute fille de Conſul qu'elle étoit, ſon mary ne ſongea plus qu'à la répudier. Mais avant que d'en venir là, il s'en ouvrit à ſes amis. [a] *Pourquoy ces éclats*, luy dirent-ils, *& d'où voûs peuvent venir vos mécontentements? Papyrie eſt belle, elle eſt ſage, & vous en avés des enfants, qui ſont votre eſpérance, & la nôtre.* A ces reproches, Paul Emile ne répondit, qu'en montrant ſa chauſſûre. *Mes ſouliers*, dit-il à ſes amis, *ſont neufs, ſont bien faits, & cependant je ſuis obligé d'en changer. Perſonne que moy ne ſent où ils me bleſſent.* Soit que

a Papiria femme de Paul Emile, étoit fille de Caïus Papirius Maſo. Celui-ci fut élevé au Conſulat dês l'an de Rome cinq cents vingt-deux. Il ſe diſtingua par la victoire qu'il remporta contre les Peuples de l'Iſle de Corſe.

cette maniére de répondre fût nouvelle, ſoit qu'elle eût déja été dans la bouche de quelque autre Romain, par-là, Paul Emile fit comprendre à ſes amis le véritable ſujet de ſa ſéparation. Dans les mariages les mieux aſſortis en apparence, il y a ſouvent des incompatibilités d'humeur, qui en déconcertent toute l'harmonie. On paroît heureux aux yeux du public, & dans le domeſtique la vie n'eſt pas ſupportable. Des fautes légéres, & des reproches éternels répandent je ne ſçay qu'elle amertume ſecrette, entre le mari & la femme, dont on ne peut ſe délivrer, que par des ruptures.

Autant que Paul Emile avoit été malheureux avec une femme acariâtre, autant ſes enfants contribuérent à ſon bonheur. Il les éleva avec ſoin, fit venir de la Gréce les plus habiles maîtres, pour cultiver leur eſprit par les ſciences, & pour les former à tous les exercices du corps. Luy-même il préſidoit aux leçons qu'ils recevoient, & ſa préſence animoit l'ardeur qu'ils avoient à ſe perfectionner. Cependant, avant que de leur donner une belle mere, il fit paſſer, par des adoptions, les deux fils de ſon premier lict, dans les plus illuſtres familles de Rome, & il maria ſes deux filles. L'aîné de ſes fils fut tranſmis dans la maiſon de ce [a] Fabius Maximus,

[a] Plutarque ſuit ici l'opinion de ceux, qui ont prétendu que l'aîné de Paul Emile fut adópté par le fils de Fabius Maximus, celui-là même qui eut le ſurnom de *Cunctator*, ou de *Temporiſeur*. D'autres ont crû, que l'adoption ſe fit par le petit-fils du grand Fabius. Quoi qu'il en ſoit; le fils d'Æmilius quitta ſon nom de famille, ſelon la coutume d'alors, pour prendre celui de ſon Pére adoptif. Le nom d'Emilianus qu'il conſerva, déſignoit la maiſon dont il étoit iſſu. Ce dernier eut pour fils, l'Orateur Quintus Fabius, qui ſe rendit recommandable par ſon éloquence.

que Rome avoit honoré cinq fois du Consulat. Le Cadet entra dans la famille Cornelia. Le fils imbécile de Scipion l'Africain l'adopta, & de [a] son cousin, qu'il étoit, il en devint le Pere. Dès-lors le jeune Emilius porta le nom de Scipion, & bien-tôt il se fera connoître, sous la qualité de Scipio Æmilianus, ou ce qui l'honorera plus encore, sous le titre *de second Africain.* Pour ses filles, Paul Emile leur procura des alliances dans les deux maisons de Rome, les plus en réputation de vertu. Caton le Censeur choisit l'une pour être la femme de son fils, & l'autre fut mariée à Ælius Tubéro. Ainsi la premiére fut admise dans une famille opulente, & où la sévérité des mœurs servoit de masque à l'avarice, & à l'ambition. La seconde s'accoûtuma sans peine à la frugalité, & à l'austérité de vie, qu'on pratiquoit [b] chés les Tuberons, où la vertu tenoit lieu de richesses, & où l'amour de la Philosophie sembloit être héréditaire.

Tel fut ce Paul Emile, sur qui Rome jetta les yeux, pour l'élever une seconde fois au Consulat. Il goûtoit alors les délices de la vie privée, avec une femme complaisante à ses volontés, & dont il

a Scipion l'Africain avoit épousé Emilie sœur de Paul Emile, par conséquent, leurs enfans étoient cousins germains.

b Selon Plutarque, & Valére Maxime, les Ælius Tubero étoient au nombre de seize. Ils n'avoient entr'eux qu'une petite maison en ville. Ils cultivoient aux environs de Veïes une terre des plus modiques. Ils y vivoient en commun, & se contentoient du peu qu'elle fournissoit à leurs besoins. L'austérité de vie dont Aulus Ælius Tubero faisoit profession, passa jusqu'à son fils Quintus Ælius Tubero, qu'il avoit eu de son mariage avec la fille de Paul Emile. Ce dernier fut un des plus fameux Stoïciens de son temps.

avoit deux fils. L'éloignement où il paroiſſoit être pour le maniement des affaires, & pour le tumulte des armes, étoit le ſeul obſtacle qu'on craignoit de trouver à ſa promotion. Comment fléchir un homme irrité des refus qu'il avoit reçûs plus d'une fois, & qui s'étoit fait une habitude d'un honorable repos ? On crut néanmoins avoir trouvé le ſecret de l'engager, à ſe produire encore parmi les prétendants au Conſulat. Rome employa les careſſes de ſes fils, les priéres de ſes gendres, & les ſollicitations des familles qui luy étoient alliées, pour le preſſer, de laiſſer porter ſon nom au champ de Mars. Sa maiſon fut ſans ceſſe obſédée de ſes parents, & de ſes amis. Le Peuple même brigua de l'avoir pour Conſul, avec le même empreſſement, que les ambitieux avoient d'ordinaire, à pourſuivre les grands emplois. Tous les matins, on voyoit la bourgeoiſie s'attrouper devant ſa porte, & par ſes cris luy témoigner l'impatience qu'elle avoit, de le voir à la tête des affaires, & des armées. Il fallut donc céder à de ſi fortes inſtances. L'amour de la Patrie l'emporta ſur des répugnances bien fondées.

De Rome l'an 585.
Conſuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Auſſi-tôt que Paul Emile eut conſenti à ſon élévation, Rome compta ſur une victoire certaine, & ſe promit la défaite immanquable de Persês. En le voyant marcher au champ de Mars, on s'imagina le voir monter au Capitole, avec toute la ſuite, & toute la gloire d'un triomphateur. Il eſt à croire, qu'il eut tous les ſuffrages pour luy, & que le choix du Peuple fut unanime. Le Collégue que la République luy donna, fut un Licinius Craſſus, homme de probité, & qui ſe fit un devoir de céder

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

au plus ancien toutes les prérogatives du Consulat. Sans tirer au sort, il fut décidé, que Paul Emile iroit faire la campagne en Macédoine. Telle étoit l'inclination du Peuple, qui ne l'avoit tiré de sa retraite, que pour l'opposer à un rival trop long-tems redouté, dont les forces croissoient de jour en jour, & qui seroient devenuës plus formidables, si l'avarice ne les avoit énervées. Sous tout autre Général, Rome n'auroit pu s'assurer de réduire la Macédoine. Aussi Paul Emile sortit des Comices aux acclamations d'une foule de Citoyens, empressés à le conduire. Le premier objet qui se présenta à ses yeux, lorsqu'il entra dans son logis, ce fut sa fille Tertia. Par le nom qu'elle portoit, & par son âge, il est aisé de juger, qu'elle étoit la troisiéme de ses filles, & l'aînée de celles qui restoient au logis paternel. La jeune enfant s'approcha de son pere, bien désolée, & luy fit entendre en begayant ces paroles, qui le frappérent. *Persês est mort.*, luy cria-t-elle. C'étoit le nom d'un petit chien, qui faisoit les délices & l'amusement de la petite Tertia. La rencontre parut au nouveau Consul avoir je ne sçai quoi de prophétique. *J'accepte l'augure*, répondit le pere à sa fille. *Plaise aux Dieux d'accomplir la prédiction, que vous m'annoncés!* Au reste le sage Magistrat, tout Augur qu'il étoit, ne regarda les paroles d'un enfant, que comme une avanture fortuite, qui ne présageoit rien de sérieux.

Plut. in Paulo Cicer. l. de Divin.

Paul Emile mit donc toute son application, à faire les préparatifs de la guerre, & ne perdit pas un instant en des occupations domestiques, ou

civiles. La premiére fonction de ſa nouvelle dignité fut de haranguer le Peuple, ſelon la coutume, pour le remercier de l'y avoir élevé. Que ſon [illegible] peu à celuy de ſes prédéceſſeurs ! On n'y trouva ni baſſeſſe, ni lâche flatterie. Il ſe ſouvint, que la faveur n'avoit point eu de part à ſon élection, & que Rome luy devoit ſçavoir plus de gré, de ce qu'il avoit cédé à ſes empreſſements, qu'il n'avoit d'obligation au Peuple, qui l'avoit honoré de ſes ſuffrages. Il parla donc ſans ménagement, & plutôt en maître, qu'en humble client ſenſible au bien-fait de ſes protecteurs. *A mon premier Conſulat*, dit-il à la Commune aſſemblée, *je vous rendis graces de l'honneur, où vous m'aviés élevé. Par vos ſuffrages j'étois arrivé au terme de mes deſirs. Aujourd'huy, c'eſt par violence que vous m'arrachés à la tranquillité, que je goûtois dans le ſein de mes Dieux Pénates. Il vous faut un Général. Vous me forcés à le devenir. De quel côté eſt l'obligation ? Vous ſuis-je redevable de mon poſte, ou devés-vous me tenir compte de l'avoir accepté ? Par vos procédés j'ay compris, que votre confiance en moy venoit d'un peu d'eſtime pour mes ſervices paſſés. Si vous m'eſtimés aſſés, pour me juger digne de conduire vos armées, n'allés pas me traveſtir dans vos diſcours, durant mon abſence. Juſqu'ici vos Généraux n'ont été que trop ſouvent en but à la calomnie. Tranquillement aſſis au port, vous avés voulu gouverner le Vaiſſeau expoſé à la tempête. Sans connoître les lieux, & les temps propres à livrer bataille, vous avés taxé vos Conſuls de lâcheté, ou d'inſuffiſance. Dois-je atten-*

De Rome l'an 585.
Conſuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

De Rome l'an 585.

Consuls. L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

dre autre chose, que d'avoir part à la diffamation de mes prédécesseurs ? D'icy-même, on envoye des ordres en Macédoine, qui ne sont point ajustés aux circonstances. On commande de loin aux Commandants, & l'on captive leur valeur, & leur sagesse. Laissés-moy profiter des événements, & agir avec liberté. Autrement vous me découragerés. Je ne me picque pas de cette force d'esprit, qui rendit le grand Fabius insensible à vos murmures. Non, je ne prétends-pas m'arroger un despotisme entier sur les armées Romaines. Je sçauray prendre conseil, & déférer aux avis des officiers intelligents, qui m'accompagneront, & que je sçauray mettre en œuvre. En un mot, abandonnés-moy l'entreprise que vous me confiés, & je m'efforceray de remplir vos espérances.

Ce discours ne fit qu'augmenter l'attente publique, & l'estime qu'on avoit du Général. On fut charmé de sa franchise, & l'on prit en bonne part jusqu'à ses reproches. Le Sénat se rendit aussi docile que le Peuple, aux représentations de Paul Emile. Ces deux puissances souveraines concoururent à satisfaire ses desirs. Avant son départ donc, le Consul fit faire de sages réglements, & tous sentirent, que de si salutaires précautions ne pourroient aboutir qu'à d'heureux succês. D'abord Paul Emile fit ordonner, que sur le champ partiroient pour la Macédoine trois hommes entendus au métier de la guerre, & qu'ils examineroient, sur les lieux, divers points, qu'il lui étoit important de sçavoir, avant que de quitter l'Italie. Le Consul voulut être instruit, 1°. De l'endroit précis où Marcius campoit alors,

Tit. Liv. l. 44.

De Rome l'an 585.

Consuls, L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

s'il avoit franchi toutes les gorges des Montagnes qui bordent la Macédoine ; s'il étoit aussi avancé, qu'on le publioit , dans le païs ennemi. 2o. Dans quelle situation d'esprit étoient les alliés de Rome ; quels peuples lui restoient fidéles , quelles contrées s'étoient déclarées pour Persês , enfin quels Rois & quelles Républiques paroissoient , ou neutres , ou chancellantes : 3o. Si l'on pouvoit compter sur ces Magazins de vivres , que son prédécesseur avoit établis , sur les routes qu'il avoit applanies pour la facilité des convois , enfin sur les Villes , d'où l'armée Romaine pourroit tirer sa subsistance. Sur ces informations bien détaillées , Paul Emile devoit régler les opérations de sa campagne , & former divers plans , selon les différents rapports. [a] Les députés firent voile , sans différer , & quoique repoussés deux fois à Dyrrhachium par la tempête , ils arrivérent enfin en Thessalie. Jusqu'à leur retour , Rome ne s'occupa que des soins de la guerre , sous la direction de Paul Emile.

Déja six Préteurs avoient été élus dans les mêmes Comices , que les Consuls. Le sort détermina leurs départements. Bœbius resta à Rome , pour y juger , tout à la fois , les causes des Citoyens , & celle des étrangers. Anicius Gallus fut destiné à prendre la place de Claudius en Illyrie. Cn. Octavius eut pour sa part le commandement de la

a Le Sénat chargea le Consul de l'année précédente , Cneïus Servilius Cæpio de nommer les trois Députés , qui devoient passer en Macédoine , pour informer Paul Emile de l'état des choses. Ce soin fut confié à Cneïus Domitius Ænobarbus , à Aulus Licinius Nerva , & à Lucius Bœbius.

De Rome l'an 585.

Consuls. L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

flotte, qui devoit agir ſous le Conſul, en Macédoine. Æbutius Elva eut la Sicile à gouverner, & Papirius Carbo la Sardaigne. [illegible] échut à P. Fonteïus. Tous ſe préparérent à remplir leurs fonctions, & n'attendirent pour partir, chacun dans ſa province, que la diſtribution des nouvelles levées, qu'on devoit faire à Rome, & chez les Alliés. Paul Emile étoit ſi fort occupé de ſes projets, qu'il y penſoit jour & nuit. On le débarraſſa du ſoin des enrôlements, & l'on en donna la commiſſion à Licinius ſon Collégue. Cependant Paul Emile eut ſoin de faire porter, par le Sénat, un nouveau Statut, pour le commandement des huit nouvelles Légions, qu'on alloit lever. Sans doute il avoit remarqué que ces corps importants n'avoient à leur tête que des hommes de faveur, peu dignes des fonctions dont on le chargeoit. Il fut donc réglé, que nul Tribun Légionnaire ne ſeroit tiré que du nombre de ceux, qui avoient été élevés à la Magiſtrature. On voulut encore, que le Peuple & les Généraux les choiſiſſent, moitié par moitié. Enfin, il fut ordonné, que Paul Emile ſe fourniroit d'officiers à ſon choix, & qu'il auroit la préférence ſur ſon Collégue, & ſur les Préteurs. Les enrôlements que fit Licinius pour la Macédoine, montérent à ſept mille hommes de pié, & à deux cents chevaux, tous gens choiſis parmi la bourgeoiſie de Rome. On y adjouta ſept autres mille fantaſſins levés dans le païs Latin, & quatre cents cavaliers, auſſi-bien que ſix cents hommes de la Cavalerie Gauloiſe. Ce renfort fut conſidérable

pour l'armée, que Marcius commandoit dês-lors au Levant. A l'égard du camp que Licinius devoit avoir dans la Gaule Ciſalpine, il fut borné à deux Légions, chacune de ſix mille fantaſſins, & de trois cents chevaux. C'étoit aſſès pour contenir le païs dans la ſujettion. Encore voulut-on, que de ces ſoldats les moins aguerris ne fuſſent emploïés que dans les garniſons. A l'égard d'Anicius nommé pour faire la guerre en Illyrie, on augmenta l'armée, que Claudius y commandoit alors, de dix mille fantaſſins, & de huit cents cavaliers des troupes alliées, ſans compter les deux Légions de Romains, qui devoient le ſuivre. La flotte qui devoit être ſous les ordres d'Octavius fut recruttée de Rameurs. On y en ajouta cinq mille. Le reſte de l'hyver ſe paſſa en ouvrages de religion, & en ſpectacles. La magnificence des jeux publics croiſſoit, à proportion des richeſſes de la République. On remarqua, que cette année, on produiſit au Peuple ſoixante & trois autruches, quarante ours, & bon nombre d'éléphants.

De Rome l'an 585.
Conſuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Cependant Paul Emile n'attendoit plus pour partir, que le retour des Députés en Macédoine. Il s'en déclara aux Peres Conſcripts, & pria ſon Collégue Licinius, de faire embarquer, auſſi-tôt après lui, les troupes qui devoient le ſuivre en Orient. Bien-tôt ils arrivérent ces députés ſi long-temps attendus. L'impatience qu'avoit Paul Emile de les entendre étoit ſi grande, qu'il eût aſſemblé le Sénat, au moment qu'ils parurent, s'il n'eût pas été nuit. Dês le matin, les Peres Conſcripts furent convoqués, & les députés firent leur

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

rapport en ces termes. *Aprês les plus exactes perquisitions, voici ce que nous avons appris de plus incontestable sur l'état de nos affaires au Levant. Marcius, il est vray, a forcé les passages de la Macédoine, mais avec plus de péril, que de profit. Il y est entré par la Piérie, Province fidéle à son Roy. Aujourd'huy le Macédonien, avec une nombreuse armée retranchée sur les bords du Fleuve* [b] *Hélicon, ferme l'entrée de ses Provinces à nos troupes. L'ennemi nous laisse morfondre dans un camp, & sans s'exposer au hazard d'une bataille, il nous force à n'oser l'attaquer dans ses lignes. D'ailleurs l'hyver se fait sentir vivement dans un pays de montagnes, & l'inaction ne contribuë pas seule à refroidir nos soldats. Cependant les vivres se consomment, & Marcius n'a du blé que pour huit jours. Pour Claudius, campé aux environs de Lychnide, il auroit pu faire une forte diversion, mais son armée est si foible, qu'il luy faudra périr, en Illyrie, s'il n'est promptement secouru. La Flotte Romaine n'est pas en meilleur état. La plus grosse partie de l'équipage nous a été enlevée par les maladies. Le reste y souffre de la disette. Les désertions y sont fréquentes, & presque tous les matelots Siciliens sont retournés chez-eux, consumés de misere, & sans habits. Que vous dire de nos anciens Alliés? Tous s'ébranlent, tous chancellent. Euménes lui-même n'a paru joindre ses vaisseaux aux nôtres,*

b Le Fleuve Hélicon arrosoit la ville de Dium en Macédoine. Pausanias lui donne le nom de *Baphyras*. On croit qu'il n'est point différent de celui, que Ptolémée appelle *Pharybus*. Ce Fleuve, aprês s'être perdu sous terre dans l'étenduë de vingt stades, ou d'environ une lieuë, se remontre une seconde fois, & se décharge dans la mer Egée.

que

que pour disparoître à l'instant. Aussi inconstant, que le vent qui l'amena, il changea d'inclination. A l'égard de son frere Attalus, sa fidélité n'a point souffert d'atteinte. Pouvons-nous encore compter sur les Rhodiens? Ne devons-nous pas désespérer aussi de regagner jamais le Roy d'Illyrie?

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Un narré si simple, mais si détaillé, jetta l'allarme parmi les Peres Conscripts. Paul Emile prit ses arrangements sur les instructions, qu'il venoit de recevoir. Avec une activité sans égale, il hâta les préparatifs pour son départ. Ainsi le cinquiême jour d'avant les Calendes d'Avril, il prit possession des Faisceaux, [a] & trois jours aprês, il alla célébrer les feries Latines, sur la montagne d'Albe. Aprês un pompeux sacrifice, il y prit, en

Ex diario hujus anni, inter monumenta Ludovici Vivis.

a Le temps nous a conservé un fragment de ces anciennes tables, où les Pontifes avoient soin de faire inscrire, en forme d'annales, tous les événements de chaque jour, pour servir de mémoires à la postérité. De-là nous apprenons, que Paul Emile commença d'exercer les fonctions du Consulat, dês le cinquiême avant les Calendes d'Avril, jour qui répond au vingt-huitiême de Mars, selon notre maniére de compter. Ce monument nous instruit en même-tems d'un fait, dont on ne trouve que de foibles vestiges dans les anciens Auteurs, c'est qu'alors, les deux Consuls présidoient successivement, & que d'un jour à l'autre, les Faisceaux étoient remis, tour à tour, chez l'un de ces deux prémiers Magistrats. Cet usage n'avoit pas toujours été le même, comme nous l'avons remarqué dans le cours de cette Histoire. Nous le verrons encore varier sous le premier Consulat de Jules César. Au reste l'exactitude de ces anciennes Annales s'apperçoit, dans ce fragment que Loüis Vivés nous a transmis. On y remarque l'attention des Annalistes à rapporter les faits, même les moins intéressants, à leur date précise. Tel est le recit qu'on y fait de différents prodiges, des accusations intentées contre quelques Citoyens, d'une querelle excitée dans un cabaret entre des beuveurs, du supplice d'un chef de Pirates, condamné à expirer sur une croix, de la mort d'une femme distinguée dans Rome, & de la magnificence de ses obseques, &c.

De Rome l'an 585.
Consuls. L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

cérémonie, le manteau, & l'habit militaire. Le lendemain, c'est-à-dire, le premier jour d'Avril, Paul Emile sortit de Rome, suivi d'Octavius destiné à commander la Flotte. Le Consul conduisoit avec lui un homme d'une grande distinction. C'étoit ce [a] Sulpicius Gallus, qui de Préteur qu'il avoit été l'année précédente, se voïoit réduit à ne servir plus, qu'en qualité de Tribun Légionnaire.

Avec un brillant cortége d'officiers du premier mérite, Paul Emile prit la route de Brunduse, & alla s'y embarquer, pour passer en Macédoine. On remarqua, que jamais les Romains n'avoient reconduit de Consul jusqu'à la porte de la Ville, en plus grand nombre, & avec une allégresse plus marquée. On sembloit lire dans tous les yeux l'espérance certaine, de voir la guerre contre Persês terminée par un Consul, reconnu brave, vigilant, expéditif.

Tandis qu'à Rome Paul Emile prenoit de justes mesures pour s'assurer la victoire, Persês en Macédoine prenoit plaisir, ce semble, à ruiner ses affaires. Avec tout l'esprit du monde, beaucoup de valeur & d'artifice, le Roy Macédonien auroit pu tenir tête aux Romains, préserver ses états, & détruire la domination de l'impérieuse République, au Levant. Il vit tout ce qu'il falloit voir; commença avec succès d'importantes négociations, & mit en mouvement, contre

a Cicéron, dans son livre intitulé *Brutus*, parle avec éloge de Caïus Sulpicius Gallus. Il le met au nombre des plus éloquents Orateurs, & des plus versés dans la connoissance des lettres Grecques. Il joignoit à ces qualités, celle d'un habile Astronome, comme nous l'apprenons de Tite-Live.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Rome, les Souverains, & les Républiques de l'Orient. Une indigne passion renversa des projets si sagement entrepris. Persês aimoit l'argent à l'excês, & ses thrésors étoient la seule Divinité qu'il adorât. Il va devenir, pour les Souverains; un exemple bien mémorable des désastres, où l'avarice conduit un Prince, dont elle a séduit le cœur. Elle fit perdre à Persês & sa couronne, & ces mêmes richesses, dont il étoit idolâtre.

Durant tout l'hyver, le Consul Marcius & le Roy s'étoient observés, sur les bords de l'Hélicon; mais leur conduite avoit été différente. Le Général Romain ne s'étoit occupé que du soin, de faire subsister ses troupes dans le païs ennemi. Le Roy de Macédoine avoit mis à profit jusqu'à son inaction. Jamais de vûës plus étenduës, & d'entreprises mieux concertées, que celles qu'il forma. Il prétendit réünir toutes les puissances de l'Orient dans une ligue générale, contre les occidentaux ses ennemis. Dês l'an passé même, il avoit envoïé solliciter des secours jusqu'au Septentrion, & en-delà du Danube. Des rives du [a] Borysthéne, une armée de vingt mille de ces Gaulois, qui s'y étoient fixés, & qui dans la suite des temps avoient pris le nom de [b] Bastarnes, attirée par les promesses de Persês, avoit déja

a Le Borysthéne, est ce grand Fleuve connu aujourd'hui sous le nom de *Niéper*, ou de *Niépre.* Aprês avoir parcouru une vaste étenduë de païs, il se décharge dans le Pont Euxin, ou la Mer noire, entre la petite Tartarie & l'Ukraine.

b Les Bastarnes habitérent, du moins on le conjecture ainsi, ces contrées de la Sarmatie Européenne, qui comprennent la Russie noire, la Podolie, & la Volhinie.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

gagné les frontiéres de l'Illyrie, & s'y étoit répanduë. La troupe étoit quasi mi-partie de cavaliers & de piéton; mais en telle sorte, que chaque fantassin combattoit à côté d'un Cavalier, & que quand celuy-ci étoit tombé, celuy-la prenoit sa place, & sautoit sur son cheval, avec une adresse surprenante. [a] Clondicus, l'un des petits Rois de leur païs, étoit le Général de ces Barbares. Ils avoient coutume de ne vivre que de la guerre, de négliger la culture des campagnes, & de vendre leurs services à toutes les Nations, qui vouloient employer leurs bras dans les armées. Aussi s'étoient-ils attendus à recevoir du Roy de Macédoine une solde considérable. Persês s'étoit engagé de payer à chaque fantassin cinq pieces d'or, le double aux cavaliers, & mille piéces au Général qui les conduiroit. A la premiére nouvelle, que les Bastarnes étoient arrivés sur la frontiére de ses états, le Roy de Macédoine sortit de son camp, avec une escorte, & marcha au-devant du renfort, pour le recevoir. Il donna ordre, qu'on tînt des vivres prêts, dans toutes les Villes, par où ces étrangers devoient passer, & porta de petits présents, pour les chefs de l'armée. A l'égard de l'argent, qu'il avoit promis, il ne s'en chargea pas. Persês étoit de tous les hommes le moins prompt à débourser. Il vint donc en [b] Mygdonie,

a Appien donne à ce Roy des Bastarnes le nom de Clœlius. Il est plus communément appellé Clondicus. On remarque que ce nom étoit assês ordinaire parmi ces Nations barbares.

b La Mygdonie, ancienne Province de la Macédoine, renfermoit les païs situés entre les Fleuves Axius & Strymon, & s'étendoit

De Rome l'an 585
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

jusqu'à une ville nommée [c] Almana, sur les bords de l'Axius. De-là il fit partir une Ambassade vers Clondicus & ses Bastarnes, campés aux environs de Désudaba, où ils attendoient leur payement. Antigonus les vint trouver, de la part du Roy de Macédoine, & les invita de s'avancer jusqu'à [b] Bylazora, ville de la Pæonie. D'abord l'Ambassadeur fut surpris de la fiére contenance d'une milice si belliqueuse. Elle étoit capable d'effrayer les Romains-mêmes, par leur air farouche, par la nouveauté de leurs armes, & par leur maniére de combattre. Antigonus les assura, qu'en avançant au cœur de la Macédoine, ils trouveroient des vivres en abondance, & fit entendre aux Généraux Bastarnes, que le Roy son maître leur feroit des présents d'habits, & de chevaux, si-tôt qu'ils se seroient présentés à luy, dans son camp. Ces espérances & ces promesses, ne firent point illusion à des gens, accoutumés à ne vendre leurs services, que pour de l'argent content. Clondicus demanda donc à l'Ambassadeur, s'il avoit apporté les sommes, dont on étoit convenu. Antigonus hésita, & ne fit que des réponses embarrassées. *Partés donc, sur l'heure*, lui répondit fiérement le Général des Bastarnes, *& dites à vo-*

jusqu'au Golfe Toronaïque.

a Turnébe a cru qu'au lieu d'*Almana*, il falloit lire *Albana*. Il prend en même-temps cette derniére Ville, pour celle d'*Albanopolis* située dans l'Albanie, sur les bords du Fleuve *Drilo*. Mais cette position ne s'accorde ni avec la route, que prirent les Gaulois, ni avec la marche de Persês, comme il est aisé d'en juger par l'inspection des Cartes Géographiques, & par la narration de Tite-Live.

b Samson place Bylazora dans la Pélagonie, qui étoit alors un des cantons de l'ancienne Pæonie.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

tre Roy, que nous ne ſortirons point d'icy, qu'on ne nous ait envoïé de l'argent, & des ôtages. Sur cette réponſe de Clondicus, Persês aſſembla ſon Conſeil. Touché de la ſomme, qu'il falloit tirer de ſes coffres, il tâcha de colorer ſon avarice, & & de l'envelopper ſous des apparences du bien public. *J'ay fait attention*, dit-il, *qu'une ſi grande multitude de Barbares pourroit me devenir ſuſpecte au ſein de mes Etats. Peut-être vaudroit-il mieux encore y introduire des Romains, que des Baſtarnes. Ne ſuffiroit-il pas de nous aſſocier ſeulement cinq mille hommes, de cette cavalerie étrangére, ſans aucun fantaſſin? Alors nous n'aurions rien à craindre d'une poignée de combattants, qui pourroient, aprês tout, nous être d'uſage, dans nos armées.* Tous comprirent de quel principe partoit le diſcours du Roy. On ſentit que la crainte de débourſer étoit la plus vive de ſes craintes. Cependant, par complaiſance, on entra dans ſes vûës. On exagéra même le danger, de permettre à vingt mille barbares l'entrée d'un Royaume, qui devoit être attaqué par une multitude innombrable de Romains. En effet, au rapport d'un Hiſtorien reſpectable, l'armée de Paul Emile devoit être, au moins, de cent mille hommes effectifs. Une conſidération ſi ſérieuſe n'auroit-elle pas dû affoiblir la frivole appréhenſion de Persês, & lui faire moins redouter des mercénaires, qui s'offroient à lui, que des ennemis ſans nombre, qu'il alloit avoir ſur les bras? Eſt-on maître d'une paſſion, lorſqu'on en eſt dominé? Le Roy renvoya donc, une ſeconde fois, Antigonus au Général des Baſtarnes. Il eut ordre

Plut. in Æmil.

de n'admettre au service de son maître, que cinq mille cavaliers Bastarnes, & de renvoyer les quinze mille autres en leur païs. La seule proposition excita un frémissement général parmi tant de mécontents, qu'on n'avoit tirés de leur patrie, que pour les y renvoyer, sans gloire, & sans récompense. L'indignation fut universelle. Cependant Clondicus se posséda. *Du moins*, dit-il à l'Ambassadeur, *l'argent est-il prêt, pour les cinq mille Cavaliers, que vous ne dédaignés pas de recevoir au nombre de vos troupes?* Ici Antigonus chancella de nouveau, & ne fit que des réponses ambiguës. Qui peut exprimer la rage de vingt mille braves, frustrés de leur attente? Peu s'en fallut qu'ils ne missent en piéces l'Ambassadeur de Persês. Cependant, tout barbares qu'ils étoient, ils respectérent le droit des Gens. Les Bastarnes décampérent, & reprirent la route du Danube; mais à leur passage, ils déchargérent leur colére sur la Thrace. Tout y fut détruit, pillé, ou réduit en cendres. Persês ignoroit alors, que cet amas d'or & d'argent, qu'il avoit hérité de son pere, & qu'il avoit amplifié, deviendroit dans peu la proye des Romains. Il pouvoit s'en servir pour les vaincre, il le tint en réserve, pour les enrichir. En effet, en faisant sortir de ses coffres la somme modique qu'il avoit promise, il auroit pu faire périr de misére l'armée Romaine, obligée à passer l'hyver sur les bords de [a] l'Hélicon.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

[a] L'Enipée, petite riviére de la Phtiotide, province de la Thessalie, avoit sa source au Mont Olympe, arrosoit la ville de Pharsale, & après avoir mêlé ses eaux avec celles de l'Apidanus, il se déchargeoit dans le Fleuve Penée. Thévet l'a confondu mal à propos avec le Pharybus. Strabon parle d'une autre riviére du même nom

De Rome l'an 585. Consuls. L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Les Bastarnes seroient entrés dans la Thessalie, y auroient ruiné les Villes, d'où Marcius tiroit sa subsistance, & sans introduire ces étrangers dans sa Macédoine, Persês auroit pu les occuper à faire d'utiles diversions. L'avarice aveugla ce Prince, si fertile d'ailleurs en grands projets. Il fit perdre à son armée l'espérance de pouvoir contraindre les Romains, à sortir de la Macédoine. Ils y restérent, & par-là Marcius prétendit faciliter la victoire à son successeur.

Un autre trait d'avarice, mêlé de supercherie, rendit d'abord inutiles les secours de Gentius Roy d'Illyrie, que Persês sollicitoit, depuis long-tems, à rompre avec la République son ennemie. Ce fut la premiére négociation, que le Macédonien s'étoit efforcé de conclure durant l'hyver. Aussi dês-lors étoit-elle bien avancée. Gentius n'avoit tardé à se déclarer ouvertement contre les Romains, qu'en conséquence des délais, qu'affectoit Persês, à luy faire tenir l'argent, qu'il demandoit, pour armer une flotte, & pour lever des troupes. L'extrémité du péril le réduisit enfin, à faire semblant de vouloir contenter les desirs de l'Illyrien, pour le tromper sur le reste. Voicy l'indigne artifice qu'il se résolut d'employer. Il feignit d'avoir enfin gagné sur luy, d'envoyer en Illyrie les trois cents talents, que Gentius demandoit, depuis un an. Pantauchus, homme séduisant, & plein de l'esprit de son maître, fut l'Agent que Persês députa, pour dresser les articles du Traité de confédération avec Gentius, &

Polyb. in Legat. n. 83.

qui couloit dans le Peloponése, & se réünissoit avec le Fleuve Alphée.

pour

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

pour s'assurer de son engagement. L'Ambassadeur trouva le Roy d'Illyrie à [a] Médion, au païs des Labéates. Là, le contract d'alliance fut dressé, & dês qu'on fut convenu de l'argent, qui devoit être délivré pour les frais de la guerre, l'habile négociateur engagea aisément le jeune Gentius à faire toutes les démarches qu'il voulut. D'abord l'Illyrien fit partir les ôtages que Pantauchus avoit prescrit, & avec eux un Ambassadeur, nommé Olympion, pour tirer aussi de Persês ses ôtages, & son serment. Il joignit à ce Député deux hommes d'affaire, pour recevoir, pour compter, & pour faire transporter la somme qu'on luy promettoit. A la requête de Pantauchus, l'Illyrien fit encore une nouvelle députation de deux hommes, qui devoient se joindre en Macédoine, aux Ambassadeurs, que Persês envoyeroit à Rhodes, pour former avec les Rhodiens, au nom des deux Rois, une ligue contre les Romains. Tous ces Députés partirent; mais Pantauchus resta auprês de Gentius, pour hâter ce Prince à se déclarer contre Rome, par un coup d'éclat. Sans cesse il l'excitoit à surprendre des postes aux Romains, à leur enlever des villes, & à équipper sa flotte, pour donner la chasse aux vaisseaux de la République. Cependant l'ambassade Illyriéne s'avança dans la Macédoine, & s'approcha des bords de l'Enipée. Sur la nouvelle qu'en eut Persês, il quitta son camp, & marcha vers [b] Dium, pour la

[a] Le païs des Labéates, dans la Dalmatie, emprunta son nom d'un Lac voisin, qu'on appelle aujourd'hui le Lac de *Scutari*. Les Naturels du païs le nomment le Lac de *Penta*. Scodra étoit la capitale de ce canton.

[b] A l'entrée du Golfe Thermaï-

De Rome l'an 585.

Consuls.

L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Tit. Liv. l. 44.

recevoir. L'entrevûë se fit dans une plaine découverte, en présence de la cavalerie Macédonienne, que le Roy voulut avoir pour témoin de son alliance avec Gentius. Cet accroissement de forces devoit encourager son armée à faire tête aux Romains. Le Roy de Macédoine reçut les ôtages d'Illyrie, & livra les siens à l'Ambassadeur de Gentius. Après les serments réciproques, il ne fut plus question que de l'argent promis. C'étoit arracher l'ame à Persês, que de le contraindre à diminuer ses thrésors. Il renvoya néanmoins à b Pella les Agents de l'Illyrien, avec ordre de les satisfaire. Etrange procédé pour un grand Roy! Il fit avertir sous main les administrateurs de ses finances, de ne laisser emporter en Illyrie que dix talents, des trois cents dont il étoit convenu. A l'égard du reste, les Thrésoriers se chargérent de le faire voiturer eux-mêmes, & permirent aux Illyriens, d'en sceller les caisses de leur cachet. Sur ces assurances, les envoyés d'Illyrie partirent pour leur païs; mais les chariots tardérent long-tems à les suivre. D'ailleurs la marche du convoy d'argent fut excessivement lente, & ce ne fut qu'à petites journées, qu'elle s'avança vers la frontiére.

Durant ce manége, que Persês avoit ordonné, Pantauchus en faisoit un autre auprês du Roy Gentius. Sans cesse il l'animoit à tout oser contre Rome, & à déclarer par des effets la nouvelle alliance,

que étoit autrefois Dium, ville de la Piérie en Macédoine. Nous en avons parlé dans les volumes précédents. Elle se nomme aujourd'hui *Stadia*, si l'on en croit Nardus.

a Voyés ce que nous avons remarqué sur la ville de Pella, dans le septiême volume de cette Histoire, page 311.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

qu'il avoit priſe. L'argent qu'il attendoit étoit pour luy une ſollicitation encore plus preſſante, que les diſcours de Pantauchus. Il apprit bien-tôt que les deux cents quatre-vingt-dix talents, étoient arrêtés ſur la frontiére de Macédoine, par l'ordre du Roi. Il ſe perſuada qu'on n'attendoit, pour l'en rendre maître, qu'une déclaration bien marquée de ſon nouvel engagement. Gentius n'en pouvoit donner de plus forte, que par une infraction publique du droit des gens. Rome avoit à la cour d'Illyrie deux Ambaſſadeurs, dont l'un ſe nommoit Perperna, l'autre Petillius. Ces Députés n'avoient point d'autre commiſſion du Sénat, que de ranger l'Illyrien au parti de Rome, ou du moins de l'engager à une parfaite neutralité. Ils n'avoient en rien paſſé les bornes de leur emploi. Gentius commença par eux ſes hoſtilités. Sous prétexte qu'ils étoient moins des Ambaſſadeurs, que des Eſpions, il les fit jetter dans un cachot. Aprês une violence ſi criante, Gentius ſentit bien qu'il n'avoit plus de pardon à eſpérer. Perſês en fut encore plus convaincu, & ſçut s'en prévaloir, au gré de ſon avarice. La guerre étoit devenuë néceſſaire à l'Illyrien, & il paroiſſoit inconteſtable, qu'une partie des forces Romaines alloit fondre ſur l'Illyrie. La diverſion étoit ſûre; c'étoit aſsês pour Perſês. Il fit ſur le champ rebrouſſer chemin à ſes chariots, & ſon argent rentra dans ſes coffres. Ainſi Gentius n'eut d'autre ſalaire de ſa défection, que dix talents. Foible reſſource pour la guerre importante, dont il étoit menacé!

Appian. in Illyricis.

Cette premiére ſupercherie de Perſês, à l'égard du jeune Gentius, fut ſuivie d'une autre, qui n'eut

Tit. Liv. l. 44.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

pas un ſuccês ſi complet. Euménes étoit un vieux Roy, perſonnellement irrité contre le Macédonien, & ſon ennemi le plus déclaré. La République Romaine avoit comblé Euménes de biens, & augmenté des deux tiers les limites de ſon état. Aprês-tout, parmi les Souverains la politique détruit aiſément le ſouvenir des bienfaits, & la vivacité des plus anciennes inimitiés. A la lueur d'un intérêt, ou d'un mécontentement préſent, tout le paſſé diſparoît, & s'oublie. Sur ce principe, Persês crut pouvoir faire entrer le Roy de Pergame luy-même dans le projet général, qu'il avoit formé, de ſoulever contre Rome, toutes les couronnes, & toutes les Républiques de l'Orient. Dabord le dépit ſi naturel aux Monarques, de ſe voir aſſujettis ſous la domination d'un Sénat, & d'un Peuple étranger, avoit beaucoup refroidi Euménes pour le parti Romain. Enſuite la fiére réſiſtance de Persês aux efforts de trois Conſuls l'avoit picqué d'émulation. Dês l'année précédente, il n'avoit ſervi la République, ſon alliée & ſa bienfaitrice, que foiblement, & que par maniére d'acquit. On dit même, qu'un certain Cydas Crétois de Nation, & officier dans l'armée d'Euménes, s'étoit abbouché, d'abord prês a d'Amphipolis, avec un de ſes compatriotes, nommé Chimarus, attaché au ſervice de Persês, & qu'enſuite il avoit eu une conférence ſecrette, durant le ſiége de

b La ville d'Amphipolis en Macédoine fut ainſi nommée, parce que le Fleuve Strymon l'entouroit de toutes parts. Les Grecs lui donnérent dans la ſuite le nom de *Chriſtopolis*. Elle eſt la même que *Chiſopoli*, ſelon Holſtenius.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Démétriade, avec Ménécrate, & Antimachus, deux Généraux du Roy de Macédoine. Ces entrevûës avoient fait naître quelques espérances de réconciliation entre les deux Rois. Persês crut donc pouvoir hazarder une ambassade auprès d'Euménes. En apparence, ce n'étoit que pour traiter du rachat des captifs, de part & d'autre. Au fond, il s'agissoit d'une négociation plus sérieuse. Le Macédonien songeoit à détacher entiérement Euménes du parti Romain. Il luy fit donc représenter par a Cryphon son Ambassadeur, que l'alliance des Républiques avec les Monarchies avoit quelque chose de monstreux; que les maximes des unes & des autres étoient incompatibles; qu'en particulier la République Romaine n'avoit en vûë que d'anéantir les Rois, à l'aide des Rois-mêmes. *Ne fut-ce pas par ces artifices*, ajoûta l'Ambassadeur Macédonien, *que Rome fit prendre les armes à Attalus votre Pere, contre Philippe? Vous-même, Seigneur, trompé par la séduction Romaine, n'avés-vous pas prêté des secours à ces Occidentaux, pour vaincre Antiochus? Les guerres suscitées entre Prusias, & vous, ne sont-elles pas l'ouvrage de ces Républicains? Ils ne visent qu'à vous opprimer, l'un par l'autre. Prêterés-vous encore vos armes à la destruction de la Macédoine, & courrés-vous les risques de la voir subjuguée? Il ne restera qu'un petit trajet, depuis nous jusqu'à vous. Rome sçaura le franchir. Déja sa domination est établie en*

a Nous nous sommes conformés à Polybe, qui désigne ce député par le nom de Cryphon. Tite-Live le nomme Eropon. Quoi qu'il en soit, l'historien de Rome nous apprend que Persês l'avoit envoyé deux fois auprès d'Euménes, sous le titre d'Ambassadeur.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Asie. La Syrie tremble sous les moindres ordres du Sénat. Un Ambassadeur environne Antiochus dans un cercle tracé sur le sable, & à l'instant ce Monarque renonce à la conquête de l'Egypte. Qu'elle affectation de la Politique Romaine, qui ne craint pas de donner sur vous la préférence à Prusias! Est-ce ainsi que les Romains cultivent leurs anciens amis? Leur mépris, Seigneur, & vos interêts s'unissent, pour vous engager, ou à rompre avec eux, ou à les obliger à faire la paix avec la Macédoine. Votre inaction seule suffira, pour leur faire désespérer de vaincre en Orient.

Euménes étoit trop prudent, & trop fier, pour se déclarer ouvertement en faveur de Persês. D'un côté les Romains l'intimidoient, de l'autre il conservoit toûjours contre le Macédonien je ne sçai quel reste de haine. Il retrouvoit dans luy un assassin, qui l'avoit mis en péril de la vie. Le mettre en état de vaincre les Romains ç'auroit été l'élever au faîte de la gloire. La jalousie ne permettoit pas à Euménes d'illustrer trop un Roy, dont l'aggrandissement pourroit devenir funeste à Pergame. Il prit donc le parti de ne promettre à Persês que sa médiation, pour luy faire obtenir la paix. Le Perganénien se flattoit, qu'en cessant d'assister Rome de ses troupes, & de ses vaisseaux, il la contraindroit à écouter plus favorablement les propositions du Roy de Macédoine. D'ailleurs la République Romaine, ennuyée d'une guerre douteuse, sembloit ne se montrer plus si intraitable. Le Peuple & le Sénat se lassoit enfin d'entretenir à grands frais des armées au Levant. A juger donc du projet par les circonstances, le rôle de médiateur devoit être le

plus sûr, & le plus glorieux pour Euménes ; mais il ne prévoyoit pas, qu'avec Paul Emile, la flotte Romaine alloit faire descendre en Macédoine un Héros, capable d'effacer, en peu de mois, les taches que ses Prédécesseurs avoient imprimées au nom Romain.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMITIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Le Roy de Pergame se détermina donc à vendre son crédit au Roy de Macédoine. Il en fit deux lots, & voulut tirer de grands émoluments de l'un & de l'autre, 1º. de sa cessation d'armes, 2º. de son intercession auprès du Sénat Romain. Il demanda, seulement pour s'abstenir de la guerre contre la Macédoine, quinze cents talents. Il est à croire, qu'il éxigea à peu près la même somme, pour ses sollicitations auprès des Romains. Quoy qu'il en soit ; car l'histoire est icy défectueuse, Persês offrit à Euménes quinze cents talents, dans l'espérance d'avoir un Ennemi de moins. Il ne hésita pas à donner des ôtages, qui garantiroient sa promesse. Mais quand il fallut d'avance livrer les sommes, ou du moins les mettre en dépôt, l'avarice & la fourberie du Macédonien parurent dans tout leur jour. Il ne voulut les déposer que dans l'Isle de Samothrace, qui toute entiére étoit de sa dépendance. Envain Euménes éxigea qu'on les mît en séquestre, dans un païs neutre, par éxemple chés les Crétois. Icy l'amour de l'argent fut encore plus fort sur Persês, que ses intérêts les plus pressants. On s'obstina d'une part, à s'assurer de la récompense après le service rendu, & de l'autre à vouloir tromper son bien-facteur, après avoir employé son crédit, & ses services. Ainsi la négociation n'eut d'autre effet,

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

que de rendre le Pergaménien suspect aux Romains; & le Macédonien aussi facile à vaincre, qu'il l'étoit auparavant. A l'égard d'Antiochus, Persês ne prétendit l'engager dans sa Ligue, que par de simples remontrances. Il luy fit entendre, par un Ambassadeur, que toute alliance entre des Monarques & des Républiques avoit de fâcheux retours. Il le fit souvenir, que tout récemment il avoit eu des mécontentements asses vifs, pour luy faire secoüer la Tyrannie Romaine. Antiochus étoit embarassé dans une guerre de Religion, contre les Juifs. Jérusalem avoit été saccagée. Le Sanctuaire du vray Dieu venoit d'être profané, & le peu qui restoit de vertueux Israélites menaçoit le Syrien d'une défection générale. D'ailleurs élevé à Rome, il s'étoit accoutumé, dês l'enfance, à ne révérer au Ciel, & sur la Terre que le seul Empire des Romains.

Polyb. in legat. p. 87.

La République Rhodiéne se rendit plus facile à la séduction de Persês. Ce Prince, pour gagner les Rhodiens, employa tout à la fois, & la négociation, & la violence. D'abord les Ambassadeurs de Macédoine & d'Illyrie arrivérent ensemble à Rhodes, & agirent uniformément, au nom des deux Rois alliés. Dinon l'un des chefs de la République Rhodiéne, étoit déja indisposé contre les Romains, & panchoit vers le parti Macédonien. Théététe seul entretenoit encore, mais foiblement, dans le cœur des Peuples, un petit reste d'attachement pour Rome. Il falloit le détruire. Persês en vint à bout, en inspirant de la terreur à ces Insulaires. Aussi-tôt que l'avarice luy eut fait manquer l'alliance d'Euménes, & l'entremise de ce Prince auprês des Romains,

Romains, il crut devoir armer contre Pergame, & pourſuivre à outrance les flottes Perganéniénes. Il fit donc équipper quarante vaiſſeaux légers, ſoutenus de cinq groſſes galéres, qu'il envoya croiſer vers l'Iſle de [a] Ténédos, ſous la conduite d'Anténor, & de Callippus, deux de ſes Amiraux. Cette eſcadre répandit la terreur ſur toutes les côtes de l'Aſie, & dans les Iſles voiſines. Elle eut même un avantage ſur quelques vaiſſeaux Perganéniens. Ceux-ci tenoient enveloppées, dans une baye proche de Caſſandrée, cinquante barques Macédoniénes, chargées de blé. L'eſcadre de Persês les délivra, & donna la chaſſe aux Pergaméniens. De-là, elle vint tomber ſur trente cinq galiotes d'Euménes, qui portoient de la cavalerie & des chevaux à Attalus, au camp Romain. Cette milice étoit preſque toute compoſée de Galates, gens peu accoûtumés à la mer. Le convoy vivement attaqué, fut aiſément défait par la flotte Macédoniéne, proche de Chio. L'Amiral Pergaménien ne s'étoit pas attendu à trouver dans ce parage, une eſcadre Macédoniéne. Il la prit d'abord pour une flotte Romaine; mais bien-tôt il fut détrompé. A la forme des vaiſſeaux, & à leur manœuvre, il jugea qu'ils étoient Macédoniens. La partie ne fut pas égale, & les Galates n'étoient pas faits aux combats de mer. Le ſeul parti qu'ils eurent à prendre, fut de venir s'échoüer proche des côtes de Chio. Les hommes & les che-

De Rome l'an 585.
Conſuls.
L. ÆMITIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.
Tit. Liv. l. 44.

a Ténédos eſt une petite Iſle de l'Aſie mineure, ſituée dans l'Archipel. Anciennement elle fut appellée *Leucophrys*, ſelon Pauſanias. Les Naturels du païs la nomment encore *Tenedo*. Nous en avons parlé dans les volumes précédents.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

vaux, ou gagnérent l'Isle à la nage, comme ils purent, ou abordérent à Erythrée. Les soldats qui prirent terre à Chio, voulurent se réfugier dans la Ville; mais les Macédoniens, qui débarquérent, les poursuivirent, en tuérent environ huit cents, & en firent deux cents prisonniers de guerre.

De-là, l'escadre Macédoniéne tourna vers Délos. C'étoit un lieu de franchise, ou les diverses nations du monde venoient aborder. Dans cette Isle, & dans ses ports, toute hostilité cessoit; même entre les ennemis les plus acharnés. Le Dieu pacifique qu'on y adoroit réünissoit tous les cœurs, & en présence d'Apollon, on se seroit fait un crime de répandre du sang, & d'en soüiller la terre où ce Dieu avoit pris naissance. L'à se trouvérent des Ambassadeurs Romains, mêlés avec des Macédoniens, & des Pergaméniens. Tous présentérent tranquillement leurs offrandes dans le temple; mais dês qu'on eut repris la mer, les hostilités recommencérent. Anténor, l'un des Amiraux de Persês, prit, ou coula bas, tout ce qu'il put de Vaisseaux, qui n'étoient pas de son parti. La petite flotte Romaine, où les Ambassadeurs étoient portés, servit long-temps d'escorte à quelques barques des Alliés; mais les Macédoniens en enlevoient toûjours quelqu'une, pendant la nuit. Enfin l'escadre de Persês étoit dévenuë l'effroy des Cyclades. Par les petits avantages qu'elle avoit remportés, les Rhodiens se trouvérent disposés à recevoir favorablement les Ambassadeurs de Gentius, & de Persês. Ils haranguérent dans le Sénat de Rhodes, & devant le Peuple convoqué. Alors

Théététe lui-même se rendit, & fit cesser son opposition aux demandes des deux Rois confédérés, Ainsi la République Rhodiéne promit de faire, pour Persês, ce qu'Euménes lui avoit refusé. Elle s'engagea, de ne prêter ni soldats, ni vaisseaux aux Romains, & de les obliger, ainsi à finir la guerre de Macédoine, par une paix avantageuse à tout l'Orient. Jusqu'à quel point le Roy de Macédoine seroit-il devenu formidable, si l'avarice ne l'avoit point aveuglé? Les Royaumes de Pergame, d'Illyrie, aidés des Bastarnes, & sans doute des Syriens, si la partie eût été bien liée, se seroient réunis avec les Républiques de Rhodes, de l'Etolie, & de la Gréce, pour garantir la Macédoine. Toutes les forces du Peuple Romain auroient-elles pû tenir, contre un si grand nombre d'ennemis? L'utilité commune des puissances Orientales auroit dû les joindre. Une sordide passion empêcha leur union. L'alliance seule de Gentius & de Persês subsista, à la perte de l'un & de l'autre. C'est un des points les plus intéressants de l'Histoire que nous écrivons.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Dês les premiers jours du printemps, arrivérent dans la Gréce les trois Généraux, que Rome avoit destinés à faire la guerre au Levant. Le Préteur Anicius vint le premier prendre la place de Claudius. L'Illyrie fut la carriére où il eut ordre de s'exercer. Gentius n'étoit plus un ennemi douteux. Il s'étoit déclaré contre Rome par une perfidie éclatante. Octavius, nommé Amiral pour les Romains, fit voile vers l'Eubée, & prit possession de la Flotte, qui moüilloit alors dans le

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

port d'Orée. A l'égard de Paul Emile, aprês une heureuſe navigation, il aborda en Theſſalie. Comme ſes préparatifs avoient été faits avec ſageſſe, auſſi ſes exploits devinrent rapides. Cependant nous en ſuſpendrons le récit pour quelques moments, & nous commencerons par Anicius. Cet illuſtre Préteur par la défaite de l'Illyrien, mérita, à peu prês, la même gloire, que Paul Emile par la conquête de la Macédoine.

Gentius avoit ſuccédé ſur le Thrône d'Illyrie à Pleurate ſon pere, Prince d'un eſprit ſolide, & qui, dans les premiéres guerres de Rome au Levant, s'étoit toûjours attaché au meilleur parti. Pleurate en mourant n'avoit laiſſé que deux fils de ſa femme Euridice; mais cette Princeſſe, qu'il avoit épouſée veuve, lui avoit apporté un autre fils de ſon premier mariage, que le Roy avoit adopté. Dês que Pleurate eut les yeux fermés, l'aîné des deux freres donna la mort à Plator ſon cadet, & laiſſa la vie, par pitié, à Caravantius ſon frere par adoption. Une double jalouſie l'arma contre ſon propre ſang. Etuta, ou autrement Eſteva, belle Princeſſe, fille du Roy de Dardanie, étoit promiſe à Plator. Gentius prit de l'inclination pour elle, & ſe défit, tout à la fois, d'un rival, & d'un compétiteur de la couronne. Fratricide donc, comme Persês, l'Illyrien fut en tout le reſte inférieur au Macédonien. Celui-ci avoit l'eſprit profond & pénétrant. Celui-là joignoit à un génie médiocre une légéreté, que ſon âge même ne rendoit pas excuſable. L'un étoit artificieux & capable d'impoſer. L'autre étoit né ſimple, & ſuſcep-

tible d'illusion. Persês avoit de la bravoure, & de l'expérience dans le métier des armes. Gentius n'avoit d'autre valeur, qu'une témérité précipitée, que donne le feu de la jeunesse, & qui souvent n'est pas réglée par la raison.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Ce Gentius donc s'étoit attiré le courroux des Romains, par une perfidie, dont l'autheur l'avoit mal récompensé. Il s'attendit à voir bien-tôt fondre sur ses états une partie des forces Romaines. Comme l'argent lui manquoit pour fournir aux frais de la guerre, il surchargea son peuple, & rendit sa domination odieuse. Toute l'Illyrie en murmura; mais Gentius ne relâcha rien des impôts, dont il l'accabla. Il aimoit le vin, & dans son yvresse, il signa bien des ordonnances, à la charge de ses Sujets. Enfin il vint à bout de rassembler une armée de quinze mille hommes, qu'il convoqua aux environs de [a] Lissos. Caravantius en avoit le commandement sous lui. Les deux freres partagérent leurs forces. Avec un détachement de mille cinquante hommes, Caravantius marcha au païs [b] des Caviens, pour le réduire. Il fut amiablement reçû dans [c] Burnium;

a Lissos, Ville située sur les confins de la Macédoine, appartenoit à l'Illyrie. Elle étoit placée sur une colline élevée, à deux milles de la Mer Adriatique, prês de l'embouchure du *Drilo*, ou du Drin. De cette ville, à Croye Capitale de l'Albanie, on comptoit vingt-cinq milles, & trente-cinq milles à *Durrazzo*. Aujourd'hui Lissos porte le nom d'Alessio, selon le témoignage de Sophien.

b On ne peut rien dire autre chose des Caviens, sinon qu'ils habitoient un des cantons de la Dalmatie.

c Ptolémée fait mention d'une ville de *Burnium*, qu'il place dans la Liburnie. Pline l'attribuë à la Dalmatie. Niger prétend qu'elle est la même que *Grachova* qui releve des Dalmates. Dans le texte de Tite-Live on lisoit *Durnium*. Mais ce nom a été inconnu aux

De Rome l'an 585.

Consuls. L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

mais la Ville de [a] Caravante lui ferma ses portes. Là, se termina son expédition pour le Roy. Celuy-ci avec le reste de ses troupes, s'avança vers [b] Bassanie, ville voisine de Lissos, & toûjours fidéle aux Romains. Gentius en forma le siége. Appius Claudius, avec un petit corps d'armée, campoit alors sur le Fleuve [c] Génuse, appellé autrement le Panyasus. Ce Général Romain attendoit, de jour à autre, l'arrivée du Préteur Anicius, qui devoit le remplacer. En effet Claudius reçut avis, que son successeur paroissoit à la hauteur d'Apollonie, porté sur une escadre de vaisseaux, que la République envoyoit au Levant, pour grossir la Flotte. A cette nouvelle, Claudius ne changea point de camp, & attendit Anicius sur les rives du Génuse. Là, le nouveau Général arriva dans trois jours, & prit le commandement des troupes.

Appian, in Illyricis.

Tout changea de face à la présence d'un Préteur expéditif, & grand homme de guerre. Anicius, soit qu'il voulût laisser reposer les troupes qu'il avoit amenées d'Italie, soit qu'elles ne fussent pas encore arrivées, ne prit avec luy qu'un corps d'Alliés, & marcha, sans différer, à la dé-

anciens Géographes.

a Tite-Live est le seul qui fasse mention d'une ville de Caravante, dans l'Illyrie. On conjecture qu'elle étoit située vers le Mont *Caravanca*, qui sépare, en partie, la haute Pannonie de l'Istrie, & de la Liburnie.

b Bassanie étoit peu distante de l'embouchure du *Drilo* & du Golfe voisin. Elle conserve encore son ancien nom, dans les nouvelles Cartes Géographiques.

c Le Fleuve *Genusus* arrosoit la partie Occidentale de la Macédoine. Il se décharge dans la Mer Adriatique, entre Apollonie & Dyrrachium. Ptolémée lui donne le nom de *Panyasus*. Quelques-uns le prennent aujourd'hui pour le *Vaïussa*. Le Pere Briet croit, que c'est celui qui se nomme *Arzenza*.

livrance de Bassanie, que Gentius tenoit assiégée. Le succês de l'entreprise dépendoit d'écarter de la côte un assemblage de barques, que Gentius avoit fait armer, & qui l'infestoient. Elles étoient en grand nombre, & Pantauchus les commandoit. Anicius jugea que l'escadre qui l'avoit apporté suffiroit, pour donner la chasse à ces Pyrates, qui ravageoient le païs de Dyrrachium, & d'Apollonie. L'escadre sortie récemment des ports d'Italie étoit abondamment pourvûë de soldats, de matelots, & de rameurs. Ce ne fut qu'un jeu pour elle, de mettre en fuite, & de dissiper des Corsaires, peu accoûtumés au combat, & qui n'étoient exercés qu'à faire des descentes imprévûës, pour piller. A la vûë des Galéres Romaines, ces Brigantins prirent le large, ou se réfugiérent, en desordre dans les places voisines. La seule légéreté de ces bâtiments en sauva une partie. L'autre fut coulée à fond, ou prise par les Romains. L'escadre poursuivit le reste, les atteignit, & les força de se rendre à discrétion.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Ce premier succês du Préteur fut d'un bon augure, pour le succês de sa campagne. Plusieurs villes Illyriénes se rangérent à son parti, & préférérent la domination aimable d'Anicius, au gouvernement tyrannique d'un Prince vicieux, & avare. L'armée Prétoriéne ne fut pas plûtôt en marche, que le Roy d'Illyrie abandonna le siége qu'il avoit commencé. Effraié avant le combat, il chercha une azile dans [a] Scodra. Cette

Tit. Liv. l. 44.

a. Scodra étoit alors la plus considérable ville de l'Illyrie. Elle est encore à présent une des principales de l'Albanie, sous le nom de *Scutari.*

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Ville de l'ancienne domination des Illyriens avoit souffert bien des vicissitudes. Autrefois Romaine, elle étoit retournée à ses anciens maîtres. Sa situation la faisoit regarder comme le boulevart de l'Illyrie, & de sa prise dépendoit la conquête du Royaume entier. En effet Scodra étoit, tout à la fois, une des Villes du monde la mieux fortifiée, & du plus difficile accès. Deux riviéres en formoient l'enceinte, l'une du côté de l'Orient, nommée [a] la Clausula, l'autre du côté de l'Occident, nommée la [b] Barbana. Ensemble, après

De cette Ville à la Mer Adriatique, Pline comptoit dix-huit mille pas géométriques de distance. Ce même Auteur la place sur les bords du Fleuve *Drilo*. En cela il ne paroît pas s'accorder avec Tite-Live. Celui-ci ne fait mention que de deux riviéres, l'une appellée la *Clausula*, qui arrosoit le quartier oriental de Scodra, & l'autre qu'il nomme la *Barbana*. Elle baignoit le côté occidental de la même Ville. Florus s'est mêpris, lorsqu'il a dit que Scodra étoit la capitale du Roïaume de Macédoine.

a On ne connoît la *Clausula* que sur le rapport de Tite-Live. Les Géographes anciens & modernes ne nous en ont rien appris.

b La *Barbana*, selon quelques Géographes, prend sa source vers les Montagnes de l'Albanie. Après avoir mêlé ses eaux avec celles du Lac de *Scutari*, elle continuë son cours jusqu'au-delà du territoire de *Scodra*, & va se décharger dans la Mer Adriatique, entre *Dolcigno*, & le Golfe d'Illyrie, sous le nom de *Boïana*. Telle est la description que Baudran fait de cette riviere, dans son Dictionnaire Géographique. Si l'on s'en tient à Tite-Live, on doit dire que la *Barbana* prend sa source dans le Lac Labeate, ou de *Scutari*, & qu'elle se jette dans l'Orionde. Il paroît que l'un des deux Autheurs s'est trompé, ou le Géographe moderne, en prenant la *Barbana* pour l'Orionde, ou l'Historien de Rome, en disant de l'Orionde ce qui convenoit à la *Barbana*. Pour porter sur cela un jugement bien sûr, il faudroit sçavoir qui des deux Fleuves perdoit son nom, dans le lieu de leur jonction. Les Cartes Géographiques ne s'accordent pas davantage sur la position des deux riviéres. De-là on peut juger de l'incertitude de l'ancienne Géographie. La plûpart cependant conviennent à reculer la source de la *Barbana*, au-delà du Lac, où elle vient confondre ses eaux. Au reste, on ne peut donner un sens raisonnable au texte de Tite-Live, qu'en supposant que cet Historien a considéré la source de

avoir arrosé Scodra, elles alloient se décharger dans le Fleuve a Orionde, qui prend sa source dans le Mont b Scodrus. Comme la Ville étoit placée au centre du païs des Labéates, aussi la région, par elle-même, étoit d'un difficile accès, à cause du grand nombre de Fleuves, de Lacs, & de torrents, dont elle étoit coupée. Gentius d'ailleurs couvroit Scodra, avec toutes les forces de son Roïaume, & s'y étoit ménagé une retraite, à tout événement. Ce fut jusques-là qu'Anicius osa l'aller chercher. Son armée étoit plus nombreuse que celle des Préteurs ordinaires, & ressembloit assès à une armée Consulaire. Tant Rome avoit d'impatience de punir la perfidie, & de venger ses Ambassadeurs !

la *Barbana*, dans l'endroit même où elle sort du Lac de Scutari, pour aller se perdre dans la Mer vers l'embouchure du *Drilo*. Nous avons suivi cette conjecture comme la plus sensée, par rapport à la position de *Scodra*. Nous ne pouvions la fixer autrement, sans contredire la narration de l'Auteur.

a Les Géographes anciens & modernes ne sont nullement d'accord touchant le Fleuve Orionde. Les uns, comme Ptolémée, Pline, Ortelius, Henri le Valois, & le Pere Briet n'en font qu'une même riviére avec le Drin, ou le *Drilo*. Les autres mettent de la différence entre les deux Fleuves. C'est sur quoi il n'est pas possible de prononcer, sans s'être transporté sur les lieux. La plûpart néanmoins se sont conformés à la seconde opinion, sur la foy de Tite-Live, qui leur a paru distinguer l'Orionde du *Drilo*.

b Le Mont *Scodrus*, appellé quelquefois *Scordus*, & plus ordinairement *Scardus* forme une longue chaîne de Montagnes entre la Macédoine, & la haute Mœsie ou la Servie. C'est de-là, dit Tite-Live, que le Fleuve Orionde tire sa source, après avoir grossi ses eaux de celles de plusieurs autres riviéres qui s'y rassemblent. De cet aveu de l'Historien de Rome la plûpart ont jugé, qu'il ne faisoit qu'un même Fleuve de l'Orionde & du Drilo. En effet ce qu'il dit du premier convient également au dernier. Ceux des Géographes qui ont distingué ces deux Fleuves l'un de l'autre, ont mis plusieurs lieuës de distance entre la source de l'Orionde, & celle du *Drilo*.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Aprês avoir franchi tous les obstacles, les Romains parurent au voisinage de Scodra, & l'Illyrien quitta la plaine, pour trouver de la sureté derriére des murailles. Alors Anicius profita de la terreur qu'il avoit inspirée à l'ennemi. Devenu plus audacieux par le découragement de Gentius, il s'approche des murs, & fait environner les tours, pour les escalader. Il n'est pas croyable, qu'il ait prétendu prendre d'emblée une Ville défenduë par une armée entiére, commandée par son Roy. Du moins la hardiesse du Préteur attira l'Illyrien hors des remparts où il s'étoit réfugié. Son armée en sortit, se rangea en bataille, & parut prête à la livrer. Elle s'y disposa avec plus de courage, qu'elle ne la soûtint. Dês le premier choc, les Légions Romaines la mirent en désordre. Les Illyriens vivement poussés regagnérent leur azile, & plus de deux cents de leurs soldats furent étouffés sous les portes, en s'éforçant de rentrer dans la Ville. Ce seul échec, quoiqu'assés peu considérable, causa la perte de l'Illyrie entiére, & rendit Anicius maître de Scodra, & de la personne-même du Roy. Ce Prince foible & léger crut n'avoir plus d'autre ressource, que dans la soumission. Aussi-tôt aprês sa défaite, il envoya au camp Romain deux Illyriens de la principale Noblesse, pour demander une tréve, qui lui donnât le temps de délibérer, sur le parti qu'il auroit à prendre. Anicius leur accorda trois jours. C'étoit peu; mais il étoit important de ne laisser pas au Roy un assés long intervalle, pour revenir de sa frayeur. En effet Gentius, éperdu, tremblant, & plus vain-

App. in Illyricis.
Tit. Liv. l. 44.

cu par la peur, que par les armes de l'ennemi, n'eut plus d'espérance, que dans son frere Caravantius. Ce Prince étoit alors au païs des [a] Caraviens, où il devoit rassembler un corps de troupes, & venir renforcer l'armée du Roy. Le retour de Caravantius ne pouvoit être assés prompt, puisque la tréve n'étoit que de trois jours. Pour accélérer le renfort, Gentius s'embarqua lui-même sur la Barbana, & entra dans le Lac Labéatide. Son impatience fut trompée, & se changea en desespoir. Nul secours ne parut. Ainsi le Roy, en suivant le Cours de la riviére, revint à Scodra, au troisiême jour de la tréve. Elle alloit expirer. Le renouvellement des attaques l'intimida. Le lâche Monarque fit donc demander une entrevûë au Préteur, & obtint, comme une grace, de venir le trouver dans son camp. Quelle gloire pour un Préteur Romain, que de voir un Roy humilié à ses piés ! Gentius parut en pleurs à l'audience, & marqua sa foiblesse par ses actions, & par ses discours. *Insensé que j'étois*, dit-il ! *j'ay préféré l'alliance d'un Prince chancelant, qui m'a trompé, à celle d'une République puissante, & fidéle* ! A ces mots, il se prosterna devant Anicius. La consternation lui arracha cette soumission, indigne de la Majesté Royale. Le Préteur le releva, & le fit manger avec lui. Ensuite le Général Romain, & le Roy entrérent ensemble dans la Ville. Anicius en prit possession au nom de sa République, & se rendit maître de tous les postes. Après un grand

a On ne peut deviner quelle Région de l'Illyrie habitérent les Caraviens. Les anciens Auteurs ne nous en ont rien appris.

De Rome l'an 585.
Consuls. L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

repas, le Romain mit le Roy aux mains d'un Tribun Légionnaire, pour le garder. Ce ne fut qu'après sa détention, que Gentius comprit toutes les suites de sa légéreté. Malheureux Prince, qui pour dix talents se voyoit réduit à perdre la couronne, & la liberté !

La captivité du Roy jetta l'épouvante dans la capitale. Le Préteur y donna des loix, & fut obéi. Son premier soin fut de tirer des prisons Petillius & Perperna, ces deux Ambassadeurs Romains, que Gentius y avoit enfermés. On chargea Perperna lui-même, d'aller chercher dans toutes les Villes de l'Illyrie, les Princes, & les Princesses de la maison Royale, avec les principaux amis du Roy, & de les conduire à Scodra. La commission fut agréable à ce Romain, personnellement maltraité. Il enleva du Palais des Rois, à [a] Médion, [b] la Reine Etetva, avec deux de ses fils, Scerdiléte, & Pleurate. La Reine Eurydice mere de Gentius, & le Prince Caravantius son fils subirent le même sort. Tous furent conduits au camp Romain. Qui pourroit le croire, si toute l'antiquité

Tit. Liv. l. 44.

a Tout ce qu'on sçait de Médion, c'est que ce fut une Ville du païs des Labéates, aux environs du Lac de Scutari, selon le témoignage de Tite-Live.

b L'Historien de Rome avoit parlé ci-dessus de la femme de Gentius, sous le nom d'Etuta fille d'Honunus Roy des Dardaniens. Cette Princesse lui plut. Jaloux du bonheur de Plator à qui elle fut d'abord fiancée, il répandit le sang de ce malheureux Frere, pour joüir plus librement de ses amours. Après s'être défait d'un Prince, qu'il ne regardoit que comme un rival importun, il s'unit avec elle par les liens du mariage. Si la Reine Etuta est différente de celle que Tite-Live appelle ici Etetva, il faut dire que Gentius eut deux femmes. Dans cette supposition, ou la premiére étoit déja morte, ou avoit échappé aux recherches des Romains.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMITIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

ne nous l'avoit attesté ? Une si glorieuse expédition, c'est-à-dire, la conquête de l'Illyrie entiére, n'occupa le Préteur, que trente, ou selon d'autres, que vingt jours. Aussi la nouvelle en vint à Rome, avant même qu'on y eût appris, qu'Anicius eût commencé ses hostilités en Illyrie. Perperna fut député, pour annoncer une si prompte victoire au Sénat, & au Peuple Romain. Peu de jours aprês, on conduisit à Rome, le Roy, deux Reines, & trois Princes d'Illyrie, réduits à la captivité. La célérité du Préteur causa de l'étonnement, & la vûë de tant d'illustres captifs augmenta la gloire du victorieux. On rendit graces aux Immortels, & durant trois jours tous les Temples de la Ville furent ouverts, & fréquentés par un grand concours de Peuple. Pour les captifs, ils furent réservés jusqu'au retour d'Anicius, & destinés à servir d'ornement à son triomphe.

Plut. in Paul. & Tit. Liv. l. 44.

Le Consul, de son côté, surpassoit encore, en Macédoine, la promptitude du Préteur, en Illyrie. A tout prendre, on peut dire, qu'eu égard à l'ennemi que Paul Emile avoit en tête, & à la région qu'il avoit à conquérir, il usa d'une plus grande diligence, qu'Anicius. La présence & la réputation du Général Romain, récemment débarqué en Thessalie, contraignirent Persês à prendre de nouvelles précautions pour sa défense.

Nous avons dit que, dês l'année précédente, il avoit placé son camp sur les bords de l'Hélicon, & que Marcius avoit fortifié le sien, sur l'autre rive. Lorsque Paul Emile eut pris le commandement de l'armée, à sa contenance seule, le Macé-

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

donien s'apperçut, qu'il avoit à faire à un tout autre homme, que n'avoient été les Consuls ses prédecesseurs. La discipline parut entiérement réformée dans l'armée Romaine. En effet, dês les premiers jours de son arrivée, Paul Emile parla à ses soldats avec cet air d'authorité, qu'il s'étoit donnée, à Rome, sur le Peuple, assemblé en Comices. Dans les camps, comme à la Ville, l'esprit Républicain donnoit je ne sçai quelle liberté à la multitude, de régler les démarches des Généraux, de leur exposer leurs vûës, de tracer leurs expéditions, de censurer leur conduite, & presque de leur prescrire les mouvements, les marches, les siéges, & les tems du combat. Par-là, nul secret dans les conseils de guerre, & nulle de ces entreprises, qui ne réüssissent que par le mistére. Paul Emile convoqua donc ses soldats, & leur fit une de ces harangues, que les anciens nommoient a *Allocutions*.



de Bronze

b Chez les Romains l'usage des Harangues eut lieu jusques dans les armées, comme nous l'avons remarqué dans le quatriême volume, page 389. Le droit de haranguer appartenoit aux Généraux. Les Empereurs-mêmes se firent honneur de cette prérogative, comme on le voit dans les monuments publics. Entre plusieurs Médailles impériales qui font foy de cette coutume, nous produisons le revers d'une Médaille de Galba. Il y est représenté en habit de guerre, & haranguant

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Romains, leur dit-il, *la République n'a préposé qu'un seul Chef, pour la conduite de ses armées. Elle a prétendu, que sur luy seul roulât l'éxécution des entreprises qu'elle confioit à ses soins. L'authorité qu'elle n'a point partagée, ne réside donc que dans moy seul, & c'est me l'usurper, que de s'en attribuer une partie. Etabli pour être l'ame d'un grand corps, tous les membres doivent dépendre de l'impression que je voudrai leur donner. J'admettrai à mes conseils ceux qu'il me plaira; mais je ne souffrirai pas, que des particuliers proposent en public, ou en secret, des avis que le caprice a souvent dictés, & qu'on tâche de faire adopter dans des conventicules séditieux. C'est donner la loy à celuy dont on doit la recevoir. Toute la prévoyance du soldat ne doit aller, qu'à endurcir son corps aux travaux de la milice, qu'à tenir ses armes luisantes & aiguisées, & qu'à ménager si bien ses provisions de bouche, qu'il soit prêt à tous les moments de partir, au premier ordre du Général. Prévenir par des conjectures, ou régler sur ses propres vûës les desseins du Chef, c'est vouloir entrer dans les mystéres du Destin, ou attenter sur la seule authorité qui soit légitime. Non, nulle sécurité dans un camp, & nulle entreprise suivie dans les régles, lorsque le subalterne empiéte sur la jurisdiction de son supérieur, qu'il soumet sa conduite à ses propres lumiéres, & qu'il se fait le censeur du maître dont il doit révérer les ordres. J'aurai soin, Romains, de pourvoir à vos besoins, à votre sureté, & à votre gloire. Reposés-vous en sur moy. Pour vous, sans vous inquiéter de l'avenir, ne songés qu'au présent. Etre*

ses soldats. C'est ce qui est désigné par le terme AD LOCUTIO qui se lit dans l'exergue.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

allerte au premier ſon de la trompette, ſe ranger à ſon poſte, & y combattre avec valeur, là ſe doit borner le mérite d'un généreux ſoldat.

Ce diſcours, tout impérieux qu'il étoit, n'offença pas les Légionnaires. Ils en ſentirent la néceſſité. On entendit même des hommes blanchis dans l'éxercice des armes avoüer de bonne foy, qu'eux & leurs Généraux n'avoient été que des apprentifs, les uns dans l'art de commander, les autres dans la maniére d'obéir. Ce commencement de réforme enhardit le Général à corriger d'autres abus. C'étoit une coutume dans les armées Romaines, de laiſſer les vedettes, & les ſentinelles durant vingt-quatre heures en faction. Cette continuité de travail étoit onéreuſe aux ſoldats, & ſouvent nuiſible aux camps, & aux armées. Paſſer toutes les nuits de l'hiver au plus grand froid & tous les jours de l'été aux ardeurs du ſoleil, c'étoit une fatigue ſous laquelle les plus robuſtes ſuccomboient. Il arrivoit même que l'Ennemi profitoit de ces inſtants de laſſitude, pour venir fondre ſur les gardes avancées, dont on avoit bon marché. Par compaſſion donc pour le ſimple ſoldat, & par amour du bien public, Paul Emile voulut qu'on relevât la garde deux fois le jour. Ses précautions même allérent plus loin. Juſques-là, tous ceux qui faiſoient la ſentinelle, ou ſur les remparts, ou au-dehors, avoient porté avec eux toutes leurs armes offenſives, & défenſives. Le nouveau Général leur défendit d'être en faction avec le bouclier. Souvent le ſoldat en poſoit la pointe à terre, & appuyant ſa tête ſur l'échancrure d'en haut, ſe ſoutenant d'ailleurs ſur ſon

dard, dormoit tranquillement, lorſqu'il auroit dû veiller. Il étoit arrivé plus d'une fois, que durant la nuit, à la lueur des étoiles, ou de la lune réfléchie ſur les boucliers, l'Ennemi avoit apperçu l'endroit où la ſentinelle Romaine étoit poſtée, & l'avoit enlevée. Ainſi ce fut avec ſageſſe qu'il ôta aux ſoldats de la garde l'uſage des armes défenſives. Leur fonction n'étoit pas de combattre, mais de fuïr, & de donner l'allarme à l'approche des Ennemis.

De Rome l'an 585.
Conſuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Toutes les innovations que fit Paul Emile dans la milice Romaine furent applaudies, & ſes ordres furent éxécutés avec joye. On ne vit plus le ſoldat s'attrouper, & perdre le tems en ſpéculations vaines, ſur les opérations de la campagne, ou en murmures, contre la conduite du Général. Chacun n'eut d'attention, qu'à aiguiſer ſes armes, qu'à polir ſon bouclier, ſa cuiraſſe, & ſon caſque, qu'à s'eſſayer ſous ſon armure, & qu'à faire ſes proviſions, pour des commandements imprévûs. En voyant le bon ordre qui s'obſervoit dans le camp, on jugeoit que, dans la plaine, Paul Emile ne ſeroit pas moins ſoigneux de prendre ſes précautions, de ne hazarder rien à la légére, & de ne mettre les troupes en mouvement, qu'en ſon tems, & avec maturité. La confiance dans le Général croiſſoit tous les jours, & l'eſtime qu'en avoient les troupes étoit un préjugé de la victoire. Quelques-uns ont prétendu, que la Fortune avoit eu autant de part aux exploits de ce Héros, que ſon expérience, & que ſa valeur. Il faut convenir, que s'il fut heureux, il ſçut aider la Fortune par ſa ſageſſe. Ses démarches furent

De Rome l'an 585.
Consuls. L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

toûjours mésurées sur la prudence, & dans ses entreprises on n'en remarqua aucune témérairement hazardée, & que le sort eût fait réüssir contre les régles.

Cette réforme des Romains, qu'on appercevoit jusques chés les Ennemis, redoubla les inquiétudes, & les soins de Persês. Sous le nouveau Général, il s'attendit à un nouveau genre de guerre. Aussi prit-il plus de mesures qu'autrefois, pour résister à un plus formidable aggresseur. Il quitta son camp de [a] Phila, & les rives de l'Hélicon, qu'il avoit fortifiées, pour venir observer Paul Emile campé sur l'Enipée, en Thessalie. Il paroît que l'armée Romaine avoit abandonné la Macédoine, où elle étoit entrée, & qu'elle étoit retournée en Thessalie, pour y chercher des vivres. Ainsi les affaires des Romains n'étoient pas plus avancées, après trois ans, qu'au premier jour qu'ils étoient venus faire la guerre à la Macédoine. Il leur restoit de pénétrer dans ce Royaume inaccessible, & de s'y frayer une route si long-tems cherchée, trouvée à la fin, mais avec peu de succês, puisqu'il avoit fallu revenir sur ses pas. Persês sentit bien, que tous les efforts de Paul Emile iroient à rentrer en Macédoine. Il mit donc toute son application à en garder les passages, & à rendre inutiles les tentatives du nouveau Con-

[a] Au rapport d'Etienne de Bysance, la ville de Phyla fut bâtie par les ordres de Démetrius, Fils d'Antigonus surnommé *Gonatas*, & le Fondateur lui donna le nom de sa propre mére. Cette Ville étoit située dans la Macédoine vers les confins de la Thessalie, au Nord du Fleuve Penée, entre Dium & la Vallée de Tempé. Présentement elle se nomme *Fello*, si l'on en croit le témoignage de Nardus.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

ſul. Pour y réüſſir, il vint camper vis-à-vis l'armée Romaine, afin de l'obſerver de plus près ; mais il mit l'Enipée entre luy & l'ennemi. Ce ne fut pas encore aſsês. Il fortifia ſon nouveau poſte, avec toute l'habileté d'un grand Général. De la forêt voiſine Persês fit tranſporter du bois, pour fraiſer & palliſſader ſes remparts, & pour en conſtruire des tours, à divers intervalles. Par-là, il eſpéra pouvoir arrêter l'impétuoſité du Romain, & luy faire couler ſon année dans l'inaction. Il eſt vrai qu'on ne vit peut-être jamais deux armées ſi long-tems en préſence ſe meſurer des yeux, ſans entrer en action. Paul Emile n'étoit occupé qu'à chercher des expédients, pour introduire ſes troupes dans la Macédoine. C'étoit ſon unique attention du jour & de la nuit. Les plus anciens Officiers de ſon armée étoient d'avis de paſſer l'Enipée, d'aller affronter le camp ennemi, & d'en eſcalader les tours. *L'année derniére*, diſoient-ils, *nos Romains ont chaſſé les Macédoniens de deſſus des hauteurs, d'un plus difficile accês que des tours, & des remparts. Depuis que nous avons changé de Général notre valeur n'eſt pas ralentie.* D'autres vouloient que l'Amiral Romain conduisît ſa flotte à Theſſalonique, qu'il y fît une deſcente, qu'il ravageât la côte, pour faire prendre le change aux troupes Macédoniennes. *Dês que Persês*, diſoient-ils, *aura fait partir des détachements de ſon armée, il nous deviendra plus facile d'attaquer ſon camp, & de le chaſſer des retranchements où il s'eſt enterré.* Nul de ces expédients n'étoit au gré du Conſul. Toute la rive de l'Enipée, du côté que les Macédoniens occupoient, étoit bordée de Balliſtes & de Catapultes,

Plut. in Paulo.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.
Tit. Liv. l. 44.

& il ne paroissoit pas possible d'en tenter le passage, à la vûë de l'ennemi. D'ailleurs les gens de trait du parti Macédonien, étoient infiniment plus habiles que les Romains, à lancer le dard, & à frapper de loin.

Tandis que le Consul restoit indécis sur le parti qu'il devoit prendre, arriva dans son camp un Ambassadeur de la part des Rhodiens. Leur République avoit cru le tems propre à négocier la paix, entre Rome & la Macédoine. Les propositions que ces Ambassadeurs venoient faire avoient déja été rejettées avec hauteur, dans le Sénat Romain. On les reçut encore plus mal au milieu des armes, dans une assemblée d'Officiers de guerre, qui ne respiroient que le sang. Les uns opinérent à chasser ces Ambassadeurs du camp, sans les entendre. Pour le Consul, il se contenta de leur dire fiérement, qu'on leur rendroit réponse dans quinze jours. Afin de leur faire comprendre, combien l'on étoit peu disposé à les satisfaire, le Consul affecta de parler, en leur présence, des divers moyens d'aller à l'ennemi. Sur ces entrefaites, la nouvelle inattenduë de la captivité du Roy d'Illyrie, & de la prise de Scodra, vint tout à la fois dans les deux camps. Elle fut reçûë bien différemment sur les rives de l'Enipée. Les Romains en tressaillirent de joye, & en tirérent un favorable augure pour un succês égal, contre Persês. On peut juger que les Ambassadeurs de Rhodes en sentirent le contre-coup, & qu'ils se repentirent dês-lors de voir leur République embarquée dans un parti chancelant, & à demi vaincu. A l'égard de Persês, il en frémit de

rage. Cependant il ſçut la diſſimuler. Il s'efforça même d'en dérober la connoiſſance à ſes troupes, crainte de les décourager. Le Roy envoya donc faire défenſe à Pantauchus d'entrer dans ſon camp. Cet Officier Macédonien, échappé de la défaite du Roy d'Illyrie, venoit en annoncer le déſaſtre. On l'arrêta en chemin, mais la précaution du Roy fut inutile. La pénétration des Courtiſans devina le ſecret du Prince, & leur indiſcrétion le répandit parmi les ſoldats. D'ailleurs on vit bien-tôt arriver ces jeunes enfants, que Persês avoit donnés en ôtage au Roy Gentius. Qui pourroit exprimer la conſternation des ſoldats, & de leurs Chefs? Sur les malheurs de l'Illyrie on méſura ceux, dont la Macédoine étoit menacée.

De Rome l'an 585
Conſuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

De ſon côté Paul Emile ſe ſentit picqué d'émulation, au récit de l'avantage complet qu'Anicius venoit de remporter. A peine le Conſul avoit-il commencé la campagne, & il apprenoit déja que le Préteur l'avoit ſi glorieuſement finie. Il en fit pour ſes troupes un motif capable d'augmenter leur courage, & tous ſes braves le preſſérent de les conduire à la victoire. Le flegme du Général modéra l'ardeur du ſoldat. Comme il étoit uniquement attentif à trouver un endroit favorable pour pénétrer en Macédoine, il interrogeoit tous ceux qui pouvoient luy donner des lumiéres pour ſon deſſein. Il fit donc venir à luy deux de ces marchands de Theſſalie, qui ſans ceſſe faiſoient conduire des marchandiſes en Macédoine. Ces deux hommes étoient dévoüés au parti Romain, & le Général pouvoit compter ſur leur probité, & ſur la ſincérité

Plut. in Paulo. & Tit. Liv. l. 44.

De Rome l'an 585.
Consuls. L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

de leurs rapports. Il s'informa de quelle nature étoient les chemins de la [a] Perrhébie, Province Thessalienne, qu'il falloit traverser avant que d'arriver au terme. *Ces routes*, dirent les deux Marchands, *ne sont difficiles, que parce qu'elles sont gardées par des troupes Macédoniennes. Du reste elles sont praticables.* De ce discours Paul Emile conclut, qu'il pourroit franchir ce premier passage. *Un gros détachement de Romains*, se disoit-il, *attaquera durant la nuit, & à l'improviste, ces corps de garde ennemis, & pourra aisément les défaire. Les ténébres ôteront aux Macédoniens la seule supériorité qu'ils ayent sur nous. Ce ne sera pas de loin, & avec le trait qu'on se battra. Dans une mêlée, & d'homme à homme, nous aurons tout l'avantage.* Plein de son projet, le Consul ordonna à l'Amiral Octavius d'appareiller, aussi-tôt qu'il auroit fait cuire asses de biscuit, pour en fournir pour dix jours à mille hommes de troupes de terre, & d'aller les attendre au port d'Héraclée. Octavius éxécuta l'ordre, sans pénétrer les intentions du Général. Paul Emile cacha également son véritable dessein à Scipion Nasica son gendre, & à Fabius Æmilianus son fils aîné. Il les mit à la tête de cinq mille Légionnaires, de trois mille Alliés, tous fantassins, & de trois cents vingt cavaliers. Ensuite il les instruisit de la route qu'ils devoient prendre. *Vous marcherés en droiture vers Héraclée*, leur dit-il, *où vous trouverés des vivres, que je vous ai fait prépa-*

a Nous avons parlé ailleurs de la Perrhébie, contrée de la Thessalie, voisine du Mont Olympe & des rives du Pénée. L'Etolie avoit aussi une petite Province du même nom, près du Mont *Pindus*, selon le témoignage de Pline.

rer. Au premier ordre vous vous y embarquerés, pour aller à Theſſalonique ravager la côte intérieure de la Macédoine.

De Rome l'an 585.

Conſuls. L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Tit. Liv. l. 44.

Les deux jeunes officiers ne ſoupçonnérent pas même, que le Général leur eût déguiſé ſes veritables intentions. Ils ſçavoient que le projet de faire une deſcente vers Theſſalonique avoit été propoſé dans le conſeil de guerre. D'ailleurs la diſſimulation n'étoit pas encore bien introduite dans les camps Romains. Avant Paul Emile, les réſolutions s'y prenoient en public, & du conſentement de ceux qu'on employoit pour les expéditions. Abus que le ſage Conſul avoit reformé. Naſica & Fabius partirent donc du camp, dans la perſuaſion qu'ils alloient s'embarquer. Cependant pour dérober à l'ennemi la connoiſſance du départ d'un détachement ſi conſidérable, Paul Emile fit un coup de maître. Quoi que depuis ſon arrivée il fût demeuré tranquille dans ſon camp, il fit ſemblant de vouloir attaquer celuy de Persês. Au levé de l'aurore, les Romains traverſérent une partie du fléuve, & vinrent inſulter la garde Macédonienne, qui veilloit ſur l'endroit, où il étoit gayable. Les gens armés à la légére furent ſeuls commandés pour un combat, où l'on ne devoit guére uſer que du trait. La diſtance étoit trop grande, & les bords trop eſcarpés, pour pouvoir ſe joindre, & ſe méſurer d'homme à homme. Ainſi les Légionnaires, avec le Conſul d'un côté, & le Roy, avec ſes Phalangites de l'autre, ne furent que les ſpectateurs de l'eſcarmouche. De loin les Macédoniens portoient des coups plus certains; mais de prês, lorſqu'on avoit pû ſe joindre, les

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Romains avoient tout l'avantage. Le combat cessa sur le midy. Le lendemain, après le lever du Soleil l'action recommença. Le choc fut plus vif, parce que les esprits étoient plus échauffés. Il faut l'avoüer, cette nouvelle attaque fut moins avantageuse aux Romains. De dessus les remparts, & de toutes les tours du camp Macédonien, on fit joüer sur eux les Ballistes, & les Catapultes, qui les accablérent sous une grêle de traits. Après tout, le Consul regretta peu la perte qu'il avoit faite. Il avoit atteint son but. C'étoit de donner de la distraction à Persês, & de l'empêcher de traverser la marche du détachement Romain parti pour Héraclée. En effet Nasica & le jeune Fabius conduisirent, sans obstacle, le corps qu'ils commandoient. Arrivés à Héraclée les deux Chefs firent faire halte à leur troupe, jusqu'au Soleil couché. Quand la nuit fut close, Nasica ouvrit le pacquet du Général, où il trouva un nouvel ordre. Il étoit conçu en ces termes. *Lorsque vous serés à* [a] *Héraclée, vous partagerés vôtre détachement en deux bandes. Chacune, par des côtés différents, marchera vers* [b] *Pythium, que vous attaquerés, quand vous serés réünis.*

A l'instant même, & sans attendre le jour, Nasica & Fabius quittérent Héraclée, & s'avancérent vers Pythium. La marche se fit de nuit, & en silence, à travers des montagnes, & des rochers. La troupe reposa quelques heures, quand elle fut pro-

a La ville d'Héraclée dont il s'agit ici, étoit placée sur les frontiéres de la Macédoine & de la Thessalie, près du Golfe de Salonique.

b Pythium, ou *Pytheum*, relevoit de la Pelagonie Tripolite, petit canton de la Thessalie. On n'en retrouve plus aucunes traces.

che

De Rome l'an 585.

Consuls. L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

che du terme. On n'étoit pas sur ses gardes à Pythium, & la ville auroit été prise d'emblée, si le dessein du Consul n'eût été trahi. Un déserteur du détachement Romain, Crétois de nation, & aussi perfide que l'étoient d'ordinaire les gens de son païs, devina par les marches, qu'on en vouloit à Pythium, & en porta la nouvelle au Roy de Macédoine. Persês se trouva dans un furieux embarras. Quel parti prendre ? Voler avec toute son armée, à la défense d'un poste si important, c'étoit le meilleur dessein ; mais que les circonstances rendoient impraticable. Il auroit fallu dégarnir les rives de l'Enipée, & laisser les Romains en liberté de se choisir une entrée en Macédoine. Le Roy prit un conseil mitoyen. Ce fut de rester dans son poste, avec le gros de son armée, & de faire, à son tour, un détachement supérieur en nombre à celuy du Consul. Il choisit douze mille hommes parmi ses troupes, & mit à leur tête un de ses Généraux, nommé Milo, homme de tête & de résolution. Celui-cy eut ordre d'aller occuper une hauteur, qui restoit aux Romains à franchir, avant que d'arriver à Pythium. La célérité du Macédonien fut incroyable. Il arriva sur la cime de la montagne, & y fit reposer ses soldats. Les uns disent, que la fatigue les assoupit si fort, que les Romains, qui les surprirent dans leur premier somme, les taillérent en piéces. D'autres assurent, que sur le sommet-même se donna un rude combat, où Nasica pensa périr par la main d'un cavalier Thrace. Enfin, ajoûtent-ils, le brave Romain s'en débarrassa, & le perça d'un coup d'épée, qui l'étendit sur la place. Cette action de

Polyb. & Nasica ipse in Epist. apud Plutarchum.

De Rome l'an 585. Consuls. L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

vigueur fut suivie de la déroute entiére du détachement Macédonien. Milo prit la fuite, & la nouvelle de sa déroute jetta Persês dans de nouvelles perplexités. Il prévit que les Romains alloient entrer dans ses états, par la route que la victoire leur avoit frayée. Il vit bien qu'il luy falloit abandonner ces retranchements si formidables, qu'il occupoit sur l'Enipée, & courir à la défense de son propre terrain. Mais par où s'y prendre? Sa délibération roula sur deux points, qui le tinrent dans l'incertitude. Le premier dessein qui luy vint à l'esprit, fut de reculer jusqu'à [a] Pydna, dans l'intérieur de la Macédoine, & d'y attendre l'ennemi. Là, sous les murs d'une grosse ville maritime, il espéra pouvoir livrer bataille avec plus d'avantage, ou faire sa retraite avec plus de sureté. Le second dessein fut de répartir ses troupes sur les frontiéres de son Etat, de les mettre en garnison dans les villes fortifiées, & par-là, de défendre ses places, de contenir ses sujets dans le devoir, de faire transporter les grains en des lieux sûrs, de ne laisser aux Romains que des campagnes désolées, & de les y faire périr de faim & de misére, par de continuelles escarmouches. L'un & l'autre projet avoit ses difficultés. Le dernier sur tout paroissoit impraticable. Diviser une grosse armée, c'étoit anéantir les forces d'un grand Royaume. D'ailleurs faire passer des troupes, par pelotons, en tant de lieux différents, ce n'étoit pas l'affaire

a Pydna, fut une ville de Macédoine anciennement appellée *Citron*, selon l'abbreviateur de Strabon. Elle étoit située vers l'embouchure du Fleuve Haliacmon sur la côte maritime du Golfe Thermaïque. Sophien lui donne le nom de *Chitro*. Nardus veut qu'elle soit présentement la même que *Platon*.

d'un jour. Que devoit-il arriver ? Lorſque les Romains ſe trouveroient ſur une frontiére déſolée, ils en partiroient, & ſe retireroient au cœur de la Macédoine. Là, ils mettroient tout à feu & à ſang, & contraindroient ſes ſujets, à prendre le parti du plus fort. Persês & ſon conſeil s'en tinrent donc à conſerver l'armée en ſon entier, ſans la déſunir. Si la néceſſité contraignoit d'en venir aux mains, il étoit à croire que les Macédoniens feroient de puiſſants efforts, pour mettre à couvert leurs femmes, leurs enfants, & leurs foyers paternels. Dans ces vûës, le Roy quitta la Theſſalie, rentra en Macédoine, & vint camper ſous Pydna. Le Roy fit là tous ſes arrangements à loiſir, tint ſans ceſſe ſes troupes en haleine, & les exerça aux évolutions militaires. Il compta beaucoup ſur deux petites riviéres, ou plûtôt deux torrents, qui coupoient la plaine où il campoit. A la vérité l'eau n'y étoit pas abondante ; mais leurs rives étoient eſcarpées.

De Rome l'an 585.
Conſuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Paul Emile, qui vit les bords de l'Enipée abandonnés, paſſa le fleuve ſans obſtacle, & alla rejoindre ſon détachement vers Pythium. Cette fortereſſe étoit placée ſur la cime la plus élevée du mont Olympe. Au rapport d'un habile Géometre de ce tems-là, qui avoit meſuré la montagne du pié juſqu'au ſommet, il luy trouva dix [a] ſtades de hauteur. Auſſi dans l'eſtime des [b] Anciens Grecs, nulle montagne de celles qu'ils connoiſſoient, ne ſurpaſ-

Plut. in Paulo.

a Dix ſtades, font douze cents cinquante pas géométriques, ou ſix mille deux cents cinquante piés.

b Ces anciens Grecs en auroient jugé tout autrement, s'ils avoient meſuré certaines montagnes des Pyrénées qui ont plus de douze cents toiſes de hauteur perpendiculaire.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

soit l'Olympe. Ce fut au pié de cette forte barriére de la Macédoine, que Paul Emile campa d'abord, avec le reste de son armée. Il se plaça dans le vallon, presqu'au bord de la mer. Tout son camp étoit abondamment pourvû de vivres; mais l'eau manquoit également aux hommes, & aux chevaux. On ne trouvoit sur cette côte maritime, que de petits ruisseaux, dont l'eau à demi salée étoit de mauvais goût, & d'une qualité nuisible. Le Consul habile à juger des causes naturelles par les apparences, à la vûë de quelques arbres extrémement verds & touffus qui naissoient sur la montagne, crut que dans ces concavités elle renfermoit des reservoirs d'eau, qui se filtroient à travers les terres. Il fit donc creuser au pié de l'Olympe. A l'instant saillirent des eaux très-vives, qui servirent à l'usage des hommes, & des bêtes. Cette découverte augmenta l'estime que les soldats avoient pour leur Général. Ils le regardérent comme le favori des Dieux, & le dépositaire de leurs secrets.

Zonaras, l. 9.

Avec de si favorables préjugés, l'armée ne refusa pas de suivre le Consul jusqu'au haut du mont Olympe. Si les camps volants de Nasica & de Fabius n'avoient pû le surmonter qu'à peine, on peut juger quelles furent les fatigues, & l'embarras d'une grosse armée, avec toutes les voitures nécessaires, pour le transport des vivres, & des machines de guerre. On ne marcha que de nuit, & avec des précautions infinies. Comme on ignoroit le lieu où Persês s'étoit retiré, on avoit sans cesse à craindre, qu'il n'eût dressé des embuscades dans les taillis, & dans les coupures de la montagne. Enfin

Paul Emile arriva ſans accident à Pythium, & y rejoignit ſon détachement. Déja les Romains étoient maîtres de ce poſte, qu'ils avoient enlevé ſans réſiſtance. Persês n'y avoit établi qu'une foible garniſon. Il avoit compté qu'un petit nombre de ſoldats ſuffiroit, pour garder une fortereſſe, qui n'étoit acceſſible qu'aux oyſeaux. Par cette conquête, l'armée Conſulaire ſe trouvoit dans le païs ennemi, puiſque la Macédoine commençoit au côté Septentrional du mont Olympe. On en deſcendit ſans oppoſition. Auſſi Persês n'avoit garde d'attendre dans la vallée le Conſul, qui l'auroit combattu de haut en bas, & qui ſeroit venu fondre ſur luy, comme un torrent.

De Rome l'an 585.
Conſuls.
L. ÆMITIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Dês que Paul Emile eut gagné la plaine, il apprit que les ennemis étoient retranchés ſous les murs de Pydna. Sans déliberer il marche à eux, en côtoyant toûjours la mer. Comme la flotte Romaine n'avançoit qu'à proportion de l'armée de terre, elle luy fourniſſoit ſa ſubſiſtance, & luy envoyoit des proviſions, ſur des barques. De tous les Généraux Romains, peut-être qu'aucun ne fit jamais la guerre avec plus de méditation, & de ſang froid, que Paul Emile. Il agiſſoit encore plus de la tête, que du bras. Durant ſa marche, on le vit penſif, s'occuper uniquement des moyens de faire perdre à Persês les avantages du lieu, où il s'étoit poſté. Quelque ardeur qu'eût le Conſul d'être au plûtôt en préſence de l'ennemi, & de finir la guerre par une bataille déciſive, il ne précipita point ſes marches. La ſaiſon étoit la plus incommode de l'année. On conçoit aſsês combien le chaleur devoit

Tit. Liv. l. 44.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

se faire sentir en Macédoine, vers le solstice d'été. La soif & la lassitude accablérent ses Romains, quelque durs qu'ils fussent à la fatigue. Enfin l'armée Romaine parut en présence de l'ennemi, & se rangea en bataille. Le Général Romain étoit bien résolu de ne la livrer pas ce jour-là, quoyque Persês s'y attendît, & qu'il se présentât en bon ordre pour commencer l'action. Le sage Proconsul avoit des vûës secretes, qu'il n'avoit communiquées à personne, pas même à Attalus son principal confident, ou à son gendre, & à son fils. Il luy paroissoit téméraire, d'attaquer subitement, & sans avoir repris haleine, un ennemi, qui tout frais & bien reposé, avoit eu le tems de se reconnoître, & de prendre ses avantages. D'ailleurs, s'il avoit eu du pire, quel péril ne couroit-il pas d'une défaite entiére? Où se seroit réfugié le reste de sa déroute, dans un païs ennemi, & de toutes parts enfermé de montagnes? Du moins falloit-il avoir un camp, qui servît d'azile au débris d'une armée. Ces réfléxions étoient dignes d'un grand Général; mais elles ne venoient pas même à l'esprit du soldat, & des Officiers subalternes. Leur valeur les portoit à tout hazarder, dans le moment même. Le Consul parut vouloir les contenter; mais en même-tems il fit une manœuvre, où parut la supériorité de son génie. Il rangea ses troupes sur trois lignes, à la maniére ordinaire des Romains, les Hastates à la premiére, les Princes à la seconde, & les Triaires à la troisiéme. Cette armée qui faisoit face à celle du Roy, couvroit des pionniers, occupés à former un camp. Par la diligence des travailleurs, le fossé

Plut. in Paulo, & Tit. Liv. l. 44.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMITIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

qui regardoit l'ennemi fut bien-tôt creusée, & la courtine du rempart fut bien-tôt élevée. A mesure que ce retranchement se construisoit, les Triaires de la derniére ligne y entroient, en reculant, & les autres lignes s'en rapprochoient, en cédant du terrain. Lorsque l'enceinte du camp fut formée, tous s'y rendirent peu à peu, & par parties, jusqu'à la milice légére, accoutumée à lancer le trait à la tête des Légions. La cavalerie seule resta plus long-tems à découvert dans le plaine, parce qu'elle servoit à couvrir l'infanterie, durant une si sage retraite. Pour lors toute l'armée Consulaire se trouva, presque sans le sçavoir, environnée d'un camp suffisamment fortifié pour y passer la nuit sous des tentes.

Avant que de mettre ses soldats à couvert dans une enceinte, le Général leur fit acheter & désirer le repos, qu'il leur procuroit. Il les tint en plein midy exposés aux ardeurs du soleil, & les laissa se consumer de fatigue. Déja la pluspart, las d'être si long-tems sur leurs piés, & sans mouvement, s'appuyoient sur leurs boucliers, ou sur leurs javelines. Par-là, l'impatience qu'ils avoient de livrer combat, ce jour la même, fut bien amortie. Cependant les jeunes Officiers de l'armée Romaine bruloient d'envie de donner sur l'heure. Le Consul ne leur avoit point fait part de son dessein, & nul d'entre eux ne s'attendoit à devoir passer la nuit dans un autre camp, que dans celuy de l'ennemi. Attalus donc, Nasica, & Fabius furent bien surpris, de voir l'armée défiler à réculons derriére des remparts, qui sembloient être sortis de terre. Dans son étonnement, Nasica s'approcha du Général son beau

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

pere, & luy fit une rémontrance, qui marquoit tout à la fois son courage, & son peu d'expérience. *Nos Légions reculent*, luy-dit-il, *& nous laissons échapper un ennemi, qui tant de fois a sçu se sauver des mains de vos Prédécesseurs. Peut-être que cette nuit-même favorisera sa retraite. Avec combien de fatigues & de dangers serons-nous obligés de le suivre jusque dans le cœur de sa Macédoine? Pour l'intérêt de votre gloire, & de la nôtre, attaquons l'ennemi, Seigneur, donnons sans différer. Qu'il ne vous soit pas reproché d'avoir manqué l'occasion de vaincre!* La naissance, le mérite, & le dernier exploit de Nasica l'authorisérent, à mêler un peu de fierté à la répréhension qu'il fit au Consul. Celuy-ci ne luy répondit qu'en peu de mots; mais qui le firent rentrer en luy-même. *A votre âge, j'aurois parlé comme vous parlés*, luy-dit-il, *& à mon âge vous agirés comme j'agis.* Par-là, Paul Emile imposa silence à son gendre. Ce jeune Officier comprit, que souvent, à la premiére place, on a des vûës supérieures à celles des subalternes.

Persês se retira dans son camp lorsque la plaine fut vuide de Romains. Les Macédoniens triomphérent d'avoir vû le Consul refuser la bataille. Ils s'obstinérent à rester dans un poste, qu'ils crurent formidable aux ennemis. Tout paroissoit devoir être tranquille durant la nuit, lorsqu'un événement, naturel à la vérité; mais capable d'éfrayer des ignorants, & des esprits foibles, en troubla le repos. Sur les sept heures du soir, la Lune changea de couleur, puis s'éclipsa, & l'éclipse dura jusqu'à neuf heures. Ce phénoméne fut regardé bien différemment dans les deux camps. Chés les Romains,

ce Sulpicius Gallus, qui Préteur l'an passé avoit suivi Paul Emile en qualité de simple Tribun Légionnaire, avoit supputé le moment de l'éclipse, par les régles de l'Astronomie. De peur que le soldat n'en fut découragé, Sulpicius demanda permission au Consul d'annoncer à l'armée l'éclipse, qu'il avoit prédite. On convoqua les soldats dans la place du Prétoire, & l'Astronome parla en ces termes. *La nuit qui va suivre montrera à vos yeux un de ces effets de la nature, qui surprennent quand on en ignore la cause. Sur les sept heures, la Lune perdra sa lumiére, & ne la recouvrera que deux heures aprês. Vous jugés assês, que ce que l'on peut prévoir par la connoissance du Ciel n'a rien de surnaturel. Que le Soleil se leve plûtôt ou plûtard selon les saisons, ce n'est plus un sujet d'admiration pour vous. Vous n'êtes plus surpris des phases différentes de la Lune. Tantôt elle vous paroît pleine, & tantôt en croissant. Comptés qu'il n'y a pas plus de prodige à ses éclipses, qu'à sa plenitude, ou à son décours. Les unes & les autres se font également à des tems précis, quoyqu'à différents intervalles.*

En effet, la nuit d'avant le jour [a] qui précéda

[a] Tite-Live paroît ici en contradiction avec lui-même. Il place au jour, ou plûtôt à la nuit d'avant les nones de Septembre, c'est-à-dire, au troisiéme du même mois, la fameuse éclypse, qui précéda la bataille de Pydna, contre Persês. Cependant il dit à peu prês dans le même endroit, qu'alors les troupes avoient peine à se défendre des ardeurs du Soleil, qui étoit nouvellement entré dans le point du Solstice. Mais ce que d'autres ont regardé comme une méprise de l'Historien, n'est au fond qu'une preuve de sa fidélité à suivre l'ordre des evénements qu'il rapporte. Pour en être convaincu, il faut sçavoir que, dans la distribution des années, des mois, des fêtes & des saisons, les Romains, jusqu'à Jules César, ne suivirent point d'autre régle, que le Calendrier de Numa Pompilius.

De Rome l'an585. Consuls. L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

les Nones de Septembre, la Lune s'éclipsa à l'heure que Sulpicius avoit marquée. Ce spectacle ne fit que de [a] légéres impressions sur l'esprit des Romains. A la vérité, ils frappérent sur des bassins, [b] & ils allumérent des torches, plûtôt pour garder les anciens usages, que par superstition. Il n'en fut pas ainsi dans le camp Macédonien. D'abord tout y fut dans un morne silence, marque de leur consternation. Ils le changérent ensuite en des cris & des

Nous en avons fait voir les défauts dans le premier volume. Ce Législateur ne connoissoit point la valeur précise de chaque lunaison, ni du cours annuel du Soleil. Par conséquent il ignora l'art de concilier, par une juste compensation, l'année Romaine avec l'inégalité des mouvements célestes. D'ailleurs la négligence des Pontifes, chargés du soin d'insérer les jours & les mois intercalaires, avoit causé des dérangements énormes dans la succession des tems. Il n'est donc pas étonnant qu'au siécle de Paul Emile les erreurs de l'ancien Calendrier fussent devenuës si sensibles. Depuis long-temps les saisons commençoient à se confondre. Et dès l'an de Rome cinq cents quatre-vingt-cinq, il y avoit entre l'année Solaire, ou plûtôt, entre le vrai lieu du Soleil, & l'année civile, une différence de plus de deux mois. C'est ce que nous aurons lieu d'observer, lorsque nous rendrons compte de la correction qui fut faite par Sosigéne, sous les ordres de Jule César. Au reste, il est constant, par le calcul des plus habiles Astronomes, que l'Eclipse dont il s'agit ici, arriva pendant la nuit, qui étoit entre le vingt-uniéme & le vingt-deuxiéme de Juin, conformément à l'année Julienne. Elle dura quatre heures six minutes, ou depuis six heures cinquante-neuf minutes, jusqu'à onze heures cinq minutes. Sa grandeur fut presque de seize doigts, ou de seize douziémes parties du diametre de la Lune. Ainsi l'Eclipse fut totale, & la Lune se plongea toute entiére dans l'ombre de la terre.

a Selon le témoignage de Tite-Live, lorsque les soldats Romains, se furent apperçus que la prédiction s'accordoit si juste avec le Phénoméne, ils furent saisis d'admiration. Peu s'en fallut ajoute-t-il, que Caïus Gallus ne passât dans leur esprit pour un Dieu, qui tenoit les globes célestes, & le firmament sous ses loix. *Romanis militibus Galli sapientia prope divina videri.* Pline assure que Sulpicius composa un traité sur les Eclipses.

b Nous avons parlé dans les volumes précédents de la pratique superstitieuse des anciens Romains, au moment d'une Eclipse.

De Rome l'an 585.

Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Plut. in Paulo.

hurlements effroyables. Aussi leurs Devins leur annonçoient, que l'éclipse présageoit la perte du Roy, & la ruine de l'état. Ces malheurs étoient prochains ; mais la Lune n'y devoit point avoir de part. Paul Emile se disposoit, de son côté, à livrer bataille le lendemain. A l'occasion de l'éclipse, il crut devoir appaiser les Dieux. *Non pas*, dit un ancien Auteur, *qu'il ignorât les anomalies de l'écliptique, qui après certaines révolutions, plongent la Lune dans l'ombre de la terre.* Le commerce avec les Grecs avoit instruit sur cela les Romains. Il est étonnant, que les Macédoniens fussent plus ignorants qu'eux, sur la nature des éclipses. Quoy qu'il en soit, le Général Romain se servit de la circonstance, en plus d'une maniére. 1o. Il livra bataille à l'ennemi, lorsqu'il n'étoit pas revenu de sa terreur. 2o. Il leva jusqu'aux moindres scrupules de son armée, en appaisant les Dieux par des sacrifices. Sitôt que la Lune eut repris sa premiére clarté, il égorgea, en son honneur, onze jeunes Taureaux. Le lendemain matin, avant que de paroître dans la plaine, il fit égorger grand nombre de Bœufs à Hercule. Déja l'on avoit consulté les entrailles de vingt de ces victimes, sans y trouver de réponse favorable. A la vingt & uniéme, les Aruspices, ou par des conjectures frivoles, ou instruits par le Consul, promirent la victoire aux Romains, s'ils attendoient l'ennemi sans l'attaquer. Paul Emile prévoyoit sans doute, que le prélude ordinaire des combats, où l'on commençoit par se lancer des traits, ne luy seroit pas avantageux. Il comptoit plus sur une attaque de pié ferme, l'épée à la main. Ainsi après avoir

De Rome l'an 585. Consuls. L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

voüé à Hercule un sacrifice de cent bœufs, & promis de représenter des jeux en son honneur, on le vit méditer profondément sur le terrain qu'il devoit choisir, & sur l'ordre qu'il devoit donner à ses troupes.

Peut-être que Rome n'eut jamais de Général plus circonspect à prendre ses suretés. Eu égard au terrain qu'il résolut de faire occuper à son armée, elle auroit dû naturellement avoir le Soleil levant dans les yeux durant l'action, & en être ébloüie. Il ne se mit donc en bataille, que quand le Soleil eût un peu tourné vers le couchant. En attendant, il assembla ses principaux Officiers, plus pour les amuser, que pour tenir conseil. Alors, d'un air familier, car Paul Emile n'étoit pas né déclamateur, il leur tint ce discours. *Hier, Nasica mon gendre osa me faire des reproches, de n'avoir pas chargé l'ennemi aussi-tôt que nous fûmes en présence. Je lui fis une réponse vague, qui le réduisit au silence. Après tout, j'ay moins à me plaindre de sa franchise, que des murmures secrets de quelques Tribuns, qui se sont émancipés jusqu'à blâmer ma conduite. Je n'en dois compte à personne. Cependant pour détromper, ou pour confondre ces censeurs imprudents, je veux bien leur exposer les motifs qui m'engagérent à différer le combat. Je me repens si peu de ce retardement, que je lui attribuë même le salut de l'armée Romaine. Quand nous parûmes en ces lieux sur le midi, tout étoit disposé à l'avantage du Macédonien, & au désavantage de ses adversaires. Avions-nous eu le temps de nous reconnoître? Le premier coup d'œil me fit appercevoir, combien l'ennemi nous surpassoit en nombre. Comme*

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

nous n'avions point de camp, il m'avoit fallu laisser à la garde du bagage, ce que j'ay de meilleures troupes. Le peu qui m'en restoit, étoit-il en état de soutenir l'attaque d'une armée, qui dans le repos avoit repris des forces ? Pour nous, harassés par une longue marche, tout couverts de poussiére, dévorés par la soif, degoutans de sueur, aurions-nous tenu devant l'ennemi ? Quel temps me restoit-il pour choisir mon terrain, & pour assigner les postes à des troupes, qui ne défiloient qu'avec lenteur ? Que serions-nous devenus, si l'on nous eût attaqués dans un instant, où le désordre eût été dans nos rangs ? Avions-nous un camp qui pût nous servir de retraite ? Etions-nous au bord d'une eau coulante, pour nous désaltérer, & pour abbreuver nos chevaux ? Avions-nous fait observer le champ de bataille, & les lieux voisins, pour nous précautionner contre les embuscades ? Point de refuge qu'une plaine découverte, & commandée par de hautes montagnes. Est-ce ainsi que nos illustres ancêtres ont hazardé des batailles, sans se pourvoir d'un azile ? Leur camp étoit pour eux un lieu de sureté, où l'on reposoit après la victoire, & où l'on se recüeilloit après la déroute. Dans une enceinte fortifiée, ils retrouvoient une nouvelle patrie, & leurs Pénates sous leurs tentes. Souvent on a vu des armées, après un échec repoussées dans leur camp, en sortir contre leurs vainqueurs, & reprendre l'avantage qu'elles avoient perdu. Jugés s'il étoit nécessaire d'être campés avant que de combattre. Mais, dira-t-on, vous perdiés du tems, & Persês pouvoit vous échapper durant la nuit. L'a-t-on pû penser sans se deshonorer soy-même ? Pydna est un poste, que le Macédonien a choisi par préférence. Il l'a

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

désiré, & il a quitté la Thessalie pour s'y cantonner. Il en a fait sa place d'armes. Pouvoit-on présumer qu'il dût l'abandonner, pour nous attirer ailleurs après luy? S'il avoit eu à le quitter, n'en seroit-il pas sorti lorsque nous passions l'Olympe, ou que nous traversions les plaines pour le joindre? Auroit-il attendu notre présence pour décamper? N'avons-nous pas été à portée de l'observer toute la nuit? Ouy Persês est déterminé à rester sous les murs de Pydna. Là, nous le trouverons toûjours disposé à nous recevoir, aujourd'huy, demain, qu'importe! enfin au moment que je jugerai à propos de l'attaquer.

Par ces derniéres paroles, Paul Emile cacha son secret, & tint ses Officiers dans la dépendance. Sans avoir de résolution fixe de livrer combat, ce jour là-même il fit sortir ses troupes, sur les neuf heures du matin. Personne n'avoit pu deviner quel tems le Consul choisiroit pour aller à l'ennemi. On n'attribua pas au reste cet air mystérieux à la fierté du Général. On étoit persuadé que son unique intention étoit, de réformer le manque de secret, que la popularité ambitieuse des Consuls avoit introduit dans les camps. Les Chefs n'y communiquoient leurs desseins aux Légionnaires, qu'en vûë de leur plaire, & d'obtenir leurs suffrages dans les Comices, après leur retour à Rome. On sçavoit que Paul Emile s'étoit mis au-dessus de l'ambition, & qu'il n'avoit égard qu'au bien public. Aussi toute son armée fut infiniment docile à ses ordres, & ses Officiers parurent disposés à se conformer aux vûës d'un si sage Général. Les deux armées parurent donc en présence, plus pour se mesurer des yeux,

que pour en venir aux mains. Persês trouvoit ses troupes un peu consternées du présage de l'éclipse, & remarquoit dans les Légions Romaines je ne sçai quelle allegresse, qui leur annonçoit la victoire. Le Consul de son côté, avant que de hazarder la bataille, auroit bien voulu pourvoir à tous les besoins de son camp. On y manquoit de bois & de fourage, & il avoit fallu faire de gros détachements, pour aller à la forêt, & dans les plaines voisines. Ainsi Paul Emile n'avoit rangé ses troupes à la vûë de l'ennemi, que pour ne paroître pas avoir refusé le combat deux jours de suite.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

L'action eût encore été différée, par la prudence des deux Chefs, si le hazard ne l'eût engagée. Un fleuve peu large & peu profond couloit entre les deux camps ennemis; mais plus proche du camp Macédonien. Des deux parts, on y venoit puiser de l'eau, & la riviére servoit à abreuver les chevaux des deux armées. Le Romain donc, & le Macédonien, avoient disposé sur la rive, chacun de son côté, des corps de garde pour défendre les abreuvoirs. Il arriva qu'un cheval échappa des mains d'un Romain son conducteur, & s'avança assês loin dans la riviére. Deux Thraces de la garde ennemie entrérent incontinent dans l'eau jusqu'à mi-corps, pour attirer le cheval à eux; mais trois soldats Romains se mirent de leur côté à la riviére, tuérent un des Thraces, & recouvrérent l'animal qu'on vouloit leur enlever. C'en fut assês pour dire, que le parti Macédonien avoit fait la premiére hostilité, & que les Romains n'avoient pas été les premiers aggresseurs. Ainsi le Consul put compter

Plut. in Paulo.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

sur la victoire, selon la réponse des Aruspices. Quelques Autheurs assûrent que les Macédoniens attaquérent les Romains d'une maniére encore plus sensible, qu'en s'efforçant de leur enlever un cheval. Selon eux, un parti Royaliste chargea quelques fourrageurs de l'armée Consulaire, & parlà le combat fut engagé. Comme ce dernier récit a tout l'air d'une fiction, inventée à plaisir pour accréditer l'art des Augures, nous nous en tiendrons au rapport du plus grand nombre des meilleurs Historiens.

Tit. Liv. l. 44.

La riviére qui séparoit les deux camps venoit d'être ensanglantée par le massacre d'un soldat Thrace. Il n'en fallut pas d'avantage, pour exciter la rage parmi un corps de huit cents hommes du même païs, qui gardoient le rivage. Ils accoururent pour venger leur camarade. Les Romains de la garde opposée virent les ennemis passer le fleuve, & venir à eux. Ils s'ébranlérent à leur tour. Ce mouvement fut suivi de tout ce qu'il y avoit de troupes Romaines & Macédoniennes répandûës sur les deux rives. Le Consul y avoit posté deux bataillons de l'infanterie alliée, & deux escadrons de cavalerie. Ces braves soutinrent l'attaque avec courage, & le fracas du combat se fit entendre au loin. Paul Emile reposoit alors dans sa tente. Il ne s'attendoit pas à une attaque fortuite. Eveillé par le tumulte, il sort à l'instant, parcourt les files de son armée, les exhorte à bien faire, & prend le parti de changer une allarme soudaine, en une affaire sérieuse. Cependant pour ne rien faire à la légére, il envoye Nasica son gendre, qui comman-

doit

doit un corps de troupes sur les bords de la mer, à la découverte de l'ennemi. Sur le rapport de ce sage aide de camp, capable luy-même de commander une armée, le Consul fit avancer ses Légions, résolu de rendre l'affaire générale. Et effet, il apprit de Nasica, que Persês conduisoit toutes ses troupes en-delà du fleuve, & que bien-tôt on les verroit paroître en bon ordre dans la plaine voisine du camp Romain. C'est dommage que la description de l'ordre de bataille, que Persês donna à ses troupes soit perduë dans Tite-Live, & qu'elle ne nous reste que dans Plutarque, qui n'étoit point homme de guerre, & qui ne l'a tracée que confusément. Il est plus déplorable encore, que Polybe qui l'avoit représentée en homme intelligent, se trouve icy défectueux. Nous rassemblerons neanmoins les monuments qui nous restent d'une si mémorable journée.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Il paroît certain que le Roy de Macédoine, à la bataille de Pydna, commandoit environ quarante-quatre à quarante-cinq mille hommes, des plus belles troupes qu'on eût vûës en Macédoine, depuis Alexandre. L'armée Romaine étoit fort inférieure en nombre. D'abord le Macédonien avoit rangé à sa premiére ligne, les bataillons & les escadrons, que Cotys luy avoit amenés de Thrace. A l'œil c'étoit la plus fiére, & la plus magnifique milice qui fût au monde. A la taille de ces Thraces, à leur air farouche, à l'éclat de leurs boucliers, & à la pesanteur de leurs sabres, tout autres que des Romains en auroient été effrayés. Leur habillement-même avoit je ne sçai quoy de terrible. Un

Plut. in Paul.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

hocqueton noir leur couvroit les épaules, & leur descendoit sur la poitrine & sur le bas du dos. Des cuissarts d'airain leur couvroient les jambes, & ce mélange de métaux luisants, & d'étoffes obscures, les rendoit assés semblables à des monstres infernaux. Aux Thraces succédoient les troupes mercénaires de diverses nations. Tous ces soldats étoient différemment armés, & vêtus à la maniére de leur païs. On y remarquoit, entre autres, des montagnards de la Péonie, gens féroces, & presque sauvages, dont le regard seul effrayoit. Enfin s'étendoit dans la plaine une phalange complette de seize mille Macédoniens tous armés de longues piques, qui serrée s'avançoit au petit pas. Cette troisiéme ligne faisoit toute la force de l'armée du Roy. Quoyque cette phalange ne formât qu'un corps, cependant ses différentes parties étoient distinguées par des boucliers de diverses couleurs, ou de divers métaux. De ces divisions, les unes s'appelloient *Leucaspides*, parce que leurs boucliers étoient argentés, les autres *Chalcaspides*, ou *Aglaspides*, parce que leurs boucliers étoient d'airain. Toutes ces armes réfléchissoient les rayons du Soleil, & remplissoient la plaine d'un éclat éblouissant. Ce spectacle joint aux cris de cette multitude de barbares frappoit les yeux & les oreilles tout à la fois. Les montagnes voisines paroissoient tout en feu, & les échos redoubloient les clameurs, & les rendoient plus effrayantes.

Plut. in Paulo.

De son côté, le Consul s'avançoit au petit pas au milieu de ses Légions. Il est à présumer qu'il avoit prescrit à ses troupes l'ordre accoûtumé dans

les batailles Romaines. Les Alliés furent placés sur les aîles, les Légionnaires au corps de bataille, & la cavalerie flanqua les uns & les autres, à droite & à gauche. Le choc commença par les troupes Alliées des Latins. Ces braves eurent bien-tôt culbuté les milices étrangéres des deux premiéres lignes ennemies. Il semble qu'elles étoient plus pour la montre, & pour inspirer de la terreur par les yeux, que pour soutenir une couronne chancellante. Toute la difficulté des Romains fut d'enfoncer la phalange Macédonienne. D'abord les Phalangites se firent comme un rempart de leurs boucliers, qu'ils posérent à terre, & qu'ils appuyérent de leurs picques, dont ils firent comme une haye, hérissée de toutes parts. L'attaque de la phalange fut réservée aux Légions. Par où entamer ce corps inabordable ? Les Légionnaires avec leurs épées ne pouvoient atteindre leurs ennemis, & les joindre d'assês prês, pour les combattre d'homme à homme. Dês qu'ils approchoient, la mort ou des blessures les mettoient hors de combat. Le Consul cependant fait entendre sa voix, & parcourant les premiers rangs, il encourage ses soldats. Luy-même, sans casque & sans cuirasse, il presse, il sollicite ses gens à bien faire, & les anime par son exemple.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Pour le Roy de Macédoine, la frayeur le saisit, & au fort du combat il abandonne sa phalange. Désesperant du succês dans le tems-même que ses fidéles Macédoniens le rendoient douteux, il retourne à Pydna, sous prétexte d'un sacrifice qu'il devoit faire à Hercule. Qu'il imitoit mal la valeur du prétendu demi-Dieu qu'il honoroit ! Cependant

Polyb. apud. Plut.

Possidonius apud Plut.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

un Panégyriste de Persês, plûtôt qu'un [a] Historien, atteste que le Roy de Macédoine, quoyque blessé la veille à la jambe d'un coup de pié de cheval, se mit à la tête de sa phalange, & qu'il y combattit avec courage. A l'en croire, le Roy ne se retira de la mêlée, qu'aprês avoir reçû une contusion douloureuse, qui le força de quitter le combat, & de rentrer dans la ville, pour se faire pancer. Aprês la retraite du Roy, l'attaque des Légionnaires ne devint que plus vive; mais les Macédoniens restérent impénétrables. Toute l'armée Romaine assaillit la phalange, & les troupes alliées vinrent au secours des Légions. Ce fut alors qu'un brave Centurion nommé Salius, qui commandoit un bataillon de Péligniens, s'avisa de jetter un drapeau de son bataillon, au milieu des phalangites, qu'il avoit en tête. On sçait jusqu'à quel point les compagnies des armées Romaines, se croyoient déshonorées d'avoir perdu leur étendart. C'étoit un affront qu'elles rachetoient au péril de la vie. On ne peut exprimer donc avec quelle fureur les Péligniens s'élancérent contre ce rempart de boucliers & de picques. Des Lions n'ont pas plus d'ardeur à percer à travers les épieux des chasseurs qui les environnent. Les soldats des premiers rangs s'efforcérent d'écarter de la main, & du bouclier ces longues perches ferrées, qu'on leur opposoit. Ils cédent enfin,

Plut. in Paulo.

a Cet Ecrivain, se donnoit le nom de Possidonius, au rapport de Plutarque dans la vie de Paul Emile. S'il est vrai qu'il ait été contemporain de Persês, il étoit différent d'un autre Possidonius natif d'Apamée, Philosophe & Historien. Celui-ci continua l'Histoire de Polybe, & fit le voyage de Rome sous le Consulat de Marcellus, cent dix-huit ans aprês la bataille de Pydna.

traversés de part en part, par ces armes meurtriéres. De toute la journée les Romains ne perdirent plus de monde, que dans cette attaque des Péligniens.

La phalange faisoit toûjours ferme de tous côtés, tandis que le bataillon Pélignien, aprês avoir été repoussé faisoit sa retraite vers le mont [a] Olocre. A la vûë de cette tentative manquée, Paul Emile entra dans une espéce de désespoir. On luy vit déchirer ses habits, & marquer son chagrin, de ne pouvoir enfoncer le seul corps qui mettoit obstacle à sa victoire. Le Consul revint bien-tôt de ce premier emportement, & reprit sa sérénité ordinaire. Il fit refléxion qu'il n'étoit pas possible, qu'à la longue, ces Phalangites si serrés, ne se désunissent en certains endroits, & ne laissassent quelques entrées à ses Légionnaires. La constance étoit la principale vertu des Romains. Aussi leur Général, sans quitter son entreprise, fut sans cesse attentif à trouver quelque intervalle, pour pouvoir pénétrer dans la phalange. Enfin il s'apperçut, qu'à force de réïterer les attaques par divers côtés, les premiers rangs de l'ennemi faisoient de légers mouvements, & qu'ainsi la liaison de ces hommes impénétrables seroit bien-tôt interrompuë. Pour profiter de ce moment qu'il prévoyoit, Paul Emile partagea ses soldats en divers pelottons, & leur ordonna de se glisser dans les premiéres ouvertures qui se feroient à la phalange. Le Consul fut obéï. Les Romains se rangérent en divers bataillons pointus, & multipliérent les attaques, tout le long de

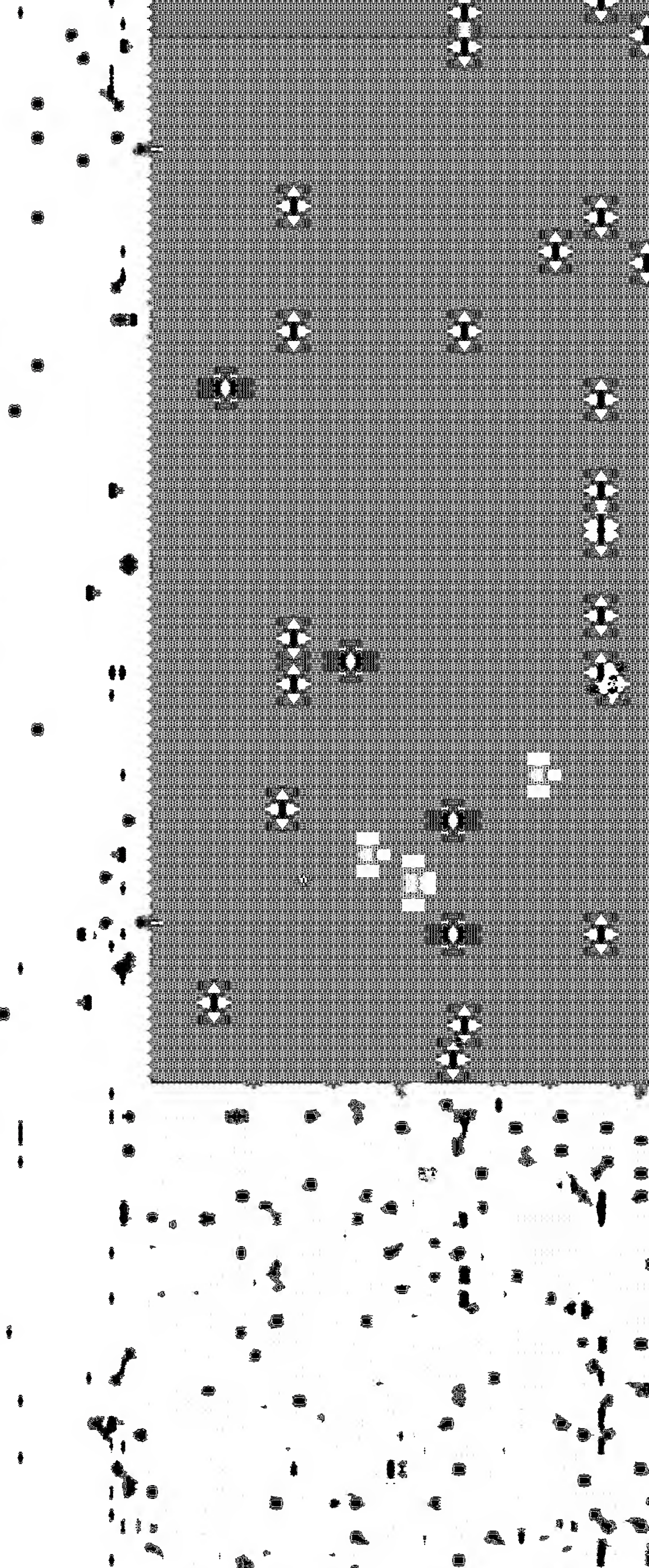
[a] Il est à croire que le Mont Olocre fut une branche du Mont Olympe, qui bornoit la plaine où se donna la bataille.

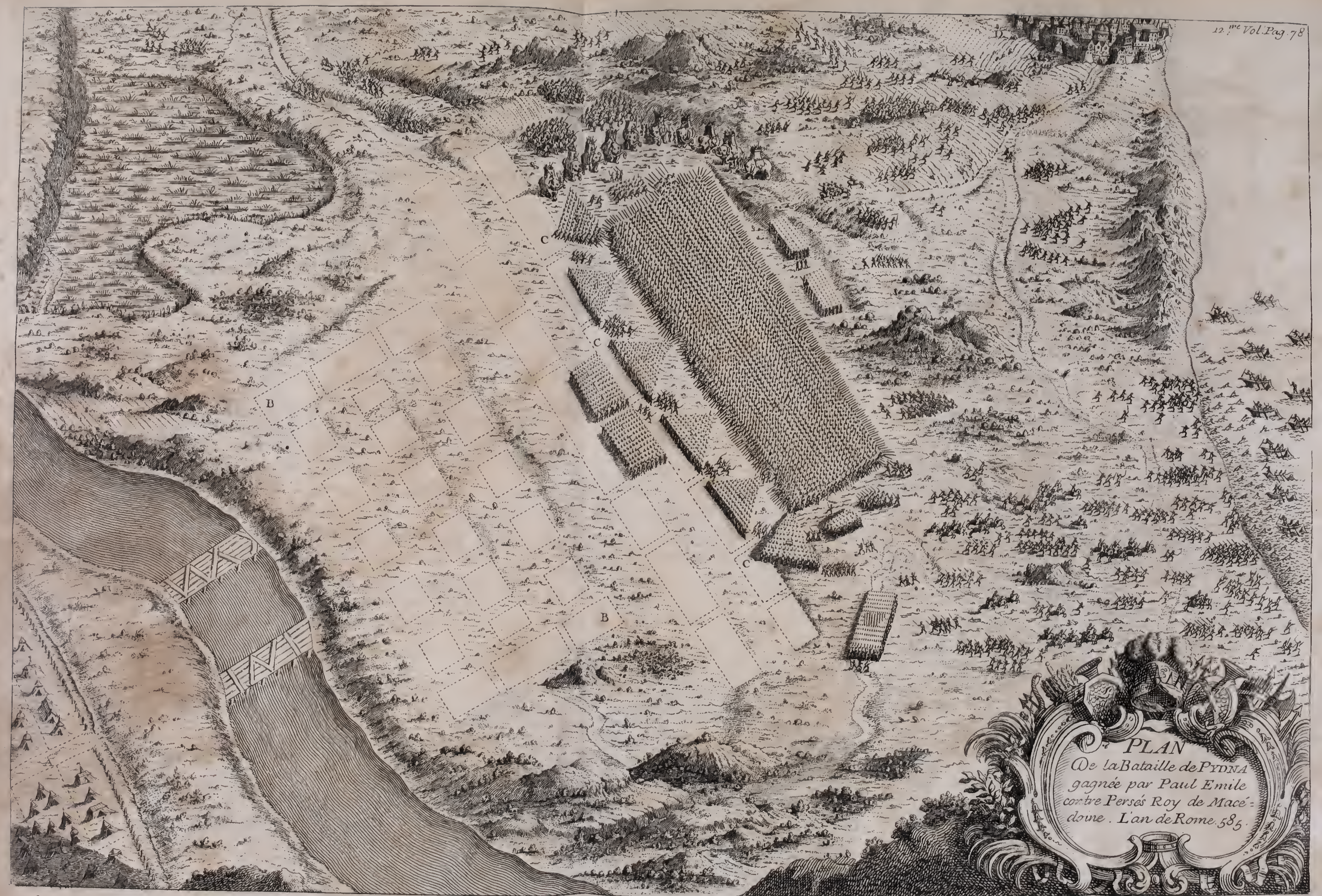
De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

la face, que la phalange présentoit. Enfin l'instant arriva où les phanlagites s'écartérent, & rompirent la continuité qui les unissoit. En ce moment même des Légionnaires s'insinuérent dans les vuides, & se virent en état de combattre d'homme à homme. Quelle différence pour lors, entre les Romains armés de fortes épées, & de larges boucliers, & les Macédoniens obligés de quitter leurs longues picques, & de ne se battre qu'avec des armes inégales! Il y eut encore plus de disproportion entre le courage des uns & des autres, qu'entre leur pavois & leurs épées. Plus les Romains abbatoient d'ennemis, & plus ils donnoient de largeur aux ouvertures. Le fils de Caton, gendre de Paul Emile, fut un des Officiers qui s'engagea le plus avant dans cette mêlée. Il y fit des actions de bravoure dignes du Pere dont il étoit fils. Cependant une inondation de Phalangites vint fondre sur sa troupe, & l'obligea de reculer. Dans ce mouvement il s'apperçut que son épée luy étoit échappée des mains. Honteux d'avoir laissé sur le champ de bataille le principal instrument de sa valeur, il rassemble quelques amis, & avec eux il retourne sur ses pas. Cette troupe de braves le suit tête baissée, & se jette avec furie au travers des ennemis. Elle moissonne tant de Macédoniens, & fait un si grand vuide autour de Caton, qu'il a le tems de chercher, & de trouver son épée. a Action mémorable, qui fit plaisir à Paul Emile, dont

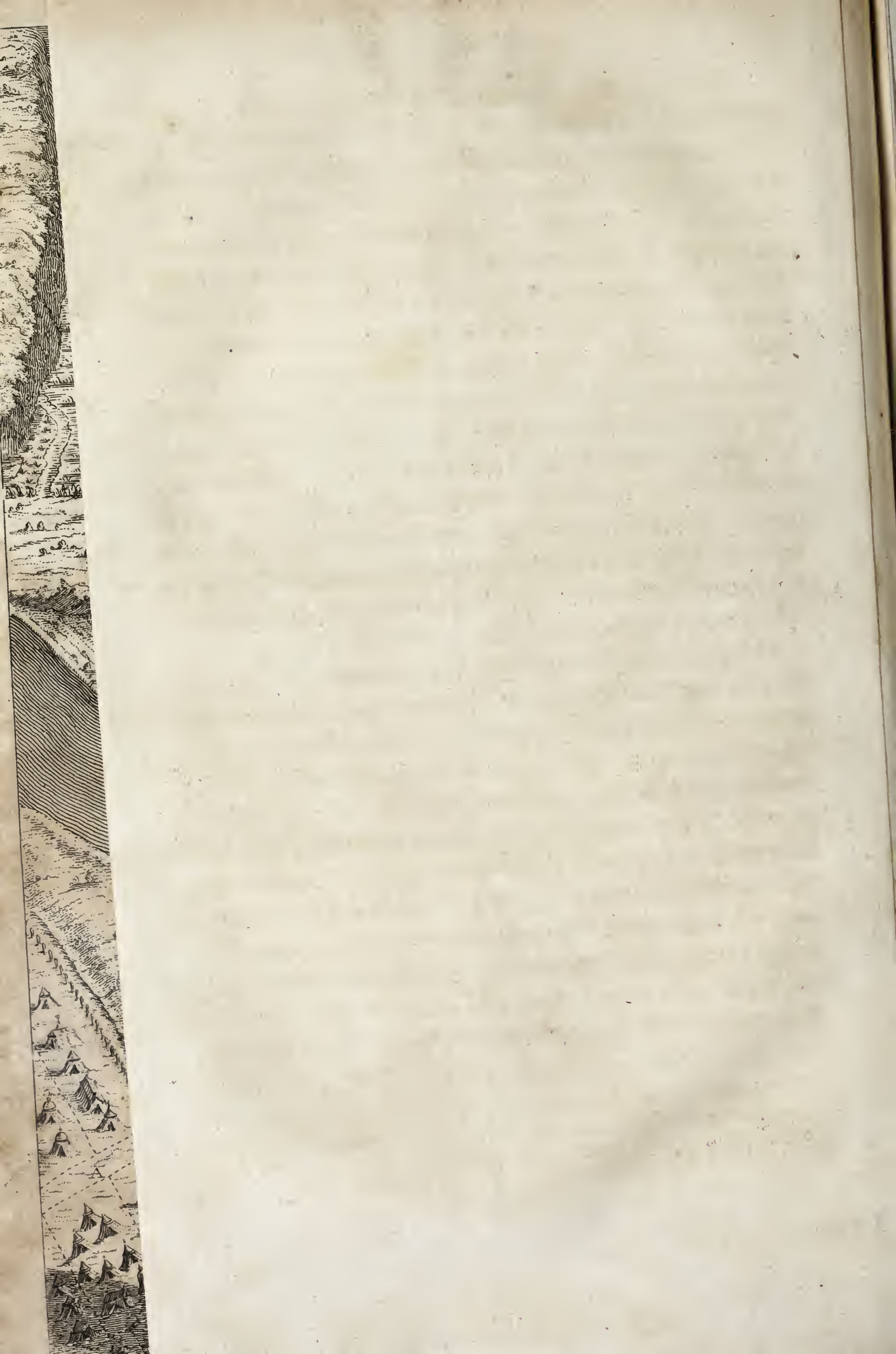
Tit. Liv. l. 44.

a Plutarque rapporte que de son tems on conservoit encore une lettre que Caton adressoit à son fils. Ce pere y loüoit avec effusion de cœur la valeur intrépide que le jeune Porcius fit paroître pour retrouver son épée.





Camp Romain BB. Situation de l'Armeé Romaine avant le Combat CCC divers Bataillons disposées en pointe pour rompre la Phalange Macedonienne D. la Ville de PYDNA.



ce jeune Héros [a] avoit épousé la fille.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Dès que le Consul vit les Phalangites entamés, & leur union interrompuë, il ne douta plus de la victoire. Cependant il luy restoit d'en combattre les parties, qui se maintenoient encore dans leur poste, sans s'ébranler. Le brave Général se mit donc à la tête de la premiére Légion, qui n'avoit point encore donné, & la conduisit à l'ennemi. Ces Légionnaires se firent honneur de suivre le Général, & de prendre leurs ordres immédiatement de luy. Ils le voyoient, avec admiration, faire la fonction d'un jeune Officier, dans un âge avancé, & courir au péril en simple soldat. La premiére Légion entra dans l'intervale qui partageoit la phalange, comme en deux corps. Ce fut contre les *Aglaspides* qu'elle fit face, c'est-à-dire, contre cette portion des Phalangites qui portoient des boucliers d'airain. Au même tems la seconde Légion, commandée par le Lieutenant général L. Albinus, homme expérimenté à la guerre, & qui avoit été Consul, se présenta devant les *Leucaspides*, c'est-à-dire, devant ceux dont les boucliers étoit argentés. Comme on prévoyoit que les ennemis se débanderoient d'abord du côté de l'aîle droite, par où le combat avoit commencé, on y fit avancer les éléphants, & de la cavalerie alliée. A l'égard des éléphants, on en avoit fait nul usage durant le combat. Les Romains s'étoient détrompés sur l'utilité de ces animaux. S'en servir dans les batailles, c'étoit une

[a] Nous apprenons de Plutarque que le jeune Caton n'épousa la fille de Paul Emile nommée *Tertia*, qu'après la conquête de Macédoine.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

de ces inventions, qui frappent au premier coup d'œil ; mais qui perdent tout leur prix aprês l'épreuve. Ces éléphants donc ne furent employés qu'à poursuivre les *Aglaspides*, lorsque la premiére Légion les eut enfoncés. De son côté la seconde Légion mit la confusion parmi les *Leucaspides*. Ainsi la phalange entiére fut en désordre. Tout considéré, rien ne contribua plus à la victoire des Romains, que ces combats par pelottons, qui se donnérent tout à la fois à la phalange. L'invention fut de Paul Emile. Sans cet expédient, inoüi jusqu'alors, il auroit été aussi difficile de rompre les Phalangites, que d'enfoncer, sans bellier, les murs d'une ville défenduë par une forte garnison.

Plut. in Paulo.

Cependant une portion de la Phalange, environ de trois mille hommes, fit encore ferme durant quelques instants. Ces braves furent taillés en piéces, sans qu'il en restât un seul. Aprês un si furieux massacre, il ne resta plus aux Romains que de poursuivre les fuiards. Depuis le champ de bataille jusqu'à Pydna, toute la plaine fut couverte de morts. On dit même, que le lendemain le Fleuve [a] Leucus, rouloit encore des eaux toutes sanglantes. Le carnage ne cessa point durant plusieurs heures. De ces malheureux vaincus, les uns gagnérent le haut des montagnes, les autres errérent sur les bords de la Mer, d'autres se jettérent dans les flots jusqu'à mi-corps, & levant les bras

Liv. l. 44.

[a] On ne devine point quel est ce Fleuve Leucus. On conjecture que les Historiens ont prétendu désigner une de ces petites riviéres qui se déchargoient dans le Fleuve Haliacmon, aujourd'hui le *Pelacas*, selon Sophien, ou le *Platamona*, selon Mercator.

au

au Ciel, ils implorérent le ſecours de la Flotte Romaine. Ils demandoient, par grace, la vie, & l'eſclavage. On leur envoya des barques; mais ces hommes effrayés ſe mirent à la nage, pour s'y lancer plus vîte. D'impitoyables Matelots donnérent la mort à ceux qui leur demandoient la vie, & contraignirent les autres à regagner le rivage. Là ils trouvérent des Eléphants, qui les foulérent aux piés. Jamais aucune des Batailles, que les Romains avoient livrées aux Macédoniens, n'avoit été ſi ſanglante. Les ennemis y perdirent environ vingt-cinq mille hommes. On fit ſur-eux ſix mille captifs dans Pydna, dont on ſe rendit maître, & on leur enleva, dans la plaine, cinq mille fugitifs, qui furent faits priſonniers de guerre. Du côté des Romains, à peine perdit-on, quatre-vingts, ou tout au plus cent hommes. Il ſemble que la providence ait réſervé au plus vertueux Romain qui fût alors, la punition des crimes du plus coupable des Rois.

De Rome l'an 585.
Conſuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.
Tit. Liv. l. 44.

Aprês une ſi fatigante & ſi glorieuſe journée, Paul Emile ſe délaſſoit un peu dans ſa tente, & y attendoit le retour de ceux, qui s'obſtinoient encore à la pourſuite des vaincus. Il avoit conduit avec luy en Macédoine les deux aînés de ſes fils, qu'il avoit fait paſſer par des adoptions dans les deux plus illuſtres maiſons de Rome. Le premier, comme nous l'avons dit, avoit pris le nom de Fabius, de la famille Fabia, où il étoit entré. Le ſecond, depuis qu'il eut été adopté par le fils du grand Scipion, ſe faiſoit appeller Cornelius Scipion. Celui-cy faiſoit les délices de ſon pere, & s'étoit attiré ſa principale affection, parce qu'il l'avoit

Plut. in Paulo. & Tit. Liv. l. 44.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

méritée, par ses vertus. Quoique le jeune Scipion ne comptât alors, tout au plus, que dix-sept ans, on remarquoit déja dans lui les premiers traits de cet Héroisme, qui l'égalera dans peu à ce Scipion l'Africain, dont il étoit devenu le petit-fils. Sa valeur naissante l'avoit entraîné trop loin sur les pas des fuïards. La nuit vint, & les soldats s'empressérent, à marquer la joye qu'ils avoient d'avoir vaincu. Tout le camp fut illuminé, & les pavillons des principaux Officiers furent ornés de guirlandes, & de festons de lierre, ou de laurier. Cette fête militaire étoit agréable; mais l'inquiétude du Général paroissoit dans son air, & sur son visage. Il étoit pere, & il croyoit avoir perdu le plus cher de ses enfans. Plus il réfléchissoit sur la valeur de Scipion, plus son appréhension augmentoit, & sa douleur croissoit à proportion de son estime. En vain les domestiques du jeune Romain avoient cherché son corps, aux flambeaux, sur le champ de bataille. Envain ils l'avoient appellé par son nom, dans toute la plaine. Scipion ne paroissoit point. Le Consul soupa d'un air triste au milieu des applaudissements, & de la joye publique. Son chagrin se répandit dans le camp. Pour lors les réjouissances se changérent en tristesse. Le soldat adoroit Paul Emile, mais il aimoit tendrement le cadet de ses fils. De-là, le mouvement qu'on se donna dans le camp pour le trouver. La nuit étoit déja fort avancée, & le Consul désespéroit de revoir jamais son cher fils. Il étoit prêt à se retirer, pour pleurer sa perte en secret, lorsque, tout à coup parut le jeune Scipion suivi de deux

ou trois de ses camarades. Leur ardeur martiale les avoit emportés jusqu'aux portes de Pydna, aux trousses des ennemis. L'habit de Scipion étoit encore tout couvert du sang, qu'il avoit fait répandre. On peut mieux conjecturer qu'exprimer la joye, que sentit le pere, en embrassant son fils. Paul Emile rendit aux Dieux des actions de graces égales, & de n'avoir pas perdu Scipion, & d'avoir gagné la bataille.

De Rome l'an 585
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

La joye étoit parfaite dans le parti Romain, & la consternation étoit générale dans la Macédoine. Persês, après avoir abandonné Pydna, étoit en route, pour regagner Pella, où l'amour de ses Thrésors le rappelloit. Durant sa marche, il eut toujours à ses côtés, le Roy des Odrisiens, nommé Cotys. [a] La Cavalerie Macédonienne, qui n'avoit point

[a] Plutarque, en parlant de la fuite du Roy de Macédoine, rapporte quelques circonstances que Tite-Live paroît avoir ignorées, ou négligée. Persês, dit l'Historien Grec, précipitoit sa marche, dans le dessein de se réfugier à Pella. Il avoit été joint par sa Cavalerie, qui pendant la bataille étoit demeurée dans l'inaction. L'infanterie de son côté, se sauvoit en désordre, & suivoit toutes les routes que le hazard lui présentoit. Plusieurs de ces bataillons dispersés, apperçurent cette troupe de cavalerie, qui accompagnoit tranquillement le Roy de Macédoine. A cette vûë, ils frémirent de rage. Quelque épuisés qu'ils fussent de faim & de lassitude, ils courent en fureur contre ces cavaliers, qu'ils chargent d'outrages & de malédictions. *Les voilà*, disoient-ils, *ces lâches déserteurs qui nous ont vûs livrés à la mercy des Romains, sans daigner nous secourir.* Des reproches ils en viennent aux coups. Ils se lancent brusquement sur l'escorte qui environnoit Persês, renversent de cheval & frappent sans distinction tous ceux qui se trouvent sous leur main. Plusieurs de la suite du Roy furent griefvement blessés dans la mêlée, & la Majesté Royale n'eût pas garanti le Prince lui-même contre les attentats de ces furieux, s'il n'eût pris le parti de se dérober à leurs yeux, en suivant des chemins écartés. Pour mieux cacher sa fuite, il se dépoüille de son manteau Royal, détache son Diadême & fait disparoître toutes les marques de la Royauté. Bien-tôt il eut la douleur de se voir abandon-

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.
Tit. Liv. l. 44.

ſouffert durant l'action, ſervoit d'eſcorte aux deux Souverains. Il leur fallut paſſer par la Forêt de Piérie, entrecouppée de pluſieurs routes différentes. Les deux Rois précédoient leur eſcorte, & ſe conſoloient mutuellement du malheur de leurs armes. Il étoit déja tard, & le Soleil panchoit vers ſon couchant. Il arriva qu'ils prirent un chemin pour l'autre, & qu'ils s'égarérent d'autant plus, qu'ils pénétrerent plus avant dans la forêt. Il fallut y paſſer la nuit. Pour les cavaliers qui les ſuivoient, ils continuérent leur marche par le chemin le plus droit, & ils arrivérent à Pella avant les deux Rois. Leur abſence enhardit ces milices, à prendre leur congé. Chaque cavalier ſe retira dans ſa bourgade. Arrivé ſur le minuit dans ſa capitale, Persês n'y trouva plus que quelques eſcadrons de la cavalerie Crétoiſe.

Plut. in Paulo.

Dans ſon Palais il ne parut pour le ſervir, que ſon ſeul Major-dome, & qu'un petit nombre de ſes Pages. Ce fut alors que les deux gardiens de ſon Thréſor Euctus & Edeus ſe préſentérent à luy. Parmi les ſalutaires avis que ces fidéles Miniſtres luy donnérent pour l'avenir, ils ſemblérent mêler quelques reproches ſur le paſſé. Un accês de fureur ſaiſit le Roy. Dans ce tranſport il tira ſon poignard, les en perça, & les fit tomber morts à ſes piés. Cette action barbare éloigna de luy tous ſes amis échappés de la bataille. Quoyqu'invités de venir à ſa Cour, ils réfuſérent d'y paroître. Trois étrangers

né ſur la route de ceux qui l'avoient ſuivi juſqu'alors. Tous redoutoient la violence d'un Prince farouche qui dans ſes noirs accês ſe portoit aux actions les plus barbares. Sa ferocité-même & ſes ſoupçons redoubloient à la vûë de ſes malheurs.

seulement restérent auprès de sa personne. L'un étoit un Crétois nommé Evandre, l'autre un Béotien nommé Néon, & le troisiême un Etolien, nommé Archidamus. Cette solitude fut pour Persês le présage d'un dépoüillement prochain. Pella ne luy parut plus un lieu de sureté, où il pût subsister long-tems. Le Palais même de ses Ancêtres sembla luy reprocher ses crimes, & la ville où le Vainqueur de l'Asie avoit pris naissance parut insulter à sa défaite.

De Rome l'an 585.

Consuls. L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Tit. Liv. l. 44.

Persês fit donc entasser sur des chariots son or, son argent, ses vases de pierres précieuses & de riches métaux, enfin les meubles magnifiques de son Palais. Sur les quatre heures du matin, le Roy abandonna sa capitale, suivi des Princes ses enfants, & accompagné seulement de cinq cents cavaliers Crétois, & du Roy Cotys. Ce n'est pas que les soldats Crétois fussent touchés d'une affection particuliére pour le Roy fugitif. Son thrésor les attiroit à sa suite, & ils espéroient qu'une occasion favorable se présenteroit de pouvoir le piller. Dans cet état, Persês prend la route d'Amphipolis. Il hâte sa marche, & se presse de mettre [a] l'Axius entre luy & les Romains, qu'il s'imaginoit sans cesse avoir à ses trousses. Ce fleuve est large & profond. Le Roy ne crut pas devoir être en sureté,

[a] Le Fleuve Axius est le plus considérable de tous ceux qui arrosent la Macédoine. Il a sa source au Mont Scardus dans l'Illyrie. Après avoir parcouru plusieurs Provinces de cette contrée, il va terminer sa course au Golfe Thermaïque, où il décharge ses eaux. Sophien & Tzetzes le nomment le *Vardari*. Zonaras l'avoit déja désigné par le terme *Bardarius*. De-là peut-être le nom moderne qu'on lui donna.

De Rome l'an 585.
Consuls. L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

qu'il ne l'eût traversé. Durant ſa marche la nouvelle vint à Amphipolis de la défaite de Persês, & de la déroute entiére de ſon armée. La terreur y fut extrême, & les Dames de la Ville ſe réfugiérent au Temple de Diane [a] Tauropole, pour trouver un azyle aux piés de la chaſte Déeſſe. La place étoit gardée par deux mille Thraces, gens avides de butin; mais le Macédonien Diodore en étoit gouverneur. Cet homme habile & attentif aux intérêts de ſa patrie, craignit que dans une alarme ſi ſoudaine, la garniſon étrangére ne pillât les Temples, & les maiſons d'Amphipolis. Pour éviter ce malheur, il inventa un ſtratagême qui réüſſit. Il apoſta un homme, qui prit la figure d'un courier, & qui ſe chargea d'une fauſſe lettre addreſſée au Gouverneur, & à la garniſon de la Ville. La lettre portoit ſeulement, que la flotte Romaine, aprês une deſcente ſur les côtes de l'Emathie, l'avoit miſe au pillage. On prioit la garniſon d'Amphipolis, d'accourir à la défenſe de la Province, & de venir profiter de la dépoüille d'un grand nombre de Romains, répandus tumultuairement à la campagne. Diodore eut même l'adreſſe d'affoiblir dans l'eſprit des Amphipolitains la déroute de l'armée Macédonienne. *Ce ſont de faux bruits*, leur dit-il. *Si la nouvelle étoit véritable, combien de fugitifs ſeroient venus nous l'apprendre, juſque dans ces murs?* Sur la garantie du Gouverneur, les Thraces ſortirent d'Amphipolis. Ils ne furent pas plûtôt au-delà du [b]

a Le ſurnom de Tauropole fut donné à Diane, parce qu'elle étoit particuliérement révérée à Tauris, ancienne ville de la Scythie.

b Le Fleuve Strymon prend ſa ſource au Mont Orbel, en Ma-

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Strymon, qu'on leur ferma les portes d'Amphipolis. Par-là, Diodore se vit maître de la Ville, & il attendit des circonstances à se déclarer pour le parti victorieux.

Tandis que le Roy vaincu s'avançoit vers Amphipolis, le Consul songeoit à profiter de sa victoire, & à la rendre complette. D'abord les principaux Chefs de l'armée Macédonienne, Hippias, Milo, & Pantauchus vinrent se donner à luy, & offrir leurs services aux Romains. A l'instant ils leur livrérent la ville de [a] Bérée & bien d'autres cités suivirent l'éxemple de cette place importante. Pydna d'abord, Thessalonique ensuite, & enfin Pella ouvrirent leurs portes aux Romains. On peut dire même, que depuis la bataille gagnée, la Macédoine presque entiére se soumit au Vainqueur. Ce fut alors que Paul Emile eut soin de récompenser ses soldats. Il leur abandonna le pillage de Pydna, & la dépoüille des morts, qui se trouvérent sur le champ de bataille. Il permit même à sa cavalerie d'aller butiner aux environs de la plaine, durant l'intervalle de deux jours; mais il luy ordonna de se rendre au camp, après ce tems expiré. Cependant il députa vers Rome son fils Fabius, & deux autres Officiers de considération, pour annoncer au Sénat & au Peuple Romain, la grande victoire qu'il venoit de remporter. Les Députés par-

cédoine, & se jette dans la Mer Egée. Selon Bellonius, c'est à présent le *Marmara*. Lazius lui donne le nom d'*Ischar*, & Nardus celui de *Radivi*. Sophien le nomme *Stromona*.

a Bérée étoit une des principales villes de l'Emathie, Province de la Macédoine. Holstenius la place au piés du Mont *Bermius*, dans un païs couvert de Forêts.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

tent, & le Consul va terminer son expédition.

Tandis que Paul Emile est encore éloigné, Persês s'avance vers Amphipolis. La Ville étoit de son district; mais il paroît qu'elle étoit la Capitale d'un Peuple libre, dans l'étenduë-même de la Macedoine. Les habitants de cette contrée s'appelloient [a] Bisaltes, & elle s'étendoit sur les bords du fleuve Strymon. Les portes d'Amphipolis furent ouvertes au Roy de Macédoine. Il avoit compté sur les renforts que les Bisaltes devoient lui fournir, & pour les y engager, il assembla les Bourgeois d'Amphipolis dans la place publique. Le Roy s'y transporta, avec Philippe l'aîné des Princes ses fils. Le prétexte qu'il prit pour haranguer, fut d'exhorter le petit reste de troupes qui l'avoient suivi, ou qui s'étoient renduës à Amphipolis, depuis la déroute. Persês monta donc sur la tribune, & commença son discours; mais il fut si souvent interrompu par ses larmes, qu'il fut obligé de descendre du lieu où il haranguoit, & de retourner à son logis. Par son ordre, le Crétois Evandre toûjours fidéle au Roy jusques dans son désastre, prit sa place, & continua de parler avec un succês tout différent. La présence d'un Prince malheureux, & principalement ses larmes,

a Les Bisaltes occupoient une des contrées de la Macédoine, qui étoit la plus voisine de l'embouchure du Strymon. Etienne de Bysance est le seul qui ait avancé sans preuve, que le nom de *Bisaltia*, & de *Bisaltes* étoit commun à une Ville & à un Fleuve du même canton. Tite-Live, au livre 45. dit d'une part que les Bisaltes étoient répandus aux environs du Fleuve Strymon. De l'autre il les place au-delà du Fleuve qui sépare la Thrace de la Macédoine. C'est ce qu'il n'est pas possible de concilier. Athenée assûre que ces peuples, s'étoient autrefois beaucoup étendus au-delà des bornes, que la plûpart des anciens Géographes leur ont données.

mes, avoient ébranlé les Amphipolitains. Ils méprisérent la harangue & la personne de l'Officier étranger. On entendit des voix s'élever de l'assemblée, qui déconcerterent le harangueur. *Descendés de la tribune*, lui cria-t-on, *& sortés, au plus vîte, de ces murs, avec vos Crétois. Serons-nous enveloppés, pour vous défendre, dans la même infortune, dont vous n'avez pû sauver la Macédoine?*

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Ces paroles annoncérent au Roy, & aux Crétois un prompt départ d'Amphipolis. Persês fit donc charger sur des barques, qui se trouvérent au bord du Strymon, sa famille, ses thrésors, & les Soldats de Créte. Embarqué lui-même, il suivit le cours du fleuve, avec sa suite. Ce fut alors que Cotys & ses [a] Odrysiens l'abandonnérent, pour rétourner en leur païs. Pour les Crétois, ils eurent plus de persévérance à le suivre, parce qu'ils attendoient toûjours un heureux moment, où ils auroient part aux thrésors du Roy. En effet, Persês songea à satisfaire ces gens avides, dont il pénétra les intentions. Il comprit, qu'en leur faisant des distributions manuelles, il feroit bien des mécontens. Pour les satisfaire, il aima mieux leur abandonner au pillage la valeur de cinquante talents, qu'il fit exposer sur le rivage. Les effets qu'il présenta à leur cupidité consistoient en vases d'or & d'argent, & en d'autres ustenciles, dont

Plut. in Paulo, & Tit. Liv. l. 44.

[a] Les Anciens Autheurs donnent le nom d'Odrysiens à un Peuple de Thrace, qui habitoit aux environs du Fleuve *Hebrus*. Le territoire de Didimotique étoit de leur dépendance. Thucydide, au second livre de son Histoire, dit de cette nation, qu'elle étoit la plus puissante d'entre les Thraces. Elle étendoit, dit-il, sa domination, depuis la ville d'Abdére limitrophe de la Macédoine, jusqu'au Pont Euxin, proche les Bouches du Danube.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

chacun se saisit, selon qu'ils tombérent sous leurs mains. Chargés de butin, ils se rembarquérent à l'instant, crainte qu'on ne les abandonnât, sur la rive, à la merci des Romains déja répandus dans toute la Macédoine. Leur précipitation fut si grande à regagner leurs batteaux, qu'ils en coulérent un à fond. Le Roy continua sa route, & ce jour-là même il arriva à [a] Galepsos, petite ville maritime, située entre les embouchures du Strymon, & de [b] l'Hebrus.

Qu'il est difficile, en quelque situation que l'on soit réduit, de se déprendre de la passion, dont on s'est laissé dominer ! L'avarice avoit toûjours été le vice capital de Persês. Il se repentit à Galepsos, d'avoir été une fois libéral sur la route. Les cinquante talents qu'il avoit prodigués aux Crétois lui revinrent sur le cœur. Il ne songea plus qu'à en recouvrer du moins une partie, dût-il employer le mensonge & la fourberie. Ce fut donc de ces artifices-mêmes, si reprochés aux Crétois, que le Roy se servit, pour les tromper. Il fit publier, que dans ce grand nombre de coupes, & d'urnes, qu'il avoit livrées à leur troupe, on en avoit inséré quelques-unes, par mégarde, qui avoient été à l'usage d'Alexandre le Grand. Comme il respectoit infiniment, disoit-il, la mémoire de ce Héros, il seroit inconsolable d'en avoir perdu le moindre monument. Du reste, il pro-

a A en juger par la route que dut prendre Persês, pour se rendre en l'Isle de Samo-Thrace, il faut que la ville de *Galepsos* ait été située au-delà du Strymon, vers l'embouchure du Fleuve Nessus, & en-deçà de l'*Hebrus*.

b Le Fleuve *Hebrus*, qui prend sa source au Mont *Hœmus*, vers les confins de la Macédoine, se décharge dans la Mer Egée, après avoir parcouru une partie de la Thrace.

mettoit de dédommager au double, ceux qui luy rapporteroient ces vases, qui lui étoient chers, plus par le nom d'Alexandre, que par leur valeur. Les paroles du Roy imposérent aux Crétois. Ils lui rapportérent leurs vases. Persês s'en saisit, & ne parla plus de les récompenser. Par cet indigne artifice, il recouvra au moins trente talents.

De Rome l'an 585. Consuls. L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Chargé des maledictions de son escorte, Persês ne songea plus qu'à la quitter, qu'à s'éloigner du continent, & qu'à se réfugier dans l'Isle de Samo-Thrace. [a] C'étoit un lieu d'azile, consacré par la Religion, & révéré de toutes les nations du monde.

a Samo-Thrace étoit une Isle de l'Archipel située dans le voisinage de la Thrace, entre les Isles d'Imbros & de Lemnos. Dans les siécles les plus reculés, elle fut nommée Dardanie, parce que Dardanus s'y retira, si l'on en croit le témoignage de Pline & de Pausanias. Ces deux Auteurs ajoutent, qu'elle changea son premier nom, en celui de Samo-Thrace, depuis qu'elle fut habitée par une Colonie composée de Thraces, & de quelques fugitifs originaires de Samos, Isle de la Mer Ionienne. Diodore de Sicile, au livre quatriême, prétend que l'Amazone Myrina, dans le cours de ses conquêtes sur les côtes de la Mer Egée, consacra l'Isle à Cybéle, sous le nom de Samo-Thrace, terme en usage, dit-il, pour signifier un lieu consacré. La Déesse, continue cet Historien, charmée de la beauté du climat, y fixa la célébration de ses mystéres, dont elle confia le soin aux Corybantes. Le rendez-vous des initiés étoit dans un bois, qui devint bien-tôt un azyle pour ceux, qui venoient s'y réfugier. Le culte de la Déesse s'étendit dans la suite jusqu'aux Corybantes ses fils, que quelques-uns ont pris pour les Cabires. Les préjugés du Paganisme accréditérent de telle sorte ces prétendus Dieux dans les contrées de l'Asie & de la Gréce, qu'au seul récit de leur nom, les peuples étoient saisis d'une crainte respectueuse. De tous les serments qui furent en usage dans le Paganisme, celui qui se faisoit par les Dieux de Samo-Thrace passoit pour le plus inviolable. Les parjures devenoient un objet d'éxécration, & ils n'étoient plus regardés que comme des sacriléges frappés d'anathéme. Voyés ce que nous avons remarqué sur les Cabires, dans le neuviême volume.

Au reste, cette Isle, appellée tantôt *Melita*, tantôt *Leucasia* & *Leucania*, quelquefois *Electria*, a aujourd'hui le nom de *Samandrachi*. On lui donne environ vingt milles de circuit.

De Rome l'an 585.

Consuls. L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Le culte qu'on y rendoit à Cybéle le rendoit respectable ; & le souvenir de la mére des Dieux, qui l'avoit habité, le faisoit plus considérer encore que le temple de Delphes, ou que l'Isle de Délos. Le Roy fugitif espéra, que les Romains n'oseroient profaner ce Sanctuaire, & le rougir de son sang. Il s'y fit transporter avec sa famille, & le reste de son cher thrésor, qui montoit encore à [a] deux mille talents. Evandre, cet ami fidéle, dont il avoit si souvent employé le ministére pour des assassinats, fut presque le seul qui le suivit dans ce lieu d'exil. Persês, à qui l'Isle de Samo-Thrace obéïssoit, quoyqu'elle fût ouverte à la dévotion de tous les Peuples du monde, y fixa son habitation dans un temple dédié à Castor & Pollux. Là, il attendit le départ des Romains, & le retour de la Fortune.

Tit. Liv. l. 44.

Paul Emile ne s'endormit pas, durant les tentatives de Persês pour se dérober à sa poursuite. Il comprit, que son armée de terre luy seroit inutile à envelopper le Roy fugitif dans sa retraite. Pour ne le laisser pas échapper, il envoya ordre au Préteur Octavius, d'aller avec sa flotte investir l'Isle de Samo-Thrace. Pour le Consul, il marcha avec ses légions au centre de la Macédoine. Thessalonique & Pella furent prises en deux jours. Presque toutes les autres Villes suivirent l'exemple d'une si prompte reddition. Quoyque les Macédoniens fussent peut-être de tous les Peuples du monde les plus affectionnés à leurs Rois, n'ayant plus de digue qui les mît à couvert, ils se laissérent entraîner

a Deux mille talents, à raison de mille écus par talent, montoient à six millions de livres françoises.

De Rome l'an 585.
Consuls L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

par le torrent. En effet, jamais conquête ne fut plus rapide. Il est vrai [a] qu'Æginium, où l'on ignoroit la défaite du Roy, voulut faire quelque résistance à un détachement de Romains, que conduisoit le Lieutenant Général Anicius; mais, après avoir perdu deux cents hommes dans une sortie, la place se rendit. Le Consul s'avança vers Pella, & campa aux environs, durant quelques jours. Ce fut là, que Paul Emile fut charmé de la belle conquête qu'il avoit faite. La Ville qui s'étoit renduë sans combat lui parut imprenable. Située au milieu d'un marais, que formoient les écoulements de plusieurs Lacs, elle s'élevoit en amphithéâtre, & n'étoit abordable, que par un pont facile à rompre. L'art avoit encore aidé la nature dans la construction de cette forteresse. De tous côtés on l'avoit environnée d'un mur, & d'un fort rempart, qui paroissoit joint à la Ville, mais pourtant qui en étoit séparé par un fleuve, qui l'entouroit en dedans comme un fossé d'eau vive. Il n'est pas étonnant qu'un Roy idolâtre de son argent eût choisi une place si bien fortifiée, pour y renfermer ses thrésors. Cependant, lorsque Paul Emile y entra, il n'y trouva que les trois cens talents destinés pour le Roy Gentius, & dont Persês l'avoit frustré. Il semble qu'ils n'étoient restés en dépôt que pour être en proye aux Romains.

Tout le temps que le Consul séjourna dans Pella, il lui vint des Ambassades de toute la Gréce, pour le

[a] Æginium étoit une ville située dans l'Estiotide canton de la Thessalie, à l'extrémité méridionale de la Pélagonie *Tripolite*. A en juger cependant par la narration de Tite-Live, il paroît que la Ville dont il s'agit ici étoit située dans la Macédoine, à peu de distance de *Pella*.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

félicitier de sa victoire. La Thessalie, sur-tout, se distingua : aussi, c'étoit la Province fidéle, & nulle n'avoit plus fourni de vivres & de Soldats à l'armée victorieuse. De Pella, Paul Emile partit pour Amphipolis. Il y fut mieux reçu les armes à la main, que Persês fugitif & désarmé. Cependant le Consul avoit eu la précaution d'y envoïer Nasica son gendre, avec quelques troupes de cavalerie & d'infanterie. Paul Emile entra dans cette Capitale des Bisaltes, comme en triomphe. On dit même qu'un évenement, ou inventé, ou véritable, mais fortuit, augmenta encore l'admiration du Peuple d'Amphipolis pour le Consul. Lorsqu'il faisoit un sacrifice dans le temple, tandis que les entrailles de la victime étoient exposées sur le bucher, tout à coup, dit-on, il tomba du ciel une flâme, qui les consuma. Comme si Jupiter avoit voulu ratifier la victoire du Romain, & la punition d'un indigne Monarque! De-là, Paul Emile parcourut en victorieux toutes les Provinces de la Macédoine, jusqu'aux confins de la Thrace. Nasica le précedoit toûjours, avec un détachement. Il ravagea la contrée [a] de Sinticé; il entra dans la région des [b] Odomantes, au pié du mont

Plut. in Paulo. Tit. Liv. l. 44.

a La Sintique étoit une des provinces Orientales de Macédoine. Elle s'étendoit en-deçà & en-delà du Fleuve Strymon, au Septentrion des Bisaltes. La ville d'Héraclée, distinguée des autres villes de ce nom par celui de *Sintica*, étoit la capitale de ce païs. Castaldus la nomme présentement *Cheseia*.

b Les Odomantes confinoient au Septentrion avec la Sintique. La Bisaltie les bornoit au midy. Quoique leur païs relevât de la Macédoine, quelques Geographes cependant les ont pris pour des peuples de Thrace, peut-être parce qu'ils étoient voisins de cette derniére contrée, ou parce que les provinces Orientales de la Macédoine, avoient fait autrefois partie de la Thrace.

De Rome l'an 585.
Consuls L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Orbel, & se reposa quelques jours aux environs de a Sires. Ce fut là qu'il attendit la fin de son expédition, dont l'Amiral Octavius étoit chargé.

Persês comptoit toûjours sur la sureté de sa personne, & de sa famille, & se la promettoit du lieu sacré qui luy servoit d'azile. Pour adoucir son vainqueur, il luy envoya de Samo-Thrace une ambassade propre à le toucher. Dans le train, & dans le choix des Députés, on reconnoissoit la misére d'un Roy réduit au dernier des malheurs. Ce n'étoit plus un Seigneur de sa Cour qu'il avoit mis à la tête de l'ambassade; tous l'avoient abandonné. Le Consul reçut la députation à Sires, & à la seule vuë de l'état où un si grand Roy paroissoit être, il ne put retenir ses larmes. *Est-ce donc là*, dit-il, *ce Persês, ce successeur d'Alexandre, ce Monarque si fier, dont l'ambition n'avoit point de bornes? Autrefois, peu content de sa Macédoine, il étendoit ses désirs sur l'Illyrie, sur la Dardanie; enfin sur la Gréce entiere. Il entretenoit des intelligences dans la Thrace, en Asie, & jusque sur le Boristhêne. Aujourd'hui, renfermé dans le petit espace d'une Isle, que la Religion seule rend considérable, c'est une victime qui n'attend au pié des Autels que la hache du Sacrificateur.* Ces réfléxions attendrirent le cœur de Paul Emile; mais la fierté Romaine reparut, lorsque le Consul eut lû le dessus de la lettre de Persês, présentée par son Ambassadeur. Il étoit conçû en ces termes: *LE ROY PERSE'S AU CONSUL ÆMILIUS. SALUT.* Ce mot *de Roy*, tracé par la main d'un fugitif, dépoüillé de ses

a On ne peut rien dire de cette Ville, sinon qu'elle étoit située à l'extrémité Orientale de la Macédoine.

De Rome l'an 585.

Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Etats, lui déplut. Il eſt vrai que le reſte de la lettre, ne contenoit que des ſupplications indignes de la Majeſté Royale; mais au gré de Paul Emile, c'étoit trop encore pour Persês, que de conſerver le nom de Roy. Auſſi le Conſul tourna le dos aux Ambaſſadeurs, & les renvoïa, ſans faire de réponſe à leur Maître.

Persês ſentit alors, plus que jamais, toute l'amertume de ſon ſort. Il comprit que le titre de Roy ne lui convenoit plus, en la préſence de ſon vainqueur. Il changea donc de Style, & n'écrivit plus au Conſul qu'en ſimple particulier. On ne lut, ſur ſa ſeconde lettre que ces mots, *Persês, au Conſul Paul Emile.* Auſſi fut-elle agréablement reçuë. Le Général Romain lui accorda ce qu'il demandoit; c'eſt-à-dire, que le Conſul lui envoyât trois de ſes Officiers, avec qui il pût conférer ſur l'état préſent de ſes affaires. Lentulus, Poſtumius, & Antonius partirent; mais ils ne firent qu'un voyage inutile à Samothrace. Pour préliminaire, ils exigérent que le Macédonien abdiquât le titre de Roy, & que du reſte il ſe remît de ſa deſtinée future à la volonté du Senat, & du Peuple Romain. De ſon côté, Persês ſoutint avec courage, que le caractére qu'il avoit reçû de ſes peres étoit inéfaçable, & qu'un Souverain légitime ne pouvoit s'en dépoüiller qu'avec la vie. On peut dire, qu'en cela ſeul il fit honneur au Diadéme, qu'il avoit tant de fois déshonoré.

Cependant la flotte Romaine approchoit de Samo-Thrace. Le Préteur Octavius qui la commandoit s'étoit un peu amuſé ſur ſa route, à prendre & à

piller

piller la ville de [a] Mélibée. Il arriva néanmoins à temps, & il investit l'Isle qui servoit de refuge au Macédonien. Avec quelques-unes de ses galéres, il entra dans le Port, & y fit une descente pacifique. Il ne lui convenoit pas de violer un [b] azile respecté

De Rome l'an 585.

Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Plut. in Paulo. Tit. Liv. l. 45.

a Mélibée étoit une ville maritime de la Magnésie.

b Le droit d'Azyle est presque aussi ancien que le monde. Ceux qui aiment à se perdre dans l'obscurité des premiers âges, en ont reculé l'origine jusqu'à un certain Assyrophénes, que Tostat & Sixte de Sienne disent avoir donné des loix à l'Egypte, avant que Ninus regnât dans l'Assyrie. Ils produisent à ce sujet, une Histoire, qui a toute l'apparence d'une fiction. Il est du moins sûr, que les Historiens de l'Antiquité ne nous ont rien appris ni de l'événement, qui donna lieu à l'institution des Azyles, ni du prétendu Roy qu'on suppose en avoir été le fondateur. D'autres en faisant remonter cette époque jusqu'à la naissance des Dieux, ne donnent pour point fixe que des temps fabuleux, dont la date est ou incertaine, ou arbitraire. Quelques Autheurs profanes n'ont point étendu leurs recherches au-delà des siécles heroïques. Ils se sont persuadés, que Cadmus fut un des premiers, qui pour peupler sa nouvelle ville de Thébes en Béotie, en fit un lieu d'asyle à tous les transfuges de la Gréce & des environs. Mais ils ignoroient, que long-temps auparavant, Moyse & après lui Josué assignérent des villes de refuge, à ceux, qui coupables d'un homicide involontaire, étoient contraints de se dérober à la rigueur des loix, ou à la haine implacable d'un vengeur. Il est à croire que Cadmus originaire de Phénicie contrée limitrophe de la Palestine, avoit emprunté des Israëlites l'établissement de ces places de sûreté. Romulus, & avant lui plusieurs autres Souverains ou Législateurs, avoient suivi l'exemple du Prince Phénicien.

Les Aziles ne furent pas l'ouvrage de la seule Politique. La Religion en garantit l'immunité contre l'audace & la violence. C'est ainsi que Romulus imagina un Dieu Azylée, dont la protection tenoit lieu de sauve-garde aux fugitifs, qui venoient se réfugier sur le Mont Capitolin. Dans des siécles fort antérieurs à ceux de l'ancienne Rome, le Tabernacle, & le Temple de Jérusalem, les Autels même érigés par les Patriarches, offroient aux coupables malheureux, des retraites asûrées, contre les poursuites du Magistrat. La Majesté du Dieu d'Israël qui présidoit dans ces lieux consacrés à son culte, & sa présence devenuë sensible par les prodiges qu'il y opéroit, tenoit en respect les plus entreprenants. A l'abri de ces augustes monuments, l'innocent opprimé étoit en asûrance.

Par les mêmes principes de re-

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

de toutes les Nations du monde. Auſſi n'emploïa-t-il pas la force, pour enlever Persês du temple de Caſtor & de Pollux. Il s'en tint à la négociation, & preſſa vivement le malheureux Roy, d'abandonner ſa perſonne, & ſon ſort à la clémence des Romains. Comme Persês paroiſſoit infléxible, on chercha tous les moyens d'engager les habitants de Samo-Thrace, à le chaſſer de leur Iſle. Un jour que les Inſulaires étoient aſſemblés en Comices, un jeune Romain, nommé Atilius, demanda au Préſident la permiſſion de parler. On ne la refuſa pas à un Romain, dont on craignoit plus encore, qu'on n'aimoit la Nation. *Je n'ai qu'une courte interrogation à vous faire*, dit Atilius. *Votre Iſle eſt-elle auſſi ſacrée que vous le dites, & l'hoſpitalité ne doit-elle jamais y être violée* ? La ſainteté en eſt inviolable, répon-

ligion, les Nations enſevelies dans les tenébres du Polithéïſme, ſurtout les Grecs & les Romains, établirent & multipliérent le privilége des Azyles, dans certains Temples, où ils s'imaginoient que leurs divinités ſe plaiſoient davantage à recevoir les hommages des Peuples. Tels étoient, le Temple de l'Iſle de Délos érigé en l'honneur d'Apollon & de Diane, & celui des Dieux Cabires dans, l'Iſle de Samo-Thrace. Ces prérogatives s'étendirent aux bois ſacrés, aux Villes & aux Bourgades qui environnoient le ſanctuaire du Dieu ou de la Déeſſe qu'on y révéroit. Leurs ſimulachres, & leurs autels, les ſtatuës-mêmes des Empereurs, les Aigles Romaines, & les ſepulchres des Heros, furent ſouvent le refuge des malheureux, qui venoient s'y mettre à couvert de l'oppreſſion.

Les loix avoient pourvû à la ſureté des Azyles, par les peines les plus rigoureuſes, décernées contre ceux qui en violoient la ſainteté. D'ailleurs, ſelon l'opinion commune, les Divinités protectrices de ces lieux de franchiſe ſe réüniſſoient avec les hommes, pour punir les attentats de ces ſacriléges profanateurs. Conformément à ces préjugés, le meurtre de Laodamie fille d'Olympias, dans le Temple de Diane, cauſa toutes les calamités qui déſolérent l'Epire. Le furieux tremblement de terre, qui enſevelit la plus grande partie de la ville de Sparte ſous ſes ruines, fut regardé comme la punition du maſſacre des Ilôtes, réfugiés dans le Temple de Tenare.

dit toute l'Assemblée. *S'il en est ainsi*, reprit vivement le jeune Romain, *pourquoy y souffrez-vous a un sacrilége assassin? Dans toutes les cérémonies de Re-*

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.
Plut. in Paulo.

a L'intention des Législateurs & des Souverains, dans l'établissement des Azyles, fut de pourvoir à la sûreté des malheureux injustement persécutés, ou de certains criminels dont les fautes s'attribuoient à la volonté absoluë des Dieux, & à l'ordre immuable du Destin. Selon ces maximes impies, les crimes d'Oreste furent l'effet d'une impérieuse nécessité. Aussi les Furies, qui le tourmentoient sans relâche, restérent à la porte du Temple d'Apollon, où il s'étoit réfugié. C'est le sens de ce vers de Virgile *ultricesque sedent in limine Diræ.* Les Dieux-mêmes, selon l'expression d'Euripide, le déclarérent innocent. Les Hebreux n'ouvroient leurs villes de refuge qu'à ceux, qui avoient fait preuve de leur innocence devant les Juges. Faute d'avoir satisfait à cette condition, les fugitifs ne jouissoient point du bénéfice de la loy. En vain Joab se sauva-t-il dans le sanctuaire, pour échapper à la vengeance de Salomon. Il trouva la punition de ses crimes & la mort, aux piés-même de l'autel qu'il tenoit embrassé. Les scélérats ne devoient donc point avoir part à l'avantage des Azyles. Autrement les Législateurs, en promettant l'impunité, auroient authorisé les vols, les meurtres, & les crimes les plus atroces. Les malfaiteurs cependant se prévalurent dans la suite d'un droit, dont ils avoient été exclus par les loix. Les peuples, par une aveugle prévention, s'intéresserent en leur faveur, & donnérent cours à un abus si énorme. On vit des brigands, des concussionnaires, des assassins, des séditieux, & des traîtres condamnés à mort, se soustraire au supplice en se sauvant dans le temple de Pallas à Lacédémone.

A parler en général, les Azyles étoient inviolables, & le respect dû à la religion ne permettoit pas d'attenter contre ceux, qui venoient y réclamer la protection des Dieux. Mais souvent, sans employer la force ouverte, on avoit recours à l'artifice. Le secret pour les forcer de se rendre étoit, de leur couper les vivres. Les Ephores en usérent de la sorte à l'égard de Pausanias. Quelquefois, sous prétexte d'un sacrifice, on allumoit un grand feu sur l'autel, où le malheureux fugitif s'étoit venu réfugier. L'activité des flammes le contraignoit bien-tôt de quitter son azyle, & de se livrer à la fureur de ses ennemis. Euripide n'ignoroit pas que cet expédient avoit été déja mis en œuvre, lorsqu'il fait parler ainsi Hermione à Andromaque, qui s'étoit sauvée prês de la Statuë de Thétis. *J'employerai contre vous la violence du feu, & vous n'aurés nulle grace à attendre de moi.* Plaute fait tenir à peu prês le même langage à un marchand d'esclaves, qui demande du feu, pour arracher deux courtisanes fugitives à l'autel de Vénus, dont elles im-

De Rome l'an 585.
Consuls. L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

ligion ne faites-vous pas entendre ces paroles : a *LOIN D'ICI, PROFANES? Vous les dites, ces paroles; & vous y contrevenés!* Les habitans de Samo-Thrace aimérent mieux appliquer ce reproche à Evandre, qu'à Persês. Le premier avoit été l'un des assassins du Roy de Pergame à Delphes; mais le second avoit été l'auteur de l'assassinat. Les Samo-Thraciens donc, qui redoutoient la puissance des Romains, & le voisinage de leur flotte, députérent le Chef de leur Isle, pour faire à Persês une proposition qui l'embarrassa. *Nos Loix*, lui dit Théondas, (c'étoit le nom de ce Magistrat), *ne permettent à personne d'apporter ici des mains impies, & coupables d'un attentat dans les lieux Saints. On accuse Evandre d'avoir eu part au crime qui pensa faire périr Euménes dans un des Sanctuaires les plus révérés de la Gréce. Qu'il paroisse icy devant le Peuple assemblé, & qu'il se justifie!*

Ces paroles jettérent le Roy dans la consternation. Il craignit, que le crime de cet ami, de ce compagnon fidéle de sa fuite, ne fût avéré. *Peut-être*, se disoit-il à lui-même, *qu'Evandre, ce dépositaire de mes secrets, contraint par la torture me couvrira d'une nouvelle infamie. Qu'il meure, ou par sa main, ou de la mienne!* Plein de ce barbare projet, Persês prend à l'écart ce seul ami qui lui restoit, & lui parle de la sorte. *Vous êtes soupçonné d'avoir at-*

ploroient l'assistance. Je vais, dit le Marchand, appeller Vulcain à mon secours. Il n'est pas ami de Vénus. *Vulcanum adducam. Is veneris adversarius.* J'allumerai ajoûte-t-il, un grand feu qui consumera les deux victimes. *Ignem magnum hic faciam. Hasce ambas hic, ut in arâ, vivas comburam.*

a Cette formule avoit lieu dans la célébration des mystéres où les Initiés étoient admis, à l'exclusion de tous les autres qui passoient pour profanes. Voyés ce que nous avons remarqué sur les mystéres de Cérés.

tenté ſur les jours du Roy de Pergame, & l'on vous cite à comparoître devant le Peuple de Samo-Thrace. Pour moi, je ne ſuis point d'avis que vous couriés les riſques d'un jugement populaire. Tout Roy que je ſuis, & quoique maître dans Samo-Thrace, mon crédit y eſt tombé, avec ma fortune. Mourés, Evandre, mourés! Il eſt glorieux à un brave comme vous de finir ſes jours de ſa propre main. Le Crétois fit ſemblant d'accepter le parti qu'on lui propoſoit. *Je ne ſuis point effraïé de la mort*, dit-il, *mais eſt-il à propos d'enſanglanter un rivage ſi ſaint? Le poiſon ſera auſſi efficace que le fer, pour terminer une vie, que je ne vous ai dévoüée que trop long-temps.* A ces mots, il ſort; mais pour chercher les voïes d'échapper de l'Iſle, & du péril. Persês, qui s'en douta, le fit ſuivre, & le fit maſſacrer. Nouvelle impiété, qui combla la meſure de ſes crimes. Auſſi le Scélérat fut toûjours depuis en proye à ſes remords. Il craignit ſans ceſſe qu'on ne lui imputât, & la mort d'Evandre, & l'aſſaſſinat d'Euménes. C'étoit de quoi rendre les Romains encore plus intraitables à ſon égard. Pour écarter ce double ſoupçon, il corrompit par argent Théondas, le plus conſidérable des Samothraces. Celui-ci publia au Peuple, qu'Evandre étoit mort de ſa propre main.

De Rome l'an 585.
Conſuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Le malheureux Roy venoit d'échapper au jugement public; mais il n'échappa pas à ſes fraïeurs. Il ſe vit ſans troupes, ſans amis, & ſans protection, même de la part des Dieux, dont il avoit profané les deux plus ſaints aziles. Il mit donc toute ſon attention à ſe tirer d'un lieu, où le ciel & la terre ſembloient conſpirer contre lui. Il apprit, qu'à l'abri

De Rome l'an 585.

Consuls. L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

d'un promontoire de Samo-Thrace, nommé [a] *Demetrium*, moüilloit un vaisseau marchand, venu de Créte. Le Capitaine qui le commandoit, & qui l'avoit chargé pour son compte, s'appelloit Oroandes. Persês le fit venir dans le temple où il habitoit, & traita secrettement avec lui, pour le transport de sa personne, & de ses effets en Thrace, auprès du Roy Cotys, son ancien ami, & son allié. Le Crétois connoissoit la côte de Thrace, & il y avoit souvent trafiqué; mais il étoit aussi intéressé que le sont les négocians, & aussi fourbe, que l'étoient les gens de son pays. On convint du prix, & l'on prit des mesures pour l'embarquement du Roy, & de ses thrésors. Il fut dit, que sur la brune, Persês feroit porter au port de Démetrium les caisses où ses richesses étoient enfermées, & qu'il les suivroit avant le point du jour. On transporta en effet sur le vaisseau autant d'argent qu'on put en transporter avant la nuit close; mais Persês eut la précaution de n'en embarquer, avant lui, que la moindre partie. L'avarice est soupçonneuse.

Plut. in Paulo. & Tit. Liv. l. 45.

Au fort de la nuit le Roy arrangea tout pour son départ. Il ne prit avec lui que le Prince Philippe l'aîné de ses fils, avec trois hommes affidés. Pour le reste de sa maison, c'est-à-dire ses autres enfans, ses Pages, enfin tout son cortége, il les laissa dans le lieu de leur retraite. Du temple de [b] Castor & Pollux, il s'évade par une fenêtre étroite,

a Tite-Live & Plutarque sont les seuls qui ayent fait mention du promontoire de *Demetrium*.

b Les Cabires étoient les Dieux tutelaires de Samo-Thrace. Plutarque suit ici l'opinion de ceux qui ne les distinguoient point de Castor & Pollux, que le Paganisme révéroit, sous le titre de *Dioscoures*. Voyés ce que nous avons re-

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

dans un jardin voisin. De-là, à travers d'une bréche qu'il trouva faite à la muraille, il entre dans la plaine, & prend la route de Demetrium. Le reste de son thrésor le suit par divers chemins. Lorsqu'il eut atteint le bord de la mer, il fut étonné de ne trouver plus le vaisseau. Le perfide Crétois avoit mis à la voile, dês le minuit, & le vent emportoit une partie de ses biens, sans qu'il pût la recouvrer. Inconsolable de sa perte, il erra quelque temps sur le rivage, inquiét sur le parti qu'il devoit prendre. Ce fut alors qu'il sentit la honte d'avoir abandonné sa famille, & sa maison, à la merci des Romains. La crainte des reproches qu'il avoit merités, ne lui permit pas de rétourner aux appartemens, qu'il habitoit dans l'enceinte du temple. Ce fut dans le Sanctuaire-même qu'il se retira, & il s'y cacha dans un coin pour n'être pas découvert.

Cependant l'Amiral Romain n'ignoroit pas le nouveau mécontentement, que Persês venoit de donner à sa maison. Pour l'engager à se rendre à lui, sans violence, il fit publier dans la ville, à son de trompe, *que ceux des Pages du Roy, & des autres Macédoniens, qui avoient passé dans l'Isle, joüiroient de la vie & de la liberté, s'ils se donnoient volontairement aux Romains*. On fit une mention expresse des Pages de Persês, parce qu'ils composoient un corps illustre à la Cour de Macédoine. C'étoit l'élite des jeunes Seigneurs du Royaume, que le Roy retenoit proche de sa personne, comme les garants de la fidélité de leurs peres, jeunesse, dont il se servoit pour tous

marqué dans le neuviême volume de cette Histoire, touchant l'origine, & le culte des Dieux Cabires.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Plut. in Paulo.

les ministéres qu'il lui plaisoit. La jeune troupe ne differa plus à se livrer au Préteur Octavius. Un Tribun prit leurs noms, & dès-lors ils furent remis en possession de tous les droits de leur naissance. Cet exemple fut suivi des fils du Roy, [a] que leur Gouverneur remit tous, hors le Prince aîné, entre les mains de l'Amiral Romain. Ce dernier coup frappa vivement Persês. Semblable à une bête féroce, à qui l'on a enlevé ses petits, il s'abandonna à son désespoir. Le moment étoit venu pour luy, ce semble, de finir ses jours de sa propre main, & de profiter du conseil qu'il avoit donné à Evandre. Le Paganisme avoit attaché une fausse idée de gloire à ces morts violentes; mais Persês ne se trouva pas assez de courage pour exécuter sur lui, ce qu'il avoit voulu persuader à d'autres. Il sortit donc des ténébres où il s'étoit confiné, & demanda un pour-parler.

D'abord le Roy fit entendre, qu'il ne se rendroit qu'à Scipion, le plus jeune des deux fils que Paul Emile avoit conduits avec lui en Macédoine. Le jeune Romain n'étoit pas à Samo-Thrace. Sans doute il étoit resté auprês de son pere dans le continent. Il fallut donc que Persês s'en tînt à la seule ressource que la Fortune lui laissoit. Il se livra à Octavius. A la vérité il sauva ses jours par une si lâche reddition; mais pour les couler dans les opprobres attachés à la captivité. Selon les préjugés d'alors, il se seroit du moins attiré la compassion publique,

a Persês, dit Plutarque, avoit confié le soin de ses plus jeunes enfans à Ion de Thessalonique son favori. Mais ce traître, ajoûte l'Historien, par la plus insigne perfidie, abusa de la confiance de son Roy, pour livrer à la discrétion des Romains, ces jeunes Princes, qu'il pouvoit mettre en sûreté.

s'il

s'il avoit eu le courage, de se donner la mort. Aprés avoir invectivé contre les Dieux, qui l'abandonnoient, & contre la Fortune, qui le trahissoit, suivi du Prince Philippe son fils aîné, il se laissa conduire, avec le reste de son thrésor, sur les galéres Romaines, qui le portérent à Amphipolis. Dês que la flotte y fut arrivée, le Préteur écrivit au Consul de s'y rendre, pour recevoir les hommages du Roy de Macédoine captif & enchaîné. Paul Emile y mena son armée victorieuse, & campa aux environs de la place. Aussi-tôt il fit partir Tuberon son gendre, pour aller au devant du Roy. Jamais le Consul n'avoit vû autour de lui une Cour plus nombreuse d'Officiers, que le jour qu'il reçut Persês dans sa tente. Aussi jamais Général Romain, non pas même le grand Scipion lorsqu'on lui amena Syphax prisonnier, n'avoit eu de spectacle plus glorieux, & plus intéressant. Qu'étoit-ce en effet que ce Syphax, sinon un petit Roy de Numidie, venu étourdîment au secours de Carthage? Pour le Roy de Macédoine, c'étoit le plus illustre Souverain de l'Europe, grand par sa naissance, par ses victoires & par celles de ses prédécesseurs, par ses richesses, & par l'étenduë de ses Etats. Otez à Persês les vices du cœur, vices qu'il porta toûjours à l'excês; dans les talents de l'esprit, & par sa valeur, il eut de quoi se signaler parmi les plus grands Rois. Quelle gloire donc pour Paul Emile, de voir à ses piés le plus puissant Monarque du monde, le vainqueur de trois Consuls, & l'épouvantail des Romains! Il faut l'avoüer; Persês ne soutint pas, dans l'adversité, ce caractére de noblesse, qu'il avoit fait paroître dans la

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

prospérité. Il n'appartenoit guéres qu'aux Romains, de se rendre Superieurs, par leur constance, à tous les revers de la Fortune.

Persês entra dans le camp Romain vêtu d'un habit de deüil, conformément à son état. Il n'avoit pas même à sa suite un seul Macédonien, qui pût inspirer de la compassion pour le corps de la Nation vaincuë. Du reste le concours fut si grand pour le voir passer, que le Consul fut obligé de faire écarter la foule par ses Licteurs, depuis la grande ruë du camp, jusqu'à sa tente. Dês que le Roy parut, Paul Emile & les Officiers de ses troupes se levérent, puis ils s'assirent, & le Consul s'avança quelques pas à la rencontre de Persês. Paul Emile, en signe d'hospitalité, lui tendit la main, & dans ce moment le Roy se courba pour embrasser les genoux de son vainqueur. On dit même qu'il se prosterna, qu'il frappa la terre du front, & qu'il prononça des paroles indignes de la Majesté Royale. Paul Emile en eut pitié, & d'un air mêlé de douceur, & d'indignation: *Infortuné Prince*, lui dit-il, *pourquoi déshonorez-vous ma victoire, par vos foiblesses? Votre humiliation diminuë le prix des avantages que Rome a remportés sur vous. Imputés plûtôt vos désastres au Destin, qu'à vos démarches peu mesurées. Vous devez moins vous reprocher l'état où je vous voi, qu'à la volonté des Dieux.* Le Romain parloit ainsi, parce qu'il faisoit profession de la Philosophie Stoïcienne. [a] Dans cette

Plut. in Paulo.

a Les Stoïciens anéantissoient la liberté de l'homme, pour le soumettre aux loix immuables du Destin. Erreur capitale, qui sappe jusqu'aux fondements de la societé civile, & de la religion. Selon cette doctrine impie, la vertu ne seroit plus qu'un nom

Ecole il avoit appris à rapporter tous les évenements de la vie à une inévitable néceſſité. Paul Emile ne faiſoit pas réfléxion, que par-là il déroboit à ſa victoire tout ſon mérite, & qu'il en diminuoit encore plus le prix, que Persês par ſes lâchetés.

De Rome l'an 585.
Conſuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.
Tit. Liv. l. 45.

Aprês ces premiers diſcours, la converſation devint plus familiére entre le Conſul & le Roy. *Quel motif*, lui demanda le Romain, *a donc pû vous déterminer à rompre avec ma République, & à vous déclarer ſon ennemi?* Les larmes ſervirent à Persês de réponſe. Il tint les yeux fixés en terre, & ſon ſilence fut un aveu de ſa faute. *Encore*, continua Paul Emile, *ſeriez-vous plus excuſable, ſi vous étiez monté ſur le Thrône à la fleur de l'âge. Dans l'ardeur de la premiere jeuneſſe, on ne réfléchit pas aſſez aux ſuites d'une entrepriſe hazardeuſe. Mais vous, Persês, vous aviez connu la force & la puiſſance de Rome, durant les guerres contre Philippe votre pere. Vous étiez dês-lors en état de porter les armes. Tout le temps que votre prédéceſſeur regna, vous pûtes remarquer la fidélité des Romains à cultiver l'amitié des Nations pacifiées.* Ce diſcours fut, de nouveau, ſuivi des pleurs du Roy infortuné. Il ſe tut, & ſon ſilence fut plus éloquent, que toutes les paroles qu'il auroit pû dire. L'entretien de Paul Emile, & de Persês fut en langue Grecque. Le Conſul invita le Roy à dîner avec lui, aprês

frivole & un phantôme ſpécieux. Une impiété ſi monſtrueuſe ouvre la porte à tous les vices, en faiſant Dieu reſponſable de nos égarements. Cependant Tite-Live fait parler Paul Emile en homme indécis, entre les opinions des Académiciens, d'Epicure, & des Stoïciens. N'éxaminons point, dit-il à Persês, ſi c'eſt à vous-même que vous devés imputer vos diſgraces, ou au hazard, ou à une inévitable fatalité. *Ut cumque tamen hæc, ſive errore humano, ſive caſu, ſive neceſſitate inciderunt.*

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.
Plut. in Paulo. Tit. Liv. l. 44.

quoi il se renferma dans sa tente, avec ses gendres & ses fils. Ce fut alors qu'il donna une libre carriére à ses réfléxions. Le Philosophe Stoïcien tint, en Latin, ce discours aux jeunes guerriers de sa famille, rassemblés par ses ordres.

Vous avez devant les yeux, mes chers enfans, un exemple bien touchant, & bien instructif, des révolutions de la Fortune. Après l'avoir vû dois-je me glorifier moi même de mes succês, & de ma victoire ? Puis-je compter un moment sur les caprices du sort ? Sçai-je ce que le Destin me prépare, & qui peut me garantir de son instabilité ? Si au sein de la victoire, & au milieu des applaudissemens le plus superbe vainqueur ne peut se promettre une prospérité durable ; peut-il s'enorguëillir pour un bonheur passager ? Un moment fatal a renversé la maison d'Alexandre, & mis un terme à son ambition. Un de ses plus illustres successeurs vient d'éprouver encore une plus déplorable catastrophe. Il survit à la perte de sa gloire, de sa liberté, & de ses Etats. Autrefois environné d'une armée nombreuse, & formidable à nos légions-mêmes, il se voit aujourd'hui sans suite, & condamné aux miséres de l'esclavage. Quel préservatif plus efficace contre l'orguëil ? Que la chûte de Persês vous instruise à craindre les revers de la Fortune ! Mais apprenés durant le calme, à soûtenir la tempête avec dignité. Ainsi le sage Paul Emile instruisoit ses enfans. Il en fit autant de Héros.

Un si beau jour finit par le magnifique repas, que Paul Emile donna à Persês. Il n'est point de sortes d'honneurs, & de caresses, dont il ne le combla. Après quoi le Consul mit ce Prince sous la garde de Q. Ælius ; jusqu'au temps qu'il avoit fixé

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

pour le transporter à Rome. Il ne resta plus au Général Romain, que de faire goûter un peu de repos à ses troupes. Il les mit en de bons quartiers ; une partie à Amphipolis, & le reste dans les villes voisines. Ainsi finit la seconde guerre de Macédoine, qui dura quatre ans. Ce fut-là le dernier coup que reçut la Monarchie Macédonienne, coup qui décida de son sort, & qui la mit dans un état à ne s'en relever jamais. Si l'on en croit quelques Historiens, Persês fut le vingtiéme Roy de sa Nation. Depuis [a] Caranus qui y regna le premier, vingt Rois, ou, selon d'autres, trente ou trente-neuf Souverains occupérent successivement le Thrône de Macédoine avant Persês. Quoiqu'il en soit; il paroît plus certain que celui-ci fut le dix-septiéme Roy depuis la mort d'Alexandre le Grand. A proprement parler, cette Monarchie ne commença d'être florissante que sous Philippe fils d'Amyntas, & pere du Conquérant de l'Asie. Elle se conserva dans la splendeur durant cent quatre-vingt-treize ans, fit trembler la Gréce, porta ses armes victorieuses jusqu'au-de-là de l'Indus, & donna une succession de Rois à l'Egypte, & à la Syrie. Les Séleucides & les Ptolomées se conservérent plus long-temps sur les Thrônes qu'ils envahirent, que les successeurs d'Alexandre sur celui de la Macédoine. Rome n'absorba que plus tard les deux autres Monarchies. Le temps viendra, où nous verrons, à leur tour, la Syrie & l'Egypte conquises, ne recevoir plus la loy que des Romains.

Tit. Liv. Diodor, Eusebius, Just. l. 7. c. 1.

a Caranus, de la race d'Hercule, & issu des Rois d'Argos, passa dans l'Emathie, où il jetta les fondements du Royaume de Macédoine.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

LIVRE QUARANTE-SIXIEME.

ROme attendoit avec impatience les nouvelles de Macédoine. Quelque opinion que le Peuple & le Sénat eussent conçuë de l'habileté du Général qu'ils y avoient envoyé, il n'étoit presque pas naturel qu'il eût fini la guerre en si peu de mois, par la conquête entiére d'un [a] si grand Royaume. On fut donc surpris de voir arriver Fabius, l'aîné des fils de Paul Emile, & annoncer d'abord au Sénat, ensuite aux Comices assemblés, la défaite entiére de l'armée Macédonienne, la fuïte de Persês en Samo-Thrace, l'espérance prochaine de la reddition du Roy, & de celle de tous ses Etats. Quand Fabius étoit parti de Macédoine Persês joüissoit encore de la liberté dans son azile. Cependant quelque tems avant l'arrivée de Fabius, on avoit déja divulgué dans Rome, que le Roy de Macédoine avoit été vaincu, qu'il étoit captif entre les mains de Paul Emile, & que la République étoit en possession de son Royaume. Si l'on ajoû-

Plut. in Paulo.

a La Macédoine comprenoit alors ce grand continent, qui a pour limites, au Septentrion, la Servie, & la Bulgarie; au Couchant, les environs de la mer Adriatique; au Midi, la Thessalie; à l'Orient, la Mer Egée, & une partie de la Thrace. Ptolémée donnoit à ce Royaume deux mille stades, ou à peu près quatre-vingt-trois lieuës de largeur, depuis le Mont Orbel, jusqu'au Mont Pindus. Il estimoit sa plus grande longueur, de deux mille cinq cents stades, qui font cent trois ou quatre lieuës communes, en comptant cette étenduë depuis Dyrrachium, ou *Durazzo*, jusqu'au Mont Athos, connu présentement sous le nom de *Monte Santo*. Cette contrée renferme aujourd'huy quatre grandes Provinces; à sçavoir, *Jamboli*, la Macédoine proprement dite, *Comenonitari*, & *Janna*.

toit foy à cet événement, que les Pontifes inférérent sans doute dans leurs Annales, que Plutarque en a tiré, & que quelques Auteurs attribuent au a Démon, on trouveroit du prodige dans cette annonce si précipitée. En effet il n'est pas possible, que sans miracle on ait sçû au centre de l'Italie la victoire de Paul Emile, quatre jours seulement après qu'elle eut été remportée. b Tite-Live, quoy-

De Rome l'an 585.

L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Tit. Liv. l. 45.

a Chaque siécle nous a retracé des faits assés semblables à celuy-cy. Plutarque, & quelques autres Historiens de l'Antiquité en ont produit plusieurs exemples. Grotius, pour trancher net le nœud de la difficulté, attribuë ces effets merveilleux à la puissance du Démon, qui trouvoit son interêt à se faire le porteur de ces nouvelles anticipées. Par cet artifice, l'Esprit séducteur imposoit plus sûrement à la crédulité des Peuples. Les Payens ne manquoient pas de s'en prévaloir, à l'avantage du Polithéïsme, & mettoient en preuves ces prétendus miracles, pour éluder les arguments invincibles proposés par les Péres de l'Eglise, contre les illusions du Paganisme. Au reste, si les Auteurs Profanes ont grossi leurs Ouvrages du récit de semblables prodiges; leur témoignage ne peut tirer à conséquence. Par politique, par crainte, par déférence pour les Peuples, ou pour donner plus de lustre aux événements qu'ils rapportoient, ils ont suivi le torrent de mille traditions fabuleuses, dont ils reconnoissoient la vanité. Souvent même ils faisoient semblant de croire en public ce qu'ils condamnoient en secret. Mais plusieurs d'entre eux s'étoient faussement persuadés, qu'on ne pouvoit se passer du secours de la fiction, pour maintenir un culte, qui leur paroissoit renverser les plus solides fondements de la morale, & choquer les lumiéres de la raison. Sur ce principe, Polybe, au sixiéme Livre de son Histoire, étoit prévenu de cet étrange maxime, qu'un Historien pouvoit sans crime recourir au mensonge, & employer le faux merveilleux, dans la vûë d'inspirer la crainte des Dieux à une multitude grossiere, & d'accréditer la Religion. Les gens sensés n'avoient garde de donner dans les folles visions, & dans les pompeuses extravagances qui étoient pour le vulgaire ignorant un objet d'admiration. De-là, le proverbe qui avoit cours parmi ces prétendus Sages du Paganisme, *que les miracles ne sont que pour les insensés.*

b Tite-Live & Plutarque ont pris soin de circonstancier ce fait, tout fabuleux qu'il paroît, sans cependant oser en garantir la verité. Voici donc ce qu'ils nous en ont transmis, sur la foy d'une tradition, qui eut long-temps cours à Rome. Quatre jours après la ba-

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

qu'il raconte le prodige, fait aussi un récit plus sincére & plus sensé. Par là il se rend croyable, sans qu'il soit nécessaire de recourir à des puissances surnaturelles. Treize jours, dit-il, aprês le gain de la bataille contre Persês, il vint à Rome un courrier qui apporta de Macédoine des lettres à Licinius Crassus, Collégue de Paul Emile. Ce Consul présidoit alors à la célébration des jeux Romains. Il étoit sur le point de donner le signal pour commencer la course des chars, lorsque le courier luy remit des lettres couronnées de laurier. C'étoit une cérémonie pratiquée à Rome, lors-

taille de Pydna, le Peuple s'étoit assemblé dans le Cirque, où les courses des chevaux fixoient l'attention des Spectateurs. Tout à coup un bruit confus annonça dans les premieres places de l'amphithéâtre, la victoire remportée par Paul Emile contre Persês, & la conquête entiére du Royaume de Macédoine. La nouvelle passa bientôt de rang en rang, & se répandit avec rapidité dans toute l'étenduë du Cirque. Les Citoyens saisis d'un espéce d'enthousiasme, font éclater leur allégresse, par des acclamations rédoublées, & par des battements de mains. Le reste du jour se passa à célébrer les exploits de Paul Emile. L'air rétentissoit des cris de victoire, & des loüanges, que tous à l'envi publioient, en l'honneur du Général. Quand ces éxcês de joïe eurent fait place à la réfléxion, les Romains aprês des perquisitions éxactes, réconnurent que la nouvelle n'étoit fondée sur aucun témoignage positif, qui pût en garantir la certitude. Il fallut attendre l'arrivée du Courier, chargé des dépêches de Paul Emile, pour s'assurer de l'événement. Alors la conformité du fait, avec la premiere annonce, devint pour le Peuple un sujet d'admiration; & ce qui ne fut peut-être que l'effet d'un heureux hazard, passa pour un miracle indubitable dans l'opinion de la multitude. Pour expliquer un événement de cette nature, qu'est-il nécessaire d'emprunter le secours du merveilleux? Il est à croire que dans ce nombre prodigieux de Spectateurs, qui environnoient le Cirque, plusieurs s'entretenoient de la guerre de Macédoine, qui faisoit alors l'objet des conversations publiques. Sans doute, quelques mots, ou mal articulés, ou mal entendus, ou pris à contre sens, comme il arrive quelquefois, donnérent lieu aux bruits populaires, qui se répandirent avant le temps, sur la victoire de Paul Emile.

qu'on y annonçoit une grande victoire. Licinius prit le paquet, fit partir les chars, & sur le champ il remonta sur le sien, & vint dans le parterre du Cirque, pour y lire sa lettre. Incontinent il en fit part à quelques amis. Il leur raconta que Persês avoit été vaincu, & que mis en fuite il avoit laissé sa capitale & toutes les villes de son Royaume en proye aux Romains. Cette nouvelle se répandit de bouche en bouche, & dans un instant tout le Peuple négligea le spectacle & s'attroupa autour du Consul, pour entendre la lecture de la lettre. Licinius ne la communiqua au Peuple, que du gré des Sénateurs. Assemblés pour les jeux, ils portérent l'Arrêt dans le Cirque-même. Alors le Peuple abandonna entiérement le lieu du spectacle, & chacun alla chés soi faire part de cette victoire à sa femme, & à ses enfants. Il est vrai que la nouvelle avoit été un peu prématurée, & Fabius s'étoit fait prévenir par un courier, qui étoit venu l'annoncer avant luy. Delà, l'occasion de feindre, aprês coup, que Castor & Pollux l'avoient apportée eux-mêmes de Macédoine, en quatre jours. Au fond, un vent favorable sur mer, & de bons chevaux sur terre suffirent pour faire sçavoir, en treize jours, à Rome, un événement arrivé en Macédoine. Par-là le miracle adopté par Plutarque s'évanoüit, & l'histoire est dégagée du faux merveilleux.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Sur la garantie de la lettre, le Sénat qui s'assembla le lendemain, ordonna des Supplications dans tous les Temples, & fit dês-lors des réglements pour le licenciement de quelques troupes passées en Macédoine. On ne voulut statuer sur le reste

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

qu'aprês l'arrivée de Fabius, & des Collégues de sa députation. En effet l'envoyé de Paul Emile ne tarda pas à paroître. On ne peut croire combien fut grande la foule qui le suivit, & qui l'accompagna jusqu'à la porte de la salle, où le Sénat étoit assemblé. Fabius étoit charmé d'avoir avancé de quelques jours la joye des Romains, sur le succês de son Pere. Il entra au Sénat, & n'eut autre chose à y faire, qu'un détail plus circonstantié de la bataille de Pydna. L'attention fut extrême, tandis qu'il rendoit compte des travaux immenses qu'on avoit essuyés en passant le mont Olympe, des difficultés qu'il avoit fallu surmonter pour rompre & pour enfoncer la Phalange Macédonienne, de l'art de Paul Emile, à ne combattre que par pelotons, de la déroute de l'ennemi, & de la fuite de Persês en Samo-Thrace. Du Sénat, l'envoyé passa aux Comices, où le Peuple l'attendoit. Aprês qu'il eut fait son rapport, on entendit l'air retentir d'acclamations. Le Consul Licinius ordonna une seconde fois, qu'on ouvrît tous les Temples, hommes, femmes, enfin tous les Romains y accoururent. La fête dura cinq jours, & l'affluence du Peuple fut continuelle au pié des Autels.

Cependant le Sénat procédoit toûjours à faire les réformes nécessaires dans les armées de Macédoine. Depuis que Paul Emile étoit parti de Rome, la République avoit tenu prêt certain nombre de vaisseaux, qui devoient servir de renfort à la flotte du Levant, selon les besoins. On les fit rentrer dans les ports, & on les désarma. Le Consul Licinius avoit disposé des troupes sur la côte d'Italie,

De Rome l'an 585
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

pour passer luy-même avec elles, au secours de son Collégue. On les congédia aussi bien que les rameurs destinés pour la flotte. On regardoit à Rome les affaires du Levant, comme terminées. En effet, peu de jours aprês les envoyés de Paul Emile, arrivérent ceux que le Préteur Anicius avoit fait partir d'Illyrie, pour annoncer sa victoire. Il est vrai, qu'eu égard au tems, la captivité de Gentius avoit précédé de quelques mois la bataille de Pydna, & la reddition de Persês. Mais pour rendre sa conquête complette, il étoit resté plus de difficultés au Préteur en Illyrie, qu'au Consul en Macédoine. De-là, le retardement de la députation, que fit Anicius à la République. Licinius Nerva & P. Decius envoyés par le Préteur firent au Sénat, & au Peuple, le rapport des avantages que la République avoit remportés, sous la conduite d'Anicius. Aussitôt par un Arrêt des Peres Conscripts, furent décernés trois jours de priéres publiques, pour en rendre graces aux Dieux. Aussi deux batailles gagnées, deux Royaumes conquis, deux Rois captifs, donnoient un lustre à l'année cinq cens quatre-vingt-six, qui n'avoit rien eu d'égal, depuis la fondation de Rome.

On ne peut croire combien ce succês enfla le cœur des Romains. Par malheur pour la République de Rhodes, les Ambassadeurs qu'elle avoit envoyés à Rome, pour y négocier en faveur de Persês, y étoient arrivés, lorsque les nouvelles de sa défaite s'y publiérent. Ce fut justement le tems que le Sénat choisit malignement, pour leur donner audience. Le chef de l'ambassade changea en

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

félicitations la demande hautaine, qu'il étoit chargé de faire, pour le Roy de Macédoine. *Je suis abordé dans ces lieux, Peres Conscripts*, dit-il, *avec ordre de vous représenter, combien la guerre du Levant vous étoit onéreuse, & combien elle nous étoit préjudiciable. La prospérité de vos armes me ferme la bouche sur mes représentations, & ne me permet de l'ouvrir, que pour me conjoüir avec vous de vos heureux succês.* Le Sénat fit faire aux Rhodiens une réponse conforme aux mécontentements qu'elle avoit d'eux. *Les intérêts de la Gréce*, leur dit-on, *& les soins de votre propre sécurité ne vous ont point attirés dans ces lieux. Votre dévouëment seul au parti Macédonien vous a fait traverser les mers, pour venir nous intimider. Si vous n'aviés craint que pour la Gréce, & que pour vous, ne seriés-vous-pas venus à Rome implorer son secours, lorsque Persês entré dans la Thessalie menaçoit le continent & vos Isles d'une invasion prochaine? Vous avés sçû que Paul Emile s'étoit frayé un chemin en Macédoine. Vous avés tremblé pour elle, & vous êtes venus parler de paix. Allés perfides, & redites à votre République, que ses soins pour les intérêts de Persês ne sont plus de saison.* Ces paroles d'un Peuple victorieux donnérent bien de la frayeur aux Rhodiens. Ils retournérent dans leur païs, & exhortérent leur compatriotes à regagner la bienveillance des Romains, par tous les genres de soumission.

Durant les tempêtes de Macédoine, Rome n'avoit pas laissé d'avoir à essuyer quelques bourasques en Espagne. Nous l'avons déja dit, jamais Nation ne fut plus difficile à contenir, & plus jalouse de

De Rome l'an 585.

Consuls. L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

ſa liberté, que la nation Eſpagnole. Un Claudius Marcellus avoit été envoyé ſeul Préteur, pour gouverner une ſi vaſte région. L'avantage qu'il remporta ſur les rebelles ſe réduiſit à enlever une place nommée [a] *Marcolica*. Les dix livres d'or & [b] l'argent monnoyé que Marcellus en rapporta, ne ſuffirent pas pour luy faire obtenir même l'Ovation. Rome étoit trop riche & trop puiſſante alors, pour attacher de grands honneurs à de médiocres ſuccês. Alors le ſoin de la République fut borné à établir une police éxacte parmi un ſi prodigieux nombre d'habitants, qui peuploient la ville de Rome. On y traita ſans miſéricorde les Banqueroutiers. Il arriva qu'un Banquier nommé Q. Aufidius diſparut avec l'argent de ſa banque. On courut aprês luy, on le cita devant l'un des Préteurs, qui le condamna au payement entier de toutes les ſommes, qu'il avoit voulu enlever à ſes créanciers. Les Bouchers accuſés d'avoir vendu de la viande qui n'avoit point été viſitée par les Ediles, furent condamnés à une amende. On l'employa à bâtir une cha-

Ex Diario. Lud. Vivis.

a Les anciens Géographes ne nous ont rien appris, ni du nom, ni de la ſituation de *Marcolica*. Quelques modernes ont conjecturé, que cette ville pourroit bien être la même que *Marcia*, ou *Marciana*. C'eſt ainſi qu'elle eſt appellée dans quelques Inſcriptions antiques. Mais Strabon, Pline, Ptolémée, Etienne de Byſance, & Mela, n'en ont pas dit un mot. Antonin ſeul en fait mention, dans ſon Itineraire. Caſtaldus la place dans la Bétique, vers l'endroit où eſt *Marchena*. Samſon veut que ce ſoit une ville de Galice, qui ſe nomme aujourd'huy *Porto Marin*.

b Selon Tite-Live, Marcellus rapporta d'Eſpagne, en argent monnoyé, la valeur de mille grands ſeſterces, ou d'un million de petits ſeſterces. Cette ſomme réduite ſur le pié de notre monnoye, valoit environ cent vingt-cinq mille francs, à raiſon de deux ſols & demi pour chaque ſeſterce. Voyez dans le ſixiéme volume notre Diſſertation ſur les Monnoyes Romaines.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.
Tit. Liv. l. 45.

pelle, proche le Temple de la Déesse [a] Tellus Laverna.

L'année Consulaire alloit expirer, & le Consul Licinius étoit de retour à Rome. Sa campagne avoit été stérile, faute d'ennemis. Ses Légions-mêmes ne l'avoient point suivi dans son département, sous prétexte qu'une formalité de réligion avoit manqué

a Parmi les differents surnoms qui furent donnés à la Déesse *Tellus*, elle eut celui de *Laverna*, comme nous l'apprenons de l'ancien fragment cité par Loüis Vivés, & dont nous avons parlé ci-dessus, page 17. note *a*. Peut-être fut-elle surnommée de la sorte, parce que la terre adorée chez les Romains, sous le nom de *Tellus*, recéle les semences de toutes les plantes; ou plûtôt, parce que les voleurs avoient coûtume de se cacher dans des soûterrains, & d'y mettre en sûreté le fruit de leurs larcins & de leurs brigandages. On sçait que dans le Paganisme, les Larrons, & les Filoux s'étoient fait une Divinité tutelaire, qu'ils nommérent *Laverna*. De-là ses dévots furent appellés *Laverniones*; & une des portes de Rome, qui avoisinoit le Temple, ou l'Autel érigé à la Déesse, eut le nom de Porte Lavernale, au rapport de Varron, dans le quatriéme Livre de la Langue Latine. *Hinc Porta Lavernalis ab arâ Lavernæ, quod ibi ara ejus Deæ.* Le vieux Commentateur d'Horace, parle d'un bois qui lui fut consacré dans la voye *Salaria*, hors des murs. Là, les voleurs se réünissoient pendant la nuit, pour partager entr'eux la proye qu'ils avoient enlevée. C'est ainsi que les Payens, par un aveuglement monstrueux, toléroient & autorisoient même un culte, qui tendoit directement, au renversement de la morale, & à la destruction de la société civile. C'est l'idée que nous en donne Horace, lorsque dans son Epître à Quinctius, il produit un Scélérat, qui adresse à Laverna la priére suivante:

. . . . . Pulchra Laverna
Da mihi fallere, da justum, sanctumque videri:
Noctem peccatis, & fraudibus objice nubem.

C'est-à-dire, *ô charmante Laverne! suggérés-moi les moyens de tromper impunément & avec adresse. Faites que sous un extérieur hypocrite, je joüisse de la réputation d'homme de bien. Dérobés, je vous en conjure, mes friponneries, à la connoissance du public, & aux recherches des plus clairvoyants.* Quelques-uns ont confondu Laverna & Proserpine dans une seule Divinité. Il paroît cependant qu'elles eurent des attributs différents. Quoyqu'il en soit, Laverna eut à Rome un Temple appellé *Lavernium*.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

à sa prise de possession. Ainsi Licinius avoit passé l'Eté au pié des Alpes, entre a Rhége & Modéne, avec ses seules troupes alliées. Lorsqu'il fut à la Ville, il y trouva deux Ambassades de deux Monarques les plus puissants de l'Orient. L'une étoit celle d'Antiochus Roy de Syrie, l'autre des deux Ptolomée Rois d'Egypte, & de Cléopatre leur Mere. Nous avons dit qu'Antiochus avoit tellement craint, ou respecté les ordres de Rome, que tout prêt d'assiéger Alexandrie, avec une armée de cent mille hommes, à la simple jussion de Popilius, il avoit abandonné son entreprise, & s'étoit retiré dans la Phénicie, & dans la Judée. Ce lâche Roy, quoique confus de son procedé, & mécontent des hauteurs de la République, avoit poussé la flatterie jusqu'à faire une députation au Sénat de Rome, pour luy faire sa cour. Son Ambassadeur introduit dans l'assemblée des Peres Conscripts,

a La ville de Rhége, est une des plus anciennes de Lombardie. Les Auteurs Latins, l'ont désignée par les termes de *Forum Lepidi*, de *Regium Lepidum*, & de *Regium Lepidi.* Quoyqu'on ignore au juste, le nom de son Fondateur, & le temps de sa fondation, il est croyable, qu'Emilius Lépidus en jetta les premiers fondements, vers l'année de Rome 564. Il étoit alors Consul, avec Caïus Flaminius Népos. Il employa une partie de son Consulat à faire construire le chemin, qui conduisoit de Plaisance à Rimini, & qui de son nom fut appellé la voye Emilienne. C'est en effet sur cette route que se trouve la ville dont nous parlons. Elle est située dans une plaine fertile, qui est terminée par l'Apennin. Ptolémée lui donne le titre de Colonie. Cependant Strabon & Plutarque assûrent, que de leur temps, elle n'avoit rien de considérable; en sorte, qu'à peine méritoit-elle le nom de ville. Tite-Live donne aux montagnes voisines, les noms de *Sicimina*, & de *Papinus.* Il les place à l'extrémité d'une plaine, qu'il nomme *Macri Campi.* On croit que ce territoire n'est point différent de celui, où l'on voit aujourd'huy un village, ou un bourg, que les Naturels du Pays appellent *Marzala.*

De Rome l'an 585.

Consuls. L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

n'y harangua qu'en peu de mots ; mais d'une maniére à faire sentir le caractére des Princes Asiatiques. Voici comme il parla. *Popillius a signifié vos Décrets au Roy mon maître, dans le moment que l'Egypte alloit succomber sous ses armes. Son obéïssance luy a tenu lieu d'une victoire. Il s'est fait une obligation aussi indispensable de se soumettre aux décisions de Rome, que d'accomplir la volonté des Dieux.* Le Sénat fit répondre à l'Ambassadeur en ces termes précis. *Antiochus a fait sagement d'éxécuter nos ordres. Le Sénat l'en félicite.* Quel étoit l'Empire des Romains sur toutes les têtes couronnées ! L'humiliation de Persês les avoit encore rendus plus fiers que jamais.

Aprês les Ambassadeurs du Syrien, on fit entrer ceux d'Egypte. Les deux fréres qui se disputoient ce grand Royaume, étoient alors reconciliés, par l'entremise de Popillius & de ses Collégues. L'aîné des Ptolomées avoit pris possession de l'Egypte proprement dite, & le cadet venoit d'avoir pour partage la [a] Cyrénaique, & une portion de la Ly-

a La Cyrénaïque est cet ancien Pays d'Afrique, que Marmol dit être aujourd'huy la Province de Mesrate, dans l'Etat de Tripoli, quoyque Magin l'ait attribué à celle de Barca. La contrée dont nous parlons, s'étendoit depuis la grande Syrte, entre l'Afrique, proprement dite, qui la bornoit à l'Occident, & la Marmarique, qui la terminoit à l'Orient. La plûpart conviennent qu'elle faisoit partie de l'ancienne Lybie. Quelques-uns d'entre eux reculent ses limites jusqu'au Catabathme d'Egypte, & jusqu'au Nil. Entr'autres Provinces, elle comprenoit la Pentapole, qui emprunta ce nom des cinq villes qui en dépendoient. Cyréne en étoit la Capitale. Postel croit qu'elle fut la même que celle qui se nomme aujourd'huy *Cairoan.* De-là on comptoit cent vingt-cinq mille pas géométriques au Temple de Jupiter Ammon, & non pas quatre cents mille, comme Pline l'a prétendu, au Livre cinquiême. Cette ville, selon le témoignage de Salluste, des plus grandes & des plus opulentes de l'Afrique, alloit de pair avec Carthage, dans le temps même que

bie.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

bie. Par-là, les intrigues de Cléopatre en faveur du plus jeune de ses fils avoient cédé à la justice, & à l'authorité des Romains. Le chef de l'Ambassade Egyptienne parla au nom de la mere & des enfants, en ces termes. *Nous tenons de vos mains, Peres Conscripts, la délivrance de l'Egypte, & la concorde qui regne parmi nous. Le départ d'Antiochus & le partage de nos provinces entre deux Princes rivaux nous assurent la liberté, & nous redonnent la paix. Double bienfait, dont les Rois & les Peuples d'Egypte vous sont aussi redevables, que des enfants à leurs peres, & que les mortels aux Dieux.* Le Sénat fit aux Ambassadeurs une réponse aussi gracieuse, que le remercîment paroissoit sincére. *Rome*, leur dit-on, *prend part à votre bonheur, & elle est touchée de votre reconnoissance. L'Egypte peut compter à jamais sur sa protection.* Ces compliments furent suivis des [a] présents ordinaires aux Ambassadeurs.

On étoit toûjours inquiet à Rome sur le dernier sort de Persês. Etoit-il échappé de son Isle ? N'avoit-on osé l'enlever à son azyle ? La vigilance d'Octavius l'avoit-elle retenu à Samo-Thrace, ou par la célérité de ses vaisseaux, l'avoit-il r'attrapé en mer après son évasion ? C'étoit l'entretien de toute la Ville. La joye fut complette, lorsque par de nou-

que celle-ci donnoit des Loix aux plus riches Provinces de ce vaste continent. Il est pourtant vray que Cyréne étoit située dans une plaine sabloneuse, à neuf ou dix lieuës de la mer Méditerranée.

a Caïus Papirius Carbo fut chargé par le Sénat de remettre ces présents, au nom de la République. Il étoit alors Préteur, & avoit eu, à la décision du sort, le département de Sardaigne. Cependant, il fut obligé de rester à Rome, pour y administrer la Justice, dans l'absence de Lucius Anicius, & de Bebius, qui, selon Tite-Live, furent occupés ailleurs.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

velles lettres de Macédoine on apprit, que Persês s'étoit rendu à son Vainqueur. Tous les étrangers qui se trouvérent à Rome vinrent en féliciter le Sénat ; mais celuy dont le compliment fut le plus agréablement reçu étoit le fils de Massinissa. Il s'appelloit Masgaba, ou Massagrada. Ce jeune Prince étoit arrivé depuis peu, pour faire à la République des reproches pleins de politesse. De son chef il y ajoûta des conjoüissances, sur la conquête de la Macédoine, & la détention de Persês. *Le Roy de Numidie mon Pere*, dit-il aux Sénateurs assemblés, *ne m'a chargé que de plaintes contre vos procédés. Il a rougi d'entendre vos Ambassadeurs le prier de vous fournir quelques vivres, quelques troupes, & des éléphants, pour la guerre de Macédoine. Ce n'étoit pas des priéres, c'étoit des ordres qu'il attendoit de Rome. Qu'elle a été sa confusion, lorsqu'on luy a présenté de votre part le payement des blés, qu'il avoit chargés sur vos vaisseaux! Quoy donc, a-t-il dit, ces campagnes qui me produisent de si amples moissons, ne sont-elles pas un présent des Romains? A proprement parler je n'en ai que l'usufruit. Rome en est la propriétaire. Pourquoi me tient-elle compte d'un bien qui luy apartient? Voilà le sujet des mécontentements de Massinissa. A mon départ il ignoroit encore que la guerre de Macédoine fût terminée, par la victoire la plus complette qui fut jamais. Depuis qu'il la sçûë, il m'a ordonné par ses lettres de vous en féliciter. Il vous prie même de trouver bon, qu'il vienne icy luy-même en rendre graces à Jupiter Capitolin, par un pompeux sacrifice.*

C'étoit ainsi que les diverses Nations du monde donnoient des tours ingénieux à la flatterie, pour

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

gagner l'affection de la formidable République. Les félicitations de Massinissa parurent les moins suspectes. Il avoit prouvé sa fidélité par des effets réels, & qui n'avoient point eu d'interruption. Aussi le Sénat fit à son fils une réponse moins fiére, que pleine de bienveillance. *Le Roy de Numidie*, luy dit-on, *ne s'est pas contenté de nous faire plaisir. Il orne encore ses bien-faits par la politesse dont il les accompagne. Si nous avons augmenté ses états, il l'avoit bien mérité par les services qu'il nous avoit rendus, dans les guerres de Carthage. Avec quelle constance nous a-t-il sécourus dans les expéditions, contre Philippe, contre Antiochus, & contre Persês? S'il prend part à nos derniers succês, nous n'en sommes pas surpris. Son fils & ses troupes partagent la victoire avec nous. Qu'il en rende aux Dieux des actions de graces, dans son Palais! Il n'est ni de son intérêt, ni du nôtre, qu'il quitte ses Etats, & qu'il vienne sacrifier sur le Capitole. Son fils s'acquittera pour luy de cette pieuse cérémonie.* Masgaba comblé d'honneurs à Rome, y fut aussi chargé de présents. La République destina cent livres pesant d'argent, qu'on donna ordre à un Questeur d'employer en bijoux, pour le Prince. Tout le tems qu'il fut en Italie, on le défraya superbement. Conduit à Putéoles par un Questeur, on luy assigna deux galéres pour le reporter en Afrique. Enfin on habilla de neuf tous les gens de sa suite. Par de si magnifiques libéralités, Rome se conservoit l'estime & l'attachement de ses véritables alliés.

Masgaba ne fut pas plûtôt parti, qu'un autre des fils naturels de Massinissa vint aborder sur la

Val. Max. l. 5. c. 1.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

côte d'Italie. Celui-ci étoit [a] Misagêne. Après s'être signalé dans l'armée de Paul Emile, par sa sagesse, & par sa valeur, il retournoit en Numidie, sur une escadre Africaine. La tempête dissipa ses vaisseaux, & celui qu'il montoit fut obligé de relâcher à Brunduse. Fatigué de la mer, & considérablement malade, le Prince y séjourna. Si-tôt qu'on l'eut appris à Rome, le Sénat y dépêcha le Questeur Stertinius, avec ordre d'avoir soin de la santé du Prince, de lui assigner un logement commode, de le défraïer durant sa maladie, de le régaler pendant sa convalescence, de lui faire les mêmes présents qu'à son frere, & de lui fournir des galéres pour le reconduire en Numidie. C'est ainsi que la fiére République sçavoit distinguer ses vrais amis. Elle rabbatoit de son orguëil, selon les temps & les personnes. [b]

a Valére Maxime donne à cet autre fils de Massinissa, le nom de Musicanes.

b. Vers la fin de cette année, & de Rome cinq cents quatre-vingt-cinq, il s'éleva une contestation entre les Pisans, & les Citoyens de Lune. Les premiers prétendoient que la Colonie Romaine nouvellement transplantée à Lune, s'étoit appropriée de vive-force une portion du territoire de Pise. Les nouveaux venus au contraire soutenoient, que les Triumvirs leur en avoient ajugé la possession. Les deux partis envoyérent leurs Députez à Rome, pour plaider leur cause, en présence des Sénateurs assemblés. L'affaire fut en effet portée devant le Sénat. Les Péres Conscripts eurent égard aux plaintes des Pisans, qui réclamoient une partie de leur terrain. Il fut conclu, que cinq personnes se transporteroient sur les lieux, pour fixer souvérainement & sans appel les limites des deux territoires.

En même-temps, le Peuple Romain assemblé en Comices, à la réquisition de ses Tribuns, imposa une amende pécuniaire, aux Triumvirs, dont les fonctions se terminoient à faire la ronde pendant la nuit, dans tous les quartiers de Rome, pour prévenir, ou pour éteindre les incendies. Nous avons parlé dans le cinquiême volume, page 355. note *b.* de ces sortes de Magistrats, que les Auteurs anciens ont appellé, *Triumviri*

Cependant les Comices se tinrent, pour les gran-

De Rome l'an 585.

Consuls. L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

Nocturni. Ceux qui étoient alors en exercice, s'étoient rendus trop tard dans la voye sacrée, où le feu avoit fait du ravage. Cette négligence fit le sujet de leur condamnation.

Tite-Live rapporte à la même année de Rome 585. ce qui se passa entre Caïus Popilius, & les habitants de l'Isle de Rhodes. Cet Ambassadeur, dit l'Historien, chargé d'établir une paix durable, entre Ptolomée & Antiochus, s'étoit embarqué, pour se rendre en Egypte. Il avoit été contraint de relâcher à Délos, pour veiller à la sûreté des galéres Romaines, prêtes à faire voile pour la Macédoine. Là, il apprit la défaite de Persês, & les conquêtes de Paul Emile. A la nouvelle qui s'en répandit bientôt de toutes parts, la Flotte ennemie s'étoit dissipée, & les Romains maîtres de la mer n'appréhendoient plus rien d'un ennemi vaincu. Ainsi, Popilius prit le parti de renvoyer les Navires, que la ville d'Athenes lui avoit fournies, pour lui servir d'escorte. Après quoy il continua le cours de sa navigation, résolu de prévenir la marche d'Antiochus, qui se disposoit à former le siége d'Aléxandrie, Capitale de l'Egypte. L'Ambassadeur, avec ses deux Collegues, rangea les côtes de l'Asie Mineure, & vint moüiller à la vûë de Loryma. C'étoit un Port situé vis-à-vis de l'Isle de Rhodes. De-là on comptoit vingt mille pas géométriques à la ville Capitale de cette Isle. Depuis peu les Rhodiens avoient été instruits du succès des armes Romaines, & de la fuite de l'infortuné Persês. Ces Insulaires devoient tout craindre d'une République formidable, qu'ils avoient irritée par d'indignes procédés, au mépris de l'ancienne alliance. Ils ne pouvoient trop faire pour mériter leur pardon. De-là, l'empressement qu'ils firent paroître, pour aller à la rencontre de Popilius. Les plus considérables d'entre les Citoyens, se rendirent à Loryma, & invitérent l'Ambassadeur à se transporter dans leur Isle. *Daignés, Seigneur*, lui dirent-ils, *daignés passer à Rhodes. Malheureusement pour nous, Rome s'est laissé prévenir par les faux bruits qui ont couru à notre désavantage. Il nous importe que vous vous instruisiez par vous-mêmes de notre conduite passée, & de la disposition présente des habitants de Rhodes, à l'égard d'une République, qui les a honorés de sa protection.* Les Députés cédérent enfin aux instances des Rhodiens, & consentirent à prendre terre dans la Capitale. A la priére des Magistrats, Popilius, & ceux de sa suite se montrérent aux Citoyens assemblés. Mais leur présence, loin de rassurer les esprits, ne fit qu'augmenter la consternation. L'impérieux Popilius ne parut aux yeux de la multitude, que pour lui rappeller le souvenir de ses complots, en faveur de Persês. Ces reproches, qu'il accompagna d'un air ménaçant, & d'un ton de Maître, rédoublérent les frayeurs des coupables. Décimius, Collégue de Popilius, s'exprima dans des termes plus modérés. *Il n'est pas*

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.
Fast. Capit.

des élections. Licinius y présida. Comme le grand objet d'aller récueïllir de la gloire en Macédoine ne flattoit plus les Romains ; il paroît que la brigue des prétendants ne fut plus si vive. Les suffrages du Peuple élevérent au Consulat Q. Ælius Pætus, & M. Junius Pennus. Pour le choix des Préteurs, il tomba sur six personnes, qui déja avoient passé par les grades inférieurs. Le sort décida de leurs départements. Q. Cassius Longinus fut destiné à juger les procès des Citoyens de Rome ; & Juventius Thalna, à prononcer sur les causes entre les Romains, & les Etrangers. Pour parler plus juste, il semble que la République avoit attaché à ses deux Préteurs depuis un temps, à l'un le soin des affaires

juste, dit-il, *que les crimes d'un petit nombre de factieux soient imputés à toute une Nation. Le malheur de ce peuple qui nous écoute, est d'avoir prêté l'oreille aux déclamations insensées d'une cabale de Citoyens turbulents, & livrés à l'esprit de revolte. Rhodiens, votre repentir nous désarme. Mais vous connoissez les Auteurs de la sédition. Ne tardés pas à laver dans leur sang les injures faites au nom Romain. La République vous abandonne la décision de leur sort, & se décharge sur vous du soin de les punir. Ce n'est qu'à ce prix que vous éprouverés la clémence du Senat.* Ce Discours rendit le calme aux habitants, que la dureté de Popilius avoit allarmés, La ville rétentit de leurs acclamations. On les vit aussi-tôt s'empresser de concert à réchercher les coupables. La plûpart furent saisis, & condamnés au dernier supplice. Quelques-uns d'entr'eux, à l'arrivée des Romains, avoient pris la précaution de se sauver. Il y en eut qui n'échappérent aux Bourreaux, qu'en se donnant la mort à eux-mêmes. Les Ambassadeurs partirent de Rhodes, où ils avoient éxercé un pouvoir absolu, pendant les cinq jours qu'ils y demeurérent. Après leur départ, ces sanglantes éxécutions continuérent encore, & les Rhodiens n'en furent pas moins ardents à la poursuite de ceux qui étoient accusés d'avoir porté le Peuple à se déclarer contre les Romains. On voit que ce fait historique est nécessairement lié avec l'Ambassade de Popilius, que Tite-Live a placée sous l'année 585. quoyqu'elle doive être transférée à l'année précédente, comme nous l'avons fait remarquer dans le onziéme volume.

du dedans, à l'autre celui des affaires du dehors. Des quatre autres Préteurs, l'un eut la Sicile à gouverner, ce fut Claudius Nero; l'autre la Sardaigne, ce fut a Manlius Torquatus; le troisiéme, nommé Fulvius, eut l'Espagne Citérieure; & le quatriéme, nommé Licinius Nerva, l'Espagne Ultérieure. Il avoit plû à la République, de ne confier plus l'administration de l'Espagne entiére à un seul homme. On en avoit senti les inconvénients, durant les guerres contre Persês. Rome conserva d'autres Officiers dans leurs emplois; les uns, sous le titre de Proconsuls, les autres, sous la qualité de Propréteurs. Paul Emile resta en Macédoine, avec ses légions. Sans diminution de son autorité, il changea le nom de Consul, en celui de Proconsul. Anicius demeura Propréteur en Illyrie, & l'Amiral Octavius retint le commandement de la Flotte, sous la même qualité qu'Anicius.

De Rome l'an 585.
Consuls.
L. ÆMILIUS PAULUS, & C. LICINIUS CRASSUS.

L'exercice des nouveaux Consuls commença, par rétablir l'union entre deux grands Magistrats. Tib. Gracchus, & C. Claudius administroient la Censure, depuis deux ans. L'intelligence avoit toûjours été parfaite entre ces deux Collégues. La diversité des sentiments, sur un point important au bon ordre de la République, les broüilla. Gracchus étoit las de voir dans les Comices les factions des Affranchis dominer, & ces hommes vils prendre l'ascendant sur les Tribus, par leurs intrigues. Autrefois

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & JUNIUS PENNUS.

Tit. Liv. l. 44.

a Manlius Torquatus ne put se rendre à son département de Sardaigne. Par un Décret du Senat, il fut chargé du soin d'informer de certains crimes capitaux, dont la punition importoit au bon ordre de la République.

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. Ælius Pætus, & M. Junius Pennus.

on leur avoit permis, de faire inscrire leurs noms indifféremment dans les a Tribus de la campagne, comme dans les Tribus de la ville. Cette indulgence avoit causé du trouble dans les Assemblées, & souvent ces broüillons y avoient prévalu. Pour remédier au mal, on les avoit tirés des Tribus rustiques, & on ne leur avoit permis d'avoir place, que parmi les quatre Tribus renfermées dans l'enceinte de Rome. Au gré du Censeur Gracchus, c'étoit encore avoir laissé trop de licence à cette canaille. Elle portoit le désordre dans les Tribus de la ville, comme elle l'avoit semé autrefois dans les Tribus rustiques. Gracchus minuta donc un Decret Censorial, par lequel il seroit défendu aux Affranchis qui n'auroient point de fils au dessus de cinq ans, ou de terres à la campagne du produit de trente mille sesterces, d'avoir rang, même parmi les quatre Tribus de la ville. Par-là, grand nombre de ces séditieux devoit être exclu de Assemblées, où l'on n'étoit admis que par Tribus. En apparence le Décret étoit salutaire; mais il étoit injuste. Le Collegue de Gracchus s'y opposa. *Est-il permis aux Censeurs*, disoit-il, *de priver du droit de suffrage aucun Citoyen Romain? Tout Affranchi a droit de Bourgeoisie par nos Loix, & tout Bourgeois est admis à donner sa voix dans les Comices. Destituërons-nous, de notre propre autorité, les Affranchis* d'un

a Selon Denys d'Halicarnasse, le Roy Servius Tullius avoit incorporé les Affranchis dans les quatre Tribus de Rome. Appius Claudius, vers l'an de Rome 441. les dispersa dans les Tribus de la campagne. Cette innovation avoit subsisté jusqu'à la censure de Fabius, qui dans l'année de Rome 449. les réünit pour la seconde fois aux quatre Tribus de Rome, dont ils avoient été démembrés.

d'un Privilege, que la République leur accorde ? La contestation fut vive, & dura long-temps. Enfin, sous le Consulat d'Ælius Pœtus, & de Junius Pennus, elle fut terminée au gré des deux Censeurs. Chacun relâcha de sa prétention, & l'on prit un milieu également plein d'équité, & de sagesse. Les Affranchis furent tous convoqués au parvis [a] du Temple de la *Liberté*. Là, les Censeurs leur déclarérent, qu'ils seroient tirés de trois Tribus, & que dans la suite ils ne seroient incorporés que dans une seule, de la maniére qu'il plairoit au sort de le décider. En effet, on jetta les noms des quatre Tribus de Rome dans une urne. Le premier nom qui sortit fut celuy de la Tribu Esquiline. Dês-lors les Affranchis ne purent plus être insérés ailleurs, que dans la Tribu Esquiline. Ils y conservérent leur droit de suffrage : mais qu'étoit-ce aprês tout que la voix d'une seule Tribu, entre tant d'autres ? Ainsi, la faction des Affranchis devint bien moins à craindre. Si l'on en croit un des plus grands Politiques qu'ait eu Rome, l'état Républicain ne s'y seroit pas conservé long-temps, si Gracchus n'avoit eu le courage, ou de détruire, ou de réduire presqu'à rien l'insolence des Affranchis.

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & JUNIUS PENNUS.

Cicero, in 1. *lib. de Orat.*

La concorde étoit rétablie entre les Censeurs. Le Sénat les en félicita, & leur expédient y fut approuvé. Il paroît même, que leur Magistrature fut pro-

Fast. Capit.

a Le Temple de la Liberté fut bâti sur le mont Aventin, selon la remarque de Tite-Live, au Livre 24. par les soins du pére de Sempronius Gracchus, un des plus illustres Généraux de la République Romaine, pendant les guerres d'Annibal. Dans la suite, on joignit à ce Temple une espece de vestibule, où les Censeurs déposoient leurs Archives.

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. Ælius Pætus, & M. Junins Pennus.

rogée. Nous avons dit, que la durée de cette Charge importante, avoit été fixée, par sa fondation, à cinq années consécutives. Dans la suite, on avoit limité ce temps à dix-huit mois. Il faut bien que depuis la Censure eût été rétablie sur l'ancien pié. Gracchus & Claudius l'occupérent, depuis l'an 584. de Rome, jusqu'en l'an 589. C'étoit plus de cinq ans. Aussi avoient-ils demandé au Peuple, qu'on les laissât en Charge quatorze mois au de-là de leurs cinq ans écoulés. Leur Requête portoit, qu'ils avoient besoin de tout ce temps-là, pour lever sur le Peuple le tribut pour la réparation des édifices publics, & pour achever les grands ouvrages qu'ils avoient commencés. Il est vray qu'un Tribun du Peuple, nommé Trémellius, s'opposa à leur Requête. L'Assemblée sentit que l'opposition du Tribun étoit l'effet de ses ressentiments personnels. Les Censeurs avoient refusé de le mettre au nombre des Sénateurs, dans la liste qu'ils en avoient dressée. Gracchus & Claudius l'emportérent sur Trémellius.

Tit. Liv. l. 45.

Lorsque ces légéres tempêtes furent calmées, les Consuls songérent à soumettre leurs départements au sort. Mais en quel lieu Rome avoit-elle encore à faire passer des armées Consulaires? L'Orient étoit soumis depuis la défaite de Persês. Carthage ne remuoit point encore au Midi, & l'Espagne à l'Occident pouvoit être aisément maintenue dans le devoir, par les deux Préteurs que Rome y envoyoit. Depuis les Alpes jusqu'à la mer Ionienne, tout paroissoit paisible. Cependant on ordonna que des deux armées Consulaires, l'une entreroit dans la Ligurie, & camperoit vers Pises, & l'autre,

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. Ælius Pætus, & M. Junius Pennus.

dans la Gaule Cisalpine. Les Gaulois & les Liguriens devenoient les ennemis de Rome, si-tôt qu'elle avoit fini la guerre dans les païs éloignés. La République leur suscitoit des querelles, sans qu'ils se les fussent attirées, & en cela sa politique faisoit violence à l'équité. Une des maximes du Sénat Romain étoit, de ne déposer jamais les armes, mais de tenir toûjours ses légions en campagne, pour ne laisser jamais leur vertu s'affoiblir dans l'oisiveté. D'ailleurs Rome avoit dês-lors en vûë de tourner un jour ses armes victorieuses d'Orient en Occident, & de conquérir la Gaule Transalpine, après avoir parfaitement subjugué les Nations d'en deçà les Alpes. Ambition démesurée, dont le poids retomba pour lors sur d'infortunés voisins !

La Ligurie fut donc assignée, par le sort, au Consul M. Junius Pennus, & la Gaule Cisalpine à Q. Ælius Pœtus. Ils ne se presserent pas de marcher dans leurs Provinces, & les armées qu'ils y conduisirent ne furent que médiocres. Deux Légions seulement, chacune de quatre mille hommes de pié, & de deux cents chevaux, furent attribuées à l'un & à l'autre Consul. Aussi leur expédition n'eut rien que d'inhumain, dans une région paisible, où il ne parut point d'ennemis en campagne. Le païs des Liguriens fut pillé & ravagé. Quel étoit leur crime, sinon de soutenir encore un reste de liberté, plûtôt par l'inaction, que par les armes ? Les Consuls donc, qui ne devoient point avoir d'occupation intéressante dans leur camp, restérent à la ville le plus long-temps qu'ils purent. Ils eurent le plaisir d'y voir aborder les Princes & les Ambassadeurs de tou-

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

tes les Nations du Levant ; les uns pour y obtenir des récompenses, les autres pour y rendre des actions de graces ; les autres, pour y faire des félicitations, & des présents ; enfin, les autres, pour y faire entendre des Apologies de leur conduite.

Le premier Prince étranger, qui parut alors à Rome, y fut reçû avec toute la considération dûë à sa naissance, à son mérite, & aux services qu'il avoit rendus aux Consuls, dans la derniére guerre. C'étoit Attalus frere du Roy de Pergame. Ce Prince avoit quelque chose de plus, que des vertus dignes d'un allié de Rome. Il étoit devenu tout Romain, par son fréquent commerce avec les Généraux, & les Officiers de l'armée, où il s'étoit signalé durant la guerre. Le mauvais exemple d'Euménes son frere n'avoit point altéré dans luy les sentiments qu'il avoit pris pour Rome. Avant l'arrivée de Paul Emile en Macédoine, la fidélité du Roy Pergaménien avoit chancélé. Peu s'en étoit fallu, que, corrompu par les offres de Persês, & par ses vûës de politique, Euménes n'eût embrassé ouvertement la querelle du Macédonien. Du moins le parti de la neutralité qu'il prit sur les fins de la guerre, avoit bien rabbatu dans l'esprit des Romains, de l'estime, & de l'affection qu'ils avoient euë pour luy. A l'égard d'Attalus, c'étoit un Prince accompli. Plus brave, & moins inconstant que ne l'étoient d'ordinaire les Asiatiques, il avoit servi de son bras, & de ses conseils la République Romaine, & ne s'en étoit jamais détaché. Toûjours il avoit refusé aux troupes, qu'il avoit amenées de son païs, d'y rétourner, pour y goûter le repos où son frere languissoit, contre

la fidélité promise à ses anciens Alliés. Par-là, le cadet des deux freres s'étoit donné à Rome bien de la supériorité sur son aîné. La République étoit alors en possession de déthrôner les Rois, ou de partager leurs Etats. Elle n'auroit eu qu'à retirer son bras, Euménes sans appui seroit tombé du rang qu'il occupoit, & au premier ordre du Sénat, le cadet auroit occupé la place de son aîné. Attalus d'ailleurs n'étoit pas insensible aux charmes du diadême. Tout flattoit son ambition, & son espérance de regner n'étoit ni vaine, ni éloignée. Les Gallo-Grecs venoient d'entrer à main armée dans le Royaume de Pergame. Pour peu que Rome les eût autorisés, ils auroient aidé les prétentions du plus jeune des deux freres. D'ailleurs, la meilleure partie des Provinces, qui composoient les Etats d'Euménes, étoient autant de présents du Peuple Romain. Par un seul mot le Sénat pouvoit en révoquer la donation, & la transporter d'Euménes à Attalus. Ce Prince en venant à Rome étoit plein de ces pensées. Il est vrai qu'il avoit toûjours vêcu avec son frere dans une intelligence, qui servoit de modéle à toutes les Cours de l'Asie. Après tout, l'éclat d'une Couronne étoit capable de tenter le cœur d'un Prince, qui pouvoit aisément l'obtenir, & qui méritoit de la porter. De son côté, Euménes en conçut de justes appréhensions, & prit des précautions avant que de laisser partir Attalus pour l'Italie. Il mit auprès de luy un Médecin, nommé Stratius, homme de confiance, également propre à observer les démarches de son frere, à pénétrer ses desseins, & à les prévenir par ses conseils. Stratius marcha donc à la suite du

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. Ælius Pætus, & M. Junius Pennus.

Prince, & vint à Rome avec luy. Dês qu'Attalus y parut, outre les témoignages publics d'amitié, & de distinction, qu'on s'empressa de luy donner, les amis qu'il s'étoit faits dans les armées de la République, le comblérent de caresses. On ne luy parla que de la facilité qu'il trouveroit à obtenir du Sénat une Couronne, dont son frere s'étoit rendu indigne par ses infidélités. Comme le Prince étoit d'un naturel facile, il céda aux instances de ses amis, & se prêta plûtôt à la faveur, qu'il ne la rechercha. Les sollicitations des Partisans d'Attalus auprês des Sénateurs, manifestérent bientôt ses desseins, & Stratius en fut instruit. Quoyque dévoüé aux interêts du Roy son Maître, il étoit encore plus touché des malheurs de sa Patrie. Tout étoit à craindre, dans une révolution subite, & la guerre civile étoit plus redoutable encore, que les armes des Gallo-Grecs. Pour conjurer donc l'orage, il s'adressa d'abord au Prince, & luy parla de la sorte.

Souvenez-vous, Seigneur, de cette amitié si constante, dont Euménes & vous avés senti les douceurs, depuis l'enfance. Jusqu'ici la supériorité du rang que le droit d'aînesse donnoit à votre frere ne l'a point troublée. La raison l'emporte encore, dans la famille de nos Rois, sur la nature, & sur le sang. Vous avés compris, Euménes & vous, que la concorde devoit être le plus ferme appuy du Royaume de Pergame. Cette Monarchie est récente, & n'a pas encore jetté d'assés profondes racines, pour être inébranlable. Le moindre orage pourroit la renverser. Attalus l'excitera-t-il, & prendra-t-il les armes, contre son frere, & son Roy? Quel frere pour vous, & quel Roy, qu'Euménes! Son

cœur s'est-il démenti à votre égard, & vos intérêts ne luy ont-ils pas été plus chers, que les siens? N'avés-vous pas partagé son autorité, & ses trésors? Que vous a-t-il manqué pour regner, que de vous asseoir sur le Thrône, & de porter le Diadême? Le temps même de vous voir placé au premier rang s'avance, & ne tardera pas. Euménes, courbé sous le poids des années, & destitué d'enfants mâles ne peut faire passer le Sceptre que dans vos mains. Laisserés-vous donc envahir votre héritage par de Barbares Galates, ou vous résoudrés-vous à tenir des Romains, par avance, une partie d'un Royaume, qui dans peu doit vous appartenir de droit? Qu'il est glorieux, Attalus, d'avoir maintenu un frere sur le Thrône! Qu'il est avantageux d'avoir travaillé pour ses propres interêts, en se conservant une réputation saine! Quelle haine, quel mépris vous attireriés-vous, si l'on voyoit Euménes chassé de ses Etats par vos artifices, aller, comme Persês, chercher un azyle à Samo-Thrace? Non Pergame, non l'Asie entiére ne se sont rien promis de semblable de votre vertu passée. De mauvais conseils auroient-ils bien pû luy donner atteinte? S'il en étoit ainsi, quel bonheur pour votre Médecin, s'il pouvoit guérir la playe de votre cœur, & procurer par-là le salut à sa Patrie!

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. Ælius Pætus, & M. Junius Pennus.

Lorsque le fidéle Stratius assuroit le Prince, qu'il regneroit infailliblement aprês Euménes, il étoit dans la bonne foy. Les Perganéniens ignoroient, que leur Roy avoit un fils, qu'il déroboit aux yeux de son Peuple, & à la connoissance de ses freres, pour les retenir dans la dépendance, par l'espoir de luy succéder. Attalus se laissa persuader, & sa douceur naturelle l'emporta sur des prétentions bien

De Rome l'an 586.

Consuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

fondées, d'enlever à son frere, du moins une partie de ses Etats. En effet, le Sénat Romain étoit disposé à se venger d'Euménes, & à récompenser la fidélité d'Attalus, en donnant à l'un ce qu'il enleveroit à l'autre. Le Prince de Pergame fut donc introduit dans l'Assemblée des Péres Conscripts. Quelle fut leur surprise, lorsqu'ils entendirent Attalus se contenter, dans sa Harangue, de féliciter la République de sa victoire; de raconter simplement les services qu'il luy avoit rendus; de parler même à la loüange du Roy son frere; & de demander des Commissaires, pour faire cesser les hostilités des Galates! Etoit-il naturel, que dans un si beau champ de tout obtenir, il eût prescrit des bornes si étroites à sa cupidité? Il faut l'avoüer. Quelque mécontente que Rome fût d'Euménes, quelque favorable qu'elle fût au Prince Attalus, elle ne put refuser au dernier les loüanges, que méritoit sa modération. Sa retenuë charma tous les Sénateurs. On le combla d'éloges & d'honneurs, & on l'accabla de présents. [a] Ainsi partit de Rome un Prince plus estimable, d'avoir fait céder l'ambition à la vertu, que s'il s'étoit élevé sur les débris de son frere. Le désintéressement & la probité du Prince Asiati-

a Attalus, selon Polybe, avoit demandé au Sénat l'investiture d'Ænum & de Maronée, villes de Thrace, situées vers l'embouchûre de l'Hébre, sur les côtes de la mer Egée. Elles avoient été conquises autrefois par Philippe Roy de Macédoine, & pére de Persês, tandis qu'il étoit en guerre avec les Romains. Le Sénat promit aux Prince de le faire mettre en possession de ces deux villes. Mais après le départ d'Attalus, les Péres Conscripts par des raisons de politique, crurent devoir révoquer leur promesse. Ainsi, à la pluralité des suffrages, Enum & Maronée furent déclarées Villes libres & indépendantes.

que, ne méritérent-ils pas les mêmes éloges, que les Historiens ont si souvent prodigués aux Romains les plus vertueux ?

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & JUNIUS PENNUS.

Les Ambassadeurs de Rhodes donnérent une Scéne bien différente à la ville attentive sur leurs démarches. D'abord le cérémonial les embarrassa. Durant la guerre contre Persês, ils s'étoient déclarés en faveur de l'ennemi des Romains. Cependant, leur ami étoit pris & vaincu. La bienséance demandoit, qu'ils ne parussent à Rome, que pour la féliciter de sa victoire. Avec quels habits devoient-ils paroître en public ? Ils se sentoient coupables d'infidélité, & des vêtemens négligés leur convenoient. Mais il étoit à craindre que Rome n'interprétât malignement cette espéce de deüil, & qu'on n'en attribuât la cause au regret des malheurs de Persês. D'ailleurs, étoit-il à propos de faire des conjoüissances, avec un appareil de tristesse ? Quel parti prendre ? Enfin, les Rhodiens se déterminérent à se conformer plûtôt à la joye publique, qui regnoit à Rome, qu'à se montrer sous l'extérieur de criminels, qui demandent miséricorde. Ce fut donc en habits magnifiques qu'ils parurent dans les Comices, proche du Temple où le Sénat étoit assemblé. Là, ils attendirent la réponse à la demande qu'ils avoient faite, d'y être introduits. Au reste, la troupe Rhodienne étoit nombreuse. Leur République avoit fait, coup sur coup, deux députations à Rome. A la tête de l'une paroissoit Philocrates ; & les Chefs de l'autre étoient Philophron, & Astymédes. Sitôt que les Sénateurs eurent décidé qu'il ne falloit accorder aux Rhodiens, ni hospitalité, ni audience,

Tit.Liv. ex Polyb. legat. n. 93.

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

le Consul Junius sortit, pour leur en porter la nouvelle. Les Ambassadeurs firent quelques pas vers le Consul, & luy témoignérent, qu'ils n'étoient venus, que pour marquer aux Romains, la joye qu'ils avoient de leur conquête, & pour effacer les soupçons, qu'auroit pû donner la conduite de leur République. A ces mots Junius prit un air sévere, & leur parla en ces termes. *Nous n'attendons point de félicitations de la part d'un Peuple, dont la fidelité nous a paru suspecte. Portés vos condoléances à Persês. Nous n'admettons dans l'enceinte de Rome, & au Sénat, que les Ambassadeurs des Nations amies. L'avés-vous été? vous êtes vous même efforcés de le paroître, durant la derniére guerre?* Ces paroles furent un coup de foudre pour les Rhodiens. Ils se prosternérent, & les larmes aux yeux ils suppliérent le Consul, qu'on eût plus d'égard aux services qu'ils avoient si constamment rendus, qu'à quelques années d'un égarement, causé par la séduction. Junius fut inéxorable.

Pour lors les Rhodiens se régardérent comme des coupables, & changérent de vêtements. On les vit courir de maison en maison, en habits négligés, pour exciter les Citoyens de Rome à la pitié. Ils espérérent du moins, que puisqu'on refusoit de les admettre au Sénat, ils pourroient trouver quelque protection auprès du Peuple. Par tout ils prioient qu'on ne les condamnât pas sans les avoir entendus. Enfin, une occasion favorable de parler dans le Sénat se présenta. Le Préteur Juvencius Thalna s'étoit mis en tête, de faire déclarer la guerre aux Rhodiens par les Tribus assem-

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. Ælius Pætus, & M. Junius Pennus.

blées. Ce n'est pas qu'il eût dans le cœur de l'animosité personnelle contre ce Peuple infortuné. Son unique prétention étoit, de se faire nommer par le Peuple Général de l'expédition, contre la République Rhodienne. Dans cette vûë, il se pressa de dresser sa Requête, & sans avoir consulté le Sénat & les Consuls, il la conçut en ces termes. *Plaise au Peuple Romain de dénoncer la guerre aux Rhodiens, & d'envoyer à Rhodes quelqu'un des Magistrats de l'année, pour commencer contre eux les hostilités.* Sans doute Juvencius avoit fait sous main sa brigue, pour obtenir des Tribus cette glorieuse Commission. Après tout, son procédé péchoit contre les régles; mais l'ambition est aveugle. Il croyoit pouvoir engager le Peuple à décerner la guerre, à l'insçû du Sénat, & des Consuls. Il fut bien surpris de voir deux Tribuns du Peuple Antonius & Pomponius, former leur opposition contre sa demande. Il faut l'avoüer, la protestation des deux Tribuns étoit aussi peu réguliére, que la démarche de Juvencius. Selon la forme ordinaire, jamais opposition n'avoit lieu que la minute de la Loy n'eût été discutée en Comices, & qu'on n'eût permis aux particuliers de parler, pour, ou contre, au Peuple assemblé. Par-là, il arrivoit souvent, que les plus déterminés à faire passer une Loy, ou à la rejetter, changeoient d'avis. Le Préteur & les Tribuns avoient donc également négligé la forme par précipitation, & leur conduite étoit un tissu d'irrégularités. Il étoit entré même de la violence dans les démarches du Tribun Antonius. Celuy-cy avoit fait enlever par force, de dessus la Tribune, le Préteur Juvencius,

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

lorsqu'il étoit prêt de haranguer le Peuple, en faveur de sa Requête.

Tant de contestations & de partialités contraignirent les Romains à permettre aux Ambassadeurs de Rhodes, d'être admis au Sénat, & d'y parler eux-mêmes pour leur justification. Astymédes porta la parole, & s'exprima en ces termes. *Vous nous voyés, Peres Conscripts, à vos piés, dans un état bien différent de celuy où vous nous avés vûs si long-tems dans ce sanctuaire de la Justice. Nous n'y paroissions que pour y recevoir les approbations, ou les remercîments des bons offices, que nous avions rendus à votre République. Aujourd'huy que notre sort est changé! Nous ne nous montrons devant ce Tribunal, que comme des criminels, à qui l'on fait la grace de vouloir bien entendre leur défense. Quoyque nous ignorions encore si nous sommes coupables ou non, nous avons pris le parti de nous humilier devant nos Juges, & de ne paroître qu'en posture de suppliants. Autrefois c'étoit d'un superbe Palais, où nous logions à vos frais, que nous partions pour recevoir une audience favorable du Sénat. Aujourd'huy c'est d'une mauvaise chaumine, située à l'extrémité d'un fauxbourg, que nous sommes partis, pour essuyer vos reproches, & pour plier sous vos Arrêts. Durant la guerre de Philippe & d'Antiochus, on nous traitoit à Rome avec une magnificence égale à nos services. Aprês la défaite de Persés, à peine avons nous pû obtenir à grand prix un misérable logement, hors de vos murs. Il fut un tems où l'on nous permettoit de monter au Capitole avec pompe, pour y sacrifier. Maintenant on nous traîne en victimes au Temple, pour y être immolés à l'indignation publique. Vous nous don-*

De Rome l'an 586
Consuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

nâtes autrefois en present la Lycie & la Carie. Vous nous menacés aujourd'huy de nous enlever l'Isle-même que nous habitons. Quoy donc, Peres Conscripts, nous traiterés-vous avec plus de rigueur que les Macédoniens & les Illyriens vos véritables ennemis ? Vous leur accordés la liberté, dit-on, & vous voulés nous asservir sous le joug. Leur punition est un bienfait. Cependant ils ont porté les armes contre vous. Rhodes n'a point à se reprocher d'hostilités, & vous songés à l'opprimer. Ne mettrés-vous de différence entre un peuple tranquille, qui s'est contenu dans la neutralité, & des peuples vaincus, qu'en accablant l'un, & en gratifiant les autres ? Non, nous n'envions point le bonheur que vous destinés aux autres. Nous demandons seulement de participer à cette clémence, plus glorieuse encore que vos exploits. Toutes les guerres que vous avés entreprises en Orient, ont été justes dans leurs principes. Philippe s'étoit fait le partisan d'Annibal, & l'avoit secouru de ses troupes & de son argent. Antiochus avoit soulevé l'Etolie contre Rome. Persês avoit porté la guerre chés vos alliés, & s'étoit rendu odieux par l'assassinat de plus d'un Roy. La justice de vos armes a été suivie de la victoire. A l'égard des Rhodiens, qu'a-t-on à leur reprocher, que d'avoir été paisibles ? Leur inaction est-elle un titre suffisant pour les traiter en ennemis ? Il est vrai, dans la derniere guerre nous n'avons pas servi la République avec le zéle d'autrefois. On n'a point vû nos vaisseaux joints aux vôtres, sous la conduite d'un Amiral Romain, mettre en fuite vos ennemis à la hauteur de Samos, & de la Pamphylie, & les Rhodiens rougir la mer de leur sang, mêlé avec celuy des Syriens vaincus. Nous ne vous

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. Ælius Pætus, & M. Junius Pennus.

reprochons pas nos ſervices paſſés, Peres Conſcripts, vous les avés récompenſés. Nous en rappellons le ſouvenir, pour exciter votre compaſſion. Si Persês vous avoit vaincus, les Rhodiens auroient-ils été en droit d'éxiger de luy des récompenſes? Que nous auroit-il répondu? Le voicy. Vous ne m'avés aſſiſté ni de vos armes, ni de votre argent. Vos vaiſſeaux & vos troupes de terre ſont démeurées oiſives. Quelle reconnoiſſance avés-vous méritée? Voilà où nous en ſommes, pour nous être empreſſés à concilier Rome avec la Macédoine. Persês n'auroit point eu de gratitude, & vous ſongés à nous punir. Aprês tout, avons-nous fait pour Persês, dans nos Ambaſſades, ce que nous avons fait pour vous? Vous le ſçavés. Rhodes vous a offert toutes ſes forces. On nous a vûs vous prier d'accepter le ſecours de nos troupes & de nos vaiſſeaux. Vous l'avés refuſé. Pourquoy nous l'imputer? Serons-nous reſponſables du mépris même que vous avés fait de nos ſervices? Quel eſt donc notre crime? Seroit-ce d'avoir ſouffert à Rhodes des déclamateurs invectiver contre Rome? Je n'en diſconviens pas. Dans les Républiques les mieux réglées, il ſe trouve des inſenſés, que la liberté de parler porte à de condamnables excês. Un Dinon, un Polycrate ſe ſont émancipés juſqu'à invectiver contre la République Romaine. Leurs diſcours ont été applaudis d'un petit nombre de pernicieux citoyens. Nous vous les amenons ces Orateurs, & nous les livrons à votre juſtice. Puniſſés les coupables; mais n'attribués pas à la Nation entiére, la licence de certains particuliers. Dans quelle République n'a-t-on pas vû des indiſcrets ou des ſéditieux? Rome elle-même en a élevé dans ſon ſein. Par quel prodige Rhodes auroit-elle été exempte

d'une contagion si générale ? Un de nos Ambassadeurs a eu l'audace de parler avec fierté dans vos augustes assemblées. Mais chaque Peuple a ses défauts. Les Athéniens sont hardis, les Lacédémoniens sont lents, les Asiatiques sont fanfarons, & le vice des Rhodiens est d'être vains, & impérieux. L'ascendant que nous avons pris sur nos voisins nous aura sans doute accoutumés à des hauteurs, qui n'étoient point de saison en traitant avec Rome. Que des paroles si peu mesurées ont été sévérement punies par vos réponses ! Les foibles s'offensent d'un discours arrogant ; les sages le méprisent & en rient. Voudriés-vous perdre une Nation entiére, pour les saillies d'un Ambassadeur imprudent ? Aviés-vous à craindre que ses paroles ne fussent une marque de mépris ? Il appartiendroit bien à des Rhodiens de mépriser Rome ! Souvent on blasphême contre le Ciel, & l'audace du blasphémateur est rarement punie par la foudre. Vous êtes nos Dieux sur la terre, imités la modération des Dieux du Ciel. Que me reste-t-il, sinon d'effacer un préjugé qui n'est que trop profondément gravé dans vos esprits ! On veut que nous ayons été plus portés d'inclination pour Persês, que pour la République Romaine. On creuse jusque dans le secret de nos cœurs, & sur cela vos Romains se partagent. Les uns veulent, que pour de simples souhaits en faveur de Persês nous périssions tous. Les autres ne croyent pas que des désirs sans éxécution doivent être vengés à la rigueur. Nous rendons graces à ceux que l'équité fait pancher vers la clémence. A l'égard des plus sévéres, nous nous abandonnons à leur vengeance, s'il est vray que Rhodes entiére ait eu le cœur Macédonien. Qui peut contester que la plus nombreuse & la plus saine partie

De Rome l'an 586.

Consuls.

Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

des Rhodiens n'ait senti, n'ait marqué même un fidéle attachement pour Rome? N'est-il pas plus juste que le grand nombre de vos partisans vous fléchisse en faveur des coupables, qu'il n'est juste que vos partisans périssent, pour un petit nombre de coupables? Ils ne restent plus parmi nous, ces amis de Persês. Les uns se sont donné la mort à eux-mêmes. Les autres se sont condamnés à l'éxil. Vous voilà vengés. Le peu qu'il en reste nous vous le livrons. Vous pouvés les punir. Pour nous, qui nous sommes contenus dans une parfaite neutralité, nous exterminerés-vous sur la simple présomtion, qu'à Rhodes on auroit voulu voir le Macédonien victorieux? N'a-t-on pas eu les mêmes sentiments dans toutes les villes de la Gréce Européanne, & Asiatique? La puissance de la République Romaine n'y a-t-elle pas été redoutée? Sommes-nous les seuls qui ayions appréhendé de vous avoir pour maîtres? Persês n'a-t-il pas eu des partisans chés toutes les nations Orientales? Pourquoi serons-nous les seuls menacés d'une ruïne prochaine? S'il y a du crime à former des désirs pour ses intérêts, ce crime nous est commun avec bien d'autres. Faut-il que toute la peine en retombe sur nous? Sur nous, dont la fidélité à vous servir n'a point eu d'égale? Sur nous, qui vous avons fourni de plus puissants secours que toute la Gréce ensemble? Sur nous enfin, dont les vœux ont été du moins partagés, entre Persês & vous? Aussi ne vous demandons-nous point de nouveaux bien-faits. Nous vous avons aidés dans les deux guerres contre Philippe, & contre Antiochus. Dans la troisiême contre Persês, nous sommes démeurés neutres. Deux services rendus ne l'emporteront-ils pas sur un seul, que nous avons omis de vous rendre? Nos

soumissions

ſoumiſſions du moins & notre repentir n'écarteront-ils-pas la foudre ? Je dis la foudre, car pour la guerre nous n'en aurons point avec Rome. Vos troupes entreront dans nos états, ſans trouver de réſiſtance. Nous ſouffrirons vos hoſtilités ſans oppoſition. Peut-être ſerés-vous touchés de notre ſoumiſſion. Si votre colére n'en eſt pas appaiſée, tous les Rhodiens, hommes, femmes, & enfants, nous nous embarquerons ſur nos vaiſſeaux. Nous les chargerons de notre argent, de nos meubles, & de nos effets. Nous viendrons à Rome, nous jetterons tout à vos piés, & nous vous abandonnerons nos biens, nos vies, & notre liberté. Jugés ſi nous ſommes vos ennemis.

De Rome l'an 586.
Conſuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

La harangue d'Aſtymédes fut longue ; mais pouvoit-il moins dire, pour ſauver ſa patrie du dernier malheur ? A peine eut-il fini que les Ambaſſadeurs & les Rhodiens de leur ſuite, ſe proſternérent une ſeconde fois, & préſentérent des branches d'olivier, pour demander la paix. On les fit relever, & ils ſortirent de l'aſſemblée. Pour lors, les Peres Conſcrips délibérérent entr'eux, ſur la nouvelle guerre où le Préteur Juventius vouloit engager Rome. Ceux des Sénateurs qui avoient porté les armes en Macédoine, en qualité de Conſuls, de Préteurs, ou de Lieutenants Généraux opinérent vivement contre les Rhodiens. Ils étoient irrités de ce que Rhode s'étoit refuſée à leurs beſoins. C'étoit là leur principale excuſe, lorſqu'on leur reprochoit de n'avoir pas donné le dernier coup à Persês. Enfin le célébre Caton opina à ſon tour. Tout âgé qu'il étoit, il parla pour les Rhodiens, avec la vivacité d'un jeune Orateur, l'authorité

Tit. Liv. l. 45.

De Rome l'an 586.
Consuls. Q. Ælius Pætus, & M. Junius Pennus.

d'un ancien Censeur, & d'un Consul, & l'éloquence d'un homme consommé dans l'art de persuader. a Sa harangue subsistoit encore au tems de l'Empeur Hadrien, & sur les fragments qui nous en restent, nous la rendrons au public telle à peu prês qu'il la prononça. On n'y trouvera pas l'artifice d'un déclamateur, qui défend un client; mais la gravité d'un vieux Magistrat, que son âge & ses emplois authorisent à parler sans ménagement. *Il seroit à souhaiter*, dit-il, *que l'affaire des Rhodiens se fût agitée dans un tems où nos esprits seroient revenus de cette joye insolente, que donne la victoire. Encore ennyvrés de nos succês, nous avons oublié jusqu'aux principes de la raison, & aux premiéres regles de l'équité. Plaise aux Dieux de dissiper cet étourdissement, qui pourroit à la fin corrompre nos mœurs, & nous attirer de grandes calamités! Qu'il est honteux pour nous, d'avoir mis en délibération, s'il falloit faire la guerre aux Rhodiens! Qu'il est insensé d'avoir souffert que quelques-uns d'entre nous opinassent au renversement de la République Rhodienne! La prospérité nous a-t-elle donc aveuglés, jusqu'à permettre à l'injustice de se produire dans cet azyle de l'équité? Que reproche-t-on aux Rhodiens? Deux choses. Des pensées secrettes, & des paroles fiéres. Leurs accusateurs les plus passionnés n'ont rien dit de plus contre eux. On ne leur impute*

Aul. Gellius, Noct. Attic. l. 7. c. 3.

a Tite-Live ne rapporte point la Harangue que Caton prononça en faveur des Rhodiens. Ce Discours, dit-il, avoit été inséré dans le cinquiéme Livre des Origines, Ouvrage qui étoit entre les mains de tout le monde, au siécle de l'Historien. Aule-Gelle a récueilli plusieurs fragments de cette Harangue, dont il fait l'Apologie contre la Critique, qui en avoit été publiée par Marcus Tullius Tiro Affranchi de Ciceron.

ni des hostilités, ni des secours d'hommes ou d'argent, envoyés à nos ennemis. L'inclination des ces Insulaires, a-t-on dit, panchoit en faveur de Persês. Les sentiments de leurs cœurs les ont rendus coupables. Dieux Immortels! Usurperons-nous vos droits? Manquons-nous d'ennemis déclarés, pour en aller chercher jusqu'au fond des consciences? Non je ne disconviens pas que les Rhodiens n'ayent senti vivement la défaite entiére & la captivité de Persês. La compassion je le veux, a eu moins de part à leur affliction que leur propre intérêt. Est-il donc défendu de former des souhaits pour sa liberté. Rome est un puissant Etat, capable d'engloutir toutes les régions Orientales. La Macédoine seule leur servoit de boulevart. Il venoit d'être détruit. L'inondation s'approchoit. De-là les craintes & les alarmes. Vous haïssoit-on? non on s'aimoit soi-même. Qui de nous n'est inquieté, lorsqu'un formidable voisin joint sa terre à la nôtre? Que ne fait-on pas pour en détourner le voisinage? Tout est permis hors la violence. Voilà où nous en sommes. Les Rhodiens ont souhaité que Persês ne fût pas opprimé, que la digue qui les séparoit de nous ne fût pas renversée. Où est leur crime? Si c'en est un que d'avoir souhaité d'être affranchi du joug, toutes les nations du Levant sont devenuës coupables. Mais encore une fois, les simples désirs sont-ils punissables? Qui de nous n'a souhaité de posseder plus de journaux de terre, que la loy n'en permet? Les vœux-même que nous portons aux Dieux ne sont illégitimes, que quand l'objet en est défendu par la loy naturelle. Les infractions des loix civiles ne sont imputables, que quand elles ont passé du cœur jusqu'à la main. Mais l'orgueil des Rhodiens, a-t-on dit encore, s'est manifesté par des

De Rome l'an 586.

Consuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

De Rome l'an 586.
Consuls. Q. Ælius Pætus, & M. Junius Pennus.

paroles. Un de leurs Ambassadeurs il est vrai, s'est échappé en des discours hautains & pleins de faste. Que conclure delà, sinon qu'il est encore au monde une Nation plus fiére & plus impérieuse, que ne sont les Romains? Une bravade a-t-elle donc mérité qu'on portât le fer & le feu, dans une terre autrefois amie? Un discours indiscret fera-t-il donc verser des ruisseaux de sang? La clémence, Peres Conscripts, a de tout tems fait honneur à la République. Par elle nous avons plus étendu nos limites, que par les armes. Que produira une injuste sévérité? Le soulevement des Peuples intimidés, la défection ou la défiance, au moins, des Nations alliées. On nous craindra d'avantage; mais on nous aimera moins. Les Grecs artificieux comme ils sont, ourdiront leurs trames en secret. Nous aurons d'autant plus de peine à nous en préserver, que la crainte les réduira à n'oser les faire éclatter. Ne perdons pas le fruit de nos bien faits, Peres Conscripts. Les Rhodiens n'ont pas poussé l'ingratitude à l'excês. Persês tout brillant de gloire qu'il étoit alors, n'a pu les séduire jusqu'à leur faire prendre les armes contre nous. L'ascendant qu'a pris la République nous doit rendre encore leur conduite à venir bien moins suspecte. J'opine à casser la Requête du Préteur Juventius, & à laisser les Rhodiens paisibles dans leur Isle.

L'avis & les répréséntations de Caton firent leur effet sur le plus grand nombre des Senateur. La guerre ne fut point déclarée contre Rhode. C'étoit le point capital. Le Sénat se contenta de réïterer l'Arrêt qu'il avoit autrefois porté. Les Rhodiens furent privés du domaine sur la Lycie, & la Carie, Provinces dont Rome leur avoit fait pré-

sent. Aprês quoy, Philocrates, l'un des Ambassadeurs reprit la route de son païs ; mais Astymédés resta à Rome, pour parer contre de nouveaux coups, & pour en avertir sa République. On ne peut dire avec quelle joye on reçut à Rhode la nouvelle que Philocrates y apporta. On n'y réfléchit presque pas, sur la perte de la Lycie, & de la Carie. Délivrés du plus grand des malheurs, les Rhodiens regarderent tous les autres maux comme légers.

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

La Gréce de son côté, vit par tout ses craintes se dissiper. La clémence des Romains la rassura. Cependant la harangue d'Astymédés déplut à la plûpart des nations Grecques. *Pourquoy nous mêloit-il dans sa cause*, disoit-on ? *Etoit-il nécessaire de dire au Sénat de Rome, que nos inclinations panchoient aussi en faveur de Persês ? Ne pouvoit-il se justifier sans nous accuser* ? Par-là, le nom d'Astymédés devint odieux au Levant, & cet Ambassadeur n'eut plus de crédit qu'à Rhode. Sa négociation y fut approuvée, & sa patrie le regarda comme un Libérateur. Les Rhodiens ne songérent plus qu'à regagner l'affection des Romains. L'alliance qu'ils avoient autrefois contractée avec Rome, n'étoit pas entiére, & les clauses de leur traités affoiblissoient les engagements que les deux Républiques avoient pris, l'une avec l'autre. Jamais Rhode n'avoit voulu s'assujettir à ne reconnoître d'autres amis, & d'autres ennemis que ceux de Rome. Elle s'étoit reservée la liberté de faire des alliances avec les Rois, & les Etats indépendants qu'il luy plairoit, soit en Europe, soit en Asie. Les tems

Polyb. in legat. n. 33.

Tit. Liv. ibid. & Polyb. ibid.

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. Ælius Pætus, & M. Junius Pennus.

étoient changés. Depuis la conquête de la Macédoine, nulle puissance n'étoit à redouter ou à ménager, dans tout l'Orient, que le seul Peuple Romain. Aussi ce fut avec Rome, que la République Rhodienne s'empressa de serrer les nœuds de l'alliance la plus étroite. Pour l'obtenir, on fit fabriquer à Rhode une couronne d'or, [a] d'un grand prix. On en chargea Théodote, qui commandoit la flotte, & cet Amiral eut ordre d'aller à Rome, [b] & d'y négocier l'alliance. Cependant comme les Rhodiens étoient glorieux, ils défendirent à Théodote de tracer leur Requête par écrit. Les Rhodiens appréhendoient que s'ils venoient à être refusés, il ne restât à la postérité un monument qui les chargeroit de confusion. L'Amiral fit voile, vint à Rome, & offrit son present. Pour l'alliance

a L'Historien de Rome fixe le prix de cette riche couronne à vingt mille de ces piéces d'or, que les Latins ont appellées AUREI. Polybe n'en compte que dix mille. La valeur de l'AUREUS, parmi les Romains, étoit de vingt-cinq drachmes Attiques, ou de vingt-cinq deniers d'argent. C'est Dion Cassius qui nous en assûre au Livre quarante-cinquiéme. AUREUM *vero id Numisma quod viginti quinque denarios valet.* Le poids de cette monnoye étoit de deux drachmes & demie. En supposant, que dans les siécles de la République, la proportion de l'or à l'argent, étoit de dix à un, comme nous avons droit de l'inférer de divers passages, la piéce d'or, dont nous parlons, ne pouvoit valoir moins que vingt-cinq drachmes, c'est-à-dire, douze livres dix sols, selon notre maniére de compter. Pollux a établi la même raison géométrique entre l'or & l'argent. Au reste, nous avons remarqué ailleurs, après Pline le Naturaliste, Livre 33. qu'à Rome on ne commença de frapper de la monnoye d'or, que vers l'année 546. sous le Consulat de Caïus Claudius Nero, & de Marcus Livius Salinator.

b Selon Polybe, le soin de renouveller l'alliance des Rhodiens avec la République, fut confié à un autre Ambassadeur, que l'Historien Grec nomme *Rhodophon.* Cependant un peu plus bas, il lui donne le nom de *Théététe.* Celuy-cy étoit âgé de quatre-vingts ans, & mourut à Rome sans avoir pû réüssir dans sa négociation.

qu'il demanda de bouche, on la fit acheter à sa République, par bien des sollicitations. Rome n'honora Rhode de son alliance, que quelques années aprês, & prit plaisir à humilier cette fiére République. En effet, quoyqu'on eût enlevé à ces Insulaires la Lycie, & la Carie, Provinces du continent d'Asie, ils ne laissérent pas de se revendiquer à force ouverte, quelques villes qu'ils retinrent sous leur domination. Ils s'emparérent de [a] Caune, de [b] Mylasa, [c] d'Eurome & d'Alabande, dont le terroir étoit fertile. Comment les Rhodiens auroient-ils pu vivre dans leur Isle [d] séche & stérile, sans les secours qu'ils tiroient de la terre ferme? Cependant Rome leur enleva encore ces [e] places, & les contraignit d'en faire sortir leurs garnisons.

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

Lorsque le Sénat Romain eut terminé l'affaire des Rhodiens, il ne fut plus occupé qu'à recevoir les compliments de toutes les nations Orientales. Il n'y eut ni Roy, ni République, ni ville libre, qui manquât à féliciter les vainqueurs de leur victoire. Les Athéniens parurent à Rome des premiers.

Polyb. in legat. nn. 94. 95. 96. 97. 98.

a Caune étoit une ville maritime de Carie, dans l'Asie Mineure, prês de l'embouchûre du Fleuve *Calbis*. Castaldus lui donne le nom de *la Rossa*. Ce n'est plus qu'une petite ville, soumise à la domination des Turcs, à vingt milles, ou environ, de l'Isle de Rhode.

b Mylassa appartenoit aussi à la Carie. C'est aujourd'huy *Melasso*, petite ville située à douze milles des côtes de la mer Egée.

c Euromé dépendoit de la même Province, aussi-bien qu'Alabande, ville des plus considérables & des plus riches de cette contrée.

d Rhode est en effet située dans un terroir sablonneux & environné de montagnes. Elle porte cependant des fruits de toute espéce.

e Outre ces Places, dont Rome força les Rhodiens de retirer leurs garnisons, Polybe nous apprend, que le Sénat leur enleva Stratonice, autre ville de la Carie.

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

Leur intérêt les y attira. Ils demandérent de rentrer en possession de [a] Délos & de Lemnos. La République ne se rendit pas difficile à leurs souhaits. Ces deux Isles avoient été long-tems [b] de leur dépendance. A l'égard [c] d'Haliarte, ville des plus anciennes de la Béotie, on fut étonné qu'Athénes en démandât la démolition. Convenoit-il à un Sénat aussi sage que celuy des Athéniens, d'éxiger le renversement d'une place qu'ils auroient dû protéger ? Falloit-il que tant de malheureux Citoyens, perdisent jusqu'à l'espérance de revoir jamais leur patrie ? Il est à croire que Rome ne fut pas assès impitoyable pour sacrifier Haliarte, à l'ambition des Athéniens.

Numenius Ambassadeur des deux Rois d'Egypte, fut à son tour introduit au Sénat. Sa commission ne se bornoit pas à complimenter la République de ses succês. Le Député avoit été envoyé principalement, pour remercier Rome de la paix qui regnoit

a Nous avons parlé dans les volumes précédents, des Isles de Délos & de Lemnos. La premiére fut célébre, par la naissance fabuleuse, & par l'Oracle d'Apollon. Les Italiens la nomment *Sdili*, aussibien que l'Isle voisine. Pour Lemnos, aujourd'huy *Limni* & *Lemno*, c'est une Isle de la mer Egée, entre le mont Athos & la Quersonése de Thrace.

b Nous apprenons d'Herodote, & de Cornelius Népos, que les Athéniens avoient conquis Lemnos, sous la conduite de Miltiade.

c On comptoit autrefois dans la Gréce deux villes, qui portoient le nom d'Aliarte; l'une, dont parle Pausanias, située dans le Péloponése, sur la côte de Messénie, aux environs du mont Lycée, & sur les frontiéres de l'Arcadie. Niger prétend qu'elle s'appelle aujourd'huy *Neocastro*. L'autre, dont il s'agit ici, étoit une ville de Béotie, placée prês du Lac Copaïs. Homére, dans son Illiade, la joint avec Coronée, non seulement à raison de leur proximité, mais encore, parce qu'elles reconnoissoient les deux freres, Corone & Haliarte pour leurs Fondateurs.

en

en Egypte, par les ſages avis de Popillius. Ce Romain avoit contraint Antiochus à quitter le ſiége d'Alexandrie. Il avoit réconcilié les deux freres. Il avoit plus fait encore. Par ſes priéres & par ſes conſeils, il avoit obtenu la grace d'un Lacédémonien, nommé Ménalcidas homme intéreſſé, qui durant les troubles, avoit détourné à ſon profit les finances du Royaume, dont il avoit eu l'adminiſtration.

De Rome l'an 586. Conſuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

Pruſias pouſſa la flatterie encore plus loin que les autres Rois de l'Orient. Il ne ſe contenta pas d'envoyer une Ambaſſade à Rome, pour la féliciter, il y vint en perſonne, & quitta ſes Etats pour faire ſervilement ſa cour à la République dominante. Il eſt vrai que depuis quelques années, a il avoit confié aux Romains l'éducation de ſon fils Nicoméde. Voir ce fils étoit un prétexte, qui couvroit la honte de ſa démarche. La conduite qu'il tint à Rome le déshonora. La République envoya au-devant du Roy juſqu'à Capouë, le Queſteur b Scipion, avec ordre de le défrayer, & de le conduire à la capitale. Sitôt qu'il y parut, ſuivi d'un nombreux cortége, un grand peuple s'attroupa autour de luy. Le ſpectacle parut nouveau. Le Roy de Bithynie s'étoit fait raſer la tête, avoit pris

Tit. Liv. l. 45.

Polyb. in Legat. n. 97.

a Si l'on en croyoit Tite-Live, Pruſias vint à Rome avec ſon fils Nicoméde, pour féliciter le Sénat ſur la conquête de Macédoine. Mais on a pû remarquer ci-deſſus par toute la ſuite de l'Hiſtoire, que ce jeune Prince étoit alors à Rome, & que ſon arrivée dans cette ville avoit précédé celle du Roy ſon pére de quelques années.

b Ce Lucius Cornelius Scipion, étoit fils de Scipion l'Aſiatique. Valére Maxime, s'eſt mépris, en donnant à ce Queſteur le prénom de Publius.

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. Ælius Pætus, & M. Junius Pennus. *Fast. Capit.*

l'habit & la chaussure des Affranchis, & portoit un de ces [a] bonnets, que prenoient les esclaves après leur affranchissement. Dans ce bizarre équipage, Prusias s'avança vers la place publique, & s'arrêta proche du Tribunal, d'où les Préteurs avoient coutume de rendre la justice. Là, il déclara à haute voix, qu'il avoit traversé les mers, dans la vûë de rendre graces aux Divinites Romaines, & de feliciter les Romains de leur nouvelle victoire. Aussitôt on annonça l'arrivée du Roy aux Sénateurs assemblés. Sur le champ, les Peres Conscripts nommérent des Députés pour recevoir le Roy, & pour l'introduire au Sénat. Ce fut alors que la lâcheté de l'indigne Monarque parut dans tout son jour. *J'ai pris*, dit-il aux Députés, *l'habit & la ressemblance de vos Affranchis. Que suis-je autre chose en effet, qu'un esclave de Rome, tiré de la servitude par vos bienfaits!* On luy demanda si dês ce moment-même il vouloit être admis au Sénat. Prusias souhaita d'avoir deux jours libres pour voir la ville, & ses Temples, & pour visiter ses amis. Au troisiême jour on l'introduisit au Sénat. Ce fut alors que le Roy de Bithynie fit paroître une bassesse indigne du nom qu'il portoit & du rang qu'il occupoit. A son entrée dans la salle, il baisa le seüil de la porte. A l'égard des Sénateurs, il les traita de Dieux visibles, de Sauveurs, & de Libérateurs. Il fit ensuite le récit des secours qu'il avoit prêtés aux Romains durant la guerre contre Persês, & finit enfin par demander la protection de Rome, pour soy, &

[a] Nous avons parlé ailleurs du Bonnet affecté aux Affranchis, sous le nom de *Pileus*, symbole de leur liberté.

la continuation de ses soins, & de sa bien-veillance, pour son fils. On peut juger combien les humiliations d'un célébre Potentat flattérent l'orguëil des Romains. On lut sa Requête, qui contenoit deux articles. Le premier qu'il luy fût permis d'immoler sur le Capitole, des victimes de la premiére grandeur, & autant à [a] Préneste, pour rendre graces à Jupiter & à la Fortune, des succès de la derniére guerre. Le second qu'on luy donnât la proprieté d'un territoire, qui autrefois avoit appartenu à Antiochus, territoire dont les Galates s'étoient saisis sans l'agrément de Rome. Le Sénat étoit disposé en faveur de Prusias, & ce Monarque étoit principalement appuyé par ceux des Sénateurs, qui avoient porté les armes en Macédoine. Sa Requête fut donc réponduë en ces termes. *Nous permettons au Roy de Bithynie de sacrifier à Rome & à Preneste, & nous voulons que les victimes & tout l'appareil des deux sacrifices luy soient fournis aux frais du Public, sur le même pié qu'à nos Magistrats. A l'égard du territoire qu'il demande, les Commissaires que nous envoyerons sur les lieux, en jugeront après avoir entendu les parties.* Par ce jugement, le Sénat marqua également son équité & l'inclination qu'il avoit de faire plaisir au Roy de Bithynie. On l'assura qu'on

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

[a] Nous avons parlé ailleurs de Preneste, ville d'Italie, connuë aujourd'huy sous le nom de Palestrine. Nous ne répéterons point icy ce que nous avons dit dans les volumes précédents, du Temple érigé par les Prénestins à Jupiter, sous le titre d'IMPERATOR, du simulachre de ce Dieu, que Titus Quinctius fit transporter dans le Capitole, après la conquête de cette ville, vers l'an de Rome 375. du Temple de la Fortune, & des sorts qu'on y venoit consulter de tous les endroits de l'Italie,

De Rome l'an 586. Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS,

auroit pour son fils les mêmes attentions qu'on avoit euës pour l'éducation d'Antiochus, & pour celle des Ptolomées, que la République considéroit comme ses Pupilles. Enfin Rome fit à Prusias des présents pour cent mille sesterces. Outre les vases d'argent du poids de cinquante livres, qu'elle lui donna, elle luy accorda en pur don, les deux cents vingt barques qu'on avoit enlevées à Gentius en Illyrie. Rome étendit même ses gratifications sur le jeune Nicoméde. La République régla le présent qu'on luy fit, sur celuy qu'elle avoit fait à Masgaba fils du Roy de Numidie. Rien ne retint plus Prusias à Rome. Il en partit, vint à Brunduse, où il s'embarqua sur une escadre de vingt galéres, qui le portérent jusqu'à la flotte, dont la République luy avoit fait présent.

Polyb. in legat. n. 97.

A peine Prusias avoit mis à la voile, qu'on vint annoncer au Sénat, que le Roy de Pergame étoit prêt de débarquer, au Port de Brunduse. Cette nouvelle embarrassa les Peres Conscripts. Quel parti prendre, à l'égard d'un Roy, dont on avoit des mécontentements, qu'on vouloit dissimuler ? Euménes avoit été long-temps l'ami des Romains, & le plus fidéle de leurs Alliés, au Levant. Il s'étoit oublié, dans la derniére guerre, & son refroidissement méritoit une punition. Cependant Rome ne vouloit, ni faire éclater sa vengeance contre luy, ni écouter sa justification. Le châtier aussi sévérement, qu'il l'avoit mérité, c'étoit se taxer soy-même d'imprudence, d'avoir fait le mauvais choix d'un inconstant ami. Luy pardonner sa faute, c'étoit trahir la justice, & autoriser

les infidélités. Que faire donc ? Le Sénat trouva un expédient, qui le tira d'embarras. Il fit un Décret, qui défendit, en général, à tous les Rois, de venir à Rome, s'ils n'y étoient mandés. Le prétexte de l'Arrêt fut, qu'il en coûtoit trop à la République, pour les frais de ces réceptions, qui devenoient fréquentes. Si-tôt donc que l'arrivée d'Euménes en Italie, eut été juridiquement annoncée, on fit partir un Questeur, pour signifier l'Arrêt au Roy de Pergame, & pour sçavoir de luy, ce qu'il avoit à traiter au Sénat. Le procedé des Romains, désola Euménes. Sans répondre un seul mot au Questeur, il se rembarqua sur le champ, & retourna dans ses Etats. Par-là, Rome se procura une vengeance indirecte, dont la haine ne retomba point sur elle. Les Galates faisoient la guerre au Roy de Pergame. Dês qu'on apprit en Asie, le mépris que Rome avoit pour Euménes, ses ennemis prirent un nouveau courage, & la plûpart de ses amis l'abandonnérent. C'est ainsi que la faveur, ou la disgrace des Romains, dans toutes les Cours du monde, faisoit pancher la balance, pour, ou contre les Rois.

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

Lorsque le Sénat fut débarassé des différentes Ambassades, qui venoient à Rome de toutes parts, il ne songea qu'à regler les affaires de la République. La Religion avoit toûjours le premier rang chez les Romains. La foudre étoit tombée sur le Temple des Dieux Pénates, dans le quartier de Vélie. Le tonnerre avoit renversé, à [a] Minervium, une porte de

Tit. Liv. l. 45.

[a] Turnebe a crû que par le nom de *Minervium.* Tite-Live avoit prétendu désigner un quartier de Rome, situé près du mont Cœlius.

De Rome l'an 586.
Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

la ville, & un pan de la muraille. a A Anagnie, le vent avoit soulevé un gros tourbillon de poussiere. b A Lanuvium, il avoit paru un c Météore brillant. C'en fut assés, pour ordonner aux Décemvirs de consulter les Livres Sibyllins. Ceux-ci décernérent des priéres publiques, durant un jour, firent immoler cinquante chévres dans la Place publique, & purifiérent la ville par des lustrations. Enfin, par un Arrêt du Sénat, on fit les mêmes présents aux Dieux, & on leur immola la même

Varron en parle au quatriême Livre de la Langue Latine; & Ovide au troisiême Livre des Fastes. Il est pourtant vray, que les Géographes anciens, & les Historiens de Rome, ont fait mention d'une ville de Calabre, appellée *Minervium*. Les Naturels du Païs la nomment aujourd'huy *Castro*. Elle emprunta son nom d'un Temple fameux, que ceux du païs avoient consacré à Minerve. Selon Velleïus Paterculus, elle devint Colonie Romaine, vers l'an de Rome 629. sous le Consulat de Caïus Cassius Longinus, & de Caïus Sextius Calvinus.

a Nous avons parlé dans le sixiême volume de l'ancienne Anagnie, qui retient encore son premier nom, dans la Champagne de Rome.

b Voyez le quatriême volume de cette Histoire, sur la ville de Lanuvium, que les Italiens nomment présentement, *Civita-Lavina*. Elle n'est éloignée de Rome, que d'environ six ou sept lieuës. On a parlé dans le septiême volume, du culte que les habitants de cette ville rendoient à Junon, sous le titre de *Sospita*.

c Tite-Live s'exprime en ces termes, sur l'apparence de ce corps lumineux *Lanuvii fax in Cœlo visa erat.* Ces sortes de Phénoménes, que le vulgaire grossier mettoit au nombre des prodiges, n'a pas été inconnu aux anciens Philosophes. Aristote en fait mention au Chapitre cinquiême du premier Livre des Météores. Il donne à ce corps lumineux le nom de *Chévre*, quand par des mouvements irréguliers, il paroît s'élancer, & bondir, s'il est permis d'user de ce terme, à la maniére des Chévres. Si ce Météore a la forme d'un corps oblong, entraîné d'une partie du Ciel à l'autre, par un mouvement régulier, alors le même Philosophe le distingue par le nom de *poutre*. Ce sont-là de ces effets naturels, qui se sont renouvellés en certains temps, & qui n'étonnent plus aujourd'huy que les ignorants. Voyés ce que nous avons remarqué dans le troisiême volume, au sujet des prétendus prodiges rapportés par les Historiens de l'ancienne Rome.

quantité de victimes, dans tous les Temples, pour les victoires de l'Illyrie, & de Macédoine, qu'on en avoit ſacrifié pour la défaite d'Antiochus.

De Rome l'an 586.
Conſuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

Après la Religion, le ſoin le plus preſſant de Rome fut, de régler l'état des deux Royaumes nouvellement conquis. L'Illyrie & la Macédoine n'avoient plus de Rois. Ces deux belles Régions étoient, en entier, ſous la puiſſance des Romains. Il étoit libre au Sénat, d'en fixer la deſtinée, & d'y établir le genre de gouvernement, qui ſeroit le plus à l'avantage des Conquérants. Il eſt aiſé de juger, que la République victorieuſe, ne fut pas d'humeur à laiſſer ſubſiſter l'Etat Monarchique, parmi des Nations, dont les Souverains l'avoient ſi ſouvent traverſée. Toute la délibération ne roula donc, que ſur deux partis, qui paroiſſoient les ſeuls à prendre. Le premier étoit, de réduire l'Illyrie & la Macédoine en Provinces Romaines, comme la Sicile, & l'Eſpagne, & d'y envoyer, tous les ans, des Préteurs, pour les régir, ſous l'autorité du Senat, & du Peuple de Rome. Le ſecond parti étoit, d'affranchir ces deux Régions, & d'en faire deux Républiques, tributaires neanmoins, & par-là dépendantes de la République dominante. On ne peut deviner aujourd'huy quel fut le motif, qui détermina le Sénat, plûtôt au dernier parti, qu'au premier. L'Hiſtoire ne nous en a rien appris.

Si-tôt qu'on eut conclu pour la liberté des Illyriens & des Macédoniens, on ne parla plus que de faire ſur les lieux la députation ordinaire d'un certain nombre de Sénateurs, qui repréſenteroient au Levant,

De Rome l'an 586.
Consuls. Q. Ælius Pætus, & M. Junius Pennus.

la République de Rome, & qui mettroient en régle le nouveau gouvernement. Les deux Généraux, Paul Emile, & L. Anicius, étoient restés, l'un en Macédoine, l'autre en Illyrie. Ces deux Vainqueurs devoient être les Chefs de la Commission, & les Sénateurs qu'on y alloit députer, n'étoient destinés qu'à les aider de leurs conseils. Le Sénat choisit donc [a] cinq Commissaires pour l'Illyrie [b] & dix pour la Macédoine. Parmi eux, on comptoit des hommes distingués par les premiéres places de la République, qu'ils avoient occupées avec honneur. Quoyque la République eût une confiance entiére en leur sagesse, elle jugea néanmoins, qu'elle devoit dresser le plan du nouveau gouvernement, qu'ils iroient établir dans leurs départements. Ce fut comme un ébauche des Reglements, que les deux Généraux, Paul Emile, & Anicius prescriroient aux Peuples, qu'ils avoient assujettis: Les voici, tels que l'antiquité nous les a transmis.

1°. *Les Illyriens & les Macédoniens joüiront d'une entiére liberté, & seront affranchis de toute domination Royale, afin qu'il paroisse que Rome n'asservit pas les Nations libres; mais qu'elle délivre de l'esclavage les*

a P. Ælius, qui déja avoit été Consul, Caïus Cicéréïus, Cn. Bœbius Tamphilus, qui tous deux avoient éxercé les fonctions de Préteur; P. Térentius Tuscivicanus, & Publius Manilius, furent les cinq Commissaires que le Sénat choisit, pour régler le sort de l'Illyrie, conjointement avec Anicius, qui venoit de subjuguer cette contrée.

b Les dix Députés que le Sénat destina pour la Macédoine, furent Aulus Postumius Luscus, Caïus Claudius, qui avoient été élevés à la dignité de Censeur; Caïus Licinius Crassus Collegue de Paul Emile, Cneïus Domitius Ænobarbus, Servius Cornelius Sulla, Lucius Junius, Caïus Antistius Labeo, T. Numisius, Aulus Terentius Varro. Le nom du dixiême a échappé à Tite-Live, ou à ses Copistes.

Peuples

Peuples asservis. 2°. La liberté que les Illyriens & les Macédoniens auront recouvrée, ils la conserveront à perpétuité, sous la protection du Peuple & du Sénat Romain. 3°. Les tributs sur les métaux, que produisent les mines de Macédoine, seront abolis, aussi-bien que les conventions faites avec des Traitants, pour les recueïllir; puisque la liberté n'est pas parfaite, lorsqu'on éxige des droits, par le ministére des Publicains. 4°. Les Macédoniens ne seront jamais commis aux recettes publiques, puisqu'ils ne pourroient les lever, ni sans vexation de leur part, ni sans trouble de la part des Peuples. 5°. On établira une Diéte générale dans chacune des deux Nations, & la Diéte aura soin, que les particuliers n'abusent point par des complots séditieux, de la liberté que Rome leur aura accordée. 6°. La Macédoine sera partagée en quatre Cantons, qui auront chacun sa Diéte particuliére. 7°. L'Illyrie & la Macédoine ne payeront de tribut aux Romains, que la moitié de ce qu'ils payoient à leurs Rois. 8°. Le Sénat abandonne le reste des réglements, à la sagesse des Généraux & des Commissaires.

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

Munis de ces instructions, les quinze Commissaires s'embarquérent pour le voyage du Levant. De leur côté, les deux Consuls de l'année, Ælius Pœtus, & M. Junius partirent pour leurs départements, l'un, de la Ligurie, l'autre, de la Gaule Cisalpine. Nous les y laisserons languir dans une oisiveté peu intéressante, & nous ne suivrons que les affaires de l'Orient. Avant l'arrivée des Commissaires, Anicius en Illyrie, & Paul Emile en Macédoine, avoient pacifié les deux Royaumes. A l'égard de l'Illyrie, après la défaite & la captivité de

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

Gentius, son Vainqueur étoit resté quelques jours [a] à Scodra Capitale de ce Royaume. Il en étoit sorti ensuite, & y avoit laissé Gabinius, pour en être Gouverneur. Anicius avoit aussi donné le Gouvernement de [b] Rhizon, & [c] d'Olzinium, deux villes importantes, à C. Licinius. De-là, il s'étoit répandu dans l'Epire, région, qui durant la guerre, avoit osé se déclarer pour le parti Illyrien, & secoüer le joug de la République Romaine. Hors quatre villes les mieux fortifiées, tout plia sous les armes du Victorieux. [d] Passaron, entre autres, étoit une place forte, ou Theodote & Antinoüs, les deux Chefs du soulevement, s'étoient réfugiés. Ceux-cy,

a Scodra porte aujourd'huy le nom de *Scutari*. Nous en avons parlé cy-dessus.

b Rhizon, ou Rhizana, & Rhizinum, selon Pline & Ptolémée, étoit située, au rapport de Polybe, Livre deuxième, sur les bords d'un Fleuve du même nom. Quelques Géographes modernes la placent entre Epidaure & Lissus. Le Noir croit retrouver sa situation dans l'endroit où est présentement *Rizano*, Bourgade de Dalmatie, élevée sur une hauteur. Volaterran la confond avec *Cataro*. Le Golfe de Rhizon est en effet le même que celuy de *Cataro*. Mais cette derniere position ne peut s'accorder avec le témoignage de Polybe, qui dit formellement, que la ville de *Rhizon* étoit avancée dans les terres, & assès éloignée de la mer. Il en est cependant qui la reculent jusqu'à la côte de la mer Adriatique, dans le voisinage de *Melanto Picolo*, à peu de distance de Raguse. Il est aisé de concilier ces deux opinions, en distinguant avec Ptolémée, deux villes de Dalmatie, dont l'une se nommoit *Rhizinum*, l'autre *Rhizana*. Il assure, que la premiére étoit une ville maritime. Il met la seconde au nombre des villes Méditerranées. En ce cas, Rhizana ne sera point différente de celle dont Polybe fait icy mention.

c Olzinium, que Ptolémée appelle *Vlcinium*, subsiste encore, près de l'embouchûre du Drin, sur les côtes de la mer Adriatique, à vingt-quatre milles de *Scutari*, en allant à l'Occident. C'est aujourd'hui *Dulcigno*. Pline remarque, que dans l'antiquité la plus reculée, elle eut le nom de *Colchinum*, terme emprunté d'une Colonie des Peuples de la Colchide, qui avoient suivi la fortune de Jason & de Médée.

d Passaron étoit une ville située dans le Païs des Molosses.

De Rome l'an 586.
Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

qui craignirent pour eux-mêmes, persuadérent à la Bourgeoisie de fermer leurs portes, & de soutenir un siége. Un autre Theodote jeune homme plus sage que les Chefs des révoltés, inspira à ses Compatriotes, de se rendre au Préteur. Il fut écouté, & les deux Auteurs de la sédition se jettérent, en désesperés, à travers les Légionnaires, & périrent dans la mêlée. [a] Tecmon autre place de l'Epire, voulut d'abord faire quelque résistance, à la sollicitation de je ne sçay quel Cephalus, homme accrédité dans le Pays. Les habitants enfin se défirent de Cephalus, & se donnérent aux Romains. Cet exemple effraïa le reste de l'Epire. [b] Horreum & Phylacé deux Forteresses considérables, reçurent les troupes Romaines dans leur enceinte, & depuis, toute la contrée fut tranquille. Cependant Rome réservoit un terrible châtiment à ces infidéles Alliés.

Il ne resta plus au Préteur, que de retourner à Scodra, pour se mettre à la tête des cinq Commissaires, que Rome y avoit députés. Ce Conseil jugea à propos de convoquer une Assemblée de tous les Notables du Royaume. Ce fut-là qu'Anicius déclara aux Illyriens les favorables résolutions du Sénat Romain. Par la voye d'un Héraut, la liberté fut renduë à toute la Nation. On luy promit, qu'incessamment Rome retireroit ses garnisons de toutes les places qu'elles occupoient. Enfin, on les assura, que les Romains, dans la suite, n'éxigeroient de

a Etienne de Bysance place Tecmon dans la Thesprotie. D'autres la rapprochent du canton des Cassiopéens, vers les bords du Fleuve Arachtus.

b Il est difficile de deviner en quel endroit de l'Epire, étoient situées les deux Forteresses, Horreum & Phylacé.

De Rome l'an 586.
Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

l'Illyrie, que la moitié des Tributs qu'elle payoit à ses Rois. On voulut même, qu'un certain nombre de Villes & de Provinces, qui s'étoient données, de leur gré, aux Romains avant la défaite de Gentius, fussent à perpétuité exemptes de toute contribution. Enfin, on divisa le Royaume de Gentius en trois cantons. Le premier renferma [a] l'Illyrie proprement dite. Le second, comprit tout [b] le païs des Labéates; & le troisiéme, les Provinces des [c] Agravonites, des [d] Rhizonites, & des Olziniates. [e] Ce partage dura long-temps; & Pline fait mention des trois parties, que renfermoit l'Illyrie, sous le nom de [f] Salonites, de [g] Scardonites, & de

Plin. l. 3. capp. 21. & 22.

a L'Illyrie, proprement dite, comprenoit cette étenduë de Païs, qui est entre le Drin, & le Fleuve *Naro*, C'est aujourd'huy le canton de la Dalmatie, le plus avancé dans les terres.

b La contrée des Labéates, renfermoit le territoire de *Scutari*, & les environs d'un Lac du même nom, dans le voisinage de la Macédoine.

c Par le nom d'Agravonites, on croit que Tite-Live a voulu désigner un Peuple, qui habitoit un canton de l'Illyrie, le plus voisin d'Epidaure, sur les côtes de la mer Adriatique. D'autres conjecturent, que cette Nation occupoit la ville d'Ascrivium, & le païs circonvoisin, du côté de *Castel Nuovo*.

d Les Rhizonites, & les Olziniates, étoient répandus aux environs de Rizano, de *Cataro*, & de Dulcigno.

e De ce partage, il est aisé de conclure, que l'ancien Royaume de Gentius renfermoit ces Provinces de l'Illyrie & de la Dalmatie, qui s'étendent depuis le Fleuve Titius, autrement le *Kerka*, Fleuve qui se décharge dans la mer Adriatique, jusqu'au mont *Scardus*, appellé aujourd'huy *Maranai*, & les monts Cerauniens en Albanie. A ce compte, il auroit eu quatre-vingt-dix, ou cent lieuës de longueur, sur vingt-cinq au plus de largeur.

f Les Salonites empruntérent leur nom de la ville de *Salona* leur Capitale, qui donna le sien au Fleuve voisin. Elle étoit autrefois une des plus grandes & des plus peuplées de la Dalmatie. Depuis qu'elle a été ruinée par les Sclavons, il n'en reste plus que quelques débris. Près de-là on a bâti un petit Fort, qui est aussi appellé *Salona*, à cinq milles de *Spalato*.

g Les Scardonites habitoient le territoire de *Scardona*, ville située sur les confins de la Dalmatie, & de la Liburnie, vers l'embouchûre

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS, *Tit. Liv. l. 45.*

a Naronites. Anicius n'eut pas plûtôt fini ce grand ouvrage, qu'il alla passer l'hyver à Passaron en Epire, pour y attendre le moment de son rappel en Italie.

Tout étoit arrangé dans l'Illyrie, tandis que la Macédoine n'étoit pas encore assurée de son sort. On y attendoit, de jour à autre, l'arrivée des dix Sénateurs, qui devoient y composer une Cour Souveraine, pour régler le nouveau Gouvernement, de cette région conquise. Cependant, Paul Emile profita des beaux jours de l'Automne, & alla faire une visite pacifique des plus belles Provinces de la Gréce. Le principal motif de ce voyage, fut l'utilité de Rome; mais la curiosité y eut un peu de part. L'idée que la Poësie & que l'Histoire donnoient alors de la magnificence des villes Grecques, fut un attrait pour Paul Emile. Après avoir fait prendre & saccager par ses troupes b quelques pla-

du Fleuve *Titius*. Elle est présentement ensévelie sous ses ruines. Ptolémée donne aussi le nom de *Scardona*, à une des deux petites Isles qui sont voisines de l'Illyrie. La premiere se nomme *Scherda*, & la seconde *Scherdiza*.

a Les Naronites furent ainsi nommés, d'une ancienne ville de Dalmatie, que Pline appelle *Narona*, & Ptolémée *Narbona*. Le Fleuve & la ville portent aujourd'huy le nom de *Narenta*. Elle est fort déchûë de ce qu'elle étoit autrefois.

b La ville d'Agasse, après s'être donnée d'elle-même aux Romains, venoit de se déclarer une seconde fois en faveur de Persês. Paul Emile en fut informé. Aussi-tôt il envoya son fils Quintus Fabius revenu depuis peu de Rome, à la tête d'un corps de troupes, pour châtier les habitants. La ville fut abandonnée au pillage, aussi-bien qu'*Æginium*. Les Citoyens de cette derniere ville, persuadés que la nouvelle de la défaite de Persês, n'étoit fondée que sur des bruits, ou faux, ou incertains, avoient fait main-basse sur quelques soldats Romains. Fabius vengea ce massacre, d'une maniere capable de tenir en respect les villes qui se déclaroient encore pour le parti du Roy de Macédoine. Au reste, Æginium, dont il s'agit ici, ressortissoit de la Macédoine. Ainsi, elle est diffé-

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. Ælius Pætus, & M. Junius Pennus.

ces rebelles de la Macédoine, a il prit la route de Thessalie, pour entrer dans le cœur de la Gréce. Son escorte ne fut pas considérable; mais il se fit suivre d'une infinité de chariots, chargés des dépoüilles enlevées sur Persês, & dont il avoit trouvé les magasins remplis. Paul Emile en fit la matiére des immenses libéralités qu'il répandit dans les lieux de son passage. Chemin faisant, il alla visiter le Temple de Delphes, si fameux par les Oracles qu'on y rendoit. Là, le Romain vit une magnifique Colomne quarrée, que Persês avoit fait construire, pour poser dessus sa Statuë en or. *Il est juste*, dit-il, *que les Vaincus cédent la place à leurs Vainqueurs.* Paul Emile fit donc ériger la sienne, & laissa dans Delphes de magnifiques monuments de sa gloire & de sa piété.

De-là, le Proconsul entra dans la Béotie, & se transporta dans un Temple soûterrain, dédié b à

rente d'une autre ville du même nom, située au-dessus des sources de la riviére d'Ion, dans l'Estiotide, aux environs de la Pélagonie Tripolite. Tite-Live ajoûte, que L. Posthumius se transporta par ordre de Paul Emile, à la vûë d'Ænia, ville située dans la partie Septentrionale d'une Province de la Macédoine, qui s'étendoit vers les bords du Fleuve Axius, près du Golfe Thermaïque. Pour cette raison la contrée eut le nom de *Paraxia.* La ville qu'on croit être aujourd'hui la même que *Moncastro*, fut livrée à la fureur du Soldat, en punition du refus opiniâtre qu'elle fit de se soumettre à la domination Romaine.

a Paul Emile, pendant son absence, confia le commandement de l'armée Romaine, au fameux Caïus Sulpicius Gallus, qui réünissoit en sa personne les qualités d'un habile Général, avec celles d'un sçavant Astronome, comme nous l'avons remarqué cy-dessus, à l'occasion de l'éclypse de Lune, qui précéda la bataille de *Pydna.*

b Paul Emile fut accompagné pendant sa route, de son propre fils, Publius Cornelius Scipion, surnommé Emilianus, & d'Athénée, frere du Roy de Pergame.

Un des plus fameux Oracles de la Béotie, fut celuy de Trophonius. C'est le nom que l'Antiquité Payenne donnoit à un de ses Héros. Elle le disoit fils d'Apol-

Jupiter, ſurnommé Trophonius, dans la ville de

De Rome l'an 586.
Conſuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & JUNIUS PENNUS.

lon, & le mettoit au rang des premiers, & des plus illuſtres Architectes de la Gréce. Pauſanias lui donne pour frere Agaméde, qui s'étoit diſtingué, par la ſupériorité de ſes connoiſſances, dans toutes les parties de l'Architecture. Ciceron, au premier Livre de Tuſculanes, aſſure, que ces deux grands hommes, unis l'un & l'autre par les liens d'une amitié tendre, bâtirent le fameux Temple de Delphes. Après avoir achevé leur ouvrage, ils s'adreſſérent à Apollon, le Dieu tutelaire de la Ville & du nouveau Temple. En récompenſe de leur peine & de leur zéle pour l'intérêt de ſon culte, ils demandérent ce qui étoit le plus avantageux à un homme mortel. Trois jours après, ajoûte Ciceron, on les trouva ſans vie, pour faire entendre, que la mort, eſt en quelque ſorte, le plus grand de tous les biens, parce qu'elle eſt la fin de tous les maux. Le récit de Pauſanias eſt bien différent, & l'on peut dire, qu'il n'eſt pas favorable à la mémoire des deux Architectes. Il n'importe, les Grecs mirent Trophonius au nombre de leurs Divinités, luy rendirent des hommages religieux, & célébrérent en ſon honneur des Fêtes, qui de ſon nom furent appellés Trophonies. Les Oracles qu'il rendit, accréditérent bientôt le nouveau Dieu, dans l'opinion des Peuples. Pauſanias l'avoit conſulté lui-même, & pouvoit en parler en homme inſtruit. Auſſi, nous a-t-il laiſſé une ample deſcription de l'Oracle de Trophonius. Nous ne pouvons refuſer au Lecteur un abrégé exact de ce que cet Ecrivain nous en a appris. Ce détail n'eſt point étranger à une Hiſtoire, qui par ſon étenduë immenſe, devient en quelque ſorte, celle de tous les Païs & de tous les Peuples.

L'Oracle de Trophonius étoit placé ſur une colline, dont l'enceinte fut fermée par une muraille de pierres blanches incruſtées de marbre. Le mur élevé à hauteur d'appuy, ſoûtenoit pluſieurs Obeliſques d'airain. Dans l'intérieur de cette enceinte, étoit une caverne creuſée de main d'homme. Elle avoit une ouverture d'environ quatre coudées de large. On n'y deſcendoit qu'à la faveur d'une petite échelle. A l'extrémité de la caverne, étoit un antre, fort étroit à ſon entrée. Pour paſſer dans cette ſeconde caverne, on ſe couchoit à terre, & l'on portoit entre ſes mains des gâteaux préparés, avec du miel. On paſſoit les piés dans l'ouverture de l'antre. Tout à coup on ſe ſentoit emporté juſqu'au fond, par une force inviſible. Celui qui avoit pris le parti de ſe laiſſer conduire dans ce lieu ténébreux, ſe ſoumettoit, par obligation, à je ne ſçai combien de menuës obſervances, plus bizarres les unes que les autres. Il ne pouvoit s'y ſouſtraire, ſans ſe rendre coupable d'irréligion. D'abord il ſe confinoit pendant un certain nombre de jours, dans une eſpece de Sanctuaire conſacré à la bonne Fortune, & au bon Génie. Ce temps ſe paſſoit en purifications, & en expiations de toutes les ſor-

Lébadie. Ce lieu lui-même avoit eu le nom de

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. Ælius Pætus, & M. Junius Pennus.

-tes. Les eaux du Fleuve Hercinas étoient destinées à ces usages. On faisoit couler le sang de plusieurs victimes, en l'honneur de Trophonius, & de ses enfans, Apollon, Saturne, Jupiter, surnommé *Roy*, Junon, & une Cérés appellée Europe Nourrice du prétendu Dieu, avoient leurs sacrifices particuliers. L'Aspirant, dans ces jours d'épreuves, ne se nourrissoit que de chairs sacrifiées, aussi-bien que les Prêtres qui présidoient à ces cérémonies. Ce n'étoit point encore assés. Des Dévins, en titre d'office, consultoient avec attention, les entrailles des différentes victimes, qui avoient été immolées. Par-là ils prétendoient s'assurer du consentement de Trophonius, qui ne permettoit pas à tout le monde l'entrée de son antre. Cependant les entrailles des animaux, eussent-elles été les plus favorables du monde, l'induction qu'on en tiroit, étoit comptée pour rien. Les entrailles d'un certain Bélier, décidoient pour ou contre, en dernier ressort. Si leur rapport étoit à souhait, on menoit le Suppliant prês des bords du Fleuve Hércynas. Là, deux jeunes enfans, âgés au plus de treize ans, le lavoient, & le frottoient d'huile dans toutes les parties du corps. Aprês quoy, les Prêtres le conduisoient jusqu'à la source du Fleuve. On puisoit de l'eau dans deux Fontaines, dont l'une avoit le nom de Léthé; & l'autre, de Mnémosine. Les eaux de la premiere Fontaine passoient pour avoir la vertu d'effacer toutes les idées profanes. Celles de la seconde, disposoient à conserver les traces de tous les objets qui devoient se montrer, ou se faire entendre dans la caverne. Celui qui avoit subi toutes ces épreuves, se rendoit dans le lieu qui renfermoit la Statuë de Trophonius, fabriquée, disoit-on, par le célébre Dédale. La vûë du Simulachre n'étoit permise que dans de pareilles circonstances. Il n'avoit pas plûtôt achevé sa priére, qu'on le couvroit d'une robe de lin, orné de bandelettes. Ensuite il alloit à l'Oracle, & descendoit dans l'antre fatal, vers le temps le plus sombre de la nuit. C'étoit-là, que l'avenir se dévoiloit, ou par des visions, ou par des sons articulés. Enfin, il sortoit de l'antre par la même ouverture, ou plûtôt, une vertu secrette, le repoussoit dehors les piés devant, comme il y étoit entré. De-là, on le remenoit tout hors de luy dans la Chapelle du bon Génie, on le faisoit asséoir sur le thrône de Mnémosine, ou de la Mémoire; on lui laissoit rendre compte des objets qu'il avoit vûs ou entendus. Enfin on l'obligeoit à transcrire sur des tablettes tous les secrets que Trophonius luy avoit revelés. Peu à peu l'initié reprenoit ses sens. L'horreur qui l'avoit saisi, se dissipoit; & délivré de ses fraïeurs, il pouvoit rire en liberté. Au milieu de tout cet appareil lugubre, les plus résolus auroient tremblé. De-là, le proverbe qui avoit cours; *Il a consulté l'antre de Trophonius*, pour exprimer un homme sérieux & mélancholique. Ces sortes d'Oracles

l'Architecte

l'Architecte qui avoit fait creuser le sanctuaire dans un roc, où cet habile Ouvrier avoit long-temps rendu des Oracles. La célébrité du Temple y attira le Général Romain. Aprês y avoir immolé des victimes, en l'honneur de Jupiter, & [a] d'Hercinna l'une des Compagnes de Proserpine, Paul Emile se rendit à Chalcis. L'envie de voir l'Euripe, & son reflux, & de visiter l'Eubée, le conduisit dans cette superbe Cité. Ce fut une nouveauté pour luy, de voir un pont sur un bras de mer, joindre ensemble une Isle au continent. [b] Aulide étoit trop voisine de Chalcis, pour négliger de voir un Port si célebré par la Fable. Ce fut l'à qu'Agamemnon immola sa fille Iphigénie, pour obtenir à sa flotte des vents favorables. Le Romain y rendit ses hommages à Diane, qui y avoit un Temple. D'Aulide, Paul

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

étoient-ils l'ouvrage des Démons, ou d'une troupe de Prêtres imposteurs, qui abusoient de leur ministére, pour séduire les Peuples ? C'est un point de discussion, qui n'appartient point à notre Histoire. Il suffit de dire, que les Grecs attribuoient les réponses qu'on recevoit dans l'antre de Trophonius, à un de ces Génies supérieurs, que le Paganisme plaçoit parmi les Divinités de la seconde classe.

Au reste, le nom de Jupiter, que Tite-Live, joint avec celuy de Trophonius, étoit un titre d'honneur, que les Payens donnoient à leurs Divinités favorites, comme nous l'avons remarqué ailleurs. Les habitans de Lébadie, ville située dans la Béotie, entre le mont Hélicon & Chéronée, consacrérent à ce Dieu un Temple, & un bois qu'ils avoient planté aux environs.

a Si l'on en croit le témoignage du Scholiaste de Lycophron, Hercinna étoit fille de Trophonius. Elle fut, dit-il, la premiére qui rendit à son pére, des honneurs divins. C'est d'elle que le Fleuve Hercynas, dont nous avons parlé dans la note précédente, avoit emprunté son nom.

b Aulide étoit une Ville & un Port de la Béotie, vis-à-vis de l'Eubée, & à peu de distance de Chalcis. Strabon assure, que ce Port pouvoit contenir cinq cents galéres. Tite-Live, sur la garantie d'Homere, dit, que les mille vaisseaux qui composoient la Flotte d'Agamemnon, y furent à l'abri.

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. Ælius Pætus, & M. Junius Pennus.

Emile passa dans l'Attique. Le premier objet digne de sa curiosité, fut [a] le Temple d'Amphiaraüs. La situation du lieu arrosé d'un grand nombre de belles fontaines; & l'ancienneté de ce fameux Sanctuaire, fournirent un agréable spectacle au Général. Après tout, rien ne le charma plus, que le séjour d'Athénes. Ce fut là qu'il trouva rassemblées les différentes beautés, que l'industrie humaine est capable de présenter aux yeux. Tout ce que le

a Amphiaraüs fut un de ces Héros, que la vanité Grecque avoit mis au nombre des Dieux. On le disoit fils d'Apollon, & d'Hyperméneſtre. Comme il passoit pour avoir reçu du Ciel le don de prévoir les choses futures, il se défendit d'aller à la guerre de Thébes, & de joindre ses armes avec celles d'Adraste, Roy d'Argos, contre Etéocle, frere de Polynice. Il prévit que cette guerre lui seroit fatale, & qu'il y périroit infailliblement. Ainsi il prit le parti de se cacher, pour se dérober aux recherches d'Adraste. Sa femme Eryphile, éblouie à la vûë d'un Collier d'or, qu'on fit briller à ses yeux, luy manqua de fidélité. Elle découvrit le lieu de sa retraite. Le malheureux Amphiaraüs fut donc forcé de prendre les armes, & de se rendre à la vûë de Thébes assiégée par Polynice. Avant que de partir, il chargea son propre fils Alcméon, du soin de venger la perfidie d'Eryphile, Ce fils, trop docile aux ordres d'un pere outré, n'eut pas horreur d'attenter sur les jours de sa mere. Il lui donna le coup de la mort, après avoir appris la funeste catastrophe d'Amphiaraüs, qui fut englouti tout vivant, avec son char, aux environs de Thébes. Cependant, les Grecs, immortalisérent son nom, & l'honorérent comme une Divinité. A Orope ville d'Attique, située sur les confins de la Béotie, les Citoyens lui érigérent un Temple, & une Statuë de marbre. On se persuada que ce Dieu rendoit des Oracles par les songes. Les Peuples prévenus de cette opinion, abordoient de toutes parts au Temple d'Amphiaraüs. Avant que de le consulter, ils lui immoloient un mouton; ils en écorchoient la peau, qu'ils étendoient par terre, & s'endormoient dessus, en attendant un songe décisif, qui leur donnât l'éclaircissement de ce qu'ils souhaitoient. Après avoir eu leur réponse, ils passoient au bord d'une Fontaine appellée aussi *Amphiaraüs*, où il n'étoit pas permis de se laver. Ils y jettoient, en forme de Tribut, plusieurs piéces d'or & d'argent. Voyez, sur cela, Strabon, Pausanias, & entr'autres, Diodore de Sicile.

pinceau & le ciseau peuvent éxécuter de plus merveilleux, s'y voyoit dans les Temples, & dans les maisons particuliéres. On admiroit la Citadelle d'Athenes, où étoit situé ce magnifique Temple de [a] Pallas, d'où la ville avoit tiré son nom. [b] Ses trois Ports, superbement construits, faisoient ressouvenir de tant d'illustres Capitaines, qui en étoient sortis, avec des flottes, pour aller porter la guerre, & signaler leur vertu, en tant de lieux. Paul Emile fut sur-tout étonné de cette longue suite de murailles épaisses, & d'une construction merveilleuse, qui joignoient le Port à la Ville. Aprés avoir rendu ses hommages à la Déesse, qu'on adoroit à Athénes, le Romain en partit, & vint en deux jours à Corinthe. Il y fut surpris de la hauteur prodigieuse de cette fameuse montagne enclose dans l'enceinte des murs, sur laquelle les Corinthiens avoient bâti [c] leur Citadelle. Quel enchantement pour luy, de voir un grand nombre de ruisseaux, couler depuis la cime, jusqu'au pié de la montagne, & tomber par cascade dans les ruës, pour les arroser. La vûë de

a C'est dans ce Temple que fut placé la Statuë de Minerve, un des chefs-d'œuvre du célébre Phidias, & une des merveilles de l'Antiquité.

b Les anciens Auteurs donnent à ces trois Ports, les noms de Pyrée, de *Munichia*, & de Phalére. Le premier, qui se nomme présentement *Pyreo*, étoit à l'embouchûre du Céphise. Le second, appellé aujourd'huy *Mancina*, étoit situé à l'embouchûre du Fleuve *Ilissus*. Thémistocle renferma les deux premiers dans l'enceinte d'Athénes, à la faveur d'un mur de circonvallation. Pour le Port de Phalére, il tenoit à la ville dês le tems même de la guerre de Troye. Diane avoit dans le second un Temple três-fameux. C'étoit l'azile le plus ordinaire, de ceux que l'on poursuivoit pour dettes.

c On a parlé ailleurs de la Citadelle de Corinthe, qui, à cause de son élévation, fut appellée *Acrocorinthus*.

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

l'Isthme fut encore un agréable amusement pour le Romain. Deux mers, séparées par une langue de terre, furent à ses yeux une espéce de prodige. Cependant, il quitta ce lieu si charmant, pour aller à Sycione d'abord, & ensuite à Argos. Cette ville si ancienne, & si célebrée par les Poëtes, présenta mille nouveautés à l'illustre Voyageur; mais rien ne le frappa plus, que la Statuë a de Jupiter Olympien, dans la ville d'Olympie. Ce chef-d'œuvre de l'art, étoit l'ouvrage du célebre b Phidias, Sculp-

a Rien n'étoit plus somptueux, que la structure du Temple consacré en l'honneur de Jupiter Olympien. Pausanias en a fait une ample description. Les Oracles, qui s'y rendoient, & la célébrité des Jeux Olympiques, y attiroient le concours & les présents de la plûpart des Peuples de la Gréce & de l'Asie. Pour la Statuë de Jupiter, qui passoit alors pour une des merveilles du monde; l'Auteur que nous vènons de citer, n'en parle qu'avec admiration. Ce superbe Colosse, dit-il, est travaillé en or & en yvoire. Il a soixante piés de hauteur, & représente le Maître des Dieux, assis sur un Thrône, enrichi d'or & d'yvoire, comme la statuë. Il a sur sa tête une couronne d'or tissuë en façon de branches d'olivier. De la main droite il tient un simulachre de la victoire, qui est elle-même couronnée d'or. L'autre main porte, un sceptre, formé de l'alliage de tous les métaux, & surmonté d'une Aigle. La chaussure du Dieu est d'or massif, aussi-bien que sa drapperie, que le Sculpteur a eu soin d'orner de fleurs de lys, répanduës avec art, & de différentes figures d'animaux. Le Thrône est enrichi de pierreries, & chargé de bas-reliefs, de simulachres, & de diverses répréséntations, d'un goût exquis. Sur la base de la statuë, on lisoit cette Inscription Grecque, Φιδίας Χαρμίδου υἱὸς Ἀθηναῖος μ'Ἐποίησε c'est-à-dire, [JE SUIS L'OUVRAGE DE PHIDIAS ATHENIEN, FILS DE CHARMIDE.] Ceux qui voudront en sçavoir davantage, peuvent recourir à Pausanias. Il est entré sur cela dans un détail, qui n'a rien de commun avec l'Histoire Romaine. Il ne faut pas cependant oublier la remarque de Strabon, touchant cette énorme statuë. Elle étoit si haute, dit le même Auteur, qu'elle n'auroit pû être debout, sans percer la voute.

b Phidias est celuy de tous les Statuaires de l'antiquité, qui se soit fait un plus grand nom, par la beauté de ses ouvrages. Appuyé de la protection de Périclês, les Magistrats d'Athenes lui confiérent l'intendance des Bâtiments. Cette nouvelle dignité soutenuë d'un

teur inimitable, dont la mémoire ne périra jamais. La vûë du Dieu remplit Paul Emile d'admiration, & de Religion tout ensemble. *C'est le véritable Jupiter d'Homére*, s'écria-t-il. *Le Prince des Poëtes, & le Maître des Sculpteurs, ont pû seuls remplir toute l'idée que nous avons du Roy des Dieux.* Aussi fit-il un sacrifice plus pompeux à Olympie, que par tout ailleurs. Il en dressa l'appareil avec le même soin, que s'il avoit dû sacrifier sur le Capitole.

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

Au reste, le voyage du Général Romain fut marqué dans tous les lieux, par des traits de sagesse, de libéralité, & de justice. Dans les villes de son passage, il ne voulut point informer contre ceux des Citoyens, qui s'étoient déclarés pour Persês. Il traita les ennemis secrets de Rome, avec la même distinction, que ses anciens amis. Par-là, il ne jetta point de nouvelles craintes, & retint les Peuples dans le devoir. Paul Emile fit distribuer aux indigents, de l'huile & du blé. Sur le chemin de Démétriade, par où il passa, en revenant de la Gréce en Macédoine, il vit venir à luy une troupe d'Etoliens

grand mérite, ne pût cependant le garantir contre la malignité de ses envieux. Accusé injustement de s'être approprié une partie de l'or qui lui avoit été livré pour faire la statuë de Minerve, un des plus beaux chefs-d'œuvre de ce grand homme, il fut traîné en prison. Il y mourut de douleur, ou, selon d'autres, du poison, que ses ennemis mêlérent dans les viandes qu'on lui servoit. Quelques anciens Auteurs racontent autrement le genre de sa mort. Ils prétendent que les Atheniens le condamnérent à l'éxil, & que d'Athênes il se retira dans l'Elide, où il fut tué, aprês avoir mis la derniére main à la célébre statuë de Jupiter Olympien. On peut voir ce que Plutarque, dans la vie de Périclês, Pausanias, Suidas, & Pline, ont récüeilli touchant la vie, les ouvrages, & la mort de cet incomparable Sculpteur. Il avoit un frére nommé Panée, qui excella parmi les plus grands Peintres de l'Antiquité.

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

éplorés, & en habits lugubres. Il apprit qu'ils avoient été maltraités & chassés de leur Ville par Bœbius, qui commandoit pour les Romains dans le Païs, en qualité de *Président*. C'étoit, sans doute, une Charge de nouvelle institution, dont nous n'avons point encore vû d'exemple, sous la République. Elle deviendra beaucoup plus commune sous les Empereurs. Bœbius donc avoit fait investir par des troupes le Sénat des Etoliens, avoit fait tuer plusieurs de leurs Sénateurs, & avoit condamné le reste à l'éxil. Paul Emile fit espérer à ces malheureux, qu'il leur rendroit justice. Approchant d'Amphipolis, il fut surpris de voir Persês venir au-devant de luy, accompagné d'une garde peu nombreuse. Il le reçut avec bonté; mais quand il fut arrivé à son camp, il réprimanda C. Sulpicius, à qui il avoit laissé le commandement de l'armée, durant son absence.

Enfin, les dix Députés, qui devoient représenter le Sénat Romain, dans la Macédoine, arrivérent au Levant. Si-tôt que le Général apprit qu'ils étoient débarqués à [a] Apollonie; il alla les y recevoir, & les conduisit à Amphipolis, où devoit être le Siége de ce Conseil Auguste. Le premier soin de Paul Emile, fut de resserrer plus étroitement Persês. Il le mit sous la garde d'Aulus Posthumius, avec Philippe fils aîné du Roy. Pour le cadet des deux Princes, & la Princesse leur sœur, il les fit revenir

[a] La ville d'Appollonie, dont il s'agit ici, étoit située en Macédoine, entre Amphipolis & Thessalonique, sur les bords du Fleuve *Chabrius*. Les Géographes modernes lui donnent aujourd'hui le nom d'*Erisso*.

de Samo-Thrace, où ils étoient restés. Ensuite, le Général fit publier dans tout le Royaume, un ordre pour les Chefs des dix villes principales, de se transporter à Amphipolis. On y fit conduire aussi les Registres publics, les papiers de la Couronne, & ce qui restoit des Lettres, que Persês avoit reçuës durant ses négociations avec les Rois & les Républiques de l'Orient. A l'ouverture des séances du Conseil, il se trouva un monde prodigieux de Macédoniens accourus de tous les coins du Royaume, pour entendre la décision de leur sort. Quoyqu'ils fussent accoûtumés à voir la Majesté de leurs Rois; cependant, la nouveauté du spectacle les étonna. Un Proconsul assis sur son Tribunal, environné de dix graves Sénateurs; cette troupe de Licteurs armés de leurs hâches, & de leurs faisceaux; la garde qui écartoit la foule, & la multitude des Officiers Romains, furent un objet de terreur, principalement pour des vaincus. Un Héraut fit faire silence, & Paul Emile, ne prononça que ce peu de paroles en Latin. *Vous allés apprendre, Macédoniens, ce qu'il a plu au Sénat, au Peuple Romain, & à moy, de régler sur le nouveau Gouvernement de cet Etat.* Le Préteur Octavius, qui commandoit la Flotte Romaine, & qui avoit place au Conseil, fut chargé de redire en Grec, ce que le Proconsul auroit prononcé en Latin. Jamais attention ne fût plus grande. Voici ce qui fut annoncé.

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

1°. *Tous les Peuples de la Macédoine entreront en possession de leur liberté; leurs villes seront affranchies de toute domination, & se choisiront des Magistrats, tous les ans.* 2°. *Chaque particulier retiendra la posses-*

[1] De Rome l'an 586.

Consuls.

Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

sion de ses biens en fonds, & de ses meubles. 3°. La Nation entiére ne payera aux Romains, que la moitié des Tributs qu'elle payoit à ses Rois. 4°. Toute la Région conquise sera divisée en quatre cantons. Le premier comprendra le païs situé entre les Fleuves [a] *Strymon,* [b] *& le Nessus, & en de-là du Nessus, les Villes, Bourgades, & Châteaux, qui dépendoient de Persês, hors les Cités d'Enos, de Maronée,* [c] *& d'Abdéres.*

a Le Fleuve Strymon, que Plutarque appelle aussi *Conozus*, prend sa source au mont Orbel. De-là, il coule dans la partie la plus orientale de la Macédoine, & va se décharger dans ce Golfe de la mer Egée, qui est aujourd'huy connu sous le nom de *Golfo di Contessa*. Selon Sophien, ce Fleuve est présentement celuy qui s'appelle *Stromona*. Bellonius le nomme *Marmara*.

b Le Fleuve *Nessus* ou *Nestus*, sépare la Macédoine de la Thrace. Les anciens Géographes parlent de quelques autres Fleuves du même nom, qui couloient dans l'Illyrie, dans la Thessalie, & dans la haute Mysie. Celuy dont il est ici question, s'appelle aujourd'huy *Nesto*, au rapport de Sophien. Bellonius le nomme *Carason*.

c Abdere fut anciennement une des plus célébres villes de Thrace. Elle étoit située à l'embouchûre du Fleuve Nestus. Apollodore & Etienne de Bysance, attribuënt sa fondation à Hercule, qui lui donna le nom d'Abdére, en mémoire d'*Abderus*, un de ses Compagnons, qui fut dévoré par les chevaux de Diomède. Dans la suite, une Colonie de Clazoméniens y chercha de nouveaux établissements; mais elle ne put s'y maintenir contre les fréquentes attaques des Naturels de la contrée. Les Teïens furent plus heureux. Ils s'établirent dans cette ville sans aucune contradiction de la part des Thraces. Les Abdéritains sont fameux dans l'Histoire ancienne, par les différents fléaux qui désolérent leur territoire. Si on en croit la plûpart des Historiens de l'Antiquité, on y respiroit un air contagieux, qui causoit une espéce de phrénésie aux habitants. Les pâturages-mêmes, & les eaux des environs, étoient funestes aux animaux. Ce que plusieurs anciens Auteurs ont rapporté, de la fiévre ardente dont ils furent saisis, après avoir assisté à la réprésentation de l'Andromède d'Euripide, a toute l'apparence d'une Fable. Quoy qu'il en soit, les Abdéritains passoient pour un Peuple stupide & grossier. De-là ce Vers de Martial *Abderitanæ pectora plebis habet*, pour exprimer un homme sans esprit. Ils ne furent pas moins fameux par leur férocité, s'il est vrai qu'ils avoient coûtume de dévoüer dans certains jours marqués, pour le salut de la Patrie, quelqu'un de leurs Compatriotes,

Le

De Rome l'an 586.
Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

Le second renfermera la partie Orientale, qu'arrose le Strymon hors Héraclée, Sinticé, & le territoire de Bisalte (qui seront du premier Canton) & la partie Occidentale, jusqu'au Fleuve [a] *Axius, en y comprenant la Péonie. Le troisiéme s'étendra depuis le Fleuve Axius, à l'Orient, jusqu'au Fleuve Pénée, à l'Occident, & les vallées du mont* [b] *Bora, au Septentrion. Nous y ajoûtons la partie de la Péonie, qui s'étend de ce côté-là, depuis le Fleuve Axius, avec* [c] *Edesse &* [d] *Berée. Le quatriéme Canton, sera depuis*

qu'ils assommoient à coups de pierres. Cependant Abdére se glorifioit d'avoir été la Patrie de Démocrite. C'est ce qui a fait dire à Juvenal, au sujet de ce Pholosophe :

.,.... Cujus prudentia monstrat.
Summos posse viros, & magna exempla daturos
Vervecum in Patria, crassoque sub aëre nasci. Sat. 10.

Le Poëte fait entendre par-là, qu'il n'y a point de Païs, quelque ingrat, & quelque décrié qu'il soit, qui n'ait eu ses grands hommes. Abdére réçoit aujourd'huy différents noms. Sophien la nomme *Polystilo.* Niger l'appelle *Asperosa.* Nardus veut que ce soit *Astrizza.*

a Le Fleuve Axius, qui arrose une partie de la Macédoine, est aujourd'huy connu sous le nom de *Vardari.* Nous en avons parlé cy-dessus.

b On ne connoît point de Mont Bora en Macédoine, à moins que Tite-Live n'ait prétendu désigner le Mont Orbel, qui sépare ce Royaume de la Mœsie.

c Edesse étoit située dans l'Emathie, Province de la Macédoine, aux environs de Pella & de Berrhée, sur les bords du Fleuve Erigone. Molet luy donne le nom de *Vodéna.* Caranus, le premier des Rois Macédoniens, s'en rendit maître, à la faveur d'un troupeau de chévres, qu'un gros orage obligea de regagner la ville. Il les suivit, entra dans Edesse avec sa troupe, & força les habitants d'obéïr à ses Loix. Cette avanture vérifia la réponse de l'Oracle, qui luy avoit prédit, que des chévres luy traceroient le chemin du Thrône. Ce Prince y fixa son séjour. Mais dans la suite, ses successeurs le transférérent à Pella. Edesse, au rapport de Justin, fut le lieu de la sépulture des Rois de Macédoine. Caranus, après sa conquête, changea le nom de cette ville, en celuy d'*Ægea*, terme Grec, qui fait allusion à la maniére dont il s'en étoit rendu maître. Cependant Ptolémée n'est pas du sentiment de Justin, il distingue Ægée, de la ville même d'Edesse. La Mésopotamie avoit aussi une ville d'Edesse, dont nous parlerons en son temps.

d Berrhée, aussi-bien qu'Edesse,

De Rome l'an 586.
Consuls. Q. Ælius Pætus, & M. Junius Pennus.

le mont Bora, jusqu'aux confins de l'Illyrie, & de l'Epire. 5°. Ces quatre Cantons ressortiront chacun de sa Ville principale. Amphipolis sera la Capitale du premier Canton; Thessalonique, du second; Pella, du troisiéme; & [a] Stobos en Pélagonie du quatriéme. Ce sera dans ces Capitales, que se tiendront les Diétes particuliéres de chaque Canton, que s'éliront les Magistrats, & que s'apportera l'argent du Tribut. 6°. Il ne sera permis à personne de se marier, & d'acheter des terres, ou des maisons, hors de son Canton. 7°. Il est défendu à tout Macédonien de travailler aux mines d'or & d'argent; mais on leur permet de travailler aux mines de cuivre & de fer. 8°. On leur défend de se servir du sel transporté d'une autre Région. 9°. Nous voulons que la Péonie, qui est redemandée par les Dardaniens, comme une de leurs anciennes dépendances, joüissent d'une parfaite liberté; mais nous accordons aux Dardaniens, de faire le commerce de leur sel, avec la Macédoine, & qu'on en établisse un Grenier à Stobos. 10°. Nous défendons de couper en Macédoine, ou d'y laisser couper par des Etrangers, du bois propre à la construction des navires. 11°. Nous permettons aux Provinces voisines de l'Etranger, d'avoir des garnisons, & de les entretenir dans leurs villes frontiéres.

Ces divers Réglements firent des impressions différentes sur les esprits. Les Macédoniens étoient charmés du récouvrement de leur liberté, & de la

dépendoit de l'Emathie, selon Pline & Strabon. Elle étoit située sur les rives du Fleuve *Ludias*. Holstenius la place au pié du mont *Bermius*, entre l'*Axius* & l'*Aliacmon*. Cédrénus assure, qu'elle fut réparée par l'Impératrice Iréne. De-là, elle fut appellée *Irénopolis*.

a Nous avons donné la position de ces différentes villes dans le cours de l'Histoire.

diminution de leurs impôts. Ce qui les chagrinoit, étoit la défenſe qu'on leur avoit faite, de prendre des femmes ailleurs, que dans leurs Cantons, & de changer d'habitation. *Voilà donc la Macédoine déſunie*, diſoient-ils, *faut-il que nous ne compoſions plus une ſeule Patrie, dont les membres ſoient liés entre eux!* Comme ſi chaque partie de la nouvelle diviſion n'étoit pas aſſés vaſte pour y faire des alliances, à ſon gré! Ces murmures furent paſſagers, & les Romains n'y firent qu'une légére attention. Rien n'occupa plus les Commiſſaires, que les audiences qu'ils donnérent aux Chefs des Nations Grecques, qu'ils avoient cité à comparoître devant leur Tribunal. Les Etoliens y furent admis les premiers. Ils rénouvellérent devant le Conſeil des dix les plaintes qu'ils avoient faites du Préſident Bœbius, à Paul Emile. Après une information exacte, on apprit, que ces Sénateurs Etoliens n'avoient été mis à mort, que pour avoir embraſſé ouvertement le parti de Persês. L'Arrêt fut prononcé à leur déſavantage. On déclara, & que les morts avoient été juſtement punis, & que les éxilés avoient mérité d'être chaſſés de leur Patrie. Seulement on blâma Bœbius, d'avoir employé des Soldats Romains, à une éxécution, qui n'avoit rien de militaire. Toute la Gréce étoit attentive à cette premiére déciſion des députés de Rome. Lorſqu'elle fut divulguée, elle cauſa une frayeur générale parmi ceux qui ſe ſentoient coupables, d'avoir favoriſé le Macédonien. Les Partiſans de Rome prirent ſur ceux-ci un aſcendant, qui n'eut point de bornes. Dans les Républiques, & dans les Villes libres de la Gréce,

De Rome l'an 586.
Conſuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

les amis des Romains envahirent toute l'autorité ; & s'usurpérent toutes les Charges. Telle fut l'issuë de ces partialités, qui avoient divisé les Nations Grecques durant la guerre.

En effet, on avoit compté trois factions différentes parmi les Grecs, tant que Persês avoit balancé la victoire, entre Rome & luy. La premiére, & sans doute la plus étenduë, étoit de ceux, qu'on nommoit *Perséites*. La seconde étoit des *Romanites* ; & la troisiéme, des *Indifférents*. Ces derniers, dont la faction étoit la moins nombreuse, parce qu'elle étoit composée de gens sages, ne panchoit, ni pour Persês, ni pour Rome. Ils craignoient des deux parts l'extinction de la liberté commune, & n'étoient attentifs, qu'à préserver également leurs Contrées de la tyrannie Romaine, & Macédonienne. Comme les démarches de ceux-ci avoient été prudentes, ils n'appréhendoient pas assés la vengeance des Romains. Le courroux des Commissaires ne tomba d'abord que sur les *Perséites*. Aussi les *Romanites* ne cessérent point de leur susciter des accusateurs, au Conseil des dix. Les Partisans de Rome s'étoient rendus à Amphipolis, de la Béotie, de l'Achaïe, du Péloponése, & des autres Contrées de la Gréce. Ceux-ci inspirérent aux Commissaires, qu'outre ceux qui s'étoient déclarés publiquement pour Persês, Rome avoit eu dans la Gréce, bien d'autres ennemis cachés. Ils n'exceptérent pas même ceux qui s'étoient montrés neutres, & qui avoient affecté de l'indifférence pour l'un & l'autre parti. Ils remontrérent que les Romains n'auroient jamais d'autorité paisible au Levant, qu'ils n'eussent anéanti tout à la fois, les *Perséites*, & les

Indifferents. Le plus vif de ces Délateurs étoit un nommé Callicrates Achéen, d'une grande autorité dans son païs, & que des vûës d'ambition avoient invinciblement attaché au parti Romain. Celuy-cy donna la liste d'un grand nombre de *Perséites* & d'*Indifférents*, des Contrées d'Acarnanie, d'Epire, & de Béotie. Paul Emile ordonna à tous ces accusés de le suivre à Rome, où ils se justifieroient de leur conduite. A l'égard des Achéens, que Callicrates avoit chargés en grand nombre, on jugea à propos de les juger sur les lieux, & d'envoïer en Achaïe deux des principaux membres du Conseil, pour en instruire le procès. On fit donc partir C. Claudius, & Cn. Domitius, pour l'Achaïe. Trois raisons engagérent les Commissaires à cette députation. La premiere, parce que les Achéens étoient les plus mutins des Grecs. La seconde, parce qu'on n'avoit trouvé aucune de leurs Lettres parmi les papiers de Persês, quoyqu'il n'eût eu un plus grand nombre de Partisans en aucun lieu. La troisiéme, parce qu'il falloit garantirle Délateur Callicrates, des violences de ses Compatriotes. La punition des amis de Persês, ne s'éxerça pas seulement dans la Gréce Européane, on l'étendit jusqu'en Asie. [a] Antissa, ville forte, dans l'Isle de Lesbos fut rasée, & ses habitans furent transportés à [b] Méthymne. Deux des Chefs de la Bourgeoisie, Andronicus & Néon, eurent la tête

De Rome l'an 586. Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

Polyb. in legat. n. 105.

Tit. Liv. l. 45.

a Antissa étoit autrefois une ville située dans la partie Septentrionale de l'Isle de Lesbos. Elle en fut d'abord séparée par un pétit trajet de mer. Mais à la faveur des sables, qui le comblérent dans la suite des temps, elle fut réünie à l'Isle même.

b Methymne tenoit le second rang parmi les villes de l'Isle de Lesbos, dont Mételin étoit la Capitale.

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

tranchée; l'un, pour avoir porté les armes contre les Romains; l'autre, pour avoir vendu sa Patrie au Parti Macédonien. Par ces exécutions, il est aisé de juger, quelle sorte de domination les Romains s'étoient attribuée au Levant. A les en croire, ils avoient accordé une liberté parfaite aux Peuples, qu'ils y avoient domptés. Cependant, Rome s'étoit reservé un droit de vie & de mort sur eux, & leur moindre félonie étoit vengée, par les hâches des Licteurs.

Après avoir rétabli l'ordre parmi les Nations Orientales, en partie par la douceur, en partie par la crainte, Paul Emile se préparoit au départ, & songeoit à reconduire ses Légions à Rome. Il ne luy restoit plus qu'à mettre la derniere main au nouveau Gouvernement de la Macédoine. Il convoqua donc une Diéte générale, des quatre Cantons du païs. Le Proconsul y lut à l'Assemblée la liste des Magistrats, qu'il avoit choisis luy-même, pour composer le Sénat particulier de chaque Canton. Il publia ensuite un Réglement, qui d'abord parut sévere; mais au fond, qui ne tournoit qu'à l'avantage & à la tranquillité de la nouvelle République. Il s'agissoit de faire sortir de toute l'étenduë de la Macédoine, ceux qui avoient eu part à l'ancien Gouvernement. On y comprit les Ministres d'Etat, les Administrateurs des Finances, les Commandants des Armées, & des Flotes de Persês, les Gouverneurs des Provinces, & des Villes frontiéres, & les gens employés en des Ambassades; enfin, tous les Courtisans que le Roy avoit honorés de sa faveur & de sa confiance. Ce coup inattendu don-

na de la compassion, & fit naître quelques murmures. Ensuite, les Macédoniens firent attention au caractére des personnes, que Rome éxiloit. On trouva que la plûpart étoient de vils esclaves de la Fortune, asservis aux volontés de l'ancien Maître; & qui, par leurs bassesses auprès du Roy, achetoient le droit de tyranniser ses Sujets. Les uns étoient riches à l'excês, les autres avec des biens médiocres, faisoient des dépenses immodérées, qu'ils avoient l'art de soutenir, par des concussions. Toute réfléxion faite, la Macédoine se crut bien délivrée de ces hommes sans probité, qui ne tiroient leur splendeur, que de leur crédit à la Cour, & de leurs rapines. On entendit donc avec joye prononcer l'Arrêt, qui les bannissoit de la Macédoine, qui leur ordonnoit de passer en Italie, sous peine de mort, & qui leur ôtoit les moyens de former des cabales. A l'égard des Sénateurs, de la nouvelle élection, le Proconsul leur traça des régles de Jurisprudence, si sages & si raisonnables, que le tems même Juge sévére des Loix, n'en affoiblit jamais la force. Quelle marque plus certaine, qu'elles avoient été dictées sur les plus pures lumiéres de l'équité.

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

Avant que de quitter un Païs, devenu tout Romain, par sa conquête, Paul Emile voulut luy procurer un de ces divertissements, qui faisoient les délices de la Gréce, C'étoit un spectacle composé de plusieurs joints ensemble, que les Nations Orientales aimoient à la fureur, & qu'elles appelloient *de grands Jeux*. Le Proconsul choisit Amphipolis, pour le lieu de la Fête. Dans son voyage de Gréce,

Plut. in Paulo. & Tit. Liv. l. 45.

De Rome l'an 586.
Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

il avoit invité luy-même les Peuples à s'y trouver. Par rapport aux lieux qu'il n'avoit pas visités en personne, il écrivit aux Chefs des Républiques, & aux Rois, d'y envoyer, au moins, leurs Députés. L'appareil de ces Jeux fut magnifique. Paul Emile n'épargna pas les frais, pour rassembler à Amphipolis, tout ce qu'il y avoit en Europe & en Asie de gens capables de contribuer à la somptuosité des plus grands spectacles. Il faut avoüer que les Romains d'abord ne présentoient encore dans leurs Cirques, dans leurs Amphithéâtres, & sur leurs Scénes, que des ébauches imparfaites de l'élégance, de la politesse, & de la magnificence Grecque. Le Proconsul employa ce que la Gréce entiére avoit de plus habiles Artisants, d'Acteurs célébres, de fameux Athlétes, d'illustres Poëtes, & Musiciens; enfin, de Cochers renommés, pour la conduite des Chars, & d'Ecuyers adroits, pour la course des chevaux. Il tira des thrésors de Persês, de quoy fournir à une si prodigieuse dépense. L'ordre qu'on observa dans Amphipolis, où une multitude prodigieuse de Peuple se rendit, eut quelque chose d'étonnant. On distribua des logemens avec décence, & les Députés des Cours Etrangéres, des Républiques, & des Villes libres, eurent chacun un appartement, convenable à son rang & à sa dignité. Nul ne se plaignit de la préférence, tant le Général avoit eu soin de prévenir les mécontentements. L'abondance qui regnoit dans la Ville, & les superbes repas que donna Paul Emile, ajoûtérent de nouveaux plaisirs à la célébrité. Chacun eut sa place marquée, pour les divers spectacles, & tout s'y passa sans trouble

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. Ælius Pætus, & M. Junius Pennus.

ble & ſans confuſion. Après qu'on eut étalé dans l'Arêne, & ſur le Théâtre, tout ce qui pouvoit contenter la plus avide curioſité, le Proconſul donna un feu de joye, d'une nouvelle eſpéce. On avoit raſſemblé en un monceau, mais en bel ordre, diverſes dépoüilles remportées ſur l'ennemi; dépoüilles dont les Romains ne vouloient pas charger leur flotte. On y voyoit des boucliers, des arcs, des carquois, des fléches, des javelines, des dards, des Sariſſes Macédoniennes, rangés comme en trophées; enfin, des armes de toutes les ſortes. Le Proconſul, accompagné des principaux Officiers de ſon Armée, prit le flambeau à la main, & en fit prendre à ſa ſuite. Pour lors Paul Emile prononça une Formule de conſécration, par laquelle il dévoüoit au Dieu Mars, à Minerve, & à la Déeſſe [a] Lua, ces reſtes de ſa victoire. Enſuite il y mit le feu, d'un côté, & ſes Tribuns Légionnaires, de divers autres. Cette cérémonie ſe fit aux acclamations d'une multitude infinie d'Orientaux.

Ces premiers ſpectacles ne furent pas les plus magnifiques, quoyqu'ils fuſſent les plus bruyants. Par l'ordre du Proconſul, on avoit arrangé dans un lieu ſéparé, tout ce qu'on avoit enlevé de meubles précieux, dans les differents Palais des Rois de Macédoine, dans les maiſons des Grands du Royaume, & dans les Places des villes conquiſes. Nulle part, pas même à Alexandrie, on ne vit plus de richeſſes, & de curioſités réünies. Des Statuës faites de

a Nous avons parlé dans le quatrième volume, pages 416. & 417. note *a*. de la Déeſſe *Lua*. Dempſter, l'a confonduë mal à propos avec la Lune.

De Rome l'an 586.
Consuls. Q. Ælius Pætus, & M. Junius Pennus.

tous les divers métaux, des marbres les plus exquis, & du plus bel yvoire, y formoient comme une assemblée de Divinités, de Héros, de Rois, & de Reines, à qui il ne manquoit que la parole. Grand nombre de tableaux des plus grands Maîtres de l'Antiquité, y étoient exposés, & placés avec art. On y admiroit des vases d'or, d'argent, d'airain, & de pierres précieuses, dont le nombre étoit presque infini, & d'une valeur inestimable. Lorsque les Spectateurs eurent eu le temps & le plaisir de satisfaire leur curiosité, l'Amiral Romain les fit transporter sur sa flote, pour les conduire à Rome. Que prétendoit par-là, Paul Emile? Faire une vaine ostentation de son butin, & donner plus de lustre à sa victoire? C'étoit le plus modeste des hommes. Il vouloit frapper les yeux, & remplir de terreur les esprits de tant d'hommes rassemblés des divers païs de l'Orient. Chacun remporta chez soi une crainte respectueuse pour ces Romains, dont il falloit cultiver l'amitié, pour n'en devenir pas la proye. Enfin, les Orientaux, en partant, avoüerent deux choses: 1°. Que de tous les Spectacles, ils n'en avoient point vû de plus digne d'admiration, que le Proconsul lui-même. 2°. Que pour donner une Fête aussi complette, que celle d'Amphipolis, il falloit un Général d'armée aussi sage, aussi prévoyant, & aussi libéral que l'étoit Paul Emile.

Plut. in Paulo.

Les richesses que le Général Romain avoit récüeillies en Macédoine, étoient immenses. Il n'en divertit pas la moindre partie à ses propres usages. Paul Emile ne voulut pas aussi, que ses fils & que ses gendres, en profitassent autrement, qu'à titre

de récompenſe, pour s'être ſignalés dans les combats. Il permit ſeulement à Fabius & à Naſica, d'emporter quelques Livres de la Bibliotheque de Persês, meuble aſſés inutile à la République ; mais eſtimable à des jeunes Héros, élevés dans le goût des Lettres. On dit qu'il ſe relâcha un peu en faveur de Tubéron, l'un de ſes gendres ; & que dans la diſtribution des prix de la valeur, il luy fit préſent d'une coupe d'argent, du poids de cinq livres. Le motif de cette donation, eſt tout à la gloire de la famille, dont Tubéron étoit iſſu. L'ancienneté de ſa nobleſſe, avoit commencé avec la fondation de Rome. Cependant le luxe, devenu ſi commun ſous la République, n'avoit point alteré les mœurs des Tubérons. Ils n'avoient point encore admis chez eux, ni meuble d'argent, pour leurs ſacrifices domeſtiques, ni bijoux d'or ou d'argent, même pour les femmes. Le beau pere voulut avoir le plaiſir, de faire paſſer chez ſon gendre, comme un monument de ſa vertu, le premier vaſe, un peu précieux, qui y eût encore paru. Paul Emile avoit un plaiſir ſingulier, d'avoir établi ſa fille dans une maiſon, où regnoit encore l'ancienne ſimplicité des premiers Romains.

De Rome l'an 586.
Conſuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

Enfin, le temps arriva de faire partir l'armée Romaine, & de la reconduire en Italie. Au moment que Paul Emile ſe préparoit au départ, il reçut de Rome des Lettres du Sénat, qui lui ordonnoient, de paſſer par l'Epire, de mettre les villes de cette Contrée rebelle au pillage, & de les raſer, après les avoir ſaccagées. Le malheur de tant d'infortunés habitants, luy fit verſer des larmes ; mais il fallut obéir. Con-

Tit. Liv. l. 45.

De Rome l'an 586.
Consuls. Q. Ælius Pætus, & M. Junius Pennus.

traint d'éxercer la vengeance de Rome, sans miséricorde, il l'éxécuta du moins avec sagesse. Dans la crainte d'effaroucher les Epirotes, & de les soulever, il ne fit part à personne des ordres qu'il avoit reçûs. Il congédia donc les Ambassadeurs, exhorta les Macédoniens à conserver la paix entre eux, & avec Rome, quitta les environs d'Amphipolis, & vint camper à un mille de la ville. Il en partit le lendemain, & en cinq jours de marche, il se rendit à Pella. Sans rester dans cette capitale, il continua sa route jusqu'à [a] Spélée, où il séjourna deux jours. Ce fut à Spélée, qu'il détacha Nasica, & Fabius, son fils, avec une partie de ses troupes, pour achever le ravage de l'Illyrie. Ces deux Officiers eurent ordre de se rendre à Oricum, ville maritime de la Chaonie, & d'y attendre le Général. Pour luy, il prit la route de l'Epire; & après avoir marché quinze jours, il parut devant Passaron. Le Préteur Anicius y étoit campé, & contenoit l'Illyrie avec son armée victorieuse. Le Proconsul luy manda de rester dans ses postes, & de ne se point ébranler à la nouvelle éxécution, qu'il alloit faire. Ce fut précisément alors, que Paul Emile déclara à ses Officiers, que l'Epire, par ordre du Sénat, alloit être abandonnée à leur pillage. Cependant, il prit de sages précautions, pour soustraire à l'avidité du Soldat la meilleure partie d'un si riche butin.

L'Epire n'étoit point avertie du sort, dont elle étoit ménacée. Le Général Romain fit partir divers Bataillons, pour les principales villes de la Contrée,

[a] Par le nom de Spélée, Tite-Live désigne un lieu situé dans le territoire de Pella, ville de Macédoine.

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

avec des Centurions pour les commander. Les troupes se répartirent dans les principales Cités de l'Epire, & y furent agréablement reçûës, sur l'espérance qu'on alloit incessamment proclamer la même liberté, pour la Nation Epirote, que Rome venoit d'accorder à la Macédoine. Cependant, Paul Emile convoqua les dix Chefs, qui répandus en différentes Provinces, gouvernoient l'Epire entiere. Avant leur départ, il leur fit publier l'ordre, de transporter à son camp tout ce qu'ils trouveroient d'or & d'argent, chacun dans son district. Le Général fut obéï; & par-là, il tira des mains du Soldat, ce qu'il y avoit de plus précieux en Epire, pour le remettre aux mains des Questeurs, au profit du Thrésor public. Tout le reste, c'est-à-dire, les meubles, les ustenciles, & la petite monnoye des habitants, fut abandonné à l'avarice du Soldat. Le pillage s'en fit de tous côtés, avec un ordre & une discipline merveilleuse. Quoyque les troupes Proconsulaires fussent partagées en plusieurs lieux, l'éxécution se fit au même jour, & à la même heure. Toute la grosse dépoüille fut mise en commun, & de la vente qui s'en fit, on eut de quoy distribuer a deux cents deniers à chaque Fantassin, & quatre cents à chaque Cavalier, sans compter les cent cin-

b La valeur de deux cents deniers Romains, étoit de cent francs, selon notre maniere de compter, à raison de dix sols pour un denier Romain. Plutarque dit, que chaque Soldat n'eut qu'onze drachmes Attiques de gratification. Mais il n'est pas croyable que de tant de richesses enlevées à la Macédoine, Paul Emile eût distribué une récompense si modique, à ceux qui avoient été les Compagnons de sa victoire. Ainsi, il est hors de doute que le texte de l'Historien Grec a été altéré par l'inattention, ou par l'ignorance des Copistes.

De Rome l'an 586.
Consuls. Q. Ælius Pætus, & M. Junius Pennus.

quante mille ames, qu'on ſoumit à l'eſclavage, & qui furent venduës à l'enchére, pour le profit de la République. Ce ne fut pas aſſés. Paul Emile fit démanteler toutes les villes qu'il avoit fait piller. Traitement rigoureux; mais que les Epirotes avoient mérité, par leur défection, & par leur attachement pour Persês, aprês les ſerments réïtérés, qui les engageoient aux Romains! Qui le croiroit? la cupidité des Légionnaires ne fut pas ſatisfaite d'un butin ſi conſidérable. Ils auroient voulu que le Général leur eût tout prodigué, ſans réſerve, & que la République n'eût pas partagé la dépoüille avec eux. Il eſt vray, que durant la campagne, Paul Emile les avoit maintenus dans une éxacte diſcipline. Ils ſe plaignoient donc tout à la fois, de ſa ſévérité, & de ſon œconomie. Le temps n'étoit pas encore venu de faire éclater leurs mécontentements. Ils réſervoient les effets de leur haine, pour des Comices, où ils auroient occaſion de ſe venger, dans le ſein de Rome même, de la gêne où on les avoit retenus dans les camps. Ils ſuivirent à Oricum Paul Emile, qui s'y embarqua, pour repaſſer en Italie. Anicius attendit en Illyrie le retour des vaiſſeaux qui tranſportoient l'armée de Macédoine, & rendit utile ſon ſéjour de Paſſaron. Il y aſſembla les Notables de l'Epire, & de l'Acarnanie, & fit reſter auprês de luy les plus coupables, dans le deſſein de les tranſporter à Rome, pour y être jugés.

Tout l'Orient étoit en paix, hors le Royaume de Pergame. Les Romains ſembloient approuver les ravages, que les Galates avoient commencé d'y faire. Depuis un temps, Rome ſe faiſoit un plaiſir ma-

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

lin, de voir Euménes embarqué dans une guerre désavantageuse, contre de barbares voisins, dont elle auroit pû faire cesser les hostilités. Enfin, le Sénat se laissa fléchir, par le Prince Attalus, en faveur du Roy son frére. La République Romaine fit partir pour Pergame, deux Ambassadeurs, qui n'avoient point d'autre Commission, que d'appaiser les différends de la Nation Gallo-Grecque, avec la Pergaménienne. A leur arrivée en Asie, les Ambassadeurs trouvérent le Roy considérablement malade. Attalus fut donc le seul en état, de conduire les armées de son frére, & les Députés de Rome le suivirent. Déja le retour du Printems avoit tiré les troupes Gallo-Grecques de leur païs. Elles marchoient vers Pergame, par la Phrygie; & déja elles étoient arrivées à Synnade, sous la conduite d'un de leurs Rois, nommé Solovetius. Pour l'armée de Pergame, elle campoit sous Sardis, jusqu'au retour des Ennemis. Sur le bruit de leur marche, Attalus décampa, & se pressa d'atteindre les Galates proche de [a] Synnade. C'étoit moins pour leur livrer bataille, que pour leur faire intimer, par les Ambassadeurs, les ordres du Peuple, & du Sénat Romain. En effet, dès que les deux camps furent à portée, le Général Pergaménien demanda au Général Galate une entrevûë. Solovetius fier de ses avantages passés, voulut que le pourparler se fît dans son camp. C'étoit dès-lors traiter les Pergaméniens en

[a] Synnade fut long-temps une des principales villes de la grande Phrygie. Strabon vante les Carriéres de marbre qui étoient aux environs. Elle conserve encore son ancien nom, quoy qu'elle soit presque ensevelie sous ses ruines.

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS,

vaincus. Attalus ne jugea pas, qu'il dût se commettre, non point par fierté, mais crainte de troubler la négociation, par des contestations capables d'aigrir les esprits. Il luy parut plus judicieux, qu'un seul des Députés de Rome, allât au camp des Galates. P. Licinius, Chef de l'Ambassade, s'aboucha donc avec Solovetius. Comme Licinius étoit revêtu de toute l'autorité de sa République, il espéra la rendre aussi respectable à un petit Roy d'un Canton peu considérable de la Nation, que Popillius l'avoit, depuis peu renduë, formidable au Roy de Syrie. Il éprouva qu'un Prince issu du sang Gaulois, étoit d'un caractére plus élevé, & moins rampant que les Rois Asiatiques. Solovetius méprisa fiérement des ordres, que Rome luy envoyoit de si loin: & qu'on luy annonçoit avec tant de hauteur. Les Historiens Latins ne racontent ce fait, qu'avec étonnement. Quelle comparaison à faire, disent-ils, entre Antiochus & Solovetius, ou des Etats du Syrien avec un petit coin de la Galatie! Cependant, après ces premiéres bravades, les Galates crurent devoir envoyer à Rome, pour la calmer, & pour en détourner les menaces. Le Sénat se rendit fléxible à leurs supplications. Il les établit de nouveau en possession de leurs Priviléges, & de leurs Loix; mais à condition, qu'ils ne sortiroient plus de leurs limites pour porter la guerre au-dehors. C'est ainsi que la politique Romaine calmoit avec soin, les moindres divisions qui s'élevoient entre les Rois, & les Villes Libres du Levant. Rome regardoit tous ces Peuples, & leurs Souverains comme autant de Sujets, & leurs désunions

Tit. Liv. l. 45. Polyb. in Legat. n. 100.

unions, comme autant de guerres civiles, qui s'excitoient dans ſon ſein. Toute ſon application étoit de maintenir les Royaumes étrangers dans une eſpéce d'égalité. La ſupériorité, que l'on prenoit ſur l'autre, devenoit ſuſpecte à ces Républicains, jaloux de la domination. De-là, leurs efforts pour prévenir, ou pour éteindre juſqu'aux premiéres étincelles des incendies.

De Rome l'an 586.

Conſuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

Jamais Rome ne s'étoit vûë ni plus glorieuſe, ni plus tranquille, qu'après la conquête de la Macédoine. On attendoit avec impatience le retour de Paul Emile parti de l'Epire pour ſe rendre à Oſtie. Sa flotte ſe ſépara, & les vaiſſeaux qui portoient les deux Rois captifs, Gentius & Persês, avec leurs familles, devancérent le Proconſul de quelques jours. Ce premier ſpectacle mit les Romains en goût de célébrer l'arrivée des Vainqueurs de la Macédoine, & de l'Illyrie. Lorſqu'on eut reſſerré les Rois, ſous bonne garde, on vit débarquer après eux tous les Captifs de conſidération, qu'on avoit faits au Levant, & un nombre prodigieux de Seigneurs Macédoniens, Grecs, Illyriens, Epirotes, qu'on avoit conduits à Rome, ou pour y être jugés, ou pour y être vendus à l'enchére. La multitude en étoit ſurprénante, parce qu'on ne s'étoit pas contenté d'enlever ſur les lieux, ou les ſéditieux, ou les gens ſuſpects. On avoit encore fait venir des Royaumes voiſins, ceux des Nations conquiſes, qui s'étoient refugiées chés les nations étrangéres, & dont on appréhendoit le retour dans leur patrie. Ce débarquement de tant d'hommes, autrefois riches & puiſſants dans leurs païs, n'oc-

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

cupa les Romains que peu de tems. Bien-tôt aprês Paul Emile parut luy-même à l'embouchûre du Tybre, porté ſur une ſuperbe galére, à ſeize rangs de rameurs, que le Général avoit priſe ſur le Roy Persês, dans un des ports de Macédoine. Tandis qu'elle remontoit majeſtueuſement le fleuve, une multitude innombrable de peuple ſorti de Rome, borda le rivage. Pour donner une légére idée des immenſes richeſſes qu'il rapportoit du Levant, le Proconſul avoit fait orner ſa galere au-dehors, des plus beaux boucliers pris ſur l'Ennemi, & des magnifiques tapiſſeries enlevées dans le Palais des Rois Macédoniens. Ce ne fut qu'un échantillon de cette charge précieuſe, que le Préteur Octavius devoit apporter ſur ſa flotte. En effet Anicius, ce vainqueur de l'Illyrie, & l'Amiral Octavius arrivérent enſemble au port d'Oſtie.

Nul ne douta qu'un abord ſi pompeux des trois Généraux, ne dût être ſuivi de trois triomphes. Paul Emile avoit été l'ame d'une guerre ſi heureuſement terminée. Anicius avec moins de gloire & de difficultés, avoit pourtant vaincu & fait priſonnier de guerre le Roy des Illyriens. Octavius avec ſa flotte avoit inveſti l'Iſle de Samo-Thrace, & porté le dernier coup à Persês, & à la Macédoine. Les deux derniers étoient Préteurs, & les Préteurs faiſoient la guerre ſous leurs propres auſpices. Ainſi les avantages qu'ils remportoient, leur étoient perſonnellement attribués, & les rendoient capables de triompher. Cependant, il n'y avoit nulle comparaiſon à faire, entre la victoire & les ſervices de Paul Emile, durant la derniére campagne,

& ceux d'Anicius & d'Octavius. Les honneurs du triomphe ne furent point contestés à ceux-ci, & l'on fut sur le point de les refuser à celuy-là. D'où pût venir une si étrange bizarrerie ? Dirons-nous, avec un ancien Historien, que l'envie s'attache plus volontiers au mérite le plus brillant, & qu'elle néglige ou qu'elle épargne le mérite vulgaire ? Il faut convenir que la jalousie ne causa pas seule l'affront que le plus grand homme qu'eût alors la République, pensa essuyer de la part du Peuple. Il est vrai que Sulpicius Galba qui avoit servi en Macédoine, sous le titre de Tribun Légionnaire, déploya par envie toute sa fureur contre Paul Emile, depuis son retour à Rome. Après tout, les injustes mécontentements que les soldats Romains avoient de leur Général, eurent plus de part que le reste, à l'injustice qu'on fut prêt de faire au Vainqueur de Persês ! Le récit d'un événement si peu attendu seroit incroyable, s'il n'avoit pour garants tous les Historiens de Rome. On apprendra du moins, combien le gouvernement populaire met souvent d'obstacle à la gloire des plus véritables Héros.

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

Les Légionnaires étoient tous tirés de la Bourgeoisie Romaine. Depuis un tems les Consuls qui les commandoient en campagne, les ménageoient par considération, au préjudice du bon ordre. Pour peu que ces Chefs fussent ambitieux, & qu'ils aspirassent à de nouveaux honneurs, ils craignoient qu'à leur retour, ces Citoyens de Rome ne se vengeassent dans les Comices, des traitements qu'ils auroient reçûs dans les camps. Delà le relachement

Plut. in Paulo, & Tit. Liv. l. 45.

De Rome l'an 586.
Conſuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

de la diſcipline militaire, qui n'avoit été que trop ſenſible en Macédoine, ſous les deux Conſuls précédents. Paul Emile qui n'avoit d'autre intérêt que celuy de la Patrie, s'étoit fait le réformateur de la licence du ſoldat Romain. Il avoit beaucoup retranché de cette liberté Républicaine, que l'indulgence des Chefs n'avoit que trop long-tems permiſe. Sans faire part de ſes deſſeins à ſes ſoldats, il les avoit accoutumés à n'être que les éxécuteurs de ſes volontés. Leur obéïſſance avoit été contrainte ſous les loix de la guerre. Quoique dans les occaſions il leur eût permis le pillage, il avoit toûjours réſervé la meilleure partie du butin pour le Thréſor public. Paul Emile avoit donc éxigé le devoir ſans outrer la ſévérité; car enfin le ſoldat n'avoit à ſe plaindre ni d'aucun ordre trop dur, ni d'aucune exécution violente. Comme les murmures de ces Légionnaires n'avoient guéres pour objet que des mécontentements frivoles, auſſi leur complot n'alla pas d'abord à de grandes extrémités. Ils déterminérent entr'eux, de ne ſe porter que foiblement dans les Comices, pour la gloire de leur Général.

En effet les Sénateurs avoient déja décerné ſans contradiction, l'honneur du triomphe en faveur de Paul Emile. Il reſtoit au Peuple de le confirmer & de l'authoriſer par ſes ſuffrages. Les ſoldats de l'armée, nouvellement venuë de Macédoine avoient droit d'aſſiſter, chacun dans ſa Tribu, aux Comices, qui devoient ratifier la déciſion du Sénat. Ce fut là l'inſtant que choiſit Sulpicius pour ſervir ſa jalouſie. Il profita de la diſpoſition des ſoldats, & les invita de ſe trouver en grand nombre à l'aſſem-

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

blée. *L'occasion se présente*, leur dit-il, *de nous venger des duretés d'un Général impérieux, qui n'a point cessé de nous gêner & de tourner nos fatigues à sa gloire. Il a été avare de bienfaits à notre égard. Souffrirons-nous qu'on luy prodigue les honneurs militaires ? Rien de plus facile que de luy ravir le triomphe. Répandons nous dans nos Tribus, & donnons au Peuple des idées désavantageuses du Chef qui nous a conduits. Nous en serons crus sur nos rapports, s'ils sont uniformes. Qu'il apprenne, ce Général rigoureux, que s'il a pû nuire à notre fortune, nous pouvons aussi mettre obstacle à la gloire qu'il attend ! Elle est entre nos mains. La luy laisserons-nous recüeillir sans nous y opposer ?*

Ces paroles animérent le peu qui se trouva de soldats dans la place du Capitole, où ces Comices avoient été convoqués. Sulpicius sentit que sa partie n'étoit pas encore assés bien faite. Il ne pensa qu'à prolonger la décision jusqu'au lendemain, bien résolu de faire venir toutes les troupes, au lieu de l'assemblée. Voicy l'artifice dont il se servit. C'étoit l'ordinaire que tous ceux qui vouloient, haranguassent le Peuple aussi long-tems qu'il leur plaisoit, lorsqu'il s'agissoit de faire porter un Decret par le Peuple. Le Tribun Sempronius avoit déja donné ses conclusions, en faveur du triomphe de Paul Emile, & personne ne se présentoit pour les contredire, tant la chose paroissoit incontestable ! On fut donc bien surpris de voir Sulpicius demander audience, & parler en ces termes. *Il est déja si tard que le jour ne me suffira pas, pour dire au Peuple tout ce que je me crois obligé de luy représenter, sur la conduite de Paul Emile en Macédoine.*

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

Je prie donc avec instance le Tribun du Peuple, qui préside à l'assemblée, de differer le jugement jusqu'à demain. A peine le jour que je demande me suffira-t-il, pour développer les raisons que j'ai de m'opposer au triomphe de Paul Emile. Sempronius entrevit de l'artifice dans la Requête de Sulpicius. Il abandonna néanmoins le reste du jour aux oppositions du déclamateur ; mais celui-cy entama un long discours, qui le conduisit jusqu'à la nuit. Il parla des travaux que le Général avoit fait essuyer aux troupes, avec plus de péril que de nécessité. Il éxaggéra également la sévérité de Paul Emile & son œconomie. *On a tout éxigé*, dit-il, *du soldat à la rigueur, & l'on n'a dispensé les récompenses qu'avec épargne. Que deviendra la milice Romaine, sous des Généraux si avares & si peu compatissants ? S'empressera-t-on de vaincre, pour ne gouter pas le plaisir d'avoir vaincu ? O que le sort des Macédoniens est préférable à celuy de nos Légionnaires ! On a laissé les vaincus en possession de leurs biens, & l'on a négligé d'enrichir les vainqueurs aux dépens d'une Nation conquise. Que le tems ne me permet-il*, ajouta le harangueur, *de publier mes plaintes à toute la ville rassemblée ! Demain je ferai entendre ma voix à un auditoire plus nombreux. Accourés icy vous tous qui aspirés à la conduite des armées. Vous apprendrés à respecter dans Rome, les troupes que vous aurés maltraitées en campagne.*

Ces menaces firent craindre quelque projet séditieux pour le lendemain. En effet les soldats qui avoient entendu l'Orateur, s'attroupérent autour de luy. Comme il avoit commandé en qualité de Tribun dans l'une des Légions revenuës de Macédoine ;

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

que d'ailleurs il étoit d'un rang à prétendre au Consulat, il s'étoit donné du crédit sur les esprits.

Sulpicius traça donc aux Légionnaires la conduite qu'ils devoient garder, pour accomplir leur vengeance. Dês-la nuit suivante, ou du moins longtems avant le jour, ils se rendirent en foule sur le Capitole, & ils en occupérent toutes les avenuës. A peine resta-t-il de la place pour quelques Citoyens de leur cabale, qu'ils voulurent bien y introduire. Ainsi les Légionnaires s'attribuérent à eux seuls une décision, qui de droit appartenoit à tout Romain, qui vouloit avoir part aux Comices. Chaque soldat se rangea sous sa Tribu, & la premiére qui fut nommée entra dans le parquet pour donner son suffrage. Elle opina sans façon à refuser le triomphe au Conquérant de la Macédoine. On peut croire que ce premier succês, qui donnoit le branle aux autres Tribus, fut suivi de grandes clameurs, & des applaudissements de la troupe séditieuse. Cependant le reste du Peuple, qu'on avoit exclu de l'assemblée frémissoit de rage. Il cria si haut à l'injustice, que les Sénateurs en furent avertis. Alors quelques-uns des plus sages & des plus accrédités de cet auguste corps se détachérent, se firent jour à travers la multitude, montérent sur le Capitole, & s'adressérent aux Tribuns du Peuple, qui présidoient aux Comices. A force de priéres & de remontrances, ils obtinrent d'eux qu'ils suspendroient les suffrages des Tribus, jusqu'à ce qu'on eût remontré à ces hommes prévenus, la honte de leur procedé, & l'iniquité de leur décision. Les Tribuns délibérérent entre eux, & cédérent à l'authorité des Séna-

De Rome l'an 586.
Consuls. Q. Ælius Pætus, & M. Junius Pennus.

teurs. On trouva parmi ces illustres Magistrats, un Orateur qui voulut bien sur le champ haranguer en faveur de Paul Emile. C'est dans ces circonstances que l'éloquence triomphe. La cause étoit sublime & intéressante. Il s'agissoit de justifier un des plus grands Capitaines que la République eût vû naître dans son sein, de calmer une soldatesque irritée contre son Chef, de la faire revenir des préventions qu'on luy avoit inspirées, enfin de faire accorder le triomphe à Paul Emile, par ceux-mêmes qui s'étoient fait un honneur de le luy faire refuser. M. Servilius entreprit l'affaire sans préparation, & joignit une grande authorité à un excellent discours. Servilius avoit été Consul & grand maître de la Cavalerie. Il demanda permission de monter sur la Tribune & parla de la sorte.

Pour juger à l'avantage de Paul Emile, ai-je besoin d'autre preuve que de la conduite de ses soldats? Quelle licence avés-vous prise Légionnaires, depuis votre retour à Rome! Cependant en Macédoine vous avés plié sans résistance, sous les ordres du Général. Avec vous il a vaincu Persés, il a soumis le plus puissant Royaume de l'Orient. Je suis moins étonné de ses victoires, que de la discipline qu'il vous a fait garder en campagne. Vaincre avec une armée séditieuse, c'est le chef-d'œuvre des plus grands Capitaines. On pourroit imputer le succês de la guerre à la Fortune; mais on ne peut attribuer qu'à la sagesse du Commandant cette obéïssance, où il a réduit des indociles. Plus vous paroissés séditieux sur le Capitole, plus vous relevés la gloire du Général qui vous a gouvernés avec asses de modération, pour vous ramener victorieux. Quel tems

a choisi

a choisi Sulpicius le chef de vos complots, pour accuser Paul Emile, & pour le flétrir! S'il avoit résolu de faire briller son éloquence, en déchirant le plus grand des Romains, devoit-il saisir le moment où le Sénat l'avoit jugé digne de triompher? Que n'attendoit-il que les premiers honneurs luy eussent été rendus, pour en diminuer le mérite! Un plus habile homme que Sulpicius eût laissé rallentir ce premier feu d'estime, dont Rome étoit prévenuë en faveur du Vainqueur de Persês. Il auroit attaqué Paul Emile réduit à la vie privée & l'auroit combattu comme d'égal à égal. Mais la jalousie & la haine sont-elles capables de réflexion? Sulpicius a mieux aimé l'emporter par d'indignes artifices, que de se venger avec sagesse & dans les régles. Toute sa prétention n'a été que d'animer des soldats mécontents, contre son ennemi personnel. Pourquoy? Parce qu'il n'avoit point de reproche considérable à luy faire. Cependant il employa hier quatre heures entiéres à déclamer contre Paul Emile. En moins de tems l'Orateur le plus diffus auroit développé toute la vie du plus grand scélerat. Que dit-il dans une si longue satire? Il exhala sa haine en des accusations vagues, qui à le bien prendre tournent à la gloire de l'accusé. Hé que pouvoit-il luy reprocher? Supposons pour un moment, que Sulpicius eût eu à porter ses plaintes devant deux assemblées toutes différentes, l'une du Peuple Romain, l'autre composée des soldats, qui avoient servi sous luy en Orient. Qu'auroit-il dit à des Citoyens exempts de toute passion, & juges désintéressés? Quoy? que le Général avoit soin qu'on fît la garde dans les camps, avec une vigilance extrême; que luy-même il faisoit la ronde, pour observer si les sentinelles étoient dans le devoir;

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

De Rome l'an 586. Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

que dans le même jour il avoit commandé une marche, & que sur le champ il avoit ramené ses troupes contre l'ennemi ; que même aprês la défaite de la Phalange, il avoit pris le parti de la poursuivre, plûtôt que de retourner dans sa tente, pour y goûter le repos ; qu'il a mieux aimé enrichir le thrésor Public des dépoüilles de la Macédoine, que de les abandonner à la cupidité du soldat ? De quel poids auroient été ces reproches, auprês d'une multitude de Citoyens sages & désintéressés ? Ils n'ignorent pas ces Romains, que la sévérité de la discipline nous a procuré toutes nos conquêtes. Ils sont déssabusés de l'estime qu'eurent autrefois leurs Peres, pour un Minucius, qui pensa tout perdre en authorisant le relâchement. Aujourd'huy nous faisons justice à l'exacte sévérité de Fabius Maximus, qui rétablit la République en temporisant. L'imprudent Sulpicius n'eût donc fait autre chose auprês du Peuple, que se déshonorer luy-même, & qu'honorer son adversaire. Pour vous, Légionnaires, qu'a pu vous dire Sulpicius, & que pourroit-il vous dire qui ne tournât à sa confusion, & à la vôtre ? Imputeroit-il à votre Général, des emportements, des violences, de barbares cruautés ? Non, vous démentiriés l'accusateur. Tout se termineroit à vous faire regretter le butin qu'il a refusé à vos souhaits, & à se plaindre de sa rigidité à éxiger le service. Si vous avés le cœur Romain, n'êtes vous pas bien dédommagés de vos travaux, & de vos pertes prétenduës, par la gloire d'avoir vaincu ? Ici je suis dans mon fort, puisque je parle à des braves susceptibles de sentiments d'honneur. Vieux guerrier comme vous, j'ai essuyé les mêmes travaux, & plus de périls que vous. J'ai tué de ma main vingt-trois ennemis en des combats singu-

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

liers où j'avois été appellé. Les cicatrices qui me restent sur le corps font foy, que je n'ai pas évité les combats. Nul de mes membres n'est resté sain, & les fatigues du cheval m'ont causé des maux incurables. Votre Sulpicius, ce chef de vos cabales, en pourroit-il montrer autant? C'est donc avec confiance que je prens l'ascendant sur vous & sur luy. On vous trompe, on vous déshonore, Légionnaires, lorsqu'on vous souléve contre un Général universellement applaudi. Non, hors Persês & vous, il ne se trouvera pas un seul homme dans l'Univers, qui ne souhaite à Paul Emile les honneurs du plus magnifique triomphe. En est-il moins digne que ne le furent autrefois, & les deux Scipions, l'un pour avoir vaincu Annibal, l'autre, Antiochus, ou Flamininus pour avoir dompté Philippe, ou Lutatius pour avoir fini la premiére guerre Punique? Un Roy pris & enchaîné, une florissante Nation soumise, le patrimoine d'Alexandre devenu Romain, ce ne sont pas des faits obscurs que l'envie puisse affoiblir. Toute la terre en retentit. Dans quel décri tomberoit Rome, si elle refusoit la récompense ordinaire à l'autheur de tant de biens? Athênes n'a que trop flétri sa gloire, par son ingratitude pour ses Héros. Quelle honte pour nos peres, d'avoir condamné Camille à l'éxil! Cependant il n'avoit pas encore purgé Rome des Gaulois. Quel opprobre pour nous d'avoir forcé le grand Scipion à chercher une retraite, & à choisir son tombeau dans Literne! Nos grands hommes seront-ils donc toujours les victimes de nos passions? Qui peut disconvenir que Paul Emile n'ait égalé nos plus célébres Héros, par ses vertus, & par ses conquêtes? Souffrirons-nous qu'on le déshonore à son tour? Non il y va du bien public. Qui de nous

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

se souciera de vaincre, s'il est privé des honneurs de la victoire? Quel autre intérêt que la gloire du triomphe a pu engager Paul Emile à quitter les douceurs du repos, & à sacrifier un reste de jours à nos empressements? Quel profit luy & ses enfants ont-ils tiré d'une si riche conquête? Supérieur à l'avarice, a-t-il dû s'attendre qu'on le frusteroit aussi des honneurs militaires? Je dis bien plus. Supposé que par un excês de fureur, vous vouliés avillir votre Général, le pousserés-vous jusqu'à vous envier à vous-même la gloire, que vous devés partager avec luy? Le triomphe ne fut jamais institué parmi nous, seulement pour honorer les Chefs de nos armées victorieuses. C'est pour la gloire de Rome, c'est pour l'honneur des Officiers & du soldat, autant que pour illustrer les Généraux. L'éclat du triomphateur rejaillit sur les Légions qui l'accompagnent. On y voit ses soldats ornés du prix de leur valeur, & couronnés de laurier, marcher en bon ordre aux acclamations de tout le Peuple. Avoir eu part à un triomphe, c'est une réminiscence de toute la vie. Rien de plus mortifiant pour nos troupes, que d'être obligés de rester dans le païs ennemi, tandis qu'on accorde le triomphe à leurs Chefs. Plusieurs même d'entre vous, se seroient déja retirés dans leurs Tribus à la campagne, s'ils n'avoient conçu l'espérance d'assister au triomphe. N'en serés-vous donc que les spectateurs, sans y avoir part? Verrés-vous de sang froid Aniçius, & Octavius portés sur des chars, l'un suivi de son armée & précédé de Gentius enchaîné, l'autre accompagné de ses Officiers de marine, & de ses rameurs, tandis que Paul Emile ne fera son entrée dans Rome qu'à pié, sans escorte & sans pompe. Quoy, Persês & les deux Princes ses fils ne se-

roient point produits aux yeux des Romains ? Quoy, les immenses dépoüilles apportées de la Macédoine demeureroient ensevelies dans l'obscurité ? Non, Anicius & Octavius, ne pourront soutenir eux-mêmes une si injuste préférence. Si du haut de leurs chars, superbement vêtus ils appercevoient Paul Emile confondu dans la multitude, ils seroient assês équitables pour luy crier, triomphés, & venés occuper une place que vous avés plus méritée que nous ! Par-là ils contenteroient les desirs de tout Rome. Ils n'est point de Citoyens qui ne s'attendent à voir la marche triomphale du Vainqueur de la Macédoine, & le fameux Persês conduit devant son char. Encourerés-vous la haine d'avoir dérobé ce spectacle à nos regards ? Vous sçavés quel plaisir eurent autrefois nos peres, à voir Syphax accompagner tristement la pompe de Scipion son Vainqueur. Qu'étoit-ce aprês tout qu'un Roy de Numidie, en comparaison d'un Roy de Macédoine, d'un successeur d'Alexandre ? Ce n'est donc pas Paul Emile seul, que vous privés d'un honneur qui luy est dû, c'est vous-mêmes, c'est la République, enfin c'est le Peuple Romain, que vous frustrés d'un spectacle qui fera son plaisir. Je ne dis pas assês. Vos complots offensent jusqu'aux Dieux-mêmes. La Réligion commence toutes nos entreprises, & la Réligion les finit. Nos Consuls vont prendre l'habit militaire aux piés des Autels, & reviennent sur le Capitole rendre graces à Jupiter de leurs succês. Nos triomphes ont été établis en l'honneur des Dieux. Delà ces victimes pompeusement ornées, qui précédent le Triomphateur. Delà l'immolation, & les sacrifices qu'on en fait. De-là ce banquet sacré, dont l'appareil se dresse dans l'enceinte du Temple, où le Sénat assiste, & qui finit la cérémonie,

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. Ælius Pætus, & M. Junius Pennus.

Méconnoissants envers votre Général, serés-vous encore ingrats envers les Dieux ? A qui êtes-vous redevables de cette victoire presque inattenduë ? A Sulpicius dont l'embonpoint marque qu'il n'eut jamais beaucoup de part à vos travaux ? Non, mais à Paul Emile, & à la protection du Ciel. Cependant vous dérobés le triomphe à l'un, & des offrandes légitimes à l'autre. Y avés-vous bien pensé ? Allés, Légionnaires, je ne vous retiens plus. Entrés par Tribus dans le parc. Effacés par de nouveaux suffrages la honte de la premiére Tribu. Pour moy je vous y suivrai. J'observerai les plus mutins & les plus ingrats. Enfin je connoîtrai ceux qui ne veulent avoir à leur tête que des Généraux trop indulgents.

Plut. & Tit. Liv.

Ce discours qui nous a été transmis, par deux Historiens de langues differentes, a des traits si ressemblants dans l'un & dans l'autre, qu'il paroît avoir été copié sur l'original-même. Quoy qu'il en soit, du moins il eut l'effet que l'Orateur avoit prétendu. Tout ce qui restoit de Tribus à opiner, décerna le triomphe à Paul Emile. Le dernier jour de Novembre fut marqué pour son triomphe. Le Sénat statua de plus, que le Triomphateur donneroit seul des ordres dans la ville, durant le jour qu'il triompheroit, & ce privilége s'étendit aussi sur les Préteurs Anicius & Octavius. Tandis que tout se prépare pour la pompe de Paul Emile, qui devoit précéder les deux autres, la fortune luy fit sentir qu'elle réserve quelquefois ses coups les plus funestes, pour les moments les plus brillants de la vie. Paul Emile avoit eu deux fils de sa seconde femme. Il se faisoit un plaisir de les montrer au

Peuple, portés ſur le même char que luy. L'un & l'autre tombérent malades. L'aîné qui n'avoit que quatorze ans, mourut cinq jours avant le triomphe de ſon pere, & le cadet ne ſurvécut que huit jours à ſon frere. Ces deux enfants étoient les délices de leur pere, & les ſeuls heritiers de ſon nom. Les deux fils du premier lit, étoient entrés par des adoptions en des familles étrangéres. Paul Emile ſoutint ſa douleur avec ce caractére de Philoſophe Stoïcien, qui diſtinguoit ſa ſecte. Il vit d'un œil ſec couler les larmes des yeux de ſes proches & de ſes amis. Pour luy, quoique plus ſenſible à ſa perte, que touché des honneurs qu'on luy deſtinoit, il parut n'avoir d'attention qu'à remplir les déſirs du Peuple. Tout fut réglé pour ſon entrée dans Rome. Il fut conclu que la fête dureroit trois jours, vû la multitude des ſpectacles que le Vainqueur de la Macédoine avoit à préſenter au Peuple. Nul n'intéreſſoit plus la multitude que de voir Persês, ſes enfants, & les Seigneurs de ſa cour, chargés de chaînes, marcher à pas lents, devant le char du Général, qui les avoit vaincus. Auſſi le Roy de Macédoine dans ſa priſon, n'appréhenda rien plus que d'être livré aux huées des Romains. Il envoya donc ſupplier Paul Emile, de luy épargner la confuſion de paroître en public, dans une célébrité plus inſupportable pour luy, que ſa captivité. *Dites à Persês*, répondit le Vainqueur à l'envoyé, *que depuis long-tems il n'a tenu qu'à luy, de ſe dégager de nos fers, & que ſon ſort eſt encore entre ſes mains.* C'étoit luy dire aſsês, que le fer ou le poiſon pouvoient ſeuls le préſerver de l'infamie qu'il

De Rome l'an 586.
Conſuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

De Rome l'an 586.
Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

craignoit. L'amour de la vie ou peut-être je ne sçai quel reste d'espérance déterminérent Persês à préferer le plus sanglant affront, à une mort honorable. Selon les préjugés du Paganisme. Le Roy captif par cette seule lâcheté, parut avoir mérité tous les malheurs qui l'accabloient.

Plut. in Paulo. Velleïus, Pat. l. 1. c. 9. & Florus, l. 2. c. 12.

Enfin arriva le jour fixé pour la premiére marche du plus beau triomphe, que Rome eût encore vû. Dês le matin on dressa des échaffauts dans les Cirques, dans les Théatres, dans les places publiques & dans les ruës, par où la pompe devoit passer. Tout le Peuple s'y trouva vêtu de robes blanches, en signe de réjoüissance. La menuë populace qui n'avoit pu avoir de place sur les amphithéatres, bordoit les ruës; mais pour en écarter la foule, des Licteurs armés seulement de baguettes, voltigeoient par la ville, & faisoient faire un espace pour la liberté du passage. Le premier jour suffit à peine à considerer ce nombre prodigieux de statuës & de tableaux, que Paul Emile avoit enlevés à la Macédoine, & aux villes Grecques du parti de Persês. On vit entrer par la porte triomphale, une longue file de deux cents cinquante chariots, sur lesquels on avoit disposé avec art ces ouvrages incomparables des plus grands peintres, & des plus habiles sculpteurs de la Gréce. Comme les chevaux qui tiroient les chariots marchoient d'un pas lent, le Peuple avoit le tems de contempler à loisir, & d'admirer ces chefs-d'œuvre.

Au second jour le spectacle changea deux fois. Parurent d'abord sur des chariots, les armes enlevées sur les diverses Nations, qui avoient combattu

pour

De Rome l'an 586.
Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

pour Persês, ou qu'on avoit trouvées dans les Arsenaux du Roy, & sur les champs de bataille. Tous ces instruments de guerre, picques, casques, boucliers, javelots, carquois, sabres, épées, étoient arrangés sans confusion; mais pourtant avec un air de négligence, qui souvent est l'effet de l'art. Par le plus léger mouvement ces armes s'entre-frappoient, & faisoient dans l'air un cliquetis, semblable au bruit de deux armées qui sont aux mains. On peut juger combien cette vûë & ce fracas firent de plaisir à un Peuple guerrier, qui ne respiroit que les armes. Celles des Crétois, des Thraces, des Epirotes, & des Grecs, mêlées avec celles des Macédoniens, faisoient une agréable diversité. Les Romains eurent le tems de satisfaire leur curiosité, & comprirent combien leur Général avoit eu à vaincre de Nations différentes.

A la suite de ce spectacle, qui n'avoit rien que de martial, il en parut un autre encore plus intéressant. Trois mille hommes, divisés par quatre, portoient des brancards, sur lesquels on avoit chargé des urnes de tous les métaux; mais dont l'art surpassoit la matiére. Ces urnes renfermoient l'argent monnoyé, qu'on avoit rapporté du Levant. [a] Chaque vase contenoit dix-huit mille drachmes. [b] Les

a Ces vases étoient au nombre de sept cents cinquante, comme nous l'apprenons de Plutarque, dans la vie de Paul Emile. En supposant donc avec lui dix-huit milles drachmes Attiques, ou trois talents dans chaque vase, la somme totale contenuë dans les sept cents cinquante urnes, montoit à six millions sept cents cinquante mille livres de notre monnoye.

b Valerius d'Antium avoit évalué toutes ces sommes, & les faisoit monter à la valeur de cent vingt mille grands sesterces, ou ce qui revient au même, de cent vingt millions de petits sesterces. Or, puisque cette petite monnoye

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

Historiens ne s'accordent pas sur la valeur des sommes qui furent produites aux yeux du Peuple, pendant cette premiere journée. Quoi qu'il en soit, Rome a fut tellement enrichie par tant de prétieuses dépoüilles, que depuis Paul Emile, jusqu'au siécle d'Auguste b

Plin. l. 33. c. 3. & Cic. l. 2. de Offic. Plut. in Paulo.

étoit prise parmi les Romains pour la quatriéme partie d'un denier d'argent, qui valoit dix sols, comme nous l'avons remarqué ailleurs; nous pouvons, par conséquent, la prendre pour la huitiême partie de vingt sols. Ainsi, la somme de six vingt millions, divisée par huit, donnera celle de quinze millions de livres Françoises. Tite-Live, cependant, accuse Valerius d'Antium, d'avoir diminué de beaucoup le nombre, & la valeur des sommes rapportées de Macédoine, soit en or, soit en argent. L'Historien de Rome juge de cette prodigieuse quantité d'argent monnoyé, par la multitude des chariots qui le portoient pendant la céremonie du Triomphe: car il ne fait nulle mention des trois mille hommes, ni des sept cents cinquante vases dont chacun étoit soutenu par quatre hommes, selon le récit de Plutarque. Velleïus Parterculus se range du côté de Tite-Live. Il assûre, que Paul Emile remit au thrésor public l'équivalent de deux cents dix millions de petits sesterces, qui réduits à la monnoye de France, valent à peu prês vingt-six millions deux cents cinquante mille livres. Suidas ne compte que six mille talents, qui font environ dix-huit millions de livres. Pline enchérit sur les Auteurs, que nous venons de citer. Il fait l'estimation de ces sommes sur le pié de trois cents millions de petits sesterces, c'est-à-dire, de trente-sept millions cinq cents mille livres.

a L'or & l'argent monnoyé ne furent que la moindre partie des richesses, que Paul Emile rapporta de la Macédoine. Du produit de tant de précieuses dépoüilles, la République Romaine accumula des sommes immenses.

a C'est de Ciceron & de Plutarque que nous apprenons un fait si remarquable, & si glorieux à la mémoire de Paul Emile. Ce grand homme, ajoûte Ciceron, au second Livre des Offices, content d'avoir rendu les Citoyens heureux, ne remporta de tant de richesses, que la gloire de les avoir conquises. *At hic nihil in domum suam intulit præter memoriam nominis sempiternam.* Plutarque assûre que depuis la conquête de la Macédoine jusqu'au Consulat d'Hirtius & de Pansa, les Citoyens Romains seulement furent déchargés de tout tribut. Ainsi, les autres Peuples dépendants de la République, & qui ne joüissoient pas du droit de Bourgeoisie, n'eurent point de part à cette exemption. Rome trouvoit dans les Provinces soumises à sa domination, des ressources plus que suffisantes. D'ailleurs, les vastes conquêtes que les Romains firent dans toutes les Contrées de l'an-

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. Ælius Pætus, & M. Junius Pennus.

il ne fût plus nécessaire de lever aucun tribut sur le Peuple. Outre ces urnes, d'une grandeur prodigieuse, qu'on ne pouvoit transporter que sur des civiéres, on voyoit encore un grand nombre d'hommes, qui tenoient à la main des coupes, des tasses, des gobelets, & des flacons de diverses figures, faits des plus riches métaux, & ornés des pierres précieuses.

Ce qu'on avoit vû les deux jours précédents, ne fut que comme le prélude de ce qu'on s'attendoit de voir au troisiéme jour. Aussi la curiosité fut plus vive, & la foule augmenta. A la tête de la marche, un nombre prodigieux de cors & de trompettes, faisoient retentir l'air, non pas de sons ordinaires, dans les marches, mais de ces fanfares, qui animent le Soldat durant les combats. Cette symphonie militaire, étoit suivie de six-vingts taureaux gras, couronnés de festons, & ornés de guirlandes. C'étoit autant de victimes, qu'on alloit égorger sur le Capitole, & qui étoient conduites chacune par un Sacrificateur portant la hâche sur l'épaule, & paré d'une magnifique ceinture en broderie. De jeunes enfants fort ajustés, portoient derriere ceux-ci, les vaisseaux propres à recevoir le sang des victimes. A la suite de ce nombreux cortége des Mi-

Plut. in Paulo.

cien monde, furent pour la République, un fond inépuisable, pendant les cent vingt-cinq années, qui s'écoulérent depuis les temps de Paul Emile, jusqu'à celuy d'Auguste. On sçait que les Conquérants de l'ancienne Rome avoient pour maxime, de dépoüiller les Villes & les Nations nouvellement subjuguées, de ce qu'elles avoient de plus précieux pour réhausser l'appareil de leur triomphe, & pour enrichir leur Patrie. Ces Triomphateurs si vantés n'étoient, à dire le vrai, que d'illustres Brigands, qui faisoient trophée de leurs brigandages, & du malheur des Peuples.

De Rome l'an 586.
Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

niſtres du ſacrifice, paroiſſoient ſoixante & dix-ſept nouvelles urnes, ſoutenuës par quatre hommes, où l'on avoit renfermé tout l'or de la dépoüille. On dit que chaque vaſe en contenoit pour la valeur [a] de trois talents. Venoient enſuite des hommes à pié, qui montroient au Peuple, les coupes antiques, dont ſe ſervoient les [b] Antigonides, & les Séleucides, & d'autres piéces d'orfévrerie, de la façon de Thériclês, ouvrier d'une grande réputation. Le Buffet de Persês ſuivoit, avec toute ſa vaiſſelle d'or & d'argent; enfin, le char où ce Prince avoit coûtume de monter. Sur le char étoient posés ſon armure, & ſon bandeau Royal, triſte reſte de ſa grandeur. [c] A quelque diſtance du char, mar-

a Si un Talent d'or égaloit le poids d'un Talent Attique, les trois Talents d'or renfermés dans chacun des ſoixante & dix-ſept vaſes, valoient trente Talents d'argent. En effet, nous avons remarqué dans le cours de cette Hiſtoire, que parmi les anciens Romains, la proportion de l'or à l'argent, étoit comme de dix à un. Ainſi le Talent d'or, quant à ſa valeur, étoit le décuple du Talent d'argent, A ce compte, les ſoixante & dix-ſept vaſes, portoient en or monnoyé l'équivalent de deux mille trois cents dix Talents Attiques, c'eſt-à-dire, de ſix millions neuf cents trente mille livres Françoiſes. Que ſeroit-ce donc, ſi nous ſuppoſions que la raiſon Géométrique de l'argent à l'or, eût été d'un à quinze, comme elle eſt à préſent. En ce cas, la ſomme de tous les talents d'or, auroit égalé celle de dix millions trois cents quatre-vingt-quinze mille livres.

b On donna le nom d'Antigonides & de Seleucides, aux anciens Rois de Macédoine, qui faiſoient remonter leur origine juſqu'à Seleucus, & Antigonus, ſucceſſeurs d'Aléxandre le Grand.

c Le temps nous a conſervé un Monument authentique du triomphe de Paul Emile; c'eſt le revers d'une Médaille d'argent, où l'on voit la forme d'un trophée érigé à la gloire du Conquérant. Le Triomphateur y paroît luy-même revêtu de la toge. Le Roy de Macédoine précédé de ſes deux fils, s'y montre ſous la figure d'un Captif, qui a les mains liées derriére le dos. Le terme Latin *TER*, qui eſt inſcrit ſur la Médaille, nous apprend, que Paul Emile triompha trois fois. 1°. Des Liguriens, qu'il avoit défaits pendant ſon premier

choient les jeunes Princes ses enfants, au nombre de trois. Philippe son aîné, Aléxandre son cadet, & une fille, dont l'Histoire n'a pas conservé le nom. Ces Princes étoient si jeunes, qu'à peine ils paroissoient sensibles à leur misére : mais leurs Précepteurs & leurs Gouvernantes, qui les escortoient, les avertissoient de tendre leurs petites mains vers le Peuple, pour l'exciter à la compassion. Ce spectacle attendrit tellement les Spectateurs, qu'à peine, pensérent-ils à jetter les yeux sur Persês, qui suivoit ses enfants. Ce malheureux Roy, vêtu d'un

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.



d'Argent

Consulat. 2°. De l'Espagne, dont il avoit eu l'administration, en qualité de Propréteur. 3°. Du Roy Persês, & de la Macédoine. La Médaille est en cela d'accord avec le témoignage de Velleïus Paterculus. Cependant Tite-Live, & l'Auteur de la vie des Hommes illustres, ne font mention que du premier & du dernier Triomphe. Peut-être aussi le mot de TER a-t-il été mis pour exprimer les trois jours qui furent destinés à la Pompe triomphale. Un ancien marbre déterré à Rome dans le lieu où se tenoient autrefois les Comices, atteste les trois triomphes de Paul Emile. L'Inscription est conçûë en ces termes, L. ÆMILIUS L. F. PAVLLVS COS. II. CENS. AVGVR TRIVMPHAVIT TER.

Au reste, la gloire du Conquérant, ne se borna pas à des honneurs passagers. L'Auteur de la vie des Hommes illustres, assure que le Sénat & le Peuple Romain, de concert, lui accordérent, par une distinction extraordinaire le droit d'assister aux Jeux du Circ avec la robe triomphale.

De Rome l'an 586.
Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

habit de deuil, & chaussé à la Macédoine, paroissoit également saisi de rage, & de désespoir. Dans sa démarche, & sur son visage, on remarquoit un étonnement, qui le rendoit comme stupide. C'est l'effet de la douleur, lorsqu'elle est extrême. Ses amis & ses courtisans qui l'escortoient, versoient des pleurs; mais à en juger par leurs yeux, qu'ils tenoient sans cesse attachés sur leur Roy, ils paroissoient plus touchés de son désastre, que de leur infortune. Après une armée de Captifs, de diverses Nations, & de Bitis entre autres, fils du Roy des Odrisiens en Thrace, on voyoit passer les quatre cents couronnes d'or, dont les Villes alliées de Rome avoient fait présent à Paul Emile, pour le féliciter de sa victoire. Enfin, le char magnifique, où le Triomphateur étoit porté, s'avançoit au petit pas. Sa bonne mine, & la pourpre dont il étoit revêtu, attiroient tous les regards. Portant en main une branche de laurier; il faisoit souvenir les spectateurs, que la victoire de Pydna étoit son ouvrage, & qu'il n'avoit partagé avec personne le succês de sa campagne. L'âge de Paul Emile augmentoit encore cet air majestueux, qui lui étoit naturel. Peut-être aussi que la mort de l'un de ses fils, & que la maladie de l'autre, contribuoient autant à le rendre sérieux & pensif, que la Philosophie, dont il faisoit profession. Il avoit à ses côtés les deux fils de son premier lit, Fabius & Scipion, qui superbement montés, étoient à la tête de la Cavalerie Romaine. Toute l'Infanterie suivoit. Chaque Légion étoit sous ses étendarts, & marchoit en bel ordre. On arriva enfin au Capitole. Là, Paul Emile fit l'offrande à Ju-

De Rome l'an 586.

Consuls. Q. Ælius Pætus, & M. Junius Pennus.

piter d'un vase d'or, [a] du poids de dix talents, qu'il avoit fait fabriquer en Gréce. La journée finit par les largesses, qu'il fit à ses Soldats. Il distribua aux Fantassins cent deniers d'argent par tête, le double aux Centurions, le triple aux Cavaliers. On étoit persuadé qu'il auroit doublé la somme, s'il avoit été content de ses Soldats, ou même s'ils avoient accepté gracieusement le présent qu'il leur faisoit.

Tit. Liv. l. 45. Plut. in Paulo.

Il ne restoit plus à l'illustre Proconsul, avant que de se réduire à la vie privée, que de haranguer le Peuple, à l'ordinaire, & de luy rendre compte de son expédition. Il attendit que [b] son second fils fût mort, & qu'il luy eût rendu les devoirs funébres, Aprés quoy, il demanda permission de monter sur la Tribune, & parla de la sorte, avec cet air de modestie, qui ne le quittoit jamais. *Nul de vous, Romains, n'ignore ce que j'ai fait en Macédoine. Vous êtes également instruits des deux coups de foudre, que la Fortune vient de lancer sur ma maison. Cependant, pour obéïr à la coûtume, & pour soulager ma douleur, je vous dirai ce que j'ai éxécuté, comme Général, & ce que je souffre comme Pere. Vous m'avez mis à la tête d'une de vos armées. Je me suis embarqué à Brunduse, je suis arrivé à Corcyre sans avoir perdu aucun de mes vaisseaux, & de-là je suis passé à Delphes. Aprês y avoir rendu mes hommages au Dieu qu'on*

a Le Talent, considéré comme poids, pésoit cent vingt-cinq livres, comme nous l'avons prouvé dans le second volume de cette Histoire, page 468. note *a*.

b Plutarque est icy en contradiction avec Tite-Live. Ce dernier prétend que le second fils de Paul Emile étoit mort à l'âge de douze ans, cinq jours avant le triomphe de son pere ; & que l'aîné, alors âgé de quatorze ans mourut trois jours aprês la Pompe triomphale.

De Rome l'an 586.
Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

y honore, en cinq jours je ſuis arrivé au camp Romain, dont j'ai pris le commandement. J'ay trouvé Persês retranché ſur les bords d'une riviére en Theſſalie. Son camp étoit inabordable. J'ay donc cru devoir tenter le paſſage en Macédoine. J'y ſuis entré avec de grands travaux. L'ennemi s'étoit fortifié ſous les murs de Pydna. Je luy ai livré bataille, & vous avez vaincu. Quelle ſuite de ce premier ſuccês! La Macédoine entiére s'eſt ſoumiſe, & les Dieux eux-mêmes nous ont livré ſon Roy. C'eſt du pié de leurs Autels que nous l'avons tiré, pour le faire paſſer à Rome. Dans le temps que votre gloire étoit montée au plus haut point, je n'ai pas ceſſé de réfléchir ſur la viciſſitude des événements humains. Souvent les plus grandes proſpérités, me ſuis-je dit à moi-même, ſont ſuivies des plus funeſtes revers. Cependant, je me rembarquai pour retourner en Italie. J'ai craint les périls de la mer pour votre Flotte chargée de tant de richeſſes. Les Dieux nous ont épargnés ſur mer, comme ils nous ont favoriſé ſur terre. C'eſt alors que mes inquiétudes ſe ſont réveillées. Non, me ſuis-je dit encore, il n'eſt pas poſſible que la Fortune ait fixé ſon inconſtance, en faveur de la ſeule Rome. Elle l'éleve aujourd'huy, peut-être helas! pour l'humilier bientôt. Grands Dieux! détournés ſur ma tête, ou ſur celles de mes enfants, les malheurs que vous deſtinés à la République. Mes vœux ont été éxaucés. Je vous ai perdus, mes chers enfants; & avec vous l'eſpérance de perpétuer mon nom dans ma famille! Oui, le ſort de Persês, eſt pour moi un objet d'envie. Il eſt vrai qu'il a vû marcher devant luy, ſes enfants chargés de chaînes. Aprês tout, ils vivent, & malgré leur infortune, ils laiſſent encore un rayon d'eſpérance

à leur pere. Pour moi, du milieu des applaudiſſements, je ſuis ſorti pour voir expirer le dernier de mes fils. Du char de triomphe, on m'a vû paſſer au bucher mortuaire. Quoy qu'il m'en ait couté, pour appaiſer les Dieux, je ſerai tout conſolé, ſi leur courroux ſe borne à m'affliger. Soyés heureux, Romains, & ſoyez-le à mes dépens!

De Rome l'an 586.

Conſuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

On connoiſſoit trop Paul Emile, pour croire, qu'il y eût rien de diſſimulé dans ſa Harangue. On y admira une véritable magnanimité, jointe à un amour déſintéreſſé de la Patrie. Auſſi reçut-il, dans les Comices, les mêmes applaudiſſements, qu'au jour de ſon triomphe. Une foule de Peuple le reconduiſit en ſon logis, où il ſe confina, pour y attendre la fin de ſes jours. Cependant, Rome ne le laiſſera pas long-temps joüir du repos qu'il goûtoit, en Philoſophe, dans ſon domeſtique. Regardé comme le Héros de ſon ſiécle, conſidéré comme le Pere de la République, même durant ſon loiſir, il étoit l'ame des délibérations, & ſes avis tenoient lieu de Loix. On peut dire, que, quoy qu'il fût pauvre, après avoir procuré tant de richeſſes à Rome, il fut auſſi honoré dans ſa retraite, qu'il avoit été eſtimé à la tête des armées. Zélé partiſan de la Nobleſſe, il ne s'abbaiſſa jamais juſqu'à flatter le Peuple; & Défenſeur équitable du Peuple, il ne le ſacrifia jamais aux intérêts de la Nobleſſe. Tel fut ce Paul Emile, que nous n'abandonnons, pour un tems, que pour le faire reparoître bientôt ſur la Scéne.

Le lendemain du jour, que le Vainqueur de Perſês avoit triomphé, le Propréteur Octavius triompha à ſon tour. La différence du mérite régla la

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.
Festus l. 13. ad Verbum Octavia.

différence des honneurs, & de la Pompe triomphale. Au premier jour de Décembre, on la vit passer à travers les ruës de Rome, sans beaucoup d'appareil. Il n'y avoit ni dépoüilles, ni Captifs. Toute la marche consistoit en des Officiers de Marine, & des Rameurs, avec des Matelots, tous à pié. Le Triomphateur distribua soixante & quinze deniers d'argent à chaque homme de l'équipage de sa flotte, le double aux Pilotes, & le quadruple aux Capitaines de ses Galéres. On peut croire, qu'en reconnoissance de l'honneur que luy avoit fait la République, Octavius fit bâtir ce magnifique Portique, appellé [a] *Porticus Octavia*, ou autrement, *Corinthia*, [b] parce qu'il étoit d'ordre Corinthien.

Tit. Liv. l. 45.

Le Triomphe du Propréteur Anicius eut son tour; mais un peu plus tard. Il y eut prês de trois mois d'intervalle, entre la Pompe dont on l'honora, & celle de Paul Emile. Peut-être Anicius ne fut-il pas fâché de laisser perdre un peu le souvenir du pre-

a Cneïus Octavius consacra le produit d'une partie des dépoüilles qu'il avoit remportées de Macédoine, à la construction d'un Portique, qui de son nom fut nommé *Porticus Octavii.* Il fut bâti prês du Circ de Flaminius, comme nous l'apprenons de Pline & de Velleïus Paterculus. Le Vainqueur, pour perpétuer la mémoire de ses exploits contre Persês, les fit peindre sur le mur de l'édifice. Aussi l'appella-t-on indifféremment, le Portique de Persês, & le Portique d'Octavius. Dans la suite, il fut endommagé par le feu; Auguste César eut soin de le faire réparer, comme un des plus glorieux monuments de la famille Octavia, dont il étoit issu.

b Ce bâtiment, avoit un double rang de colonnes, dans le goût de l'ordre Corinthien. Selon le témoignage de Pline, les chapiteaux en étoient de bronze. On montoit au rang le plus élevé, par des dégrês à limace, pratiqués en plusieurs endroits. On en voit le plan & l'élevation dans l'Architecture de Serlio.

De Rome l'an 586.
Consuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

mier triomphe, & de sa magnificence. [a] Le jour des Quirinales, ou de la Fête de Romulus, fut fixé pour son entrée triomphante. A la vérité, elle n'égala pas celle de Paul Emile; mais on peut dire, qu'elle fut supérieure à la plûpart de celles qu'on avoit vûës jusqu'alors. On y vit paroître des étendarts pris sur l'ennemi, des dépoüilles enlevées à l'Illyrie, & tous les meubles du Roy vaincu. Ce qui faisoit le plus bel ornement de ce triomphe, c'étoit le Roy Gentius, avec sa femme, ses enfants, son frere Caravantius, & quelques Seigneurs de sa Cour. Le Triomphateur fit porter devant luy vingt-sept livres pésant d'or, & dix- [b] neuf livres d'argent, sans compter trois mille deniers, & six-vingt mille piéces d'argent, qui avoient cours dans l'Illyrie. En un mot, il y eut autant de différence entre le triomphe de Paul Emile, & celuy d'Anicius, qu'il y en avoit, entre la Macédoine & l'Illyrie, & entre Persês & Gentius. Le Sénat régla le sort des Rois captifs. Gentius, sa femme, ses enfants, & son frere, furent envoyés d'abord à Spoléte, & sur le refus des habitants, ensuite à [c] Iguvie. Pour Persês, avec son fils Alexandre, on le confina à [d] Albe, dans

a Nous avons parlé de la Fête des Quirinales dans les volumes précédents.

b Le poids de dix-neuf livres d'argent est trop modique pour en faire parade dans l'appareil d'un triomphe. On soupçonne avec raison, que le terme de *mille* a disparu des exemplaires de Tite-Live.

c Iguvium étoit une ville de l'Ombrie, située auprès de l'Apennin. Les Italiens la nomment aujourd'huy *Eugubio*.

d La ville d'Albe, dans le Païs des Marses, un des cantons de l'Abrusse Ultérieure, fut distinguée d'Albe la longue, par le surnom de *Fucentis*. Elle étoit située près du Lac Fucin, que les Italiens appellent aujourd'huy *Celano*.

De Rome l'an 586.
Consuls.
Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

le païs des Marses. Renfermé dans une étroite prison, il y périt de misére. A l'egard de Bitis, fils du Roy Cotys, on luy donna [a] Carseoles pour prison. Sa captivité ne fut pas longue. Le Roy des Odrysions son pere fit une députation au Sénat, pour demander la délivrance de son fils, & pour payer sa rançon. L'Ambassadeur justifia, comme il put, son Maître, sur les engagements qu'il avoit été forcé de prendre avec Persês. La clémence, ou si l'on veut, la politique des Romains, l'emporta sur les mécontentements qu'on avoit de Cotys. On voulut à Rome se faire du Roy des Odrysiens, un ami, qui ne troublât point le nouveau Gouvernement établi en Macédoine. Le fils fut rendu à son pere, & la Thrace laissa les Romains paisibles possesseurs de leur conquête.

Ainsi finit une année, qu'on doit regarder comme une des plus brillantes de la République. Les deux Consuls, Ælius Pætus, & Junius Pennus, ne contribuérent pas à l'illustrer. Ils firent quelques ravages dans la Ligurie, où ils ne trouvérent point d'ennemis à combattre. Un Proconsul, & deux Propréteurs, récuëillirent toute la gloire des expéditions au Levant. Ils laissérent dans l'Europe Orientale, & dans l'Asie, une impression si vive du nom Romain, que, de long-temps, nul Potentat n'osa y disputer la Souveraine domination à la République.

Après la réduction de l'Illyrie & de la Macédoine, il étoit temps, ce semble, que Rome laiss-

[a] La ville des Carséoles étoit placée près de l'*Anio* ou du *Téverone*, dans le Païs des Eques, qui fait aujourd'huy partie de la Champagne de Rome. Elle se nomme présentement *Arsuli*.

sât répoſer l'Univers, qu'elle quittât les armes, & qu'elle fermât le Temple de Janus. Son ambition, & ſa politique ne luy permirent pas de reſpirer un moment. Faire ſuccéder les guerres l'une à l'autre, & tenir toûjours les Légionnaires en haleine, ce fut pour elle un point capital, tandis que le Gouvernement populaire y ſubſiſta. En tenant ſans ceſſe de groſſes armées en campagne, la République purgeoit ſa Capitale d'un grand nombre de mutins, aſſuroit le calme dans Rome & dans l'Italie, & faiſoit trembler les Nations étrangéres. Il étoit donc paſſé en coûtume, que tous les ans les deux Conſuls marchaſſent en campagne, avec deux armées compoſées, chacune au moins de deux Légions, & d'un corps de troupes alliées. La difficulté alors étoit de trouver des ennemis, capables d'occuper les Conſuls, & leurs troupes. Tout étoit paiſible au Levant. L'Afrique, au Midi, affectoit plus que jamais, d'accepter avec ſoumiſſion les ordres du Sénat Romain. Carthage, aprês ſon humiliation, ne ſongeoit qu'à s'enrichir par le commerce. L'Eſpagne ſeule étoit encore agitée, par quelques ſoulevements paſſagers, que les deux Préteurs, qu'on y envoyoit tous les ans avoient bientôt aſſoupis. Rome ſe fit des ennemis en Italie, ſeulement pour s'amuſer. C'eſt ce que nous allons voir durant quelques années. Elle aura toûjours les armes à la main, même pendant ſon repos, & ſe tiendra ſans ceſſe en état de tenter quelques nouveaux exploits.

De Rome l'an 586.

Conſuls. Q. ÆLIUS PÆTUS, & M. JUNIUS PENNUS.

a On élut au Champ de Mars pour Conſuls, M.

a Julius Obſéquens, s'eſt mépris, lorſque dans le recit qu'il

De Rome l'an 587.

Consuls. C. SULPICIUS GALLUS, & M. CLAUDIUS MARCELLUS.

Val. Max. l. 6. cap. 3.

Claudius Marcellus, & ce même Sulpicius, qui s'étoit signalé dans le camp de Macédoine, par la prédiction d'une éclypse. C'étoit un homme bizarre & jaloux de sa femme. [a] Il la répudia, pour une légéreté qui paroissoit excusable. Une Loy Romaine défendoit à toute épouse de s'orner pour d'autres, que pour son époux. Cependant, la femme de Sulpicius avoit paru en public, artificieusement parée, & le visage découvert. C'en fut assés au mari pour se séparer d'elle, sous prétexte de la Loy. [Ce Consul sçavant & bel esprit, mais sévére à l'excês, fut destiné par le sort à faire la guerre en Ligurie. Son Collégue eut la Gaule Cisalpine en* partage. Les malheureux Liguriens, & les Gaulois d'Italie, étoient depuis long-temps une carriére ouverte, où les Romains alloient s'éxercer, lorsqu'ils manquoient d'ennemis en païs éloigné. On prit dans la Gaule & dans la Ligurie quelques Châteaux, on y fit quelque pillage. Cependant, ces mêmes Romains, qui avoient contesté le triomphe au Conquérant de la Macédoine, l'accordérent, sans peine, aux deux Consuls, pour des expéditions peu glorieuses. La

fait des prodiges qui arrivérent pendant cette année 587. il distingue le Consul Sulpicius par le prénom *Publius*. Outre le témoignage de Tite-Live, nous avons à produire contre lui l'autorité de Pline. Ce dernier Auteur dit formellement, que la République donna pour Collégue à Marcus Marcellus, le célébre Astronome Sulpicius Gallus : or celui-ci s'appelloit Caïus, & non pas Publius.

Icy finit l'Histoire de Tite-Live. Les quarante-cinq livres qui ont échappé du naufrage des temps, nous font regretter la suite de ce grand ouvrage, que l'Historien avoit poussé jusqu'au siécle d'Auguste. A son défaut, nous continuërons de recourir aux sources de l'Antiquité.

a Nous avons parlé dans les volumes précédents, de la maniére, & de la formule des divorces parmi les Romains.

République ſuivoit en cela les maximes d'une politique raffinée. Il falloit engager, par de grands honneurs, les Chefs & les Soldats, à ne ſe dégouter point de ces guerres peu importantes. La poſtérité ſçut faire juſtice à ces Triomphateurs. Cicéron s'en mocque, & dit, que leurs triomphes étoient de petite valeur, * & achetés à vil prix. Là, ſe réduiſirent les exploits d'une année ſi peu mémorable. Les Conſuls, avant que de triompher durant [a] le mois intercalaire, qui fut ajoûté entre le mois de Février & le mois de Mars, préſidérent aux Comices. Pour les nouvelles élections, la brigue fut ſi grande, que le Sénat fut obligé de ſe tranſporter au Capitole.

De Rome l'an 587.

Conſuls. C. SULPICIUS GALLUS, & M. CLAUDIUS MARCELLUS.

* *Caſtellanos Triumphos.* Cic. in Bruto.

a Voyez ce que nous avons remarqué dans le premier volume de cette Hiſtoire, pages 191, & 192. note *p.* ſur le mois intercalaire, appellé *Mercédonius*, ou *Mercédinus*. Outre l'étymologie de ce terme, que nous avons donnée au même endroit, il ne faut pas en oublier une autre, que nous avons empruntée de Macrobe. Ce mot, dit-il, fut nommé *Mercédonius*, du mot Latin *merces*, parce qu'alors les Fermiers publics payoient une eſpéce de ſalaire aux Pontifes, qui étoient chargés de faire l'intercalation. Moyennant une certaine ſomme, qu'éxigeoient ces Prêtres mercénaires, ils ajoûtoient plus ou moins de jours au mois Mercédonius, & le plaçoient au gré des Publicains, qui ſouvent trouvoient leur intérêt dans ce dérangement. Conſultés le Chapitre ſeiziéme du premier Livre des Saturnales. Au reſte, quoïque Plutarque ait attribué l'invention des mois intercalaires à Numa Pompilius, cependant Macrobe, dans l'endroit que nous venons de citer, rapporte divers ſentiments au ſujet de cette inſtitution. Il dit, que Licinius Macer en faiſoit remonter l'origine juſqu'à Romulus. Junius autre ancien Annaliſte de Rome, reconnoiſſoit le ſixiéme Roy des Romains, Servius Tullus, pour le premier Auteur de l'intercalation. Tuditanus prétendoit, qu'elle ne commença d'être en uſage, que pendant l'adminiſtration des Décemvirs, qui en firent une Loy expreſſe dans les douze Tables. Enfin, le Juriſconſulte Flavius prétendoit, que cette coûtume ne fut introduite parmi les Romains, que cinq cents ſoixante-deux ans après la fondation de Rome, tandis que la République étoit en guerre avec les Etoliens.

De Rome l'an 588.
Consuls. T. MANLIUS TORQUATUS, & CN. OCTAVIUS NEPOS.

Alors, il arriva un de ces événements fortuits, que la superstitieuse Rome regarda comme un prodige. Un Milan entra dans le Temple de Jupiter, y enleva une Bélette, & l'apporta dans la place. Il fallut détourner l'augure, par des expiations.

Aprês bien des intrigues, T. Manlius Torquatus, & Cn. Octavius furent élevés au Consulat. Ils n'eurent point d'autre commission, que celle de leurs prédécesseurs. On les envoya en Ligurie, & dans la Gaule, où même ils ne se signalérent pas assês, pour mériter un de ces triomphes peu considérables, que Rome accordoit alors, par politique. L'oisiveté regnoit dans la Capitale, la peste s'y fit sentir. C'étoit l'ordinaire en tems de paix. Les Livres Sibyllins furent consultés, & par une Ordonnance des Décemvirs, on fit des sacrifices dans les Carrefours, & dans les divers Sanctuaires de la ville. D'autres prétendus prodiges procurérent encore aux Romains de nouveaux amusements de Réligion. On expia la ville par bien des victimes, parce que, disoit-on, le Temple des Dieux Pénates s'étoit ouvert de luy-même, durant la nuit, & que des loups étoient entrés, jusques dans les ruës de Rome. Les Ediles Curules, Sex. Julius César, & Cn. Cornélius Dolabella, eurent soin de l'appareil des Jeux Mégaléსiens. Une Comédie du Poëte Térence, nommée l'*Hécyre*, y fut mise sur la Scéne; mais avec moins de succês, qu'elle ne méritoit. Térence étoit alors dans sa plus grande réputation, & deux hommes du premier rang partagéoient avec luy l'honneur, d'avoir contribué à la composition de ses piéces. Il avoüoit luy-même, que

Julius Obseq.

que Lælius, & Scipion, le fils de Paul Emile, l'avoient aidé. Cependant, l'*Hécyre* n'eut pas alors un sort heureux. Dans le cours de la représentation, on vint annoncer, que des Danseurs de cordes, alloient donner aux Romains un spectacle extraordinaire. A l'instant le Theâtre fut vuide. La piéce reparut ensuite, & reçut les mêmes applaudissements, que les autres Comédies de ce célébre Auteur. Bientôt le Sénat fut chargé d'occupations plus sérieuses, du côté de l'Orient. La guerre ne se faisoit plus sentir dans l'Europe Orientale, & en Asie; mais sous la cendre fumoit encore un reste de feu caché, qu'il importoit à Rome d'éteindre, crainte d'un nouvel embrasement. L'Achaïe, sur-tout, donnoit de l'ombrage aux Romains, Sa puissance consistoit moins dans la force & dans les richesses, que dans le grand nombre des villes, qui réünies entre elles, pour se défendre mutuellement, composoient un grand Etat, régi par une Diéte commune. L'ambition d'y dominer avoit attaché deux hommes, entre autres, au parti Romain, qu'on présumoit devoir être les plus forts. Callicrate & Andronidas prétendoient aux Charges de leur Canton, ou vouloient s'y maintenir, à l'aide de la République dominante. Dans ces vûës, ils s'étoient faits les Délateurs de tout ce qu'ils avoient de Compatriotes en état de leur disputer le premier rang. Leur accusation rouloit, sur ce que ces Rivaux d'ambition, avoient été les amis & les partisans du Roy de Macédoine, avant sa chûte.

De Rome l'an 588.
Consuls.
T. MANLIUS TORQUATUS, & CN. OCTAVIUS NEPOS.

Just. l. 34. c. 1.

Parmi les accusés, étoit un homme d'importance, nommé Xénon, que sa Patrie avoit autrefois char-

De Rome l'an 588.
Consuls.
T. MANLIUS TORQUATUS, & CN. OCTAVIUS NEPOS.

gé de conduire ses armées. Ce brave, qui se sentoit innocent de la calomnie, protesta au Commissaire Romain, qu'il iroit luy-même à Rome, & qu'il y plaideroit sa cause devant le Sénat. On le prit au mot, & l'on fit partir avec luy, environ mille Achéens. Ils avoient Polybe avec eux. Tous étoient soupçonnés d'avoir été plus Macédoniens que Romains, durant la guerre. Ce procédé parut plus dur à l'Achaïe, que la tyrannie qu'elle avoit soufferte sous le régne de Philippe pere d'Aléxandre le Grand. Les murmures furent bien plus amers, lorsqu'on apprit, que le Sénat de Rome avoit réparti ces malheureux dans les villes d'Italie, & qu'on les y retenoit sans vouloir les entendre. C'étoit un éxil rigoureux; mais que la République jugeoit nécessaire, pour purger l'Achaïe de gens suspects. En vain les Achéens envoyérent à Rome Ambassade sur Ambassade. La République fut inéxorable. On s'obstina à ne vouloir pas même juger, ceux qu'on avoit déférés. La haine publique tomba d'abord sur les Délateurs. Callicrates & Andronidas devinrent des objets d'éxécration dans leur Patrie. On n'entendoit parler d'eux dans les assemblées qu'avec horreur, ou avec dérision. Les enfants même, au sortir de leurs Gymnases, leur prodiguoient les noms de traîtres, & d'ennemis du bien commun. La rage des Achéens alla si loin, qu'un jour, que les deux Accusateurs étoient entrés dans un Bain public, à Sycione, nul ne voulut s'y baigner avec eux, ou aprês eux, qu'on n'eût vuidé toute l'eau des étuves. Cette émotion générale des esprits, rendit l'Achaïe encore plus suf-

Polyb. in Legat. n. 103. & 105. idem in excerptis, apud Valesium.

pecte aux Romains. Ils gardérent plus soigneusement que jamais, des hommes contagieux, dont on craignoit les intrigues, dans leur Pais. Ce fut là comme les premiéres semences d'une guerre, qu'on verra bientôt éclorre, entre Rome & l'Achaïe, & les premiéres étincelles du feu, qui consuma Corinthe.

De Rome l'an 588.

Consuls. T. MANLIUS TORQUATUS, & CN. OCTAVIUS NEPOS.

Le député de Prusias, nommé Python, fut admis, à son tour, dans l'Assemblée des Peres Conscripts. C'étoit faire sa Cour aux Romains, que de leur porter jusqu'aux moindres démêlés, qui survenoient entre les Rois de l'Asie. Prusias avoit à se plaindre du Roy de Pergame. Comme la Bithynie confinoit avec les Etats d'Euménes, celuy-ci avoit empiété sur les frontiéres de son voisin. Python vint en faire des plaintes au nom de son Maître, & fut favorablement écouté. *Quel voisinage pour Prusias*, lui dit-il, *que celuy de l'ambitieux Euménes ! Rome le connoissoit-elle assés, lorsque par ses bienfaits, elle a étendu son Domaine, jusqu'aux portes de la Bithynie ! Son ambition ne s'est point fixé de bornes. Elle ne vise à rien moins, qu'à la conquête de l'Asie entiére, jusqu'à l'extrémité de la Syrie. De-là, ses desseins sur la Galatie, & les guerres qu'il s'est attirées. La Bithynie est la premiére barriere qui s'oppose à ses immenses projets. Il s'en empare par partie, & ses hostilités ne respectent point, dans Prusias, un allié, un affranchi du Peuple Romain. L'affection dont vous honorés mon Maître, est même une raison pour Euménes de l'insulter. Le Roy de Pergame affecte, au dedans & au dehors de ses Etats, de persécuter vos amis. C'est assés pour être exclu des honneurs, ou pour être*

De Rome l'an 588.
Consuls.
T. MANLIUS TORQUATUS, & CN. OCTAVIUS NEPOS.

attaqué à force ouverte, que de se déclarer le partisan de Rome. Le dirai-je, & dévoilerai-je un secret, encore caché dans l'obscurité des négociations ? Le Roy de Syrie, & celuy de Pergame trament sous main des intelligences, qui n'écloront que trop tôt, au préjudice de la domination Romaine, dans l'Orient. Garantissez-nous des injures d'Euménes, & veillez sur les déportements d'Antiochus. Si ces deux puissants Rois réünissent leur haine & leurs forces, quel incendie n'exciteront-ils pas ? L'avis de Prusias ne parut pas méprisable. Le Sénat négligea d'autant moins le discours du Bithynien, que bien des Députés des villes Asiatiques faisoient des rapports conformes aux soupçons de Prusias. La République étoit trop sage pour omettre des précautions nécessaires. Afin donc d'approfondir le mystére d'une Ligue, formée entre deux formidables Monarchies, on résolut de faire partir pour le Levant, un des Membres du Sénat. Le choix tomba sur Tib. Gracchus, homme d'un esprit pénétrant, mais doux & incapable de prévention. Sa Commission porta, qu'il visiteroit toutes les Cours de l'Asie ; qu'il rabbattroit dans la Gréce Européanne ; qu'en tous lieux, il observeroit tout ; & qu'aprês sa tournée, il reviendroit à Rome, y faire un fidéle rapport. C'est ainsi que Rome, sans se laisser éblouïr par les premiéres dénonciations, éxaminoit tout, avant que de rien conclure. Elle voyoit de sang froid, les passions du monde entier, frémir autour d'elle.

Tandis que la République se précautionnoit, contre les factions des étrangers, elle veilloit au dedans, sur le bon ordre public. Quelques Histo-

riens ont dit, qu'un des Tribuns du Peuple, nommé Mamilius, fit porter un Loy, pour servir de Réglement aux limites des terres, que chaque Citoyen possédoit à la campagne. Le second Roy de Rome avoit autrefois ordonné, que chacun placeroit [a] des bornes, à l'extrémité de son champ. Cette Ordonnance, toute consacrée qu'elle étoit, par la Religion, n'avoit pas empêché les usurpations. Une Loy des douze Tables avoit prescrit depuis Numa, que chaque possesseur d'un terrain laisseroit, entre son champ, & celuy de son voisin, un intervalle de cinq à six piés, qui les distingueroit, & que cette lisiére seroit inviolable, de part & d'autre. Lorsque ces limites étoient transposées, par une disposition des douze Tables, on prenoit trois Arbitres, pour en juger. Mamilius réduisit les trois témoins à un seul, & fit d'autres changements à l'ancienne Ordonnance. On prétend trouver des vestiges certains de la Loy de Mamilius [b] sur une Médaille, qui fut frappée en son honneur. Quoy qu'il en soit, on rapporte, que ce Tribun prit, de-là, le surnom de *Limetanus*, & qu'il le fit passer à tous les Mamilus de sa race.

De Rome l'an 588
Consuls.
T. MANLIUS TORQUATUS, & CN. OCTAVIUS NEPOS.

L'année Consulaire alloit finir. Manlius & Octavius revinrent donc de l'armée à la ville. Celuy-

Cic. in Philipp.

a Voyez le premier, & le troisiéme volume, sur la Loy portée par Numa, & renouvellée dans les douze Tables, au sujet des limites d'un champ.

b Pighius est le seul, que je sçache, qui ait fait mention d'une Médaille, frappée en mémoire de la Loy publiée, par Mamilius. Si nous en croyons le même Annaliste, ce monument portoit le nom de Caïus Mamilius Turrinus. Selon lui, la Loy du Tribun étoit désignée sur le revers par un soc de charruë, instrument propre à tracer les limites de deux champs. Mais cette Médaille, ou s'est perduë, ou n'a jamais existé.

De Rome l'an 589.

Consuls. A. MANLIUS TORQUATUS, & Q. CASSIUS LONGINUS.

cy fut le premier de la famille a Octavia, à qui les faisceaux Consulaires eussent été déférés. Cet Octavius fut la tige des grands hommes qui illustrérent Rome, & qui l'élévérent au comble de la grandeur, dans la personne d'Auguste César. Il est incertain, qui d'Octavius ou de son Collégue présida aux grands Comices, pour les élections. A. Manlius Torquatus, & Q. Cassius Longinus, y furent déclarés Chefs de la République. Leurs départements ne leur procurérent pas plus de gloire, qu'à leurs derniers prédécesseurs. Manlius & Cassius allérent faire une guerre infructueuse & languissante dans la Ligurie, & dans la Gaule Cisalpine. Pour le Sénat, il fut suffisamment occupé à régir de grands Peuples dans les trois parties du monde connu. Dès l'année derniére, Rome avoit fait partir Tib. Gracchus, avec ordre de visiter tous les Rois, toutes les Ré-

a La famille des Octavius, au rapport de Suétone, étoit originaire de Vélitres. Elle fut transplantée à Rome; & quelques-uns du même nom eurent le rang de Sénateurs, dès le tems de l'ancien Tarquin. Le même Historien ajoûte, qu'ils furent mis au nombre des Patriciens, par Servius Tullius. Un quartier de Velitres, nommé Octavius, & un Autel consacré à un Citoyen du même nom, attestoient, disent quelques Auteurs, l'antiquité de cette Maison. Cet Octavius étoit en guerre avec les Peuples voisins. Il arriva que les ennemis se présentérent tout à coup aux portes de la ville, tandis qu'on sacrifioit au Dieu Mars. A la nouvelle qu'il en apprit, il laisse le sacrifice imparfait, court à l'ennemi, & le taille en piéces. En mémoire de cette action, il fut statué par un Décret public, que chaque année on sacrifieroit à Mars des viandes à demi-cruës, & que le reste de la victime seroit réservé, & distribué à ceux de la maison des Octavius. Dans la suite elle fut aggrégée au Corps des Plébéïens, sans qu'on ait pû sçavoir ce qui donna lieu à cette translation. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Octavius parvinrent aux premiéres Dignités de la République. Nous parlerons plus en détail de la Maison Octavia. Lorsque nous serons parvenus à l'Histoire d'Auguste, qui reconnoissoit les Octavius pour ses ancêtres.

publiques, & toutes les Villes libres de l'Orient. Par tout le Député fut reçu avec la dignité qui convenoit à son caractére. Débarqué en Egypte, Gracchus y trouva les divisions plus animées que jamais, entre les deux freres, Ptolomée Philométor, & Ptolomée Phiscon. Cléopatre, leur mere, avoit broüillé de nouveau ses deux fils, par une aveugle prédilection pour le cadet. Par ses intrigues, elle avoit fait chasser de l'Egypte le Roy son aîné, & avoit placé sur le Thrône, Phiscon son second fils. Si l'on en juge par le récit de Pausanias, il paroît, que pour éxécuter son dessein, cette mere injuste avoit emprunté le secours de [b] Thébes, ville superbe de l'Egypte Supérieure, & Capitale de la Thébaïde. Philométor céda à la persécution, & se réfugia dans l'Isle de Chypre. Il y attendit le retour de la Fortune. Elle se déclara bientôt pour

De Rome l'an 589.

Consuls. A. MANLIUS TORQUATUS, & Q. CASSIUS LONGINUS.

Pauf. in Attic.

a Il est évident, par le récit de Paul Emile, qu'il a pris la ville de Thebes, en Béotie, pour celle du même nom, qui étoit la Capitale de la Thébaïde. Ptolomée Philométor, dit cet Historien, remonta sur le Thrône, après la mort de sa mere Cléopatre. Les Thébains, ajoûte-il, s'étoient soulevés contre l'Egypte, & avoient sécoüé le joug de sa domination. Le Roy courroucé, porta ses armes dans la Béotie, & contraignit la ville rebelle à se soumettre, trois ans après la défection de ses habitants. En punition de sa révolte, elle fut livrée en proye à l'avarice du Soldat Egyptien. Par tout le victorieux laissa de tristes marques de sa vengeance. Rien ne fut épargné, & Thébes, qui jusques-là, passoit pour la plus opulente ville de la Gréce, sans en excepter Delphes & Orchoménes, ne conserva pas le moindre vestige de sa premiére splendeur. Il est assés croyable, que Pausanias, trompé par la ressemblance des noms, a mis sur le compte de Thébes en Béotie, l'Histoire de la révolte, & de la conquête de Thébes, Capitale de la Thébaïde, par Ptolomée Philométor. Il est certain, que la ville Grecque ne releva point de la Couronne d'Egypte. De plus, Thébes étoit alors sous la protection des Romains, & unie d'interêt avec la République contre les Rois de Macédoine.

De Rome l'an 589.
Consuls. A. MANLIUS TORQUATUS, & Q. CASSIUS LONGINUS.

luy. La même ambition, qu'avoit euë Cléopatre, de dominer impérieusement sur l'Egypte, tandis que son aîné regnoit, elle la conserva, après avoir mis le Sceptre à la main de son cadet. La jalousie de régner se réveilla dans le cœur de Phiscon, que Cléopatre n'avoit élevé, que pour le tenir en tutelle. Barbare fils d'une mere ambitieuse, il la fit mourir en secret. Son parricide fut découvert, & le Peuple, qui aimoit la Reine, se disposoit à la venger. Phiscon prit la fuite, & laissa le Thrône à son véritable Maître. Philométor ne songea plus, après son rétablissement, qu'à punir les rebelles Thébains. Cette guerre n'intéressoit pas assês les Romains, pour la faire cesser. [a] Gracchus leur Député, ne prit des instructions en Egypte, que pour ménager au Sénat, encore une fois, la réconciliation des deux freres.

De l'Egypte, Gracchus passa en Syrie. Il y trouva le Roy Antiochus, obstiné à continuer, contre la Judée, cette fameuse guerre, qui fit verser tant de sang, & qui causa tant de prophanations. Depuis deux ans Judas, surnommé Machabée, gouvernoit souverainement sa Nation, en qualité de Pontife du Dieu vivant. Plein du courage, dont le Seigneur

a Pausanias ne désigne point autrement le jeune Ptolomée, que par le nom d'Aléxandre. Josephe lui donne le surnom infame de Phiscon, pour exprimer la crapule & les débauches excessives de ce Prince. Il se donna cependant à luy-même le titre d'*Evergétes*, ou de Bienfaisant. Devenu odieux à ses Sujets, par ses cruautés, ils le nommérent avec plus de raison, *Cacorgétes*, ou Malfaisant. Pour son frére aîné Ptolomée, ce n'est que par dérision qu'il fut surnommé *Philométor*. Loin d'aimer sa mere Cléopatre, il lui porta une haine mortelle, depuis que par ses intrigues, elle l'eut chassé du Thrône, pour luy substituer son cadet.

avoit

avoit animé le cœur de Matathias son pere, il s'étoit mis à la tête d'une troupe de fidéles Israëlites, & combattoit pour la Loy de Dieu, & pour la tradition de son Peuple, avec tout le zéle que la Réligion inspire.

De Rome l'an 589.
Consuls.
T. MANLIUS TORQUATUS, & Q. CASSIUS LONGINUS.

Jérusalem avoit été donnée en proye aux incirconcis. Le Temple, & ses vases précieux avoient été pillés par les Syriens. *L'abomination de la désolation*, c'est-à-dire, la Statuë de Jupiter Olympien, avoit été placée dans le lieu Saint. Grand nombre de vrais Zélateurs de la Loy, & entre autres, Eléazar, & les sept fils de la généreuse Salomone, avoient signé de leur sang, le culte du vrai Dieu. Le Ciel touché des larmes, & calmé par les priéres d'un petit reste de Fidéles, avoit suscité un Vengeur de son Peuple chéri. Judas Machabée, à la tête d'un petit nombre de Juifs ramassés, s'étoit signalé par plus d'une bataille gagnée, sur divers Généraux d'Antiochus. Enfin, le Roy de Syrie avoit fait partir Lysias, l'un des plus grands Seigneurs de sa Cour, pour achever de proscrire la Loy de Dieu, & le petit nombre de ses Défenseurs. L'armée Syrienne étoit de soixante mille hommes d'élite. Ce grand appareil de guerre dut sans doute effraïer le Député du Sénat, & confirmer Rome dans les défiances qu'on luy avoit données, des forces d'Euménes & d'Antiochus, s'ils venoient à se liguer.

Mach. l. 1. c. 5. &c.

Ce fut avec ces préjugés, que l'Ambassadeur Tibérius Gracchus entra dans Antioche. Son unique application fut d'observer les démarches, & de pénétrer les intentions du Roy. Le sage Romain l'eut bien-tôt reconnu pour un homme frivole. Antio-

De Rome l'an 589.
Consuls. A. MANLIUS TORQUATUS, & Q. CASSIUS LONGINUS.
Diod. ex Valesio.

chus n'avoit emprunté des Romains, qui l'avoient élevé, qu'une apparence de leurs vertus. Il affectoit de la magnificence; mais il la bornoit à de folles profusions. Il prenoit par intervalle des airs impérieux; mais lâche & rampant, devant les plus forts, il n'étoit fier qu'à l'égard des plus foibles. Il aspiroit à la réputation de Prince Belliqueux; mais il ne prenoit les armes que contre des Peuples indéfendus. Il vouloit paroître aimer la gloire; mais pour tout fruit de la victoire, il ne cherchoit que le pillage des villes, & des lieux sacrés. Il montroit du zéle pour sa Réligion; mais il ne l'employoit qu'à détruire le seul culte, qui eût des signes infaillibles de la vérité. Peu de temps après son arrivée, Tib. Gracchus démêla parfaitement le caractére d'Antiochus. Au lieu de cacher ses richesses aux yeux du Romain, il en fit une vaine ostentation. Antiochus dressa l'appareil des Jeux les plus magnifiques, qu'on eût vû en Syrie. Il fit venir à grands frais, les plus habiles Acteurs, & les ouvriers les plus experts de l'Europe & de l'Asie. Il donna en spectacle tous les vases & les meubles précieux, qui, renfermés dans ses thrésors, n'avoient point encore paru au jour. Sans doute les dépoüilles du Temple de Jerusalem firent le plus bel ornement de la Fête. Pour le Roy, il fit durant les Jeux mille personnages indécents, & donna plus à rire, que les Comédies les plus boufonnes. On n'admira que sa somptuosité; mais cette grandeur apparente ne se soutint pas. A l'égard du Député de Rome, Antiochus devint le plus vil Adulateur. Il luy céda son Palais, durant tout son séjour à Antioche, & se contenta

d'aller loger dans un maiſon d'emprunt. Tib. Gracchus jugea du Roy de Syrie, par ce qu'il voyoit de ſes yeux. Un homme ſi mépriſable ne luy parut plus un homme à craindre. D'une autre part, la groſſe armée, que le Syrien avoit envoyée contre les Juifs, venoit d'être taillée en piéce, & diſſipée, par le généreux Machabée. La ville de Jeruſalem fut repriſe, & le Sanctuaire du vrai Dieu fut purifié des abominations qu'on y avoit introduites. Ce fut dans ces circonſtances, que Gracchus quitta la Syrie. Il en remporta beaucoup moins d'eſtime pour Antiochus, & beaucoup moins de défiance de ſes intrigues, qu'il n'y en avoit apporté.

De Rome l'an 589.
Conſuls.
A. Manlius Torquatus, & Q. Cassius Longinus.
Polyb. in legat. n. 101.

La Scéne fut bien différente chez le Roy de Pergame. Gracchus y trouva un Prince politique, qu'un long maniment des affaires avoit rendu précautionné. Il fit au Député toutes les diſtinctions, qu'il en devoit attendre; mais toûjours en conſervant ſa dignité. Dans les entretiens, il meſura ſi bien ſes paroles, qu'il ne ſe laiſſa jamais pénétrer. Enfin, Gracchus ſortit de Pergame, ſans avoir apperçu le moindre indice d'une intelligence formée, entre Euménes & Antiochus. En Gréce, & principalement en Achaïe, tout étoit en rumeur. On s'y plaignoit hautement de l'injuſte détention d'un grand nombre de Seigneurs du Païs. *On les a fait paſſer à Rome*, diſoit-on, *pour ſe juſtifier, & on les retient en Italie, ſans les avoir entendus. Qu'on les juge, ou qu'on les renvoye ſur les lieux! Nous ſçaurons en faire juſtice, s'ils ſont coupables.* Ces clameurs étoient publiques. Gracchus en fut témoin, & vint en faire le rapport au Sénat. Il déclara, qu'il

De Rome l'an 589.
Consuls.
T. MANLIUS TORQUATUS, & Q. CASSIUS LONGINUS.

n'avoit apperçu aucun signe de révolte de la part d'Antiochus & d'Euménes. *Rome ne doit craindre, au Levant, que la seule Achaïe*, ajoûta-t-il, *Callicrates, Andronidas, & ceux de la faction que vous protégés, sont devenus insolents, depuis que vous avés refusé de rendre à leur Patrie, ceux qu'ils ont accusés d'avoir favorisé Persês. Tôt ou tard les Achéens en viendront jusqu'à vouloir secoüer le joug, que vous leur rendés insupportable.* Gracchus ne fut cru, ni sur la confiance qu'il voulut inspirer aux Péres Conscripts, au sujet des Rois de Pergame & de Syrie, ni par rapport aux avis qu'il donnoit sur l'Achaïe. On déféra d'avantage au témoignage qu'il rendit en faveur des Rhodiens.

Polyb. in legat. n. 104.

En effet la République de Rhodes, que Gracchus avoit visitée, s'étoit resoluë d'envoyer à Rome ce même Astimêdes, dont l'heureuse négociation avoit détourné la guerre dont elle étoit menacée. Le Rhodien fut admis au Sénat & y parla de la sorte. *Quel nouveau genre de punition, Peres Conscripts, vous reste-t-il encore à tirer des Rhodiens? N'êtes-vous pas suffisamment vengés d'une infidélité, qui ne fut ni générale, ni poussée à l'excés? Vous nous aviés donnés la Lycie & la Carie. Vous nous les avés enlevées. Nous n'en murmurons pas. Nous avions mérité vos bienfaits par nos services. Nous nous sommes rendus dignes d'en être dépoüillés, par notre inaction. Vous étiés les maîtres de vos dons. Nous avons souscrits à vos châtiments. Aprês tout, ne les avés-vous pas étendus un peu trop loin? Les villes de Caune & de Stratonice n'étoient point un présent de votre libéralité. Nous avions acheté la premiére du Roy Ptolomée,*

pour le prix de deux cents talents. La ſeconde, nous avoit été donnée par Antiochus. Cependant vous avés ordonné à nos troupes de les évacuer, & vous avés été obéïs. Par-là vous nous avés traités plus rigoureuſement, pour un refus paſſager de nous joindre à vous, que les Macédoniens vos ennemis de tous les tems. Que dirai je de l'éxemption des doüanes que vous avés accordée à l'Iſle de Delos ? Quel préjudice pour nous ! Nous en retirions autrefois [a] *quatre cents mille grands ſeſterces. A peine en tirons-nous aujourd'hui ſix cents. Peut-être que la faute égaleroit la peine, ſi tous les Rhodiens étoient coupables. Mais confondrés-vous dans la même punition des amis innocents, avec des Rebelles inſenſés ? Que dis-je. Nous ne nous plaignons pas même de la diminution de nos états, du déchet de nos finances & de la perte de notre liberté. Ce qui nous afflige, c'eſt d'avoir perdu vos bonnes graces. Rendés-nous votre amitié, Romains, & nous nous croirons heureux dans notre miſére. Juſqu'icy notre confédération avec vous n'a été qu'imparfaite. Daignés-nous admettre au nombre de vos Alliés les plus étroitement unis. C'eſt une grace que nous n'avons pas oſé demander, tandis que nous étions heureux & floriſſants.*

De Rome l'an 589.
Conſuls. A. MANLIUS TORQUATUS, & Q. CASSIUS LONGINUS.

a Nous avons fait remarquer au ſixiême volume de cette Hiſtoire, page 257. dans notre Diſſertation ſur les Monnoyes Romaines, que chaque grand ſeſterce valoit mille petits ſeſterces, c'eſt-à-dire, mille piéces de deux ſols & demi, ſelon notre maniére de compter. Ainſi, quatre cents mille grands ſeſterces, multipliés par mille, faiſoient la ſomme de quatre cents millions de petits ſeſterces. En évaluant cette ſomme, ſur le pié de la monnoye de France, on aura cinquante millions de livres, égaux à quatre cents milles grands ſeſterces, ou quatre cents millions de petits ſeſterces. En effet, puiſque deux ſols & demi ſont la huitiéme partie de vingt ſols, ſi l'on diviſe quatre cents millions par huit, cinquante millions de livres ſeront le réſultat de la diviſion.

De Rome l'an 589. Consuls. A. Manlius Torquatus, & Q. Cassius Longinus.

Peut-être auroit-on pû nous imputer de vouloir traiter avec Rome, d'égal à égal. Aujourd'hui au fort de nos calamités, nous venons chercher un azile auprês de vous, & implorer votre amitié, pour nous servir de protection. Nous ne prétendons pas par-là nous rendre formidables à nos voisins. Nous ne voulons que nous mettre à l'abri des insultes, sous le nom respectable d'Alliés des Romains.

Astimédes sortit de l'Assemblée, sitôt qu'il eut parlé. Le Sénat fut partagé dans sa délibération. Les uns persistoient à refuser aux Rhodiens l'alliance de Rome. *Toutes ces marques de repentir*, disoient-ils, *sont l'effet de la dissimulation.* Les autres prevenus des soupçons qu'on leur avoit donnés, sur l'intelligence d'Euménes & d'Antiochus, crainte d'une nouvelle guerre en Orient, jugeoient qu'on ne devoit pas y multiplier les ennemis de Rome. Tib. Gracchus fut donc consulté, & son avis fit la décision. Il déclara que les Rhodiens avoient ponctuellement obéi aux ordres du Sénat, qu'ils s'étoient démis de la possession des villes & des Provinces dont on les avoit dépouillés; enfin qu'ils avoient sévérement puni les partisans de Persês. Sur ce témoignage & ces raisons de politique, on accorda aux Rhodiens l'alliance avec Rome, & on la rendit plus étroite que jamais.

Une autre Ambassade plus considérable encore, que celle des Rhodiens, mérita l'attention des Peres Conscripts. Euménes avoit trop de pénétration pour ne découvrir pas qu'il étoit supçonné à Rome, & il ne pouvoit ignorer que Prusias l'avoit accusé, de former des intrigues avec Antiochus. Soit qu'il

fût coupable ou non, car l'Histoire nous laisse sur cela dans l'incertitude, il crut devoir se sacrifier au Sénat. On luy avoit réfusé l'entrée de Rome, il ne se hazarda pas de venir en personne y recevoir un nouvel affront. En sa place, il fit passer la mer à Attalus & à Athénée ses freres. Ces deux Princes furent introduits au Sénat, avec la distinction dûë à leur naissance, & aux services du premier. Interrogés sur les sujets de plaintes qu'on avoit reçûës contre le Roy de Pergame, ils y satisfirent. Cependant ils ne purent entiérement effacer les préjugés. Rome les combla d'honneurs & de presents; mais elle fut en garde contre l'illusion. Sous prétexte donc d'aller appaiser de légéres contestations, entre les Lacédémoniens & les [a] Mégalopolitains, le Sénat fit partir deux nouveaux Députés pour le Levant. Ils eurent ordre d'y examiner de nouveau la conduite des Rois de Syrie & de Pergame. Enfin la défiance des Romains ne cessa qu'à la mort d'Antiochus.

De Rome l'an 589.
Consuls.
A. MANLIUS TORQUATUS, & Q. CASSIUS LONGINUS.

Polyb. in legat. n. 106.

La République Romaine inquiéte au-dehors, sur les mouvements des Nations étrangéres, joüissoit au-dedans d'une tranquillité parfaite. Paul Emile y contribuoit par sa sagesse. Depuis peu le Peuple l'avoit tiré de la vie privée, pour l'élever à la Censure, avec Q. Marcius Philippus. Nulle dignité ne donnoit plus de pouvoir à Rome, & l'authorité des Censeurs l'emportoit même sur celle

Plut. in Paulo.

a Nous avons parlé dans les volumes précédents, de Mégalopolis ville Capitale de l'Arcadie, & située au milieu du Péloponése, près du Fleuve Alphée Elle se nomme présentement *Leondari*, si l'on en croit le témoignage de Sophien.

De Rome l'an 589.
Consuls.
A. MANLIUS TORQUATUS, & Q. CASSIUS LONGINUS.

des Consuls. C'étoit à eux de nommer le Prince du Sénat, & d'exclure de cet illustre corps, ou d'y admettre ceux qu'il leur plaisoit. Rien de plus modéré que la conduite de Paul Emile durant sa Censure. Il ne retrancha du Sénat que trois personnes, encore étoit-ce des hommes d'une médiocre considération. Dans la revûë de la Cavalerie, il employa cette douceur & cette modération, qui luy étoient naturelles. Enfin il termina sa Censure par une Récension du Peuple, & par un Lustre, où l'on compta [a] trois cents trente sept mille cinq cents cinquante-deux hommes en état de porter les armes. [b] De tous les ouvrages qu'il entreprit, l'Histoire n'a conservé la mémoire que d'un Cadran Solaire, que luy & son Collégue firent tracer. Ce n'est pas qu'il n'y en eût déja un à Rome, qu'on avoit élevé sur une colonne dans la place publique. Mais comme on l'avoit transporté de Sicile, il ne marquoit pas les heures assés justes, par rapport au climat de Rome. La réformation de ce Cadran fut extrémement agréable au Peuple.

Plin. l. 7. c. 60.

Censorin. De die Nat. c. 19.

Après sa Censure Paul Emile tomba malade, la maladie dont il fut attaqué parut mortelle; mais elle dégénera en une longue infirmité, qui [c] l'obli-

a Dans l'Epitome du Livre quarante-sixiême de l'Histoire de Tite-Live, il n'est fait mention, que de trois cents vingt-sept mille vingt-deux Citoyens en état de porter les armes.

b Cicéron nous apprend, *Orat. pro domo suâ*, que Quintus Marcius Collégue de Paul Emile, dans la Censure, fit ériger dans un des quartiers de Rome, un simulachre à la Concorde. Dans la suite, il fut transféré, dans le lieu où le Sénat avoit coûtume de s'assembler. De son côté Paul Emile plaça dans le Temple de la Fortune, la Minerve de Phidias, qu'il avoit apportée d'Athénes.

c Par le conseil des Médecins, Paul Emile s'embarqua pour se

gea

gea de changer d'air. a Dans sa nouvelle solitude l'illustre Philosophe cultiva son esprit, & régla son cœur par l'étude de la Philosophie Stoïcienne, dont il avoit toujours fait ses délices. Il est à présumer qu'un homme naturellement si vertueux, eût fait un excellent usage d'une doctrine plus saine, que celle qu'il professoit.

De Rome l'an 589.
Consuls.
A. MANLIUS TORQUATUS, & Q. CASSIUS LONGINUS.

La mort de Persês suivit de près la maladie de son Vainqueur. Paul Emile auroit bien voulu pouvoir adoucir les rigueurs de la captivité, où le Roy de Macédoine traînoit ses jours à Albe. Il n'eut de crédit que pour faire changer le lieu b incommode, où on l'avoit enfermé, en un loge-

rendre dans une ville de Lucanie, que les Géographes anciens nomment Velie ou Elée. Elle étoit située dans le voisinage de la mer. Les Naturels du Pays lui donnent le nom de *Castel à Mare della Brucca.* Ce fut-là que Paul Emile fixa le lieu de sa retraite, pour le rétablissement de sa santé.

a Pline remarque au Livre vingt-sixième, que sous la censure de Paul Emile, & de Quintus Marcius, l'Italie fut affligée d'une sorte de maladie pestilentielle, qu'il désigne par le terme Latin *Carbunculus.* Il ajoûte, que ce mal étoit commun dans la Gaule Narbonnoise. C'est ce qui lui a fait donner le nom de *Charbon Provençal,* comme on l'appelle encore aujourd'huy.

b C'est ainsi que cette impérieuse République, par un mépris fastueux, se faisoit gloire d'insulter aux têtes couronnées. A en juger par la narration de Diodore de Sicile, dans le fragment qui nous reste du Livre 31; on vit alors dans la personne du plus puissant Roy de l'Europe; la majesté Royale outragée avec insolence, & un des successeurs d'Aléxandre, précipité du plus haut point de la grandeur, dans l'abîme de l'humiliation. Dépoüillé de ses Etats, conduit en triomphe avec ignominie, devenu le joüet d'un Peuple orgueilleux; Persês sembloit avoir épuisé la vengeance de ses Vainqueurs. Mais à leur gré, c'étoit avoir trop peu fait contre un Prince, qui avoit osé se déclarer ennemi du nom Romain. Ils joignirent la barbarie à l'outrage. Par un Décret du Sénat, ce Roy vaincu fut chargé de chaînes, traîné dans les prisons d'Albe, & jetté dans un cachot souterrain, au milieu des immondices & des insectes, dont il n'étoit pas possible de soutenir la puanteur. C'est dans les horreurs de ce séjour infect, réservé jusqu'alors pour les plus in-

De Rome l'an 589.
Consuls. A. MANLIUS TORQUATUS, & Q. CASSIUS LONGINUS.

ment plus propre & plus décent, & que pour luy procurer une table qui convînt à sa dignité. Du reste Persês étoit gardé à vûë, avec l'un ou l'autre de ses fils, Alexandre ou Philippe. a Un des deux disparoît dans l'Histoire, & il est croyable qu'il mourut avant son pere. Au rapport de quelques Historiens, le Roy dépoüillé céda enfin à son désespoir, & se laissa mourir en refusant de prendre

signes Scélérats, que Persês passa sept jours entiers parmi des Criminels, destinés aux derniers supplices. Destitué de tout secours, & dans un disette générale des choses même les plus nécessaires à la nature, bientôt la faim eût terminé sa vie, si les Compagnons de son sort n'eussent partagé avec lui le peu qu'on leur donnoit pour subsister. La vûë d'une Monarque anéanti, & réduit à la condition du plus infame de tous les hommes, leur arracha des larmes. Ils sembloient avoir oublié leurs propres maux, pour ne s'occuper que des malheurs de Persês. Les uns l'exhortoient à s'étrangler, les autres lui présentoient un poignard, & s'offroient à lui prêter la main, pour hâter par une prompte mort, la fin de sa honte & de sa misére. Mais l'amour de la vie, ne lui faisoit envisager la mort qu'avec fraïeur; peut-être, un reste d'espérance le soutenoit-il au milieu de ses disgraces.

Paul Emile, naturellement porté à la clémence, ne put entendre sans horreur le récit de tant d'indignes traitements, qu'on exerçoit contre son Captif, il s'en plaignit amérement au Sénat. Il ménaça la République de la colére des Dieux, & fit appréhender les plus tristes revers, à des hommes, que la prospérité rendoit insolents & barbares. Les Sénateurs ne purent tenir contre de si justes rémontrances. Persês fut tiré de son cachot, & traité dans la suite avec moins de rigueur. Selon l'Historien dont nous avons emprunté ces circonstances, les enfants même de Persês, que leur innocence rendoit dignes d'un meilleur sort, furent resserrés avec lui dans les prisons d'Albe. Il ne dit point cependant, que ces jeunes Princes eussent été condamnés à périr dans cet antre ténébreux, où leur pere avoit été confiné; il n'est pas croyable que les Romains en fussent venus à cet excês d'inhumanité.

a Plutarque assure, que deux des enfants de Persês moururent en prison, & que Philippe leur aîné fut le seul qui survêcut à son pere. D'autres lui donnent le nom d'Aléxandre. Au rapport de Zonaras, le Roy de Macédoine eut la douleur de perdre deux de ses fils, qui moururent avant lui. Le plus jeune des trois traîna ses jours dans l'obscurité.

des aliments. Selon d'autres, les ſoldats de ſa garde qui le haïſſoient, ſe relevoient les uns les autres pour troubler ſon ſommeil, & le firent périr par une longue inſomnie. Cependant Rome l'honora après ſa mort, par de magnifiques funérailles. Un Queſteur alla exprès à Albe, pour en faire les frais, au nom du public, & pour en dreſſer l'appareil. Celuy des Princes ſes fils qui luy ſurvécurent, fut un éxemple encore plus ſenſible des jeux de la fortune. Ce rejetton de tant de Rois, après une longue captivité ſe vit réduit à gagner ſa vie en faiſant, tantôt le métier [a] de ſcribe, & tantôt celuy de tourneur. Il excella, dit-on, dans ces ſortes de petits ouvrages, qui demandoient une grande délicateſſe de main. Ainſi la race des Rois de Macédoine fut entiérement abolie, par la faute d'un Prince qui ſe faiſoit un jeu de mépriſer ſa religion, d'aſſaſſiner les Rois, & d'opprimer ſon Peuple. Ambitieux & avare, il n'eut pas l'art de faire ſervir ſes richeſſes à ſon ambition. Médiocre Capitaine, il ſçut aſsês la guerre pour la ſoutenir avec quelque avantage, contre deux Conſuls Romains. Politique juſqu'à un certain point, il connut les moyens d'humilier Rome; mais ſon avarice l'empêcha de les mettre en uſage. Enfin plus entreprenant que véritablement brave, après avoir remué tout l'Orient, il ſe ſauva avant le tems, de la bataille qu'il perdit, & préféra de ſe laiſſer mener captif à

De Rome l'an 589.

Conſuls.
A. MANLIUS TORQUATUS, & Q. CASSIUS LONGINUS.

Val. Max. l. 5. c. 1.

a Pline parle avec éloge de ce fils de Persês, le dernier réjetton de tant de Rois. Il cultiva ſon eſprit, dit cet Auteur, par l'étude des Lettres, & il s'acquit avec honneur de l'emploi de Sécrétaire & de Greffier auprès des Magiſtrats. Triſte reſſource pour un Prince malheureux, que la naiſſance conduiſoit au Thrône.

De Rome l'an 590.
Consuls.
Ti. Sempronius Gracchus, & M' Juventius Thalna.

Rome, à une mort glorieuse, selon les principes de la morale Payenne.

Vers le tems que a Persês expira, on vint dire à Rome la mort de Cassius Longinus, l'un des Consuls de l'année. Cette nouvelle ne fit nul dérangement dans les affaires publiques. Comme l'année Consulaire alloit expirer, on ne substitua point d'autre Consul en la place du mort. Manlius présida donc aux grandes élections, pour les nouveaux Magistrats. Dans ces Comices, Tib. Sempronius Gracchus revenu depuis peu des Cours de l'Orient qu'il avoit parcouruës, fut élevé au Consulat. Le Collégue qu'on luy donna fut M' Juventius, surnommé Thalna. Une nouvelle guerre suscitée à la République, par de rebelles Insulaires, changea un peu les départements des Consuls. Depuis



a L'Antiquité a transmis jusqu'à nous l'image d'un Prince déja si fameux par ses malheurs, & que l'Histoire nous a fait connoître par tant de traits. On le voit sur une Médaille d'argent, avec le bandeau Royal. Au revers est la figure d'une Aigle oiseau consacré à Jupiter. Ce monument s'accorde avec le témoignage de Tite-Live. Cet Historien dit, que Persês avoit formé le dessein de bâtir un Temple magnifique à Athénes, en l'honneur de Jupiter Olympien, qu'il en fit même jetter les fondements, avec une magnificence Royale, & digne de la majesté du maître des Dieux.

un tems le ſort partageoit entr'eux la Ligurie & la Gaule Ciſalpine. Rome n'avoit point d'ennemis ailleurs. Pour lors les Corſes remuérent, & la ſédition qu'ils excitérent fut aſsês conſidérable, pour que la République y fît paſſer un de ſes deux Chefs, avec une armée Conſulaire. La politique du Sénat trouvoit ſon compte à ce nouvel armement. Les flottes Romaines étoient reſtées inutiles dans les ports d'Italie, depuis la conquête de la Macédoine. Il étoit également à craindre pour les Officiers de marine & pour leurs équipages, qu'ils languiſſent dans cette même oiſiveté, qu'on avoit appréhendée pour les armées de terre. Rome équippa donc des vaiſſeaux pour le tranſport des troupes, que le Conſul Juventius conduiroit dans l'Iſle de Corſe. A l'égard de ſon Collégue Tib. Gracchus, le ſort le condamna à ne faire qu'une campagne ſtérile dans la Gaule & dans la Ligurie. Gracchus étoit pourtant un grand homme, qu'un Conſulat & que deux triomphes avoient dês lors illuſtré. Heureux époux, il avoit pour femme la fameuſe Cornélie, fille de Scipion l'Africain. L'hiſtoire a célebré cette illuſtre Romaine, plus encore pour ce mérite ſupérieur, qui la diſtingua des perſonnes de ſon ſexe, que pour avoir été la mere des Gracchus. Ceux-ci fourniront dans la ſuite de grands événéments à notre Hiſtoire.

De Rome l'an 590.

Conſuls. TI. SEMPRONIUS GRACCHUS, & M' JUVENTIUS THALNA.

Plut. in Gracchis.

A le bien prendre les deux guerres, dont les Conſuls furent chargés, n'étoient que de vrais amuſements. La République n'avoit alors d'affaire ſérieuſe, que du côté de l'Orient. Ses craintes ſur les intelligences d'Euménes & d'Antiochus n'é-

De Rome l'an 590.
Consuls. Ti. Sempronius Gracchus, & M' Juventius Thalna.

toient pas calmées. Le Sénat appréhendoit d'avoir encore à faire passer en Asie de grosses armées ; avec des frais immenses ; mais il auroit fallu s'y résoudre, si la domination Romaine y avoit été troublée par des complots. Pour découvrir donc plus au vray les intentions du Roy de Pergame, & celles du Roy de Syrie, les Peres Conscripts nommérent quatre Ambassadeurs, deux pour Euménes & deux pour Antiochus. Ceux qui visitérent la Cour de Pergame furent C. Sulpicius Gallus, & M. Sergius. Les murmures de l'Achaïe & les différents entre les Mégalopolitains & Lacédémone, au sujet de quelques limites, servirent de prétexte à la députation de Grece. Pour la commission de visiter la Syrie, elle fut confiée à Q. Memmius, & à T. Manilius. Les quatre Ambassadeurs s'embarquérent & se rendirent au lieu de leur destination. Sulpicius & Sergius commencérent par l'Achaïe, & y éxercérent des violences qui les y rendirent odieux. Ils favorisérent en tout Callicrate & les gens de son parti. Ils renvoyérent à l'arbitrage de cet homme devenu l'exécration de la Gréce, la décision des démêlés entre Lacédemone & Mégalopolis. Ils accordérent aux Etoliens qui vouloient se séparer du canton des Achéens, d'envoyer à Rome, pour en obtenir leur séparation. Ils y trouvérent le Sénat disposé à humilier l'Achaïe & à en affoiblir les forces. Sulpicius & son Collégue sollicitérent bien d'autres villes Achéenes à se retrancher de la confédération, & à se soustraire à la Diéte commune. Par-là, les deux Députés aigrirent le mal, bien loin de l'adoucir.

Polyb.

Mach. l. 2. c. 11.

Pauf. l. 2. & 7.

De la Gréce Sulpicius passa au Royaume de Pergame. Icy l'humiliation des Rois étrangers, sous la puissance Romaine, parut dans tout son jour. Le Député de Rome osa publier un Edit qui eut cours dans tout les païs soumis au Roy. L'Edit permettoit à tous les sujets d'Euménes, de porter à Pergame leurs plaintes, contre leur souverain. Le Gymnase de la capitale fut choisi pour servir de salle à la nouvelle inquisition qu'on alloit faire, & l'on y dressa un Tribunal où le Député de Rome prit séance. On ne put compter le nombre des mécontents qui s'attroupérent, pour venir déposer contre leur Roy. Durant dix jours Sulpicius entendit les plaintes que chacun vint apporter en foule, & d'autant plus volontiers que l'inquisiteur animoit les déposants, par un accueïl favorable. Il envenimoit les accusations les plus légéres, & tournoit à mal jusqu'à des minuties. On reconnoît encore icy le caractére de Sulpicius Gallus. Tout habile Astronome qu'il fût, c'étoit un homme vain, qui se faisoit un honneur frivole de fomenter de grandes inimitiés contre des personnes illustres. Le Peuple de Pergame conçut bien des espérances illégitimes de la démarche du Romain. L'éxemple de la Macédoine devenuë République, fit naître à un grand nombre de ces Asiatiques inconstants, le désir de changer de gouvernement. Toutes ces espérances néanmoins, toutes ces accusations & tout cet appareil de Sulpicius se réduisirent à rien.

De Rome l'an 590.
Consuls.
TI. SEMPRONIUS GRACCHUS, & M' JUVENTIUS THALNA.
Polyb. apud Valesium.

La conduite des deux Députés pour la Syrie fut plus sage, que celle de Sulpicius & de son Collé-

De Rome l'an 590.
Consuls. Ti. Sempronius Gracchus, & M' Juventius Thalna.

gue. Memmius & Manilius débarquérent d'abord en Egypte. Ils la trouvérent replongée dans de nouveaux troubles, mais toûjours amie des Romains, & aveuglément soumise à leurs ordres. Les deux fréres Ptolomées s'étoient encore une fois disputé le Thrône, & le cadet avoit chassé son aîné. Celuy-ci contraint de se sauver, s'étoit réfugié au centre commun de tous les malheureux, & s'étoit fait transporter à Rome presque sans suite. Quand il fut en Italie, il cacha sa naissance & sa dignité, & fit à pié le voyage depuis le port où il étoit débarqué, jusqu'à la capitale du monde. Peut-être respecta-t-il la loy, qui défendoit à tous les Rois d'entrer dans Rome, sans y être appellé. Peut-être aussi affecta-t-il cet air d'humiliation, pour exciter le Sénat à la pitié. Quoi qu'il en soit; Demetrius neveu du Roy de Syrie, qui depuis long-tems résidoit à Rome en qualité d'ôtage, sçut je ne sçai comment l'arrivée de Philométor, Roy d'Egypte, en Italie, & le pitoyable état où ce Monarque alloit paroître à Rome. Touché donc de la misére d'un si grand Prince, & craignant que la Majesté des Rois ne fût trop avilie, par la démarche d'un Ptolomée, il va au-devant de luy, le trouve au voisinage de Rome, à pié & couvert de poussiére. Demetrius l'embrasse, le caresse, le ceint d'un Diadême, & luy offre un cheval superbement équippé, qu'il avoit fait conduire exprês pour le monter. Le Roy eut ses raisons de ne pas accepter les offres du Prince, & le pria de garder le secret. Ainsi Philométor entra sans appareil dans Rome, & alla prendre un appartement chés un Peintre d'Alexandrie

Val. Max. l. 5. c. 1. & Diod. Sicul. apud Valesium.

De Rome l'an 590.
Consuls. TI. SEMPRONIUS GRACCHUS, & M' JUVENTIUS THALNA.

d'Alexandrie son sujet. L'arrivée du Roy d'Egypte ne put être long-tems ignorée du Sénat. Dês qu'on l'eut apprise, on envoya complimenter Philométor, & luy faire des reproches d'avoir celé son séjour. *Si l'on ne vous a pas envoyé un Questeur*, luy dit-on, *pour fournir à vos besoins, ne vous en prenés qu'à vous-même. Du reste vous n'avés qu'à fixer le jour de votre réception. Le Sénat s'assemblera & vous rendra tous les honneurs dûs à votre dignité.* En effet dês le jour même, le Roy d'Egypte fut introduit dans l'Assemblée. On écouta les plaintes qu'il fit de son frere, on luy donna des espérances d'un prochain rétablissement, enfin on luy assigna un logement convenable, & un Questeur eut ordre de faire les frais de son séjour.

Tout ceci se passoit à Rome tandis que Memmius & Manilius s'avançoient vers la Syrie. Il paroît qu'ils étoient encore en chemin, lorsqu'ils apprirent la décision de leur Ambassade. Les deux Députés n'étoient partis de Rome que dans le dessein d'observer Antiochus, & d'étudier ses déportements. La mort de ce malheureux Roy délivra la République des soupçons, ou vrais ou faux, qu'elle avoit conçûs des intrigues d'Euménes, & d'Antiochus. La maniére dont le Roy de Syrie mourut, n'a été racontée que superficiellement par les Ecrivains prophanes. Les Auteurs sacrés y suppléront, & rendront incontestable le récit que nous en allons faire. La main du Dieu vivant s'appesantit enfin sur le prophanateur de son Temple, le Tyran des fidéles Israëlites, & le destructeur de son culte. Ses deux derniéres expéditions furent marquées par

De Rome l'an 590.
Consuls. Ti. Sempronius Gracchus, & M' Juventius Thalna.
Mach. l. 1.

une double impieté, l'une contre le vrai Dieu, l'autre contre les Divinités de son païs. Antiochus avoit appris d'une part, que Judas Machabée songeoit à rétablir le seul Sanctuaire, où l'on offroit à Dieu de véritables sacrifices, & de l'autre qu'à c Elymaïs, ou autrement Persépolis, étoit un Tem-

a Cette ville, qui a le nom d'Elymaïs, dans le Chapitre sixiême du I. livre des Machabées, est appellée Persépolis, dans le neuviême Chapitre du Livre second. Il n'est pas étonnant qu'un même lieu ait eu différents noms. Les Auteurs, qui en ont parlé, suivoient le génie de leur nation, & empruntoient les termes propres de leur langue, pour désigner une Contrée, une Province, ou une Ville. Ainsi, les Hébreux nomméřent Elymaïs, celle là même, que les Grecs appelloient Persépolis. Ces deux termes ont été employés indifféremment, par les Ecrivains profanes. Cette ancienne ville avoit été ruinée de fond en comble par Aléxandre le Grand, environ cent soixante ans auparavant. Il est évident, qu'elle fut rebâtie sur ses anciennes ruines, puisqu'elle subsistoit encore au siécle de Ptolémée. Cet ancien Géographe la place dans l'Elymaïde, sur le bords du Fleuve *Rhogomanés*, qui décharge ses eaux dans le Golfe Persique. *Elam* ou *Elymus*, fils de *Sem*, reconnu pour Fondadateur d'Elymaïs, lui avoit donné son nom, qui devint ensuite commun à toute la Province. On ne doute point que cette Capitale n'ait été la même que Suse, une des plus considérables villes de la Perse. Nous en avons la preuve dans le Chapitre huitiême du Prophéte Daniel, qui considére Suse comme ville de la Contrée d'*Elam*, ou de l'Elymaïde. *Cum essem in Susis castro, quod est in Ælam Regione.* Le passage de Pline est décisif en faveur de ce sentiment. Il dit en termes exprês, que Suse, & le Temple de Diane, le plus auguste & le plus riche édifice de la Province, étoient situés sur les rives du Fleuve Euleus, que Daniel appelle *Ulaï.* C'est celui qui porte aujourd'hui le nom de *Caron*, selon M. Thevenot, dans son voyage de Perse. Polybe, Joseph, Porphyre, & Diodore de Sicile, cités par saint Jerôme, ne parlent point autrement que Pline sur la position de Suse, & du Temple voisin consacré à Diane. L'opulence de Persépolis, & encore plus les thrésors & les superbes ornements d'un Sanctuaire, qu'Aléxandre le Grand enrichit autrefois de ses dons, avoient irrité l'avarice d'Antiochus. Appien est le seul qui ait dit dans son Histoire des guerres de Syrie, que le Temple étoit dédié à Venus, & qu'Antiochus, après l'avoir forcé, les armes à la main, le dépoüilla des immenses richesses, que les Perses, par un esprit de Religion, y avoient rassemblées, dans tous les temps.

ple magnifique consacré à Diane, Temple que les Perses avoient enrichi de leurs présents. Ce Prince impie qui n'adoroit que ses thrésors, resolut en même-tems de dépoüiller les restes de la nation Sainte, & d'enlever les richesses du Temple de Persépolis. Il partagea donc les forces de ses Etats en deux corps, fit partir Lysias son parent, à qui il confia son fils Antiochus qu'on surnomma depuis Eupator, & le mit à la tête d'une armée de soixante & cinq mille hommes, pour aller combatre le généreux Machabée. Judas plein de confiance dans le Dieu des batailles, n'opposa qu'un camp volant de dix mille hommes mal armés & peu disciplinés, aux troupes Syriennes, & les défit. La déroute de Lysias & sa fuite à Antioche, donna aux Juifs le tems de respirer. Ils reprirent Jerusalem, y purifiérent le Temple & rétablirent le vrai culte.

De Rome l'an 590.

Consuls. TI. SEMPRONIUS GRACCHUS, & M. JUVENTIUS THALNA.

Cependant Antiochus en personne avoit déja passé l'Euphrate, avec de nombreuses troupes, il avoit dissipé les forces [c] d'Artaxias, l'un des plus

Mach. l. 2. c. 9. & Jos. l. 12. cap. 13.

a Polybe, Diodore de Sicile, & Appien, nous ont fait connoître Artaxias premier; il avoit commandé les armées d'Antiochus le Grand, dans les Provinces de l'Asie, qui relevoient de la Couronne de Syrie. Du consentement de ce Prince, il se forma un Etat Souverain dans la haute Arménie, tandis que Zadriade, autre Général du même Roy, établissoit sa domination dans la basse Arménie, avec l'agrément de son ancien Maître. Tous deux après la défaite d'Antiochus, s'empressérent à rechercher l'alliance de la République Romaine. Sous une protection si puissante, ils régnérent assés paisiblement. Cependant Antiochus Epiphanes, ou l'Illustre, porta la guerre en Arménie. Les troupes d'Artaxias furent taillées en piéces, & lui-même ne put échapper au Vainqueur. Mais apparemment que sa captivité ne fut pas longue, & qu'elle finit avec la vie d'Epiphanes. Du moins on le vit bientôt reparoître dans ses Etats. Les avantages qu'il remporta contre Mythrobuzames, fils de Zadriade, forcérent ce jeune Prince à chercher un azile auprès d'Ariarathe, Roy de Cappa-

De Rome l'an 590.
Consuls. Ti. Sempronius Gracchus, & M' Juventius Thalna.

puiſſants Rois d'Arménie. L'armée qu'il conduiſoit s'étoit préſentée devant Perſépolis & y étoit entrée ; mais chaſſée par la garniſon jointe aux habitants, elle n'avoit pû ni forcer la citadelle, ni piller le Temple de Diane qui y étoit renfermé. Plein de rage d'avoir manqué la dépoüille d'un Temple, dont les richeſſes l'avoient attiré, Antiochus pour ſurcroît de douleur, apprit que Lyſias avoit été battu dans la Paleſtine, que Jéruſalem avoit été reconquiſe, & que les cérémonies Judaïques s'y rétabliſſoient. A l'inſtant il remonte ſur ſon char, abandonne Perſépolis & le Temple de Diane, tourne vers la Judée, pour faire la guerre au Dieu qu'on y adoroit. L'impie ne connoiſſoit pas aſsês la puiſſance du Souverain Maître qu'il outrageoit. Lorſqu'il eut mis le comble à ſes iniquités, le Seigneur le frappa d'un coup inviſible. Il ſentit ſes entrailles déchirées par de cruelles douleurs. Ce ne fut pas aſsês. Comme il précipitoit ſa courſe pour aller au plus vite éxercer ſa fureur contre les Juifs, il tomba de ſon char & ſe froiſſa les membres. Alors plus malade encore d'eſprit que de corps, il fut obligé de garder le lit. La triſteſſe augmenta ſa maladie, & l'appréhenſion de la mort le ſaiſit. *Dans quel état ſuis-je*, dit-il à ſes amis, *& quel renverſement de fortune pour moy ! Je me ſouviens hélas ! des maux que j'ai cauſés à Jéruſalem. La vengeance du*

doce. Celui-ci ſe refuſa conſtamment aux indignes ſollicitations que lui fit Artaxias, pour l'engager à faire périr le Prince fugitif. Loin de ſe laiſſer ſéduire par les flatteuſes eſpérances que lui donnoit ce perfide Roy, de partager avec lui les Provinces de la baſſe Armenie ; il eut la générosité de rétablir Mythrobuzame dans ſon Royaume, à la tête d'une armée.

Dieu que j'ai irrité ne se fait que trop sentir. Ne songeons qu'à l'appaiser. Oüi je remettrai les Juifs que j'ai persécutés, dans leur ancienne liberté ! Je les rendrai aussi heureux & aussi indépendant que les citoyens d'Athênes. Je rétablirai le Temple du vrai Dieu dans son premier lustre. Je lui restituerai ses vases sacrés, & j'en multiplierai le nombre. J'embrasserai même la loy du Peuple circoncis, & j'en deviendrai le prédicateur zélé. Ainsi parloit ce scélerat, dont le repentir n'étoit que sur les lévres. Il n'obtint pas miséricorde, quoyqu'il la demandât avec gemissement. Cependant l'infection qui sortoit de son corps, le rendoit insupportable à luy-même. Il ordonna qu'on le portât à Babylone dans une chaise à bras. Avant que d'y arriver, il mourut à [a] Tabes, en Perse, au voisinage d'Ecbatane. Ainsi finit le regne d'Antiochus Epiphanes, Monarque qui n'eut *d'illustre*, que le nom. Le Prince Antiochus son fils, fut le plus à portée de luy succéder, car Demetrius son neveu, étoit encore en ôtage à Rome. Le jeune Antiochus donc, qui, dit-on, n'avoit que neuf ans, resta en tutelle sous Lysias, à qui le Roy défunt l'avoit confié. On commença pour lors à compter les années de son regne, depuis la mort de son Pere.

De Rome l'an 590.
Consuls.
TI. SEMPRONIUS GRACCHUS, & M' JUVENTIUS THALNA.

D. Hieron. in c. 2. Danielis.

App. in Syriac. Justin. l. 34.

a Polybe & Porphyre, cités par saint Jerôme, s'accordent avec le texte sacré, sur le lieu où l'impie Antiochus avoit terminé sa vie. Il est manifeste, par le Chapitre neuvième du second Livre des Machabées, que Tabes fut située dans un Païs de montagnes. Telle étoit parmi les Médes, la Province d'Ecbatane, qui avoit pour sa Capitale, une ville du même nom, soumise à l'Empire des Perses. Castaldus croit que la situation de cette derniere ville convient assés avec celle de Tauris. Niger ne la distingue point d'Ispaham, quant à sa position.

De Rome l'an 590.
Consuls.
TI. SEMPRONIUS GRACCHUS, & M' JUVENTIUS THALNA.

Ces nouvelles arrivérent aux deux Députés de Rome Memmius & Manilius, lorsqu'ils étoient encore en route, pour se rendre à Antioche. Judas crut pouvoir profiter de la médiation des deux Ambassadeurs auprès du nouveau Roy, & de Lysias son Tuteur. Celuy-cy, battu jusqu'à trois fois, par l'invincible Machabée, commençoit à révérer le bras du Tout-puissant. Il avoit même fait des avances pour la paix, & avoit accordé à la Nation sainte la liberté de pratiquer ses cérémonies, & de vivre selon ses Loix. Cependant le Pontife, & en même-temps le Général des armées Juives, ne négligea pas l'intercession des deux Romains. Il sçavoit que leur République étoit la dominante en Egypte & en Syrie, & que leur récommandation affermiroit une paix, qu'il n'avoit obtenuë, que par la force. Judas écrivit donc au nom de son Peuple, à Memmius & à Manilius, une Lettre pleine de politesse & de soumission. Les deux Romains n'ignoroient pas la valeur du brave Machabée, & l'admiroient d'autant plus, qu'ils n'y reconnoissoient rien de surnaturel. Enfin, ils égaloient dans leur estime, les exploits du Héros Israëlite, à ceux des plus illustres Romains. Ils récrivirent au Peuple Juif une Lettre, qui subsiste encore, & que les Livres saints nous ont plus fidélement conservée, que les Historiens profanes. Elle étoit conçûë en ces termes. *Q. Memmius, & T. Manilius, à la Nation Juive. Salut, Nous vous accordons de notre part, ce que Lysias, parent du Roy, vous a accordé. A l'égard des articles qu'il a renvoyés à la connoissance du Roy de Syrie, envoyez-nous un Député, aprés une mûre déli-*

Math. l. 2. c. 11.

bération entre vous, afin qu'aprês avoir été suffisamment instruits, nous puissions agir en votre faveur. Hâtez-vous de faire partir votre Envoyé, car nous approchons d'Antioche. Il est croyable que la Judée dut sa tranquillité à la recommandation, ou si l'on veut, aux ordres que portérent les Ambassadeurs de Rome. Judas recommença de faire cultiver les terres de son Païs, & pour un temps il n'eut à souffrir des hostilités du Syrien, que par l'avidité des Gouverneurs, qui bordoient sa Contrée.

De Rome l'an 590.

Consuls. TI. SEMPRONIUS GRACCHUS, & M' JUVENTIUS THALNA.

La mort d'Antiochus Epiphanes, & l'élevation du jeune Eupator sur le Thrône de Syrie, ne purent être annoncées en Italie, que quelques mois après l'événement. Cette nouvelle réveilla l'ambition de Démetrius, retenu depuis douze ans en ôtage à Rome, & élevé depuis l'enfance parmi les Romains. Son droit à la Couronne de Syrie, étoit incontestable. Il sçut le faire valoir au Sénat, où il fut introduit. *Peres Conscripts*, dit-il à l'Assemblée, *la même nécessité du destin, qui enleva autrefois Seleucus mon pere à la Syrie, vient de luy ravir Antiochus mon oncle. L'un & l'autre se succéderent immédiatement sur le Thrône, & les deux freres laissérent chacun un fils, en bas âge. Je comptois à peu prês autant d'années, qu'en compte aujourd'huy le jeune Antiochus, lorsqu'à la mort du Roy mon pere, je fus jugé incapable de gouverner si-tôt un grand Etat. Enlevé de ma Patrie, & conduit icy en ôtage, j'ay eu le bonheur de croître sous vos yeux, & de me former sur vos exemples. Tous les Sénateurs de Rome sont pour moy autant de Peres, & tous vos enfans sont devenus mes freres. La nature ne forma jamais d'union plus étroite,*

Polyb. in Legat. n. 107.

De Rome l'an 590.
Consuls. Ti. Sempronius Gracchus, & M' Juventius Thalna.

que celle qu'a pris mon cœur avec vous, par l'éducation que vous m'avez donnée. Devenu tout Romain, vous ne me verrés assis sur le Thrône paternel, que pour y dispenser vos Loix. Qu'il sera glorieux pour vous, & avantageux à la Syrie, de voir deux de vos Eleves se succéder l'un à l'autre, & faire respecter à Antioche les vertus de Rome. Votre équité permettra-t-elle qu'un enfant usurpe mes droits, & qu'il me soit nuisible d'avoir séjourné parmi vous? J'apprends qu'Antiochus s'est dêja fait proclamer Roy, & qu'il a pris le surnom d'Eupator. Mon absence seule a pû autoriser ses Partisans, à luy déférer un Diadême, que l'ordre de la naissance, & que l'âge ne permettent qu'à moi de porter. Je suis fils de Roy, & j'ay eu pour pere, l'aîné de deux freres, qui successivement ont gouverné la Syrie. Le jeune Antiochus a le même obstacle pour regner aprês son pere. que j'eus autrefois pour prendre la place du mien. Il est trop jeune pour soutenir le poids des affaires. Il n'a de droit à la Couronne, que celuy d'Epiphanes, & Epiphanes n'eut jamais le Sceptre, que comme en dépôt. A sa mort mes droits revivent, & je suis devenu assês robuste, pour soutenir le fardeau d'un Etat. Je compte vingt-trois ans, & j'ay appris chez vous l'art de regner. Qu'Antiochus, encore enfant, vienne à son tour servir d'ôtage à Rome. A l'âge de neuf ans, on est docile. La jeunesse le rend susceptible de vos instructions. Permettés-moy donc, Peres Conscripts, ou d'aller reprendre ma place; ou d'aller soutenir mes droits, à la pointe de l'épée.

La demande du Prince étoit légitime; cependant elle partagea le Sénat. Les plus équitables Sénateurs jugeoient, qu'on ne pouvoit retenir plus long-tems

De Rome l'an 590.

Consuls. TI. SEMPRONIUS GRACCHUS, & M' JUVENTIUS THALNA.

long-temps Demetrius, luy lier les mains, & luy fermer l'accês du Thrône. Pour les moins scrupuleux, par un rafinement de politique, & par des vûës d'interêt, ils ouvrirent un avis peu conforme à la justice. L'amour de la Patrie avoit tellement pris le dessus dans le cœur des Romains, qu'il leur faisoit souvent oublier les principes de la plus éxacte probité. Il se trouva des Politiques au Sénat, qui remontrérent, combien un Roy de Syrie, à la fleur de l'âge, d'un esprit vif & pénétrant, & d'un caractére ambitieux, pouvoit devenir formidable à la République, & troubler l'Orient encore ébranlé depuis la conquête de la Macédoine. *Que ne laissons-nous plûtôt un enfant encore en tutelle*, dirent-ils, *trembler sur un Thrône mal affermi, & se chercher des Protecteurs à Rome! Faisons mieux. Rendons Antiochus Pupille de la République, & nommons luy des Tuteurs, qui gouverneront ses Etats, au nom & au gré du Sénat Romain.* Le parti le moins juste l'emporta sur le champ. On choisit dans le Sénat-même trois hommes, d'une expérience consommée, pour aller donner des Loix à la Syrie, sous prétexte de diriger l'enfance du nouveau Roy, & de luy servir de conseil. Cet Administrateur d'un Royaume Etranger, fut Cn. Octavius, homme sage, & qui s'étoit signalé durant son Consulat. Les Adjoints qu'on lui donna, furent Sp. Lucrétius, & L. Aurelius. Ce qu'il y eut d'étonnant, c'est que le Décret du Sénat fut confirmé par le Peuple, à l'insçû de la Syrie, & sans qu'elle eût demandé des Tuteurs à la République. Tel fut le despotime des Romains sur les Monarques.

Justin l. 34.

De Rome l'an 590.
Consuls.
TI. SEMPRONIUS GRACCHUS, & M' JUVENTIUS THALNA.
Polyb. in legat. n. 107.

Le Sénat ne se contenta pas d'avoir captivé les prétentions légitimes de Demetrius sur la couronne de ses peres, & de l'avoir affermie sur la tête d'un enfant, à qui elle n'appartenoit pas. Il donna encore aux Commissaires qui devoient faire voile pour la Syrie, des instructions, qui tendoient à l'affoiblissement du Royaume de leur Pupille. Rome leur ordonna, qu'aussi-tôt qu'ils seroient investis de la Tutelle, ils missent le feu à tous les vaisseaux pontés des Rois de Syrie; qu'ils fissent couper les jarets à leurs éléphants; en un mot, qu'ils affoiblissent de toutes les maniéres, les forces de ce puissant Royaume. On leur recommanda encore, de visiter la Macédoine, à leur passage, & d'y assoupir quelques émotions inévitables après une révolution; enfin, de veiller sur la Galatie, & sur la Cappadoce, & de régler, s'il étoit possible, les différends des deux Ptolomées, qui se disputoient l'Egypte. Octavius & ses Collegues, partirent sans différer, bien honorés d'aller tenir lieu de Regents, dans le plus florissant Etat de l'Asie

Plin. l. 7. c 53. & Val Max. l. 9. cap. 12.

Tandis que le Sénat disposoit, en Souverain, de toutes les affaires du Levant, les Consuls de l'année faisoient la guerre, l'un dans l'Isle de Corse; l'autre dans la Gaule Cisalpine, & dans la Ligurie. Juventius eut des avantages considérables sur les Rebelles Insulaires. Il en écrivit à Rome, & le Sénat, en son absence, ordonna quelques jours de priéres publiques, pour rendre graces aux Dieux de ses victoires. Cette nouvelle fut rapportée au Consul, lorsque dans son Isle, il faisoit un sacrifice. La joye qu'il sentit, en lisant la Lettre, où on luy an-

nonçoit les honneurs qu'il avoit reçus, & peut-être la vapeur du brasier, qu'il avoit fait apporter, pour y brûler de l'encens, le saisirent si fort, qu'il expira sur le champ. Son année alloit finir. Il ne fut point remplacé. Ainsi, Gracchus rappellé à la ville, y présida aux grandes Elections. Ce Consul étoit en même-temps Augure, & se piquoit de sçavoir tous les mystéres, & la discipline de l'Augurat. Cependant, il fit dans ces Comices, des fautes contre les loix Augurales, qui tirérent à conséquence.

De Rome l'an 590.

Consuls. TI. SEMPRONIUS GRACCHUS, & M'. JUVENTIUS THALNA.

D'abord, parmi les Candidats, le Consul proposa au Peuple assemblé, Scipion Nasica, & Marcius Figulus. On avoit dêja tiré au sort celle des Tribus, qui entreroit la premiére dans le Parc, pour y donner sa voix. Il arriva que le premier qui porta son suffrage, en faveur des deux prétendants, tomba mort, en le donnant. Dês-lors les scrupules de Religion interrompirent la cérémonie, & l'on craignit qu'un accident si subit ne fût un désaveu du Ciel. Le Président porta l'affaire au Sénat, & le Sénat jugea, qu'il falloit consulter les Haruspices. Ceux-ci remontrérent, qu'il entroit quelque iniquité secrette, dans les procédés du Consul, & que les Dieux l'avoient manifestée, par une punition soudaine. Ce témoignage irrita Gracchus, & le fit éclatter en invectives, contre ce Collége presque tout composé d'Etrusques. *Quoy donc*, s'écria-t-il, *je suis soupçonné d'injustice, moi qui suis Consul, qui suis Augure, & qui n'ai rien fait, que selon les régles des Auspices! C'est vous, Peres Conscripts, qui devés me juger, & non pas une troupe d'Etrusques, ignorants & barbares.* Ces paroles firent revenir le Sénat. Il ne

Cic. de Nat. Deorum, l. 2.

De Rome l'an 591.

Consuls. P. CORNELIUS SCIPIO NASICA, & C. MARCIUS FIGULUS.

changea rien à la disposition des Comices, qui continuérent l'élection. Cependant, en revenant du Champ de Mars, où le Peuple étoit assemblé pour aller au Sénat, & en rétournant du Sénat au Champ de Mars, le Consul passa deux fois cet intervalle d'entre les murs, qu'on appelloit *Pomœrium*. Arrivé au lieu de l'Assemblée, il ne changea point de tente, & n'observa point une autrefois le Ciel, pour prendre de nouveaux auspices. C'étoit pourtant autant de formalités prescrites; mais le Consul n'y fit pas d'attention alors. Les Tribus continuérent de porter leurs suffrages, & Nasica, aussi-bien que Marcius, furent nommés au Consulat. Ils ne soupçonnérent pas même, qu'il y eût du défaut dans leur élection, & les deux Collégues partirent pour leur Province. A l'égard de Gracchus, qui sortoit de fonction, il eut ordre d'aller finir la guerre de Corse, où son Collégue de l'année précédente, étoit mort. Il reçut le titre de Proconsul, commanda l'armée, passa jusqu'en Sardaigne, & pacifia les deux Isles. Dans ses moments de loisir, il relut attentivement le Cérémonial, où les Rits des Augures, étoient tracés, & y découvrit les fautes qu'il avoit commises, tandis qu'il présidoit aux élections. Plein de ces scrupules, il crut devoir en écrire au Collége Augural, dont il étoit membre. L'affaire étoit importante, & n'alloit à rien moins, qu'à la déposition des deux Consuls de l'année. Elle fut discutée avec soin, & ce Tribunal, tout autrement respectable, que celui des Haruspices, prononça qu'il y avoit eu des défauts essentiels de Religion, dans l'élection de Nasica & de Marcius. On les rappella

Cic. l. 2. Epist. ad Quin.tum Fratrem.

donc de leurs Provinces, & dociles à la décision des Augures, ils se laissérent enlever les faisceaux, pour les voir passer en d'autres mains. En effet, Rome fit une nouvelle élection, & déféra le Consulat à P. Cornélius Lentulus, & à Cn. Domitius Ænobarbus. S'il entra beaucoup de superstition dans les Cérémonies ordonnées pour rendre les Assemblées des Comices valides, on peut dire, qu'il y entra encore plus de politique. Le concours d'un Peuple si nombreux & si remuant, ne pouvoit être gêné par trop d'observances de Religion. La crainte des Dieux étoit un frein, qui contenoit également la populace, & qui modéroit les entreprises ambitieuses des Grands. On ne fut pas étonné de voir Nasica céder, sans répugnance, une dignité, qu'on luy avoit déférée contre les régles, à son insçû. C'étoit le fils de ce fameux Scipion Nasica, qui pour sa probité, avoit été déclaré par Arrêt, le plus vertueux des Romains, & qu'on avoit jugé digne de recevoir la statuë de la mere des Dieux. Marcius suivit l'exemple de son Collégue, & le changement des Consuls se fit d'une maniére tranquille.

De Rome l'an 591

Consuls. P. CORNELIUS LENTULUS, & CN. DOMITIUS ÆNOBARBUS.

On ne peut assurer, si Lentulus, & Ænobarbus, restérent une année entiére en possession du Consulat, où s'ils ne remplirent que ce qu'il manquoit à l'année de leurs prédécesseurs? C'est une nouvelle preuve, qu'il ne seroit pas sûr de compter les années du monde, par les années Consulaires. Quoy qu'il en soit, le Sénat ne fut plus occupé que des affaires étrangéres. Octavius & ses Collegues, désignés pour être les Tuteurs du jeune Roy de Syrie,

De Rome l'an 591.
Consuls.
P. CORNELIUS LENTULUS, & CN. DOMITIUS ÆNOBARBUS.

Polyb. in legat. n.109. & Diod. Sicul.

arrivérent au Levant. Il est à croire, qu'ils y pacifiérent la Macédoine; mais on sçait qu'ils passérent par la Cappadoce, avant que d'entrer sur les terres d'Antiochus. Le Royaume de Cappadoce étoit alors gouverné par un [a] jeune Prince, du même nom que son pere Ariarathe mort l'année précédente. Dès qu'il fut sur le Thrône, le nouveau Roy n'eut rien de plus à cœur, que de se concilier la bienveillance des Romains, & de reconnoître cette puissance souveraine d'une République, qui étendoit son Domaine en Asie, jusques sur les Nations qui n'avoient point éprouvé l'effort de ses armes. Ariarathe envoya donc une Ambassade à Rome, où ses Députés furent gracieusement reçus. On s'y souvenoit du favorable accuëil que son pere avoit fait autrefois à Tib. Gracchus, & depuis à M' Junius, à leur passage par ses Etats. L'amitié mutuelle qui s'affermissoit tous les jours entre Rome & la Cappadoce, procura aux trois Députés de Rome, pour la Syrie, une favorable réception. a Ariarathe témoigna aux Romains sa joye de la Tutelle qu'ils alloient prendre du jeune Antiochus, son proche parent, & neveu d'Antiochide sa mere. Cependant, comme il connoissoit le génie des Syriens, & qu'il se défioit des intrigues de Lysias, il offrit à Octavius de le conduire en Syrie avec son armée, ou de l'en laisser Maître, pour empêcher les soulevements d'un Peuple indocile. Rien de plus audacieux, en effet, que la tentative des trois Députés. Sans être appellés par le Roy, & par

a Cet Ariarathe étoit le sixiême du même nom, & fut surnommé Philopator.

la Nation Syrienne, ils alloient d'authorité se donner pour les Administrateurs d'un Royaume, qui, après tout, ne connoissoit d'autre Maître, que son Souverain. Ariarathe pressa du moins Octavius d'accepter une escorte. Celuy-cy eut trop de confiance en la majesté du nom Romain. Il la crut inviolable, jusqu'aux extrêmités de la terre. Sans autre suite donc, que celle qui l'avoit accompagné depuis Rome, Octavius & ses Collégues se hazardérent, à traversér la Cappadoce, & à pénétrer dans la Syrie.

De Rome l'an 591.
Consuls.
P. Cornelius Lentulus, & Cn. Domitius Ænobarbus.

On peut juger combien l'arrivée des trois Romains donna de jalousie à Lysias. Ce parent du Roy, sorti du sang des Seleucides, ne pouvoit souffrir que des étrangers venus de si loin, luy enviassent une administration, qu'il se croyoit dûë par tant de titres. Cependant, outre les Romains, il avoit encore un Competiteur de son Païs. Epiphanes, peu de temps avant sa mort, avoit fait venir un des Officiers de sa Cour, nommé Philippe, luy avoit confié la Tutelle, & l'éducation de son fils; & pour marque de sa derniére volonté, il avoit remis entre ses mains, son Diadême, ses habits Royaux, & son anneau. Lysias, de son côté, s'étoit rendu maître de la personne du jeune Roy, & se trouvoit à la tête des troupes. D'ailleurs, Philippe, son Rival, réfugié en Egypte, attendoit le moment de faire valoir ses droits sur la Régence. Telle étoit la situation des affaires, lorsqu'Octavius entra dans la Syrie, avec des prétentions outrées, & avec tout le faste ordinaire à sa République. Il s'étoit mis en tête, qu'au seul son de sa voix, tout

Mach. l. 1. c. 6.

De Rome l'an 591.
Consuls.
P. CORNELIUS LENTULUS, & CN. DOMITIUS ÆNOBARBUS.

plieroit devant luy, & que Lysias deviendroit aussi docile, que le jeune enfant qu'il venoit gouverner. Le Romain connoissoit peu le caractére du Prince Syrien. A la verité, Lysias étoit trop sage, pour traverser les desseins de Rome, les armes à la main, mais sans paroître, il aposta un Assassin, pour donner la mort au Chef de l'Ambassade. Ce malheureux étoit un Africain, né à Leptis, & qui pour lors résidoit en Syrie. Celuy-ci chercha l'occasion de faire périr Octavius, & la trouva favorable.

L'envie de regner fit précipiter la marche des Ambassadeurs. Octavius vint en peu de jours à [a] Laodicée, ville maritime, entre [b] Tripoli & Antioche. Ce fut là, sans doute, qu'il commença d'éxécuter les ordres inhumains, qu'il avoit reçus de sa République. Il fit brûler les vaisseaux Syriens, & mit les éléphants hors d'état de servir dans les guerres. Quelle présomption! Octavius n'avoit pas encore pris possession de la Régence, & dêja il

a On comptoit dans les Provinces de l'Asie, plusieurs villes de Laodicée. La Syrie, sur-tout, en avoit deux de ce nom. La premiére, dont il s'agit ici, emprunta le sien de Laodice, femme d'Antiochus le Macédonien, & mere de Seleucus Nicanor, qui après la mort d'Aléxandre le Grand, s'appropria une partie des Etats de ce Conquérant, dont il avoit été Général. Molet assure qu'elle est appellée *Lyché*, par les habitants de la Contrée. L'autre ville de Laodicée étoit voisine des sources du Fleuve Oronte, & distante de Damas d'environ cent mille pas Géométriques.

b Tripoli, ville ancienne, qui relevoit de la Syrie, eut le nom qu'elle porte encore aujourd'huy, parce qu'elle étoit composée de trois grands quartiers, éloignés les uns des autres d'environ un stade, ou de cent vingt-cinq pas. Diodore de Sicile veut qu'elle ait été ainsi nommée, parce que ses trois parties principales furent habitées séparément, par trois nations différentes; à sçavoir, les Arabes, les Tyriens, & les Sidoniens. Elle est bâtie au pié du Mont Liban, dans le voisinage de la mer, & à vingt lieuës de Seyde.

agissoit

agissoit en Souverain. Pour son coup d'essai, il ruina les forces d'un Royaume, dont il auroit dû paroître le Protecteur. Le prétexte dont il couvrit ses violences fut, que par le traité fait avec les Scipions, Antiochus *le Grand* s'étoit engagé à ne construire jamais de vaisseaux de guerre, & à n'apprivoiser plus d'élephants. Peut-être l'excuse auroit-elle été recevable, dans un temps plus calme, & après quelques années de gouvernement. Pour lors, l'inhumanité d'Octavius irrita tout le Peuple, & enhardit l'Africain à tout oser contre luy. Cet Assassin prit le temps que le Chef de l'Ambassade étoit au bain, & le poignarda. Lysias prévit toutes les suites d'un attentat si punissable. Il s'efforça d'éloigner tous les soupçons d'avoir eu part à une mort si contraire au droit des gens. Il prit le deüil, fit faire de magnifiques funérailles à l'Ambassadeur, & envoya luy-même une Ambassade à Rome, pour faire entendre au Sénat, que la Cour de Syrie n'avoit point participé au meurtre d'Octavius. Rome renvoya ses Ambassadeurs sans leur répondre, & se reserva l'information, & la vengeance du crime. La République honora la mémoire du mort, & luy érigea une statuë [a] parmi les grands hommes, qui avoient versé leur sang pour la Patrie. Auguste la vit encore de son temps, & dans ce précieux monument, il reconnut la gloire du premier de ses ancêtres, qui avoit illustré sa famille. Cependant, l'as-

De Rome l'an 591.
Consuls.
P. CORNELIUS LENTULUS, & CN. DOMITIUS ÆNOBARBUS.

Cic. Philipp. 9.

[a] Cicéron parle dans la neuviême Philippique de la statuë érigée à Cneïus Octavius. Il dit, qu'elle fut placée près de la Tribune aux Harangues, parmi les autres statuës, qui furent décernées par le Sénat, quelques siécles auparavant, en mémoire des Ambassadeurs Romains, que le Roy Tolumnius avoit fait mettre à mort.

De Rome l'an 591.
Consuls.
P. Cornelius Lentulus, & Cn. Domitius Ænobarbus.

sassin d'Octavius ne quitta point Laodicée, & se vanta de son attentat, comme d'une action loüable. Il se trouva même un vil Déclamateur, nommé Isocrate, qui se fit le Panegyrique de l'Africain. Il fit de plus retentir toute la ville d'invectives contre Rome, & des éloges du généreux Vengeur de la Syrie.

Polyb. in legat. n. 114.

La nouvelle qui se répandit à Rome, qu'on avoit manqué la Tutelle du jeune Roy, & que Lysias étoit soupçonné de l'avoir traversée par un assassinat, réveilla l'espérance de Démétrius. Ce Prince Syrien, trop long-temps retenu en ôtage pour ses intérêts, crut devoir faire encore une tentative auprès du Sénat de Rome. Il avoit, ce semble, une occasion favorable d'obtenir des Romains la permission d'aller se remettre sur le Thrône. L'Historien Polybe, étoit alors à Rome, & il y avoit été transporté parmi ce grand nombre d'Achéens, que Callicrate & Andronidas avoient déférés. C'étoit un homme sage, & plus grand politique encore, qu'il n'étoit habile Ecrivain. Le Prince de Syrie l'avoit pris en affection, & se dirigeoit par ses conseils, Démétrius voulut sçavoir de luy, s'il étoit d'avis, qu'il eût encore une fois recours au Sénat, pour luy demander son renvoy, & la permission de reprendre une Couronne, dont Lysias se paroit. *Ah! Seigneur*, luy répondit Polybe, *gardez-vous bien de heurter contre une pierre, qui vous a déja fait faire un faux pas! N'avez-vous donc qu'un seul moyen de revoir la Syrie? Faut-il, à votre âge, dépendre, comme un enfant, des caprices d'une injuste République? Osez vous affranchir, & vous regnerés.* Ces paroles frap-

De Rome l'an 591.
Consuls.
P. CORNELIUS LENTULUS, & CN. DOMITIUS ÆNOBARBUS.

pérent le Prince ; mais un ami plus timide en effaça les impressions. Celuy-ci étoit un homme à lui, nommé Apollonius, & qui avoit rang parmi les Officiers de sa maison. Tout jeune qu'il étoit, il redoutoit pour son Maître, les voyes de fait, & les entreprises hazardeuses. *Non*, luy dit-il, *il n'est pas possible, dans les circonstances présentes, que Rome vous fasse l'injustice de vous retenir en Italie. Vos droits sont évidents, & son intérêt seul luy a fait différer votre départ. Vous n'avez point à luy demander une armée, ou une flotte, pour vous rétablir à ses frais. Quelle joye pour elle, de laisser partir pour la Syrie, un vengeur d'Octavius, & un ennemi de Lysias.*

Ces raisons parurent sensées, & Apollonius l'emporta. Le Prince fit encore la démarche de paroître au Sénat. Il y mêla les priéres aux motifs de l'intérêt mutuel, qui pouvoient l'engager à demander son départ, & le Sénat à le permettre. Démétrius ne connoissoit pas les Romains, comme Polybe les avoit connus. Leur Sénat se picquoit de constance, & un projet manqué, n'étoit pas pour luy une raison d'y renoncer. Après tout, un enfant restoit sur le Thrône de Syrie. Rome avoit peu à craindre sous une minorité, & sous une Régence disputée par deux Compétiteurs. Pouvoit-on se promettre que Démétrius seroit aussi souple sur le Thrône, qu'il affectoit à Rome de le paroître ? Ainsi la seconde demande du Prince fut suivie d'un second refus. Lorsqu'on luy annonça un arrêt si contraire à ses desirs, Démétrius poussa un cri aigu, qui marqua sa douleur & son indignation. Il se souvint alors de Polybe, & du conseil qu'il luy avoit don-

De Rome l'an 591.
Consuls.
P. CORNELIUS LENTULUS, & CN. DOMITIUS ÆNOBARBUS.

né. Résolu de ne ménager plus la République, il ne songea qu'à une évasion. Il falloit la concerter, & la rendre secrette. Diodore son Gouverneur, étoit revenu depuis peu de Syrie, où son Maître l'avoit envoyé. C'étoit un homme habile dans le maniment des affaires, & plus capable que tout autre de l'instruire sur l'état de la Syrie. Il apprit que le Peuple y étoit partagé sur la mort d'Octavius, & qu'on l'attribuoit à Lysias. *La crainte des Romains*, luy dit Diodore, *divise leurs Partisans des amis du Regent. Plus de confiance entre les deux Partis. Cependant, Lysias, pour avoir un prétexte d'être toûjours armé, malgré les Traités de Paix, & la recommandation des Ambassadeurs de Rome, continuë la guerre contre les Juifs, & fait marcher Eupator, sur les traces d'Epiphanes. Il étoit prêt de prendre la Citadelle de Jérusalem, par famine, lorsque ce Philippe, nommé par le feu Roy, Tuteur de son fils, s'est subitement emparé d'Antioche. Cette démarche inattenduë, a contraint le Régent, à faire une Paix precipitée avec Judas Machabée. Toute la Syrie est en feu. Montrez-vous seulement à vos Peuples, & vous en serez reçu comme le Libérateur.*

Mach. l. 2. c. 11.

Polyb. in legat. n. 114.

L'occasion étoit trop belle, Démétrius voulut en profiter. Il fit donc part à Polybe du dessein qu'il avoit pris, de se remontrer à la Syrie, & de tromper la vigilance des Romains. Pour lors le sage Achéen avoit à Rome un ami intime, nommé Ménytille. Celuy-cy, natif d'Alabandes en Asie, avoit été député par l'aîné des deux Ptolomées, pour être son Agent auprès du Sénat. Polybe luy confia le projet de Démétrius, & l'engagea d'y en-

trer. Ménytille eut bientôt trouvé un expédient, pour faciliter la fuite du Prince. Un bâtiment Carthaginois étoit à l'anchre au Port d'Oſtie, & devoit dans peu mettre à la voile, pour porter à Tyr en Phénicie, les prémices des fruits de Carthage, qu'elle envoyoit tous les ans aux Dieux de la ville, où elle avoit pris ſon origine. Ces préſents de Religion ne ſe chargeoient jamais que ſur les meilleurs vaiſſeaux. L'Ambaſſadeur de Ptolomée feignit de vouloir rétourner au Levant, demanda place dans le vaiſſeau Carthaginois, pour luy & pour ſa ſuite, & convint du prix pour ſon paſſage. Comme on ne le ſoupçonnoit point, le Capitaine luy permit de faire tranſporter ſur ſon bord, tous les ballots, & toutes les proviſions qu'il voulut. Lorſque tout s'apprêtoit pour le départ, Démétrius ne ſongeoit qu'à s'embarquer. Cependant, il fallut cacher ſon deſſein à ce grand nombre de Domeſtiques, qui compoſoient ſa maiſon. Il ne fit part de ſon ſecret qu'à Apollonius, & qu'à deux de ſes freres, jeunes Syriens, d'une grande naiſſance, qui avoient été élevés à Rome avec luy. Pour Diodore, ſon Gouverneur, le Prince le fit partir pour la Syrie ſur un autre vaiſſeau, afin qu'il le prévînt, & qu'il pourvût à ſa réception dans ſes Etats. Il envoya la plus groſſe partie de ſes gens à Anagnie, avec ordre de l'y attendre. C'étoit une feinte; car. Démétrius devoit prendre une toute autre route.

De Rome l'an 591.
Conſuls.
P. CORNELIUS LENTULUS, & CN. DOMITIUS ÆNOBARBUS.

Polybe, cependant, tout malade qu'il étoit, & obligé de garder le logis, conduiſoit l'intrigue, ſans paroître. Ménytille l'avertiſſoit de toutes les démarches du Prince. Il ſçut que Démétrius, la veille de

De Rome l'an 591.
Consuls.
P. CORNELIUS LENTULUS, & CN. DOMITIUS ÆNOBARBUS.

son départ, devoit donner un grand soupé à ses amis, dans une maison d'emprunt. Polybe connoissoit le foible du jeune Prince. Dans l'appréhension qu'il ne se laissât trop emporter aux plaisirs de la table, il traça pour luy un billet sans souscription, qui ne renfermoit que des Sentences tirées des bons Auteurs, sur le courage qu'il faut avoir dans les grandes entreprises, sur la nécessité du secret, & sur la sobriété. Le porteur eut ordre de ne remettre le billet qu'aux mains du Maître d'Hôtel; & celuy-cy fut prié, de le donner immédiatement au Prince. Après l'avoir lû, Démétrius comprit de quelle part il venoit, & à quelle intention il avoit été écrit. Sur le champ il feignit un mal de cœur, sortit de table, & retourna en son logis. Ses amis l'y suivirent; mais il les congédia aussi-tôt, & donna ordre au reste de sa maison, de partir sur l'heure, avec un équipage de chasse, & de l'attendre à Anagnie, où il se rendroit, disoit-il, pour chasser à l'ordinaire, aux environs de Circée. Débarrassé de cette troupe inutile, Démétrius découvrit son dessein, & ses préparatifs à Nicanor, & à un petit nombre de Seigneurs Syriens, & les exhorta à être du voyage. Ils y consentirent avec joye, allérent chez-eux prendre des habits de campagne, ordonnérent à leurs gens de se rendre au rendés-vous de chasse, & partirent, dês la nuit-même, avec le Prince, pour se rendre à Ostie.

Durant cet intervalle, Ménytille avoit déclaré au Capitaine du vaisseau Carthaginois, que de nouveaux ordres du Roy d'Egypte le retiendroient encore quelque temps à Rome; mais qu'en sa place,

il ſubſtitueroit ſur ſon bord le même nombre de Paſſagers pour le même prix, & aux mêmes conditions, qu'il avoit faites pour luy-même. Du reſte, il luy avoit recommandé ceux qui viendroient s'embarquer. Ce ſont des Officiers de conſidération, lui avoit-il dit, qui vont ſervir Ptolomée dans ſes armées. En effet, le Prince & ſa troupe, au nombre de ſeize perſonnes, en comptant les Pages & les Valets, arrivérent à Oſtie, ſur les trois heures du matin, & s'embarquérent ſans être connus. Sitôt qu'il fit jour, on leva l'anchre, & Démétrius partit gaïement, pour ſe remettre en poſſeſſion du Thrône de ſes peres. On fut quatre jours ſans s'appercevoir à Rome de ſon départ. Tous le crurent à Anagnie, ou à Circée, occupé de ſes plaiſirs, & de parties de chaſſe. Le myſtére ne fut révélé que par un Eſclave du Prince, qui maltraité au Palaïs de ſon Maître, alla le chercher à Circée, pour ſe plaindre à luy. Comme il ne le trouva pas, il revint à Rome, & fit ouvrir les yeux, ſur la longue abſence de Démétrius. Rome fut convaincuë de ſon évaſion, & le Sénat s'aſſembla. Il étoit trop tard, pour envoyer aprés luy. Le vaiſſeau qui le portoit, avoit déja ſix jours d'avance, & il avoit doublé le détroit de Sicile. On le laiſſa voguer, & l'on attendit, ſans beaucoup d'inquiétude, ſon arrivée, & ſes avantures en Syrie.

De Rome l'an 591.
Conſuls.
P. CORNELIUS LENTULUS, & CN. DOMITIUS ÆNOBARBUS.

Ménytille étoit reſté à Rome, où il eut de nouveaux aſſauts à ſoutenir, en faveur du Roy Philométor, & contre ſon frere Phiſcon. A ſon tour, le cadet des deux Rois d'Egypte, vint en perſonne plaider ſa cauſe au Sénat, contre ſon

De Rome l'an 591.
Consuls.
P. CORNELIUS LENTULUS, & CN. DOMITIUS ÆNOBARBUS.

aîné. Il se plaignit de son partage, & demanda d'être remis en possession de l'Isle de Chypre, d'où Philométor l'avoit chassé. La cause de l'aîné étoit bonne, & Ménytille la soutint, avec tout le zéle d'un habile Négociateur. Admis au Sénat, il y représenta, que Phiscon avoit été partagé, au-delà même des prétentions, qu'il auroit dû raisonnablement former. *Son frere*, dit-il, *luy a cédé en propre la Cyrénaïque, & cette Région opulente & maritime, ne suffit pas encore aux desirs immenses d'un cadet. Philométor a plus fait, que de se dépoüiller d'une partie de ses Provinces, pour en revêtir Phiscon. Il luy a sauvé la vie. Aprês la mort de Cléopatre, ce fils soupçonné d'un parricide, n'auroit pas échappé à la fureur du Peuple, sans le secours du Roy son frere. Ce fut alors que se fit l'accommodement, entre les deux prétendants à la Couronne. Il fut reglé que Philométor regneroit sur l'Egypte, & qu'il retiendroit l'Isle de Chypre. La Cyrénaïque fut attribuée à Phiscon, avec le titre de Roy. Le Traité fut signé & ratifié en présence des Autels. Enfin, l'on jura de part & d'autre, de se tenir parole. Aujourd'huy l'ambition se réveille, la discorde recommence, & les serments sont méprisés.* Tout parloit en faveur de Philométor. Les Ambassadeurs même, que Rome avoit envoyés pour pacifier les différends, rendoient témoignage, qu'ils avoient assisté au Traité de pacification & de partage entre les deux freres. Phiscon n'eut point d'autre réponse à faire, sinon, qu'il avoit été forcé, par la néceßité des temps, à consentir aux propositions d'un frere ambitieux. *Du reste*, ajouta-t-il, *il n'en est pas moins constant, que j'ay été lezé dans*

la

la distribution des biens paternels. C'est votre équité, Peres Conscripts, que je réclame. Elle me tiendra lieu de Dieux & de serments. J'ay sçû même rabattre de mes droits. Je ne demande que l'Isle de Chypre. Quand vous me l'aurés accordée, ma part n'égalera pas encore celle de non aîné. L'Egypte est un grand Etat. Si Philométor y regne seul, sans que Chypre le borne par mer, quelle sera sa puissance, elle deviendra formidable!

De Rome l'an 591.
Consuls.
P. CORNELIUS LENTULUS, & CN. DOMITIUS ÆNOBARBUS.

Rien de plus équitable, que le Sénat Romain, dans ses décisions, lorsque l'interêt de la République n'ajoutoit pas un poids à la balance. Il étoit de leur avantage, que le Royaume d'Egypte fût également partagé entre les deux freres. Ces Politiques rafinés visoient à diminuer les forces de ce puissant Etat, en les divisant. L'occasion se présentoit, d'accorder, comme un bienfait, ce qui leur eût été utile, d'éxiger avec empire. Les suffrages panchérent pour Phiscon. L'Isle de Chypre luy fut ajugée, comme un surcroît de son partage. On fit partir avec le Roy de la Cyrénaïque, deux Commissaires, nommés Torquatus & Merula, pour le mettre en possession de l'Isle. Le Sénat leur ordonna d'y procédér par les voyes de douceur, d'épargner le sang des Egyptiens, enfin d'établir une paix durable, entre les deux Rivaux. C'étoit ainsi que Rome pacifioit l'Orient; mais toûjours à son profit.

Nouvelle guerre & nouvelle paix à rétablir, à l'extrémité occidentale de l'Asie. Les [a] Calyndiens

Polyb. in legat. nn. 110. & 111.

[a] Hérodote, & après lui, les anciens Géographes, donnent le nom de Calynda à une ville célébre de la Carie. Calynda, selon le premier Auteur, fut une de celles qui composoient le Royaume de la célébre Artémise.

De Rome l'an 591. Consuls. P. CORNELIUS LENTULUS, & CN. DOMITIUS ÆNOBARBUS.

avoient été insultés par les [a] Cauniens. Calynda étoit assiégée. D'abord les habitants de la ville eurent recours aux [b] Cnidiens. Ceux-ci ne purent leur prêter que des secours insuffisants. Calynda implora donc l'assistance des Rhodiens, & promit de se donner à eux, après sa délivrance. Quelque avantageux que fût le parti qu'on luy offroit, la République Rhodienne délibéra, si elle devoit l'accepter. Si fort maltraitée par les Romains, & depuis peu seulement réconciliée avec eux, elle n'osoit ni rien entreprendre, ni songer à s'aggrandir, sans le consentement de Rome. Cependant, le siége de Calynda pressoit, & les réponses de Rome auroient trop tardé. Le Peuple Rhodien jugea donc, qu'il seroit bon de sécourir la Place; mais qu'on n'accepteroit la propriété de cette ville, que de l'aveu du Sénat Romain. Telle fut la déférence des Républiques les plus puissantes du Levant, pour celle de Rome! Son nom seul lui donnoit en tous lieux une autorité despotique, & les Maîtres des Nations appréhendoient plus de luy déplaire, que leurs Sujets ne craignoient de leur être rebelles. Enfin, Calynda fut délivrée, & l'armée Rhodienne contraignit les Cauniens à se retirer. Il ne restoit plus à Rhodes, que de faire approuver sa démar-

a Caune, Ville de l'Asie Mineure, dépendoit de la Carie, si l'on en croit Castaldus, elle se nomme présentement *la Rossa.* Nous en avons parlé ailleurs.

b Cnide ou Gnide, étoit une Ville de la Carie, située sur une Péninsule, entre le Golfe *de san Pietro*, & la mer de *Scarpanto.* Elle tenoit un rang distingué parmi les villes de la Contrée. Elle avoit deux Ports considérables, dont on apperçoit les débris, dans un lieu qui conserve encore le nom de *Gnido*, près du Promontoire appellé *Capo Crio*, ou le Cap de la Croix.

che à Rome. Elle nomma deux Ambassadeurs, Lygdamis & Cléagoras, pour aller porter ses nouveaux lauriers aux piés du Sénat Romain. Ces Députés eurent ordre de tirer tout l'avantage qu'ils pourroient de leur soumission. En effet, rien ne devoit être plus agréable à cet auguste Corps, que de voir ces Rhodiens autrefois assés fiers, pour vouloir donner la Loy, se réduire alors à n'oser prendre possession d'une ville, sans sa permission. Les Députés de Rhodes furent donc favorablement reçus au Sénat. Cet accuëil gracieux les encouragea à demander aux Peres Conscripts, qu'on rendît aux particuliers de Rhodes la joüissance des biens en fond, qu'ils avoient autrefois possédés dans la Carie, & dans la Lycie. Leur demande fut agréée, & les Ambassadeurs s'en rétournérent aussi contents du Sénat, que le Sénat l'avoit été de leur démarche. Par reconnoissance, les Rhodiens demandérent la permission de faire ériger à Rome, dans le Temple de Minerve, une statuë colossale, de trente coudées, en l'honneur de la Déesse. Si l'année n'avoit pas été féconde en exploits de guerre, elle signala du moins les Romains par la sagesse de son Sénat. Ce fut principalement dans ces temps plus tranquilles, qu'il pratiqua ce grand art de gouverner les Peuples, qui fut comme le caractére propre de la République.

De Rome l'an 591.

Consuls. P. CORNELIUS LENTULUS, & CN. DOMITIUS ÆNOBARBUS.

Les Consuls changérent. M. Valerius Messala, & C. Fannius Strabo, prirent la place de Cornelius Lentulus, & de Domitius Ænobarbus. Le Consulat n'étoit alors qu'une Dignité stérile, moins propre à illustrer ceux qui en étoient revêtus, que leurs fa-

De Rome l'an 592.
Consuls.
M. VALERIUS MESSALA, & C. FANNIUS STRABO.

milles. Nous ne sçavons pas même quels furent les départements de ces deux Généraux des armées Romaines. Nous dirons seulement par conjecture, que vrai-semblablement l'un alla contenir la Ligurie, & la Gaule Cisalpine; & que l'autre passa dans les Isles de Corse & de Sardaigne. A la ville on vivoit dans l'opulence, & l'opulence y avoit produit le luxe. a La Loy du Tribun Orcius ne suffisoit plus à corriger la somptuosité des repas. Elle s'étoit contentée de regler le nombre de Conviés; mais elle avoit laissé la liberté de prodiguer les sommes qu'on voudroit en des festins d'appareil. De-là cette profusion si contraire à la sobrieté des vieux temps. Tout ce qui restoit à Rome de personnes zélées pour l'ancienne simplicité, en murmuroient. Enfin, les Consuls s'en plaignirent au Sénat. Ils remontrérent, que les plus opulents de Rome, se donnoient tour à tour des repas somptueux, surtout aux jours des Jeux publics, & que magnifiques par émulation, ils faisoient, à l'envi, des dépenses inconsidérées. Le Sénat donc contraignit, par Arrêt, tous ces associés de bonne chére, à prêter serment devant les Consuls, que hors les légumes, le pain & le vin, ils ne dépenseroient dans leurs festins, que la valeur de six-vingts As d'airain, & qu'ils ne feroient point servir à leurs tables des vins exquis de païs étrangers. Ce Réglement n'étoit que pour les riches, & ne regardoit que les repas qui se donnoient après les Jeux *Mégalésiens*, en l'honneur de Cybéle. Il falloit étendre la Loy, & la ren-

Aul. Gel. l. 2. cap. 24.

a Voyez ce que nous avons remarqué dans le douziéme volume, touchant la Loy *Orcia*.

dre plus générale. On commit le Consul Fannius pour en dresser une seconde plus détaillée, & pour la faire agréer au Peuple en Comices. Aussi, celle-ci prit le nom de Fannius, & s'appella [a] la Loy *Fannia*. Elle portoit : *Qu'il seroit permis aprês les Jeux Romains, aprês les Jeux Plébéïens, & pendant les Saturnales, d'employer à chaque repas, la somme de cent As d'airain, que durant dix jours, par chaque mois, on pourroit en dépenser trente ; mais que communément, on n'excéderoit pas en frais pour la bouche, la valeur de dix As.* La Loy fut débattuë & acceptée. [b] C. Titius, qui parla en sa faveur, alla jusqu'à dire, *que Rome ne pourroit subsister, tandis que la prodigalité regneroit sur les tables.* Les Jeux Mégaléfiens se célébrérent bientôt aprês, & Térence y fit joüer sa Comédie intitulée l'*Eunuque*, & celle du *Phormion*, aux Jeux Romains.

De Rome l'an 592.
Consuls.
M. VALERIUS MESSALA, & C. FANNIUS STRABO.

Macr. l. 3. c. 7.

Terent. in Titulo utriusque Comediæ.

L'esprit de réforme s'étoit introduit dans la Ré-

a Selon Aule-Gelle, par un des articles de la Loy *Fannia*, il fut défendu à tous les Citoyens sans distinction, d'employer à leur usage, au-delà du poids de cent livres en vaisselle d'argent. Ce Réglement eut lieu même dans les repas de cérémonie. Pline, dans le Chapitre cinquantiême du Livre dixiême, ajoûte un autre article, qui a échappé aux recherches d'Aule-Gelle. Il assure, qu'en vertu de la même Loy, la bonne chere des Romains se bornoit à une poule commune. Une poule grasse passoit pour un mets trop exquis. Elle fut alors bannie de toutes les tables. *Ne quid volucre poneretur præter unam gallinam quæ non esset altilis.* Cependant, continuë Pline, la sensualité n'y perdit rien. On fit servir des chapons engraissés avec des pâtes détrempées dans le lait, sous prétexte que cette sorte de volaille n'étoit point comprise dans les termes de la Loy. Les plus sensuels trouvérent leur avantage à se persuader, que le Législateur, par le mot Latin *Gallina*, n'avoit exclu que les poulardes.

b Macrobe assure, au Livre troisiême des Saturnales, que Caïus Titius, dont il est ici fait mention, tenoit à Rome un rang distingué parmi les Orateurs de son siécle.

De Rome l'an 592.

Consuls. M. VALERIUS MESSALA, & C. FANNIUS STRABO.

Aul. Gel. l. 15. c. 11. & Suet. in Præf. de claris Orat.

publique. Elle auroit dû bien plûtôt l'éxercer contre les Poëtes, dont on souffroit les obscénités sur la Scéne, que contre des Rhéteurs & des Philosophes. Ceux-ci étoient des étrangers, qui tenoient des Ecoles, où ils enseignoient l'Eloquence, & la Philosophie. Sans autre examen, & sur le seul préjugé, que toutes les nouveautés sont nuisibles, le Préteur [a] Pomponius, chargé des affaires étrangéres, présenta Requête au Sénat, contre ces Maîtres nouvellement intrus dans Rome. *Nous avons assés d'autres éxercices pour nos enfants*, dit-il. *Les Professeurs venus de loin, ne sont propres qu'à énerver le courage de la jeunesse, & qu'à leur faire perdre un temps, mieux employé à s'endurcir le corps aux travaux militaires. Rome s'est illustrée & s'est aggrandie, par les armes. Point d'autre Ecole pour elle, que l'Ecole de Mars.* Ce discours imposá aux Peres Conscripts. Ils interdirent les Assemblées de Littérature, condamnérent au bannissement les Rhéteurs & les Philosophes, & chargérent le Préteur, de faire éxécuter l'Arrêt. Rome prit dans la suite de meilleurs conseils. On y enseigna l'Eloquence & la Morale avec succês. Pour tout dire, en un mot, ses conquêtes ont passé avec le temps, en d'autres mains. Pour les ouvrages de ses Orateurs & de ses Philosophes, ils sont encore aujourd'huy sous les yeux, & dans l'estime de tous les Peuples.

a Le silence des Historiens nous a laissé dans l'incertitude sur les fonctions, qui furent attribuées à Pomponius, pendant sa préture: Il est plus naturel de croire, que sa Jurisdiction se borna à connoître des causes survenuës entre les étrangers. L'Arrêt de bannissement qu'il prononça contre les Rhéteurs & les Philosophes transplantés à Rome de différents Païs, en est une preuve assés sensible.

De Rome l'an 592. Consuls. M. VALERIUS MESSALA, & C. FANNIUS STRABO. *Zonaras, l. 9.*

Durant ces occupations domestiques, le Sénat ne s'endormoit pas sur les affaires de Syrie. Il avoit eu la précaution d'envoyer trois [a] Députés en Gréce, pour y calmer les esprits; mais en même-temps, il leur avoit donné ordre de passer en Asie, & d'observer les démarches de Démétrius. D'abord, ce Prince fugitif aborda en Lycie, & de-là il écrivit à la République Romaine, une Lettre pleine de politesse. *Mon évasion*, manda-t-il au Peuple & au Sénat de Rome, *n'a eu pour but, que de venger le sang d'Octavius, inhumainement répandu, contre le droit des gens. Lysias est l'auteur de l'assassinat; c'est à Lysias seul, que j'en veux. A l'égard du jeune Eupator, tout usurpateur qu'il est de mes droits, je respecte dans luy son âge, & la protection dont vous l'honorés.* Ces promesses ne rassurerent que médiocrement le Sénat. Il compta toûjours, que quand Démétrius auroit fait sa brigue, & qu'il seroit remonté sur le Thrône, la tête de son Rival, quoyqu'enfant, seroit sacrifiée à la sureté du nouveau Roy. Cependant, il ne convenoit pas à Rome, de traverser par les armes, le rétablissement du légitime Souverain de la Syrie. Démétrius continua donc sa route, & vint débarquer au Port de Tripoli, ville Syrienne, aux confins de la Phénicie. Il est assès croyable, que Diodore y avoit annoncé la prochaine arrivée du Prince, & qu'il y avoit disposé les esprits en sa faveur. Quoy qu'il en soit, Démétrius ne parut pas plûtôt

a Le Sénat confia cette députation à Tibérius Gracchus, qui deux ans auparavant avoit été Consul, avec Juventius Thalna. On luy donna pour Adjoints, Lucius Cornelius Lentulus, & Servilius Glaucia.

De Rome l'an 592.
Consuls.
M. VALERIUS MESSALA, & C. FANNIUS STRABO.
Mach. l. 1. c. 7.
App. in Syriac.

à Tripoli, qu'il y fut reconnu Roy, & proclamé par ses Sujets. Pour grossir son parti, on dit qu'il fit publier dans tous les lieux de son passage, qu'il étoit envoyé par le Sénat de Rome, pour prendre possession de ses Etats. Ce mensonge luy donna bien du crédit. Démétrius en profita, pour se rendre Maître [a] d'Apamée. Son armée grossissoit tous les jours. Il la conduisit vers l'extrémité la plus orientale du Royaume de Syrie. [b] Babylone en étoit la ville principale. Timarchus y commandoit en qualité de Gouverneur. Son administration avoit paru insupportable aux Peuples. Démétrius en délivra le païs, le condamna à la mort, & prit de-là le glorieux surnom de *Soter*, ou de Libérateur. Tout plioit sous l'autorité du Prince, & reconnoissoit ses droits. Il ne luy restoit plus qu'Antioche à conquérir, & qu'à livrer bataille à ces vieilles troupes, que Lysias commandoit, & que le généreux Machabée avoit si souvent battuës, dans les plaines de la Judée. Ce dernier exploit ne coûta pas beaucoup à Démétrius. Il parut devant la Capitale, elle luy

Mach. l. 1. c. 7.

a Le Roy Seleucus Nicanor, avoit fait bâtir Apamée, sur les bords de l'Oronte. Il l'appella ainsi, du nom de sa sœur. Elle étoit située entre Antioche & la ville d'Emesse, à quarante milles de la mer de Syrie. Bellonius la nomme *Hamous*; mais Leunclavius, & le plus grand nombre des Géographes modernes la désignent par le nom de *Hama*.

b La suite de cette Histoire, donnera lieu de faire connoître la fameuse ville de Babylone, située sur les bords de l'Euphrate, & Capitale de la Chaldée. Une partie de cette Région avoit été unie au Royaume de Syrie, depuis la mort d'Aléxandre le Grand. La ville de *Bagdad* s'est formée des ruines de Babylone, à quarante-deux milles au-delà, dans le voisinage du Tigre. Quelques-uns se sont persuadés faussement, que cette ville moderne avoit été placée dans l'endroit où étoit autrefois l'ancienne.

ouvrit

ouvrit ses portes. Reçu sans opposition dans l'ancien Palais de ses ancêtres, il y monta sur le Thrône, que Seleucus son pere avoit occupé. Pour lors Lysias, & Eupator son Pupille, n'eurent plus d'autre parti à prendre, que de venir se prosterner aux piés du Monarque légitime. Ils demandérent audience, Démetrius la leur refusa. *Non*, dit-il, *d'injustes usurpateurs ne seront jamais admis en ma présence.* Ces paroles du véritable Roy se répandirent dans l'armée. Elle crut faire sa cour, en versant le sang de deux Malheureux, que la Fortune abandonnoit. Eupator & Lysias, furent mis à mort par leurs Soldats. Vengeance, dont la haine ne retomba pas sur le nouveau Monarque; mais que nous pouvons attribuer au Ciel, qui punit dans le Pupille, & dans son Tuteur, la violence qu'ils avoient faite au Peuple de Dieu, contre la bonne foi des Traités.

De Rome l'an 592.
Consuls.
M. VALERIUS MESSALA, & C. FANNIUS STRABO.



De Rome l'an 592.
Consuls. M. VALERIUS MESSALA, & C. FANNIUS STRABO.

LIVRE QUARANTE-SEPTIEME.

LOrsque Démetrius fut sur le Thrône, la crainte qu'il eut des Romains, modéra dans son cœur les ressentiments qu'il avoit de leur conduite à son égard. Il fit tous ses efforts pour se concilier la bienveillance d'une République, qui ne luy avoit envié le Sceptre, que pour s'être défiée de sa soumission, Il sçut que Tib. Gracchus, Député de la République au Levant, étoit en Cappadoce. Il s'appliqua donc à cultiver l'amitié de ce Romain, qu'il avoit fréquenté à Rome, & dont il connoissoit le crédit. Le but de Démetrius, fut de se faire reconnoître Roy par l'Ambassadeur-même de la République. C'étoit le moyen le plus sûr de faire cesser le reste des factions du dedans, & de se maintenir au dehors en bonne intelligence avec ses voisins.

Polyb. in legat. n. 120.

Le Roy de Syrie envoya donc des Agents, à la suite de Gracchus, dans tous les lieux qu'il parcouroit. Ces Négociateurs l'atteignirent en Pamphylie, puis à Rhodes, & par tout ils luy protestérent, de la part de leur Maître, un attachement inviolable pour les intérêts de Rome. Gracchus voulut bien se laisser persuader. Il reconnut la Souveraineté de Démetrius, & luy donna le titre de Roy. Ce ne fut pas assés. Pour se maintenir dans la possession, où l'Ambassadeur l'avoit établi, le Roy de Syrie fit partir une Ambassade pour Rome, avec un magnifique présent. C'étoit une Couronne d'or, d'un

Idem, n. 122.

grand prix. Il y joignit le malheureux aſſaſſin, coupable d'avoir ôté la vie à l'Ambaſſadeur Octavius, & le Déclamateur, qui dans ſes Harangues, avoit outragé Rome. L'Africain fit bonne contenance, & ſe vanta de faire approuver ſon attentat, juſqu'au Sénat même. Il parut gai pendant la traverſée. Pour l'Orateur, homme vain, & qui n'avoit du courage qu'en paroles, il tomba dans une profonde mélancholie, dês qu'on lui mit la chaîne au cou, pour le conduire à la République, qu'il avoit offenſée. Il fallut forcer ce malheureux à prendre de la nourriture; mais exténué par la diette, il ne parut à Rome que comme un ſquelette. Iſocrate, c'étoit ſon nom, avoit laiſſé croître ſa barbe & ſes ongles. On l'auroit pris pour un Sauvage. C'étoit peut-être un artifice du Rhéteur, pour exciter la compaſſion. Le Sénat ne jugea pas à propos de faire paroître ce miſérable en ſa préſence. La punition de deux hommes vils, n'étoit pas une ſatisfaction convenable, à l'offenſe, que la République avoit reçuë. Elle rejetta les deux victimes qu'on luy préſentoit, & tint la Syrie dans la crainte d'une vengeance plus ſévére. A l'égard du Roy, ſon préſent fut accepté, & Rome luy donna des marques d'une parfaite réconciliation. C'eſt ainſi qu'en mêlant les témoignages d'amitié pour le Souverain, aux marques de mécontentement contre la Nation, la politique Romaine inſpira de la crainte & de l'eſperance aux Syriens.

De Rome l'an 592.
Conſuls.
M. VALERIUS MESSALA, & C. FANNIUS STRABO.

Lorſque le préſent de Démetrius fut apporté à Rome, déja la République s'étoit donné de nouveaux Conſuls. L. Anicius Gallus, & M. Corne-

De Rome l'an 593.
Consuls.
L. ANICIUS GALLUS, & M. CORNELIUS CETHEGUS.
Polyb. nn. 109. 110. 121. & 122.

lius Céthégus, venoient d'occuper la premiere place. Ils allérent plûtôt camper, que faire la guerre; l'un dans la Ligurie, l'autre dans la Gaule Cisalpine. Pour lors la République n'eut plus guére d'autre soin, que de pacifier l'Orient. Elle veilloit avec attention, sur la conduite du Syrien, & ses moindres démarches luy étoient suspectes. Cependant, Rome avoit fait entendre à Démetrius, qu'elle luy accorderoit son amitié, s'il prenoit les moyens de se conformer aux volontés du Sénat, & de l'assurer de son dévoüement. C'étoit insinuer par-là, au Roy de Syrie, qu'il eût à envoyer à Rome un ôtage, qui le representât, & qui pût luy répondre de sa fidélité. La politique Romaine alloit encore plus loin. Le Sénat entretenoit sous main des défiances, entre les Rois de Pergame, de Bithynie, & de Cappadoce, afin d'être instruit, par les uns, ou par les autres, de tout ce qui se tramoit au Levant. Par le même principe, il occupoit de leurs divisions les deux Ptolomées, dans leur Egypte, & il donnoit de l'avantage au plus foible, contre le plus fort. On venoit de chasser d'Italie, ce Ménytille, qui soutenoit à Rome les intérêts de Philométor, contre Phiscon. En Afrique même, Rome prenoit ouvertement le parti de Massinissa, dont elle étoit sûre, contre la République Carthaginoise, qui luy devenoit suspecte. Judas Machabée, de son côté, pénétra les intentions des Romains, & comprit, que sous leur protection, il pourroit mettre son Peuple à l'abri, contre les Rois de Syrie ses persécuteurs. La puissance & l'humanité de la République dominante, luy firent espérer, qu'il respire-

Mach. l. 1. *c.* 8.

roit, du moins un temps, à l'ombre de son nom, & que ses Ambassadeurs en seroient bien reçûs. Judas fit de profondes réfléxions sur les victoires que Rome avoit remportées dans tous les païs de l'Univers, & sur la constante prosperité qu'elle procuroit aux Peuples, qui s'attachoient à elle. *La République Romaine*, se disoit-il, *d'une seule parole, abbat, ou fait les Rois, & distribuë les Royaumes, & les Provinces à son gré. Son Sénat absorbe toute la Majesté des autres Souverains, & ceux-ci, pour ainsi dire, n'ont leur Pourpre que d'emprunt. La vertu & le bon ordre regnent parmi les Romains, & leurs contentions ne vont jamais jusqu'à les affoiblir.* Cet éloge du Gouvernement Romain, que les Livres saints nous ont transmis, étoit alors profondément gravé dans l'esprit du vaillant Machabée. Il crut donc, que sans faire injure à sa Religion, il pourroit se lier d'amitié avec Rome. Suivant les vûës d'une politique permise, & pour ne pas toûjours tenter Dieu, Judas se détermina à faire partir une Ambassade, pour le Sénat Romain. Les deux Députés qu'il choisit, furent Eupolemus fils de Jean, & Jason fils d'Eleazar. Ils arrivérent à Rome, & furent introduits au Sénat. Le sage Judas avoit bien pris son temps. Les hostilités que Démetrius, depuis son élevation sur le Thrône, éxerçoit, comme ses prédécesseurs, contre le Peuple de Dieu, ne pouvoient manquer d'irriter une République jalouse & défiante. D'ailleurs, protéger les Juifs, c'étoit pour Rome mettre une barriére à l'aggrandissement du Syrien, & luy ôter le prétexte, d'avoir sans cesse des armées sur pié. Eupolémus & Jason furent donc favorable-

De Rome l'an 593.
Consuls.
L. ANICIUS GALLUS, & M. CORNELIUS CETHEGUS.

De Rome l'an 593.
Consuls.
L. ANICIUS GALLUS, & M. CORNELIUS CETHEGUS.

ment écoutés Ils demandérent d'être admis dans l'alliance de Rome, & d'être comptés parmi ces Peuples, qu'elle honoroit de sa protection. Le Sénat y consentit sans peine, & fit écrire les articles, sur une placque d'airain, qui fut portée à Jerusalem. Voicy à quoy se réduisirent les conditions du Traité. 1° *Si les Romains, ou leurs Alliés, font la guerre, en quelque lieu, la Judée leur prêtera les secours qu'elle pourra, de bonne foy, sans que Rome soit obligée de payer la solde, ou de fournir des vivres & des vaisseaux à ces Soldats auxiliaires.* 2°. *De même aussi, lorsque les Juifs seront en guerre les Romains les secouréront à leurs frais, autant que les circonstances le permettront.* Cette confédération avec le Peuple Juif, & Judas son Chef, fut suivie d'une Lettre, que la République écrivit à Démetrius. Elle étoit ménaçante, & impérieuse tout à la fois. *Pourquoi*, luy disoit-on, *avez-vous appésanti le joug de la Nation Juive? Sçachés qu'elle nous est alliée. Si vous luy donnés la peine de vous envoyer une nouvelle Ambassade, pour se plaindre de vous, nous vous traiterons en ennemi, & nous vous poursuivrons sur mer & sur terre.* La Lettre n'arriva, sans doute, qu'après la mort du grand Machabée. Du moins elle n'eut pas l'effet que Rome avoit prétendu. Le Roy de Syrie commit Bacchis, l'un de ses Généraux, pour aller en Judée, exterminer cette poignée d'hommes invincibles, que ses prédécesseurs & luy, n'avoient pû dissiper. L'armée de Bacchis étoit nombreuse; celle de Judas n'étoit que de huit cents hommes. Dieu ne s'étoit pas engagé à opérer toûjours des prodiges pour la défense de son Peu-

De Rome l'an 593.

Consuls. L. Anicius Gallus, & M. Cornelius Cethegus.

ple. Le Chef luy-même de la Nation ſainte, s'étoit un peu oublié. Sa confiance dans le Dieu de ſes peres, avoit chancelé; & lorſqu'il avoit fallu marcher au combat, il avoit manqué d'adreſſer ſes vœux & ſes priéres au Ciel, d'où il tiroit toute ſa force. Abandonné donc à luy-même, il combattit, il eſt vrai, en grand Capitaine, & en brave Soldat; mais il perdit la victoire, & la vie. Juſques-là, le Tout-puiſſant avoit opéré de grandes merveilles par le bras de ſon Serviteur. Judas, avoit reçu de la nature de grands talents pour la guerre. Le Ciel les avoit ſécondés juſqu'au prodige, tandis que le Machabée luy avoit été parfaitement fidéle. Dês qu'il ne fut plus que Héros ordinaire, il trouva la mort, comme tant d'autres, qui s'expoſent témerairement aux plus grands périls. Jonathas ſon frere luy ſuccéda, dans le Pontificat, & dans la conduite des armées.

Tandis que la Nation ſainte pleuroit la mort de Judas, la République dominante regrettoit à Rome, la perte d'un de ſes plus grands hommes. C'étoit Paul Emile. Il ne manquoit ce ſemble à celui-cy, que la connoiſſance de la véritable Religion, & que les graces que Dieu y attache pour rendre ſes vertus méritoires. Il ne mourut pas comme Judas Machabée, avec des diſpoſitions de foy, qui font tout eſpérer des grandes miſéricordes de Dieu. Du moins il eut de ſon vivant & aprês ſa mort, une réputation conſtante de la plus grande probité, du déſintéreſſement le plus parfait, de la tempérance & de la ſobrieté la plus-rigide qu'on puiſſe acquerir par les forces de la raiſon. Paul

De Rome l'an 593.
Consuls.
L. ANICIUS GALLUS, & M. CORNELIUS CETHEGUS.
Plut. in Paulo. Auctor de viris Illust. Florus, &c.

Emile depuis long-tems, atteint d'une maladie qui le conduisoit lentement à la mort, s'étoit retiré du tumulte des affaires. Dans une petite ville de l'Italie nommée Velia, il n'étoit plus occupé que des réflexions que la Philosophie inspire à ceux, qui toute leur vie en ont fait leur étude. Le bon air qu'il respiroit hors de Rome, & le repos dont il joüissoit, luy prolongérent les jours. Cependant le Peuple regrettoit son absence, & le redemandoit à la ville. Durant les jeux publics, souvent on avoit entendu les Romains se récrier, *qu'est devenu Paul Emile ! Ne reparoîtra-t-il donc plus dans nos assemblées ? Il en fait tout l'ornement.* Cet empressement public de le revoir, & la circonstance d'un sacrifice qu'il se trouvoit engagé de venir faire à Rome, comme chef de sa famille, le déterminérent à saisir un intervalle de santé, pour se remontrer aux Citoyens. Il revint, fit le sacrifice, & le lendemain il immola de nouvelles victimes, pour rendre graces aux Dieux de sa convalescence. Retourné en son logis, il se mit à table, & tout à coup il fut attaqué d'un violent transport au cerveau, dont il mourut trois jours aprês. On peut dire qu'aprês Scipion l'Africain, nul homme n'avoit rendu de plus importants services à la Patrie, que Paul Emile. La conquête qu'il avoit faite de la Macédoine, avoit assuré à sa République une domination souveraine sur tout l'Orient. Il ne l'avoit pas moins bien servie par l'exemple de ses vertus, que par ses victoires. Au milieu de la licence, que les richesses auroient pû y introduire, il y maintint la frugalité, la continence, le mépris des biens,

&

De Rome l'an 593
Consuls.
L. ANICIUS GALLUS, & M. CORNELIUS CETHEGUS.

& l'amour de l'équité. Cet homme qui avoit rapporté au thréſor public de quoy l'enrichir à jamais, mourut ſi pauvre, [a] que de la vente de ſes biens, on put à peine faire la ſomme dûë à ſa derniére femme, pour ſes repriſes. Auſſi ſes deux fils Fabius Æmilianus, & Scipion Æmilianus, héritérent plus de ſes vertus que de ſes biens. Le dernier entré dans la famille opulente des Scipions, céda la part de ſon héritage à ſon frere, adopté par la famille Fabia, un peu deſtituée des biens de la fortune. Scipion même voulut bien ſe charger ſeul de faire les frais des obſéques de ſon pere. La pompe ne fut magnifique, que par le concours des Peuples, qui voulurent honorer la mémoire d'un ſi grand homme. On y vit des Macédoniens, des Eſpagnols & des Liguriens le pleurer comme leur Pere. Ce Vainqueur qui leur avoit cauſé tant d'effroi durant la guerre, étoit devenu leur protecteur après la paix. On remarqua que ces [b] Macédoniens, ces

a Tout le bien de Paul Emile, ſelon le témoignage de Plutarque, dans la vie de ce Général, montoit au plus à la ſomme de trois cents ſoixante-dix mille drachmes, ou de cent quatre-vingt cinq mille livres, à raiſon de dix ſols pour chaque drachme, ſelon la réduction que nous avons faite des monnoyes anciennes.

b Nous apprenons de Valére Maxime, que ces Macédoniens, qui portérent le corps de Paul Emile, étoient les plus diſtingués de la Nation. On comptoit parmi eux des Ambaſſadeurs, chargés des affaires de la Macédoine auprès du Sénat de Rome. Le lit funébre du défunt, dit le même Auteur, étoit orné de tableaux, qui répréſentoient, ou en peinture, ou en relief, les victoires & les triomphes de Paul Emile. Sur cela Valére Maxime fait une réfléxion. On peut juger, continuë-t-il, de la vénération que les Macédoniens avoient pour Paul Emile. Ils ne rougirent pas de produire eux-mêmes aux yeux d'un grand Peuple, la honte de leur défaite, pour avoir la conſolation de publier la gloire d'un Héros, qu'ils regardoient moins comme leur Vainqueur, que comme leur Pére. Auſſi les der-

De Rome l'an 593.
Consuls.
L. ANICIUS GALLUS, & M. CORNELIUS CETHEGUS.

Espagnols & ces Liguriens, trois Peuples qu'il avoit vaincus, se disputérent, à l'envi, l'honneur de porter son corps au bucher. La marche commença par une longue suite de bustes, qu'on portoit sur des brancards. C'étoit les portraits des grands Hommes de la famille Æmilia. Le Sénat & les Tribunaux de la justice vacquérent ce jour-là, pour assister à la cérémonie lugubre. Enfin de toutes les villes municipales il y accourut un monde prodigieux. Les triomphes de Paul Emile ne furent pas célebrés avec plus de pompe que ses funerailles. Ses fils donnérent ensemble des jeux au Peuple, en mémoire de leur Pere. Terence y fit representer deux de ses Comedies, les *Adelphes* & l'*Hécyre*. Celle-cy fut encore une fois interrompuë, par un spectacle de Gladiateurs, qui en détourna les Auditeurs. Telle fut la fin de Paul Emile, dont le souvenir ne périra jamais dans l'Histoire. Faut-il que des honneurs passagers ayent été la seule récompense de ses vertus !

Terentius, in titulo Adelph. & in prologo Hecyræ.

Des deux Consuls de l'année, le seul Cethégus se fit quelque réputation. Il laissa du moins un monument de son Consulat. a Les marais Pontins in-

niers devoirs que tous rendirent à la mémoire de ce grand Homme, eurent plûtôt l'air d'un nouveau triomphe, que d'une cérémonie funébre.

Pour finir le portrait de Paul Emile, il ne faut pas oublier un trait de son éloge, rapporté par Sempronius Asellio. Cet Historien l'a transmis d'aprês Scipion Æmilien, sous les ordres de qui il avoit porté les armes au siége de Numance, en qualité de Tribun des Soldats. Scipion, dit Sempronius, avoit souvent oüi dire à son pere Paul Emile, qu'il étoit de la sagesse d'un Général, de ne livrer bataille qu'à coup sûr, ou lorsqu'il y étoit contraint par la nécessité de vaincre ou de périr.

a Voyez dans le second volume de cette Histoire, ce que nous avons remarqué sur les Marais Pontins, qui sont aujourd'hui partie

fectoient l'air des environs, il les desſécha. Par les travaux des ſoldats de ſon armée, il fit des ſaignées aux marais, & en fit écouler les eaux. De ce vaſte terrain qui comprenoit autrefois vingt-trois villes, abſorbées par des inondations, Céthégus ne fit plus qu'une grande plaine fertile d'abord ; mais que de nouveaux débordements des riviéres inondérent encore une fois. Les Conſuls qui ſuivirent s'illuſtrérent encore moins dans leur adminiſtration. La République ſe choiſit pour chefs, Cn. Cornélius Dolabella, & M. Fulvius Nobilior. A peine leurs noms ſeroient-ils connus dans l'Hiſtoire, ſi les Faſtes Capitolins ne les avoient conſervés dans la liſte des Conſuls. Nul n'eut de la conſidération à Rome, après la mort de Paul Emile, que Scipion Naſica. Les ſuffrages venoient de l'élever à la Cenſure, tant la réputation de vertu étoit héréditaire dans ſa branche ! Le Collégue qu'on luy donna fut, b Popilius Lænas. L'un & l'autre Cenſeur étoient d'une fermeté à punir le vice ſans égard, par tout où ils le trouveroient. Ils commencérent par renverſer les ſtatuës que certains ambitieux, d'un mérite fort commun s'étoient fait ériger dans la place publique. De ces monuments de gloire, ils ne laiſſérent ſur pié, que ceux qu'on avoit élevés aux

De Rome l'an 594.
Conſuls.
CN. CORNELIUS DOLABELLA, & M. FULVIUS NOBILIOR.
Tit. Liv. in Epitomâ, l. 46.

Plin. l. 3. c. 6. & Autor de illuſt. vir.

de la Champagne de Rome. On verra dans la ſuite, que l'entrepriſe de Cornélius Céthégus n'eut pas un ſuccès durable. Les débordements des riviéres voiſines inondérent ce Canton quelque temps après, & y formérent de nouveaux marais. Jules Céſar penſoit à les faire desſécher une ſeconde fois. L'éxécution en fut réſervée à Auguſte ſon ſucceſſeur.

a La famille Popilia, quoique Plébéïenne d'origine, donna des Magiſtrats du premier ordre à la République.

De Rome l'an 594.
Consuls. CN. CORNELIUS DOLABELLA, & M. FULVIUS NOBILIOR.

grands hommes par un Arrêt du Sénat. Il restoit entre autres une statuë de ce Sp. Cassius, dont la mémoire étoit en exécration, pour avoir voulu usurper la souveraineté dans Rome. Je ne sçai par quelle négligence on l'avoit laissée subsister si longtems, proche du Temple de la Déesse Tellus. Le zéle de Nasica n'épargna pas la statuë d'un mauvais Citoyen, dont il détestoit l'ambition. Il la fit mettre en piéces pour abolir la mémoire de son crime.

Aul. Gel. l. 4. c. 20.

Les Censeurs firent paroître une grande rigidité, dans la récension des Chevaliers Romains. Un trait fera juger du reste. Lorsqu'on fit la revûë de cette belle Cavalerie, parut à son rang un Chevalier fort gras, & d'un teint vermeil. Le cheval au contraire, qu'il avoit reçû de la République étoit si maigre, qu'à peine pouvoit-il le porter. *Chevalier*, lui dit Nasica, *pourquoy le cheval est-il en si mauvais état, tandis que le maître regorge d'embonpoint ? La raison en est claire*, repartit vivement le Cavalier, *c'est que mon valet a soin de ma monture, & que j'ai soin de ma personne.* Le grave Censeur trouva la plaisanterie mal placée, & la réponse peu respectueuse. Il la punit sur le champ. Le Chevalier Romain fut cassé, réduit à la condition des plus vils Citoyens, privé de voix active & passive dans les assemblées du Peuple, & déclaré déchu de tous les droits de la bourgeoisie, sans être exempt de payer les impôts. Le châtiment parut excéder la faute.

Nasica rendit sa Censure recommandable, par des entreprises utiles ou magnifiques. Il fut le pre-

mier qui montra à Rome une [a] *Clepsydre*, ou du moins qui la fit placer à la vûë du public, sous le toit de son logis. C'étoit une machine qui par le moyen de l'eau, qui couloit par de petits tuyaux, & à l'aide de quelques roües qu'elle faisoit tourner, indiquoit les heures du jour & de la nuit. L'invention étoit néceſſaire dans une ville, où l'on ne connoiſſoit encore que les heures du jour, qu'à la faveur des Cadrans solaires. Lorsque le Soleil ne luisoit pas, on n'avoit point de régle sûre pour mesurer les divers espaces du tems, depuis le couché du Soleil jusqu'à son levé. Le présent de Na-

De Rome l'an 594.
Consuls.
CN. CORNELIUS DOLABELLA, & M. FULVIUS NOBILIOR.
Plin. l. 7. c. 6. & Vitruvius, l. 9. c. 9.

b Vitruve nous a donné l'idée de ces sortes d'horloges, dans la description qu'il fait de la Clepsydre, dont il attribuë l'invention à Ctésibius, natif d'Aléxandrie, & fils d'un Barbier. Elles étoient différemment construites. Mais elles avoient cela de commun, que l'eau se communiquoit insensiblement d'un vaisseau dans un autre, où elle montoit peu à peu. En montant elle élevoit un morceau de liége qui soutenoit l'index de toutes les heures. Par-là il étoit aisé de les connoître, selon les distances astronomiques qu'elles avoient entr'elles. Mais aussi ces machines étoient sujettes à deux inconvenients. Le premier n'a point échappé à Plutarque. Il remarque, avec raison, que l'eau devenoit plus ou moins fluide, selon que l'air étoit plus ou moins épais, plus froid ou plus chaud, plus condensé ou plus raréfié. De-là, il arrivoit que l'eau ne s'écouloit pas également & dans la même quantité. Par conséquent les heures devoient paroître tantôt plus longues, tantôt plus courtes. Ce n'est pas tout, dans cette ancienne Clepsydre, la liqueur qui remplissoit un des vases, tomboit avec plus ou moins de lenteur, à proportion que le vase se vuidoit. Ainsi, parce que la pésanteur de l'eau étoit plus grande au commencement qu'à la fin, sa chûte ne se faisoit pas en temps égaux, & correspondants aux heures astronomiques. Nos horloges de sable & nos horloges d'eau, beaucoup plus simples & plus exactes, ont remplacé les Clepsydres des Anciens. Au défaut des horloges sonnantes, les personnes de distinction avoient à Rome des Domestiques à leurs gages, pour les avertir de l'heure qu'il étoit. Pétrone a dit de Trimalchion, qu'il avoit une horloge dans sa salle à manger, & qu'un Esclave avoit soin de lui annoncer chaque heure de la journée, par le son d'une trompette.

De Rome l'an 594.
Consuls. Cn. Cornelius Dolabella, & M. Fulvius Nobilior.
Vell. Paterc.

Donatus vel Suetonius in vita Terentii.

sica fut agréable aux Romains, moins par la somptuosité de l'ouvrage que par son utilité. Les galleries que le même Censeur fit construire sur le Capitole, eurent plus de magnificence, & furent d'un plus grand prix. Enfin Nasica finit sa Censure par un Lustre, qui fut le cinquante-quatriême, depuis qu'on en eut établi l'usage. Rome alors compta trois cents trente-huit mille trois cents quatorze Citoyens, en état de porter les armes. Vers ce tems-là le Poëte Térence qui s'étoit échappé, je ne sçai comment de Rome, mourut selon les uns, en mer, & selon d'autres, [a] à Stymphale petite ville de l'Arcadie. Nul peut-être ne se fit plus de réputation que luy, dans la composition des Comédies réguliéres. Aussi étoit-il le grand imitateur des Grecs, & sur-tout de [b] Ménandre. A sa mort on trouva parmi ses papiers, cent huit pieces de ce Poëte, que Terence avoit traduites du Grec, en Latin. Si pour le Comique il n'eut pas autant de génie que Plaute, qui l'avoit précédé, il le sur-

a Le nom de Stymphale étoit commun à un Lac, à une Montagne, & à une Ville d'Arcadie. A peine reconnoît-on les vestiges de celle-ci. L'endroit où elle étoit située, s'appelle présentement *Vulsi*, selon Pline, ou *Longanico*, selon le Noir. Nous en avons parlé dans les volumes précédents.

b Ménandre, appellé communément le Prince de la nouvelle Comédie, parmi les Grecs, nâquit la troisiême année de la cent-neuviême Olympiade, selon la Chronique d'Eusébe. Il fut Disciple de Théophraste. Et sous un si grand Maître, il se forma le goût, & acquit de grandes connoissances. Son inclination le porta à composer des piéces comiques. On en comptoit cent huit de sa façon, dont huit seulement remportérent le prix. Selon le témoignage d'Aule-Gelle, il mourut la premiére année de la cent vingt-deuxiême Olympiade, âgé de cinquante-deux ans, comme on l'apprend d'une Inscription, récueillie par Gruter. Le temps de sa mort concourt à peu près avec la quatre cent soixante-uniême année de la fondation de Rome.

paſſa dans la décence du Théatre, dans le choix des ſujets qu'il traita, & dans l'art de les conduire.

De Rome l'an 595.

Lorſqu'on eut changé les Conſuls, & qu'on eut choiſi au champ de Mars M. Æmilius Lepidus, & C. Popilius Lænas, pour commander les armées de la République, Fulvius Nobilior, qui durant ſon Conſulat avoit paru oiſif, ſe ſignala en Ligurie, lorſqu'il ne fut plus que Proconſul. Il y fit quelques conquêtes, qui lui méritérent les plus grands honneurs militaires. Il triompha. Nous devons croire que ce ne fut qu'un de ces triomphes, qu'on accordoit alors à vil prix, & pour la priſe d'un Château, comme parle Cicéron. Auſſi nul Hiſtorien n'en a fait mention, & les Faſtes Capitolins ſont les ſeuls qui l'ayent tranſmis à la poſtérité. Il étoit devenu néceſſaire de donner un peu d'émulation aux Conſuls, qui ſe ſeroient à la fin dégoutés de paſſer les campagnes entiéres ſous des tentes. On leur accordoit de légers honneurs pour leur faire ſupporter d'ennuyeux travaux.

Conſuls. M. ÆMILIUS LEPIDUS, & C. POPILIUS LÆNAS.

La République ne s'occupa de ſon côté, que des affaires de l'Orient. Demetrius laiſſoit reſpirer la Judée, depuis les ordres qu'il avoit reçus de Rome. Comme il étoit à la fleur de l'âge, & que l'éducation qu'il avoit reçûë à Rome l'avoit rendu belliqueux, il tourna ſes armes contre la Cappadoce. Le jeune Ariarathe y regnoit alors en paix. C'étoit un Prince que mille qualités rendoient eſtimable. La Philoſophie des Grecs qu'il avoit introduite dans ſes Etats, pour en chaſſer la barbarie, lui avoit cultivé l'eſprit. Doux par tempérament, & facile à ſon Peuple, il l'aimoit & il en étoit aimé.

Joſephus, l. 11. c. 1.

Diod. Sic. in Eclog l. 31. Juſt. l. 35. Zonaras, l. 9. & Polyb. in legat. n. 126.

De Rome l'an 595.
Consuls.
M. ÆMILIUS LEPIDUS, & C. POPILIUS LÆNAS.

Tout son malheur étoit d'avoir pour rival du Thrône, un jeune Cappadocien nommé Orofernes. C'est un événement qu'il faut reprendre de plus loin. Antiochide fille d'Antiochus le Grand, fut mariée assés jeune au Roy de Cappadoce, nommé Ariarathe, comme son fils. La Reine se crut longtems stérile; mais comme elle étoit artificieuse, elle feignit successivement deux grossesses, & supposa deux enfants au Roy son mari. L'Orofernes dont nous parlons, fut le cadet, & un Ariarathe fut l'aîné. Ils furent donc élevés à la Cour de leur pere prétendu, & y passérent pour les successeurs de ses états. Dans la suite, Antiochide par le secours des remedes devint feconde, & mit au jour un Prince & deux Princesses. Le fils eut d'abord le nom de Mithridate. Celuy-ci devint bien-tôt l'objet de toute la tendresse du Roy & de la Reine. Pour lors Antiochide agitée de ses remors, & touchée de l'injustice qu'elle alloit faire à son véritable fils, déclara au Roy que les deux enfants qu'il avoit à sa Cour, sous le nom de Princes aînés, n'étoient ni de son sang, ni du sien. Elle luy prouva par des témoignages certains, l'illusion qu'elle lui avoit faite. Le Roy reconnut avec joye, que la prédilection qu'il avoit toujours euë pour Mithridate, étoit un mouvement secret de la nature, qui se fait sentir malgré les déguisements. Il ne tarda donc pas à écarter de son Royaume les deux enfants supposés. Il envoya le plus âgé qui portoit le nom d'Ariarathe à Rome, où il fut soigneusement gardé. C'étoit un jeune homme d'un esprit foible, & presque incapable de sentir la perte qu'il avoit faite.

Pour Orofernes, d'un génie plus élevé, & d'un caractére plus entreprenant, on le relegua dans l'Ionie. L'affection du Roy ne fut plus partagée. Il fit quitter à son fils le nom de Mithridate, & prendre celuy d'Ariarathe. Par un excês même de tendresse, il voulut, de son vivant, se démettre de la Couronne, entre les mains de ce cher fils; & ne trouva de résistance que dans le jeune Prince. Le jeune Ariarathe protesta qu'il souffriroit plûtôt la mort, que la honte d'avoir dépoüillé son pere. Par-là, il mérita, chés les Grecs, le surnom de *Philopator*, qu'on lui donna depuis.

De Rome l'an 595.
Consuls.
M. ÆMILIUS LEPIDUS, & C. POPILIUS LÆNAS.

Tant de vertus rendirent Ariarathe digne du Thrône, lorsqu'il y monta. Démétrius qui venoit de prendre possession du Royaume de Syrie, contre la volonté des Romains, luy fit offrir sa Sœur en mariage. Ariarathe la refusa, & craignit, sans doute, de prendre des engagements avec un Roy, que Rome n'avoit pas encore reconnu. De-là les ressentiments de Démétrius, & la guerre qu'il luy suscita. Orofernes luy en fournit le prétexte. Sollicité par les promesses de cet ambitieux, qui, de l'Ionie où il étoit relegué, luy fit offrir mille talents, s'il le rétablissoit sur le Thrône de ses peres, disoit-il, le Syrien prépara tout, pour reconduire Orofernes en Cappadoce. De son côté, Ariarathe emprunta le secours du Roy de Pergame. Euménes étoit mort, & ce vieux Monarque, tantôt fidéle aux Romains, & tantôt le déserteur de leur parti, selon ses intérêts, avoit laissé un fils, long-temps inconnu, & qui pour lors n'étoit pas en âge de gouverner. Attalus, frere du feu Roy, donnoit des Loix dans Pergame.

De Rome l'an 595.
Consuls.
M. ÆMILIUS LEPIDUS, & C. POPILIUS LÆNAS.

La conformité des vertus, l'avoit uni d'amitié avec le Cappadocien. Il le ſecourut; mais tout plia ſous la puiſſance, & ſous les forces de Démétrius. Oroſernes fut placé ſur le Thrône, & Ariarathe chaſſé de ſes Etats, ſe réfugia dans Rome, azile ordinaire des Rois malheureux.

Jamais cauſe ne fut peut-être plus digne de la Majeſté du Sénat Romain. Les principales puiſſances de l'Aſie s'y intéreſſoient, la Syrie & Pergame. Il falloit donner un Roy à la Cappadoce, & décider ſi un Prince, reconnu long-temps pour fils de Roy, étoit déchû de ſes droits, par la dépoſition d'une mere, qui pouvoit avoir eu ſes caprices, & n'avoit écouté que ſes averſions. Ariarathe parut en perſonne, devant les Peres Conſcripts. Dans un diſcours préparé, il parla contre les prétentions d'un fils ſuppoſé, déſavoüé par ſa mere, & méconnu par ſon pere. Il découvrit la ſource des inimitiés de Démétrius, & fit comprendre au Sénat, que ſon attachement pour Rome, avoit cauſé, tout à la fois, & le refus qu'il avoit fait de s'allier avec la Syrie, & les fureurs de Démétrius, & la protection que le Syrien avoit donnée à un prétendant au Thrône, que ſa naiſſance en avoit exclu. Des Ambaſſadeurs d'Oroſernes ſoutinrent la cauſe de leur Maître. Ils prétendirent, que la dépoſition d'une mere, contre un fils, qu'elle a pris en averſion, ne devoit pas toûjours tenir lieu de conviction; que cette maxime avoit plus de force encore, lorſqu'il s'agiſſoit d'une ſucceſſion à la Couronne; que les preuves pour en exclure un aîné, long-temps reconnu pour tel, ne pouvoient être trop évidentes. Ils demandérent,

De Rome l'an 595.
Consuls. M. ÆMILIUS LEPIDUS, & C. POPILIUS LÆNAS.

qu'on produisît d'autres témoins, que l'Auteur-même, & que la complice de cette supposition d'enfants. Enfin, ils ajoutérent, que Mithridate, par des caresses étudiées, & par une docilité feinte, étoit devenu l'Idole du Roy & de la Reine. Par-là Orofernes demandoit d'être maintenu sur un Thrône, qu'on luy avoit enlevé par artifice, & qu'il avoit reconquis par les armes. Il supplioit aussi, que la République voulût bien le recevoir dans la même alliance; qu'elle avoit accordée au vieux Ariarathe son pere; & pour obtenir cette faveur, il faisoit présenter au Sénat une couronne d'or d'un grand prix. Miltiade, que le Roy de Syrie avoit envoyé à Rome de sa part, y sollicitoit en faveur d'Orofernes, les anciens amis, que Démétrius s'étoit faits dans le Sénat, durant son séjour en Italie. Personne ne doutoit en Cappadoce, qu'Orofernes ne fût un fils supposé. Les témoins s'y trouvoient en grand nombre; mais la crainte de l'usurpateur les y retenoit, & le crédit du Roy dépoüillé ne pouvoit les attirer à Rome. Cependant l'affaire, long-temps débattuë, y fut jugée, plûtôt au gré des Juges, que par les régles de la plus éxacte équité. Depuis un temps, la politique du Sénat visoit, à partager les grandes Monarchies, pour en affoiblir les forces, en les divisant. Il prononça, que la Cappadoce auroit deux Rois, & renvoya Ariarathe pour regner dans sa Contrée, tandis qu'Orofernes regneroit dans une partie du même Royaume.

La même maxime de maintenir deux Rois, dans les grands Etats, eut encore lieu, par rapport à

De Rome l'an 595.
Consuls.
M. ÆMILIUS LEPIDUS, & C. POPILIUS LÆNAS.

Polyb. in legat. n. 116.

l'Egypte. Les divisions entre les deux Ptolomées s'y étoient réveillées. Rome qui vouloit un partage égal entre les deux freres, avoit ordonné, qu'outre la Cyrénaïque, qu'il possédoit alors, le cadet seroit mis en possession de l'Isle de Chypre. Celuy-ci vouloit y rentrer les armes à la main, & par force. Les deux Ambassadeurs que la République avoit donnés au jeune Prince, pour l'accompagner, jugérent qu'il valoit mieux traiter l'affaire à l'amiable, avec l'aîné, & faire éxécuter l'Arrêt du Sénat Romain, plûtôt par la négociation, que par la violence. Ils se transportérent donc à Aléxandrie, où ils trouvérent le Roy peu disposé à condescendre aux volontés de Rome, & aux prétentions de son frere. Toute son attention fut à éluder les propositions des deux Romains, & à traîner leur négociation en longueur. Le Roy d'Aléxandrie avoit un grand dessein, qui devoit bientôt éclorre, au désavantage du Roy de la Cyrénaïque son frere. Philométor avoit tramé une révolte générale des Cyrénéens, contre Phiscon, & n'aspiroit à rien de moins, qu'à réünir l'Egypte entiére sous son Domaine. En effet, la sédition éclata. Le cadet des Ptolomées fut battu par ses Sujets, & chassé des terres de son premier partage. Nouveau procês, qui fut porté à Rome, & plaidé par les Ambassadeurs des deux parties. Celuy qui parla pour Phiscon, se prévalut du peu de déférence, que Philométor avoit euë pour les Envoyés de Rome, & pour les Arrêts de son Sénat. Mais le Député de Philométor, insista sur les prétentions toûjours nouvelles, d'un cadet insatiable, dont l'ambition étoit sans bornes. *Que*

De Rome l'an 595.
Consuls.
M. ÆMILIUS LEPIDUS, & C. POPILIUS LÆNAS.

Phiscon, ajoûta-t-il, *se maintienne, s'il peut, dans sa Cyrénaïque, & qu'il cesse de prétendre à l'Isle de Chypre! Rome à dêja décidé nos différends. C'est au premier de ses Décrets que nous nous en tenons.* La cause de l'aîné étoit la plus juste. Il succomba néanmoins sous les intérêts de la République dominante. Une égalité parfaite entre les deux freres, étoit plus au goût du Sénat. Il fit partir pour l'Egypte deux nouveaux Ambassadeurs. On les redoutoit en Orient, autant que de grosses armées. Ils parlérent, & ils furent obéis. Phiscon, dêja maître de Cyréne, & de la Cyrénaïque, ne songea plus qu'à prendre possession de Chypre, que Rome enlevoit à son frere, pour la luy donner.

Cet empire des Romains n'étoit pas également révéré en tous lieux. Quelques Nations moins endurantes, ou moins tranquilles, donnoient par intervalles des atteintes à cette domination si souveraine de la République. La [a] Dalmatie étoit une

[a] Plusieurs Historiens ont souvent confondu l'Illyrie & la Dalmatie. Il est pourtant vrai, que par l'Illyrie, en général, on comprenoit plus ordinairement cette grande Région, qui s'étendoit le long de la mer Adriatique, depuis l'extrémité orientale de l'Istrie, jusqu'à la partie la plus occidentale de la Macédoine. Strabon lui donne trente journées de longueur, & cinq de largeur. Les Romains, dit le même Geographe, comptoient pour la premiére dimension, six mille stades, qui font sept cents cinquante mille pas Géométriques, ou deux cents cinquante lieuës Françoises. Ils n'assignoient que douze cents stades, ou cent cinquante mille pour la seconde dimension; c'est-à-dire, quarante ou quarante-cinq lieuës communes. La Dalmatie étoit donc renfermée dans l'Illyrie considérée, selon cette étenduë, comme la partie dans le tout. Les limites de cette derniére Région ont varié dans les divers temps de la République Romaine, & de l'Empire. Cependant, le nom de Dalmatie, convient plus particuliérement aux Païs, que bornoit à l'Occident le Fleuve Titius, & la Liburnie; à l'Orient le Drin & la Macédoine;

De Rome l'an 595.
Consuls. M. ÆMILIUS LEPIDUS, & C. POPILIUS LÆNAS.

vaste Région, qui confinoit avec l'Illyrie, & qui même en avoit fait partie, tout le temps que Pleurate avoit été sur le Thrône. Lorsque Gentius eut pris la place de son pere, les Dalmates s'en séparérent, & formérent une République à part. L'Illyrie cependant devint Romaine, & les Dalmates la respectérent quelque temps, comme une Région alliée, ou même Tributaire des Romains. Ensuite ils y entrérent, fatiguérent leurs voisins, par des courses, & mirent leurs païs à contribution. Les [a] Lissiens & les [b] Daoriséens, les plus lézés par ces Brigands, en portérent leurs plaintes à Rome. En de pareilles circonstances, le Sénat ne précipitoit point ses jugements, sans avoir fait des informations éxactes. Il fit une députation en Dalmatie, dont C. Fannius fut le Chef. Ce Romain eut ordre de visiter en même temps l'Illyrie, & peut-être la Macédoine. Du moins ce fut en ce tems-là qu'on permit aux Macédoniens, de creuser leurs mines d'or & d'argent; travail que la République leur

au Midi la Mer Hadriatique; & au Nord les montagnes de Pannonie.

a Les Lissiens habitoient le territoire de *Lissus*, dans la Région des Scordisques, la plus Orientale de la Dalmatie. Diodore de Sicile dit de la ville de *Lissus*, qu'elle fut bâtie par Denys le Tiran, pour se faciliter un passage dans l'Epire, dont il méditoit la conquête. Il y fit construire, selon le même Historien, un Port capable de contenir deux cents Galéres. Elle étoit fermée d'une vaste enceinte de murailles; ensorte, que son circuit égaloit celui des plus grandes villes. Enfin, Denys n'épargna rien de tout ce qui pouvoit contribuer à la décoration de *Lissus*. Elle porte aujourd'huy le nom d'*Alessio*, près de l'embouchûre du Drin. Le Promontoire voisin étoit appellé *Acro-Lissus*, si l'on en croit Etienne de Bysance.

b Strabon au Livre septiême, ne nous apprend autre chose des Daoryséens, sinon, qu'ils habitoient aux environs du Fleuve *Naro*.

avoit interdit, depuis la conquête de leur Royaume. A l'égard des Illyriens & des Dalmates, Fannius alla vérifier les torts que les uns avoient faits aux autres. Rome augura dês-lors, que dans peu il feroit nécessaire de tourner ses armes vers la Dalmatie. La République s'ennuïoit d'une trop longue inaction, & elle goûtoit d'avance le plaisir d'une guerre, que ses Consuls, trop long-temps oisifs, auroient bientôt à faire hors de l'Italie.

De Rome l'an 595.
Consuls.
M. ÆMILIUS LEPIDUS, & C. POPILIUS LÆNAS.

Fannius, en effet, revint de la Dalmatie à Rome, lorsque la République s'étoit dêja donné de nouveaux Consuls. Sex. Julius César, & L. Aurelius Orestes, venoient d'être élevés au premier rang. Ils s'attendoient que, sur le rapport de Fannius, le Sénat & le Peuple déclareroient la guerre aux Dalmates; & que l'un d'eux, selon qu'il plairoit au sort, iroit commencer la glorieuse expédition. Leur espérance fut trompée. A la vérité, Fannius rendit compte aux Peres Conscripts des affronts que la République avoit reçus, en sa personne, chez les Dalmates. *A peine*, dit-il, *ai-je pû avoir audience de cette fiére Nation. Les Dalmates, nous a-t-on dit, n'ont rien à démêler avec les Romains, & se font gloire de n'avoir nul rapport à eux. Vivre indépendante, & ne trembler sous aucun Maître, c'est la seule ambition d'une République, qui se suffit à elle-même. A ces paroles pleines de fastes, ils ont joint des traitements barbares. Outre qu'ils ne nous ont assigné, ni logement public, ni les choses nécessaires pour notre subsistance; ils se sont emparés des chevaux, que nous avions amenés d'ailleurs. Leur avarice a prévalu sur nos remontrances. Peu s'en a fallu même, qu'ils n'ayent commen-*

Polyb. in legat. n. 125. & App. in Illyricis.

De Rome l'an 596.
Consuls. Sex. Julius Cæsar, & L. Aurelius Orestes.

cé leurs hostilités, par répandre le sang de vos Ambassadeurs. La patience & la dissimulation nous ont sauvés. Ce discours irrita les esprits, & tout d'une voix le Sénat prononça, qu'il faudroit dans peu, punir un Peuple insolent, qui seul, dans tout l'Orient, refusoit de se soumettre. D'ailleurs, il paroissoit important à la République, de se montrer de nouveau à l'Illyrie, pour la retenir dans le devoir, & d'en visiter les côtes, qu'on avoit un peu négligé de contenir, depuis la défaite de Démétrius de Pharos. Une guerre en Dalmatie, devoit servir de prétexte, pour faire paroître une flotte sur la mer Adriatique ; & la flotte devoit tenir en respect tous les Peuples qui la bordent. Par-là même, les troupes de mer auroient de l'occupation, & ne languiroient plus dans l'oisiveté. Ces considérations suffisoient, pour déterminer Rome à faire la guerre aux Dalmates; mais elles ne suffirent pas, pour en faire hâter les préparatifs. Ainsi, les Consuls de l'année se trouvérent réduits à aller passer l'Eté dans des camps, l'un en Ligurie, & l'autre dans la Gaule Cisalpine.

App. in Lybicis & Plut. in Catone.

L'Ambassade de Fannius avoit jetté les semences d'une guerre au Levant. Une autre Ambassade en Afrique, dont Caton le Censeur, qui vivoit encore, fut le Chef, prépara les voyes à la troisiême guerre contre Carthage. Ainsi, deux grands évenements prirent leur origine dans une des années les plus tranquilles qu'ait euës Rome. Massinissa étoit pour les Carthaginois, un voisin toûjours inquiet. Comme son crédit à Rome étoit sans bornes, il formoit sans cesse de nouveaux desirs de s'aggrandir. Rome souffroit ses usurpations par politique, & les authorisoit.

De Rome l'an 596.
Consuls.
SEX. JULIUS CÆSAR, & L. AURELIUS ORESTES.

risoit. Le but de la République avoit toûjours été d'affoiblir Carthage. Ainsi le Sénat Romain confirmoit par ses Arrêts, toutes les invasions que le Roy Numide pouvoit faire sur l'Etat Carthaginois. Pour lors Massinissa songeoit à s'emparer d'une vaste & fertile Contrée, nommée Tysca. On y comptoit jusqu'à cinquante Bourgades, & le revenu que Carthage en tiroit, étoit considérable. Ce n'étoit pas d'aujourd'huy que le Roy de Numidie avoit fait valoir ses prétentions à Rome, sur un terrain d'un si bon rapport. Le Sénat cependant, avoit toûjours laissé l'affaire indécise, pour une raison, qui sembloit appuïer invinciblement la cause des Carthaginois. Massinissa poursuivant autrefois un de ses Sujets rebelles, n'avoit osé traverser la Contrée en litige, que du consentement de la République Carthaginoise. Par-là, il avoit donné, ce semble, un aveu du droit que Carthage avoit sur Tysca. Pour lors, cependant, il la redemandoit, les armes à la main. La contestation fut remise au jugement de Rome. Tout porté qu'étoit le Sénat Romain pour Massinissa, il n'osa prononcer en sa faveur, crainte de se deshonorer par un Arrêt injuste. Il ordonna seulement des Commissaires, pour aller décider la cause sur les lieux, & Caton le Censeur fut à la tête de la Commission. Cependant, le Sénat usa d'artifice, & songea plûtôt à éviter la haine de l'injustice, qu'à en empêcher l'éxécution. Il laissa Massinissa user de violence, pour s'emparer de Tysca, & ne fit partir ses Députés, que quand le Numide s'en fut rendu Maître.

Caton partit alors, avec ses Collégues, & se ren-

De Rome l'an 596.
Consuls.
Sex. Julius Cæsar, & L. Aurelius Orestes.

dit au lieu de la contestation. Quelque réputation d'équité qu'eût le fameux Censeur, sa présence ne fit pas cesser les défiances du Peuple Carthaginois. Massinissa eut beau le reconnoître, & le réclamer pour Juge, ses parties le récusérent. *Qu'avons-nous besoin*, dirent-ils, *de revenir sans cesse en jugement? Le grand Scipion nous a jugés. Ce Vainqueur, cet Arbitre de l'Afrique a reglé nos limites, par le Traité de paix. Vouloir les restraindre, ce seroit donner atteinte à la mémoire du plus grand des Hommes.* Caton ne put vaincre l'obstination des Carthaginois. Il n'osa prononcer, tandis que l'une des deux parties le réfusoit pour Arbitre. Quelle honte pour luy, d'avoir fait à son âge un voyage inutile! Quelle confusion de voir, qu'à Carthage, on n'avoit de respect que pour Scipion, dont il avoit été le persécuteur, jusqu'à la mort! Parmi les mauvaises qualités, qui deshonoroient le prétendu Philosophe, Caton étoit vindicatif à l'excês. Cependant, il sçavoit dissimuler ses ressentiments. Il laissa donc Tysca en proye aux troupes de Massinissa, & vint à Carthage y chercher des occasions d'éxercer un jour sa vengeance contre cette malheureuse ville. Il y observa tout, avec cette malignité, & cet esprit de censure, qui luy étoit propre. Carthage, en effet, s'étoit prodigieusement enrichie par le commerce, depuis cet affreux épuisement, où Scipion l'avoit réduite. Elle s'étoit mise en état d'être encore une fois l'émule de Rome. L'or & l'argent y abondoient, ses arsenaux étoient pourvûs d'armes, & son Port de vaisseaux. Le nombre de ses habitants s'étoit extrémement multiplié durant la paix; & des trois factions qui

Consuls. Sex. Julius Cæsar, & L. Aurelius Orestes.

partageoient son Sénat, celle qui tenoit pour Rome étoit la moins accréditée. Des deux autres, celle qui favorisoit Massinissa, cédoit à celle qu'on appelloit *la Populaire*, parce qu'elle visoit à affranchir le Peuple du joug Romain, & du joug Numidien. Il pouvoit encore sortir du sein de Carthage, un nouvel Annibal, qui la tirât de cette humiliation, où Rome avoit eu tant de peine à la reduire.

Ces observations, qui n'étoient pas sans fondement, jointes à des mécontentements personnels, rendirent le vieux Caton l'implacable ennemi de Carthage. Il forma dês-lors le projet d'en procurer le renversement. Plein de ces pensées & de sa vengeance, il revint à Rome, bien résolu de faire périr des malheureux, qui l'avoient irrité. Lorsqu'il parut au Sénat, en luy rendant compte de sa négociation, il remplit les Peres Conscripts d'effroi, au récit de l'état présent de Carthage. *Que nous étions mal instruits*, dit-il, *lorsque nous avons crû, que la Rivale de Rome étoit abbatuë, & ruinée sans ressource! Les coups qu'elle a reçus de Scipion, ne luy ont causé qu'un étourdissement passager. Terrassée pour un temps, bientôt elle s'est relevée, plus saine & plus vigoureuse que jamais. J'ai vû l'or & l'argent rouler entre les mains de ses habitants; ses magasins remplis, la mer cachée dans ses Ports, sous la multitude de ses vaisseaux, & une florissante jeunesse. Non, je n'ai pas été surpris de trouver Carthage plus portée à terminer par les armes, ses différends avec Massinissa, qu'à les laisser juger par des Arbitres. La guerre qu'elle fait au Roy Numide, n'est que l'essai d'une entreprise plus sérieuse contre Rome. Plus aguerris, les Carthaginois viendront retomber sur nous. La réli-*

De Rome l'an 596.
Consuls.
SEX. JULIUS CÆSAR, & L. AURELIUS ORESTES.

gion des Traités mit-elle jamais d'obstacles à leurs desseins ? On connoît ces Africains, par leur mauvaise foi, & leur perfidie les rend encore plus fameux que leurs guerres & que leurs malheurs. Ne différons pas, Peres Conscripts, à renverser une République, qui ne se rétablit, que pour nous insulter. Dês aujourd'huy, son opulence doit nous paroître formidable. N'attendons pas qu'elle s'augmente. Ecrasons ce Serpent d'Afrique, & commençons par la tête du Monstre. N'avoir tranché qu'un des replis de son corps, c'est avoir conservé la partie la plus à craindre de ce furieux animal. Allons à Carthage elle-même. Tandis que cette Capitale subsistera, plus de sécurité parfaite pour Rome, plus de domination absoluë, au Midi & à l'Orient.

Le discours de Caton fut reçû avec applaudissement. Aprês tout, l'affaire ne paroissoit pas encore mûre. Une guerre plus pressante alloit occuper les Romains en Dalmatie Le Peuple l'avoit agréée par ses suffrages, & les avances en étoient faites. Il resta cependant dans tous les esprits de furieux préjugés contre les Carthaginois. Caton eut soin de les entretenir, & de pousser ses ressentiments jusqu'aux plus grands excês. Ses haines n'étoient jamais médiocres, & il s'acharnoit à les poursuivre avec cette opiniâtreté, qui faisoit le fond de son caractére. On raconte, qu'à son retour de Carthage, il en rapporta des figues, d'une prodigieuse grosseur, & qui conservoient encore leur fraîcheur, aprês la traversée. On ajoûte, qu'il les étala aux yeux des Peres Conscripts, dans un des pans de sa robe ; & qu'il leur dit, *Le païs où naissent de si beaux fruits, n'est qu'à trois journées de Rome.* C'étoit un

Plut. in Catone.

artifice, pour irriter la convoitise des Romains. Caton ne cessa plus dês-lors, d'exhorter le Sénat au renversement de Carthage. Toutes les fois qu'il opinoit, sur quelque matiére que ce fût, il finissoit toûjours par ces mots : *Je suis d'avis encore, que l'on ruine Carthage.* Peut-être ses souhaits auroient-ils eu plûtôt un accomplissement entier, si Scipion Nasica ne se fût obstiné, de son côté, à contrarier le sentiment du trop rigide Censeur. Depuis la mort de Paul Emile, Caton & Nasica dominoient au Sénat, & leurs avis faisoient presque toutes les décisions. Nous verrons dans peu Caton l'emporter, & Carthage détruite.

De Rome l'an 596.
Consuls.
SEX. JULIUS CÆSAR, & L. AURELIUS ORESTES.

Deux guerres nouvelles, qui bientôt alloient éclorre, engagérent sans doute les Peres Conscripts à prendre une connoissance éxacte des grandes richesses, qu'on accumuloit depuis long-temps dans le thrésor public. On donna le soin aux Questeurs, de péser tout ce qui s'y trouveroit d'or & d'argent. Ils comptérent mille sept cents vingt-sept livres d'or, & quatre-vingt-douze mille trois cents quatre-vingt-cinq livres d'argent. Il faut bien qu'alors ces sommes parussent extrémément considérables. La République eut la confiance d'entreprendre sur ce fond, toutes les guerres qui vont suivre, sans lever d'impôts sur les Citoyens de Rome. Il ne restoit plus aux Romains que de se donner des Consuls, à qui l'on pût confier l'armée, destinée à l'expédition de la Dalmatie. Parmi les Prétendants, on jetta les yeux sur un Général, dont l'expérience au métier des armes fut connuë. Celui-ci étoit C. Marcius Figulus, qui élû Consul dês l'année cinq

Plin. l. 33. c. 3.

De Rome l'an 597.
Consuls. C. MARCIUS FIGULUS, & L. CORNELIUS LENTULUS LUPUS.

cents quatre-vingt onze, avoit été obligé de se démettre du Consulat, pour de prétendus défauts de Réligion, dans l'Assemblée qui l'avoit choisi On a lieu de croire, que sans faire dépendre les départements de la bizarrerie du sort, le Sénat nomma d'autorité Figulus, pour aller porter la guerre hors de l'Italie. Nous avons vû plus d'un éxemple de ces contraventions à la coûtume ordinaire. Le Collégue que le Champ de Mars donna à Figulus, fut un L. Cornelius Lentulus, homme plus [a] Orateur que Guerrier, & plus capable d'imposer au Sénat, ou à des Comices, que de commander à des Soldats, ou de maintenir la discipline sous des tentes. A son retour de la campagne, ce mauvais Général fut accusé & condamné, pour des malversations. Ce fut là toute la gloire qu'il rapporta de la Ligurie, où il alla faire la guerre. Son Collégue Figulus s'acquit plus d'honneur en Dalmatie.

Val. Max. l. 6. c. 9.

Les mesures étoient prises, pour dompter cette Nation féroce, & presque sauvage. Les Dalmates, ou pour les désigner par leur ancien nom, les Delmates, eurent la ville de [b] Delminium pour Capitale. Au temps qu'ils se séparérent de l'Illyrie, ils ne comptérent que ving-cinq villes sous leur domination. Ensuite ils s'accrurent par leurs conquê-

a C'est le second Consulat de Marcius Figulus. Ciceron, dans son Traité des Orateurs illustres, parle de son Collégue Lucius Lentulus, qui eut aussi le surnom de Lupus. Il le met au nombre des bons Orateurs de son siécle.

b La ville de *Delminium*, aujourd'huy *Delminio*, étoit tellement avancée dans les terres, qu'elle confinoit presque avec la Pannonie. La riviére appellée *la Drina*, qui se jette dans la Save, arrosoit le territoire de cette ville.

tes, & leur Etat se trouvoit composé de quatre-vingt-cinq villes, lorsque Rome le subjugua pour la première fois. La cupidité & l'instinct tenoient lieu de Loix aux Dalmates, & ils n'en connoissoient qu'une seule, que leur avarice avoit introduite, c'est que de dix en dix ans, toutes les campagnes changeoient de Maîtres, & que la possession des mêmes fonds ne se perpétuoit jamais dans les mêmes familles. Ceux qui n'avoient plus de terres à cultiver, alloient faire leur habitation dans les forêts, d'où ils sortoient par bandes, pour chercher de quoy vivre, a chez leurs voisins. Braves par nécessité, plûtôt que par des principes d'honneurs, les Dalmates ignoroient les régles de la guerre, & n'emportoient les places que par surprise, ou par des attaques imprévûës. Cependant, dans les combats, leur premier feu étoit redoutable. Mais comme l'art ne régloit point leur valeur, souvent vainqueurs au premier choc, ils pleuroient leur défaite à la fin d'une action. Ils étoient plus constants à l'abri de leurs murailles. Les Dalmates défendoient leurs villes avec une perséverance invincible, à tout autre qu'à des Romains. Telle fut la carriére, où la République envoya Marcius Figulus s'éxercer. Tels furent les ennemis qu'elle mit en tête à ses Légions, pour les remettre en goût des combats.

De Rome l'an 597.
Consuls.
C. MARCIUS FIGULUS, & L. CORNELIUS LENTULUS LUPUS.
Strabo & Flor.

Il paroît que la flotte Romaine transporta le Consul & ses Soldats jusqu'en Illyrie, & que de-là, ils passérent en Dalmatie. A peine les Romains eurent-

App. in Illyr.

b Les Dalmates étoient si barbares, si l'on en croit le témoignage de Strabon, qu'ils ne connoissoient point l'usage de la monnoye. Ainsi ces Peuples ne trafiquoient que par échange.

De Rome l'an 597.
Consuls.
C. MARCIUS FIGULUS, & L. CORNELIUS LENTULUS LUPUS.

rent-ils fait leur descente, & furent-ils entrés dans les plaines, arrosées par le [a] Naro, que les Dalmates vinrent fondre sur les Légionnaires, avant que le Consul eût eu le temps de se reconnoître. Les Romains n'étoient pas encore en ordre de bataille, lorsque des troupes nombreuses de ces hommes féroces, se jettérent tout à coup sur eux, & les firent réculer jusqu'à la ville de Narona. Dans tous les âges de la République, ce fut assès l'ordinaire des Romains, d'être battus, par leurs nouveaux ennemis, dans les premiers combats qu'ils leur donnérent. Il falloit à leurs Généraux du temps pour se recueïllir, & des refléxions pour s'instruire des différentes maniéres dont chaque Peuple faisoit la guerre. Comme leur arrangement pour les batailles étoit uniforme, leurs ennemis, qui les connoissoient, sçavoient s'en prevaloir, pour un temps. A la longue, les Consuls sçavoient s'ajuster aux circonstances des lieux, & des Nations, & par leur constance, ils devenoient supérieurs à la premiére impétuosité de leurs adversaires. Ainsi, Figulus, battu d'abord, eut sa revanche. Aprês un premier avantage, les Dalmates se rétirérent dans leurs forêts. L'hyver qui s'approchoit, & les pluies, qui d'ordinaire inondoient les plaines de Narona, durant six mois, contraignirent les deux armées à quitter la campagne. Dês que la belle saison fut revenuë, Figulus pénétra dans la Dalmatie, avec plus de précaution qu'autrefois. Il s'approcha de Delminium, qu'il n'osa insulter, quoy qu'en dise

App. ibid.

[a] Le *Naro*, connu présentement par le nom de *Narenta*, arrose la ville de Narona, & décharge ses eaux dans le Golfe voisin.

un

De Rome l'an 598

Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO NASICA, & C. CLAUDIUS MARCELLUS.

[a] un Historien. La gloire de prendre cette Capitale étoit réservée à son successeur. Du moins, Figulus se rabattit sur d'autres places d'une moindre importance. Il les prit, les saccagea, & les mit en cendres. Cependant, ces exploits ne méritérent au Vainqueur, ni le Triomphe, ni le Proconsulat, avec la commission d'achever la conquête commencée. Figulus s'étoit laissé battre à son arrivée. C'en fut assês pour le rappeller à Rome, aprês son année Consulaire expirée. Les Comices choisirent pour Consul, [b] Scipion Nasica, & Claudius Marcellus, deux hommes d'un mérite distingué, & qui dês-lors avoient été honorés d'un premier Consulat.

Une grande habileté dans les deux nouveaux Collégues, détermina le Sénat à remettre au sort, les départements de Dalmatie & de Ligurie. Nasica & Marcellus étoient, l'un & l'autre, des Généraux capables de finir les plus grandes entreprises. La

a Appien attribuë au Consul Marcius Figulus, ce que Zonaras & Frontin ont rapporté de Scipion Nasica Consul de l'année suivante. Celui-ci eut toute la gloire de la conquête de *Delminium*, dont le premier Historien luy a dérobé une partie, en faveur de Marcius, qui avoit commandé dans cette Contrée, pendant la campagne de l'année précédente. Mais aussi les deux derniers Auteurs se sont trompés, lorsqu'ils ont retardé d'un an la guerre des Romains contre les Dalmates. Ils n'en placent le commencement que sous l'année de Rome cinq cents quatre-vingt-dix-huit. Quand nous n'aurions pas sur cela le témoignage d'Appien; celuy de Tite-Live, dans l'Epitome du Livre quarante-sept, est plus que suffisant pour nous convaincre, que Marcius Figulus pénétra dans la Dalmatie à la tête d'une armée, dês l'an cinq cents quatre-vingt-dix-sept. Son autorité est préférable à celle de deux Historiens, beaucoup moins instruits des affaires de Rome, & fort postérieurs au siécle de Tite-Live.

b Ciceron, dans le Livre des Orateurs illustres, s'accorde avec les Fastes Capitolins, sur le deuxiême Consulat de Scipion Nasica. Ce fut celuy-là-même, ajoûte-t-il, qui pour sa rare prudence, mérita le surnom de *Corculum*.

De Rome l'an 598.
Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO NASICA, & C. CLAUDIUS MARCELLUS.

Dalmatie échut à Nasica. Celuy-ci alla y commander l'armée Romaine, qu'il reçut de Figulus son prédécesseur. Nasica n'étoit pas homme à traîner en longueur une expédition, qu'à peine il jugeoit digne d'un Consul. Une seule campagne, que dis-je ! la prise d'une seule ville, parut luy suffire, pour assujettir la Nation entiére. Il s'avance donc vers Delminium, & reconnoît la place, sans quitter le dessein d'en faire bientôt le siége; il feignit d'être épouvanté des fortifications, qui l'environnoient, & de la grosse armée qui la défendoit. Delminium en effet étoit fort par sa situation, par l'épaisseur de ses boulevarts, par la multitude innombrable de Dalmates, qui s'y étoient rassemblés de toutes les forêts voisines. La ville n'avoit qu'un défaut. C'est que toutes les maisons n'y étoient que de bois, & qu'elles n'étoient couvertes que de matiéres combustibles. Sur ces observations, le Consul ne désespéra pas de la prendre dans peu; mais il falloit auparavant faire une diversion de cette nombreuse armée de défenseurs, qui par de brusques sorties, auroient donné de furieuses atteintes à son armée. Il la détourna donc vers des villes du second ordre. A l'instant les Dalmates prirent le change. Ils quittérent les murs de leur Capitale, & volérent au secours des places, que l'ennemi ménaçoit. Ce fut alors que Nasica rebroussa chemin, & qu'il revint se présenter devant Delminium. Le siége ne luy en parut plus impratiquable, & il le commença avec toute l'activité d'un grand Général. L'Histoire, qui se trouve icy défectueuse, nous a dérobé bien des faits d'armes, qui rendirent ce siége mémorable.

Front. Strab. l. 3. c. 6.

Elle s'eſt contentée d'en rapporter un trait, par où nous connoîtrons le génie de Naſica.

De Rome l'an 598.
Conſuls.
P. CORNELIUS SCIPIO NASICA, & C. CLAUDIUS MARCELLUS.

Delminium, pour parler ainſi, n'étoit qu'une vaſte forêt, compoſée d'arbres ſecs, qui, entrelaſſés enſemble, preſque ſans art, formoient de longues ſuites de huttes, plûtôt que de maiſons. Mettre le feu dans un ſeul quartier, c'étoit cauſer un incendie général. Le Conſul fit donc ſervir les Baliſtes & les Catapultes, qu'il avoit dreſſées devant la place, à un uſage tout nouveau. Au lieu de les charger de pierres, de traits, ou de longues ſolives, armées de fer, il ne leur fit lancer que des tiſons, d'environ deux coudées de longueur, qu'il fit allumer par un bout. Ces torches s'enflamoient dans l'air, par l'agitation, & venoient retomber ſur divers quartiers de la ville, où elles cauſoient un prompt embraſement. Ne pourroit-on pas dire, que nos bombes d'aujourd'huy ne ſont qu'une imitation bien perfectionnée de cette premiére invention de Naſica? Du moins ces brandons volants, pouſſés par des machines, firent à Delminium à peu près le même effet, qu'y auroient cauſé nos bombes. Toute la ville fut en feu. Tandis que les habitants s'empreſſent à ſauver leurs effets, & les Soldats de la garniſon à butiner, le Romain monte à l'eſcalade, & s'établit ſur le rempart. De leur côté, les Dalmates effraïés, abandonnent leur ville embraſée, & ſe réfugient dans les forêts, leur azile ordinaire. Ce fut ainſi que Naſica, preſque ſans perte, ſe rendit Maître d'une ville, dont la conquête attira celle de la Dalmatie entiére. Le Soldat Romain fut d'autant plus charmé de cette victoire, qu'il l'avoit rempor-

Zonaras, l. 9. Tit. Liv. in Epitome & App. in Illyr.

Author. de viris illuſtr.

De Rome l'an 598.
Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO NASICA, & C. CLAUDIUS MARCELLUS.

tée sans verser de sang. L'armée honora son Général par des acclamations, & luy défera le nom d'*Empereur*. Nasica ne se laissa point éblouïr par le succés. Il refusa le surnom glorieux qu'on luy offroit. Ce grand homme ne considera la guerre qu'il venoit de finir, que comme une chasse, qu'on l'avoit envoyé faire à des bêtes sauvages, & qu'il n'avoit fallu qu'enfumer dans leur tanniére, pour les faipérir. Quoy qu'il en soit, le Conquérant de la Dalmatie, revint à Rome, où le Sénat & le Peuple luy décernérent le Triomphe. [a] L'accepta-t-il, ou méprisa-t il, par fierté, un honneur, depuis quelque temps prostitué à des Consuls, qui ne l'avoient pas mérité ; c'est encore aujourd'huy la matiére d'un doute bien fondé. Sa gloire cependant s'accrut dans la République, & il continua d'en être, avec Caton, l'arbitre & le soûtien.

Fast. Capit.

Marcellus dans la Ligurie, ne laissa pas aussi languir son armée Consulaire dans l'inaction. Il livra quelques combats heureux, ou du moins, il prit quelques châteaux, qui luy méritérent le triomphe. Les Fastes Capitolins, seul monument qui nous reste des avantages qu'il remporta, tout consumés qu'ils sont par le temps, nous font appercevoir, qu'il fut supérieur à plus d'un Peuple Ligurien, & qu'il eut deux [b] titres pour le Triomphe.

a On remarque encore, sur les Marbres Capitolins, quelques vestiges du Triomphe qui fut décerné à Scipion Nasica, aprés avoir réduit les Dalmates. Cette seule autorité est d'un grand poids contre Appien, qui dans son Histoire des guerres d'Illyrie, donne à Marcius Figulus la gloire d'avoir commencé & achevé la guerre de Dalmatie, sans faire aucune mention de son successeur Nasica.

b De ce que le temps a épargné dans les Fastes Capitolins, sur le

Ces prospérités réïtérées de la République, & sur-tout la conquête de la Dalmatie, rendirent le nom Romain encore plus respectable en Orient. Nulle Nation n'eut alors de démêlés, qu'elle n'en portât la décision au Sénat. On se faisoit gloire d'en ressortir. Les Athéniens furent les premiers à donner l'éxemple de leur soumission. [a] Orope étoit une ville de la Béotie, sur les confins de l'Attique. Dans un besoin pressant, les Athéniens l'avoient pillée, & les Oropiens avoient porté leur plainte au Tribunal des Sicyoniens. Ceux-ci avoient condamné Athénes à payer aux habitants d'Orope, cinq cents talents, en dédommagement de leurs pertes. La somme étoit considérable, & le jugement paroissoit inique aux intéressés. Ils en appellérent à Rome. Pour soûtenir leur cause, les Athéniens y envoyérent trois hommes d'une réputation singuliére, dans les Ecoles d'Athénes. Le premier s'appelloit [b] Carnéades, le second [c] Critolaüs, & le troisiême

De Rome l'an 598.

Consuls. P. CORNELIUS SCIPIO NASICA, & C. CLAUDIUS MARCELLUS.

Aul. Gel. l. 7. c. 24. & Plut. in Catone.

Triomphe de Marcus Claudius Marcellus, on conclut que ce Général triompha de deux Nations différentes de la Ligurie; mais on n'en connoît ni le nom ni la situation.

a Nous avons parlé cy-dessus de la ville d'Orope. Nardus luy donne le nom de *Zucamino.*

b Carnéades étoit natif de Cyréne en Lybie. Il négligea l'étude de la Physique, pour occuper son esprit aux spéculations de la Morale. Il s'y porta avec tant d'ardeur, que continuellement absorbé dans de profondes méditations, il oublioit les besoins de la nature. Il embrassa les dogmes de la nouvelle Académie, & se déclara hautement dans toutes les occasions contre la doctrine des Stoïciens. Ciceron donne à ce Philosophe quatre-vingt-dix ans de vie. Valére Maxime ne lui en compte que quatre-vingt-cinq. Aule-Gelle dit de luy, qu'il se purgeoit avec de l'ellébore, avant que d'écrire contre la Secte de Zénon, pour donner plus de clarté à ses pensées.

c Il est incertain si ce Critolaüs fut different d'un l'Historien du même nom, qui écrivit un Traité sur les Phénoménes, & une Histoire des Epirotes. Plutarque cite

De Rome l'an 598.
Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO NASICA, & C. CLAUDIUS MARCELLUS.

a Diogéne. C'étoit des gens habiles dans tous les genres de Littérature, & qui joignoient la subtilité de l'ancienne Philosophie, à une éloquence imposante, & capable de tout persuader. Le premier avoit embrassé la Secte b Académique, le second étoit Péripatéticien, & le troisiême faisoit profession du c Stoïcisme. Ils avoient tous trois leur genre parti-

le troisiême Livre du dernier Ouvrage, dans le Chapitre sixiême des Paralleles.

a Diogéne étoit natif de Seleucie, ville voisine de Babylone. Pour cette raison, il fut surnommé le Babylonien. Athénée, au Livre 4. luy attribuë un Livre intitulé, *de la Noblesse*.

b Les Académiciens empruntérent leur nom d'une maison de plaisance bâtie dans le Céramique, un des fauxbourgs d'Athénes. Elle avoit appartenu anciennement à un Citoyen d'Athénes nommé Académus, Contemporain de Thésée. Ces Philosophes y établirent leur Ecole. Cimon, selon le témoignage de Plutarque, y fit planter des arbres, & construire des fontaines, pour la commodité de ceux qui venoient dans cet endroit pour se former à l'étude de la Philosophie. On distingua parmi les Académiciens, ceux de l'ancienne, ceux de la moyenne, & ceux de la nouvelle Académie. Les premiers reconnoissoient, qu'il y a des vérités qui ne sont point au-dessus de notre capacité, & dont l'homme pourroit se convaincre, par les seules lumiéres de la raison. Ceux de la moyenne Académie, dont Arcésilas étoit le Chef, réduisoient l'homme à la triste nécessité de douter de tout. Pour la nouvelle Académie, qui devoit sa naissance à Carnéades, elle convenoit, en général, qu'il y avoit certain nombre de vérités. Mais elle avoüoit en même temps qu'il n'étoit pas possible de discerner le vray d'avec le faux. Une telle opinion dégradoit l'homme d'une maniére indigne, & le confinoit dans les ténébres de l'ignorance.

c Le fameux Zénon, natif de Cittium en Chypre, donna naissance à la Secte des Stoïciens. Il rassembloit ses Disciples sous un Portique d'Athénes, appellé par les Grecs *Stoa*. De-là, le nom qui les distingua des différentes Sectes de Philosophes qui se formoient dans la Gréce. Ils s'étoient fait un plan de morale, différent de celuy des Epicuriens. Ils imposoient à l'homme des devoirs onéreux; mais ils ne luy laissoient d'autre ressource, que l'avantage d'être vertueux, sans luy faire rien envisager au-delà. Ainsi, selon leur Doctrine, le sage se suffisoit à luy-même. Il trouvoit dans sa propre vertu une récompense solide, & un plaisir sans mêlange; le bonheur-même dont il joüissoit, égaloit la souveraine félicité des

culier d'éloquence. Carnéades entraînoit les esprits, par la rapidité, & par la véhémence de ses discours. Critolaüs affectoit un stile plus lent, mais plus poli & plus élégant. Diogéne tenoit le milieu, entre la vivacité de l'un, & la lenteur de l'autre, & sans prodiguer les fleurs, comme Critolaüs, il étoit plus châtié & plus correct que Carnéades. Cependant la réputation de celuy-ci l'emportoit, & la facilité qu'il avoit de parler pour & contre, sur toutes les matiéres, luy attiroit un plus grand nombre d'admirateurs. Tous les jours le concours des Romains croissoit chez ces Maîtres dans l'art de bien penser & de bien dire. On dit même qu'un grave Sénateur, nommé Acilius, ne se contenta pas de se faire leur Disciple; il demanda en grace au Sénat, qu'on luy permît d'être leur Interpréte. Les Peres Conscripts ne s'opposérent point à ses souhaits, & trouvérent bon, que la Noblesse Romaine, se cultivât l'esprit par l'étude des Sciences & des Arts, que la Gréce transmettoit aux Romains.

De Rome l'an 598.
Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO NASICA, & C. CLAUDIUS MARCELLUS.

Nous avons dit que Caton, tout bel esprit qu'il étoit, avoit ses travers. Il se signala encore icy, par un de ces traits, d'un caractére bizarre & con-

Dieux. Au fond, toutes ces grandes maximes, que les Stoïciens débitoient avec tant d'ostentation, ne pouvoient avoir lieu dans un systéme, qui captivoit les Dieux & les hommes, sous les loix du Destin, ou d'une inévitable nécessité. De-là, cette réponse d'un Esclave, que Zénon maltraitoit, pour avoir dérobé. *J'étois destiné*, dit-il, *à voler, & à être battu.* Tels étoient les principes du Stoïcisme. Il est vray, que ces prétendus Sages réduisoient à l'unité d'un seul Etre, tous les Dieux du Paganisme. Ils ne considéroient toutes ces Divinités, que comme des Attributs, qui se réünissoient pour ne faire qu'un tout. Mais leur dogme sur la nature des Dieux, n'étoit qu'un Athéïsme déguisé. Ils n'en réconnoissoient point d'autre, que l'ame du monde, ou la totalité des parties de l'Univers.

De Rome l'an 598.
Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO NASICA, & C. CLAUDIUS MARCELLUS.

tredisant. Malgré l'approbation que le Sénat avoit donnée aux trois Philosophes Orateurs, le vieux Censeur se fit leur adversaire, & dans l'Assemblée des Peres Conscripts, il parla de la sorte. *Pourquoy tardons-nous à renvoyer les Ambassadeurs Atheniens en leur Patrie? Attendrons-nous qu'ils ayent achevé d'infecter la jeunesse Romaine, & qu'ils en ayent énervé le courage? Je ne dis pas assés. Quoy de plus dangereux pour une République, dont les mœurs sont saines, que cet art de parler, pour & contre, & de persuader tour à tour le vray & le faux? Par-là, les vertus se travestissent en vices, & les vices en vertus. Par-là, l'iniquité se déguise en justice, & la justice prend les couleurs de l'iniquité. Par-là, les intérêts particuliers se transforment en intérêts publics; & la raison est obligée de succomber sous de spécieux raisonnements. Loin d'ici cet artifice des Sophistes. C'est une peste qu'on nous apporte du Levant. Plût aux Dieux même, qu'on eût chassé de* [a] *Rome les Medecins, que*

a Caton ne considéroit les Médecins, que comme des Enchanteurs, dont le public étoit la dupe. Il leur interdit l'entrée de sa maison, & défendit expressément à son fils de leur confier jamais le soin de sa santé. Il prétendoit trouver la guérison de tous ses maux dans certains remedes de sa façon, dont il ordonnoit l'usage à ceux de ses domestiques, qui étoient tombés malades. Dans son Traité *de la Vie Rustique*, il prescrit certains spécifiques, pour purger les humeurs, pour guérir les foulures du pié, & diverses sortes d'infirmités. Il en indique pour remettre en leur état naturel les membres démis. Il suggére même quelques paroles mystérieuses, qui luy paroissoient d'une vertu merveilleuse, contre la force du mal. Au rapport de Plutarque, les pigeons ramiers, la chair de canard, & celle de liévre, faisoient sa nourriture ordinaire. Ces viandes furent apparemment de son goût. C'en fut assés pour luy faire croire qu'elles étoient les plus légéres & les plus faciles à digérer. Aussi ne vouloit-il pas qu'on en servît d'autres aux convalescents. Il avoüoit cependant, que ces animaux mélancholiques portoient pendant la

trop

trop d'attention pour conserver sa santé y a introduits! Quelle vigueur ne conservai-je pas à mon âge, moi qui n'use d'autre remede, que quelques recettes, dont mes peres m'ont laissé le secret! Je suis, & je veux être le seul Medecin de ma famille,

De Rome l'an 598.
Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO NASICA, & C. CLAUDIUS MARCELLUS.

Les préjugés sont souvent plus contagieux encore que l'éloquence. Les Sénateurs estimoient la sagesse de Caton. Ils luy sacrifiérent sans peine les trois Philosophes, & leur firent annoncer l'ordre de retourner dans leur Païs. Cependant, pour les consoler, & pour honorer en quelque sorte leur mérite, ils modérérent considérablement la somme, à laquelle Sicyone avoit condamné les Athéniens. L'Arrêt définitif porta, qu'au lieu de cinq cents talents de dédommagement, Athénes n'en payeroit que cent aux Oropiens. Ainsi, partirent Carnéades & ses deux Collégues, aprês avoit fait de vains efforts, pour établir dans Rome les études de la Gréce. Durant quelque temps, les Romains s'en tinrent aux dispositions qu'ils avoient reçuës de la nature, pour la persuasion. Ils s'addonnérent plus aux armes qu'à la culture de l'esprit. Un temps viendra qu'Athénes sera bien dédommagée de l'affront qu'on luy fit alors. Les Romains iront en foule apprendre dans ses Ecoles, les subtilités de

nuit des fumées au cerveau, & causoient des songes qui troubloient la tranquillité du sommeil. Sans doute Caton fut moins redevable de sa santé à un regime si bizarre, qu'à la vigueur de son tempérament. Il n'est pas étonnant, qu'avec une pareille méthode, il n'ait pû garantir sa premiére femme & son fils, contre une mort prématurée. A tout prendre, ils n'eussent pas couru plus de risques, en se soumettant aux régles de l'art, qu'en suivant le caprice d'un homme entêté de ses idées.

De Rome l'an 598.
Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO NASICA, & C. CLAUDIUS MARCELLUS.
Polyb. in legat. n. 129.

la Philosophie, & les agréments du discours.

Rome eut encore de plus grands démêlés à pacifier. L'Asie, n'étoit pas tranquille. Le Roy de Bythinie faisoit la guerre au Roy de Pergame, & le pressoit vivement. Attalus, cet ami constant des Romains, soutenoit avec désavantage contre Prusias, les intérêts du Roy son Pupille. Il avoit déja fait partir pour l'Italie une Ambassade, avec ordre d'exposer aux Sénat Romain l'état où le Royaume de Pergame étoit réduit. Le Régent de Pergame eut beau faire, Nicoméde fils de Prusias, qu'on élevoit à Rome, y affoiblissoit les plaintes qu'on faisoit de son pere, & les tournoit contre Attalus. Le Sénat avoit député des Commissaires, pour appaiser sur les lieux, les démêlés des deux Rois. Cependant Prusias ne cessoit point d'envahir les terres de Pergame, & d'en ravager les contrées. Pour lors Attalus se servit de l'occasion d'un Ambassadeur Romain, qui faisoit voile vers l'Italie, & fit partir avec luy son frere Athénée. Le Sénat, alors mieux instruit, donna tout le tort à Prusias, & luy envoya ordre de mettre bas les armes, & de laisser Attalus gouverner en paix le Royaume de son neveu. Rome ne fut pas obéï sur le champ. La querelle de Prusias & d'Attalus, qui commença pour lors, dura trois ans. Que de violences, que de brigandages d'une part! Que de plaintes réïtérées de l'autre! Rome ne se lassa point d'envoyer des Ambassades à Prusias. Celuy-ci s'en mocqua, ou les éluda par des délais, ou même par des perfidies. Un jour il fit semblant de vouloir acquiescer aux Décrets de la République dominante. Son but étoit d'amuser

Idem. in legat. n. 133.

l'Ambaſſadeur Hortenſius, & de ſurprendre Attalus dans un piége. Il demanda donc au Régent de Pergame un pour-parler, & l'on convint qu'Attalus & que Pruſias ſe rendroient ſur la frontiére des deux Etats, chacun avec une eſcorte de mille hommes, pour terminer les différends, en préſence des Envoyés de Rome, Le Bythinien conduiſit une armée entiére au rendés-vous, la mit en embuſcade, & luy donna ordre d'envelopper les Romains & les Pergaméniens, auſſi-tôt qu'ils paroîtroient. La fraude fut découverte. Attalus & les Envoyés de Rome prirent la fuite. Pruſias les ſuivit juſqu'à Pergame, après avoir pillé le bagage des Ambaſſadeurs Romains. Arrivé aux portes de cette capitale, le Bythinien n'y fit point d'autres exploits, que de ravager les Temples, & de ruiner les lieux ſacrés. De-là, il deſcendit à [a] Elée, qu'il trouva trop bien pourvûë, pour en tenter le ſiége. Enfin, il renvoya ſes troupes de terre en Bythinie, & s'embarqua pour [b] Thyatire, marquant de tous côtés ſa route par des brigandages, & par des ſacriléges. En tout autre temps, ces procédés auroient attiré toute l'indignation de Rome ſur la Bythinie. La République ſe contenta d'y envoyer dix Commiſſaires, dont la préſence feroit impreſſion, du moins par le nombre.

De Rome l'an 598.
Conſuls.
P. CORNELIUS SCIPIO NASICA, & C. CLAUDIUS MARCELLUS.

App. in Mithrid.

Cependant, Attalus raſſembla de grandes troupes.

a Nous avons fait connoître ailleurs Elée, ville maritime de l'Eolide, ſituée à l'embouchûre du Fleuve Caïcus. Les Géographes modernes la nomment préſentement *Alea*.

b Thyatire eſt connuë par ce que nous en avons dit dans le onziême volume de cette Hiſtoire. C'étoit une ville de Lydie, placée ſur les rives du Fleuve *Lycus*. Son nom eſt commun à une des Iſles Echinades.

De Rome l'an 598.
Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO NASICA, & C. CLAUDIUS MARCELLUS.

Le a Pont & la Cappadoce luy en fournirent. Avec cette nombreuse armée, il joint les dix Députés de Rome, & marche avec eux droit à Prusias. C'étoit le moyende faire respecter la Commission. Le Bythinien néanmoins parut encore indocile. Des propositions qu'on luy faisoit, il en accordoit une partie, & en refusoit l'autre. Il vouloit gagner du temps. Enfin, les Envoyés de Rome éclatérent. *Ou obéissez*, luy dirent-ils, *ou renoncés à notre alliance. Dês maintenant, nous vous traiterons en ennemi.* A ces mots ils se rétirérent, & laissérent le Roy dans l'embarras, ou de céder, ou d'avoir la guerre avec Rome. La conférence se tenoit dans un lieu neutre, entre les deux camps. Prusias courut aprês les Commissaires, & tâcha de les gagner par des promesses, & par des soumissions. Ceux-ci parurent infléxibles. Il se séparérent, aprês avoir exhorté Attalus à rester sur la défensive. Les uns retournérent à Rome, pour y rendre compte de leur négociation. Les autres se répandirent dans les divers Etats de l'Asie, pour y rassembler des forces, en faveur d'Attalus, contre la Bythinie. Rome, sans faire la guerre par elle-même au Levant, alloit abîmer Prusias, par le grand nombre de ses Alliés. Rhodes, Cyzique, & bien d'autres villes maritimes, équippérent des vaisseaux pour le parti Pergaménien. De tous ces renforts, Athénée frere d'Attalus, composa une flotte de quatre-vingts galéres, la commanda, &

a Le Pont, est cette Région de l'Asie, qui se termine au Pont-Euxin, entre la Bythinie à l'Ocdent, & la Paphlagonie à l'Orient. La partie de la basse Mysie en Europe, & la plus voisine de la mer, eut aussi le même nom,

ſaccagea toutes les côtes de la Bythinie. Pour lors, Pruſias ne crut plus pouvoir tenir contre la tempête dont il étoit ménacé. Il ſe rendit à la raiſon, & ne réjetta plus les loix que Rome luy envoya par trois nouveaux Ambaſſadeurs. Ceux-ci le forcérent *à rendre, pour le préſent, vingt galéres pontées à Attalus, & autant l'année prochaine; à luy payer cinq cents talents, à ſe contenter des anciennes limites de ſon Etat, ſans qu'il pût les étendre; enfin, à reſtituer aux villes qu'il avoit pillées, cent talents, en réparation des dommages.* Les conditions furent acceptées, & la paix fut concluë. Il faut avoüer qu'une négociation, ſi ſagement conduite, tourna plus encore à l'avantage de Rome, que de Pergame. Elle fit connoître à tout l'Orient, que les Romains y étoient auſſi puiſſants par leurs Alliances, que rédoutables par leurs propres armées. Auſſi, ſans frais, & pour parler ainſi, d'un geſte, ou d'un clin d'œil, ils dominoient ces Nations reculées, & les contenoient dans le devoir. C'eſt le chef-d'œuvre deleur politique!

De Rome l'an 598.

Conſuls. P. CORNELIUS SCIPIO NASICA, & C. CLAUDIUS MARCELLUS.

Rome ſe faiſoit craindre au-dehors, & ſe réformoit au-dedans. Deux Tribuns du Peuple, l'un nommé Ælius, [a] l'autre Fufius, entreprirent de cor-

[a] Cicéron a fait mention de ces deux Loix dans ſon Plaidoyé contre Vatinius. Le Peuple Romain les reſpecta, dit-il, dans les tems les plus orageux de la République. Les Grecs-mêmes n'oſérent y donner atteinte. De-là, il eſt manifeſte qu'elles avoient été publiées, au moins quelques-temps auparavant. Cicéron parle plus formellement dans ſon Oraiſon contre Piſon. C'eſt ainſi qu'il s'exprime: *Depuis près de cent ans les Loix Ælia, & Fufia étoient en vigueur.* Ce paſſage ſeul nous a ſervi de guide pour fixer l'époque de leur promulgation à l'année de Rome cinq cents quatre-vingt-dix-ſept. Nous trouvons en effet, qu'entre cette année, & celle du Tribun Clodius, qui abolit ces deux Loix, il y a un intervalle de quatre-vingt-dix-huit ans.

De Rome l'an 598.

Consuls. P. CORNELIUS SCIPIO NASICA, & C. CLAUDIUS MARCELLUS.

Cic. in Pisoniana. & ibid. Asconius.

riger deux défauts, qui se commettoient dans les Assemblées des Comices, lorsqu'on les convoquoit, pour authoriser de nouvelles Loix, ou pour en porter. Ce n'étoit pas la coûtume alors, de faire cesser ces Assemblées souvent tumultueuses, & où la brigue prévaloit, en venant annoncer qu'on avoit eu les yeux attachés sur le Ciel, & qu'on n'y avoit observé nul auspice favorable. Cependant, dans les Comices, qui se tenoient pour l'élection des grands Magistrats, l'usage étoit contraire; souvent on les cassoit, par la raison prétenduë, que les auspices n'avoient pas été bien pris. Par-là, le feu des factions & de la faveur populaire, étoit tout à coup amorti. Ælius vint à bout d'introduire cette même coûtume, pour l'acceptation desLoixc, omme pour les élections des Consuls & des Préteurs. Fufius, l'un des Collégues d'Ælius dans le Tribunat, rémédia aussi à un autre désordre, dans les mêmes Assemblées, pour l'établissement d'une Loy. On les convoquoit même aux jours appellés *Fastes*. Fufius fit défendre de porter aucune Loy pendant les jours que le Préteur employe à rendre la Justice. De ces deux Plébiscites, l'un s'appella *la Loy Ælia*, l'autre, *la Loy* [a] *Fusia*.

a Pour comprendre les termes de la Loy *Fusia*, il faut nécessairement se rappeller ce que nous avons observé dans le troisiéme volume, de cette Histoire, pages 41. 42. & 43. sur la distinction des jours parmi les Romains, selon le Calendrier de Numa. Le Préteur avoit ses jours marqués pour rendre la Justice, & ceux-là se nommoient *Fasti*. Le Peuple avoit les siens, qu'on appelloit *Dies Comitiales*. Alors seulement il luy étoit permis de s'assembler en Comices, ou pour créer de nouveaux Magistrats, ou pour porter des Loix. Le Tribun Fufius se proposa de maintenir, peut-être même de renouveller cet usage. Par-là il mit un frein à la trop grande autorité du Peuple, & le força de se tenir dans l'inaction, au-delà du terme qui luy étoit prescrit. A l'égard de la Loy Ælia, il est aisé d'en concevoir le sens &

Elles furent en vigueur environ cent ans, & elles ſervirent à réprimer les intrigues, ou plûtôt les fureurs des Tribuns du Peuple. b

De Rome l'an 599.

Conſuls. Q. OPIMIUS NEPOS, & L. POSTUMIUS ALBINUS.

La République fut convoquée pour ſe choiſir de nouveaux Conſuls. Dês qu'elle eut accordé les Faiſceaux à Q. Opimius Nepos, & à L. Poſtumius Albinus, elle ne ſongea plus qu'à faire partir les deux nouveaux Conſuls, pour deux nouvelles guerres du côté de l'Occident, tandis que le Sénat veilleroit ſur les affaires de l'Orient. L'Eſpagne a n'avoit jamais été bien tranquille, ni pendant les guerres contre Persês, ni durant l'eſpéce d'inaction où Rome étoit reſtée depuis plus de douze ans. Cependant comme le feu y étoit encore caché ſous la cendre, le Sénat n'avoit pas jugé néceſſaire de faire marcher en Eſpagne ſes Conſuls, avec de groſſes armées. D'une autre part la Ligurie ſervoit depuis long-tems de théâtre à de foibles entrepriſes des Conſuls; mais les tems étoient changés. Les Liguriens alors attirérent les armées Romaines hors de l'Italie-même, & en-

l'eſprit, par ce que nous avons dit dans les volumes précédents, touchant le droit d'auſpice qui appartenoit aux Magiſtrats.

a Pendant cette année cinq cents quatre-vingt-dix-huit, la cauſe des Achéens éxilés fut rapportée une ſeconde fois au Sénat. Xénon d'Egium, & Télécles de Tégée, parlérent vivement en faveur des intéreſſés. Peu s'en fallut, que dês le même jour, l'affaire ne fût terminée à leur avantage. Mais par la mauvaiſe volonté du Préteur Aulus Poſthumius, qui faiſoit alors l'Office de Préſident, au défaut des Conſuls, ces heureuſes diſpoſitions n'eurent aucun effet. Il eut recours à l'artifice, pour annuler les ſuffrages de ceux qui concluoient à la décharge & au renvoi des éxilés. Le plus grand nombre des Sénateurs ſe déclara contre ces malheureux, injuſtement perſécutés par leurs Compatriotes.

b Depuis peu encore Manilius avoit eu du déſavantage contre les Luſitaniens, Et ce Général avoit été forcé de faire une retraite honteuſe à la vûë de l'ennemi.

De Rome l'an 599.
Consuls. Q. OPIMIUS NEPOS, & L. POSTUMIUS ALBINUS.

delà des Alpes. On destina donc Postumius à passer en Espagne, & Opimius à conduire une armée Consulaire, jusques dans la Gaule Cisalpine. Nous suivrons l'un & l'autre dans leur nouvelle carriére.

La guerre contre l'Espagne prit son origine de la révolte des Espagnols, & leur révolte vint des concussions que les Préteurs Romains éxerçoient sans miséricorde, dans leurs contrées. Souvent même ces Gouverneurs d'un an, ou tout au plus de deux ans, à leur retour dans Rome, achetoient le Triomphe ou l'Ovation, du fruit de leurs rapines. Enfin les Espagnols s'ennuyérent d'être sans cesse en proye à d'avides Préteurs. Ils se voyoient enlever pour le thrésor de Rome, ou pour y enrichir des particuliers, l'or & l'argent qu'ils recueïlloient dans leurs riviéres, ou qu'ils tiroient de leurs mines. La sédition commença par la Lusitanie. Calpurnius Piso y exerçoit la Préture, & pour Questeur il avoit un Terentius Varro. Ces deux rigides Exacteurs des tributs, firent tant de vexations qu'ils obligérent le Peuple irrité à prendre les armes. Les mutins se choisirent pour chef un Carthaginois d'origine. Le nouveau Général fit, pour son coup d'essai, une action digne des plus grands Capitaines. Il osa livrer bataille à Calpurnius, défit sa Légion, tua dans le combat le Préteur, & son Questeur Terentius parcourut les côtes de l'Ocean, souleva les Peuples de la [a] Vet-

Tit.Liv. in Epitome. Just. Obseq. & App. in Iber.

a L'ancienne Vettonie renfermoit un Canton de la Province, que l'on appelle présentement *Tra los Montes*, & une portion du Royaume de Léon, en deçà du *Duero*. Les villes de Ciudad-Rodrigo, de Ledesma, de Salamanque, & de Bejar, sont les principales de cette Contrée. Quelques-uns ont prétendu que Mérida

tonie

tonie, & ſema par tout la révolte & l'effroi. La contrée des [a] Blaſtophéniciens tenoit encore pour les Romains, le Carthaginois luy fit ſentir toutes les horreurs de la guerre, la pilla, la ſaccagea. Sur ces nouvelles, Rome ſe preſſa de faire partir le Conſul Poſtumius. Celui-cy fit à ſon départ les ſacrifices ordinaires; mais on dit que la victime qui fut égorgée, luy donna des préſages d'un malheur prochain. On trouva le foye de l'animal imparfait & mutilé. Quoi qu'il en ſoit, la mort du Conſul ſuivit de près la cérémonie de réligion qu'il avoit faite. Poſtumius avoit pour femme une mégére, nommée Publicia. Peu de tems avant qu'il partît, elle luy fit prendre un poiſon lent, qui le conſuma en peu de jours. Il s'embarqua néanmoins portant la mort dans le ſein; mais il ne pût ſouffrir l'agitation du vaiſſeau. Il ſe fit donc reconduire à Rome où il mourut au bout de ſept jours. Sa femme crut ſon crime caché; mais il fut découvert trois ans aprês, & par l'Arrêt que ſes parents prononcérent contre elle, dans un jugement domeſtique, elle fut condamnée à perdre la vie.

De Rome l'an 599.
Conſuls.
Q. OPIMIUS NEPOS, & L. POSTUMIUS ALBINUS.

Val. Max. l. 6. c. 3.

La mort d'un des Conſuls obligea Rome à luy

en avoit été la Capitale. Le Licentié André Poza reconnoît deux ſortes de Peuples, qui s'appelloient Vectons, ou Vettons, à ſçavoir ceux qui occupoient une partie du Portugal, & d'autres qui étoient ſitués vers la ſource du *Duero*.

a La Narration d'Appien nous donne lieu de juger, que les Blaſto-Phéniciens, ou occupoient un Canton du Portugal, ou du moins une des petites Provinces limitrophes. L'Hiſtorien Grec, que nous venons de citer, dit que ces Peuples furent originaires de Lybie, & qu'un Annibal conduiſit d'Afrique en Eſpagne, une de leurs Colonies, qui ſe fit de nouvelles habitations, parmi les Naturels du Païs.

De Rome l'an 599.
Consuls.
Q. OPIMIUS NEPOS, & M' ACILIUS GLABRIO.

en ſubſtituer un autre. Les ſuffrages tombérent ſur Acilius Glabrio. Celui-cy alla faire la guerre dans la Gaule Ciſalpine, & ne la fit pas avec avantage. Sans doute que le peu d'eſtime qu'on avoit pour luy, empêcha le Sénat de l'envoyer en Eſpagne, y réparer les affaires de la République, qui dépériſſoient tous les jours, ſur-tout dans la province Ultérieure. Le ſeul Opimius recueïllit quelque gloire durant la campagne. Ce Conſul paſſa dans la Gaule Tranſalpine, & ſignala le premier par des conquêtes, ſon entrée dans un païs, où Rome n'avoit point encore fait ſentir la terreur de ſes armes. Voicy l'occaſion qui engagea les Romains à pénétrer juſque dans la Gaule Celtique.

Polyb. in legat. nn. 131. & 134.

Les Marſeillois étoient en guerre avec les Liguriens. Ceux-cy avoient déja pris aux Marſeillois deux villes de leur dépendance, Nicæa & Antipolis. Marſeille elle-même étoit en danger. Rome ſe crut obligée de ſecourir ſes anciens amis. D'abord elle envoya ſur les lieux une Ambaſſade, pour examiner l'état des affaires, & pour pacifier les differends à l'amiable. Les Liguriens n'en devinrent que plus inſolents. Il fallut en venir aux armes, & les reduire autrement que par authorité, ou par des conférences. En effet les Liguriens, maîtres [a] d'Egitna, n'eurent pas plûtôt appris qu'il venoit de Rome des Députés, pour leur faire mettre bas les armes, qu'ils réſolurent de ne les point

Nice, & Antibes.

b On ne connoît Egithne que ſur le rapport de Polybe. C'étoit, ſelon cet Auteur, une ville de la Ligurie Tranſalpine. Dans un autre endroit, il paroît luy donner le nom d'Ægialon, comme l'a remarqué Fulvius.

quitter, & de commencer le siége de Marseille. Cependant la députation de Rome étoit composée de gens respectables. C'étoit un Flaminius, un Popilius Lænas, & un L. Puppius. Ils vinrent par mer se presenter devant Egitna, dans le dessein d'y débarquer. Alors les Liguriens firent paroître toute leur férocité. Sur la nouvelle que des Ambassadeurs Romains arrivoient dans un de leurs ports, ils y accoururent, prirent les armes & défendirent aux Romains d'y descendre. Par malheur, Flaminius étoit déja debarqué avec sa suite & ses ballots. Les Liguriens luy firent entendre qu'il eût à remonter à l'instant sur son bord. Sur le refus qu'il en fit, ces furieux pillérent le bagage de l'Ambassadeur, tuérent deux de ses gens, & l'auroient massacré luy-même, s'il n'eût regagné promptement sa galére, où il rentra tout couvert de blessures. Pour échapper plus vîte à ces Barbares, le vaisseau Romain coupa les cables de ses anchres, & se réfugia à Marseille pour y faire panser le chef de l'Ambassade, dangereusement blessé.

De Rome l'an 599.

Consuls. Q. OPIMIUS NEPOS, & M' ACILIUS. GLABRIO.

Les plaintes d'un procedé si contraire au droit des gens, arrivérent bien-tôt à Rome. Le Sénat fit donc partir incessamment le Consul Opimius. Celui-ci assigna le rendés-vous général de ses troupes à Placentia, & son armée s'y rendit sans perdre un moment. Le Consul la conduisit le long de l'Apennin, jusqu'au païs des [a] Oxybiens, où

Plaisance.

[a] Les Oxybiens, selon le témoignage de Pline & de Strabon, furent des Peuples de la Gaule Narbonnoise. Ils habitoient les environs de Fréjus, & de Draguignan, petite ville de Provence.

De Rome l'an 599.
Consuls. Q. Opimius Nepos, & M' Acilius Glabrio.

il entra. Il y apprit que les Liguriens viendroient bien-tôt à ſa rencontre. Opimius les attendit ſans s'ébranler, & campa ſur les rives de [a] l'Apron. L'attente du Conſul fut trompée. Nul ennemi ne parut dans la plaine. Opimius n'étoit pas d'humeur à languir dans un camp. Il conduiſit ſes troupes devant Egitna, en forma le ſiége, & prit la ville d'aſſaut. La vengeance qu'il en tira fut encore moindre que le crime qu'elle avoit commis. Il ſe contenta d'en réduire les habitants à l'eſclavage. Pour les auteurs de l'attentat contre la majeſté inviolable des Ambaſſadeurs, il les envoya à Rome, où ils furent punis dans toute la rigueur des loix.

La priſe d'Egitna ne fut que le prélude des châtiments, que le Conſul préparoit aux ennemis de Rome, en-delà des Alpes. Il apprit que l'infanterie Ligurienne s'étoit aſſemblée au nombre de quatre mille hommes, dans un vallon, & qu'elle attendoit les troupes auxiliaires des [b] Décéates, qui devoient bien-tôt arriver. Opimius y vole. Cette poignée d'hommes, n'étoit pas comparable en nombre, aux Légionnaires de l'armée Romaine. Mais il ne s'agiſſoit pas icy d'acquérir de la gloire. Opimius ne cherchoit qu'à venger une infraction criante du droit des gens. D'une part le déſeſpoir de pouvoir fléchir le courroux des Romains, de

a On ne devine point quel étoit ce Fleuve Apron, dont parle Polybe. On n'en connoît aucun qui ait porté ce nom dans la Gaule Narbonnoiſe. Peut-être a-t-il voulu déſigner la riviére d'*Argens*, qui ſépare le Comté Venaiſſin de la Provence.

b La plûpart des Géographes modernes conviennent, que les Décéates occupoient le territoire d'Antibes & de Graſſe.

l'autre l'assurance de vaincre firent précipiter le combat. Cependant comme le Consul étoit sage, & grand homme de guerre, il ordonna à ses Légions de n'aller à l'ennemi qu'au petit pas, & de conserver toute leur ardeur pour le moment de l'action. En effet le premier choc du côté des Romains fut si vif, que leurs ennemis ne pûrent le soûtenir. Mis en déroute ils prirent la fuite, & se dissipérent.

De Rome l'an 599.
Consuls.
Q. OPIMIUS NEPOS, & M' ACILIUS GLABRIO.

Le secours des Décéates arriva bien-tôt après la bataille. Attaqués comme les Liguriens, ils firent une plus longue résistance qu'eux. Enfin ils cédérent & laissérent aux Romains la victoire, & le champ de bataille. Leur Capitale fut enlevée, & tout le païs passa sous la puissance du Consul. Alors le Vainqueur distribua aux Marseillois tout ce qu'il put des terres, qu'il venoit de conquérir. Il voulut que pour gage de leur fidélité, les Liguriens & les Décéates envoyassent des ôtages à Marseille, ôtages qu'on échangeroit à certains tems. La campagne finit, & le Consul fit prendre à ses soldats des quartiers d'hyver, au païs des Oxybiens & des Décéates. Tel fut le premier essai de la victoire, que les Romains firent en-delà des monts. Ils n'oubliérent plus qu'ils avoient pénétré dans la Gaule Transalpine, & conçûrent l'espérance de s'étendre un jour aussi loin vers l'Occident, qu'ils s'étoient aggrandis à l'Orient & au Midy. A l'égard [a] d'Opimius, on ignore s'il obtint les honneurs du triomphe à son retour. Les Tables triomphales

[a] La famille *Opimia* étoit Plébéienne d'origine. Elle donna des Consuls, & plusieurs Généraux d'armée à la République.

De Rome l'an 599.
Consuls. Q. OPIMIUS NEPOS, & M' ACILIUS GLABRIO.
Polyb. in legat. n. 132.

ont omis ſon nom ; mais on a lieu de croire, qu'une ſi belle campagne fut glorieuſement récompenſée.

Durant ces guerres, les Nations du Levant donnoient une autre eſpéce d'occupation au Sénat Romain. Sans ceſſe il falloit appaiſer leurs diviſions, ou entendre leurs plaintes. Le jeune Ptolomée parut encore une fois à Rome, dans le tems que le Conſul Opimius en partoit pour Marſeille. L'état où le Prince affecta de ſe montrer, étoit plus capable que jamais d'exciter à la compaſſion. Phyſcon montroit ſur ſon corps les playes qu'il avoit reçûës de ſon frere, (car c'étoit ainſi qu'il s'exprimoit.) Il étoit vrai que les Peuples de la Cyrénaïque s'étoient révoltés contre luy, & que Philométor avoit eu part au ſoulévement. Il étoit vrai encore que le cadet des deux freres Egyptiens, avoit été battu par ſes ſujets, & qu'il avoit pû recevoir quelques bleſſures durant le combat. Il les préſentoit aux yeux des Romains, comme s'il les avoit reçûës de la propre main de ſon frere. *Ce ſont vos ordres*, diſoit-il, *que je ſuis allé défendre, contre le Roy d'Alexandrie. Vous m'aviés adjugé l'Iſle de Chypre, & ſous vos auſpices je m'efforçois d'entrer dans cette portion légitime de mon partage. Tout à coup un frere injuſte arme contre moy, juſqu'à mes propres ſujets. Je cours en tirer raiſon. Rome me ſert de bouclier, & je ſuis percé de leurs traits. C'eſt donc à votre protection que la néceſſité m'oblige encore d'avoir recours. Achevés votre ouvrage, & vengés le ſang qu'on m'a fait répandre pour votre cauſe, & pour la mienne.*

La République étoit constante dans ses décisions. Elle avoit prononcé en faveur du cadet des deux Rois, & elle souhaitoit que le Royaume d'Egypte fût également partagé. En vain deux Ambassadeurs parlérent de nouveau, pour les intérêts de l'aîné. Le Sénat leur donna ordre de sortir d'Italie, & prit ouvertement le parti de Physcon. Sur le champ il fut décidé, qu'on envoyeroit cinq Commissaires en Egypte, & que chacun y conduisît sa galére, pour donner plus de poids à l'Ambassade. Enfin Rome fit écrire à tous les Rois du Levant, & à tous les autres Etats de son alliance, de prendre les armes contre Philométor, s'il se rendoit indocile aux Decrets du Sénat. Cependant les Députés de la République dominante, l'appareil de son Ambassade, les menaces & les levées que fit le Roy de la Cyrénaïque, chés les Nations alliées de Rome, n'épouvantérent pas le Roy d'Alexandrie. Malgré les périls de l'entreprise, il prit la résolution de se maintenir en possession de l'Isle de Chypre, & d'en écarter son frere. Qui l'eût pû croire ? Le projet de Philométor réüssit, contre l'espérance de tout l'Orient. Le brave Roy fit passer avec luy une grosse armée dans l'Isle, y déposa le Gouverneur qui luy paroissoit suspect, & attendit l'arrivée de son frere.

De Rome l'an 599.

Consuls. Q. OPIMIUS NEPOS, & M' ACILIUS GLABRIO.

Euseb. in Chronnic.

Physcon en effet ne tarda pas à débarquer dans Chypre, les nombreuses troupes qu'il avoit rassemblées chés les Nations, qui redoutoient le plus l'autorité Romaine. On vit alors les deux freres combattre, comme en champ clos, & se livrer une bataille sanglante. Enfin la victoire se décla-

De Rome l'an 599.
Consuls.
Q. OPIMIUS NEPOS, & M' ACILIUS GLABRIO.

ra pour l'aîné. Le cadet mis en fuite, fut obligé de chercher un azyle dans la ville de [a] Lapithe, qui resta seule dans son parti. Forcé donc de reconnoître la supériorité de son frére, il s'attendoit de périr dans une entreprise malheureuse, qui l'avoit dépoüillé tout à la fois, & de la Cyrénaïque, son premier appanage, & de l'Isle de Chypre, l'objet de ses desirs. Il ne connoissoit pas asses le génie souple & pliant de Philométor. Ce sage Monarque songea plus à se concilier les Romains, qu'à se délivrer d'un frere inquiet. Maître de Physcon, qu'il tenoit en sa puissance, il aima mieux composer avec luy, que luy ravir le jour. Par un trait de clémence, ou peut-être de politique, qui fut extrémement approuvé, Philométor rendit à Physcon la Cyrénaïque, & de luy-même, celui-cy céda ses prétentions sur l'Isle de Chypre. Par-là, l'Egypte fut calmée, & les deux freres vécurent en bonne intelligence entr'eux, & avec Rome.

Il faut avoüer que la République avoit un peu prévariqué dans l'affaire des deux Rois d'Egypte. Les Romains étoient néanmoins équitables de leur fond. Il y parut dans un événement particulier qui fit bien de l'honneur au corps des Tribuns du Peuple. Certain Citoyen de Rome, nommé L. Cotta, avoit obtenu je ne sçai comment, une place dans le Tribunat, pour se délivrer de ses créanciers, qui le poursuivoient. Il se croyoit en sureté, à l'abri de sa nouvelle charge,

a Lapithe ou *Lapathos*, comme l'appelle Strabon, étoit autrefois une Ville & un Port considérable de Chypre. Ce n'est plus qu'un misérable Bourg, qui conserve encore le nom de *Lapathios*.

qui

qui rendoit ſa perſonne inviolable. Les Tribuns eurent honte de voir parmi eux un homme, qui s'étoit introduit dans leur Collége par intrigue, & qui n'y reſtoit que pour trouver un azyle à ſon iniquité. Ils ſe portérent donc eux-mêmes pour ſes parties, & menacérent Cotta de prendre en main la cauſe de ſes débiteurs, s'il ne les ſatisfaiſoit, ou s'il ne leur donnoit des cautions. Cette fermeté du Tribunat augmenta ſa réputation, & apprit aux Romains à ne briguer pas les emplois publics, pour ſe mettre à couvert de la juſtice.

De Rome l'an 599.
Conſuls.
Q. OPIMIUS NEPOS, & M' ACILIUS GLABRIO.

L'authorité de la République faiſoit regner la paix dans toutes les contrées, où ſon nom étoit connu. Le Syrien, les Rois qui partageoient l'Aſie, les Egyptiens, les Grecs, les Macédoniens, les Dalmates & les Illyriens, appréhendoient de troubler la paix que Rome les forçoit de conſerver entre eux. Nul orage ne paroiſſoit prêt à s'élever, que Rome ne le diſſipât d'un mot. Carthage il eſt vrai, recommençoit un peu à ſe ſentir, & elle portoit impatiemment ſon eſclavage, au milieu de l'abondance. Cependant, ſi dês-lors elle ſongeoit à ſecoüer le joug Romain, elle cachoit ſes préparatifs pour la guerre, avec toute la diſſimulation qui lui étoit naturelle. L'Achaïe étoit mécontente des procédés de Rome, & ſe plaignoit qu'on retînt en Italie les principaux Seigneurs de ſa Nation, ſans que le Sénat voulût, ou les condamner ou les abſoudre. Il eſt vrai que la fureur des Achéens ne s'exhaloit encore, ou que par des murmures ſecrets, ou que par des requêtes reſpectueu-

De Rome l'an 599.
Consuls.
Q. OPIMIUS NEPOS, & M' ACILIUS GLABRIO.

ses, dont elle fatiguoit la République Romaine, sans se lasser. La seule Espagne Ultérieure avoit levé l'étendart de la révolte. Ses armées tenoient la campagne, & le nouveau chef Carthaginois qu'elle avoit choisi, portoit en tous lieux le flambeau de la discorde. Depuis la défaite & la mort de Calpurnius Piso, le parti Romain destitué de défenseurs, s'affoiblissoit tous les jours, & les rebelles Lusitaniens triomphoient. C'étoit au Sénat Romain de remédier aux maux dont la République étoit menacée. Le péril étoit pressant, il fallut un promt reméde. Rome y pourvut avec sagesse. a

a Cette année cinq cents quatre-vingt-dix-neuf se termina par une récension du Peuple. L'un des deux Censeurs, Marcus Valerius Messala, & Caïus Cassius Longinus, fit la cérémonie du cinquante-cinquiême Lustre : on compta pour lors trois cents vingt-quatre mille Citoyens Romains en état & en âge de porter les armes. Tite-Live remarque dans l'Epitome du quarante-huitiême Livre, que Marcus Emilius Lépidus fut déclaré pour la sixiême fois Prince du Sénat par les nouveaux Censeurs. Selon le témoignage de Velleïus, de saint Augustin, & de Paul Orose, ces deux Magistrats avoient chargé les Entrepreneurs publics de la construction d'un Amphitéatre, entre le Lupercal & le mont Palatin, pour la commodité des Citoyens qui assistoient à la réprésentation des Jeux publics. Scipion Nasica, qui, lui-même avoit été Censeur & Consul, ne voyoit qu'à regret le progrés de l'édifice. Ce grand homme n'avoit rien plus à cœur que de préserver Rome, contre les atteintes du luxe & de la molesse. Un Amphithéatre où les Citoyens seroient assis, luy parut être une superfluité dangereuse. Scipion ne jugea pas que cette posture convînt à un Peuple guerrier & laborieux, qui ne devoit considérer les spectacles, que comme un court amusement, & non comme une occupation sérieuse. Pour peu, disoit-il, qu'on relâche de l'ancienne sévérité, on ouvre la porte à l'indolence & à l'oisiveté. Le zéle du bien public le porta donc à faire sur cela des rémontrances aux Sénateurs assemblés. Tous souscrivirent à ses raisons. Par un Décret exprês, il fut conclu que l'ouvrage seroit démoli, que tous les matériaux de l'édifice seroient vendus à l'encan, & que le Peuple continuëroit d'assister debout aux spectacles. C'est Valére Maxime qui nous garantit ce fait au chapitre quatriême du Livre second.

Depuis l'an cinq cents trente & un, la coutume s'étoit introduite de ne mettre les nouveaux Consuls en exercice, qu'aux [a] Ides de Mars. Dans l'année que nous parcourons, la nécessité de faire partir incessamment un Consul pour l'Espagne, fit avancer le tems des élections. Ainsi le Peuple Romain fut assemblé au champ de Mars plusieurs mois, avant le tems ordinaire, & y fit le choix des grands Magistrats. Les suffrages pour le Consulat, tombérent sur Q. Fulvius Nobilior, & sur T. Annius Luscus. Ceux-cy [b] furent les premiers qu'on installa, le jour même des Calendes de Janvier. Depuis cette époque, la nouvelle coutume ne changea plus, & dura autant que la République. Le sort assigna le département aux deux Collégues.

De Rome l'an 599.
Consuls.
Q. OPIMIUS NEPOS, & M' ACILIUS GLABRIO.

Il observe, à cette occasion, que Rome vit pour la prémiére fois un Amphithéatre dans l'enceinte de ses murs. Cet Auteur ajoute, que par le même Décret du Sénat, il fut statué qu'on pourroit faire construire des ouvrages de cette nature, seulement à mille pas au-delà de Rome. Velleïus Paterculus a conservé la mémoire de cet ancien Réglement. Ce que rapporte Pline au chapitre vingt-cinquiême du Livre dix-septiême, a toute l'apparence d'une fable. Il dit fort sérieusement que sous les Censeurs Valerius Messala, & Cassius Longinus; le Peuple Romain vit avec admiration un figuier, qui tout-à-coup sortit de terre dans le Capitole. Cet endroit, si l'on veut bien en croire son témoignage, étoit déja fameux par la naissance subite du palmier miraculeux, qui annonça les victoires des Romains contre Persês, & la conquête de Macédoine. Au reste, ce Marcus Messala, qui éxerça la Censure, ne paroît pas différent de celui que Valére Maxime dit avoir été repris & noté en son temps, par un des Censeurs de Rome.

a Les Ides de Mars, répondent au quinziême du même mois, selon notre maniére de compter.

b Il est clair que l'année des Consuls précédents ne finissoit qu'au quinziéme de Mars. Ainsi, l'un & l'autre, sans attendre que leur temps fût expiré, abdiquérent le Consulat dês le premier jour de Janvier, pour faire place aux Consuls de l'année six cents.

De Rome l'an 600.
Consuls. Q. FULVIUS NOBILIOR & T. ANNIUS LUSCUS.

La Gaule Cisalpine fut le partage d'Annius, & l'Espagne échut à Fulvius.

Rome ne fut plus attentive qu'à la guerre sérieuse qu'elle alloit faire aux Espagnols. Plus de la moitié de ce vaste continent étoit en feu, & l'incendie s'étoit communiqué depuis la Lusitanie, jusques chez les Celtibériens. Ainsi, les deux Provinces d'Espagne, l'Ultérieure & la Citérieure, éxigoient également qu'on envoyât, & des Généraux Romains, & de grosses armées, pour réprimer la fureur des séditieux. Les préparatifs pour l'Espagne se firent à Rome, comme pour les guerres les plus importantes. Massinissa fut prié d'y faire passer de Numidie certain nombre d'éléphants, & quelques escadrons de son païs. Les vaisseaux s'équipérent en diligence, & le Consul Fulvius ne différa pas à partir. Il conduisit avec luy le Préteur [a] L. Mummius, choisi par les Comices, pour commander dans l'Espagne Ultérieure, & pour remplacer Calpurnius, tué l'an passé avec son Questeur, dans la Lusitanie. Mummius embarqua grand nombre de nouvelles levées, pour servir de renfort à l'armée de son prédécesseur, extrémement en désordre. Ainsi, le Consul & le Préteur allérent ensemble, l'un continuer, l'autre commencer des guerres, qui durérent vingt ans, & qui ne finirent, que par la destruction de Numance.

Strabo, l. 3. App. in Iberic.

Sitôt que Fulvius fut arrivé au Port de Tarragone, il apprit les mouvements extraordinaires qui

[a] Ce Lucius Mummius fut celui à qui la conquête de l'Achaïe & de Corinthe mérita, quelques années aprês, le glorieux surnom d'*Achaïcus*. Il succéda à Lucius Calpurnius Piso Cæsoninus.

agitoient la Contrée des Celtibériens. La cause en venoit d'un peu loin. Autrefois Sempronius Gracchus, après avoir dompté l'Espagne, luy avoit imposé des Loix, qu'acceptérent toutes les Provinces Espagnoles, qu'il avoit contraintes à se livrer aux Romains, par une confédération éternelle. Ces Loix portoient, *Que nulle des villes confédérées ne répareroit ses fortifications, que du consentement des Romains; que chaque année elles payeroient un tribut à la République; & qu'en cas de guerre, elles fourniroient aux armées Romaines certain nombre de troupes.* Ces conditions furent éxactement observées, tandis que Rome, ou fut la plus forte en Espagne, ou n'usa que modérément de son pouvoir. Dans la suite d'avares Préteurs y rendirent le joug insupportable. Les Espagnols le sécoüerent. Les mécontentements commencérent à éclater au sujet de a Ségéda, ville alors très-peuplée, & très-forte autrefois; mais dont Gracchus avoit fait raser les murailles. Par l'industrie de ses habitants, cette vaste Cité, réduite à n'être plus qu'un grand village, multiplia infiniment le nombre de ses Citoyens.

De Rome l'an 600.
Consuls.
Q. FULVIUS NOBILIOR, & T. ANNIUS LUSCUS.

a Mariana s'accorde parfaitement avec Appien, sur la situation de Ségéda. L'un & l'autre placent cette ville dans le païs des Celtibériens, entre Soria & Osma, vers les ruines de l'ancienne Numance. L'Auteur Espagnol croit en retrouver les restes dans le petit Bourg de Ségés, qui dépend de la nouvelle Castille. Quelques-uns veulent qu'elle ait été située sur une colline auprès de *Canales*, dans un endroit voisin, qui conserve encore le nom de *Ségéda*. Baudrand reconnoît une autre ville de Ségéda dans l'Estramadoure Castillane. Les uns ne distinguent point celle-ci de *Cacerez* sur le Tage. Les autres la confondent avec *Zafra*. Au reste, il falloit que l'ancienne Ségéda fût une des plus grandes villes d'Espagne, s'il est vrai, comme l'assure Appien, qu'elle avoit quarante stades, ou près de deux lieuës de circuit.

De Rome l'an 600.

Consuls. Q. FULVIUS NOBILIOR, & T. ANNIUS LUSCUS.

Elle en fit venir de toutes les Bourgades, & de toutes les petites Villes de son voisinage. Il ne restoit plus à Ségéda, pour être formidable, que de s'enfermer d'une enceinte de murs, de tours, & de boulevarts. Les Ségédans en demandérent la permission. Le Sénat Romain la refusa. Cette tentative, qui marquoit des desseins séditieux, fut rigoureusement punie par les Romains. Ils éxigérent à la rigueur de Ségéda les contributions d'hommes & d'argent, dont elle étoit chargée, par le traité de Gracchus. De leur côté, les Ségédans persistérent à vouloir s'enclorre de murailles, & à refuser de payer les tributs, & de fournir le nombre de Soldats qu'on leur demandoit. Le prétexte de leur prétention étoit spécieux. *Gracchus*, disoient-ils, *a éxigé seulement des villes Espagnoles, qu'elles ne répareroient point leurs anciennes fortifications; mais il n'a pas prescrit, qu'on n'en bâtiroit point de nouvelles. D'ailleurs*, ajoutoient-ils, *depuis Gracchus, la République nous a éxemptés du tribut & du contingent.* Ce Peuple artificieux supprimoit une clause, que les Romains ne manquoient jamais d'ajouter à toutes ces concessions de priviléges. C'étoit que *les Privilégiés n'en joüiroient qu'autant qu'il sembleroit bon à la République.* Voilà le procès que les Ségédans se résolurent de soûtenir par la force. Ils ne s'attendoient pas qu'une armée Consulaire dût sitôt reparoître dans leurs Contrées.

Les Ségédans apprirent, avec une extrême consternation, que le Consul Fulvius, à la tête de trente mille hommes, prenoit sa route de leur côté. La fraïeur leur fit abandonner des maisons indéfen-

duës, & qui n'étoient à l'abri d'aucun rempart. Leur refuge, & celuy de leurs biens fut chez les [a] Arévaques, Peuple voisin, & mécontent de la domination Romaine. Ainsi, les Ségédans & les Arévaques réünis, entréprirent de braver ensemble toutes les forces d'un Consul. De concert, ils choisirent un Général, & tous les suffrages tombérent sur un nommé Carus, homme de tête & de résolution, qu'un long usage avoit rendu habile au métier des armes. Outre que les Espagnols d'alors étoient naturellement braves, comme ils le sont encore aujourd'huy, depuis long-temps ils avoient appris la guerre, sous les deux Peuples du monde, les plus intelligents dans l'art des combats, les Romains, & les Carthaginois. Carus donc entra dans la carriére avec confiance ; & pour son coup d'essai, il fit contre Fulvius un coup de Maître. Trois jours aprês son élection, il fait sortir ses troupes en campagne, au nombre de vingt-cinq mille hommes, tant d'Infanterie que de Cavalerie. Sa premiére démarche fut d'embusquer toute son armée dans un bois, par où le Consul devoit nécessairement passer. Fulvius arrive, & fait marcher ses troupes en bon ordre, autant que l'embarras des lieux peut le permettre. Carus alors sort de son em-

De Rome l'an 600.

Consuls.
Q. FULVIUS NOBILIOR, & T. ANNIUS LUSCUS.

[a] Si l'on en croit Ptolémée, les Arévaques empruntoient leur nom de la petite riviére d'*Aréva*, que les Espagnols d'aujourd'hui appellent *Arlancé*. Ce que les Auteurs anciens ont dit de ces Peuples, nous fait juger, que leurs Païs confinoit avec la source du *Duero*. Il contenoit plusieurs villes de leur dépendance. Les unes sont entiérement détruites, & les autres ont changé de nom. La plus grande partie de la vieille Castille leur appartenoit. C'est celle qui comprend les Evêchés, du Valladolid, de Mérida, d'Osma, de Burgos, & de Ségovie.

De Rome l'an 600.

Consuls. Q. FULVIUS NOBILIOR, & T. ANNIUS LUSCUS.

buscade. Les Espagnols le suivent avec la légéreté des cerfs, & la fureur des lions tombent sur les Légions Romaines, & en tuënt six mille du premier choc. La victoire étoit indubitable, si les Vainqueurs avoient sçû modérer leur ardeur. Les Espagnols poursuivent les Romains mis en fuite & débandés. Carus donne l'éxemple à ses Soldats. Il s'enfonce au milieu des fuyards, & en fait un carnage affreux. On gagne la plaine. Pour lors la Cavalerie Romaine, qui n'avoit pû agir dans un terrain semé d'arbres & de buissons, étoit restée à la garde des bagages. Elle eut son tour. En fondant sur les Espagnols, avec sa valeur ordinaire, elle égala leur perte à celle des Romains. Carus ne survêcut pas à sa victoire, & périt dans la mêlée. La nouvelle de cette défaite fut extrémement sensible au Sénat & au Peuple Romain. Quoyque d'une part, comme de l'autre, on eût laissé sur la place environ six mille morts, cependant on regardoit à Rome l'action comme infiniment plus désavantageuse aux Romains, qu'à leurs ennemis. Un Corps de Légionnaires, tout transportés en Espagne, paroissoit à la République beaucoup plus précieux, qu'un pareil nombre d'hommes, ne devoit l'être aux Espagnols dans leur païs. Lorsque le Sénat eut apprit que ce malheureux combat avoit été donné le jour qu'on célébroit la Fête de Vulcain, il ordonna, qu'à perpétuité ce même jour, seroit réputé [a] malheureux, comme ceux où l'on perdit la bataille

[a] Voyez ce que nous avons remarqué dans le quatrième volume de cette Histoire, sur la superstition des anciens Romains, par rapport aux jours malheureux.

de

Consuls. Q. FULVIUS NOBILIOR, & T. ANNIUS LUSCUS.

de l'Allia, de la Crémera, de Cannes, & les autres. N'entra-t-il pas dans ce Réglement un peu trop d'animosité contre le Consul Fulvius ?

Les Ségédans & les Arévaques connurent leur avantage. Ils s'assemblérent sous [a] Numance, ce jour-là-même, & se donnérent deux nouveaux Chefs, pour remplir la place du brave Carus, qu'ils avoient perdu. Ambon & Lucon, étoient les noms des deux Généraux. Fulvius, qui voulut les sonder, s'avança proche d'eux, & vint camper à [b] vingt-quatre stades de Numance. Ce fut alors qu'il reçut les dix éléphants, & les trois cents Cavaliers que la République avoit obtenus de Massinissa. Comptant sur ce renfort, le Consul range son armée en bataille, & cache ses éléphants derriére sa premiere ligne. Elle eut ordre de s'ouvrir au premier signal, pour laisser un passage libre à ces furieux animaux. Les Espagnols de cette Contrée n'en avoient point encore vû. Ce spectacle présenté à leurs yeux, contre leur attente, devoit les effraïer. D'abord le succês répondit à l'esperance des Romains. Les Espagnols se présentérent sans crainte à l'ennemi. A peine les premiers traits avoient été lancés, que les Hastates de la premiere ligne firent un mouvement, & se rétirérent à la seconde ligne, par les intervalles. Pour lors les Bataillons ennemis, au lieu de Romains, n'eurent plus en tête que des bêtes inconnuës, chargées d'hommes, qui les accabloient de

a Nous aurons occasion de parler en détail de cette ville si fameuse, par le siége qu'elle soutint avec tant de gloire contre tous les efforts de la République.

b Vingt-quatre stades répondoient à trois milles d'Italie, ou à une lieuë ordinaire.

De Rome l'an 600.
Consuls. Q. FULVIUS NOBILIOR, & T. ANNIUS LUSCUS.

dards, comme de dessus un rempart. L'odeur seule des éléphants mit la Cavalerie Espagnole en désordre. Elle prit la fuite, & l'Infanterie la suivit. Par bonheur Numance n'étoit pas éloignée du champ de bataille. Elle servit de retraite aux fuïards.

La même ardeur qui avoit entraîné Carus à sa perte, transporta le Consul Fulvius. Il crut pouvoir rompre les portes de la ville, ou même en escalader les murs avec le sécours de ses élephants. Le projet étoit chimérique, il y succomba. Comment prendre d'assaut une place défenduë par une armée entiére ? Cependant, les éléphants approchent de la muraille, & les tours dont on leur avoit chargé le dos, tiennent lieu de ces machines roulantes, dont on environnoit une ville assiégée. Fulvius comprit bientôt, qu'il y avoit peu à compter pour de pareilles entreprises, sur des animaux, qui sauvages de leur nature, sont aisés à effaroucher. Une pierre lancée de dessus le rempart, atteignit un des éléphants à la tête. La douleur qu'il sentit, luy fit pousser de grands cris, & ses cris mirent de l'agitation & du désordre parmi les autres éléphants. Ils réculent, ils s'agitent, ils se tournent contre les Romains, percent les Manipules, rompent l'ordre des Légions, & écartent de leurs trompes, ou foulent aux piés tout ce qui s'oppose à leur furie. Du haut de leurs murailles, les Espagnols virent ce désordre. A l'instant ils firent une sortie si brusque & si vive, qu'ils achevérent de culbuter les Romains. La résistance, de leur part, fut aussi courageuse qu'elle pouvoit l'être dans un moment de trouble. Le Consul perdit quatre mille hommes, & ses ennemis en laissérent deux

De Rome l'an 600.

Consuls. Q. FULVIUS NOBILIOR, & T. ANNIUS LUSCUS.

mille sur la place. On ne peut exprimer la joye des Espagnols aprês leur victoire. Maîtres du champ de bataille, ils dépoüillérent les morts, & ils envoyérent les armes qu'ils avoient enlevées, à toutes les Nations voisines, pour les animer à la revolte. Enfin, ils rétournérent à Numance en dansant; car chez les anciens Espagnols, la danse leur servoit de passe-temps le plus ordinaire. Jusques dans les camps, elle étoit en usage parmi eux, & même dans les pompes funébres, autour du bucher des morts.

Le Consul voulut remplacer ses pertes, par de nouvelles levées, qu'il fit faire chez les Nations amies de la République. Biasius, l'un des Officiers de sa Cavalerie, partit pour conduire le nouveau renfort au camp Romain. Les Espagnols n'ignorérent pas la marche de Biasius. Ils luy tendirent une embuscade à son retour, le battirent, le tuérent, avec le plus grand nombre des Légionnaires de son escorte, & laissérent échapper les escadrons alliés, qu'il conduisoit au Consul. Tant de malheurs réïtérés, dégoutérent enfin du parti Romain ceux des Peuples de la Contrée, qui luy avoient été le plus attachés. La ville [a] d'Ocilis, dont les Romains avoient fait leur place d'armes, où ils tenoient leurs magasins de vivres, & où ils avoient déposé leur caisse militaire, se rendit d'elle-même aux en-

a Tout ce qu'Appien nous apprend de l'ancienne ville d'Ocilis, c'est qu'elle n'étoit pas éloignée de Numance. Quelques-uns l'ont confonduë avec *Orcélis* ou *Orihuela*, comme on la nomme aujourd'huy. D'autres la placent dans le Royaume de Leon, sur les rives du *Duero*, prês de la riviére de *Tormés*. Ils croyent que cette ville est la même que *Formosello*. André Poza croit, que la situation d'Ocilis convient mieux avec celle de *Zamora*.

De Rome l'an 600.
Consuls.
Q. FULVIUS NOBILIOR, & T. ANNIUS LUSCUS.

nemis. Par-là Fulvius, destitué de provisions & d'argent, n'osa plus séparer ses troupes découragées, & leur faire prendre des quartiers en différents cantons. Il les retint tout l'hyver dans un seul camp, qu'il fortifia, & qu'il munit le mieux qu'il put, contre les injures de l'air, & contre les attaques de l'ennemi. Bientôt la saison devint si rude, & la disette fut si grande dans son armée, que le Soldat Romain eut besoin de toute sa constance, pour rester en pleine campagne, au milieu des neiges & des frimats. Aussi, grand nombre de ces malheureux périt de froid, de misére & de fatigues, durant un hyver aussi désastreux, que l'avoient été les armes de l'ennemi, pendant la campagne. Tel fut l'état où Fulvius resta jusqu'à l'arrivée d'un successeur.

Dans la Lusitanie, le Préteur Mummius faisoit la guerre avec un peu plus de succês, que le Consul. Il est vray qu'il n'avoit plus en tête le Général Carthaginois, qui l'année derniére avoit remporté une sanglante victoire sur le Préteur Calpurnius. Ce brave Chef des Lusitaniens étoit mort d'un coup de pierre, qu'il avoit reçu à la tête, lorsqu'il faisoit le siége d'une ville du parti Romain. Les Rebelles luy avoient donné pour successeur un Lusitanien, nommé Cæsaras. Celuy-cy, aussi courageux que son prédécesseur, ne fut pas d'abord aussi heureux que luy. Presque à son arrivée, Mummius luy présenta la bataille. & Cæsaras l'accepta. L'armée Lusitanienne fut battuë, & prit la fuite. Je ne sçay quel nouveau feu avoit saisi les Généraux Romains, depuis qu'ils faisoient la guerre

Idem. App. Paulo post.

De Rome l'an 600.
Consuls.
Q. FULVIUS NOBILIOR, & T. ANNIUS LUSCUS.

aux Rebelles d'Espagne. Le desir de la vengeance emporta encore trop loin Mummius, aprês sa victoire. Il poursuivit imprudemment les ennemis, qui se rallièrent, qui revinrent à la charge, qui luy tuérent neuf mille hommes, luy prirent son camp, & le pillérent. Le Préteur vit donc son armée réduite à cinq mille hommes, & n'osa de long-temps se remontrer à l'ennemi. Cependant, il se posta avantageusement, & fit faire l'exercice au petit reste de ses troupes. Enfin, une occasion se présenta, de reprendre quelque avantage sur ses vainqueurs. Il apprit qu'un détachement de Lusitaniens transportoit, d'un lieu à l'autre, les dépoüilles que Cæsaras avoit enlevées sur luy, Mummius conduisit sa petite troupe à la rencontre du détachement, fondit sur luy à l'improviste, les tailla en piéces, & reprit sur l'ennemi les étendarts Romains. Foible consolation, aprês un grand malheur, mais qui ranima le courage de ses Soldats, & qui les tira du dernier abbattement!

Ce petit succês rendit Mummius plus entreprenant. Il vint à bout d'augmenter sa troupe de quatre mille hommes, sans doute des Milices, qu'il avoit rassemblées dans les Païs alliés. Avec ce renfort, il passa le Tage, & trouva les Peuples de l'autre rive aussi révoltés contre Rome, que ceux du Païs où il avoit livré un combat malheureux. Le Général de ces nouveaux ennemis, étoit un nommé Caucénus, homme audacieux, qui entré dans le Païs des [a] Cunéens, alliés de Rome, assiégea la

[a] Le Pere Mariana, dans son Histoire d'Espagne, compte les Cunéens parmi les Peuples de la Bétique. Selon lui, cette nation

De Rome l'an 600.
Consuls. Q. FULVIUS NOBILIOR, & T. ANNIUS LUSCUS.

ville de [a] Cuniſtorgis, & s'en empara. De-là, il paſſa le Détroit, ſe répandit ſur la côte d'Afrique, la mit au pillage, & tenta le ſiége [b] d'Ocilla, ville différente de l'Ocilis, qui avoit trahi le parti Romain. Mummius, avec ſa foible armée de neuf mille hommes, & de cinq cents chevaux, ſuivit Caucénus dans ſes marches, tua quinze mille de ſes Soldats, diſperſés à la campagne pour piller, & fit lever le ſiége d'Ocilla. Il ſe rabbattit enſuite ſur l'eſcorte, qui conduiſoit le butin fait ſur les Cunéens, la défit, ſans qu'il échapât un ſeul Luſitanien, diſtribua à ſes Soldats une partie des dépoüilles, brûla le reſte en l'honneur des Dieux. Nous dirions icy, avec Appien, que Mummius revint à Rome, & qu'il triompha, s'il nous reſtoit quelque monument sûr de ce Triomphe. La République n'étoit pas ſuffiſamment dédommagée de la perte que Mummius avoit ſoufferte dans ſon premier combat, par les avantages qu'il avoit remportés dans la ſuite. Tels furent les commencements de la nouvelle & longue guerre des Romains en Eſpagne. Par ce début, il eſt aiſé de juger, que les Luſitaniens & les Celtibériens ne furent pas des ennemis mépriſables. Pour les vaincre, les Ro-

habitoit le Territoire de *Niébla.*

a Cuniſtorgis, une des plus grandes & des plus puiſſantes villes de l'Eſpagne, étoit la Capitale des Cunéens. On conjecture qu'elle eſt la même que *Niébla.* Briet la place dans l'endroit où eſt à préſent *Couna*, dans le Diocéſe d'*Elvas.*

b Il paroît qu'*Ocilla* n'eſt point différente de celle que Ptolémée appelle *Ocellum.* C'étoit une ville de Galice, aſſés avancée dans les terres. Les uns conjecturent qu'elle fut ſituée dans l'endroit, où eſt un château nommé par les Eſpagnols *Otéro del Rey.* D'autres n'en font qu'une même ville avec *Modonedo.*

mains eurent besoin de toute leur valeur & de toute leur constance.

De Rome l'an 600.

Consuls. Q. Fulvius Nobilior, & T. Annius Luscus.

L'échec que le Consul Fulvius avoit reçû en Espagne, ne diminua point le respect qu'on avoit pour la République. Au Levant, Euménes dernier Roy de Pergame, avoit laissé un fils, dont le nom étoit Attalus. Pendant sa minorité, le Roy encore enfant, resta sous la Tutelle d'Attalus son oncle, Prince d'une probité égale à celle des plus vertueux Romains, dont il s'étoit fait l'imitateur. Dês que le véritable héritier du Thrône fut en âge de le gouverner, son Tuteur le fit partir pour Rome. C'étoit là que tous les Rois venoient rendre hommage de leurs Couronnes. Attalus y vint donc comme recevoir la sienne des mains du Sénat. Il y fut introduit avec tous les honneurs dûs à sa personne & à son rang. Il y demanda l'amitié de la République, & la continuation de ce droit d'hospitalité, que son pere Euménes avoit si réligieusement conservé avec le Peuple Romain. Rome reconnut avec plaisir le fils d'Euménes pour Roy de Pergame, renouvella avec luy les anciens traités; & aprês l'avoir comblé de caresses & d'honneurs, le laissa repartir pour ses Etats. Un Prince, considéré à Rome, & déclaré l'ami de la République, fut reçu dans les villes de Gréce, par où il passa, avec de grandes démonstrations de joye.

Polyb. in legat. n. 140.

Démétrius Soter, Roy de Syrie, fit à peu prês une démarche semblable, auprês du Peuple Romain. Il avoit un fils nommé Démétrius, comme luy. Persuadé que ce jeune Prince seroit un jour traversé dans la succession du Thrône, s'il ne s'étoit

Idem. ibid.

De Rome l'an 600.
Consuls. Q. FULVIUS NOBILIOR, & T. ANNIUS LUSCUS.

fait reconnoître par le Sénat Romain, Soter jugea qu'il devoit arracher de son sein ce cher fils, & l'envoyer à Rome, pour y être élevé. Les anciens mécontentements contre le Syrien, qui s'étoit échappé de Rome, pour se mette en possession d'un Sceptre, que la République ne luy avoit pas mis à la main, se réveillérent à la vûë de son fils. On le reçut froidement dans la Capitale du monde. On ne lui fit nul appareil, & à peine le reconnut-on pour le fils d'un Roy. Ces procédés glacérent les Gouverneurs du jeune Prince. A peine l'eurent-ils montré aux Romains, qu'ils le firent partir pour la Syrie. Rome à son tour fut offensée de l'évasion du fils, presqu'aussi subite que l'avoit été celle de son pere. Elle s'en vengea sur l'heure. *a* Héraclides, l'un des plus grands Seigneurs de Syrie, étoit à Rome depuis quelques mois. Irrité contre Démétrius, il s'étoit secrettement échappé de sa Cour, & il avoit avec luy une matiére toute préparée pour exciter un grand embrasement en Syrie. C'étoit un Prince & une Princesse, qu'on disoit enfants d'Antiochus Epiphanes, dernier Roy de Syrie, & qui selon toutes les apparences l'é-

a Héraclides, soutenu de la protection du Sénat, ne pensa plus qu'à lever des troupes de toutes parts. Il sçut engager dans le parti d'Aléxandre, les Rois d'Egypte, de Pergame, & de Cappadoce. Grand nombre de Seigneurs Syriens se joignirent à luy. Il se rendit donc en diligence à Ephése, d'où il se mit en marche contre Démétrius, à la tête d'une armée formidable. Au reste, il est croyable, que cet Héraclide fut celui-là même, qu'Antiochus le Grand avoit député à Rome, dês l'an cinq cents soixante-trois, sous le Consulat de Lucius Scipion l'Asiatique. Neuf ans aprês, il fit encore les fonctions d'Ambassadeur, avec Méléagre & Sosiphanes, auprês du Sénat Romain, vers l'an cinq cents soixante & douze, au sujet de la Cælésyrie, dont Ptolémée, & Antiochus Epiphanes se disputoient la possession.

toient

De Rome l'an 600
Consuls.
Q. FULVIUS NOBILIOR, & T. ANNIUS LUSCUS.

toient en effet. Heraclides n'attendoit que le moment favorable de produire au Sénat ces deux rejettons d'un Roy, que la République avoit considéré de son vivant. Il saisit donc l'instant qu'on étoit mécontent à Rome de l'évasion soudaine du jeune Démétrius. Il demanda audience pour c Ale-

a Les Historiens profanes n'ont parlé d'Aléxandre Roy de Syrie, que comme d'un imposteur. Selon Justin, c'étoit un homme de basse extraction, que Ptolomée Philométor Roy d'Egypte, Attalus Roy de Pergame, & Ariarathe Roy de Cappadoce, suscitérent contre Démétrius leur ennemi. Ce fourbe, dit le même Auteur, pour couvrir la honte de sa naissance, changea son nom de Pompalus, ou de Pompanus, en celuy d'Aléxandre, & se donna pour le fils d'Antiochus Epiphanes. Appuyé de toutes les forces de l'Orient, il osa prendre le titre de Roy, au préjudice de l'héritier légitime. Polybe, & après luy Sulpice Sévere, & Eusebe, dans sa Chronique, le réprésentent comme un homme vil, qui se para d'un grand nom, pour venir plus sûrement à bout de ses desseins. De Lyre & Adrichomius se sont mépris, lorsqu'ils ont dit, que cet Usurpateur étoit fils d'Antiochus Eupator. Il est certain, que ce dernier Prince mourut à l'âge de douze ans au plus, & qu'il ne laissa point de postérité. D'ailleurs, le témoignage de l'Historien sacré, qui reconnoît Aléxandre pour l'un des enfans d'Antiochus Epiphanes, forme une preuve décisive contre le récit de ces deux Auteurs. Il n'est pas moins faux que ce prétendu Avanturier ait eu pour pere, un nommé *Bala*, comme l'assure un des Interprêtes d'Eusebe. C'étoit le nom de sa mere, si l'on en croit Appien. Quoy qu'il en soit, Aléxandre, pour assurer sa domination dans la Syrie, épousa Cléopatre, fille de Ptolomée Philométor Roy d'Egypte, en présence du grand Pontife Jonathas Machabée. Mais enfin, devenu odieux & méprisable à ses Peuples, par l'excès de ses débauches, il perdit la Couronne & la vie, après un regne de cinq ans & demi ou environ. Aléxandre avoit un ennemi redoutable, dans la personne de Démétrius Nicanor, fils de Démétrius Soter. Ce Prince dépouillé de ses Etats, profita des nouvelles divisions, qui survinrent entre le Roy de Syrie & le Roy d'Egypte, pour remonter sur le Thrône de ses peres. Ptolomée se déclara contre l'Usurpateur, lui enleva Cléopatre, pour la donner à son Rival, & joignit ses forces avec celles de Démétrius. Aléxandre contraint de céder aux puissants efforts des deux armées réünies, s'enfuit en Arabie. Abandonné de tout le monde, il fut trahi par un des Seigneurs du Païs, nommé Zebet, selon les uns, ou Diocles, selon d'autres. Ce perfide luy coupa la tête, & la fit porter aux Vainqueurs.

De Rome l'an 600.
Consuls.
Q. FULVIUS NOBILIOR, & T. ANNIUS LUSCUS.

xandre & pour Laodice, c'est ainsi qu'on nommoit le Prince & la Princesse. Aprês l'avoir obtenuë Héraclides parla pour eux en ces termes.

Le Sénat voit à ses piés deux illustres Séleucides, pitoyables reste d'une famille désolée. Antiochus leur pere se rendit digne icy de votre protection, & mérita en Asie de porter le nom glorieux d'Epiphanes, ou d'Illustre. L'esprit martial qu'il avoit puisé chés-vous, le rendit formidable à ses voisins; mais il sçut le contraindre par sagesse, & le soumettre à vos ordres. Il respecta la République jusques dans ses Ambassadeurs, & une seule de leurs paroles luy fit interrompre le cours d'une victoire certaine. Ce Monarque si digne de perpetuer à jamais le bonheur de la Syrie, & d'y entretenir sans interruption la soumission dûë à la ville maîtresse du monde, n'a laissé en mourant que trois enfants, qu'il a plû au destin de rendre successivement malheureux. L'aîné encore en bas âge, a succombé avec son Tuteur, sous les coups de Démétrius, ce fugitif de Rome, ce rebelle à vos loix, ce Tyran d'un Peuple qui vous est allié. Vous le sçavés, Peres Conscripts, & mes plaintes n'ajouteront rien à la persuasion publique. Vous avés-même manifesté vos sentiments, par la réception que vous avés faite au jeune Démétrius. Vous n'avés pas jugês digne de votre éducation, le fils d'un usurpateur, & vous avés craint de former pour le Thrône un sujet destiné à y perpétuer l'injustice. Cependant vous ignoriés alors, Peres Conscripts, que deux restes de la race d'Antiochus Epiphanes survivoient encore à leur pere, & à Eupator leur frere cruellement assassiné. Paroissés illustres enfants d'un des Héros de l'Asie. Je ne vous ai tirés de

la misére & de l'oppression, que pour vous présenter devant le Tribunal de l'équité, & de la puissance Romaine. Faites entendre vous-même, vos demandes, & comptés sur une protection aussi favorable que votre cause est juste.

De Rome l'an 600.
Consuls.
Q. Fulvius Nobilior, & T. Annius Luscus.

Alexandre en effet fit entendre sa voix. Il étoit alors dans un âge à faire valoir ses droits, à la tête d'une armée. *Je ne vous demande*, dit-il aux Sénateurs, *que la grace de vous ressouvenir du Roy Antiochus mon pere. Si sa conduite a pû vous être agréable, vous pouvés compter sur la soumission de son fils. Aidés-le de votre protection, & soyés surs de sa gratitude. Je l'ai puisée dans le sang dont je suis sorti. Si vous ne m'honorés pas de votre alliance, permettés-moy du moins de retourner en mon païs.* Grand nombre de Romains regardérent cet événement, comme une de ces fictions, que les Poëtes produisent sur la scéne. Polybe luy-même, qui pour lors étoit à Rome, mais mécontent de la République, & du nombre de ces Seigneurs d'Achaïe qu'on en avoit relegués, crut que cet apparition de deux enfants d'Antiochus étoit une fable, ménagée par les intrigues d'Héraclides, pour plaire au Peuple Romain. On fut bien surpris néanmoins d'apprendre l'Arrêt que le Sénat porta en faveur d'Alexandre, & de Laodice. En voicy les propres termes. *Aprês avoir examiné la Requête d'Alexandre, & de Laodice, enfants du Roy de Syrie Antiochus Epiphanes, l'ami & l'allié du Peuple Romain, nous permettons au fils de rentrer dans les droits de son pere, & nous voulons que nos alliés l'aident à reconquérir ses Etats.* En vain quelques

App. in Syr. Polyb. n. citato & Florus in Epit. Liviana.

De Rome l'an 600.

Consuls. Q. FULVIUS NOBILIOR, & T. ANNIUS LUSCUS.

Macb. l. 1. c. 10. & Jos. l. 13. c. 3. & 8.

Auteurs prophanes ont prétendu, que cet Arrêt du Sénat avoit été dicté par la politique, ou par la passion du Sénat Romain, puisqu'Alexandre n'étoit point fils d'Antiochus. Ces Ecrivains n'ont été que les copistes de Polybe, à qui sa mauvaise humeur contre Rome avoit fait hazarder ce trait de satyre. Il est incontestable par un témoignage plus sûr, que celuy de ce fameux Historien, qu'Aléxandre eut Antiochus Epiphanes pour pere. Les livres sacrés sont sur cela des garants infaillibles. Ils reconnoissent Alexandre pour fils d'Antiochus, & Jonathas, ce Pontife si vertueux de la Nation sainte, préféra son alliance à celle de Démétrius. Nous ne disconviendrons pas qu'Alexandre ne vint au monde que d'une concubine d'Antiochus nommé Bala; mais alors un fils, quoique né hors du mariage, n'étoit pas exclus en tous lieux, de la succession paternelle, au défaut d'enfants légitimes. Ainsi le Decret du Sénat Romain n'eut rien d'aussi injuste, que l'a publié Polybe. L'interêt de la République contribua peut-être à le faire dicter. Rome ne fut pas fachée de donner à Démétrius un rival au Thrône, dans la Syrie. De son côté la Judée en profita. Jonathas suivit l'impression que Rome avoit donnée aux Nations du Levant. En prenant le parti d'Aléxandre, il prit le parti du plus fort, & en favorisant sa victoire il procura au Peuple Juif une liberté parfaite, & un aggrandissement considerable. Revenons aux guerres de la République en Espagne.

Tit. Liv. in Epitome.

On fut si confus à Rome, du désastre arrivé à Fulvius dans la Celtibérie, qu'on rechercha sérieuse-

ment la cause du soulévement des Espagnols. On trouva que leur mécontentement avoit sa source dans l'avarice des Préteurs, qui les avoient gouvernés. Leur administration fut donc éxaminée à la rigueur, & les coupables furent taxés à de grosses amendes. Après quoy Rome ne songea plus qu'à élire de nouveaux Consuls. Annius présida aux Comices du Champ de Mars, où l'on éleva au Consulat a M. Claudius Marcellus, & L. Valerius Flaccus. Il est croyable, que le premier ne fut mis pour la troisiême fois, à la premiere place, que dans l'espérance qu'il remédieroit aux maux de l'Espagne. Nous avons lieu de présumer que cette Province luy fut assignée d'autorité, préférablement à son Collégue. Quoy qu'il en soit, il est certain qu'on joignit au Consul Marcellus un Préteur, nommé Atilius Serranus. La Commission de celuy-cy fut, de commander l'armée Romaine dans l'Espagne Ultérieure.

De Rome l'an 601.

Consuls.
M. CLAUDIUS MARCELLUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

Tandis que Marcellus préparoit tout pour son départ, & qu'on levoit pour luy dans Rome huit mille hommes de pié, & cinq cens chevaux, Aléxandre se montroit à la Syrie, avec une armée formidable. Elle étoit composée des secours qu'il avoit reçus des Rois de Pergame, de Cappadoce & d'Egypte, à la sollicitation des Romains. Le fils d'Antiochus s'étoit dêja rendu maître de b Ptolémaïs,

a Cicéron parle avec éloge du Consul Marcellus, dans son Plaidoyer contre Lucius Pison, & dans le Livre deuxième de la Divination. Après avoir été élevé trois fois au Consulat, il fit naufrage sur mer, & fut enseveli sous les eaux.

b Ptolémaïs, ville maritime de la Phénicie, confinoit avec la Palestine. Elle fut autrefois le réfuge des Rois de Jérusalem, après la perte de la sainte Cité. Aujour-

De Rome l'an 601.
Consuls.
M. CLAUDIUS MARCELLUS, & L. VALERIUS FLACCUS.
T. Liv. in Epit.

en Phénicie. Jonathas, ce fidéle Allié de Rome, avoit engagé la Nation Juive au parti d'Aléxandre, & les Peuples de la Syrie se donnoient en foule au nouveau Roy, lorsque Démetrius quitta la retraite, où l'amour de l'indolence & de la volupté l'avoit confiné. Il fit attention alors à la main d'où partoient les coups qu'on luy portoit. Rome luy suscitoit un Rival. Il tâcha d'appaiser son Sénat, & luy fit le sacrifice d'un fourbe, nommé Andriscus, qui se disoit fils de Persês, & qui poursuivoit à la Cour de Syrie, son rétablissement sur le Thrône paternel, en Macédoine. Démétrius envoya ce Roy de Théâtre à Rome, d'où Andriscus s'échappa dans la suite, pour venir troubler l'Etat Républicain, que la Macédoine avoit embrassé, sous la protection des Romains. Démétrius fit plus. Il s'efforça de détacher Jonathas du parti d'Aléxandre, & luy fit les offres les plus séduisantes. Les Romains & les Juifs restérent attachés au fils d'Antiochus. Ce Prince ne tarda pas à livrer la bataille au Roy de Syrie, mit son armée en déroute, & fit perdre la vie & le Royaume à Démétrius dans le combat. Ce fut ainsi qu'Aléxandre monta sur le Thrône des Syriens, par la protection de Rome, & de ses Alliés dans l'Orient.

Mach. l. 1. c. 10.

Ces succês en Syrie en firent espérer d'autres dans les Espagnes, sous la conduite du Consul Marcellus, & du Préteur Atilius. Ils arrivérent au

d'huy elle est presque entiérement ruinée ; & cette ville, une des plus rénommées de l'Orient, n'est plus qu'un misérable Bourg. Elle est connuë dans l'Histoire des Croisades sous le nom de Saint-Jean-d'Acre.

De Rome l'an 601.

Consuls.
M. CLAUDIUS MARCELLUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

App. in Iberic.

lieu de leur département ; l'un dans l'Espagne Citérieure, avec son armée Consulaire ; l'autre dans l'Espagne Ultérieure, pour continuer la guerre contre les Lusitaniens. Les Espagnols avoient remporté l'année derniére des avantages considérables, surtout contre le Consul Fulvius, dont l'armée maltraitée en campagne, avoit été réduite à passer misérablement l'hyver dans un camp. Fiers de leurs succês passés, les Rebelles en espéroient de nouveaux sur le nouveau Consul, qu'on leur envoyoit. Ils luy dressérent des embuscades, que Marcellus, vieux guerrier, sçut éluder. Sans avoir reçu d'échec sur sa route, il vint camper devant Ocilis, qui l'année précédente s'étoit donnée à l'ennemi. La seule présence du Général Romain suffit pour intimider des traîtres. Ils se rendirent à discrétion. Marcellus usa modérément de son avantage, & n'égala pas la peine des habitants à leur faute. Il se contenta d'éxiger d'eux [a] trente talents, & de les contraindre à luy donner des ôtages. Un traitement si doux, invita les [b] Nergobriges à implorer la clémence du Consul. Ils luy envoyérent demander. s'il étoit possible de se réconcilier à leur tour avec Rome, & à quelles conditions ils rentreroient dans son amitié. Marcellus ne leur en imposa point d'autre, que

a Il faut compter les trente talents sur le pié de trente mille écus, ou de quatre-vingt-dix mille livres, à raison de mille écus par talent.

b *Nergobriga*, appellée aussi *Nertobriga*, & selon Ptolémée, *Virtobriga*, étoit située dans la Catalogne, entre Catalayud & Taragone. C'est la position que luy donne les Géographes anciens & modernes. La Béturie, Province de l'Andalousie, avoit aussi une ville du même nom, à peu prês vers l'endroit où est aujourd'huy *Fréxénal*.

De Rome l'an 601.
Consuls. M. CLAUDIUS MARCELLUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

de fournir à son armée cent de leurs Cavaliers. C'étoit la fleur de la Noblesse du Païs, & ils devoient être autant d'ôtages de la fidélité des Nergobriges. Cependant ces perfides Cavaliers trompérent l'attente du Consul. Ils se comportérent en ennemis, & se jettérent sur les bagages des Romains. On accourt, on les enveloppe, on s'en saisit, & on les interroge. *Nous ignorions*, dirent-ils, *les conventions du Consul avec nos Chefs.* L'excuse fut jugée mauvaise, & toute la Nation parut complice de l'hostilité des cent ôtages. L'armée Romaine se répandit dans toute la Contrée, la pilla, la saccagea, & le butin fut pour le Soldat. Ce ne fut pas assês. Marcellus assiégea la Capitale, qui donnoit son nom à tout le Païs. Nergobrix fut effraïée de voir une armée Consulaire autour de ses remparts. Les machines de guerre, & la bréche que le bélier commençoit à faire à la muraille, firent prendre de plus salutaires conseils à ces Rebelles. Ils députérent au Général Romain un de leurs Officiers, vêtu d'une peau de loup, pour demander la paix. C'étoit chez eux la coûtume de se présenter sous cette sorte d'habillement, lorsqu'ils vouloient traiter avec l'ennemi, comme parmi les autres Nations, de montrer le caducée, ou une branche d'olivier.

Polyb. in legat. n. 141.

Marcellus avoit ses vûës. Il songeoit à établir en Lusitanie une paix générale, pour pouvoir triompher à son retour, en qualité de Pacificateur. Pour venir à bout de calmer la Nation entiére, le Consul ne promit la paix aux Nergobriges, qu'à condition que toute la Contrée rebelle mettroit bas les armes, à leur éxemple. La proposition fut acceptée,

il

Consuls. M. CLAUDIUS MARCELLUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

il ne resta plus que de la faire ratifier par le Sénat Romain. Ainsi, les Espagnols firent partir des Députés pour Rome ; mais sur-tout, de la Nation des Arévaques, dont les mutineries avoient le plus éclaté. Se joignirent à eux les Ambassadeurs des deux Cantons amis des Romains ; c'est-à-dire, de la Nation des [a] Belles, & des [b] Tithes. Des Envoyés de Marcellus, instruits par ce Consul, accompagnérent l'Ambassade.

Les Espagnols de diverses Nations allérent faire à Rome différents personnages. Ils furent différemment reçus. On permit aux Belles & aux Tithes de prendre des logements dans la ville. C'étoit de fideles Alliés, & d'anciens amis de la République. Pour les Arévaques, on leur défendit de loger même dans les fauxbourgs. Le Sénat leur assigna un lieu au-delà du Tibre, où ils séjourneroient sous des tentes, jusqu'à ce qu'il plût aux Peres Conscripts de leur donner audience. Enfin, le jour arriva de traiter l'affaire des Espagnols. Les Belles & les Tithes furent introduits, les premiers, dans l'Assemblée. Ces Peuples avoient encore dans les maniéres quelques restes de barbarie ; mais on leur trouva un grand fond de bon sens, dans l'exposé qu'ils firent de

a Appien nous parle des Belles de maniére à nous faire juger, que ces Peuples faisoient partie, & comme une branche de la Nation des Arévaques. Cet Historien les place aux environs d'*Osma*. Ortélius leur donne pour ville principale, celle de Ségéda, différente d'une autre du même nom, qui ressortissoit de cette Contrée de la Bétique, qu'on appelle l'Estramadoure Castillane.

b Les anciens Géographes ne nous en ont pas dit assés, pour nous faire connoître au juste la situation des Tithes. Le recit d'Appien nous fait conjecturer, que ces Peuples habitoient un Canton des Arévaques, aux environs de Numance.

De Rome l'an 601.
Consuls. M. CLAUDIUS MARCELLUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

leur affaire : *Les divers Cantons de notre Espagne, dirent-ils, sont partagés entre deux partis, qui la divisent, & qui la troublent. Les uns tiennent encore pour la Confédération Romaine, & restent soûmis aux Loix que Gracchus leur imposa. Les autres ont sécoüé le joug de la République, & traitent en ennemis leurs voisins qui lui demeurent attachés. Vos armes ont affoibli ces derniers, sans les avoir domptés. La crainte & la nécessité les obligent à souhaiter une paix passagére, bien résolus de l'enfraindre, sitôt que les grosses armées Consulaires auront quitté notre Continent. Nous abandonnerez-vous à la merci de nos ennemis & des vôtres? Quels reproches & quelles hostilités n'aurons-nous pas à soûtenir, pour avoir persévéré dans votre alliance! On vous traitera comme d'indignes Citoyens, comme des traîtres à la Patrie. De-là, qu'arrivera-t-il? Les Contrées qui vous furent autrefois fidéles, destituées de votre appui, seront aisément entraînées par le torrent des séditions, & vous perdrés l'Espagne, pour avoir trop ménagé une poignée de factieux. Continués donc, Peres Conscripts, de laisser vos Légions dans nos climats, & d'y envoyer, tous les ans, un Consul pour les commander. Ne vous fiés pas aux apparences d'une paix masquée. Les Arévaques, & les autres Rebelles, ne vous seront soûmis, que quand la force des châtiments les aura contraints à n'oser plus lever la tête.*

Un discours si sensé justifia auprès du Sénat la conduite, que Fulvius avoit gardée l'année derniére. Le Consul n'avoit voulu entendre les propositions des Arévaques, que quand il les auroit entiérement désarmés, & qu'ils se seroient rendus à discrétion à la République. C'étoit là ce qui luy avoit attiré

Consuls. M. CLAUDIUS MARCELLUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

quelques désastres ; mais Marcellus venoit de les réparer, par le bonheur de ses armes. Tous les esprits des Sénateurs étoient donc disposés à traiter les Rebelles d'Espagne à la rigueur, lorsqu'on admit les Arévaques au Sénat. La contenance seule de ces fiers Espagnols, fit mal juger de leur sincérité à demander la paix. Ils mêlerent dans leur discours des rodomontades & des ménaces. D'abord ils affectérent quelque espéce d'humiliation ; mais ils n'attribuérent les échecs qu'ils avoient reçus, qu'à l'inconstance de la Fortune, qui abbaisse & qui releve quand il luy plaît. Ils osérent même insinuer, qu'à tout prendre, ils avoient eu de l'avantage, dans les divers combats qu'ils avoient livrés aux Romains. *Cependant*, ajoûtérent-ils, *si Rome juge à propos de nous imposer quelque peine légére, nous nous y soumettrons ; mais à condition qu'on nous rétablira sur le pié de l'ancienne Conféderation, que Tiberius Gracchus a établie dans les Espagnes.* Ces hauteurs ne convenoient point à des Suppliants, & rendirent leur bonne foy suspecte. Ainsi le Sénat ne prit de parti, que quand il eut entendu les Envoyés de Marcellus.

Les Peres Conscripts pénétrérent aisément les intentions du Consul. Ils comprirent qu'il n'avoit été si facile à accorder le paix aux Celtibériens, à des conditions peu onéreuses, que pour se donner le relief d'avoir pacifié l'Espagne, avant la fin de son année, & que pour venir ensuite triompher à Rome. Ils en jugérent par les efforts que firent ses Députés, pour fléchir l'Assemblée en faveur des Arévaques. Sur ces connoissances, le Sénat ne crut pas

De Rome l'an 601.
Consuls. M. CLAUDIUS MARCELLUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

devoir prononcer un Arrêt définitif. On assura seulement les Parties, que Marcellus leur déclareroit, sur les lieux, les volontés du Sénat; mais sous main on fit dire aux Officiers Généraux du Consul, dont on se défioit, de continuer la guerre à outrance, contre les Arévaques. Dès lors Rome forma le dessein d'envoyer incessamment un successeur à Marcellus. A l'égard du Préteur Attilius, il avoit fait une campagne heureuse dans la Lusitanie. Après avoir réduit sous l'obéïssance Romaine la ville [a] d'Oxthrace, l'une des principales de la Contrée, il avoit tourné ses armes contre le Païs des Vettons, y avoit forcé bien des villes, & il avoit conduit son armée en de bons quartiers. Le Consul, de son côté, passoit l'hyver à [b] Corduba, qui n'étoit alors

Strabo.

a Appien est le seul qui ait fait mention de la ville d'Oxthrace. On ignore le lieu de sa position. C'est un des mystéres de l'ancienne Géographie.

b *Corduba*, connuë aujourd'hui sous le nom de Cordouë, a toûjours passé pour une des plus considérables villes d'Espagne. Elle est située dans l'ancienne Bétique, sur les bords du Fleuve Betis, qu'on appelle aujourd'huy le Guadalquivir. Sigonius s'est persuadé, que Marcellus, Consul de cette année de Rome six cents un, avoit fait construire cette ville. Mais il falloit bien que *Corduba* fut dêja bâtie, puisque ce Général Romain y conduisit ses troupes en quartier d'hyver, selon la narration de Polybe. Il est vray que Strabon au Livre troisiéme, donne lieu de croire, qu'en effet elle fut fondée par Marcellus. Mais, ou bien, cet ancien Géographe a eu en vûë un autre Marcellus, plus ancien que celui dont il s'agit ici; ou il a voulu dire seulement, qu'une Colonie de Romains s'y établit alors sous les auspices du Consul. C'est ce que semble insinuer le même Auteur, quand il dit, qu'elle fut la premiére des villes d'Espagne, qui eût eu le titre de Colonie Romaine. Il ajoûte, que plusieurs Citoyens de Rome, dès qu'elle fut construite, y fixérent leur demeure. Ils furent apparemment attirés par la fertilité du terroir. Le Jésuite Mariana, dans le second Livre de son Histoire d'Espagne, prend un milieu, pour accorder le texte de Polybe avec celuy de Strabon. Il rapporte la fondation de Cordouë, à l'année de Rome cinq cents quatre-vingt-quatre. Marcellus gouver-

qu'un village, & qui, si l'on en croit un célébre Auteur, devint une grande ville, par les soins de Marcellus. Du reste, ses projets de pacification s'évanoüirent, & l'Espagne fut ménacée d'une guerre plus cruelle que jamais.

De Rome l'an 601.

Consuls. M. CLAUDIUS MARCELLUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

Tit. Liv. in Epitome.

Cependant le feu de la guerre commençoit à s'allumer dans l'Afrique. Carthage, sans cesse fatiguée par les invasions de Massinissa, & par les injustices de la République Romaine, qui jugeoit toûjours à l'avantage du Roy, forma un dessein hardi, qui fut la premiére cause de sa ruine. On résolut dans le Sénat Carthaginois, de faire prendre les armes à celuy des deux Rois Numides, qui occupoit le Thrône de Syphax son grand pere. Celuy-cy prit des engagements avec Carthage, & conduisit une grosse armée sur la frontiére des Etats, qui reconnoissoient Massinissa pour Souverain. Archobarzanes, plein de l'esprit de Syphax, dont il étoit petit-fils, vint en personne à la tête de ses troupes, & ménaça les Provinces du Roy son voisin. Rome ne fut pas long-temps sans en être avertie. La démarche d'Archobarzanes fut annoncée au Sénat, & sur le seul préjugé, presque tous les Peres Conscripts la regardérent comme une contravention aux Traités faits entre Rome, Carthage, & les deux Rois de Numidie. Nul d'entre eux ne devoit prendre les armes, que du consente-

noit alors l'Espagne entiére, en qualité de Préteur. Cependant, Silius Italicus parle de Cordouë, comme d'une ville qui subsistoit dêja du temps d'Annibal. Si cela est ainsi, il faut prendre le parti de dire, que Marcellus n'en fut pas le Fondateur, mais seulement le Restaurateur, soit qu'il eût contribué à sa décoration, soit qu'il lui eût obtenu le droit de Bourgeoisie Romaine.

De Rome l'an 601.

Consuls. M. CLAUDIUS MARCELLUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

ment de la République dominante. Aussi Caton eut beau jeu, pour développer la haine, qu'il conservoit depuis long-temps contre les Carthaginois. *C'est plus contre Rome*, dit-il, *que contre Massinissa, que cet appareil de guerre vient d'être formé. Le Roy de Numidie n'en est que le prétexte. L'Italie en est le but. De-là, ce nombre prodigieux de galéres que j'ay vûës dans les Ports de Carthage. Négliger mes avis, s'est négliger la gloire & la sureté de Rome.* Quelque autorité qu'eût Caton dans la République, celle de Scipion Nasica l'égaloit au moins, ou la surpassoit même. On venoit d'élever ce sage Romain à la dignité de Souverain Pontife. Il crut entrevoir dans le discours de Caton encore plus d'animosité, que de crainte bien fondée. Il conclut donc à ne précipiter point la guerre, mais à faire encore une députation à Carthage, pour y observer, sans passion, l'état des affaires. Il paroît qu'on défera plus à la modération de Nasica, qu'à l'ardeur de Caton. Peut-être que la guerre qu'on avoit resoluë contre l'Espagne suspendit celle, que dans un autre temps on n'auroit pas balancé de porter en Afrique. Quoy qu'il en soit, ce même Nasica, qui avoit persuadé l'Ambassade, fut nommé Ambassadeur, & partit pour Carthage. Introduit au Sénat Carthaginois, avec tout le respect qu'on avoit pour sa personne, & toute la reconnoissance qu'on devoit à ses bienfaits, Nasica harangua avec toute la liberté qu'il étoit en droit de prendre, dans une République vaincuë, soûmise & tributaire. Il reprocha sans ménagement, au Sénat & au Peuple Carthaginois, la licence qu'ils avoient prise d'assembler tant de vais-

Zonaras, l. 9.

ſeaux, & de faire prendre les armes au Roy Archobarzanes, ſans le congé des Romains. *C'eſt une infraction des Traités*, ajouta-t-il, *que Rome auroit déja vengée, ſi vous n'aviés trouvé dans moy un défenſeur & un appui.*

De Rome l'an 601.

Conſuls. M. CLAUDIUS MARCELLUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

Le Sénat Carthaginois s'excuſa ſur la néceſſité qui n'a point de loy, ſur les hoſtilités continuelles de Maſſiniſſa, & ſur le peu d'égard qu'on avoit à Rome pour ſa République, dans tous ſes démêlés. Icy parut le bon eſprit, & la modération du ſage Naſica. De luy-même, il s'offrit de négocier auprès de Maſſiniſſa, la reſtitution du terrain conteſté, qui faiſoit toute la querelle. Le Roy de Numidie auroit-il pû rien refuſer aux inſtances d'un Romain auſſi accrédité, que l'étoit l'Ambaſſadeur? Il déféra à ſes priéres, ou plûtôt il plia ſous ſes ordres. Tout étoit fini, & Carthage étoit ſauvée, ſi les intrigues d'un ſéditieux Carthaginois n'euſſent aidé la Fortune à précipiter ſa Patrie dans le plus grand des malheurs. Ce pernicieux Citoyen étoit un nommé Giſgon, homme en place, & en faveur auprès du Peuple. Ce malheureux fit entendre ſa voix dans la Place des Aſſemblées, & remua ſi bien la Populace, qu'elle auroit fait violence à Naſica luy-même, ſi la fuite ne l'eût dérobé à la fureur de ces inſenſés. Giſgon porta encore ſa rage plus loin. Dans le Sénat de Carthage, il s'étoit trouvé environ quarante perſonnes aſſés ſenſées pour approuver la paix, que Naſica alloit traiter avec Maſſiniſſa. Giſgon les fit paſſer dans l'eſprit de la Commune, pour des Partiſans du Roy de Numidie, les fit condamner à un banniſſement perpétuel, & fit promettre au Peuple

Tit. Liv. in Epitome.

App. in Punic.

De Rome l'an 601. Consuls. M. CLAUDIUS MARCELLUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

par serment, qu'il ne recevroit jamais ces éxilés, dans la ville, & même qu'il ne souffriroit point, qu'on luy parlât de leur rétablissement. Ainsi, ces victimes de la fureur populaire n'eurent plus d'autre refuge, qu'auprès de Massinissa. Sans cesse les éxilés le presserent de porter la guerre dans leur Patrie. Il paroît qu'Archobarzanes fut touché de la déférence de Massinissa, pour les souhaits de Nasica, & qu'il congédia ses troupes.

A Rome, le retour de Nasica, & les insultes qu'il avoit reçuës en Afrique, firent de tristes impressions sur les Sénateurs. Rien ne suspendit la vengeance de la fiére République, que la guerre dêja annoncée en Espagne, aux Celtibériens. Caton fut charmé de voir Nasica convenir luy-même, que Carthage méritoit d'être renversée. Cependant, la joye de Caton fut bien troublée, par la douleur qu'il ressentit de la mort du Préteur Porcius, son fils du premier lit. Il l'avoit toûjours tendrement aimé, [a] & n'avoit rien négligé pour son éducation. Un Historien dit, que Caton étoit si pauvre, [b] qu'il ne fit nul appareil pour les funérailles de Porcius. Il est croyable, qu'il faut plûtôt attribuer cette épargne à la Philosophie, ou à l'avarice du pere, qu'à son indigence. On sçait que Caton le Censeur amassa de grands biens, par le trafic [c] &

Florus. Plut. in Catone. & Cicero.

a Voyez ce que nous avons remarqué dans le volume onziéme sur l'éducation que Caton donnoit à son fils.

b Cet Historien, c'est Florus. En cela il est contredit par tous les Auteurs de l'Antiquité. Cicéron même, le Panégyriste de Caton, dans le Traité de la Vieillesse, ne désavouë pas que ce Censeur si rigide possédoit de grands biens. Le témoignage de Plutarque est encore plus décisif.

c Il n'y a point d'industrie qu'il

par

De Rome l'an 601.
Consuls.
M. CLAUDIUS MARCELLUS, & L. VALERIUS FLACCUS.

par des usures. Du moins, il n'épargna pas les discours de morale sur cette mort, qui l'affligeoit. *Faut-il*, *helas* ! s'écrioit-il, *que je sois obligé de conduire au bucher le corps d'un fils, qui auroit dû m'y faire transporter moy-même ! Dans peu, mon cher Caton, je vous suivrai ! Votre ame n'a fait que me précéder de quelques jours dans ce lieux délicieux, où nous nous rejoindrons, pour n'être plus séparés. Cette espérance est la seule consolation qui me soutienne.* Cependant, il restoit encore à Caton le Censeur, un fils du second lit, nommé [a] Caton Salonius, qui fut la tige, d'où le

n'employât, dit ce dernier Auteur, pour grossir ses revenus. Pauvre, avant qu'il parvînt aux Dignités de la République ; il se vantoit de trouver dans le labourage, & dans son œconomie, un fond inépuisable. Dans la suite il rédoubla d'attention pour accumuler de grandes richesses. A son gré, la culture de ses campagnes, n'étoit pas une voye assès sûre, ni assès courte pour s'enrichir. Il ne s'en fit plus qu'un amusement agréable. Tous ses soins se bornerent à acquérir des étangs, des terres, où se trouvoient des sources d'eaux minérales, des bois, des pâturages. Il ne négligea rien pour les faire valoir, par les manufactures qu'il y avoit établies. Les sommes considérables qu'il en retiroit chaque année, lui faisoient un ample revenu, qui ne fut point sujet à l'intempérie des saisons, ou comme il s'exprimoit quelquefois, *qui étoit à couvert de la colére même de Jupiter*. C'est dans la vûë de se faire, à peu de frais, une fortune immense, qu'il eut recours à d'indignes artifices. L'usure la plus décriée parmi les gens d'honneur, fut celle *des vaisseaux* ; c'est ainsi qu'on l'appelloit à Rome. Caton n'eut pas honte de recourir à un moyen condamné par les Loix. Il prêtoit de l'argent à un certain nombre de Marchands, à condition qu'ils formeroient entr'eux une Société, pour équiper des navires. Outre que ces Négocians s'obligeoient de lui rendre les sommes dont ils lui étoient redevables, ils s'engageoient encore de partager avec luy tous les profits qu'ils pourroient récuëillir de leur commerce. Et afin d'assurer davantage la part du gain qui devoit lui revenir, il confioit le soin de ses intérêts à un nommé Quintion son Affranchi, qui s'embarquoit avec les Commerçants. Dans le Christianisme, on est devenu moins scrupuleux sur cet article, que les anciens Romains, élevés dans la licence du Paganisme.

a Pline nous apprend au quatorzième chapitre du Livre septiême, que Caton eut son second fils, surnommé *Salonius*, à l'âge

De Rome l'an 602.

Consuls. L. Licinius Lucullus, & A. Postumius Albinus.

célébre Caton d'Utique, prendra naissance dans la suite des temps.

Au temps marqué, le Peuple Romain fut convoqué dans le Champ de Mars, pour se donner de nouveaux Magistrats. On ne vit point de Consul présider à ces Comices. Celuy qui restoit en Italie, venoit de mourir sur la fin de son année. Par l'absence donc de Marcellus resté en Espagne, & de Valerius, que la mort avoit enlevé, Rome étoit tombée dans l'interregne. Celuy des cinq qu'on avoit chargé du soin de la République, qui se trouva pour lors en fonction, présida à l'Assemblée. On y éleva au Consulat, L. Licinius Lucullus, & A. Postumius Albinus. Sulpicius Galba fut choisi Préteur, pour aller gouverner l'Espagne Ultérieure; car on réservoit à l'un des deux nouveaux Consuls la Commission d'aller continuer la guerre dans l'Espagne Citérieure, malgré la paix que Marcellus s'étoit promis d'y conclure. L'Espagne en effet paroissoit alors le seul objet qui dût occuper l'attention de la République. Pour y terminer dans l'année suivante une guerre importune, qui mettoit obstacle à celle qu'on vouloit faire en Afrique. On donna ordre aux Consuls de faire incessamment des levées, pour en composer de nouvelles Légions. Ce fut alors qu'on sentit la difficulté de faire des enrôlements pour l'Espagne. Nul des Citoyens de Rome

Polyb. in legat. n. 141. App. in Iberic. & Tit. Liv. in Epitome.

de quatre-vingts ans accomplis. L'aîné qu'il avoit eu du premier lit, porta le surnom de Licinianus, qui passa dans la branche dont il étoit la tige. Ce surnom, nous donne lieu de conjecturer, que la premiére femme de Caton s'appelloit *Licinia*. C'est ainsi que Salonia sa seconde femme, fonda le surnom de *Salonius*, qui fut affecté au cadet.

ne voulut s'engager à y passer, ni en qualité d'Officier, ni comme simple Soldat. *L'Espagne*, disoit-on, *est une terre meurtriére, qui dépeuple Rome. Combien d'hommes nous a-t-elle dévorés? C'est un gouffre d'où l'on ne sort plus. Marcellus avoit bien raison de faire la paix avec elle, pour épargner le sang Romain. Pourquoy le Sénat n'a-t-il pas déferé à ses souhaits? Veut-il que nous périssions tous, l'un aprês l'autre, par le glaive des Espagnols?* Le souffle des Soldats, que Fulvius avoit ramenés de l'Espagne l'année précédente, allumoit ces murmures, ils peignoient vivement les maux qu'ils avoient soufferts durant leur campagne, & les rigueurs d'un hyver passé sous des tentes, dans une effroïable disette. Enfin, l'aversion pour le voyage d'Espagne crut à un point, qu'à entendre parler les plus vieux Romains, la République n'avoit point vû de résistance semblable. Par malheur les [a] Tribuns du Peuple se prêtoient aux plaintes des mutins. Ils authorisoient ceux qui refusoient de prendre parti dans les troupes. Les plus braves guerriers de la République protestérent qu'ils ne suivroient pas le Consul, à qui l'Espagne tomberoit en partage, quand bien même on leur offriroit les emplois de Lieutenants Généraux, ou de Tribuns Légionnaires. Pour la jeunesse Romaine, on

a Sur la foi de Cicéron, dans sa troisiême Philippique, on rapporte assès communément à l'année cinq cents un, la promulgation de la Loy Scatinia. On l'attribuë à un Scatinius, Tribun du Peuple. En vertu de cette Loy, les personnes convaincuës de s'être livrées, ou d'avoir sollicité au crime, qui attira le feu du ciel sur des Peuples débordés, étoient condamnés à une amende de dix mille deniers Romains, ou de cinq mille livres de notre monnoye. Punition légére, pour une débauche si monstrueuse. Il est croyable, que la Loy avoit décerné une peine afflictive contre ceux qui étoient insolvables.

De Rome l'an 602.

Consuls. L. LICINIUS LUCULLUS, & A. POSTUMIUS ALBINUS.

avoit beau la citer, pour se faire inscrire, nul ne se présentoit. La multitude des réfractaires étoit trop grande, pour tenter d'en faire le châtiment. D'ailleurs, la protection des Plébéïens, les mettoit à couvert. Ceux-ci allérent, jusqu'à faire conduire en prison les deux Consuls, parce qu'ils vouloient ne faire grace à personne. A la vérité, les plus sages étoient surpris de l'imprudence des Tribuns, c'étoit le terme dont ils se servoient, & de l'obstination du Peuple. *Qu'est devenuë*, disoient-ils, *cette ardeur des Romains à venir prêter les serments militaires.* Elle étoit changée en une revolte manifeste. Quel moyen de la faire cesser?

Le Sénat & les Consuls étoient dans l'embarras, lorsque l'amour de la Patrie suscita un Romain, âgé seulement de trente-trois ans, qui les en tira. Celuy-cy étoit ce Scipion Æmilianus, qui fils de Paul Emile, étoit passé par adoption dans la maison Cornélia, qui par-là étoit devenu le petit-fils du grand Scipion l'Africain. Son âge n'avoit pû encore luy permettre d'avoir part aux grands Emplois, ou Civils ou Militaires. Il ne s'étoit guére fait connoître jusques-là, que par les noms des familles, dont il étoit sorti, & où il étoit entré, & par une sagesse supérieure à celle, qu'on a d'ordinaire dans la jeunesse. Un jour donc que le Peuple étoit assemblé pour les enrôlements, il demanda permission de parler, & fit entendre ces paroles. *Jusqu'icy, mon âge, & le respect que je vous dois, Romains, m'a fermé la bouche dans vos Assemblées. Aujourd'huy qu'il s'agit plus de persuader par des exemples que par des paroles, j'ose monter sur la Tribune. Je viens m'offrir*

aux Chefs de la République, dans les pressants besoins de la Patrie. Qu'ils disposent de moy à leur gré. J'iray sans peine payer de mes services en Espagne, dans quelque degré de la Milice qu'on veüille me recevoir. J'abandonne volontiers un intérêt pressant, pour ouvrir la route de l'Espagne à la jeunesse, qui craint de s'y engager. J'étois invité d'aller l'an prochain terminer en Macédoine des differends, dont j'aurois tiré quelque avantage. L'Espagne aura la préférence, c'est à l'Espagne que je me consacre. Fils de Paul Emile, & petit-fils du grand Scipion, je n'ai appris ni de l'un ni de l'autre à redouter les périls, ou à déférer plus à mon utilité propre, qu'au bien public. J'entrerai donc avec joye dans une carriére, que les Scipions mes ancêtres ont rougie de leur sang, & qu'ils ont marquée par leurs victoires. Sur le modéle de mon ayeul, j'accepterai, je briguerai même, d'aller servir dans une Région, qui fait peur à tant d'autres. Non, non, nous ne trouverons point en Espagne, comme le grand Scipion, trois armées Carthaginoises à combattre, & trois célébres Généraux à défaire. On nous grossit ici les dangers de l'entreprise, & l'on nous présente des phantômes pour des réalités. Je sçai que des hommes timides ont répandu la terreur à Rome. Brave jeunesse, je ne vous reconnois plus! Vos peres n'apprébendérent pas toutes les forces de Carthage, réünies dans la seule Espagne. Auriez-vous dégéneré de leur vertu? Quoy! une poignée de barbares révoltés vous fait trembler? Suivez tant qu'il vous plaira les lâches sentiments qu'on vous inspire. Pour moi, je cours où la gloire, où mes Chefs, où le bien public, où les inclinations du Sénat m'appellent.

De Rome l'an 602.
Consuls.
L. LICINIUS LUCULLUS, & A. POSTUMIUS ALBINUS.

Ce discours eut son effet. D'abord les Consuls

De Rome l'an 602.
Consuls.
L. LICINIUS LUCULLUS, & A. POSTUMIUS ALBINUS.

& les Chefs de la ville, coururent embrasser Æmilianus ; car c'est ainsi que nous l'appellerons dans la suite. Ils crurent dês-lors voir revivre en luy Paul Emile, & le grand Africain. Ils ne se trompérent pas. Dês qu'il eut donné cette premiére preuve de sa vertu, il marcha dans les routes de l'honneur, d'un si grand pas, qu'on peut douter, s'il n'égala pas, ou s'il ne surpassa pas son pere, & son grand pere. A l'éxemple d'Æmilianus, on vit des gens de toutes les sortes ranimer leur ancienne vertu. Il y eut parmi les vieux Officiers, & parmi le Peuple même, de l'empressement, ou à briguer les Emplois Militaires, ou à se faire inscrire sur la Liste des enrôlements. Ce fut alors que les Consuls tirérent au sort leurs départements. L'Espagne échut à Lucullus, & la Gaule Cisalpine à Postumius. Cependant, pour ménager les esprits encore ébranlés, les deux Chefs ne voulurent pas se choisir eux-mêmes leurs Officiers & leurs Légions. Contre l'ordinaire, le sort décida des Lieutenants Généraux, des Tribuns, & des Soldats, qui suivroient Lucullus en Espagne, & de ceux qui resteroient en Italie, avec Postumius. Il n'y eut que le seul Æmilianus qui fut réservé pour l'Espagne. Il s'y étoit dévoüé par un engagement public. Les uns disent, que Lucullus le choisit pour un de ses Lieutenants Généraux. Les autres assurent, qu'eu égard à son âge, Æmilianus ne servit qu'en qualité de Tribun Légionnaire. Nous allons voir le jeune Héros commencer sa course avec une distinction peu commune, effacer la gloire de son Général, & rapporter à Rome une réputation, qui s'accrut toûjours,

& qui le rendit l'admiration de ſon ſiécle.

De Rome l'an 602.

Conſuls. L. Licinius Lucullus, & A. Postumius Albinus.

Lorſque Lucullus, & le Préteur Sulpicius Galba, eurent pris terre dans les Ports d'Eſpagne, les deux Généraux ſe firent inſtruire de l'état des affaires, dans la Province Citérieure, & dans la Province Ultérieure. Ils apprirent que Marcellus d'un côté, & qu'Attilius Serranus de l'autre, avoient entiérement pacifié, l'un la Celtibérie, l'autre la Luſitanie. En effet, tout le temps que Marcellus avoit ſéjourné en Eſpagne, ſoit comme Conſul, ſoit comme Proconſul, juſqu'à l'arrivée d'un ſucceſſeur, il n'avoit eu en tête que de réconcilier avec Rome toutes les Nations révoltées.

App. in Iberic.

Il eſt vrai que le Sénat avoit envoyé des ordres à Marcellus de continuer la guerre contre les Celtibériens, & de la préférer à une paix ſimulée. Ces ordres avoient été mal obſervés. Durant tout ſon Généralat, Marcellus n'avoit viſé qu'à faire aux Celtibériens des conditions avantageuſes, pour les engager à poſer les armes. Tout récemment encore ce Général Romain avoit eu de longs entretiens avec les Ambaſſadeurs, que la Celtibérie avoit députée à Rome, & qui y avoient été ſi mal reçus. Enfin, il étoit venu à bout de leur perſuader qu'à la longue, leur révolte deviendroit funeſte à eux-mêmes, ou à leurs enfants ; qu'ils ne pouvoient prendre de meilleur parti, que d'accepter les conditions qu'il leur propoſoit, & qu'à ſon retour à Rome, il trouveroit au Sénat aſſés de crédit pour les luy faire agréer. Son plan étoit d'accorder aux Celtibériens une entiére amniſtie, de leur procurer une liberté parfaite, & d'éxiger d'eux ſeulement quelques ſommes

De Rome l'an 602.
Consuls.
L. LICINIUS LUCULLUS, & A. POSTUMIUS ALBINUS.

d'argent, pour dédommager sa République des frais de la guerre.

Cependant Numance, ville orguëilleuse, tenoit encore pour la guerre, & ne pouvoit se résoudre à quitter les armes. Un Chef de réputation, nommé Litenno, animoit les Numantins, & les soûtenoit dans la révolte. Marcellus s'étoit approché de la ville. Il s'étoit campé à cinq stades de-là. Pour lors la garnison avoit hazardé une sortie; mais repoussée, elle étoit rentrée dans ses murs avec perte. C'étoit-là l'instant que Litenno avoit pris, pour demander une conférence au Général Romain. Dans l'entrevûë, on avoit conclu, que les Arévaques payeroient trois cents talents de tribut aux Romains; ce qui prouve, que ces Peuples étoient opulents, malgré la stérilité de leur terroir. Numance avoit donné des ôtages à Marcellus, & Marcellus avoit accordé aux Rébelles de Celtibérie, la liberté & l'amitié des Romains. Après quoy, il étoit parti pour Rome, plein d'espérance d'obtenir le Triomphe. On dit qu'il périt en mer, vers les côtes d'Afrique, sans doute dans la traversée depuis l'Espagne. Pour la Lusitanie, le Préteur Attilius l'avoit aussi abandonnée, parce qu'il la croyoit tranquille, & s'étoit retiré en quartier d'hyver.

Cicer. in Pisone.

Ces nouvelles surprirent Lucullus & Sulpicius, après leur débarquement. Le Préteur alla toûjours prendre possession de sa Province, & la gouverner. Pour le Consul, il se trouva parfaitement désœuvré. La Commission qu'il avoit reçuë du Sénat portoit, qu'il feroit la guerre aux Celtibériens; & à son arrivée, il les trouvoit pacifiés par son prédécesseur.

De Rome l'an 602.

Consuls. L. LICINIUS LUCULLUS, & A. POSTUMIUS ALBINUS.

App. in Iberic.

cesseur. Il ne luy convenoit plus d'aller détruire l'ouvrage de Marcellus, & de décrier sa République, par l'infraction d'un Traité si récent. Il songea donc à se faire de l'occupation ailleurs que dans le Païs des Arévaques. Lucullus assés bon Général, étoit entreprenant & audacieux. Intéressé d'ailleurs jusqu'à l'excès, il faisoit moins la guerre pour la réputation qui suit la victoire, que pour l'émolument que donne la dépoüille des vaincus. Ainsi, pour n'être pas oisif durant une année de Consulat, qu'il vouloit mettre à profit, il alla chercher des ennemis à combattre en des recoins de l'Espagne, jusqu'alors presque inconnus aux Romains, ou du moins, qui n'avoient eu nul rapport à eux. Sans ordre, & de sa tête, il résolut de porter la guerre chez les [a] Turdules, & chez les [b] Cantabres. Ces Provinces n'avoient point été entamées, & pro-

a Le Païs des Turdules s'étendoit à l'Orient & à l'Occident, depuis le Port Mnesthée, aujourd'huy le Port Sainte-Marie, jusqu'au-delà du Guadalquivir, un peu au-dessous de Cordouë. Il s'avançoit dans le milieu des terres, presque à l'extrémité de la Bétique, le long des montagnes de Moréne, appellées aujourd'huy *la Sierra Moréna.* Nous avons parlé plus d'une fois de ces Peuples dans les volumes précédents.

b Les Cantabres occupoient autrefois la Biscaye, le Guipuscoa, une partie des Asturies, de la Santillane, & du Royaume de Leon. Ainsi, il n'est pas vrai, comme quelques-uns l'ont crû, que les seuls Biscayens ayent été les Cantabres d'autrefois. Mariana parle d'une ville de Cantabrie, qui fut autrefois la Capitale de la Contrée. Il la place sur une colline assés élevée, qui commande les rives de l'Ebre, au-delà de *Logrogno*, & de *Viana.* Le lieu de sa situation s'appelle encore aujourd'huy Cantabrie, selon le même Historien. Saint Euloge Martyr, fait mention d'une Riviére, qu'il nomme *Cantaber.* Quelques Géographes le prennent pour l'Ebre, ou l'Ega, qui reçoit la petite riviére d'Arragon. D'autres prétendent que cette derniére est la même que le *Cantaber.* Au reste, Cantabrie fut détruite sous le regne de Leovigilde. Elle avoit alors le titre de ville Episcopale.

De Rome l'an 602.
Consuls.
L. LICINIUS LUCULLUS, & A. POSTUMIUS ALBINUS.

mettoient un ample butin à l'avare Consul. Pour y arriver, il falloit traverser le Païs des [a] Vaccéens. Il passe donc le Tage, & vient camper devant [b] Cauca, ville des Vaccéens, tout prêt d'en former le siége. Des ennemis inattendus, & qu'on ne s'étoit attirés par aucune hostilité, effraïérent les habitants. Ils envoyérent demander au Général Romain, par quelle offense ils avoient mérité son indignation. Un prétexte frivole tint lieu de raison à un homme avide de gain & de pillage. *Vous avez été en guerre avec les Carpétans*, dit-il aux Députés, *c'est de leur querelle que je me suis chargé. Je viens en tirer raison.* Sur ces réponses les Caucéens prirent le parti de se défendre, & de soutenir les attaques de l'armée Consulaire. Souvent ils firent sortir des partis qui vinrent tomber sur les Soldats Romains, tandis qu'ils alloient couper du bois dans les forêts voisines. La maniére de combattre propre de ces Espagnols, étoit de lancer le trait en voltigeant; mais autant qu'ils étoient habiles dans cette espéce d'escarmouche, autant étoient-ils peu éxercés à se battre de pié ferme. Lors donc qu'il fallut soutenir une action générale, ils dardérent leurs javelines avec une promptitude & un succês étonnant, puis ils reprirent le chemin de leurs remparts. Leur retraite ne fut pas heureuse. Les Romains suivirent en queuë ces fuïards, épuisés de traits, & de fati-

a Une partie du Royaume de Leon, en-deça & en-delà du *Duero*, & une portion de la vieille Castille, étoient occupées par les Vaccéens. Nous avons parlé ailleurs de ces Peuples.

b La ville de *Cauca*, ou de *Caucia*, retient encore son même nom dans la vieille Castille, entre Ségovie & Valladolid.

gues. Avant que de rentrer dans la Place, les Caucéens laissérent trois mille de leurs combattants sur la place. Cet échec les découragea, & fit changer leur résistance, en d'humbles soumissions. Ils sortirent donc de leur ville, portant à la main des branches d'olivier, & se jettérent aux piés de Lucullus. Le Consul leur demanda cent talents, & des ôtages. Il fut obéi. Mais à peine les Caucéens eurent ils éxécuté ces ordres, quelque injustes, & quelque rigoureux qu'ils fussent, que le Consul leur fit de nouvelles demandes. *Point de quartier*, leur dit-il, *que vous n'ayez accepté une garnison Romaine dans vos murs.* La nécessité rendit encore une fois dociles ces infortunés habitants d'une ville, à qui Rome n'avoit rien à reprocher. Ils admirent deux mille Légionnaires dans leurs murailles. Quelle perfidie! des Barbares auroient-ils rien osé de plus cruel? Dês que les Romains furent en possession de Cauca, ils en ouvrirent les portes à leur armée. Le Consul y entra, & fit faire main-basse sur tous les habitants, sans distinction d'âge, ni de séxe. Le carnage fut effroïable. De vingt mille Caucéens, presque tous périrent, & il s'en échappa três-peu. Enfin, la ville fut pillée, & Lucullus y trouva de quoy satisfaire son avarice.

De Rome l'an 602.

Consuls. L. LICINIUS LUCULLUS, & A. POSTUMIUS ALBINUS.

La terreur, & l'infamie du Romain se répandirent ensemble dans toute la Contrée. Les Espagnols abandonnérent leurs Bourgades, mirent le feu à leurs maisons, ruinérent tout ce qu'ils ne purent emporter, & se retirérent dans des lieux inaccessibles, ou dans les villes les mieux fortifiées. Ainsi, l'armée Consulaire traversa un vaste desert, avant

De Rome l'an 602.

Consuls. L. Licinius Lucullus, & A. Postumius Albinus.

que d'arriver à [a] Intercatie. C'étoit encore une ville du Païs des Vaccéens. Comme on y attendoit l'ennemi, toutes les Milices du Païs s'y étoient rassemblées au nombre de vingt-deux mille hommes. L'armée Espagnole égaloit celle des Romains, par le nombre des Combattans; mais l'amour du pillage animoit l'ardeur du Consul. Tout luy paroissoit possible, lorsqu'il trouvoit lieu de s'enrichir. Il envoya donc sommer les Intercatiens de se donner à luy. L'éxemple de Cauca étoit trop récent & trop sensible, pour prendre confiance aux promesses d'un Général, décrié par sa mauvaise foi. Les Députés d'Intercatie osérent luy reprocher en face sa perfidie. *Nous avons eu le temps de vous connoître*, luy dirent-ils, *depuis votre entrée dans nos Régions. Cauca, pour son malheur, ne nous a que trop instruits.* La vérité de ces reproches ne servit qu'à irriter Lucullus. Il commença d'abord par saccager les environs d'Intercatie. Ensuite il fit des efforts pour attirer hors des murs la nombreuse armée d'Espagnols, qui s'étoit renfermée dans la ville. Souvent il présentoit la bataille à la garnison; mais sans hazarder d'action générale, elle se contentoit de sortir par détachements, pour escarmoucher. Les défis entre les braves des deux armées devinrent fréquents, & souvent des Cavaliers Espagnols provoquérent des Romains à des combats singuliers. Parmi ces

a La ville d'Intercatie s'appelloit aussi *Ingaltria* & *Imaria*, si l'on en croit André de Poza. Il prétend qu'elle étoit située près de Gironne, à peu de distance du Bourg de *Junquera*. Si cela est ainsi, l'Espagne avoit autrefois deux villes du même nom. Il est certain, que celle dont Appien fait ici mention, étoit placée dans la vieille Castille, entre Valladolid & Burgos.

Champions, un Vaccéen, d'une taille giganteſque, paroiſſoit d'ordinaire ſur l'arêne, défioit à grands cris, le plus hardi des Romains à ſe meſurer avec luy; & comme nul ne ſe préſentoit, il retournoit triomphant dans la ville, frappoit l'air de ſes armes luiſantes, & inſultoit à la lâcheté des Ennemis.

De Rome l'an 602.
Conſuls.
L. LICINIUS LUCULLUS, & A. POSTUMIUS ALBINUS.

Le jeune Æmilianus ſervoit alors dans l'armée du Conſul, en qualité de Tribun Légionnaire. Il avoit trop d'équité pour approuver l'injuſtice d'une guerre entrepriſe ſans ordre, dans un Païs, juſques-là tranquille, & les rapines de ſon Général; mais enfin, il n'étoit que ſubalterne. C'étoit à luy d'obéïr. Il ſe piqua d'honneur contre le fanfaron Eſpagnol, qui réïteroit ſans ceſſe ſes bravades, & demanda permiſſion de le combattre. La taille d'Æmilianus n'étoit pas des plus grandes; mais il étoit robuſte & agile. L'art & l'adreſſe ſuppléérent dans luy aux avantages du corps. Il ſe préſente à pié pour le combat, & terraſſe ſon adverſaire. Cette premiére action de valeur mit le jeune Romain en réputation, releva le courage de ſon parti, & déconcerta un peu les Vaccéens. Le ſiége continua, malgré la diſette des vivres, que l'armée Romaine commençoit à ſentir. Au défaut de tout autre aliment, on ne vivoit plus dans le camp du Conſul que de viandes de cerfs & de liévres, ſans ſel, ſans apprêt, & ſans pain. Les forêts & les campagnes étoient toutes remplies de ces animaux. De-là les maladies des Soldats, qui mouroient en grand nombre de la diſſenterie. De-là encore la négligence dans le ſervice. On ne poſoit plus que de foibles gardes aux environs du camp. Ce fut-là ce

Vell. Paterc. l. 1. c. 12.

App. in Illyricis.

De Rome l'an 602.
Consuls.
L. LICINIUS LUCULLUS, & A. POSTUMIUS ALBINUS.

qui causa une terreur panique dans l'armée Consulaire. Durant une nuit obscure, la Cavalerie Espagnole revint d'un fourage, qu'elle étoit allé faire. A son retour, elle trouva la circonvallation autour de la place achevée, & poussa de grands cris, pour se faire entendre à la garnison de la ville. On luy répondit de la place par d'autres cris. Ce tintamare, qu'on entendit du camp Romain, y jetta l'épouvante durant quelques heures. On craignit que les gardes avancées n'eussent été attaquées; mais l'alarme cessa dês que le soleil parut.

Le Consul n'étoit pas d'humeur à céder pour de légers obstacles. Il fit battre Intercatie avec une nouvelle furie. Les machines furent dressées autour de la place. Le Bélier fit bréche, tandis que les Romains, d'un autre côté, montoient à l'escalade. Ce fut alors qu'Æmilianus se signala. Il grimpa le premier sur la muraille, & si sa valeur eût été secondée, il auroit emporté la place. Les Assiégés firent une résistance si vive, & opposérent tant d'hommes aux Assiégeants, qu'il fallut céder, & descendre du rempart. L'action ne se mesura pas par le succês, mais par l'intrépidité d'Æmilianus. Il avoit obéi à des ordres imprudents, avec une valeur, qui l'avoit rendu recommandable, jusqu'aux ennemis-mêmes. Pour l'entreprise, elle fut désavantageuse aux Romains, & coûta cher au Consul. Au retour de l'escalade, grand nombre de Soldats, qui ne connoissoient pas assês le terrain, tombérent dans des cîternes, que les ennemis avoient creusées autour de leurs remparts, & y périrent. Cependant, les Intercatiens employérent toute la nuit à réparer

les bréches, & la ville parut en aussi bon état que jamais. Les attaques languirent du côté des Assiégeants. Ils étoient également consumés par la disette de vivres, & par les maladies. Aussi le Consul se seroit retiré avec honte, s'il n'eût apperçu dans la contenance des Assiégés, une langueur pareille à celle de ses troupes. La multitude des défenseurs avoit épuisé les vivres de la ville. On y manquoit de tout, & l'on n'avoit nulle ressource, pour se procurer des provisions. L'extrême nécessité des deux partis disposa le Consul à proposer des conditions favorables, & la garnison à vouloir les accepter. En effet, on parlementa. Les Députés de la place parurent au Conseil de guerre, dans le camp Romain. Alors le seul empêchement à conclure le Traité ne vint, de la part des Assiégés, que du peu de confiance qu'ils avoient aux paroles de Lucullus. Sa perfidie à l'égard des Caucéens leur revenoit sans cesse à l'esprit. Æmilianus, qui s'en apperçut, voulut bien se faire le garand de la capitulation. Avec cet air de sincérité, qui luy étoit naturelle, il protesta aux Envoyés, que les conditions seroient observées avec fidélité. Sur la garantie d'un subalterne, on passa par-dessus les défiances. Il fut reglé, qu'Intercatie fourniroit à l'armé Consulaire, de l'étoffe pour habiller six milles hommes; qu'elle envoyeroit au camp Romain certain nombre de moutons ou de chévres, & qu'elle donneroit des ôtages. Au grand regret de Lucullus, il ne fut mention ni d'or, ni d'argent. Quoyque l'Espagne en possedât par tout ailleurs, les Intercatiens méprisoient ces métaux, & n'en faisoient nul usa-

De Rome l'an 602.

Consuls. L. LICINIUS LUCULLUS, & A. POSTUMIUS ALBINUS.

De Rome l'an 602.

Consuls. L. Licinius Lucullus, & A. Postumius Albinus.

ge. Ainsi, l'armée du Consul ne fut que médiocrement satisfaite. Æmilianus en remporta tout l'honneur. Outre la réputation de valeur & de probité, qui le distinguérent jusques parmi les Barbares, son Général ne put luy refuser deux marques d'honneur qu'il avoit meritées. Lucullus luy accorda une couronne murale, & une couronne civique, l'une, pour être monté le premier sur la muraille d'Intercatie; l'autre, pour avoir couvert de son bouclier dans le combat un Citoyen Romain, qu'un Soldat ennemi alloit percer. La gloire du Tribun obscurcissoit celle du Consul. On ne peut dire si ce fût par jalousie, que Lucullus fit partir alors Æmilianus pour la Numidie, sous prétexte d'aller demander des Elephants au Roy Massinissa. Nous verrons bientôt, qu'en quelque lieu qu'un Héros se montre, il y brille avec distinction.

D'Intercatie l'armée Consulaire prit sa route vers Palentia. L'avare Consul s'imagina, que la prise de cette place pouvoit remplacer le peu de gain qu'il avoit fait au siége d'Intercatie. En effet, [a] Palentia passoit pour une ville riche, & quoyqu'elle fût censée du Païs des Vaccéens, elle abondoit en or & en argent. Ce fut là le principal attrait qui y attira le Consul. En vain ses amis luy conseillérent de porter ailleurs ses armes. *La ville est forte*, luy dit-on, *& de tous côtés les Milices Espagnoles se sont rassemblées pour la défendre.* La passion domi-

[a] Palentia conserve aujourd'huy son ancien nom. Elle ressortit du Royaume de Leon. La riviére appellée autrefois *Pisoraca*, & aujourd'huy *Pulserga*, arrose son territoire. De-là elle se jette dans le *Duero*.

nante

nante de Lucullus l'emporta sur les remontrances de son conseil. Il ne fit d'attention qu'au profit immense qu'il esperoit tirer du pillage de la ville. Il va donc se présenter devant la place, & fait camper son armée aux environs. Dans ce siége il sentit toute la honte de son injustice & de son obstination. Autour de la place, les Palantins avoient disposé des escadrons de Cavalerie légere, qui ravageoient le Païs, & qui venoient fondre sur les convois de vivres, qu'on transportoit au camp Romain. Par-là, l'armée du Consul fut réduite à une si grande misére, qu'il ne fut plus possible de subsister, dans une Contrée ravagée. La retraite même du Romain ne fut pas tranquille. Les Palantins le suivirent en queuë, jusqu'au Fleuve [a] Durius, & ne cessérent de le harceler, qu'il ne l'eût passé. De-là, Lucullus alla prendre des quartier d'hyver dans le Païs des Turdetans, d'où son inquiétude le tira bientôt pour la Lusitanie.

En effet le Préteur Sulpicius Galba faisoit chés les Lusitaniens, une campagne aussi honteuse que le Consul Lucullus, chés les Vaccéens. Quoyque son prédécesseur eût laissé à Sulpicius sa province presque pacifiée, cependant celui-cy trouva des raisons d'y recommencer la guerre. Les Lusitaniens s'étoient répandus chés des Peuples alliés de Rome, & les tenoient blocqués. Cette nouvelle irrita Galba, lorsqu'il étoit encore en marche, pour venir prendre possession de sa province. Avec le renfort de troupes qu'il conduisoit, il se hâta de

[a] Nous avons parlé ailleurs du Fleuve *Durius*, autrement le *Duero*, un des plus grands Fleuves d'Espagne.

De Rome l'an 602.
Consuls.
L. LICINIUS LUCULLUS, & A. POSTUMIUS ALBINUS.

joindre l'ennemi, & marcha jour & nuit ſans donner de relache à ſon armée. En vingt-quatre heures il fit faire [a] cinquante ſtades à ſes ſoldats, & les conduiſit tout haraſſés en préſence de l'ennemi. L'occaſion parut trop belle aux révoltés, pour refuſer le combat. Cependant tout fatigués qu'étoient les Romains, tandis qu'il ne s'agit que de ſoutenir le choc, ils ſe trouvérent aſsês de vigueur pour repouſſer l'ennemi, & pour le combattre dans ſa retraite. Enfin les forces manquérent aux victorieux, & la fatigue contraignit les uns à reprendre haleine, tandis que les autres pourſuivoient les fuyards pêle-mêle, & ſans garder de rang. Delà, l'entiére défaite de ces Manipules ſéparés, qui venoient de vaincre lorſqu'ils étoient réünis. Galba prit la fuite à ſon tour, & ſe réfugia dans une ville nommée [b] Carmélis, aprês avoir laiſſé ſept mille de ſes Romains étendus ſur la place. La reſſource du Préteur fut dans les troupes alliées. Du reſte de ſes ſoldats, & des Eſpagnols de ſon parti, il compoſa une armée de vingt mille hommes, qu'il mit en quartier d'hyver, dans le païs des [c] Cunéens.

Lucullus cependant ne joüiſſoit du repos qu'à

a A ce compte, la marche ne fut au plus que de deux lieuës & demie, ou de ſept mille deux cents cinquante pas géométriques.

b On ne connoît dans l'ancienne Luſitanie, aucune ville qui ait porté le nom de Carmélis. Appien eſt le ſeul qui en ait parlé. Quelques-uns la prennent pour *Carmona*, ville ſituée ſur les bords du Bétis, entre Seville & Cordouë.

c Les Cunéens occupoient un Canton de l'Andalouſie, entre le *Guadalquivir* & le *Guadiana*, en tirant vers le Portugal, à peu prês aux environs de *Niébla*. On conjecture que la ville de Cuniſtorgis dont nous avons dêja parlé, étoit la Capitale de ces Peuples.

regret, chés les Turdétans où il s'étoit retiré. Le voiſinage de la Luſitanie, & le progrês des Luſitaniens aprês la défaite de Galba, l'animoient ſans ceſſe à réprimer l'audace de ces Peuples, & à porter le ravage & la déſolation dans leur païs. Il commença d'abord par envoyer contr'eux des détachements capables d'arrêter leurs courſes. Ses Lieutenants Généraux furent heureux dans le premier combat qu'ils livrérent aux Luſitaniens. Ils s'étoient trop approchés de la [a] Turdétanie. Les Romains leur tuérent quatre mille hommes. La ſeconde action fut moins ſanglante; mais elle déconcerta les rebelles. Il en périt quinze cents aux environs de Gades. Enſuite le Conſul entra luy-même dans le païs Luſitanien, & contenta l'avidité qu'il avoit pour le pillage.

De Rome l'an 602.
Conſuls.
L. LICINIUS LUCULLUS, & A. POSTUMIUS ALBINUS.

Le Préteur ſe ſervit de la diverſion que faiſoit le Conſul, pour ſatisfaire tout à la fois ſa vengeance & ſon avarice. Galba étoit auſſi intéreſſé que Lucullus, & le ſurpaſſoit en cruauté. Quels monſtres de Généraux Rome avoit-elle alors en Eſpagne! Galba pénétra dans la Luſitanie, y mit tout à feu & à ſang, & ſe raſſaſia des dépoüilles & du ſang de ces malheureux Peuples. L'horreur qu'il répandit dans toute la contrée, obligea enfin les habitants à ſouhaiter la paix. Ils députérent

[a] Les Turdétans poſſédoient ce Païs de l'Andalouſie, qui eſt compris entre le Fleuve Guadiane, & le Guadalquivir. Dans la ſuite les environs de Tervel en Arragon, furent habités par des Peuples du même nom, ſoit que ce Canton eût été conquis par les Turdétans d'Andalouſie, ſoit que ceux-cy euſſent établi une Colonie dans cette même Contrée. Nous avons fait connoître cette Nation dans les tomes précédents.

De Rome l'an 602.
Consuls.
L. LICINIUS LUCULLUS, & A. POSTUMIUS ALBINUS.

donc à Galba, pour luy demander que Rome les reçût aux mêmes conditions, que le Préteur Atilius leur avoit accordée l'année derniére. Il est vray que les Lusitaniens les avoient méprisées, ces conditions, & qu'ils avoient repris les armes aprês le départ d'Atilius. Mais une légéreté devoit-elle être punie par la plus insigne perfidie ? Galba reçut les Lusitaniens avec des démonstrations d'amitié. *Je suis bien persuadé*, leur dit-il, *que la nécessité a plus contribué à votre révolte, que la malice ou la haine du nom Romain. Vous habités une région stérile, qui ne fournit pas à vos besoins. Delà l'empressement que vous avés eu d'envahir les terres de vos voisins nos alliés. Vous êtes devenus nos ennemis, sans vouloir l'être. Remédions pour l'avenir aux maux, où la disette vous a jettés. Il n'est pas en mon pouvoir de vous transporter tous dans une contrée fertile, pour vous y établir dans l'abondance. Du moins partagés-vous en trois peuplades. Ainsi séparés, vous cultiverés différents territoires où vous vivrés à l'aise.*

Ces credules Lusitaniens furent assés duppes, pour se laisser transplanter, & pour se désunir. Chaque tiers des habitants passa en de nouvelles colonies, y transporta ses effets & s'y fixa. Le Préteur avoit eu soin de mettre un grand intervalle, entre les trois habitations. Rien n'étoit plus naturel que de laisser vivre en paix des rebelles, qu'on avoit mis hors d'état de nuire en les divisant. Ils attendirent tranquillement dans le lieu de leur partage, que Galba vînt distribuer par familles, le terrain dont ils les avoit mis en possession. Le Préteur parut en effet ; mais à main armée, d'abord

dans la peuplade la plus voisine, & ensuite dans les deux autres. Il ordonna à ceux de la premiére, de luy remettre leurs armes, qui leur étoient devenues inutiles, depuis la pacification. Ensuite il les environna de barricades, fit entrer ses soldats dans l'enclos, & les massacra presque tous. Le Préteur éxerça successivement la même cruauté dans les deux autres colonies. Ceux qui ne perdirent pas la vie furent vendus au profit de l'avare Préteur. Les uns disent que dans ces trois boucheries, trente mille Lusitaniens perdirent la vie. D'autres en réduisent le nombre à neuf mille. D'ordinaire la Providence recompensoit la vertu des Romains, par des prospérités temporelles, lorsqu'ils s'en rendoient dignes. Pour lors elle sçut punir l'éxécrable perfidie du Préteur Sulpicius Galba. Du carnage de ces infortunés, elle permit qu'il échappât un jeune homme d'une valeur singuliére, & dont les armes devinrent fatale à la République. Ce fut le fameux Viriathe, qui fatigua long-tems les Romains en Espagne, qui leur fit périr plus de monde que Galba n'en avoit sacrifié à sa fureur, qui remplit leurs Généraux de confusion, & qui égalla par ses exploits, ceux des Héros de Rome. Nous l'admirerons dans la suite à la tête des armées de son païs, & nous reconnoîtrons dans lui le doigt du Dieu vengeur. Après les procédés si déraisonnables du Consul Lucullus, & du Préteur Galba dans les Espagnes, il est étonnant que le premier ne fût ni accusé ni condamné au Sénat, ou devant le Peuple. Les Romains par leurs préventions contre les Espagnols, autho-

De Rome l'an 602.

Consuls.
L. LICINIUS LUCULLUS, & A. POSTUMIUS ALBINUS.

De Rome l'an 602.
Consuls.
L. LICINIUS LUCULLUS, & A. POSTUMIUS ALBINUS.
App. in Punicis.

risoient en quelque sorte l'injustice de leurs Généraux. Aussi ne serons-nous pas étonnés de voir la révolte se perpétuer dans leur païs.

La seule attente d'une guerre prochaine en Afrique, auroit dû déterminer Rome à traiter les Espagnols avec plus de ménagements, ou même à les calmer. En effet il revenoit de divers côtés au Sénat, que tout se préparoit à Carthage pour se déclarer ouvertement contre Rome. Gulussa, fils du Roy de Numidie arrivé depuis peu en Italie, confirmoit les bruits qui couroient. Il remplissoit la ville & le Sénat d'alarmes, & tantôt par des soupçons, tantôt par des plaintes bien fondées, il rendoit aux Romains le nom Carthaginois odieux. *Je suis allé moi-même à Carthage*, disoit-il, *avec mon frere Micipsa, pour y demander le retour de ceux que le Peuple entrainé par des factions en avoit éxilés. Ces hommes que Carthage a rejettés de son sein, sont les amis de Rome & de Massinissa mon pere. Leur fidélité pour nous leur a attiré l'indignation populaire. Jugés par-là de l'affection des Carthaginois pour votre République. A l'égard de mon frere & de moy, le Chef de la Nation Carthaginoise n'a pas même daigné nous entendre. Il nous a refusé l'entrée de la capitale. Nous nous retirions avec honte, lorsqu'un Annibal surnommé Samnis, sorti d'une embuscade qu'il nous avoit préparée, est venu fondre tout à coup sur nous, a tué quelques gens de notre escorte, & nous a contraints de nous séparer. Traiter ainsi les amis de Rome, insulter à ses plus fidéles alliés, est-ce conserver les sentiments que des vaincus & des tributaires doivent avoir pour elle ?*

De Rome l'an 602.
Confuls.
L. LICINIUS LUCULLUS, & A.POSTUMIUS ALBINUS.

Ces paroles prononcées devant les Peres Confcripts, partagérent les opinions. Caton, toûjours l'ennemi implacable des Carthaginois, réïtéra ce qu'il avoit fi fouvent à la bouche, *point de fécurité pour Rome, qu'elle n'ait renverfé Carthage.* Scipion Nafica fut encore icy d'un avis contraire. Ce n'eft pas que ce grand homme n'eût été perfonnellement offenfé en Afrique. Mais les reffentiments même de Nafica fervoient les Carthaginois. Il fe faifoit un fcrupule d'écouter trop fon cœur, & par un excês de probité, il craignoit que l'animofité n'eût quelque part à fa délibération. Il pancha donc vers la clémence. *Nous ne devons déclarer la guerre à Carthage*, dit-il, *qu'aprês nous être parfaitement affurés de fes mauvais deffeins. Sur de fimples foupçons, ou fur des rapports incertains, opprimerons-nous une floriffante Nation, qui nous a difputé la gloire des armes? Un excês de précaution dégénére fouvent en injuftice! Prenons garde de nous déshonorer, en faifant croire à l'Univers que nous avons trop appréhendé Carthage.* Ce fentiment fut fuivi. Rome avant que de conclure la guerre, fit partir dix Députés, qu'elle chargea d'obferver la conduite des Carthaginois, de vifiter leurs ports, & de s'informer fur les lieux, des préparatifs qu'ils faifoient fur mer & fur terre.

Les Députés ne tardérent pas à venir rendre compte de leurs commiffions. Auffi du premier coup d'œil, il leur fut aifé d'appercevoir que Carthage tramoit le deffein de porter la guerre ailleurs, que dans le continent d'Afrique. Sa flotte étoit nombreufe, & bien équippée, & fes troupes de

De Rome l'an 602.
Consuls. L. LICINIUS LUCULLUS, & A. POSTUMIUS ALBINUS.

terre composoient une formidable armée. A ce seul récit les Sénateurs frémirent. Gulussa de son côté joignit ses déclarations au rapport des Députés. Ainsi Caton par son éloquence alloit emporter tous les suffrages, s'il n'eût pas eu pour contradicteur ce même Nasica, qui le surpassoit en crédit & en réputation de vertu. L'un étoit plus sincérement Philosophe, l'autre affectoit davantage de le paroître. A travers le masque dont Caton se couvroit, on appercevoit la vivacité de ses passions. Nasica sembloit n'en avoir jamais senti, ou les avoit soumises à la raison. Celui-cy étoit plus sçavant Jurisconsulte, celuy-là plus éloquent Orateur. Aussi Caton s'étoit attiré grand nombre d'ennemis, par la violence de ses accusations, & Nasica par les sages conseils, qu'il donnoit gratuitement à tous ceux qui le consultoient, avoit mérité le surnom de *Corculum*. Tous les cœurs étoient pour luy. L'un & l'autre de ces deux grands hommes avoient servi la République avec gloire dans les armées ; mais Caton avec une valeur plus impétueuse, & Nasica par une conduite plus temperée, & aussi efficace. Sur le retour de l'âge ils étoient ensemble les deux mobiles, qui donnoient le branle à toutes les résolutions du Sénat.

Dans cette derniére délibération sur Carthage, Nasica fut encore supérieur à Caton. Il suspendit par son authorité l'Arrêt qu'on alloit prononcer contre la capitale de l'Afrique. *Il faut tout éprouver*, dit-il, *avant que d'en venir à de rigoureuses extrémités. Carthage il est vrai, s'est renduë coupable, par l'infraction des traités ; mais sa faute est-elle sans*

retour

retour ? N'eſt-il pas de la magnanimité Romaine, de luy tracer la voye du repentir ? Ordonnons aux Carthaginois de brûler leur flotte, & de congédier leurs troupes. Nous formerons alors nos déciſions ſur leur ſoumiſſion, ou ſur leur déſobéïſſance. La modération toûjours conſtante de Naſica fut applaudie de nouveau, & tous les Sénateurs déférérent à ſon avis. Rome laiſſa aux Carthaginois le tems de reſpirer, & de ſe ſoumettre. On ne peut dire combien s'accrut la conſidération, qu'on eut depuis à Rome pour Naſica. L'aſcendant qu'il prit n'eut plus d'autres bornes, que celles qu'il voulut bien ſe preſcrire. Juſques dans les moindres affaires, tout ſe régla par ſes conſeils. Voicy deux éxemples de la déférence, que la République eut pour luy. 1o. Naſica avoit pris pour compagnon de ſes études, le fameux Polybe, que ſes ouvrages ont illuſtré, & plus habile Philoſophe encore qu'il n'étoit grand Hiſtorien. Par les charmes de ſa converſation, & par ſes mœurs réglées, l'Achéen étoit entré bien avant dans la confidence du Romain. Polybe ſe ſervit de la protection qu'il avoit trouvée auprês de Naſica, pour ménager par ſon entremiſe la délivrance des Seigneurs de ſon païs, que Rome détenoit depuis ſi long-tems, dans un ennuyeux éxil. Naſica ſe prêta aux ſollicitations de Polybe, & enleva par ſon crédit une grace ; qu'on avoit refuſée à tant d'autres. Le Sénat permit aux Achéens le retour en leur patrie ; mais leur nombre étoit fort diminué. De mille qu'ils étoient à leur arrivée, il n'en retourna qu'environ trois cents en Achaïe. Le reſte étoit péri en Italie de miſére, ou

De Rome l'an 602.
Conſuls.
L. LICINIUS LUCULLUS, & A. POSTUMIUS ALBINUS.

De Rome l'an 602.
Consuls. L. LICINIUS LUCULLUS, & A. POSTUMIUS ALBINUS.

de chagrin. Pour Polybe, il n'abandonna pas les amis qu'ils s'étoit faits à Rome. Il demeura ou auprès de Nasica, pour luy servir de consolation, durant sa vieillesse, ou auprès d'Æmilianus, pour l'accompagner dans ses expéditions militaires.

Val. Max. l. 2. c. 4. & App. l. 1. de bellis civil.

20. Les Censeurs avoient ordonné la construction d'un Théâtre public, pour la représentation des Comédies, que les Poëtes Romains composoient alors sur le modéle des Grecs. Les fondements de l'édifice avoient été jettés, & les murs de ce magnifique ouvrage étoient déja sortis de terre. Un théatre bâti aux frais du public parut un objet de scandale au vertueux Nasica. Il en porta sa plainte au Sénat, & luy remontra les inconvenients d'une école d'infamie & de molesse, où les Romains apprendroient à devenir vicieux par imitation. La remontrance qu'il fit aux Peres Conscripts, fut pleine de ce zéle qui l'animoit pour la reformation des mœurs déja infectés par la licence des jeux Scéniques. Quelque respect qu'eût le Sénat pour des spectacles institués en l'honneur des Dieux, il eut égard du moins en partie, à la Requête de Nasica. Il ordonna par Arrêt, *qu'on démoliroit le théâtre déja commencé à construire, & qu'on vendroit à l'enchére, tous les préparatifs qu'on avoit faits, pour l'ornement de la scéne. Enfin il défendit de construire des théâtres dans l'enceinte des murs, de représenter des Comedies plus proche de Rome, que d'un mille, & d'y assister autrement que debout.* Réglement plein de sagesse dont le Christianisme a fait l'éloge, en rendant justice à son Auteur! Au sentiment de saint Augustin, Nasica pour avoir

S. Aug. l. 1. de civ. Dei c. 32.

proſcrit de Rome les ſpectacles du théâtre *fut plus digne d'être honoré dans des Temples, que les Divinités à qui ces jeux étoient conſacrés.*

De Rome l'an 602.
Conſuls.
L. LICINIUS LUCULLUS, & A. POSTUMIUS ALBINUS.

Le poids des affaires qui naiſſoient les unes des autres à la République, dans les trois parties du monde, ne fut pas capable de l'accabler. Dans l'Europe Orientale, la Macédoine réduite en République tributaire, ſe laſſoit du joug Romain, & vouloit ſe donner un Roy. Dans l'Europe Occidentale, l'Eſpagne plus maltraitée que jamais par d'indignes Gouverneurs, ne reſpiroit que la révolte, & la Celtibérie, de concert avec la Luſitanie étoit en feu. L'Aſie paroiſſoit plus tranquille. Les Rois de Pergame, de Bithynie, de Cappadoce, de Syrie, & d'Egypte, paiſibles entre eux, entretenoient une fidéle correſpondance avec le Sénat Romain, & ne ſe dégoûtoient point de leur aſſerviſſement. La Judée même goûtoit le repos, ſous l'adminiſtration du grand Prêtre Jonathas, & l'effort des perſécutions y avoit ceſſé. En Afrique la guerre que Carthage préparoit à Maſſiniſſa n'étoit qu'un eſſai de celle qu'elle prétendoit faire paſſer un jour en Italie. Ainſi la République avoit trois ennemis à craindre, & trois guerres bientôt à ſoûtenir, en des Régions tout oppoſées. Lucullus & Galba continuoient leurs ravages chés les Eſpagnols. Andriſcus ſe faiſoit un parti dans la Macédoine, & ne prétendoit à rien de moins qu'à l'héritage de Persês, dont il ſe diſoit fils. Enfin les Carthaginois armoient par mer & par terre, & donnoient plus que des ſoupçons à la République Romaine.

De Rome l'an 603.

Consuls. T. QUINCTIUS FLAMININUS, & M' ACILIUS BALBUS.

Telle étoit la situation des affaires, lorsque les Consuls a T. Quinctius Flamininus, & M' Acilius Balbus entrérent en éxercice. Ceux-ci furent choisis au champ de Mars, plûtôt pour obéïr à la coutûme, que par le besoin qu'on eut à Rome de deux nouveaux Chefs, pour conduire les armées en campagne. Quoique la République fût menacée de différents côtés, elle n'avoit alors point d'autres troupes en action que dans les Espagnes. Lucullus & Galba suffisoient pour contenir les Espagnols, & les procédés de ces deux Généraux, tout injustes qu'ils étoient, ne déplaisoient pas au Sénat. On les laissa donc au moins durant la meilleure partie de l'année courante, éxercer leurs violences contre les Celtibériens, & les Lusitaniens. Pour les deux Consuls de la nouvelle création, l'histoire ne nous a point appris quel fut leur partage. Il paroît vrai-semblable, qu'on leur fit tirer au sort leur département, que l'un eut l'Espagne, & l'autre la Gaule Cisalpine, à l'ordinaire; mais que celui à qui l'Espagne échut fut retenu en Italie sous des prétextes. Il s'en présentoit un tout naturel dans les empoisonnements, qui se multi-

a Le prénom du Consul Quintius, se trouve différemment exprimé dans la plûpart des Auteurs anciens & modernes. Cassiodore le distingue par celuy de Lucius. C'est le prénom, que luy donne Cicéron, au Livre de la Vieillesse. Pline appelle ce Consul Caïus, dans le Chapitre trente-six du séptiême Livre. Sur la foi des éxemplaires les plus corrects des Ouvrages de Cicéron, nous le nommons Titus. Il n'est point autrement désigné dans le douziême Livre des Epîtres à Atticus. Les mêmes Ecrivains ne sont pas plus d'accord sur le nom & le prénom du second Consul. Quoique les uns l'appellent Marcus Acilius, les autres, ou Manlius, ou Attilius, nous nous en tiendrons aux Fastes Capitolins, qui donnent Manius Acilius pour Collégue à Titus Quinctius Flamininus,

plioient à Rome, depuis un tems. C'étoit un désordre affreux, dont il falloit arrêter le débordement, & dont on commit sans doute la vengeance à celuy des deux Consuls, qu'on fit rester à la ville. Après tout, il ne se trouva guére que des [a] femmes, qui fussent coupables de ces lâches assassinats. Epouses cruelles de maris sanguinaires, il semble que par une permission secrette du Ciel, elles vengeoient dans le domestique les cruautés, que leurs époux avoient éxercées en guerre. Cependant leur fureur les rendoit dignes de toute la sévérité des loix. On en condamna plusieurs au dernier supplice; mais une de ces criminelles fut sauvée de la mort, par la pieté de sa fille. C'est un trait d'histoire, que l'antiquité a célébré & qui nous fait connoître que s'il y eût dês-lors à Rome bien des femmes vicieuses, il y en eut aussi dont la vertu couvrit l'opprobre de la Nation.

[b] Une femme de condition libre; mais de la

De Rome l'an 603.
Consuls.
T. QUINCTIUS FLAMININUS, & M' ACILIUS BALBUS.

Plin. l. 7. c. 36. Festus in littera. P. & Val. Max. l. 5. c. 4.

a Valére Maxime a conservé le nom de deux de ces Furies, dans le sixiême Livre, Chapitre troisiême. La premiére, qui s'appelloit Publicia se défit, par le poison de son mari Aulus Postumius Albinus. Il avoit obtenu le Consulat, pour l'année six cents deux, depuis la fondation de Rome. Dans le même temps, un Claudius Asellus avoit fini ses jours, empoisonné par sa femme Sulpicia. Un crime si énorme fut bientôt averé. Le Préteur fit remettre les deux coupables à la discrétion de leurs parents. Ceux-cy n'attendirent pas le jugement du Magistrat; ils usérent du droit, que leur donnoient les Loix Romaines en pareilles conjonctures. L'Arrêt de mort fut prononcé, de concert avec les chefs de la même famille. Publicia & Sulpicia furent étranglées sur le champ.

b Festus & Solin nous ont transmis ce même fait. Ils disent, que le pere de la fille fut condamné à mourir de faim. Leur témoignage ne peut prévaloir contre le torrent des Ecrivains de l'Antiquité, qui attestent que ce fut la mere même, contre qui le Magistrat avoit prononcé l'Arrêt de mort.

De Rome l'an 603.
Consuls.
T. QUINCTIUS FLAMININUS, & M' ACILIUS BALBUS.

plus vile populace, s'étoit trouvée complice des crimes dont on faisoit d'éxactes perquisitions. Convaincuë d'empoisonnement, elle avoit été livrée par le Triumvir capital, à l'Intendant des prisons, pour être mise à mort, dans un cachot séparé, (car on ne faisoit guére mourir les femmes à Rome, par des supplices publics.) Le Geolier eut l'indulgence de ne l'a pas faire étrangler sur le champ; mais il aima mieux la laisser mourir de faim dans la basse fosse où il l'enferma. Cependant la fille de la prisonniere, jeune femme qui sortoit de couche, obtint la permission de voir sa mere. On prenoit des précautions avant que de luy ouvrir le cachot. On la foüilloit pour s'assurer si elle n'apportoit point de vivres à la criminelle. On eut beau faire, la fille portoit dans elle de quoi prolonger les jours à sa mere. Elle luy présentoit la mamelle, & la faisoit vivre de son lait. Les visites de la jeune femme furent fréquentes, & devinrent suspectes. Le Géolier fut étonné de voir la prisonniere conserver si long-tems la vie, malgré le refus absolu qu'on luy faisoit de toutes les sortes d'aliments. Il observa donc la fille de plus prês, & la surprit dans le moment qu'elle ouvroit son sein à sa mere. L'avanture parut nouvelle, & fut portée du Triumvir capital au Préteur, & du Préteur aux Juges, qui avoient prononcé l'arrêt de mort. La charité de la fille fut généralement approuvée, & Rome crut l'en devoir recompenser. En considération de la fille, on accorda la grace à la mere. Pour éterniser même une action qui pourroit servir au bon éxemple,

& tourner à l'instruction publique. Cette prison fut changée en un Temple, qu'Acilius Balbus l'un des Consuls de l'année fit ériger, & qu'il dédia à la a *Pieté*; c'est-à-dire, à l'affection que les enfants doivent à ceux dont ils ont reçu le jour. On ne parla plus à Rome que du prodige nouveau, d'une mere allaitée par sa fille. Le Sénat ordonna en faveur de l'une & de l'autre, une pension alimentaire pour le reste de leurs jours.

De Rome l'an 603.
Consuls.
T. QUINCTIUS FLAMININUS, & M' ACILIUS BALBUS.

Tout étoit tranquille à Rome; mais en Afrique tout se disposoit à la guerre. Massinissa avoit été cruellement outragé, par le traitement que les Carthaginois avoient fait à deux de ses fils. Outre qu'on avoit refusé de les admettre dans Carthage, à leur retour on leur avoit dressé des embuches, où ils avoient pensé périr. Une partie de l'affront retomboit aussi sur les Romains. Quelques-uns de leurs Ambassadeurs accompagnoient les deux Princes Numides, & l'entrée de la ville leur avoit été également refusée. Malgré son grand âge Massinissa conservoit encore toute la vivacité de sa premiére jeunesse. Sous prétexte donc de venger les Romains, & pour se venger en effet luy-même, il résolut d'assiéger b Oroscopa, ville de l'état Carthaginois. A la premiére nouvelle du siége, Car- *App. in Punic.*

a Ce Temple consacré à la Pieté, fut bâti prês du Cirque de Flaminius. Quelques Auteurs trompés par la ressemblance des noms, ont confondu cet édifice avec celui, que Manius Acilius Glabrio avoit dédié à la même Divinité, dans le Marché aux herbes, vers l'an de Rome cinq cents soixante-douze.

b On ne peut rien dire de précis sur la situation d'Oroscopa. On conjecture seulement, à en juger par la narration d'Appien, que cette ville confinoit avec le territoire de Carthage.

De Rome l'an 603.
Consuls.
T. QUINCTIUS FLAMININUS, & M' ACILIUS BALBUS.

thage fit ſortir de ſes murs vingt-cinq mille hommes d'infanterie, & quatre cents cavaliers, ſous la conduite d'Aſdrubal, qui ſe trouva pour lors le Chef de ſa République. Cette armée n'eût pas encore égalé les forces de Maſſiniſſa, ſi l'armée qu'il avoit ſur pié luy fût demeurée fidelle. Il arriva par une légéreté aſsês ordinaire aux Numides, que deux Officiers de la cavalerie du Roy, l'un nommé Aſaſis, l'autre Suba, prirent querelle avec les Officiers de l'infanterie Numidienne. Reprimandés par Maſſiniſſa, ils luy débauchérent ſix mille hommes de ſa meilleure cavalerie, qu'ils firent paſſer dans le camp des ennemis. Avec un renfort ſi conſidérable, & aprês ce déchet de l'armée du Roy, Aſdrubal crut pouvoir tout oſer. Il s'approcha du camp Numidien, & livra de legers combats, où il eut preſque toûjours de l'avantage.

Maſſiniſſa étoit un vieux Capitaine, éxercé depuis l'enfance au métier des armes, & qui aprês avoir fait ſon apprentiſſage contre les Romains, devenu leur ami, avoit appris la guerre à l'école du grand Scipion. Cet habile Roy ſçut mettre à profit juſqu'à ſes déſavantages. En cédant du terrain à l'ennemi, il l'attira inſenſiblement dans un lieu, où il pût le combattre à l'aiſe. On le vit donc reculer, affecter de la crainte & camper toûjours plus loin, en ſe rapprochant de ſon païs. Aſdrubal le ſuivit, & ſe crut ſûr de ruïner une armée fugitive, qui trembloit devant la ſienne. Enfin l'on arriva dans une plaine ſéche, ſablonneuſe & environnée de collines eſcarpées. C'étoit là que le Roy de Numidie prétendoit donner bataille,

&

& réprimer l'audace du fougueux Asdrubal. Il campa donc dans le lieu qu'il avoit choisi, & pour ôter toute défiance aux Carthaginois, il leur laissa occuper les hauteurs & s'y fortifier. Les deux camps demeurérent quelques jours en présence, pour s'essayer à une action générale. On admiroit sur-tout le Chef de l'armée Numidienne, ce vieux Roy presque nonagénaire, à qui l'âge n'avoit ôté ni la vigueur de l'esprit & du courage, ni les forces du corps, pour soûtenir les travaux militaires. Il montoit encore à cheval, & en descendoit avec l'agilité d'un jeune homme. Le coursier dont il se servoit dans les combats, il le montoit à cru, & sans sele, & restoit tout le jour & souvent toute la nuit à cheval. Un peu de pain sec suffisoit à sa nourriture, comme au plus simple soldat, & quelque dur qu'il fût, il trouvoit encore assês de dents pour le manger. Enfin Massinissa n'avoit de la vieillesse, qu'une longue expérience des affaires & des armes, & qu'un souvenir plus étendu des tems passés.

De Rome l'an 603.
Consuls.
T. QUINCTIUS FLAMININUS, & M' ACILIUS BALBUS.

Tous les préparatifs se faisoient pour la bataille, qui devoit se donner le lendemain, lorsqu'on vint annoncer au camp Numidien, que Scipion Æmilianus avoit fait le trajet d'Espagne en Afrique, & qu'il demandoit des éléphants, au nom du Consul Lucullus, pour les faire passer dans le païs Espagnol, où Rome faisoit la guerre. Au seul nom de Scipion, Massinissa sentit réveiller sa tendresse & sa reconnoissance, pour une famille à qui il étoit redevable de sa grandeur. Æmilianus n'étoit que petit-fils de son bienfacteur, & il ne l'étoit

De Rome l'an 603.
Consuls.
T. QUINCTIUS FLAMININUS, & M' ACILIUS BALBUS.

même que par adoption. Mais à Rome les enfants adoptés héritoient de tous les droits des familles où ils étoient entrés, & la volonté y tenoit lieu du sang & de la nature. Massinissa considéra donc Æmilianus, comme s'il eût été Scipion de naissance. Il seroit allé luy-même au-devant du Romain, s'il n'avoit pas été occupé des soins de la bataille, qui devoit se donner le jour suivant. Il fit donc partir les Princes ses fils, & toute sa cavalerie, pour recevoir Scipion, & pour luy faire escorte. En entrant dans le camp Numide, Æmilianus parut y apporter avec luy, une partie de ce bonheur constant qui ne l'abandonna plus, lorsqu'il fut à la tête des armées Romaines. Ce n'est pas qu'il prît les armes ou pour le parti Numide, ou en faveur des Carthaginois. Il ne fut que le spectateur d'une des plus grandes actions qui se soient passées en Afrique. Rome n'avoit point encore rompu avec Carthage, & elle étoit alliée de Massinissa. Le Député d'un Consul ne crut pas qu'il luy fût permis de se mêler parmi les troupes Numides ou Carthaginoises, & d'avoir part au combat. Il se plaça sur la cime d'une montagne, & vit à ses piés cent dix mille hommes rangés en bataille. En effet, comme le combat alloit se donner sur les confins de l'état Carthaginois & de la Numidie, il arriva des deux côtés grand nombre de combattans, aux deux Généraux, & leurs armées s'accrurent de part & d'autre.

App. in Punic.

Dês le matin le choc commença, pour ne finir qu'avec le jour. On fit de part & d'autre de beaux exploits d'armes, & la victoire fut long-tems ba-

lancée. Enfin sur le soir, elle se déclara pour Massinissa. Ce fut alors qu'Æmilianus descendit de la hauteur où il avoit passé le jour. Il avoüa souvent depuis, qu'il n'avoit jamais eu en sa vie de spectacle qui l'eût plus frappé. Qu'étoit-ce en effet qu'une troupe de Gladiateurs dans un Amphitéatre, en comparaison de cent dix mille hommes en action, dans une même plaine ? *Si selon Homére*, ajoûtoit-il, *Jupiter de dessus le mont Ida, & Neptune des rives de Samo-Thrace eurent tant de satisfaction à voir les Grecs & les Troïens se battre sur mer, & sur terre, quel plaisir n'ai-je pas dû sentir en voyant de si grosses armées aux prises, éxempt moy-même de tout soin & de toute inquiétude ?* Après une si agréable journée, Æmilianus rentra dans le camp du Vainqueur & le félicita de sa nouvelle gloire. Dans ce moment de joye Massinissa redoubla ses caresses pour le Romain, resserra de nouveau, les nœuds de l'amitié, qu'il avoit constamment entretenuë avec la famille des Scipions, luy accorda les éléphants qu'il demandoit, & le retint auprès de luy le plus long-tems qu'il put.

De Rome l'an 603.
Consuls.
T. Quinctius Flamininus, & M' Acilius Balbus.

Après tout l'affaire qui s'étoit passée aux yeux d'Æmilianus n'avoit pas été décisive. Les Carthaginois demeurérent toûjours dans leur camp, bien résolus de ne le point abandonner. Ils crurent même pouvoir profiter du séjour d'Æmilianus sous les tentes de Massinissa, & le firent prier d'être le médiateur, entre les deux partis. L'offre étoit trop glorieuse au jeune Romain, qui n'avoit point encore passé par les charges Curules, pour la refuser. Constitué arbitre entre Massinissa & la République

De Rome l'an 603.
Consuls.
T. QUINCTIUS FLAMININUS, & M' ACILIUS BALBUS.

de Carthage, il écouta les propositions de l'une & de l'autre. Les prétentions de Massinissa furent, qu'on luy cédât le territoire depuis long-tems contesté, qu'on luy délivrât en argent comptant, deux cents talents pour les frais de la guerre, qu'à divers termes Carthage s'obligeât à luy payer huit cents talents, & qu'elle luy rendît les transfuges, qui sous la conduite d'Asasis & de Suba, s'étoient réfugiés dans le camp d'Asdrubal. Les Carthaginois convinrent de tout, hors de la reddition des transfuges. Ils tinrent ferme sur le dernier article, & parlà les conférences cessérent. Æmilianus repartit donc pour l'Espagne également ami de Massinissa, & irrité contre l'obstination des Carthaginois. Ce fut alors qu'il apprit pour la premiére fois à les connoître. Il sçaura bien-tôt rabattre leur fierté, & les punir au centuple de leur attentât contre Rome, & contre ses alliés.

Après les pourparlers de paix, les hostilités se ranimérent plus que jamais, entre le Roy & Asdrubal. Comme ils restoient toûjours campés au même lieu, sans cesse ils se livroient de légers combats. Sur-tout Massinissa tenoit le camp Carthaginois tellement blocqué, qu'à peine il pouvoit y entrer des convois, & que les détachements d'Asdrubal ne pouvoient presque en sortir. Cependant le Roy luy-même commençoit à manquer de provisions. Sa frugalité & celle de ses troupes les soutinrent. Les Numides aussi bien que leurs chevaux, se passoient de peu. L'usage du vin étoit rare parmi eux. Ils étoient faits à de longues abstinences, & pour cela même ils prolongeoient

leur vie jusqu'à une extrême vieillesse. Pour les Carthaginois, plus accoûtumés aux délices que le commerce leur fournissoit, le défaut de l'abondance leur étoit moins supportable. Ils se persuadérent faussement que Massinissa succomberoit le premier sous la disette, & que dans sa retraite ils auroient bon marché de ses troupes. Asdrubal s'obstina donc à rester sur ses hauteurs. Il éprouva dans peu les facheuses suites de son entêtement. Investi de tous côtés par les ouvrages & par les gardes avancées de l'ennemi, il vit la famine croître de jour en jour dans son camp. Il se consola néanmoins, lorsqu'il apprit qu'il étoit arrivé de Rome des Ambassadeurs, qui devoient finir à l'amiable les differends de la Numidie & de Carthage. Asdrubal ignoroit les raffinements de la politique Romaine. Ces Ambassadeurs avoient un ordre secret, de ne faire cesser la guerre qu'en cas que Massinissa eût du dessous. Au contraire, s'il avoit de la supériorité, leur instruction portoit qu'ils l'encourageassent à continuer les hostilités. Ainsi les Romains qui connurent les avantages du Roy de Numidie, le laissérent envelopper le camp Carthaginois, & le réduire à la derniére misére.

De Rome l'an 603.

Consuls. T. QUINCTIUS FLAMININUS, & M' ACILIUS BALBUS.

En effet le blé, le vin, la viande, tout vint à manquer aux troupes Carthaginoises. Elles vécurent d'abord de la chair de leurs chevaux. Ensuite elles firent boüillir jusqu'aux cuirs des harnois de leurs montures. Comme les camps volants de Massinissa, ne leur permettoient pas d'aller couper du bois, chacun mit au feu son bouclier, & les manches de ses dards. Ainsi comment des soldats lan-

De Rome l'an 603.

Consuls. T. Quinctius Flamininus, & M' Acilius Balbus.

guissants & presque sans armes, auroient-ils pû résister à l'armée qui les investissoit ? Les maladies suivirent la famine, & la peste enleva plus d'hommes dans le camp, qu'il n'en étoit mort dans les plaines. C'étoit un spectacle affreux de voir sous les tentes des monceaux de cadavres qui y pourrissoient, & qu'on n'osoit transporter pour leur donner la sépulture. Les chaleurs du climat, qui se faisoient sentir alors dans toute leur force, augmentoient l'infection. On ne respiroit qu'un air brûlant & empoisonné. Dans cette furieuse extrémité, Asdrubal consentit enfin de rendre à Massinissa ses transfuges, de luy payer toutes les sommes qu'il avoit éxigées, de le mettre en possession de la contrée qui faisoit le sujet de la guerre, & de recevoir dans Carthage ceux que le Peuple en avoit éxilés, comme amis des Romains & du Roy. A ces conditions on permit aux soldats Carthaginois de retourner en leur païs, presque nus, avec une simple tunique, & après avoir passé sous le joug. Ces malheureux couverts d'ignominie, & si foibles qu'ils ne pouvoient se soûtenir qu'à peine, espéroient encore de revoir leur patrie ; mais la vengeance mit au cœur de Gulussa un dessein bien cruel. Il se souvint de l'embuscade que Carthage luy avoit dressée à son retour en Numidie. Pour venger cette perfidie par une autre, il lâcha la cavalerie Numide contre la troupe désarmée. On n'a jamais bien sçu si Massinissa consentit au dessein de son fils, ou si celui-cy donna l'ordre de son chef. Quoi qu'il en soit les cavaliers Numides eurent bien-tôt atteint des gens à pié, épuisés

d'ailleurs par la faim & par la maladie. Les Carthaginois ſur qui les Numides tombérent à l'improviſte, ne ſe ſentirent ni aſsês de courage pour réſiſter, ni aſsês de force pour prendre la fuite. On les égorgea comme des victimes. Ainſi d'une armée de cinquante huit mille hommes, il ne rentra guére dans Carthage qu'Aſdrubal, & quelques autres Officiers de conſidération. Perte qui parut encore aux Carthaginois moins triſte pour le préſent, qu'ils ne l'éprouvérent funeſte dans la ſuite. Rome ſçut s'en prévaloir pour leur déclarer la guerre, & pour les anéantir.

De Rome l'an 603.

Conſuls. T. QUINCTIUS FLAMININUS, & M' ACILIUS BALBUS.

La République Africaine ſentit ſon affoibliſſement, & redouta le péril dont elle étoit menacée. Elle avoit d'un côté un puiſſant ennemi dans Maſſiniſſa, de l'autre elle n'avoit pas aſsês ménagé les Romains. Dans ſa proſpérité elle avoit trop peu appréhendé de donner des ombrages à ces maîtres du monde. Par malheur pour elle, les mécontents qu'elle s'étoit attirés en Afrique & en Italie, étoient unis entre eux d'intérêts, & par d'anciennes alliances. Si Rome venoit à attaquer Carthage, elle n'avoit à eſpérer aucun ſecours du Numide, ſon plus proche voiſin, & ſi Maſſiniſſa revenoit à la charge, Rome n'avoit que trop fait voir qu'elle favoriſeroit les prétentions du Roy Numide. Il étoit même vrai-ſemblable, que les Romains & que les Numides agiroient de concert pour l'accabler. La paix cependant venoit d'être concluë avec la Numidie, & il ne reſtoit plus qu'à appaiſer Rome, par tous les genres de ſoumiſſion. Le Sénat Carthaginois jugea donc à propos d'envoyer une Am-

De Rome l'an 603.
Consuls.
T. QUINCTIUS FLAMININUS, & M' ACILIUS BALBUS.

bassade à Rome. Les Députés eurent ordre de laisser au Sénat Romain le choix des satisfactions qu'il éxigeroit de Carthage, & de ne refuser aucune des conditions qu'il proposeroit. C'étoit pousser ce semble l'humiliation aussi loin qu'elle pouvoit aller ; mais ce n'étoit pas encore asses, pour remplir les souhaits de Rome. A force de redire qu'il falloit détruire Carthage, Caton avoit rempli le Sénat & le Peuple de la prévention, que la République ne joüiroit d'une sécurité parfaite, que quand l'émule de sa gloire ne subsisteroit plus. On fit entrer les Envoyés dans l'Assemblée des Peres Conscripts ; on entendit paisiblement l'aveu de leur foiblesse, & l'on reçut les marques de leur soumission ; puis on les fit sortir de la Salle, tandis qu'on délibéreroit sur le sort de leur capitale.

Il est naturel de croire que les sentiments furent partagés, sur les divers moyens qu'on avoit à prendre, pour mettre Carthage hors d'état de nuire jamais aux Romains. Enfin Caton parla à son tour. Non content de dire en deux mots à son ordinaire, *qu'il falloit renverser Carthage*, il employa toute son éloquence à établir par des preuves ce qu'il avoit si souvent répété. *Est il possible, Peres Conscripts*, dit-il, *que le souvenir du passé, ne nous ait pas encore rendus sages sur le présent ? Peut-être que par mon âge plus voisin de ces tems, où Carthage devint pour la premiére fois notre ennemie, j'ai appris de meilleure heure à la connoître & à la détester. Dês l'enfance j'entendois dire, que ces Republicains originaires de Phénicie, s'étoient rendus les Tyrans des mers, qu'ils en avoient usurpé les Isles, que maîtres de Corse & de*

Sardaigne,

Sardaigne, ils avoient menacé la Sicile entiére d'une servitude prochaine, & que par des souplesses ou par les armes, ils avoient tâché de s'introduire dans les ports de notre Italie. Nous prêtames des secours à la Sicile; mais par combien de combats fallut-il en chasser ces mauvais hôtes? La terre & les eaux furent cent fois rougies du sang Romain, & du sang Carthaginois. Ny la ruïne de nos forêts par la construction soudaine des flottes qu'il fallut mettre en mer, ny la vûë de Rome dépeuplée par la mort de nos plus braves Citoyens, ny l'épuisement de nos finances ne nous rebutérent point alors. Enfin la valeur, la constance & les Dieux, nous rendirent supérieurs à Carthage. Elle se soûmit & signa un Traité désavantageux; mais avec quelle sincérité? L'auteur-même & l'agent de la paix, ne nous céda la Sicile, que pour transporter la guerre en Espagne. Quelle fureur! Amilcar ne sortit d'Afrique, qu'aprês avoir fait jurer à son fils, sur les Autels, qu'il ne cesseroit jamais d'être l'ennemi des Romains. Serment éxécrable qui n'affranchissoit pas Annibal des engagements que son pere avoit pris avec nous, en la présence des Dieux! Cependant Annibal ne fut fidéle qu'à la haine qu'on luy avoit transmise. Telle est la bonne foy Carthaginoise! Il rompit la paix, il prit sur nos Alliés & il renversa Sagonte. Malheureuse ville! tu n'es pas encore suffisamment vengée! La cendre seule de Carthage peut réparer les torts que tu souffris! Aprês ce premier trait d'injustice & de perfidie, le fils d'Amilcar ne ménagea plus rien. Le renversement de nos murs, de nos maisons & de nos Temples, fut le but qu'il se proposa. Sa haine luy prêta des aîles. Il traversa les Pyrénées, & surmonta les Alpes. Les

De Rome l'an 603.
Consuls.
T. QUINCTIUS FLAMININUS, & M' ACILIUS BALBUS.

De Rome l'an 603.
Consuls.
T. QUINCTIUS FLAMININUS, & M' ACILIUS BALBUS.

Tragédies qu'il éxcita ſous nos yeux ſont encore récentés, & à peine nos larmes ſont-elles eſſuyées. Annibal parut à nos portes, avec l'altération d'un tigre d'Afrique. Rome! que ſerois-tu devenuë, ſi du haut de ſon Capitole, Jupiter ton protecteur ne t'eût préſervée! Nous eumes notre revanche. Carthage vit Scipion auſſi proche de ſes remparts, que Rome avoit vû Annibal; mais avec cette différence, que Carthage eut recours à de honteuſes ſupplications, auſſi-tôt qu'elle ſe vit preſſée. Je ne ſçai quelle compaſſion vous attendrit. Nous épargnâmes à Carthage un ſort qu'Annibal eût pris plaiſir de faire ſentir à Rome, s'il en eût été maître. Il l'eût renverſée, ſaccagée. Je ne prétend pas vous reprocher un trait de clémence, qui vous fit honneur. La prudence-même ne vous manqua pas. Vous réduiſîtes votre rivale à ne ſe piquer plus avec nous d'émulation. Vous luy coupâtes les nerfs, pour parler ainſi, & nulle autre ville ne ſe ſeroit relevée, aprês un ſi grand affoibliſſement. Qui l'auroit cru? Sa ſituation avantageuſe, le tranſport de ſes marchandiſes dans les ports de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique, ſes correſpondances dans tous les païs du monde, l'ont relevée de ſa chute. Elle eſt devenuë riche & orgueilleuſe. Sa dépendance luy peſe. Elle multiplie ſes vaiſſeaux, elle en forme des flottes, elle met ſur pié des armées de ſoixante mille hommes. Elle attaque nos Alliés, toute prête à venir fondre ſur nous. Jamais Annibal entra t'il dans l'Italie avec des forces plus formidables? Il eſt vrai que Maſſiniſſa vient de les affoiblir. N'attendons pas qu'elle les ait réparées. Saiſiſſons le moment que le ſerpent d'Afrique vient d'être étourdi, par un grand coup. C'eſt ſa tête qu'il faut écraſer; c'eſt ſa

capitale qu'il faut détruire. Peut-être en ſortiroit-il encore un Annibal, plus terrible que le premier. Apprendrois-je ce malheur dans les champs Eliſées, où m'on fils m'appelle, & où mon âge me conduira bien-tôt! Dieux! laiſſes-moy aſsês de jours pour voir Carthage enſevelie ſous ſes ruïnes, & parlà mes fils & mes petits fils, & ma patrie en ſureté!

De Rome l'an 603.
Conſuls. T. QUINCTIUS FLAMININUS, & M' ACILIUS BALBUS.

Le diſcours de Caton parut plein de vérités importantes, & donna lieu à des réfléxions. A ſon rang Scipion Naſica ſe leva, & parla un tout autre langage. *Que deviendrons les mœurs des Romains*, dit-il, *ſi nous ceſſons d'avoir Carthage pour émule! Le bon ordre s'eſt maintenu parmi nous, tandis que nous l'avons appréhendée. L'émulation a je ne ſçai quel aiguillon qui picque, qui anime la lenteur, qui dompte les vices & qui réveille les vertus. On craint de broncher en préſence d'un jaloux dont on eſt obſervé, & & qui ſouvent eſt d'autant plus attentif, qu'il ſent plus ſon infériorité. J'oſe le dire, nous devons à Carthage la meilleure partie de nos conquêtes. Toute humiliée qu'elle eſt cette grande République, elle excite notre ardeur & nous force en quelque ſorte à ne luy céder rien de notre ancienne réputation. Carthage eſt au point où il la faut pour nous être utile, ſans pouvoir nous nuire. C'eſt un vaſte Etat qui ſe fait aſsês reſpecter, pour tenir notre vertu en haleine. Que Carthage ne ſoit plus, on verra les Romains tomber dans les défauts ordinaires aux puiſſances, dont la domination eſt étenduë & n'eſt point traverſée. Nos provinces ſeront pillées par nos Préteurs, nos Alliés ſeront rebutés par nos éxactions, nos ennemis deviendront intraitables par l'orguëil de nos Généraux, & les*

De Rome l'an 603.
Consuls.
T. QUINCTIUS FLAMININUS, & M' ACILIUS BALBUS.

Nations neutres nous auront en éxécration, pour nos infidélités. Je vous en prens à témoins, Peres Conscripts. La considération de Carthage n'entre-t-elle pas pour beaucoup dans ces Arrêts équitables, que vous rendés tous les jours pour ou contre les Peuples de l'Orient, de l'Occident & du Midy? Lorsqu'il faut prononcer sur le sort des Etrangers, nous nous disons tacitement, & souvent tout haut: Modérons-nous, n'aigrissons point des Nations qui pourroient prendre des intelligences avec Carthage. Quel bonheur égal à celuy d'avoir sans cesse un frein, qui arrête la licence des injustices, & l'impétuosité des desirs! C'est à toy Carthage! que nous sommes rédevables de cette réputation de probité qui nous rend les maîtres & les arbitres du monde! Si tu tombes, tombera avec toy la véritable gloire des Romains! Lorsque nous n'aurons plus rien à craindre au-dehors, que deviendrons-nous au-dedans? L'union s'est maintenuë parmi nous, tandis que Carthage nous a fait face, & nous a contraints à nous tenir serrés en sa présence. Cessera-t-elle de nous faire craindre, la Commune se soulevera contre le Sénat, les Tribuns du Peuple voudront l'emporter sur les Consuls, & les subalternes s'égaler aux Généraux. Nos guerres étrangéres se changeront en des guerres intestines, & Rome par le défaut d'ennemis, deviendra sa plus cruelle ennemie. Plaise aux Dieux de détourner les maux que je prévois! Peres Conscripts, c'est à vous de les prévenir. Ménagés-vous en Afrique un éxercice continuel de valeur, une digue contre le débordement de l'iniquité, un préservatif contre les dissentions domestiques, en un mot laissés subsister Carthage. Affoiblissés-là tant qu'il vous plaira. Que dis-

je ! Dans l'état où Massinissa l'a réduite, de quel péril prochain peut-elle encore vous menacer ? Son commerce l'enrichira, la remettra en pié ! Je le veux ; mais conservons assês de supériorité sur elle, pour luy porter de nouveaux coups, à proportion de sa nouvelle opulence. Que ses Marchands commercent, à la bonne heure, pour le compte de Rome. Il sera toûjours tems pour nous de recueïllir le fruit de leur industrie. Au premier manquement de fidélité, nous nous enrichirons par les taxes que nous luy imposerons, & Carthage sans cesser d'être, déviendra une ressource éternelle pour le thrésor de Rome. Peut-être que de ses murs il sortira encore un Annibal ? Vaine terreur, pronostic illusoire ! L'Afrique toute feconde qu'elle est en monstres, en a-t-elle souvent produit de semblables ? Les Destins ne montrent qu'une fois un Annibal à la terre. Rassurés-vous, Peres Conscripts. Châtiés Carthage, appauvrissés-là ; mais ne la détruisés pas. Ce fut en effet le parti que prit Rome. Il n'est pas à présumer que dês le commencement de sa troisiême guerre contre les Carthaginois, elle ait formé le dessein de renverser leur capitale. La suite des événements fit éclorre cette étonnante résolution, qui coûta peut-être encore plus aux Romains, qu'aux Carthaginois. Lorsque Carthage sera réduite en cendres, toutes les prédictions de Nasica se vérifieront. Rome deviendra cruelle à ses sujets, insupportable à ses Alliés, inique dans ses Arrêts, avare, livrée à l'incontinence, inquiéte & orageuse au-dedans, feconde en guerres civiles, & presque aussi méprisable au-dehors qu'elle continua d'être terrible. C'est ce qui se fera sentir dans la suite de cette histoire.

De Rome l'an 603.
Consuls.
T. QUINCTIUS FLAMININUS, & M'. ACILIUS BALBUS.

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS GENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

Avant que de faire déclarer par le Peuple en Comices, la troisiême guerre Punique, le Sénat prit des mésures pour la faire réüssir. Il statua que les Consuls qui seroient nommés à l'élection prochaine, passeroient ensemble en Afrique, & que l'un y commanderoit la flotte, l'autre l'armée de terre. Ce n'est pas que Rome n'eût alors-même, d'importantes affaires en Espagne & en Macédoine, mais elle parut n'être attentive qu'à l'expédition de Carthage. On se hâta donc de convoquer les Tribus au champ de Mars, & à la pluralité des suffrages, L. Marcius Censorinus, & [a] M' Manilius Nepos furent désignés Consuls. La même assemblée donna des Préteurs à la République. On leur fit tirer au sort leurs départements. C. Vetilius fut destiné pour succéder en Espagne, au Proconsul Lucullus, & au Propréteur Galba, deux hommes qui s'étoient rendus haïssables dans leurs Provinces, par leurs rapines & par leurs cruautés. Le même sort attribua la Macédoine au Préteur P. Juventius Thalna. Lucullus & Galba revinrent d'Espagne, & avec eux Æmilianus, comblé de gloire dês sa premiére campagne. Les deux nouveaux Préteurs partirent, chacun pour le lieu de sa destination. Nous les perdrons de vûë pour un moment, & nous ne nous attacherons qu'à suivre les Consuls en Afrique, où ils allérent commencer cette fameuse guerre, qui donna le dernier coup à la ville & à la République de Carthage.

b Nous avons dans l'Auteur des Fastes Capitolins un garant incontestable du prénom, du nom & du surnom des deux Consuls de cette année six cent quatre. C'est une preuve décisive contre ceux d'entre les Auteurs anciens, qui nous représentent le second Consul, ou sous le prénom de Marcus, ou sous le nom de Manlius,

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

LIVRE QUARANTE-HUITIEME.

LEs deux Collégues Marcius & Manilius ne furent pas plûtôt en éxercice, qu'ils firent juridiquement proclamer par la Commune assemblée, que les Carthaginois seroient désormais traités en ennemis du Peuple Romain, & qu'on les poursuivroit par tous les genres d'hostilités. Les motifs de cette déclaration furent, *que contre la bonne foy du dernier Traité, Carthage avoit équipé & armé en guerre grand nombre de vaisseaux, qu'elle étoit sortie de ses limites, pour attaquer le Roy de Numidie, l'Allié du Peuple Romain, enfin qu'elle avoit refusé l'entrée de ses ports à Gulussa fils de Massinissa, conduit par des Ambassadeurs Romains.*

App. in Punicis.

Nulle de ces accusations n'étoit ni frivole, ni controuvée. Les Carthaginois sentirent la justice des procedés de Rome, & en redoutérent les suites. Ils mirent donc tous leurs soins, & toute leur industrie à calmer l'indignation d'une République, supérieure en forces, & justement irritée. Pour faire croire aux Romains, que la derniére entreprise contre Massinissa, & que les violences éxercées contre son fils, ne devoient pas être imputées au corps de la République; mais à l'emportement de quelques particuliers, ils prononcérent un Arrêt de mort contre Asdrubal le chef de l'expédition, & contre Carthalon son Lieutenant Général. La condamnation fut annonçée par un Hérault; mais elle ne fut point suivie de l'éxécution. Une ruse si

De Rome l'an 604.
Consuls. L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

grossiére ne suffisoit pas pour imposer au Sénat de Rome. Cependant les Carthaginois comptérent qu'elle pourroit réüssir, & firent partir une Ambassade pour l'Italie. On instruisit les Députés à faire valoir le désaveu public de la conduite des deux téméraires Magistrats, & à rejetter toute la faute de la derniére guerre, sur l'ambition de Massinissa. Les Ambassadeurs de Carthage furent admis au Sénat, & les Peres Conscripts écoutérent froidement leur justification. Lorsqu'ils touchérent l'article de l'Arrêt de mort, prononcé contre Asdrubal & son complice, un Sénateur les interrompit. *Si Carthage a si fort désaprouvé*, leur dit-il, *la téméraire entreprise de ces deux Chefs, pourquoi ne les a-t-elle condamnés qu'aprês leur défaite, & qu'aprês la guerre déclarée par les Romains? Un artifice si mal concerté ne nous fera point illusion. Depuis long-tems vous ne visés qu'à la révolte. Vous en avés fait les préparatifs, & la guerre de Numidie n'a été pour vous, qu'un essai des mouvements que vous vouliés exciter en Italie.*

Ce discours confondit les Ambassadeurs. D'apologistes ils devinrent suppliants. *Puisqu'enfin nous sommes si coupables à vos yeux*, dirent-ils, *apprenés-nous du moins, par quelle voye nous pourrons appaiser votre colére? Par de justes satisfactions*, leur répondit fiérement le Président de l'Assemblée, & sur l'heure il les congédia.

Les Ambassadeurs retournés à Carthage, y augmentérent l'inquiétude, & remplirent le Sénat de perplexité. Les plus timides se figurérent que les satisfactions dont Rome avoit parlé, seroient les plus dures & les moins supportables. Cependant leur

leur imagination n'alla pas encore auſſi loin que la réalité. Ceux qui aimoient à ſe flatter crurent, que Rome ſe contenteroit d'augmenter le tribut, que Scipion leur avoit impoſé, & qu'elle les obligeroit ſeulement à mettre Maſſiniſſa en pleine poſſeſſion du terrain qui cauſoit la diſpute. Ils ignoroient à quel excês l'indignation des Romains étoit montée. Pour éclaircir donc le ſort que Rome leur deſtinoit, les Carthaginois firent une nouvelle députation, & preſcrivirent à leurs Envoyés, de ſçavoir préciſément à quelle réparation ils étoient condamnés. *Prêts à nous ſoumettre*, dirent-ils, *nous venons ſçavoir de vous, par quelles ſatisfactions nous pourrons recouvrer vos bonnes graces.* Les Peres Conſcripts leur firent répondre encore plus ſéchement qu'autrefois, *qu'ils devoient meſurer la peine par l'offenſe, & que perſonne ne pouvoit mieux juger qu'eux, & de la faute & de la ſatisfaction.* Des réponſes ſi vagues redoublérent l'effroi dans Carthage.

De Rome l'an 604.
Conſuls: L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

Cependant les Romains préparoient tout ſur mer, & ſur terre, pour former une flotte, & une armée qui fuſſent dignes d'être commandées par les deux principaux Chefs de la République. Outre les deux Légions qui faiſoient toûjours le fond des armées Conſulaires, le Sénat dês l'année derniére avoit ordonné des levées conſidérables dans les Colonies, les Municipes, & chés les Alliés d'Italie. Elles ſe trouvérent prêtes à tems. Il ne reſta plus aux Conſuls que de tirer au ſort leurs fonctions. Le commandement ſur mer échut à Marcius, & celuy des troupes de terre à Manilius. Tout étoit réglé lorſque

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

les affaires d'Afrique prirent encore une nouvelle face, par l'arrivée à Rome des Ambassadeurs d'Utique. C'étoit la ville la plus considérable de la République Africaine aprês Carthage. Située sur la même côte que la capitale, elle n'en étoit éloignée que de six milles. Depuis long-tems Utique s'ennuyoit du gouvernement dur & insoutenable du Sénat Carthaginois, & ne cherchoit qu'une occasion favorable de s'y soustraire. Elle la saisit au moment qu'elle eut appris la guerre déclarée entre Rome & Carthage. Les habitants d'Utique envoyérent prier Rome de leur continüer sa protection, de les recevoir dans son alliance, & se livrérent eux & leurs murailles à la discrétion des Romains. Le nouvel incident releva bien le courage & les prétentions de la République. Rome comprit que la terreur qu'elle avoit répanduë en Afrique n'étoit pas médiocre, puisqu'elle attiroit les plus fortes villes du païs à son parti. Le Sénat fit donc de nouvelles réfléxions, & résolut de pousser ses avantages aussi loin qu'ils pourroient aller. Les Peres Conscripts s'assemblérent de nouveau, acceptérent les offres des habitants d'Utique, & comme s'ils eussent été surs de la conquête, ils donnérent les ordres les plus sévéres aux Consuls avant leur départ. Ils voulurent que la guerre se fît aux Carthaginois sans quartier, & qu'on la poussât jusqu'à l'entiére destruction de Carthage. Ainsi la reddition d'Utique encore plus que les raisonnements & que la haine de Caton, procura le renversément d'une des plus florissantes villes du monde.

Avant que de faire voile les Consuls accordé-

rent quelque chose à la pieté des Romains. C'étoit leur coûtume au commencement des expéditions importantes, de se rendre le Ciel propice, par des cérémonies extraordinaires, & d'encourager par-là le Peuple & les soldats. [a] La solemnité des jeux Séculaires, l'une des plus augustes que Rome eût établies, concourut fort-à-propos avec l'année qui devoit donner la naissance à la troisième guerre Punique. Depuis la fondation de Rome, cette fête n'avoit encore été célébrée que quatre fois, & en remontant jusqu'à la premiére guerre contre Carthage, on n'avoit point donné à la ville ce spectacle de Réligion. Les Decemvirs consultérent donc les livres Sibyllins, qu'ils interprétérent selon leurs vûës. Ils prétendirent y avoir trouvé, que le tems étoit venu de faire au Dieu des Enfers ce sacrifice, qu'on ne réïteroit qu'après un siécle. La cérémonie s'en fit sur les bords du Tybre, dans le lieu nommé Térente, conformément à la premiére institution. On peut juger qu'une année marquée par une époque si fortunée dut paroître heureuse à la superstitieuse Rome.

De Rome l'an 604.

Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

Tit. Liv. in Epitome, & Valerius Antias ex Varrone.

Les Consuls à qui le Peuple souhaita mille prospérités, montérent sur la flotte & embarquérent leurs armées. Scipion Æmilianus les suivit & servit dans les troupes de terre, sur le pié d'un des Tribuns de la quatrième Légion. C'étoit plûtôt de sa valeur & de son mérite, qu'il devoit tirer son

a Voyez ce que nous avons remarqué sur l'origine, sur l'institution & sur la pompe des Jeux séculaires, dans le second volume de cette Histoire, pages 89. & 90. note *a*. dans le quatrième, pages 351. 352. 353. note *a*. & dans le septième tome, pages 18. 19. 20. 21. & 22. note *a*.

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

Polyb. in legat. n. 142.

lustre, que du rang & des emplois. Carthage n'eut pas plûtôt appris que la flotte Romaine étoit en mer, qu'elle fut glacée d'effroi. Quel moyen luy restoit-il encore pour se mettre à couvert de l'orage? Quoy? se donner aux Romains, & de tributaire qu'elle étoit devenir leur sujette? Utique l'avoit prévenüe, & par sa reddition elle affoiblissoit le mérite d'une démarche pareille. Ce genre de satisfaction devoit paroître venu trop tard, & selon les apparences, Rome ne devoit pas s'en contenter. A la vérité les Carthaginois avoient compté sur cette derniére ressource, où ils ne devoient recourir qu'à la derniére extrémité; mais les avances d'Utique sembloient la devoir rendre inutile. *Autrefois* disoit-on, dans le Sénat Carthaginois, *nos Peres aimérent mieux tout souffrir que de perdre la liberté, & que de s'asservir aux Romains. Aujourd'huy nous nous voyons dans la nécessité de nous livrer, incertains même si l'on daignera recevoir notre hommage! Dieux! vous l'avés voulu! Il faut plier sous vos ordres. Assujettissés-nous, puisqu'il n'est plus possible de nous ménager un reste de liberté. Faisons un dernier effort pour appaiser le Sénat Romain. Envoyons à Rome des Députés, qui prononcent enfin de notre part, ce terrible mot de DEDITION. Fortune c'est toy qui nous l'arrache! Auroit-il dû jamais sortir de la bouche des Carthaginois!*

En effet au terme de DEDITION, le droit des gens avoit attaché les extrémités les plus dures, où un Etat, une Province, & une Ville pussent être réduites. Se livrer à autrui par forme de DEDITION, c'étoit luy céder toute possession & tout

Domaine. Par-là les Villes, les Bourgs, les Campagnes, les Fleuves, les Temples, les Tombeaux-mêmes, les Ports, enfin les habitants, hommes, femmes & enfants de tout un païs étoient sous une domination étrangére. Voilà le parti que Carthage se vit obligé de prendre. Ses Ambassadeurs partirent pour Rome, & n'y arrivérent qu'après le départ des Consuls & de leurs troupes. Cependant introduits au Sénat, ils firent entendre avec larmes, le mot fatal de DEDITION. Les Peres Conscripts en parurent contents. Rome le reçut avec applaudissement, & les Ambassadeurs commencérent à y être gracieusés. Bien-tôt le Sénat leur fit dire, que puisque leur République s'étoit rangée à la raison, on auroit égard à sa soumission. Ensuite on leur déclara qu'en acceptant leur offre, Rome vouloit bien leur remettre une partie de la peine qu'ils s'étoient imposée à eux-même. *Nous vous rendons*, leur dit le Président du Sénat, *la liberté*, *les biens*, *les campagnes de votre Etat*, *l'usage-même de vos loix*, *enfin toutes vos appartenances*, *soit publiques*, *soit particuliéres*, *à condition que vous envoyerés en Sicile à nos Consuls qui y séjournent*, *trois cents ôtages*, *tous tirés d'entre les fils de vos Sénateurs*, *ou de vos plus notables Citoyens. Nous vous les demandons*, *ces ôtages*, *pour nous assurer de votre fidélité*, *à éxécuter les ordres que nos Consuls vous prescriront.*

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

Un bonheur si peu attendu rendit pour ainsi dire, la vie aux Ambassadeurs. Sans un plus long retardement, ils prirent congé du Sénat, & volérent à Carthage pour y annoncer une si favorable nouvelle. La premiére lueur d'un traitement si mo-

De Rome l'an 604.
Consuls. L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

déré éblouït d'abord les Carthaginois. Ensuite à force de méditer & d'approfondir, ils soupçonnérent que Rome cachoit quelque artifice, sous ces dehors de clémence. *Pourquoy*, disoient-ils entre-eux, *n'a-t-elle fait nulle mention de nos villes, dans cette restitution si détaillée de nos campagnes, de nos biens & de notre liberté? Rome auroit-elle des desseins sur les lieux d'Afrique qui sont fortifiés, & environnés de murailles? Si la chose est ainsi, le présent qu'on nous fait n'est pas aussi considérable qu'on le publie.*

Ces premiers soupçons se changérent en plaintes, & en murmures qu'on fit entendre dans le Sénat Carthaginois. La crainte & l'inquiétude parurent sur tous les visages. Durant cette émotion presque universelle, un homme de bon sens se leva & rassura les esprits. Son nom étoit Magon, & son surnom Bretius. *Aprês la démarche que nous avons faite*, dit-il, *de nous livrer aux Romains, par forme de DEDITION, toute déliberation est superfluë. Il nous étoit permis de balancer avant que d'en faire porter la parole. Aujourd'huy nous sommes liés par nos engagements. Que vous sert-il d'éxaminer ce que les Consuls nous prescriront, & quelles bornes ils donneront à leurs désirs? Prévoir les malheurs de si loin, c'est chercher à s'affliger avant le tems. Prendrons-nous des résolutions sur de simples conjectures? Qu'ils parlent ces Consuls, qu'ils s'expliquent! S'ils portent leurs prétentions à d'intolerables excês, il sera tems encore de décider, s'il vaut mieux souffrir tous les maux de la guerre, que de nous soumettre. Puisque nous avons couru nous-mêmes au-devant de nos fers, il ne nous reste plus que d'obéir en esclaves. Portons le joug jusqu'au*

moment que des ordres excessivement injustes nous obligeront peut-être à les secoüer.

De Rome l'an 604.

Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

Ce discours parut dicté par la sagesse-même. Le Sénat de Carthage ordonna par un Decret, qu'on obéïroit pour le présent au Sénat de Rome, & qu'on envoyeroit les trois cents ôtages à Lilybée, où la flotte Romaine étoit à l'anchre. Lorsqu'il fallut éxécuter l'Arrêt, la consternation redoubla. On ne peut exprimer la douleur des Carthaginois, lorsqu'ils virent arracher les enfants du sein des plus illustres familles ? Les meres se défendirent long-tems, & firent retentir l'air de leurs cris, lorsqu'il fallut livrer à la merci des Romains, ce qu'elles avoient de plus cher. Toutes en pleurs, elles accompagnérent leurs fils jusqu'au port, où ils devoient s'embarquer, & les suivirent long-tems des yeux, après leur départ. A l'égard des Consuls, ils reçûrent cette jeune Noblesse, comme les premices d'une ville qu'ils vouloient anéantir. On la fit passer sur une Escadre en Italie, où on la garda soigneusement. Alors la flotte & les armées Consulaires, ne tardérent plus à faire le trajet depuis la Sicile jusqu'en Afrique. Les Consuls avoient une retraite assurée dans Utique, qui s'étoit donnée aux Romains. Ce fut-là qu'ils abordérent. Cet appareil de guerre parut épouvantable aux Africains, qui l'apperçurent du rivage. Cinquante Quinquérêmes suivies d'un nombre prodigieux de flutes, de barques, de bateaux plats, & de brigantins, portoient soixante & quatorze mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie. Aussi tout Rome, ce semble, & toute l'Italie avoit

App. in Punic.

De Rome l'an 604.

Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

pris part à une si fameuse expédition. Il y avoit eu de l'empressement à suivre les Consuls.

La flotte Romaine entra pompeusement dans le port d'Utique, aux acclamations des habitants. Dês que les troupes furent à terre, Manilius alla prendre possession du même terrain où le grand Scipion avoit campé, lorsqu'il investissoit Carthage, & qu'il la forçoit à recevoir la paix. On peut juger du trouble que la proximité d'un terrible ennemi répandit dans une ville menacée du dernier malheur. Les Carthaginois virent au même jour les Romains à leurs portes, & reçurent la dénonciation de la guerre, qu'on avoit tardé jusqu'alors de leur signifier. Ils s'apperçurent un peu tard, qu'ils avoient trop compté sur les soumissions qu'ils avoient faites à Rome, & sur les belles paroles du Sénat Romain. Carthage se trouva dépourvûë des munitions nécessaires pour soutenir un siége. Point de troupes alliées; point de mercenaires. D'ailleurs tout ce qu'elle avoit eu de plus belle jeunesse avoit péri dans la derniére bataille, contre Massinissa. La flotte n'étoit point équipée, & celle des Romains étoit plus forte, & barroit son port. Du moins Carthage avoit un reste d'espérance, dans la promptitude de son obéïssance à tous les ordres que les Consuls voudroient luy imposer. Les Carthaginois attendoient avec inquiétude, que les Généraux Romains se déclarassent, & ils demeuroient immobiles derriére leurs remparts, tandis que l'armée Romaine se reposoit de ses fatigues. Nulle hostilité de part & d'autre.

Æmilianus choisit le tems de cette inaction générale,

générale, pour aller rendre visite à Massinissa, l'allié des Romains, l'ami des Scipions, & son ami personnel. Le Roy de Numidie reçut le petit-fils adoptif du grand Scipion avec tendresse. Le vieillard embrassa mille fois le jeune Romain, & levant les yeux au Ciel, *Soleil*, s'écria-t-il, *toy qui regles la vie des humains, & vous Dieux qui la prolongés, ou qui l'abregés à votre gré, que j'ai de graces à vous rendre, de m'avoir fait voir Scipion Æmilianus, encore une fois avant ma mort!* La conversation tourna ensuite sur l'état présent de la République Romaine, & de la Numidie. On se fit des confidences réciproques. Aprés un repas magnifique, les deux amis continuérent leur entretien, jusques bien avant dans la nuit. On y parla beaucoup du grand Scipion. Massinissa avoit encore la mémoire remplie de mille actions secrettes, & de mille maximes de ce grand homme, capables d'animer son petit-fils à la vertu. Le vieillard ne cessa de parler, que quand il s'apperçut que son hôte avoit besoin de repos. En Effet Æmilianus passa le reste de la nuit dans un profond sommeil, causé par la lassitude du voyage. C'est delà que Ciceron dans ses livres *de la République*, a pris occasion de feindre, qu'Æmilianus eut alors un rêve qu'il appella *le songe de Scipion*, ou les idées de la plus saine Philosophie se retracérent à son esprit. Bien-tôt Æmilianus repartit pour le camp Romain, & y fut témoin des scénes que nous allons décrire.

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.
Macrob. in somnio Scip. & Cic. de Repub.
App. in Punicis.

Enfin les Carthaginois avoient pris le parti de députer aux Consuls, pour apprendre d'eux la décision de leur sort. Tout se trouva prêt dans le

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

camp, pour la réception des Envoyés. Jamais Généraux Romains n'affectérent de présenter aux yeux d'aucun Ambassadeur, un spectacle plus magnifique & en même tems plus terrible. Ils firent mettre sous les armes toutes leurs troupes, & l'on fit passer les Députés entre deux hayes de soldats, rangés de file, les enseignes déployées. Par la porte du camp, on les conduisit au son des instruments de guerre, jusqu'au quartier des Consuls. Là les deux Collégues s'étoient fait dresser deux Thrônes fort élevés, où ils étoient assis. Environnés des Lieutenants généraux & des Tribuns de leurs armées, ils étoient séparés de la foule par une barriére, où l'on ne permit pas même aux Ambassadeurs d'entrer. Ils furent donc admis à l'audience dans un assês grand intervalle, entre les Consuls & leur conseil de guerre. D'abord les Députés de Carthage restérent quelque tems dans le silence. Ils attendirent que les Consuls leur ordonnassent de parler. Le bruit des trompettes & celuy des soldats Romains cessa, puis l'Orateur Carthaginois fit entendre ces paroles. *Nulle Nation de la terre n'ignore qu'elle fut l'origine de l'ancienne ville que nous habitons. Une Reine Phénicienne la fonda, & la Colonie qu'elle y établit se signala pas des exploits sur mer & sur terre. A peine la République Romaine commençoit à naître, que nous fîmes avec elle plus d'une alliance. Cependant nos armes prospérérent en divers lieux. La domination Carthaginoise s'étendit en Afrique, se fit craindre en Sicile, & s'établit en Espagne. Nous avons eu le malheur d'avoir les Romains pour rivaux. Deux fois vaincus, deux fois nous avons*

plié sous les loix qu'il vous a plu de nous imposer. Il ne sied pas à des infortunés de rappeller le souvenir de leur grandeur passée, pour en faire parade. Il n'est glorieux qu'à vous de l'avoir obscurcie, & il n'est que honteux à nous de l'avoir perduë. Du moins que l'état humiliant où vous nous avés reduits, serve à nous attirer quelques sentiments de compassion! N'êtes vous pas encore rassasiés de nos opprobres? Nos vaisseaux couvroient les mers, nous les avons brûlés par vos ordres. Nos éléphants paroissoient dans nos armées comme autant de citadelles ambulantes, nous avons cessé d'en élever. Le commerce nous avoit enrichis, & nos richesses sont épuisées par les tributs que vous avés éxigés. Nous étions accoutumés à tirer des ôtages des Nations vaincuës, & nous vous avons livré plus d'une fois toute la fleur de notre jeune Noblesse. Vos peres ont été satisfaits de notre humiliation, & souvent ils nous ont sçu gré de notre ponctualité à remplir les obligations des Traités. Ils sont mutuels ces Traités, & il ne vous est pas plus permis d'en augmenter les charges, qu'à nous d'en enfraindre les conditions. Si nous les avons observées, pourquoy donc ces flottes & ces nombreuses armées conduites jusqu'à nos portes? Pourquoy cet appareil de terreur? Pourquoy cette guerre plûtôt commencée, que dénoncée? De quoy Rome se plaint-elle? Avons-nous insulté ses vaisseaux en mer, ou fait sentir nos armes en Italie? Nous avons fait la guerre à Massinissa, dit-on. Nous fut-il défendu par les Traités de garantir nos Provinces de l'invasion d'un ambitieux voisin? Cependant combien de fois avons-nous sacrifié nos intérêts à la considération que Rome avoit pour luy? Le Numide trouble la paix, par des usurpations réitérées. Carthage

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

sera-t-elle responsable des violences qu'elle a souffertes! La généreuse Rome abusera-t-elle de l'état pitoyable où Massinissa, disons mieux, où la Fortune nous a réduits? Quelque coupables que nous soyons, n'avons-nous pas réparé la faute qu'on nous impute, par tous les genres de satisfaction? Par vingt Ambassades nous vous avons suppliés d'être les arbitres de nos différends. Nous avons plus fait encore. Carthage s'est soumise à renouveller la paix avec vous, aux conditions qu'il vous plairoit. Enfin nous en sommes venus jusqu'à livrer à la discretion de Rome nos Etats, nos campagnes & nos biens. Traiterés-vous vos sujets en ennemis? Encore une fois, d'où vient cet appareil de guerre, & ces menaces d'une hostilité prochaine? Seroit-ce pour vous emparer de nos Etats, & pour nous chasser de nos Provinces? Quoy? des Consuls ignoreroient-ils les Arrêts de leur Sénat? Aprês avoir agréé nos offres, il nous a remis en possession de nos biens & de notre liberté. Laissés-nous donc joüir de vos bienfaits, & ne changés pas notre reconnoissance en désespoir.

Le Chef de l'Ambassade en alloit dire davantage, lorsque le Consul Marcius l'interrompit. *Carthaginois*, leur dit-il, *vous nous demandés compte des raisons que nous avons eües de porter icy la guerre. Les ignorés-vous? Le Sénat de Rome en a suffisamment instruit vos Ambassadeurs. Vous vous êtes donnés à nous, il est vrai, & vous avés enfin prononcé ce mot fatal de DEDITION. Je vous en loüe. Par-là, & par votre promptitude à nous livrer vos ôtages, vous vous êtes épargnés bien des maux. Au reste vous vous flattés, si vous prétendés qu'il ne vous reste plus rien à faire. Le Sénat vous a dit à Rome, & nous*

De Rome l'an 604.

Consuls. L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

vous l'avons répeté en Sicile, que nous avions des ordres à vous intimer aux portes de votre capitale. Commençons par le plus pressé. Nous vous signifierons les autres par parties. Puisque vous êtes sous la protection de Rome, & que vous voulés sincérement la paix, à quoy bon cette prodigieuse quantité d'armes, dont vos Arsenaux sont remplis? Faites-les transporter en ces lieux, & donnés-nous par-là une nouvelle assurance, que votre amour pour la paix ne consiste pas seulement en des paroles. La proposition étonna d'abord les Ambassadeurs. Ensuite ils se récüeillirent, & leur Chef remontra aux Consuls, que Carthage ne pouvoit guére se passer d'armes, pour résister à d'autres ennemis qu'à des Romains. *Cet Asdrubal que nous avons condamné à la mort*, ajouta-t-il, *s'est répandu dans les villes de nos Etats. Depuis son éxil il voltige de province en province, & déja il a rassemblé vingt mille hommes. Que deviendra Carthage désarmée, s'il vient l'assaillir lorsqu'elle sera dépourvûë des armes nécessaires pour sa défense.* A ces mots le Consul repartit vivement. *Calmés-vous Carthaginois. Rome aura soin de pourvoir à votre sureté. Obéïssés & soyés tranquilles sur le reste.* Quel autre parti à prendre, que celuy de la soumission? Les Ambassadeurs promirent de faire resoudre Carthage, à livrer aux Romains leurs armes, leurs machines de guerre & leurs vaisseaux. Sur ce consentement les Consuls firent partir pour Carthage les deux Questeurs, [a] Scipion Nasica pour lors suprê-

[a] Le Questeur Publius Cornelius Scipio Nasica, étoit fils du célébre Nasica, qui fut élû grand Pontife après la mort de Marcus Lépidus, & que sa rare prudence fit surnommer *Corculum*. Ce Ma-

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

me Pontife, & [a] Scipion Hispallus. Ils eurent ordre de brûler toutes les galéres qu'ils trouveroient au port de la capitale, & de faire conduire au camp Romain, tout ce qu'il y avoit à Carthage d'instruments de guerre. Quelle surprise pour les Romains, lorsqu'ils virent arriver du camp une longue file de chariots chargés d'armes, conduits par les Carthaginois eux-mêmes! Au sentiment de quelques Historiens, il y en eut une si prodigieuse quantité, qu'on en eût pû armer l'Afrique entiére. Il est constant qu'on remit aux mains des Consuls deux mille Catapultes, deux cents mille tant cuirasses qu'armures complettes, enfin un nombre infini d'épées, de dards, de javelines, de fléches & de ces poutres ferrées qu'on lançoit de dessus les remparts, avec des balistes. Un sacrifice si paisible devoit suffire ce semble, pour appaiser le courroux des Romains; mais les Consuls avoient des ordres encore plus rigoureux à faire éxécuter. Ils ne les déclaroient que successivement & par dégrés, pour ne pas effaroucher les esprits, & l'un servoit de préparatif à l'autre.

Ce convoy d'armes transportés des arsenaux de Carthage, étoit accompagné de ce que la ville avoit de plus respectables vieillards, & des Prêtres de

gistrat, quelque respectable qu'il fût par sa naissance, & par les vertus qu'il avoit héritées de son pere, ne put éviter le surnom humiliant de *Serapio*. C'est ainsi qu'on appelloit un Victimaire, selon Valére Maxime, ou le Valet d'un Marchand de Cochons, selon le témoignage de Pline. On disoit que Nasica ressembloit de visage à cet homme de néant.

a L'autre Questeur Cneïus Cornélius Scipio Hispallus, paroît être le fils de Cneïus Hispallus, qui fut Consul, l'an de Rome cinq cents soixante & dix-sept.

tous les Temples consacrés aux Divinités du païs. C'étoit une nombreuse Ambassade de gens capables d'adoucir les Romains par leur caractére, & par leur âge. Ceux-cy se présentérent devant les Consuls assis sur leurs Tribunaux, & s'attendirent d'être regardés en pitié. Revêtus de leurs robbes de cérémonie, ils se rangérent le long de la barriére, qui séparoit les Consuls de l'Assemblée. Ce fut alors qu'ils entendirent des paroles qui les consternérent. Marcius qui parloit plus aisément que son Collégue, prit un air sérieux & s'exprima de la sorte. *Contents que nous sommes des premiéres preuves de votre obéïssance, nous ne pouvons que vous en féliciter. Rien de plus ponctuel que votre déférence pour les ordres du Sénat de Rome, soit qu'il ait fallu nous confier vos ôtages, ou nous livrer vos armes. Je n'ai plus qu'une demande à vous faire au nom du Peuple Romain. Non je ne me servirai plus de détours, & de longs préambules pour vous signifier un ordre, où le salut de votre République, & la conservation de vos biens, de votre vie & de votre liberté sont attachés. Rome vous prescrit d'abandonner les murs de la ville que vous habités, d'en bâtir une autre où il vous plaira, pourvû qu'elle soit placée au moins à quatre-vingts stades de la mer, & de construire la nouvelle Carthage, sans enceinte de murailles & sans fortifications. Nous nous chargeons du soin de démolir vos anciens remparts, & vos maisons. Un peu de courage & de force d'esprit vous mettront au-dessus de l'affection qui nous attache d'ordinaire au lieu de notre ancienne demeure, plus par habitude que par raison.*

De Rome l'an 604.

Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

A ces mots les Députés de Carthage sentirent

De Rome l'an 604.
Consuls. L. Marcius Censorinus, & M' Manilius Nepos.

leur ſang ſe glacer dans leurs veines. Les uns demeurérent comme ſtupides, par l'excês de la douleur. Les autres la marquérent par des cris, & par des hurlements. D'autres encore levérent les mains au Ciel, pour demander vengeance de la ſupercherie qu'on leur avoit faite. Pluſieurs lancérent des imprécations contre les Romains, & les chargérent d'injures. Aprês un premier inſtant de fureur, qui ne laiſſa pas un moment à la réfléxion, tous devinrent furieux à force de réfléchir. On en vit irriter exprês les ſoldats du camp Romain, ou les prier de leur donner la mort. Quelques-uns ſe couchoient à terre & la mordoient de rage. D'autres la frappoient du front en déſeſperés, & s'arrachoient les cheveux. Les autres déchiroient leurs habits, ou s'enſanglantoient le corps avec leurs ongles. On en vit pluſieurs tomber en pamoiſon, & reſter étendus ſur la place, languiſſans & à demi morts. Ce ſpectacle fut ſi terrible, que les ſoldats Romains tout impitoyables qu'ils étoient en furent touchés. Pour les Conſuls ils reſtérent immobiles ſur leur Tribunal & virent ces ſcénes lamentables ſans en être émus. Ils permirent tout aux premiers tranſports d'un Peuple réduit au déſeſpoir. *A la fin*, diſoient-ils, *de ſi ſoudains emportemens ſe diſſipent. Le tems & la néceſſité inſtruiſent les plus malheureux, à ſupporter les maux dont on les accable. Les Carthaginois revenus au bon ſens prendront le parti de l'obéïſſance.* Les Conſuls ſe trompérent dans leur conjecture. La rage de ces Africains crût avec le tems, & la réfléxion ne ſervit qu'à les rendre moins indociles.

Cependant

Cependant les Députés reprirent un peu leurs esprits. Leur agitation se termina par des larmes, & leurs paroles furent plus mesurées. On les entendit néanmoins apostropher leurs femmes, leurs enfants & la patrie-même, comme si elle eût été présente. Les Prêtres entre autres, s'adressérent à leurs dieux. Tantôt ils invoquoient leur secours, tantôt ils blasphemoient leurs noms, & leur reprochoient l'encens qu'ils leur avoient prodigué. Enfin dans un moment plus tranquille, ils conférérent entr'eux. Les plus sages remontrérent aux plus insensés, que ces démonstrations d'une fureur extravagante ne diminuoient pas le mal, & ne servoient qu'à les déshonorer. *Dans l'état où nous sommes, que nous reste-t-il à faire*, disoient-ils, *que d'avoir recours aux supplications ? Carthage est sans armes, ses vaisseaux ont été brûlés. De puissants ennemis nous environnent. D'un côté les Romains, de l'autre Massinissa, & d'un autre Asdrubal nous ménacent d'une guerre intestine. Nos enfants sont en ôtage chés nos ennemis. Ceux-cy sont maîtres de nos campagnes. La Fortune ne nous laisse plus que nos vies, & que nos murs à sauver. Les garantirons-nous autrement que par des prieres, & par les remontrances les plus soumises ?* Hannon surnommé Gillas, qui conservoit plus de sang froid que ses compatriotes, crut pouvoir hazarder encore une nouvelle représentation aux Consuls. Il demanda donc la permission de parler, & l'obtint, puis il s'exprima de la sorte.

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

Me sera-t-il permis, illustres Consuls, de vous fatiguer encore par de nouveaux discours. Je ne veux point par un esprit de contention vous disputer vos droits

De Rome l'an 604.
Consuls. L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.
App. in Punic.

ſur Carthage, & taxer d'injuſtice le parti que vous avés pris. Je ne prétens qu'exciter vos cœurs à la compaſſion, & qu'attirer ſur nous un de ces regards propices, que Rome auſſi bien que les Dieux, ſçait départir à la terre. Serons-nous les ſeuls exclus de cette clémence univerſelle, dont tout l'Univers a reſſenti les effets ? Il eſt toûjours glorieux de pardonner; mais ſurtout à des malheureux, que des ſervices paſſés n'ont pas tout à fait rendus indignes du pardon. Depuis que le grand Scipion nous a contraints d'accepter la paix, qu'il nous dicta, quelles marques ne vous avons-nous pas données du plus fidéle attachement ? Philippe, Antiochus & Persês, trois Monarques qui ne nous avoient point offenſés, ſont devenus nos ennemis, parce qu'ils étoient les vôtres. Dans les guerres que vous leur avés faites, vous avons-nous refuſé des troupes, des éléphants, des vaiſſeaux & des vivres ? Nous avons perſiſté de vivre avec vous en fidéles alliés. Au nom de notre alliance & de notre fidélité, jettés un regard favorable ſur nous. Nous ne vous diſputons plus en rivaux l'empire des terres & de la mer. Vous êtes en poſſeſſion de la ſupériorité, & depuis long-tems nous vous l'avons cédée. Au premier ſigne de vos ſouhaits, nous vous avons livré nos ôtages. Vous l'avés ordonné, & nous nous ſommes dépoüillés de nos armes. Pouvons-nous nous attendre que Rome voulût encore ſévir contre des maiſons & des murs ſans défenſe ? Votre Sénat nous a mandé qu'il nous permettoit de vivre ſelon nos loix. N'eſt-ce pas la premiére & la plus ancienne de nos loix, que de reſſortir d'une capitale capable de s'attirer du reſpect, & en état de repouſſer les inſultes des mécontents ? Vivrons-nous ſelon nos

loix, lorsque la métropole de la Nation sera tombée dans le mépris ? Si vos ordres sont susceptibles de quelque adoucissement, interprétés-les, illustres Consuls, par les termes-mêmes de la réponse que nous avons reçûë de Rome. Sinon, daignés entendre nos soupirs, & voyés couler nos larmes. Quel objet de compassion, que Carthage en pleurs à vos genoux ! C'est une ville ancienne fondée par un ordre des Dieux, autrefois illustrée par ses courses maritimes, fréquentée de toutes les Nations du monde, remplie de Sanctuaires, où toutes les Divinités du Ciel viennent recevoir les vœux qu'on leur présente. Là sont les tombeaux de nos Peres, là nous nous attendions à mêler nos cendres avec les leurs, là est le séjour de nos Dieux domestiques. Ecoutés la voix des immortels qui vous crient, ne nous chassés pas de nos paisibles demeures, ne renversés pas nos Autels, permettés à Junon d'habiter sous le toit magnifique que Didon luy érigea. Si les habitants de Carthage vous ont offensé, ôtés leur la vie, remplissés la ville de sang & de carnage ; mais épargnés des murs, des maisons & des Temples, qui n'ont point été complices de nos crimes. Encore vaut-il mieux pour nous, que nous përissions dans le sein de nos Dieux Pénates, que d'aller traîner une vie languissante au milieu des terres. Les Carthaginois sont accoutumés à la mer ; c'est elle qui les fait vivre. Nous en avons respiré l'air depuis l'enfance. Elle procure aux uns de l'abondance, & le nécessaire aux autres. Ne vous diffamés pas, Romains, par une cruauté inouïe, chés toutes les Nations du monde. Vit-on jamais parmi les barbares, une ville qui s'est donnée à l'ennemi, qui n'a point refusé des ôtages & qui s'est dépoüillée de ses armes, condamnée

De Rome l'an 604.

Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

de surcroît à être renversée. Il n'est pas possible que le Sénat Romain, lorsqu'il a dicté vos ordres, ait fait attention à l'inhumanité de l'Arrêt qu'il a prononcé. Permettés-nous d'aller encore une fois luy faire entendre, que sa gloire est interessée à n'en permettre pas l'éxécution. Le trajet d'icy à Rome n'est pas long. Quelque inquiétude que doive nous causer ce retardement, elle sera adoucie par l'espérance de pouvoir fléchir le plus équitable Sénat du monde.

La harangue de Hannon avoit été longue, car dans les grandes afflictions il est difficile de ne pas se répandre en paroles. Les Consuls l'entendirent sans l'interrompre. Lorsqu'elle fut finie, Marcius y répondit en ces termes. *C'est avec répugnance que je vous annonce, qu'il ne nous est permis ni de réformer les ordres du Sénat, ni de les suspendre. Peut-être même qu'à Rome on nous accuse déja de lenteur. Permettés-moy de vous dire, que si nous vous éloignons du rivage de quelques stades, nous avons plus en vûë vos propres intérêts que les nôtres. La mer n'a été pour vous qu'un gouffre de malheurs, qui vous ont enfin submergés. Par mer vous avés tenté la conquête de la Sicile, & vous en avés été chassés. Par mer vous vous êtes introduits en Espagne, & vous l'avés souvent rougie de votre sang. Par mer encore vous avés encore éxercé des brigandages, contre les Isles de Corse & de Sardaigne, & nous avons châtié vos Pirates. Si cet élement infidéle vous a procuré quelques biens passagers, il vous a causé encore plus de véritables maux. Il en fut ainsi d'Athénes. De longs murs la joignirent au port de Pirée, & par-là elle devint une ville maritime. La tentation luy prit de courir les*

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

mers. Elle s'enrichit & s'attira des jaloux. On fit périr ses flottes, on prit plaisir à l'humilier & à l'appauvrir, enfin on la contraignit à renverser cette suite de murailles qui aboutissoit au port. Elle est devenuë ville Méditerranée, & la voilà tranquille. Oüi pour le bonheur de la vie, l'agriculture supplée avantageusement à l'abondance que produit le commerce. Avec moins d'inquiétude & de risques, la terre enrichit plus surement que la mer. Le négoce est aussi orageux que les mers où on l'éxerce. C'est une alternative de gains qui enflent le cœur, & de pertes qui le désolent. Aussi les villes maritimes ressemblent aux vaisseaux qu'elles construisent sans cesse, elles craignent les tempêtes, & le calme ni est jamais sans défiance. Tels sont les motifs qui nous ont engagés à vous transplanter à quelque distance de la mer. Là vous cesserés de nous être suspects, & vous vivrés plus tranquilles. Ne croyés pas au reste que nous voulions démolir vos Temples, ni violer les tombeaux de vos Ancêtres. Ils subsisteront aprês votre transmigration, & votre ancien culte, aussi bien que vos sépultures resteront dans leur entier. Comme il ne tiendra qu'à vous de vous placer assês à portée de vos Sanctuaires & de vos tombeaux, pour les fréquenter, la réligion ne souffrira point de votre départ. Notre intention ne va qu'à vous débarrasser du tumulte & du fracas d'un port, où l'on est sans cesse en mouvement pour embarquer & pour décharger des marchandises. Partés au plûtôt, & délivrés vos yeux de l'aspect de ces quais magnifiques, de ces amples magasins, de ces superbes casernes pour loger vos soldats, des ces amples écuries pour vos chevaux & pour vos éléphants. Ces amusements vous retiennent & vous

De Rome l'an 604.
Consuls. L. Marcius Censorinus, & M' Manilius Nepos.

font négliger des biens plus solides. Le plus court & le plus sur seroit de les oublier. Une ville aussi munie & aussi fortifiée que l'est Carthage, ne cessera jamais d'être pour nous un objet de jalousie. Vous nous aurés toûjours pour ennemis, tandis que vos remparts subsisteront. Si vous nous craignés & si vous aimés la paix, faites le sacrifice de vos murs & de vos maisons. Vous vous accoutumerés bien-tôt au lieu de votre nouvelle résidence. Vos fondateurs ont quitté la Phénicie & les côtes d'Afrique leur sont devenuës aussi chéres que leur Asie. A la fin tout tient lieu de Patrie à des hommes, que la raison conduit. L'habitation que vous choisirés, ne sera si vous voulés, qu'à quatre-vingts stades de la mer. Là vous pourrés goûter les douceurs, & tirer les profits que son voisinage procure. Rome est placée à cent stades du port le plus voisin, en est-elle moins la capitale de l'Italie? Le bonheur ne consiste pas dans une forte enceinte de murailles, dans des tours, & dans de superbes moles revêtus des plus beaux marbres. Vous n'en serés ni moins Carthaginois ni moins estimables, pour n'habiter plus dans le même espace de terre.

Ces paroles jettérent les Députés de Carthage dans une profonde réverie. Le Consul les en tira en leur réïterant que les ordres du Sénat étoient immuables, & qu'il falloit les exécuter sur l'heure. Ce fut alors que ces Envoyés comprirent combien ils auroient de peine à fléchir leurs compatriotes, sous les volontés de Rome. Ils craignirent d'être massacrés à leur retour, dans la premiére émotion du Peuple. Ils demandérent donc d'avoir en particulier quelques moments de conference avec les Consuls. On permit à quelques-uns d'eux de passer

la barriére ; mais le reste fut écarté par les Licteurs. Introduits dans la tente des Généraux, *Puisque vous nous refusés*, dirent-ils, *de recourir encore une fois au Sénat de Rome, & que la nécessité de vous obeïr est pressante, accordés-nous du moins une grace, qui doit tourner à vôtre avantage. La nouvelle dont nous allons être porteurs, doit naturellement causer dans Carthage un fracas qui pourroit nous couter la vie, & qui infailliblement aboutiroit à une révolte éclatante contre les ordres de Rome, si l'on n'a soin de la prévenir. Nous vous supplions donc de faire partir votre flotte, avec ordre de se montrer dans la rade de Carthage au moment que nous y arriverons. La crainte y contiendra les habitants, & par-là les esprits seront plus calmes, lorsque nous annoncerons le dernier de nos malheurs. Qu'il est triste pour nous d'attirer vos forces contre notre patrie! Mais dans les grandes calamités, a-t-on égard à des délicatesses sur le point d'honneur.*

De Rome l'an 604.

Consuls. L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

Marcius satisfit sans peine aux désirs des Députés. Il fit appareiller vingt Quinquérêmes de la flotte, & monta luy-même sur la galére prétorienne. La grosse Escadre parut à la vûë de Carthage, avant que les Députés y fussent entrés. Cette précaution néanmoins ne leur ôta pas toute appréhension. Quelques-uns de ces timides Envoyés ne retournérent plus à la ville, & cherchérent une retraite à la campagne. Les autres en plus grand nombre prirent le chemin de Carthage, sans se dire un seul mot sur la route. On ne peut exprimer avec quelle impatience les Carthaginois attendoient leur retour. Tout le Peuple bordoit les rem-

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

parts, & comme le retardement des Députés ne pronostiquoit rien d'avantageux, quelques-uns s'arrachoient les cheveux, par un pressentiment de leur malheur. Enfin l'on apperçut dans l'éloignement la troupe qui revenoit du camp Romain. La curiosité fit abandonner la ville à bien des gens. On alla au-devant des Députés, on s'informa de l'état des affaires. Par leur silence, & par la tristesse qui paroissoit sur leurs visages, on jugea que tout étoit désespéré. Delà les larmes des uns, la taciturnité des autres, & la consternation générale. Ceux qui avoient des parents ou des amis parmi les Envoyés, les prenoient à l'écart pour apprendre leur secret; mais ils étoient convenus de ne le déclarer qu'en présence du Sénat. La foule augmenta sous la porte de la ville, & peu s'en fallut que les Députés n'y fussent étouffés. Comme ils s'obstinoient à se taire, on leur fit place, & l'on s'empressa de leur élargir un passage, jusqu'à la Salle où les Sénateurs s'assembloient; tant l'ardeur étoit vive d'apprendre au plûtôt la destinée de Carthage. On n'admit au Conseil suprême que les seuls Députés. Le Peuple resta aux environs du Palais, bien impatient d'apprendre la décision d'une affaire si importante.

Le Sénat écouta asses paisiblement le rapport des Députés; mais lorsqu'ils en furent à l'article capital, il s'éleva un cri qui se fit entendre, jusques dans la place, où la multitude étoit restée. Le Peuple répondit à la voix des Sénateurs, par des clameurs encore plus aiguës, & sans sçavoir au vrai la cause de ses maux, il les jugea extrêmes &

Consuls. L. Marcius Censorinus, & M' Manilius Nepos.

ſans reméde. Les Députés continuérent leurs diſcours, & expoſérent la propoſition qu'ils avoient faite, d'envoyer encore une fois à Rome, pour y obtenir quelque modification de l'Arrêt. Tandis qu'ils parlérent, le ſilence fut égal dans la Salle du Sénat, & dans la place publique. Lorſque les Envoyés ajoutérent, que cette permiſſion leur avoit été refuſée, le cri des Sénateurs recommença. Pour lors le Peuple ne ſe tint plus. Il força les portes du Sénat, & y entra pêle-mêle, comme s'il eût été agité par des Furies ? On s'en prit d'abord aux auteurs de l'Arrêt prononcé au Sénat, ſur l'envoy des ôtages en Sicile. On ne leur épargna ni les injures, ni les mauvais traitements. Enſuite le Peuple déchargea ſon courroux contre ceux, qui avoient opiné à livrer aux Romains les armes des arſenaux, & les vaiſſeaux du port. Les Députés eux-mêmes ne furent pas ménagés. On leur jetta des pierres, & on les traîna par les ruës avec ignominie, comme des Ambaſſadeurs de mauvais augure, qui n'apportoient que de mauvaiſes nouvelles. La rage publique ſe fit ſentir encore plus vivement contre les Négocians d'Italie, qui ſe trouvoient en grand nombre à Carthage. En pillant leurs maiſons, & en les chargeant de coups, *c'eſt en repreſaille*, leur diſoit-on, *de nos vaiſſeaux brûlés, & de nos armes enlevées.* Enfin la ville n'étoit qu'un lieu d'horreur & de confuſion. Pour ſauver ſa vie, on ne trouvoit plus d'autre azyle que dans les Temples, encore n'y entendoit-on que des cris, & des blaſphêmes contre les Dieux. A la vûë du Port, des Magaſins, & des Arſenaux, la fureur redoubloit. *Pour quoy*

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

les avons nous laissé vuider, s'écrioit-on ! *Ne valloit-il pas mieux soûtenir un siége, & s'ensevelir sous les murs de la patrie, que de l'abandonner ?* Ces plaintes étoient universelles ; mais elles s'exprimoient avec plus d'emportement par la bouche des meres, à qui l'on avoit ravi les enfants, pour les donner en ôtage. Comme des forcenées, elles attaquoient les passants sans distinction, leur reprochoient la perte qu'elles avoient faite, & finissoient leurs incartades par des cris insensés. *Vous voilà bien punis*, disoient-elles, *de nous avoir trahies !*

Parmi ce grand nombre de furieux, il se trouva peu de Citoyens assés sensés, pour prendre un parti avec quelque apparence de raison. Les moins fanatiques fermérent les portes de la ville, & firent assembler sur le rempart des monceaux de pierres, pour se défendre, en cas de surprise. Enfin lorsque la premiére émotion fut un peu appaisée, quelques Sénateurs s'assemblérent, & dans l'agitation où les esprits étoient encore, ils résolurent la guerre. Quel moyen pour une ville destituée d'armes, & prise au dépourvû, de pouvoir la soûtenir ? La rage fait plus oser, que la raison ne permet d'entreprendre. Elle anime le courage, & fait trouver des expédients, jusques dans les affaires les plus désespérées. Les Carthaginois commencérent par tirer les malfaicteurs des prisons, & par accorder la liberté aux esclaves. On les mêla avec les milices du païs. Ensuite on accorda la grace à cet Asdrubal, qu'on n'avoit condamné à mort, que pour plaire aux Romains, & on l'invita à employer au salut de la patrie les vingt-mille hommes qu'il avoit levés. On

choisit un autre Asdrubal, dont la mere étoit fille de Massinissa, pour commander dans Carthage, durant la guerre. Enfin l'on s'imagina que ces nouveaux préparatifs intimideroient les Consuls, & qu'ils deviendroient plus faciles à permettre une nouvelle députation à Rome. On les envoya donc prier de se relâcher sur cela, & d'accorder à Carthage une trêve de trente jours. La négociation fut inutile. Les deux Généraux Romains persistérent dans leur premiére décision, & mirent les Carthaginois au désespoir. Sur ce rapport, tous s'écriérent, ou qu'ils conserveroient leur ville, ou qu'ils périroient sous ses ruïnes.

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

Les Carthaginois pousserent leur résolution, au-delà même de leur espérance. Ils trouvérent le moyen de fabriquer de nouvelles armes, de fournir leur ville de munitions, & d'avoir au-dehors une armée, pour escorter leurs convois, & pour fatiguer l'ennemi. Que ne peut pas le désespoir! Par l'ordre du Sénat, les Temples, les Portiques, enfin tous les lieux couverts & spacieux de la ville devinrent des atteliers, où les hommes & les femmes travaillérent, les uns à forger des cuirasses, les autres à préparer le bois pour des fléches & pour des dards, les autres à éguiser le fer des lances & des javelots. Tous ces ouvriers vivoient en commun, au dépens du public, & on leur apportoit leurs repas à des heures marquées. Comme ils s'encourageoient les uns les autres au travail, & qu'ils ne perdoient pas le tems à se procurer les nécessités de la vie, ils faisoient par jour cent quarante-quatre boucliers, trois cents épées, mille traits à lancer à la

De Rome l'an 604.
Consuls. L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

main ou avec des machines, & cinq cents tant lances que javelines. A l'égard des Balistes & des Catapultes, les matiéres propres à les construire manquérent d'abord. L'industrie y suppléa. On n'étoit point pourvû des cordes nécessaires pour le ressort de ces machines, on s'avisa d'y employer des cheveux. D'abord les femmes esclaves se firent raser. Ensuite les Dames-mêmes du premier rang, prodiguérent à cet usage le plus bel ornement de leurs têtes. Tous les métaux furent indifféremment employés aux ouvrages publics. Au défaut du fer & de l'acier, on mit en œuvre l'airain, l'or & l'argent. On fondit les statuës, les vases, & jusqu'aux ustensiles des maisons particuliéres. Dans une nécessité si pressante, les plus avares devinrent libéraux.

Zonaras, l. 9.

Au-dehors des murs, Asdrubal réconcilié avec sa patrie, mettoit en mouvement le corps de troupes qu'il commandoit, pour rassembler des vivres sur la côte, & pour les conduire sûrement à Carthage. L'abondance étoit plus grande à la ville, que dans le camp Romain. Les Consuls ne tiroient leur subsistance que [a] d'Utique, de Leptis, d'Adruméte, & de deux ou trois villages. Au lieu que toutes les autres villes d'Afrique envoyoient des provisions à leur capitale. D'ailleurs Massinissa ne s'intéressoit que médiocrement au succês des Romains, & ne leur fournissoit nul secours. La cause de son refroidissement étoit légitime. La Républi-

[a] Nous avons fait connoître les trois villes d'Utique, de Leptis, & d'Adruméte, dans les volumes précédents, au sujet de la premiére & de la seconde guerre de Carthage.

que de Rome, toûjours hautaine, avoit formé le projet de la nouvelle guerre, sans consulter le Roy de Numidie. Elle luy avoit même refusé après bien des instances, la permission de marcher contre Asdrubal, & de couper les convois, qu'il faisoit sans cesse passer à Carthage. *Quoi?* disoit Massinissa, *Rome ne devoit-elle pas avoir quelque confiance en un Prince, dont elle a si souvent éprouvé la fidélité? Elle m'a laissé commencer les hostilités à mes risques. Mes armes ont affoibli Carthage, & j'ai moissonné toute la fleur de sa jeunesse. Aussi-tôt que la carriére a été ouverte, les Romains y sont entrés, & ils sont venus semer dans le champ que j'ai défriché. N'avois-je pas mérité qu'on m'associât à la victoire, ou du moins que l'on me fît part du projet? Ces Républicains sont trop fiers. Ils traitent les Rois leurs alliés avec moins de ménagement, que des sujets.* A son tour le Numide prit un air de fierté. Les Consuls l'envoyérent saluer, & leurs Députés, comme par maniére d'entretien, le sondérent sur les secours qu'il pourroit prêter à l'armée Romaine. *J'y songerai*, répondit-il froidement, *& je vous aiderai, quand je le jugerai nécessaire. Et nous*, répondirent les Romains plus séchement encore, *nous vous en demanderons, quand nous le jugerons à propos.* Ces froideurs mal entenduës ne servirent qu'à rendre inutile le plus fidéle, & le plus secourable des alliés de Rome.

De Rome l'an 604.

Consuls. L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

Cependant les armées Consulaires différoient toûjours à s'approcher de Carthage, & à en commencer l'attaque. Les Romains espéroient d'en voir bien-tôt les habitants, rendus à la raison, se soumettre, & prendre le parti d'évacuer la place, & de se

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

choisir une retraite ailleurs. *Quel moyen de la défendre*, disoient-ils, *dans l'état où nous l'avons réduite! L'indignation soutient les Carthaginois pour quelques jours. Dans peu la crainte les rangera au devoir.* Les Consuls se repaissoient de la pensée que Carthage étoit désarmée. Ils ignoroient que la place étoit plus en état que jamais de soutenir un siége; qu'on y avoit fait fabriquer de nouvelles armes; qu'on y avoit construit des machines; & qu'on y avoit transporté bien des grains & des munitions. Leur retardement & leur ignorance coûta bien des combats & bien du sang à la République. En effet Carthage étoit, par elle-même, une place meurtriére, & défenduë par des gens déterminés à perdre la vie, plûtôt que de s'éxiler de leur patrie. Avant que de retracer un siége si mémorable, il n'est pas hors de propos de faire la description de la ville, en réünissant sous un seul point de vûë toutes les particularités, qu'un grand nombre d'Auteurs nous en ont transmises.

Strabo, App. Justinus, Diodorus Sic. Oros. &c.

Carthage bâtie plus de soixante ans avant Rome, avoit été placée par sa Fondatrice dans un Golphe fort spacieux. Au fond du Golphe, une portion de terre attachée au continent s'avançoit dans la mer, en forme de presqu'isle. Sa profondeur étoit de trois mille pas, & l'on ne comptoit que cinq mille quarante pas pour son circuit entier. Le corps de la place fut renfermé dans la presqu'isle, & s'étendit en longueur du Septentrion au Midy, c'est-à-dire, depuis la mer, jusqu'à la terre ferme. A parler en général, le contour de la ville n'étoit fortifié que d'un mur, & d'un simple rem-

part, avec des tours, qui en flanquoient les courtines. Aussi Carthage étoit-elle environnée de la mer presque de toutes parts. Du côté même de la terre, vers sa partie méridionale, elle étoit terminée par un écoulement des eaux de la mer, qu'on appelloit l'*Etang*. Ce Lac, ou plûtôt ce Golphe, n'étoit séparé des murs de la place, que par une langue de terre, qui s'étendoit de l'Orient en Occident, qui servoit comme de fausse braye à la ville, & qui prolongée formoit un bassin, propre à recevoir des vaisseaux. On l'appelloit pour cela même *le vieux port*. Comme la pointe Orientale de la langue de terre étoit le seul endroit de la ville, que la nature n'eût pas suffisamment fortifié, l'art y avoit supplée. On l'avoit muni d'une triple enceinte de murailles, hautes de trente coudées. Les tours qui en flanquoient la courtine, distantes l'une de l'autre de deux arpens, s'élevoient à quatre étages, jusqu'à la hauteur de quarante coudées. Dans l'épaisseur des murs qui regnoient dans toute cette étendue, on avoit pratiqué un rês-de-chaussée surmonté d'un etage. Dans le bas, étoient les étables pour les éléphants, les écuries pour les chevaux de guerre, & les Magazins pour le fourage. Au-dessus, on avoit construit des Cazernes, pour loger vingt-quatre mille soldats, tant d'infanterie que de cavalerie. Ces logements voutés appuyoient la muraille, & vrai-semblablement leur platte-forme tenoit lieu de rempart. Aussi avoient-ils vingt-deux coudées de profondeur. La Citadelle, nommée [a] Byrsa, séparée de la ville par des

De Rome l'an 604.

Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

[a] Selon Virgile, Tite-Live, Appien, le Compilateur de Tro-

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

murs, surmontoit tous ces ouvrages, & les dominoit. Sur la pointe du roc où elle étoit placée, s'élevoit un Temple dédié à Esculape. Pour le Temple de Junon protectrice de Carthage, on l'avoit placé au centre de la place, & environné d'un bois sacré. Enfin, à l'extrémité méridionale de la ville, dans l'Isthme qui la joignoit au continent, étoit situé un fauxbourg, ou si l'on veut une nouvelle cité, qu'on nommoit *Mégalie*, ou *Mégare*. Celle-cy enceinte aussi d'une muraille, & battue à droite & à gauche par les eaux de la mer, couvroit Carthage du côté des terres. Telle étoit la disposition de cette superbe ville, sur le continent.

gue Pompée, Justin, Hérodien, & grand nombre d'autres Auteurs, le terme de Byrsa faisoit allusion au stratagême que Didon avoit employé pour déterminer l'enceinte de la Citadelle de Carthage. Ils assurent que les Habitants de la Contrée luy accordérent autant de terrain, que pouvoit en comprendre le cuir d'un Taureau. Elle le fit couper, disent-ils, en courroyes fort déliées, & par cette industrie, elle donna une juste étenduë à l'emplacement, où devoit être construite la Citadelle. De-là, ajoûtent-ils, le nom Grec Byrsa, qui signifie du cuir.

Mercatique solum, facti de nomine Byrsam,
Taurino quantum possent circdare tergo. Æneïd. I.

Donat s'est persuadé, mais sans raison, que la Forteresse dont nous parlons, fut ainsi appellée, parce que Didon en paya le terrain en monnoye de cuir. Plusieurs Ecrivains n'ont pas pensé plus solidement que Donat, lorsqu'ils ont avancé, que l'achat de cet emplacement se fit par échange, & que la fondatrice donna aux Africains une certaine quantité de Bœufs amenés de Tyr.

Bochart emprunte l'éthymologie de *Byrsa*, de la Langue des Phéniciens, ou des Hébreux. Ceux-ci, dit cet Auteur, exprimoient quelques fortifications que ce fût, par le nom de *Bosra*, que les Grecs changérent, long-tems après, en celuy de *Byrsa*. Les Critiques qui adoptent cette conjecture, citent en preuve ces passages de Jeremie, 48. 24. *Judicium veniet super Carioth, & super Bosra, & super omnes civitates terræ Moab.*

Vers

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

Vers la mer, la côte courbée en un demi-cercle, terminé par deux promontoires, formoit naturellement le plus beau port du monde. Une Isle nommée Cothon pour sa petitesse, ou si l'on veut un gros rocher, à peu près de figure ronde, fermoit l'entrée du havre, & garantissoit les vaisseaux des vents du Nord. On ne pouvoit entrer dans l'anse formée par la mer, vis-à-vis Carthage, que par deux passes aux deux extrémités du rocher, & ces deux goulets étoient fermés, quand on vouloit, par des chaînes, que l'on tendoit depuis le continent, jusqu'aux pointes de l'Isle. Au reste Cothon n'étoit ni désert ni destitué d'ornements. Deux portiques soutenus par des Colones d'ordre Ionique, terminoient l'Isle par les deux bouts. Dans tout son circuit elle étoit bordée d'un quay magnifique, & dans toute sa rondeur, on ne voyoit que boutiques, & que magazins. Au centre du rocher s'élevoit la maison du Gouverneur, en forme de Donjon. Delà, il voyoit au loin en haute mer, veilloit sur le havre, & par le son de la trompette, il avertissoit la ville des vaisseaux, qui se préparoient à entrer. Ce port intérieur, qu'on nommoit *le nouveau port*, ne servoit guére qu'à recevoir les navires de guerre, & les galéres de la République. Là elles étoient toûjours à flot, elles avoient leurs infirmeries pour être mises au radoub, & des abris pour les préserver des ardeurs du Soleil. A l'égard des vaisseaux marchands, il paroît qu'ils n'abordoient guére qu'au *vieux port*, & qu'ils tournoient autour de la ville, du Septentrion à l'Occident, pour y arriver.

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

Quelque difficile que dût être le siége de Carthage, les Consuls se déterminérent à l'entreprendre. C'étoit un peu tard ; mais ils crurent pouvoir réparer leur lenteur, par l'activité de leurs troupes. Les deux armées Consulaires parurent donc à portée de la ville, & l'investirent. Toûjours pleins de la fausse idée, que dans l'état où étoit Carthage, elle entreprenoit plus qu'elle n'étoit capable d'éxécuter, les Romains se persuadérent, qu'il suffiroit d'y présenter l'escalade, pour vaincre la résistance des habitants. Les deux Généraux se partagérent les attaques entre eux. Il fut résolu que Manilius escaladeroit la ville à l'une de ses extrémités, du côté de l'Isthme fortifié d'une triple enceinte, & que Marcius tenteroit l'escalade par l'endroit le moins fort de la place, & si proche de la mer, qu'on y put planter les échelles sur des galéres, pour y monter. Cette entreprise eût réüssi, si les Carthaginois eussent été sans armes, comme on le présumoit. Mais quelle surprise pour les assaillants, lorsqu'ils virent le rempart bordé d'une multitude prodigieuse de défenseurs, tout brillants sous les armures, qu'ils s'étoient nouvellement fabriquées ! Cette seule vûë effraya les Romains. Ils reculérent, & se seroient retirés, si les Consuls ne les eussent ramenés à la charge. La seconde tentative ne fut pas plus heureuse que la premiére. Les Romains cédérent, & ne songérent plus qu'à camper aux environs de la place, pour en former le siége dans les régles. Carthage n'étoit plus une ville, qu'il fut possible de prendre d'emblée. Outre qu'on y comptoit sept cents mille ames, & qu'un grand

App. in Punic.

nombre de ses habitants étoit en état de porter les armes, elle étoit la capitale de trois cents villes, qui composoient l'Etat Carthaginois en Afrique. Delà les nombreuses troupes qu'Asdrubal avoit rassemblées, dans tous les lieux de la domination Carthaginoise. Déja ce Général s'étoit approché de la ville assiégée, pour la défendre au-dehors, comme les habitants la défendoient au-dedans. L'affaire étoit sérieuse, & devoit traîner en longueur. Toute autre nation que la Romaine se seroit rebutée, & auroit abandonné l'entreprise; mais la constance étoit la vertu propre des Romains.

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

Tandis que leur flotte obsédoit le port, les deux Consuls campérent séparément, Marcius entre l'étang & la ville, Manilius plus proche de la place, du côté qu'elle étoit environnée d'une triple muraille. Pour Asdrubal, il établit son camp à portée des Romains. Après quelques jours de repos, Marcius vit qu'il manquoit des matériaux nécessaires, pour composer ces machines qu'on employoit dans les siéges. Il fit donc partir les charpentiers de son armée, pour couper des arbres dans la forêt voisine. Asdrubal fit suivre le détachement Romain par Himilcon surnommé Phameas, Chef de la cavalerie Carthaginoise. Celui-ci fondit avec ses escadrons sur les travailleurs, en tua cinq cents, prit leurs armes, & les fit passer à Carthage, où elles servirent à ceux des habitants, qui n'étoient pas encore armés. Cependant les Romains sauvérent le bois qu'on avoit coupé, & le transportérent au camp de Marcius. Ces provisions encouragérent les troupes Romaines à tenter deux nouvelles atta-

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

ques. Manilius renversa de son côté une partie du premier mur ; mais lorsqu'il vit que celui-cy étoit suivi d'un second, & le second d'un troisiême, il quitta la partie, & se retira. Marcius de sa part, élargit la langue de terre, depuis le marais jusqu'à la muraille de la ville, & y fit construire deux Beliers, qui eurent assês de jeu, pour se mouvoir à l'aise. Alors il fit agir ces deux épouvantables machines, dont l'une étoit servie par des soldats de terre, l'autre par les troupes de la marine. L'émulation entre ces deux corps redoubla l'activité des uns & des autres. Les Beliers heurtérent la muraille si vivement, & si souvent ; qu'à la fin ils y firent une large brêche. Déja la ville étoit ouverte, & l'on en découvroit les maisons les plus voisines du rempart. Marcius conçut l'espérance de pouvoir y entrer, par l'ouverture qu'il y avoit faite. En effet il y introduisit quelques Légionnaires, qui repoussés avec perte par les Carthaginois, retournérent au camp chargés de blessures. La nuit survint, & les assiégés l'employérent à fermer la brêche par de nouvelle massonnerie. Cependant comme elle étoit trop fraîche, pour résister long-tems aux Beliers, les assiégés jugérent, qu'il falloit faire une sortie, & mettre le feu à ces machines. Les uns donc portérent des armes propres à écarter l'ennemi, les autres ne s'armérent que de torches allumées. La sortie eut du moins quelque succês. Il est vrai que les Romains, accourus pour défendre leurs machines, empêcherent que les Beliers ne fussent entiérement réduits en cendres ; mais ils ne furent pas à tems pour les préserver de tout

dommage. La flamme des Carthaginois les rendit inutiles. Jusques-là nul Romain n'avoit fait paroître ni beaucoup de conduite, ni beaucoup de valeur, dans les attaques.

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

Lorsque la terreur du jour précédent, & les ombres de la nuit furent dissipées, on s'apperçut enfin qu'une partie de la brêche n'avoit pas encore été réparée. On voyoit par l'ouverture une petite place en-dedans de la ville, où les Manipules qui y entreroient pouroient aisément se rallier, & se mettre en bataille. Marcius aussi-tôt permit à ses Légionnaires, de pénétrer dans la ville par l'ouverture, & deux Tribuns y conduisirent leurs Manipules. Scipion Æmilianus servoit dans l'armée en qualité de Tribun; mais il étoit trop sage, pour donner dans un piége si mal tendu. Il se contenta de ranger ses Légionnaires, en-dehors, au pié du mur, & d'attendre l'événement d'une action, qu'il jugeoit téméraire. Les Carthaginois en effet attendoient les Romains avec une multitude prodigieuse, en partie de troupes réglées, en partie d'hommes armés de bâtons, & de pierres. La partie ne fut pas égale. Les assiégeants repoussés & culbutés prirent la fuite. Ce fut alors que la prévoyance d'Æmilianus devint utile. Avec ses Manipules tout frais, il aida la retraite des Romains en désordre, & réprima l'audace des Carthaginois fiers de leur succês. Par-là l'estime qu'on eut pour Æmilianus, quoy qu'Officier subalterne, l'emporta sur celle du Général. *Un simple Tribun*, disoit-on, *a prévû ce que le Consul auroit dû prévoir*. On trouva le jeune Officier toûjours semblable à luy-même, en Afri-

De Rome l'an 604.
Consuls. L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

que, comme en Espagne, soit qu'il fallût agir de la tête, ou du bras..

Les Consuls sentirent alors tout le péril de l'entreprise, où ils s'étoient engagés. Le recouvrement des vivres leur devenoit difficile par terre, & par mer. La ville étoit un obstacle aux vaisseaux pour leur en transporter, & Asdrubal coupoit les convois, avec sa nombreuse cavalerie. D'ailleurs la maladie s'étoit mise dans le camp de Marcius, par le voisinage d'un marais, dont les eaux croupissantes, & les exhalaisons attirées par la chaleur du climat infectoient l'air. Il ordonna donc à la flotte d'aprocher autant qu'elle pourroit du rivage, pour recevoir ses troupes, & pour les transporter dans un lieu plus sain, toûjours à portée de Carthage. L'Asdrubal qui commandoit dans la ville fut averti du mouvement de la flotte Romaine, & fit observer la route qu'elle prendroit. Il s'apperçut qu'un gros vent souffloit vers le lieu, où les galérés ennemies s'étoient mises à l'anchre, & tout destitué qu'il étoit d'une flotte, il forma le dessein de les brûler. Dequoy ne vient-on pas à bout, lorsque la rage est jointe à la nécessité? Le Commandant fit rassembler tout ce qu'il put de ces vieilles barques, que les Romains avoient épargnées, comme inutiles à la défense d'une place. Il les fit remplir de fagots, d'étoupes, de souffre, de bitume, & d'autres matiéres combustibles. D'abord on les remorqua le long du Golfe, où étoit le port de Carthage. Elles se rangérent sans être apperçûës des Romains. Enfin lorsqu'elles furent asses proches de la flotte ennemie, on en déploya les voiles, on y mit le feu, & on

les laiſſa voguer au gré du vent. En un inſtant elles ſe mêlérent parmi les vaiſſeaux Romains, qui n'eurent pas le tems d'appareiller, & y cauſérent un ſi furieux embraſement, qu'ils en furent preſque tous conſumés.

De Rome l'an 604.
Conſuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.
Zonaras, l. 9.

Les armées Conſulaires avoient fait une triſte campagne. L'automne s'avançoit, & Rome redemandoit l'un de ſes Conſuls, pour préſider aux élections. Marcius partit, & dans la traverſée il chercha à ſe dédommager ſur mer, des pertes qu'il avoit faites ſur le continent. Il prit [a] Egimure, Iſle peu conſidérable de la domination Carthaginoiſe, ſituée entre la Sicile & l'Afrique. Foible conſolation aprês les pertes qu'il avoit euës à ſouffrir devant Carthage! Son abſence néanmoins réveilla le courage des Carthaginois. Un Conſul de moins fut pour eux le préſage d'une délivrance prochaine. Les aſſiégés reprirent donc une nouvelle audace. Ils ſe ſoucioient peu de prodiguer leurs ſoldats en des ſorties toûjours périlleuſes. Carthage abondoit en hommes, & la fureur donnoit du courage aux plus lâches de ſes habitants. Durant la nuit donc, un gros corps de Carthaginois diverſement armés, partit en ſilence de la ville, dans l'intention de ſurprendre le camp de Manilius, & d'égorger les Romains pendant leur ſommeil. Déja la troupe s'étoit avancée ſans bruit vers les retranchements ennemis, & commençoit à en rompre les paliſſades,

[a] L'Iſle d'Egimure eſt à plus de trente mille pas Géométriques, & ſelon d'autres, à vingt lieuës des ruïnes de Carthage, vers la côte du Royaume de Tunis. Elle ſe nomme aujourd'huy *Galita*, ou *Galata*. Voyez les Notes du ſixiême volume, page 545.

De Rome l'an 604.
Consuls. L. Marcius Censorinus, & M' Manilius Nepos.

lorsque le Consul fut averti à tems du danger qui le menaçoit. L'obscurité de la nuit, l'incertitude du nombre des aggresseurs, & des endroits par où l'ennemi pouvoit faire tout à la fois diverses attaques, tinrent long-tems Manilius en suspens. Cependant le tems se perdoit en délibérations, & les Carthaginois profitoient du retardement. Scipion Æmilianus fut le seul qui comprit, combien la diligence étoit nécessaire pour écarter l'ennemi. Il semble que Rome ne luy avoit donné de l'employ en Afrique, que pour réparer les fautes de ses Généraux. Tandis que le Consul hésite dans le conseil de guerre, & fait naître difficultés sur difficultés, Æmilianus détache quelques escadrons de cavalerie, sort par la porte du camp opposée à l'endroit où se faisoit l'attaque, fait à toute bride un long circuit, & vient prendre à dos les Carthaginois, qui ne s'attendoient à rien moins. Le cri que les aggresseurs entendirent pousser derriére eux, suffit pour les mettre en désordre. Les Carthaginois ou furent dissipés, ou rentrérent dans leur ville, aprês avoir laissé sur la place bon nombre de leurs gens, & sur-tout de ceux, qui n'étoient armés que de bâtons. Cette seconde preuve de bravoure & de conduite accrut la réputation d'Æmilianus parmi les soldats; mais elle luy attira bien des jaloux parmi les Officiers de son rang.

Livii Epitome, & App. in Punic.

L'audace inattenduë des assiégés força le Général Romain, à prendre de nouvelles précautions. Sans changer de camp, il rendit celuy qu'il occupoit plus fort, & le mit à couvert des coups de main. Outre la simple palissade & le rempart de terre

terre qui l'environnoit, il l'entoura d'une muraille de maſſonnerie. D'ailleurs à l'extrémité de ſon camp, Manilius fit conſtruire un château qui dominoit ſur un petit port, dans un coude du Golphe de Carthage. Là on tranſportoit par mer les vivres & les munitions néceſſaires à l'armée Romaine. Un camp ſi bien fortifié donna la confiance au Conſul d'envoyer faire des courſes dans le païs voiſin. Alternativement l'un des Tribuns Légionnaires, avec la diviſion qu'il commandoit, ſortoit des retranchements & alloit faire le pillage dans les campagnes voiſines. Aſdrubal ſe rendit attentif aux marches journaliéres de ces détachements, & donna la commiſſion à Phaméas de les ſuivre, & de les harceler. Celui-cy avoit le commandement ſur toute la cavalerie Carthaginoiſe, & joignoit à un grand courage une induſtrie ſinguliére, pour ſurprendre l'ennemi au dépourvû. Auſſi peut-être que jamais eſcadrons ne furent mieux montés que ceux des Carthaginois. A la vérité leurs chevaux étoient petits ; mais pleins de feu & de vigueur, infatigables, de plus, & ſi vifs, que les plus grands chevaux ne pouvoient les atteindre à la courſe. Phameas ſçut ſe ſervir de ſes avantages. Il faiſoit épier les lieux où les Romains devoient aller fourager, couper du bois & lever des contributions. Il ſe cachoit dans des creux de rochers, ou dans des taillis, d'où il venoit fondre comme une aigle ſur les ennemis, partagés par pelottons. Ces ſorties devenoient preſque toûjours funeſtes aux troupes Conſulaires. Il n'arrivoit jamais que les Tribuns rentraſſent dans le camp avec tou-

De Rome l'an 604.

Conſuls. L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

tes leurs troupes Æmilianus étoit le seul dont les détachements ne souffroient point de diminution, lorsqu'à son tour il alloit en parti. Ce sage conducteur sçavoit si bien prendre son tems, & ses arrangements pour ses marches, faisoit ses fourrages avec tant d'ordre, & posoit par tout de si bonnes gardes & si à propos, que Phaméas le respectoit & n'osoit l'attaquer. Cette difference entre Æmilianus & ses Collégues, étoit un nouveau sujet d'admiration pour l'armée, & de jalousie pour les Tribuns, qui s'étoient laissés battre. Ils publioient qu'Æmilianus étoit d'intelligence avec Phaméas, & que Scipion son grand pere avoit été de tout tems l'ami de la famille du Général Carthaginois. Le Consul & l'armée sçavoient luy rendre justice, malgré les discours de ses envieux.

La véritable vertu se met à la fin au-dessus de la jalousie. Elle est toûjours semblable à elle-même, & par de nouvelles actions d'éclat, elle vient à bout d'effacer les taches dont on avoit voulu l'obscurcir, lorsqu'elle étoit encore naissante. Æmilianus continua de briller si fort dans l'armée, qu'il fit taire enfin les plus passionnés à l'avilir. Ses envieux, eux-mêmes, servirent à relever sa gloire, jusques chez les ennemis, par le contraste de leur conduite, avec la sienne. Les environs de Carthage étoient bordés de Châteaux, qui servoient de Maisons de plaisance aux Habitants d'une ville si opulente. Ces Châteaux, fortifiés d'ailleurs, & gardés par des troupes, étoient souvent attaqués par les Tribuns Légionnaires, lorsqu'ils alloient en course. Il arriva plus d'une fois, que les garnisons

de ces petites Forteresses capitulérent, avant que de rendre leurs Places. Les autres Tribuns ne se faisoient pas un scrupule de manquer de bonne foy, & de faire massacrer, ou conduire en captivité, ceux qui s'étoient rendus à de favorables conditions. Le procédé étoit indigne de la probité Romaine. Æmilianus l'eut en horreur. Il fit quelque chose de plus, que de garder les paroles qu'il donnoit. Presque toûjours il accordoit des conditions avantageuses aux Carthaginois, qui se rendoient, & les faisoit reconduire avec une escorte dans la ville. De-là, l'estime des Africains, & la confiance qu'ils eurent en luy, lorsqu'on les sommoit de rendre leurs postes, ils protestoient qu'ils ne composeroient qu'avec Æmilianus. Par-là, le sage Tribun se donnoit, sans affectation, bien de l'avantage sur ses Rivaux.

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

Dans les occasions pressantes, le Consul ne trouvoit guéres de ressource, que dans la valeur & dans l'industrie d'Æmilianus. Le Fortin que les Romains avoient fait bâtir sur la mer, pour y recevoir les provisions qu'on leur apportoit sur des barques, étoit un grand objet de jalousie pour les Carthaginois. Ils s'avisérent de l'attaquer, durant une nuit obscure, & de le surprendre. Au sortir de Carthage, ces nouveaux aggresseurs poussérent un grand cri, qui fut accompagné de celuy de tous les Habitants de la ville. Ce fut pour intimider les Romains, & pour leur faire croire, qu'une multitude prodigieuse de Carthaginois marchoit à la prise du Château. Le Consul Manilius étoit un Général d'un génie borné, & d'une expérience médiocre dans les af-

De Rome l'an 604. Consuls. L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

faires de la guerre. La peur & l'irrésolution le saisirent tout à la fois. Æmilianus se trouva fort à propos pour l'en délivrer. Sur le champ il inventa un stratagême, qui réüssit. Le Tribun ne prit avec luy que deux Escadrons de ses Cavaliers, leur mit à la main des flambeaux allumés, & leur ordonna de courir par les champs, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour tromper les Carthaginois. En effet, ceux-ci s'imaginéreut que tout le camp des Romains accouroit à la défense du Fort, & qu'il venoit fondre sur eux. L'effroi les glaça, les contraignit à se retirer dans la ville, & leur fit manquer l'entreprise. Dès-lors, le Consul regarda Æmilianus comme un autre Scipion. Il le crut inspiré du Ciel, & il attribua les inventions de son esprit à des révélations d'enhaut. Le Consul auroit fait plus sagement, s'il n'avoit écouté que les conseils d'un Officier si brave & si judicieux; mais les petits esprits ont le cœur foible, & se laissent entraîner plûtôt par le nombre que par le merite. C'est ce qui paroîtra dans l'évenement qui va suivre.

Tit. Liv. in epitome, App. Zonaras. &c.

Asdrubal étoit pour le camp Romain, un voisin fort incommode. Il avoit pris ses postes sous une ville nommée Néphéris, qui n'étoit distante de Carthage, que de vingt-quatre milles, située sur la cime d'une montagne, haute de quinze mille pas. Néphéris ne paroissoit abordable par nul endroit. Le chemin qui y conduisoit étoit coupé par une riviére, semé de rochers, & embarrassé de défilés, qu'Asdrubal faisoit garder. De-là, le Général Carthaginois se répandoit dans la campagne, tomboit sur les détachements des Romains, & venoit insulter

Consuls. L. Marcius Censorinus, & M'. Manilius Nepos.

leur camp. Je ne sçai par quels conseils, où par quel entêtement personnel, le Consul prit la résolution de chasser Asdrubal d'un poste si avantageux. Il en proposa le dessein au Conseil de guerre. Les Lieutenants Généraux, & les Tribuns, soit par inconsidération, soit par une vaine ostentation de valeur, soit pour effacer la honte d'avoir fait une campagne inutile, opinérent tous à l'attaque de Néphéris & d'Asdrubal. Æmilianus seul fit tous ses efforts pour détourner le Consul de l'entreprise. Quelque considération que Manilius eût pour luy, il fut entraîné par le plus grand nombre. L'armée Consulaire se mit en marche, & le Tribun Æmilianus suivit son Général, à contre-cœur. On s'avance par des chemins difficiles, & l'on arrive enfin au bord de la riviére, qu'il falloit traverser. Là, le sage Æmilianus renouvelle ses répréſentations, fait sentir les difficultés de l'attaque, & présage la confusion qui doit la suivre. Ses Collégues, jaloux de sa gloire, insultent à sa précaution, & s'efforcent de la faire passer pour un manque de courage. Enfin, à la pluralité des voix, on passe la riviére. Du moins Æmilianus crut pouvoir obtenir du Conseil, que l'on construisît un camp sur la rive du Fleuve, afin qu'en cas de malheur, il servît d'azile à l'armée. *Tout peut arriver*, disoit-il, *& si nos Légions sont repoussées, par-là, leur retour aura moins l'air d'une fuite, que d'une retraite.* L'avis étoit salutaire & sensé; mais il fut reçû avec de grands éclats de rire. La raison-même n'a point de force dans la bouche d'un homme, contre qui l'on est prévenu d'une violente passion. L'envie l'emporta sur le bon sens.

De Rome l'an 604.
Conſuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

Il paroît néanmoins, que le Conſul pancha en faveur du deſſein, que propoſoit Æmilianus. Le reſte du Conſeil s'y oppoſa, & l'un des Officiers alla juſqu'à dire en face à Manilius, qu'il quitteroit le ſervice, puiſqu'un ſimple Subalterne oſoit s'attribuer les fonctions du Général.

Ces paſſions & ces vivacités firent, que le foible Conſul négligea une reſſource, qui ne luy pouvoit être qu'avantageuſe, de quelque maniére que l'affaire tournât. Les Légions quittérent les bords du Fleuve, & bientôt l'armée Carthaginoiſe ſe fit voir en ordre de bataille, ſur la croupe de la montagne. Aſdrubal deſcendit dans la plaine au-devant des Romains, prêt à ſoutenir une attaque. Le choc commença, & ce premier combat fut plus ſanglant qu'il ne fut déciſif. Nul avantage de part ni d'autre. Aſdrubal ſe retira donc ſur ſa montagne, & ſe promit qu'en ſuivant l'ennemi dans ſa retraite, il rendroit ſa victoire plus complette, qu'elle n'avoit été durant l'action. Cependant les Romains en ſe retirant, firent toûjours face, & ſoutinrent bravement les attaques de l'ennemi, tandis qu'ils marchérent dans la plaine. Quand il fallut repaſſer le Fleuve, ce fut alors que le Conſul ſe repentit de n'avoir pas déferé au conſeil d'Æmilianus. Un camp tout préparé eût été d'un grand ſecours à des hommes fatigués par une longue marche, & par un én ible combat. D'ailleurs, une riviére à traverſer, en préſence d'une armée ennemie, toûjours à portée de faire irruption ſur des manipules, pour peu qu'ils ſe déſuniſſent, c'étoit une grande affaire pour un Général, peu expérimenté dans le métier des ar-

mes. Les plus braves & les plus induſtrieux, y auroient été embarraſſés. En effet, la riviére n'étoit gayable qu'en peu d'endroits éloignés les uns des autres. Il fallut donc partager les troupes, pour les faire repaſſer par différents gués, que les Carthaginois obſédoient. Ce fut alors qu'il ſe donna divers combats, où les Romains ne purent manquer d'avoir du déſavantage. Les trois Tribuns, qui, contre le ſentiment d'Æmilianus, avoient engagé la partie, & s'étoient plus oppoſés à la conſtruction du camp, y perdirent la vie. Nul des Légionnaires qui ſe débandérent, pour chercher un paſſage plus loin, n'échappa au fer des ennemis. Le reſte de l'armée étoit expoſée au péril d'une défaite entiére, ſi ce même Æmilianus, qui l'avoit voulu préſerver par ſa ſageſſe, ne l'eût ſauvée par ſa valeur. A la tête de trois cents Cavaliers, qu'il avoit ſous ſes ordres, & de quelques autres, qui ſe joignirent à eux; il ſoutint tout l'effort des ennemis, & renouvella en quelque ſorte la célébre action des Coclés. Aprês avoir partagé ſa troupe en deux bandes, qui ſe ſuccédérent l'une à l'autre dans le combat, ils empêchérent l'armée Carthaginoiſe de donner ſur les Romains, durant leur paſſage, & ſe jettérent eux-mêmes dans le Fleuve, qu'ils paſſérent à la nage, aprês avoir eſſuïé les traits de l'ennemi.

De Rome l'an 604.
Conſuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

Quand on fut à l'autre rive, on s'apperçut qu'il manquoit à l'armée quatre Manipules, reſtés en-delà du Fleuve. Déſeſperants de le paſſer aprês les autres, ces braves s'étoient cantonnés ſur une hauteur, bien réſolus d'y vendre chérement leur vie. Quelques Bataillons Carthaginois les enveloppérent, &

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

ſans les combattre, ils prétendoient les faire périr par la faim. Sur ce récit, la compaſſion d'Æmilianus ſe réveilla. *C'eſt dans ces occaſions*, dit-il au Général, *qu'un peu de témerité eſt en ſa place. Avant que de hazarder une armée entiére, en des périls certains, la circonſpection doit l'emporter ſur l'impétuoſité du courage. Mais lorſqu'une malheureuſe affaire eſt engagée, & qu'il s'agit de la vie des Citoyens, & de l'honneur du nom Romain, il faut que la crainte céde à l'audace. Pour moi, je m'offre à repaſſer le Fleuve, avec un petit corps de Cavalerie, & à m'expoſer de nouveau pour le ſalut de mes Compatriotes.* Rivaux & autres, tous applaudirent à la réſolution du généreux Tribun. Il prend donc avec luy les Cavaliers de ſa diviſion, & des vivres pour deux jours, repaſſe le Fleuve, & vole à la délivrance de la troupe inveſtie. D'abord il s'empare d'une colline, vis-à-vis celle où les quatre Manipules étoient poſtés. Les Romains voïoient ſous leurs piés les Carthaginois répandus dans le vallon, & avoient ſur eux tout l'avantage du lieu. Aprês quelques heures de repos, le brave Æmilianus de ſon côté, & les Manipules du leur, deſcendent avec précipitation des montagnes où ils étoient poſtés, & viennent fondre ſur les Carthanois. La hardieſſe ſeule de ces hommes déterminés, qui couroient à la mort, ou à la victoire, diſſipa les Africains. Ils abandonnérent le champ de bataille, & laiſſérent les paſſages libres à ces généreux Défenſeurs, ou de leur propre vie, ou de celle de leurs Citoyens. Enfin, Æmilianus revint au camp, où l'on déſeſperoit de le revoir. Son mérite parut alors ſi ſupérieur à celuy de ſes envieux, qu'ils furent réduits

à être eux-mêmes les Panégyriſtes du jeune Tribun. Pour la troupe échappée du péril, elle luy fit un de ces préſents militaires, dont on ſe croyoit plus honoré, que des dons les plus riches. Elle luy offrit une couronne [a] *de Gramen*, cueïlli ſur le lieu même où il avoit ſignalé ſa valeur.

De Rome l'an 604.
Conſuls. L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

Aprês le retour d'Æmilianus, il ne reſta dans le camp Romain, que le regret d'avoir laiſſé ſur le champ de bataille, tant de Légionnaires, dont les corps étoient demeurés ſans ſépulture. Sur-tout, on auroit bien ſouhaité rendre des honneurs funébres, aux trois Tribuns, qui avoient perdu la vie au paſſage du Fleuve. Æmilianus n'avoit point eu de Rivaux plus emportés ; mais ſes reſſentiments ne s'étendirent pas au-delà de leur trépas. Il donna la liberté à un Captif Carthaginois, à condition qu'il rendroit, de ſa part, à Aſdrubal une Lettre, par laquelle il le prioit d'accorder la ſépulture, du moins aux trois Officiers ſes Collégues, pour qui l'on devoit avoir quelque diſtinction.

Le nom de Scipion étoit depuis long temps en vénération chez les Africains, & la vertu d'Æmilianus luy-même commençoit à s'en faire reſpec-

a La Couronne de *Gramen*, que d'autres appellent Couronne Obſidionale, étoit une des plus grandes marques de diſtinction que les Romains accordaſſent à la valeur. Il ne dépendoit point du Général ſeul de donner cette récompenſe militaire à un Guerrier. Ce droit étoit réſervé à toute l'armée, qui la décernoit ordinairement à celuy qui avoit contraint les ennemis à lever le ſiége d'une Place, ou qui avoit délivré des troupes engagées dans un poſte dangereux. Cette Couronne étoit compoſée de quelques herbes cueïllies ſur le terrain, d'où les ennemis avoient été chaſſés. On peut voir ce que nous avons remarqué ſur cette ſorte de Couronne, dans le troiſième volume, page *96.* note *a.*

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

ter. Asdrubal se fit un plaisir de contenter les desirs du brave Romain. On fit chercher les corps des trois Tribuns. Il fut aisé de les reconnoître à l'anneau d'or [a] qu'ils portoient au doigt ; car les simples Soldats n'en avoient que de fer. Le Carthaginois leur fit dresser un bucher, où leurs corps furent brûlés, & renvoya leurs os à Æmilianus. Une action si vertueuse de la part du Romain, & la déférence que le Carthaginois eut pour luy, augmentérent son crédit dans l'armée. On n'y parla que d'Æmilianus ; on le préféra hautement à tous les Officiers de l'armée, & au Général luy-même ; mais sa modestie le contint dans les bornes prescrites à son rang. Quelque réputation qu'il eût, comme il n'étoit pas en chef dans l'armée Romaine, il ne put parer contre tous les coups, que les Carthaginois portérent au Consul. Tantôt les Assiégés firent des irruptions sur son camp, & l'endommagérent. Tantôt Asdrubal, maître de la campagne, fit des courses jusqu'aux rétranchements Romains. Il porta de si rudes attaques aux Légions, qu'il les contraignit de se renfermer dans leur camp.

Chaque jour le Sénat de Rome étoit instruit de ce qui se passoit en Afrique. Cependant, pour en avoir une connoissance juridique, & plus détaillée, on fit partir des Commissaires, dans le dessein d'informer sur la conduite du Général, & de ses Officiers. Ce fut alors que le mérite d'Æmilianus parut dans tout son lustre. L'envie n'empêcha plus, ni ses Rivaux,

a Consultez ce que nous avons observé, en différents endroits de cette Histoire, sur l'origine & la prérogative des anneaux, parmi les anciens Romains.

ni le Conſul, ni le ſimple Soldat, de rendre juſtice à la ſageſſe & à la valeur d'un ſeul homme, dont les conſeils auroient bien avancé les affaires de la République, s'ils avoient été ſuivis. On fit entendre aux Députés, par combien d'actions heroïques Æmilianus avoit ſoutenu la gloire des Romains, préſervé leur armée d'une défaite entiére, & ſauvé la vie à un grand nombre de Citoyens.

De Rome l'an 604.
Conſuls.
L. Manlius Censorinus, & M' Manilius Nepos.

Les Commiſſaires rétournérent à Rome, bien mécontents, en général, des opérations de la campagne; mais charmés, en particulier, de la conduite d'Æmilianus. Dans le récit qu'ils en firent au Sénat, les Peres Conſcripts ſe récriérent, qu'il falloit que les ames de Paul Emile ſon pere, & de Scipion ſon grand pere par adoption, fuſſent paſſées dans le corps d'un ſi généreux fils. Caton luy-même, qui, dit-on, n'avoit jamais loüé perſonne durant ſa vie, ne put refuſer au jeune Tribun l'éloge qu'il méritoit. Il le fit néanmoins par un trait de ſatire, qu'il lança, à ſon ordinaire, contre les Officiers de l'armée d'Afrique. Caton employa, pour relever la gloire d'Æmilianus, un Vers d'Homére, où le Poëte parlant de [a] Tyréſias dêja placé dans les Champs Eliſées, dit, que *parmi les autres morts, on ne trouve que des phantômes, & que des ombres vaines; mais que Tyréſias conſerve ſeul tout ſon bon ſens.* L'application étoit juſte; mais elle étoit cruelle pour le Conſul, les Lieutenants Généraux, & les Tribuns

Plut. in Caton.

Homerus, l.10. Odyſſ.

a Ce Tyréſias, ſelon l'Hiſtoire fabuleuſe, s'étoit rendu récommandable par le don de prophétie qu'il avoit reçu de Jupiter. Les Citoyens de Thebes luy rendírent après ſa mort des honneurs divins.

De Rome l'an 604.
Consuls. L. MARCIUS CENSORINUS. & M' MANILIUS NEPOS.

qui servoient devant Carthage. Ce fut peut-être là le dernier bon mot, que prononça Caton, avant que de mourir. Une défaillance de nature l'emporta bientôt après, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, [a] ou de qua-

a Il est constant, que Caton le Censeur mourut dans le cours de l'année 604. de la fondation de Rome, sous le Consulat de Lucius Marcius, & de Manius Manilius, qui précéda de quatre-vingt-six ans le Consulat de Cicéron, comme celuy-ci l'observe dans son Livre intitulé *Brutus*. Velléïus Paterculus fixe cette mort à la même année. Pline, au Livre 14. Chap. 4. parle d'une maniére un peu trop vague, lorsqu'il dit, que Caton décéda vers le temps de la destruction de Carthage, & de la prise de Corinthe. *Circa captas Carthaginem & Corinthum...... supremum is diem obiit.* Il s'explique d'une maniére plus précise dans le vingt-neuviême Livre, où il place cet événement sous l'année six cents cinq, qui ne doit être comptée que pour la six cents quatriême, selon la Chronologie des Fastes Capitolins. Pour avoir donc l'âge de Caton, il faut sçavoir au juste l'année de sa naissance. Il nous paroît démontré, par ce que nous avons remarqué dans le neuviême volume, que Caton nâquit l'an de Rome cinq cents dix-neuf. De-là, jusqu'à l'an 604. qui termina les jours de Caton, on trouve quatre-vingt-cinq ans de différence. Ce calcul s'accorde avec le témoignage de Cicéron, *in Bruto*. Il assure expressément, que Caton vêcut quatre-vingt-cinq ans. *Annos quinque & octoginta natus excessit è vita, cum quidem eo ipso anno contra Sergium Galbam ad populum, summâ contentione, dixisset. Quam etiam orationem scriptam reliquit.* Il faut donc avoüer nécessairement, que Tite-Live & Plutarque se sont trompés, quand ils ont dit, que Caton plaida sa cause à l'âge de quatre-vingt-six ans, & qu'il accusa publiquement Sergius Galba quatre ans après, c'est-à-dire, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. *Qui sextum & octogesimum annum agens causam dixerit, ipse pro se oraverit scripseritque; nonagesimo anno Sergium Galbam, ad populi adduxerit judicium.* Ceux des modernes qui ont fixé la vie de Caton, à quatre-vingt-trois, & même à quatre-vingt-deux ans, n'ont fait attention, ni à l'année de sa naissance, ni à celle de sa mort.

C'est à cette même année du Consulat de Marcius & de Manilius, que la plûpart des anciens Auteurs, & Cicéron, entre autres, rapportent le discours que Caton, peu de temps avant sa derniére maladie, prononça en faveur de la Loy *Scribonia*, contre Sergius Galba. Celuy-ci dês l'an de Rome six cents deux, avoit gouverné l'Espagne en qualité de Préteur. Nous avons fait cy-dessus le récit des cruautés & des horribles brigandages que cet homme féroce

tre vingt-cinq ans. Avant que d'expirer, il pronosti-

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. Marcius Censorinus, & M' Manilius Nepos.

avoit éxercés dans tous les lieux de son département. Contre la foy des Traités, neuf mille Lusitaniens, qui réclamoient la clémenmence des Romains, avoient été massacrés par ses ordres. Si l'on en croit même Suétone, le nombre de ceux qui périrent dans cette cruelle boucherie, montoit à trente mille. Par tout il laissa des marques de sa fureur & de son avarice. Ceux que le fer avoit épargnés, éprouvérent de sa part les plus indignes traitements. Ce ne fut pas assès pour luy d'avoir porté la désolation dans leurs Provinces, & de s'être enrichi des dépoüilles de ces malheureux, il les chargea de chaînes, & les força de passer avec luy en Italie. Tous furent réduits en esclavage, & vendus à l'enchére dans la Gaule Cisalpine, au profit de cet avare Préteur. Tant d'excès commis contre une Nation, qui s'étoit livrée d'elle-même à la merci de la République, excitérent l'indignation des gens de bien. Un des Tribuns du Peuple, nommé Lucius Scribonius Libo, se déclara le Défenseur de la Nation opprimée. En présence du Peuple assemblé, il requit en faveur des captifs, à ce qu'ils fussent remis en liberté, & en possession de leurs biens. Caton se joignit au Tribun. Son zéle pour le bien public, & pour la gloire du nom Romain, ne luy permit pas de garder le silence. Tout accablé qu'il étoit sous le poids des années, il se transporta dans le Comice. Là, il déclama avec véhémence contre le perfide Galba. Quintus Fulvius Nobilior, que Caton avoit accusé plus d'une fois en plein Sénat, prit la défense du coupable. Galba luy-même n'oublia rien pour fléchir le Peuple irrité. Trois fois il parla pour sa justification. Des trois discours qu'il prononça, & qui se lisoient encore au siécle de Tite-Live, les deux premiers combatirent directement la Requête du Tribun Scribonius Libo. Le troisiême fut fait en forme de réponse à Cornélius Céthégus, un de ses accusateurs. C'étoit l'apologie de sa conduite envers les Lusitaniens. Tous les maux qu'il avoit fait souffrir à ces Peuples, étoient, selon luy, devenus nécessaires, pour prévenir les mauvais desseins qu'ils avoient formés contre l'armée Romaine, sous une apparence de paix. *Leurs noirs complots*, disoit-il, *ne furent point assès secrets. J'en fus informé à temps. Ils s'étoient enhardis dans l'éxécution de leur déteſtable projet, au milieu des horreurs d'un sacrifice, où ils mêlerent le sang d'un homme égorgé sur l'autel, avec celuy d'un cheval immolé. Cette barbarie devoit être le prélude & le signal de l'attentat qu'ils méditoient. Romains, je ne pouvois aßurer vos conquêtes, & le salut de vos troupes, qu'en exterminant ces furieux, toûjours prêts à la révolte.* Le Peuple ne fut point la duppe de cette injuste récrimination. Il parut aux personnes sensées, que Galba ne supposoit de nouveaux crimes aux Lusitaniens, que pour diminuer la honte de

qua, que Carthage ne ſeroit priſe que par Æmilia-

De Rome l'an 604.

Conſuls. L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

ſes procédés à leur égard. L'accuſé s'apperçut alors qu'il n'avoit plus d'autre reſſource, que dans l'indulgence de ſes Juges. Il n'employa donc plus d'autres armes contre ſes accuſateurs, que ſes ſoumiſſions, ſes priéres & ſes larmes. On le vit paroître devant le Peuple en poſture de Suppliant. Les yeux baignés de pleurs, il embraſſe ſes deux fils, encore en bas âge, comme pour leur dire les dernier adieu. En même temps il fixe de triſtes regards ſur le fils de Caïus Sulpicius Gallus. Cet enfant, après la mort de ſon pere, étoit devenu le pupille de Sulpicius Galba ſon parent. Il le ſerre entre ſes bras, le produit aux yeux de l'aſſemblée, dont il réclame la protection & le porte de rang en rang. Il conjure le Peuple de luy tenir lieu de Pere & de Tuteur, auſſi-bien qu'à ſes deux enfants, puiſque ſes ennemis le condamnent à s'en ſéparer pour toûjours. Ces mouvements étudiés de l'artificieux Galba, produiſirent l'effet qu'il s'en étoit promis. Le lugubre appareil, où il venoit de ſe préſenter, fut un ſpectacle touchant pour le Peuple. A la vûë de trois jeunes enfants, que leur innocence rendoit aimables, & au ſouvenir du fameux Aſtronome Caïus Sulpicius Gallus, que ſes grandes qualités avoient rendu reſpectables, la pluſpart des Citoyens ſe laiſſérent attendrir. Les ſuffrages ſe réünirent à la décharge de l'accuſé, & preſque d'une commune voix, il fut abſous des crimes qu'on luy reprochoit ſi juſtement. C'eſt de Quintilien, de Valére Maxime, & en partie de Cicéron, au premier Livre de l'Orateur, que nous avons emprunté la ſuite de cet événement. Cependant, on n'oſe aſſurer, que tout ceci ſe ſoit paſſé dans le cours de l'année ſix cents quatre de la fondation de Rome. L'Orateur Romain luy-même, donne quelque ſujet d'en douter, parce qu'il dit au douziême Livre des Epîtres à Atticus. Il ne croit pas pouvoir atteſter avec certitude, que Lucius Scribonius Libo, l'Accuſateur de Galba, ait été Tribun du Peuple, ſous le Conſulat de Cenſorinus, & de Manilius. Il laiſſe à Atticus le ſoin d'examiner, ſi le Tribunat de Libo ne concoureroit point avec l'année ſix-cents trois, qui fut celle du Conſulat de Titus Quintius Flamininus, & de Manius Acilius Balbus. *Et vide quæſo, Lucius Libo ille qui de Ser. Galba, Cenſorino ne, & Manilio, an Tito Quinctio, & Manio Acilio Conſulibus, Tribunus plebis fuerit..* Ce qui eſt certain, de l'aveu de Cicéron, dans le Livre des *Orateurs Illuſtres*, c'eſt que Caton prononça ſon diſcours contre Galba, peu de temps avant ſa mort, & qu'il l'inſéra luy-même dans ſon Livre des Origines.

Pendant cette année ſix cents quatre, le Peuple Romain pourvut à la fureté des Provinces Romaines, contre l'avarice des Magiſtrats, coupables de péculat, pendant le tems de leur adminiſtration. La plûpart joüiſſoient paiſi-

nus, & sa prophétie se trouva véritable. Aussi Caton passa toûjours pour être d'un esprit supérieur. Grand homme de Guerre, grand homme d'Etat, grand Philosophe en paroles; mais d'une vertu ambiguë; il eut de grands talents, mêlés à de grands défauts.

De Rome l'an 604.

Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

Le siége de Carthage nous a si fort occupés, que nous avons presque perdu de vûë deux guerres importantes, que Rome faisoit, au même temps, en des climats différents. L'Espagne soutenoit toûjours sa révolte, & s'étoit donnée un Vengeur. Il faut l'avoüer, les brigandages, & l'inhumanité des Consuls & des Préteurs, que Rome y avoit envoyés, dans les derniéres années avoient irrité les Es-

blement du fruit de leurs rapines. Et les Peuples ruinés par les concussions d'un Gouverneur inique, se trouvoient réduits à la triste nécessité de gémir en secret, pour éviter de plus grands maux. Un désordre si criant enflamma le zéle du Tribun du Peuple Calpurnius Piso, à qui l'intégrité de ses mœurs fit donner le nom de *Frugi*. A sa réquisition, le Peuple Romain, pour la premiere fois, porta la fameuse Loy appellée *de Repetundis*, par les anciens Auteurs. Nous en avons la preuve dans le *Brutus* de Cicéron. C'est ainsi qu'il s'exprime, *Lucius Piso Tribunus plebis Legem primus de pecuniis repetundis Censorino & Manilio consulibus tulit.* Au second Livre des Offices, qu'il écrivoit l'an de Rome sept cents neuf, il compte prês de cent dix ans, depuis la promulgation de cette Loy. Il paroît, qu'il y a de l'inconséquence & de l'erreur dans son calcul. Entre l'année six cents quatre & le commencement de sept cents neuf, on ne trouve que cent quatre ans de différence, & non pas six cents dix, ou environ. Au reste, en vertu de la Loy *Calpurnia*. Le Magistrat accusé de péculat, ne fut d'abord soumis qu'à une amende pécuniaire, bien entendu qu'il restitueroit les biens injustement acquis. Dans la suite, des Loix plus sévéres enchérirent sur celle-ci, & décernérent contre les Concussionnaires des peines plus griéves. L'opprobre & l'infamie attachées aux reproches de péculat, furent encore plus sensibles que l'éxil, qui en devint la punition la plus ordinaire. Nous aurons lieu d'éxaminer ces divers Reglements, selon leurs dates.

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.
App. in Iberic. Orosius, Zonaras, &c.

pagnols à n'en revenir jamais. La sédition étoit déclarée dans l'une & l'autre Espagne ; mais elle étoit furieuse dans l'Espagne Ultérieure. Viriathe, qui de Chasseur étoit devenu Chef de Brigands, venoit d'être choisi par les Lusitaniens pour le Général de leur Armée, contre les Romains. Ce Guerrier, d'ailleurs intrépide, à force de parcourir les forêts, & de dresser des embûches aux passants, avoit appris à ruser sans cesse avec l'ennemi, à ne le combattre presque jamais de pié ferme, & à le surprendre, tantôt dans un défilé, tantôt à l'issuë d'un bois. Le Préteur Vétilius l'avoit éprouvé tout récemment. Ce Romain avoit enfermé la troupe rebelle, que commandoit Viriathe, dans un lieu de la Turdétanie, d'où elle ne pouvoit échapper, ce semble, qu'en renonçant à la vie, ou à la liberté. Le Général Lusitanien tira ses Soldats du péril, par un artifice, qui pour son coup d'essai dans le métier des armes, fit voir qu'il y étoit un grand Maître. Il rangea son armée, composée de dix mille hommes, sur une seule ligne, comme pour livrer un combat dans les formes. Il sépara néanmoins mille Cavaliers, & en fit comme un corps de réserve, dont il prit la conduite par luy-même. Cependant il ordonna au gros de ses troupes, d'observer le moment qu'il monteroit à cheval, & à ce signal de quitter les rangs, & de fuïr à toutes jambes, dans la ville de [a] Tribola, qui n'étoit pas éloignée.

[a] Ceux qui ont écrit sur l'ancienne Géographie, ne nous ont rien appris, ni du nom, ni de la situation de *Tribola*. Si l'on en juge néanmoins par la narration d'Appien, on peut conjecturer, qu'elle étoit située dans l'Andalousie, près du Détroit de Gibraltar, & de *Tartessus*, où les troupes Romaines prirent la fuite, après

De Rome l'an 604.
Consuls. L. Marcius Censorinus, & M' Manilius Nepos.

En effet, avant que la trompette eût sonné la charge, les Romains furent bien surpris, de voir cette armée, qui paroissoit prête à se battre, se dissiper au même instant. Le Préteur auroit pû mettre ses Romains aux trousses des fuïards; mais les Cavaliers de Viriathe les tinrent en respect. Les Légionnaires n'osérent se débander; mais ils vinrent fondre sur le corps de Cavalerie, & tachérent de l'envelopper. Viriathe, qui sçavoit les chemins, fit faire à ses Escadrons tant de tours, & tant de détours, tantôt fuïant l'ennemi à toute bride, tantôt retombant sur luy, avec la vîtesse des chevaux de son Païs, qu'il retourna sans perte, avec sa Cavalerie entiére, à Tribola, où son Infanterie l'attendoit. Une action soutenuë avec tant de bravoure, & conduite avec tant de sagesse, donna bien du crédit aux armes de Viriathe. Une multitude considérable d'Espagnols suivit les Etendarts de la révolte.

Vétilius ne désespéra pas de pouvoir rengager le combat, & prit la route de Tribola, pour affronter des fuïards, qu'une terreur panique, disoit-il, avoit dissipés. Viriathe avoit prévû cette marche de l'ennemi, & s'étoit disposé à en profiter. Une épaisse forêt couvroit la ville, & nécessairement il falloit la traverser, pour pouvoir y arriver. Le Lusitanien fit donc cacher une partie de ses troupes dans l'épaisseur du bois, & rangea le reste en bataille, à peu de distance de la forêt. Les Romains l'attaquent, le Lusitanien céde, & en perdant du terrain, il attire les

leur défaite. Quelques-uns ont cru sans raison, que Tribola n'étoit point différente de Turbula. Celle-ci étoit située proche de Sagonte, dans le Royaume de Valence.

De Rome l'an 604.
Consuls. L. Marcius Censorinus, & M' Manilius Nepos.

troupes Prétoriennes jusques dans les grandes routes, dont la forêt étoit coupée. L'armée ennemie ne s'y fut pas plûtôt enfoncée, que Viriathe fait face, & qu'au même moment, ses troupes en embuscade viennent prendre à dos les Romains. Là les Rebelles en firent un massacre épouvantable. De dix mille hommes, il n'en échappa que six mille, que le Questeur de l'armée conduisit à [a] Carpésse, ville maritime, qu'on nommoit aussi Tartesse. Le reste périt par le fer des Lusitaniens, qui ne ménagérent que ceux, qu'ils voulurent bien réserver à l'esclavage. Le Préteur fut fait prisonnier, comme bien d'autres; mais le Soldat, qui l'avoit pris, ne jugea

a Carpesse, comme la nomme Appien, ou Tartesse, selon qu'elle est appellée par le commun des Géographes anciens, passe aujourd'huy pour avoir subsisté près du Détroit de Gibraltar, dans le voisinage de *Tariffa*, ville de l'Andalousie. Strabon dit, qu'elle emprunta son nom du Fleuve qui l'arrosoit, & qui dans la suite eut celuy de *Bœtis*. C'est le même que les Espagnols appellent présentement le *Guadalquivir*. Cette ville, ajoûte-t-il, communiqua son ancien nom à toute la Contrée, que les Turdules habitoient de son tems. Pierre Mantoüan compte trois villes de Tartesse. La premiére, étoit située dans l'Isle que les deux embouchûres du Guadalquivir, faisoient avec la mer Océane. Pour le prouver, il s'appuïe de l'Autorité de Strabon, & de Pausanias. La seconde luy paroît être la même que *Cadis*. Il cite en preuve un passage du quatrième Livre de Pline, Chap. 22. & l'autre de Rufus Aviénus. La troisième, ne différoit point, dit-il, de celle qu'on appelloit *Carteïa*. Et c'est celle-cy, que la plûpart placent auprès de *Tariffa*. Il ne faut pas la confondre avec une autre Cartéïa, dont parle Tite-Live. Cette derniére étoit placée entre les embouchûres du *Guadiana* & du Guadalquivir. On peut consulter sur cela l'*Espagne* de Nonnius, Chap. 11. & 12. Il ne faut pas oublier ce que dit Aristote, au Livre *des choses merveilleuses*. Selon luy, le territoire de cette ville étoit si fécond en mines d'argent, que les Phéniciens, qui venoient commercer sur cette côte, en remplissoient leurs vaisseaux, & en trouvoient encore de reste, pour faire fabriquer des anchres du même métal.

De Rome l'an 604.
Consuls. L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.
Diodor. Sic.

pas qu'il valût la peine d'être conservé. Vétilius étoit vieux, & pesant. L'Espagnol se figura, qu'il ne seroit pas d'un bon débit à la vente des prisonniers. Au lieu de chaînes, il luy donna la mort. Désavantage funeste, que Rome sentit vivement, dans un temps, où la nouvelle guerre contre Carthage tenoit encore les esprits en suspens ! a

La République se pressa donc de faire embarquer pour l'Espagne C. Plautius, avec dix mille hommes d'Infanterie, & treize cents Cavaliers. Ce renfort, joint aux Espagnols des Nations fidéles, auroit fait trembler tout le Païs, si Viriathe n'eût raffermi le courage des Rebelles intimidés. Il les fit entrer dans la Région des Carpétans, qu'il mit au pillage. Ce fut là que le nouveau Préteur alla les attaquer. Il n'étoit pas fait aux ruses de Viriathe. Le Général Lusitanien feignit d'être épouvanté par l'arrivée de la nouvelle armée, & parut fuïr devant elle. Plautius détacha quatre mille hommes pour le suivre. Leur défaite fut presque générale. Il n'en rétourna qu'un petit nombre au camp Romain.

a Après la mort de Vétilius, son Questeur chargé du commandement des troupes, eut recours aux Belles & aux Titthes, alliés du Peuple Romain. Ces deux Nations luy accordérent cinq mille hommes. Il les joignit aux six milles qui avoient échappé à la poursuite de Viriathe, & s'étoient sauvés à Tartesse. Le Questeur en forma un petit corps d'armée, les disposa en ordre de bataille, & les fit marcher contre le Général Espagnol. Mais ces onze mille hommes surpris & enveloppés par les troupes de Viriathe, furent taillés en piéces. Si l'on en croït même Diodore de Sicile, dans le fragment du Livre trente-trois, de qui nous avons emprunté cette circonstance, tous périrent sur le champ de bataille ; de sorte qu'il ne resta pas un seul Soldat pour porter la nouvelle de cette seconde défaite. Il fallut donc que le Questeur se renfermât dans la ville de Tartesse, en attendant les nouveaux secours, que Caïus Plautius conduisoit de Rome en Espagne.

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

Après avoir étudié les mouvements du nouveau Préteur, Viriathe passa le Tage, & se répandit dans les campagnes des Alliés de Rome. Il prit ses postes sur une montagne plantée d'oliviers, qu'on appelloit le mont de Venus. Plautius suivit l'ennemi dans ce nouveau retranchement, & n'aspira qu'à prendre sa revanche. Comme les forces de Viriathe s'étoient accruës, ce ne fut plus par des ruses de guerre, ce fut à force ouverte, & en bataille rangée, qu'il osa faire tête à l'armée Romaine. Le Lusitanien sçut conduire l'action avec tant de dextérité, & donna luy-même avec tant de vigueur, qu'il mit absolument en déroute toute l'armée Romaine. Elle prit confusément la fuite vers les villes voisines, d'où le Préteur Plautius n'osa la faire sortir de tout l'Eté. Ainsi Viriathe, maître de la Campagne, fit passer au fil de l'épée tout ce qui résista, & mit le reste à contribution. Cette nouvelle vint à Rome, au même temps qu'on y rapporta les désavantages, que le Consul Manilius avoit eûs devant Carthage. Le Sénat en fut frappé. Mais depuis long-temps la constance Romaine avoit appris à soutenir les plus grands désastres, sans en être alarmée.

Le récit des affaires de Macédoine ne consola pas la République des pertes, qu'elle avoit faites en Afrique, & en Espagne. Cet Andriscus, qui s'étoit échappé de Rome, où le Roy de Syrie l'avoit envoyé, pour y être gardé à vûë, ou puni de mort, s'étoit donné aux Macédoniens pour un des fils de Persês. Dans les Monarchies, les Peuples sont d'ordinaire affectionnés au sang de leurs Rois. L'ombre seule d'un réjetton de leur dernier Souverain,

Tit. Liv. in Epitome.

fit plaisir aux Macédoniens. Ils panchérent d'abord, ensuite ils se déterminérent à mettre sur le Thrône cet Imposteur. En effet, Andriscus avoit forgé une fable, que le Peuple Macédonien reçut en divers lieux avec avidité. Il avoit répandu dans le public, qu'il étoit fils de Persês, & de l'une de ses Maîtresses, dont il citoit le nom, mais qui a échappé aux Historiens. *Le Roy mon pere*, disoit-il, *craignant la malheureuse destinée qui l'a poursuivi jusqu'à la mort, voulut du moins conserver dans moi un reste de son sang. Encore enfant, il me mit entre les mains d'un Crétois, qui prit soin de mon éducation. Persês mourut, je changeai de demeure, & je vins à* [a] *Adramythe. Je passai le reste de mon enfance, jusqu'à douze ans, dans le logis du Crétois, que je croyois mon pere. Celuy-cy, dans les derniers jours de sa vie, me découvrit ma naissance, & donna à sa femme, que j'avois regardée comme ma mere, un billet, du Roy Persês scellé de son sceau, qu'elle ne devoit me remettre, que quand j'aurois atteint l'âge de puberté. Jusques-là, ma mere prétenduë garda inviolablement le secret. Je trouvai dans le billet, qu'on avoit mis en séquestre, pour moi, deux sommes considérables d'argent. Mais on me défendit de divulguer ma naissance, du vivant d'Euménes Roy de Pergame, l'ennemi du Roy mon pere. On craignit que je n'en fusse assassiné. Plein de cette fraïeur, je me retirai en Syrie, chez le Roy Démétrius, qui me*

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & Mr MANILIUS NEPOS.

a Adramythe est une ville de la Troade, dans l'Asie Mineure, appellée aujourd'huy par les Européens *Andramiti*, & *Endromit*, par les Turcs, comme nous l'apprenons de Leunclavius. Quelques-uns la nomment aussi *S. Dimitri*. Elle a donné son nom au Golfe voisin, qui fait partie de la mer Egée.

De Rome l'an 604.
Consuls.
L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

livra aux Romains. J'échappai de leurs fers, & je suis venu me faire reconnoître aux fidéles Sujets des Monarques, dont je tire mon origine.

Ce discours fut une espéce de manifeste, qui courut dans tout le Royaume. L'air, la figure, & je ne sçai quels traits de ressemblance qu'on s'imaginoit appercevoir, entre le feu Roy, & le jeune Andriscus, donnérent bien du crédit à la fiction. Cependant, la crainte qu'on avoit encore des Romains assoupit d'abord l'émotion du Peuple. Les Partisans de l'imposteur n'éclatérent, que quand ils virent la République embarquée dans une nouvelle guerre, contre Carthage.

En effet, dans l'intervalle depuis son évasion, jusqu'au siége de la Capitale d'Afrique, le faux Philippe (car Andriscus avoit pris le nom de son grand-pere supposé) alla chercher du secours en Thrace, & y remua les esprits. Bien de petits Rois de cette Nation belliqueuse, & crédule, que le Gouvernement de Rome fatiguoit, s'alliérent avec le faux Philippe, & l'aidérent à conquérir la Macédoine. Quelques villes cédérent à la force, d'autres se rendirent de leur gré. Enfin, Andriscus se vit maître du Royaume, dont il se disoit l'héritier.

Le siége de Carthage vint à tourner mal pour les Romains. Cette nouvelle, & une ambition démesurée, relevérent encore le courage de Philippe, car nous désignerons Andriscus par le nouveau nom qu'il s'étoit donné. Non content de la Macédoine, il porta ses desirs jusques sur la Thessalie. Cette Région avoit long-temps appartenu aux Rois, dont Philippe se disoit le Successeur, & il faisoit valoir des droits,

qu'il n'avoit, ni comme Andriſcus, ni comme fils de Persês.

De Rome l'an 604.

Conſuls. L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

Cependant la force prévalut. Dêja une bonne partie du Païs Theſſalien reconnoiſſoit l'empire de l'Uſurpateur. Ce fut alors que Rome ſe réveilla. La guerre de Carthage avoit tellement abſorbé ſon attention, que ſon Sénat avoit négligé l'affaire de Macédoine. Quoyqu'un peu tard, on fit paſſer Scipion Naſica à la tête d'une députation, dont le Chef devoit ſans doute impoſer du reſpect. C'étoit le Magiſtrat le plus accrédité de la République, capable d'emploïer les voïes de la douceur, & de la perſuaſion, s'il falloit calmer les eſprits, ou de conduire habilement une armée, s'il falloit en venir aux mains.

Zonaras, Eutropius. Florus, & Oroſius.

Naſica ne fut pas plûtôt débarqué dans un des Ports de la Gréce, qu'il fut étonné des progrês, que le faux Philippe avoit faits en ſi peu de temps. L'ouvrage de Paul Emile étoit renverſé, & la République tributaire des Macédoniens, étoit redevenuë une Monarchie indépendante. La Theſſalie même étoit entamée. On ignoroit à Rome le détail de la triſte ſituation des affaires du Levant. Naſica en inſtruiſit par Lettres les Peres Conſcripts, & demanda de puiſſants ſecours. Le reméde ne pouvoit être aſſês prompt. Cependant, il ne demeura pas oiſif. Au défaut des Légions Romaines, qu'on avoit retirées de toute la Gréce, Naſica emprunta des forces chez les Nations du voiſinage, qui reſtoient fidéles au Peuple Romain. L'Achaïe ſe ſignala. Comme de tous les cantons Grecs, elle étoit la plus puiſſante, elle ſe hâta, malgré ſes mécontentements paſſés,

De Rome l'an 604.
Consuls. L. MARCIUS CENSORINUS, & M' MANILIUS NEPOS.

de prêter ses troupes au Romain. Des milices qui luy vinrent de divers lieux, Nasica composa une armée, qui arréta les progrês de Philippe en Thessalie. Il l'en chassa, & le contraignit à rentrer dans la Macédoine. Là se termina l'expédition du brave Nasica. Il approcha de la Macédoine, & n'osa pas y pénétrer, avec une armée tumultuairement rassemblée, & sur laquelle il ne pouvoit guére compter. Nous avons lieu de croire, qu'il repartit pour Rome, aussi-tôt que sa République eut fait passer dans la Gréce un nouveau Général, pour y commander. Celuy-cy fut P. Juventius Thalna, sur qui le sort avoit fait tomber la Préture de Macédoine.

Il paroît que le nouveau Général ne conduisit en Gréce qu'une armée Prétorienne, composée d'une Légion de quatre ou de cinq mille hommes, & environ d'un pareil nombre de troupes alliées. Etoit-ce assés pour braver les efforts d'un jeune Guerrier, soutenu par la Macédoine, & par la Thrace entiére, & qui pour être un Imposteur, n'en étoit pas moins brave? Rome n'avoit pû faire mieux, dans un tems, où Carthage ne luy donnoit que trop d'occupation. Thalna ne fut pas plûtôt débarqué, qu'à la tête de son armée, & vray-semblablement des levées que son Prédécesseur avoit faites chez les Grecs, il osa plus, que le prudent Nasica. Juventius avoit pour maxime, que la Fortune est toûjours pour le bon droit à la guerre. Comme il croïoit Philippe un Usurpateur, il présuma que la victoire se déclareroit infailliblement pour le parti Romain. Le Préteur se mit donc en tête de traverser ces défilés si dangereux, qui séparoient la Macédoine de la Thessalie, & que Paul

Emile

Emile avoit eu tant de peine à franchir. L'entreprise étoit insensée. Aussi coûta-t-elle bien cher aux Romains, & au Préteur luy-même. Son armée fut taillée en piéces, & Thalna perdit la vie dans le combat. Par-là, Philippe demeura en possession de la Macédoine, & fut en état de conquérir la Thessalie. Il n'est pas concevable combien la prospérité enfla le cœur de ce Roy de Théatre, que la Fortune n'élevoit, que pour le précipiter dans l'abîme. Affermi sur le Thrône par sa victoire, il la déshonora par les vices ordinaires aux gens de la plus basse naissance, lorsque le hazard les a mis dans un haut rang. Il devint fier, , arrogant, inabordable. Avare, il pilla impitoïablement ses Sujets, pour qui le sang ne luy avoit pas donné un cœur de pere. Cruel, il n'épargna la vie ni de ses Courtisans, ni de ses amis-mêmes. Calomniateur, il suscita de fausses accusations contre les plus riches Seigneurs du Païs, & s'empara de leurs biens. Enfin, Rome fut bien vengée des Macédoniens révoltés, par la conduite du Tyran, qu'ils s'étoient donné.

De Rome l'an 604.
Consuls.
SP. POSTUMIUS ALBINUS MAGNUS, & L. CALPURNIUS PISO CÆSONIUS.

Depuis long-temps la République Romaine n'avoit guére eu d'année plus désastreuse, que celle où commença le siége de Carthage. Tout étoit affligeant dans les nouvelles qui venoient d'Afrique, d'Espagne, & de Macédoine. Le seul Æmilianus soutenoit les espérances de Rome, & s'il n'avoit pas été simple Subalterne, il est à présumer que la République auroit changé de face sous son administration. Son âge l'éloignoit encore du Consulat, pour plusieurs années. Cependant, tout incapable qu'il étoit, par les Loix, d'être élevé aux premiéres

De Rome l'an 605.

Consuls. Sp. Postumius Albinus Magnus, & L. Calpurnius Piso Cæsonius.

Dignités, lorsque le Consul Marcius tint les Comices des grandes élections, le jeune Æmilianus eut le suffrage de quelques Tribus, pour le Consulat. Ce fut du moins une préparation, qui prévenoit le Peuple en sa faveur, & qui disposoit les Comices à n'attendre pas, qu'il eût atteint l'âge marqué pour être à la premiere place. En attendant, Rome se choisit deux Chefs d'un trop foible mérite, pour soutenir le poids dont elle étoit surchargée. L'un étoit Sp. Postumius Albinus Magnus, & l'autre, L. Calpurnius Piso Cæsonius. Dans la même Assemblée, on prolongea le Généralat de Manilius, jusqu'à l'arrivée du Consul, que le sort destineroit à continuer la guerre d'Afrique. Peu de jours après, ce département tomba sur Calpurnius, qui ne pressa pas son départ. Il laissa quelque temps Manilius commander l'armée devant Carthage, avec le titre de Proconsul. Ce fut dans cet intervalle que le Roy de Numidie [a] mourut à [b] Cyrthe, Capitale de ses Etats. A l'âge de quatre-vingt-dix-ans, ou un peu plus, selon les uns, & un peu moins, selon les au-

a Il est manifeste par la narration d'Appien, que Massinissa mourut vers la fin de l'année six cents quatre, ou au commencement de l'an six cents cinq. En voici la preuve. Scipion, à son retour de Rome en Afrique, le trouva décédé. De plus, sa mort précéda l'arrivée de Lucius Calpurnius Piso, l'un des deux Consuls de l'année six cents cinq. Or il est constant, que celuy-cy se rendit devant Carthage dès le commencement du Printems.

b Cirtha porte aujourd'huy le nom de Constantine, ville qui ressortit du Royaume d'Alger. Elle est arrosée par le Fleuve *Sufgémar*, que les Anciens appelloient *Ampsaga*. Ce Fleuve prend sa source dans la Province de Bugie, & décharge ses eaux dans la mer Méditerranée, dont Cirtha étoit éloignée d'environ soixante milles. Voyez la Carte d'Afrique que nous avons insérée dans le sixiéme volume, pour l'intelligence de l'Histoire Romaine.

tres, Massinissa sentit ses forces s'affoiblir. Dès qu'il se vit frappé à mort, tout irrité qu'il étoit contre les Romains, il n'oublia pas, qu'après tout, leur République étoit la plus fidéle de ses amis, & l'appui le plus sûr qu'il pût laisser à sa famille. Elle étoit nombreuse, puisqu'il comptoit alors au moins trois [a] fils légitimes, & quarante [b] autres enfants, qu'il avoit eus des diverses Concubines de son Sérail. On assure même qu'à l'âge de quatre-vingt-six ans, il étoit devenu pere [c] d'un fils, âgé seulement de quatre ans lorsque le Roy mourut. Enfin, durant le cours d'une longue vie, quoyque la mort luy eût enlevé grand nombre d'enfants; il n'en compta jamais moins de dix dans son Palais. La bonté de son tempérament, & sa sobriété le soutinrent dans une parfaite santé, jusqu'à une extrême vieillesse.

De Rome l'an 605.

Consuls.
SP. POSTUMIUS ALBINUS MAGNUS, & L. CALPURNIUS PISO CÆSONIUS.

App. in Punic. Epit. Liv Eutrop. Zonar. &c.

Massinissa, durant sa derniére maladie, ne perdit ni la présence ni la force de l'esprit. Résolu de ne point faire par lui-même le partage de ses Etats, entre ses trois fils légitimes, crainte d'emporter en mourant les mécontentements de quelqu'un d'eux, il voulut se décharger de cette commission sur un ami également sage, équitable, & capable de soutenir la disposition, qu'il auroit faite. Æmilianus, par son caractére, par le nom de Scipion qu'il portoit,

a Polybe assure que Massinissa laissa en mourant quatre fils légitimes. Le nom de l'un des quatre a disparu dans l'Histoire.

b Eutrope, qui prolonge la vie de Massinissa jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans, prétend que ce Prince comptoit avant sa mort quarante-quatre enfants, qui luy survêcurent. Valére Maxime luy en donne cinquante-quatre.

c L'Historien Grec que nous venons de nommer dans les notes précédentes, donne à cet enfant le nom de Sthembal. Polybe ajoûte, que Micipsa, l'aîné des fils de Massinissa, l'adopta, après la mort de son pere.

De Rome l'an 605.
Consuls.
SP. POSTUMIUS ALBINUS MAGNUS, & L. CALPURNIUS PISO CÆSONIUS.

par son amitié personnelle, & par le crédit qu'il auroit à Rome, parut au Roy le plus propre à éxécuter son projet. Il fit donc une députation au camp Romain, pour prier le Proconsul Manilius de laisser partir Æmilianus pour la Cour de Numidie, & Æmilianus luy-même, de venir recevoir les derniers soûpirs d'un Roy son ami.

Quelque diligence que put faire le Romain, il n'arriva à Cyrthe, qu'après la mort de Massinissa. Il trouva toute sa Cour dans l'affliction, & la Reine, aussi-bien que les trois Princes ses fils, dans une grande impatience de son arrivée. En effet, Massinissa, peu de temps avant que d'expirer, pour tout Testament, n'avoit recommandé que trois choses à sa femme, & à ses enfants. 1°. De n'entretenir sur terre d'autre intelligence qu'avec les Romains. 2°. De n'avoir à Rome point de correspondance plus intime, qu'avec la famille des Scipions. 3°. De prendre Æmilianus pour l'unique Arbitre des partages de son Etat. Dês que l'illustre Romain parut, il gagna la confiance des trois freres, & toute la famille Royale remit, sans peine, ses intérêts en de si bonnes mains. De son vivant, Massinissa avoit pourvû à l'honorable subsistance de ce grand nombre d'enfants illégitimes, qu'il laissoit après luy. Æmilianus rendit encore leur condition meilleure, par les avantages qu'il leur procura. Toute la difficulté fut de contenter les trois Princes, qui seuls avoient droit à l'héritage paternel. Le Royaume de Numidie s'étoit extrémement accru entre les mains du feu Roy. [a] Depuis la Mauritanie & les bords de

[a] Si Massinissa avoit étendu sa domination depuis la Mauritanie

l'Océan ; il s'étendoit, dans les terres, jusqu'à la Cyrénaïque ; car les côtes de la Méditerranée dépendoient de Carthage. Tout le long des frontiéres de cette République, dans l'Afrique intérieure, le païs étoit devenu riche & fertile, par les soins de Massinissa. Autrefois les Numides, accoûtumés au brigandage négligeoient l'agriculture, & ne vivoient que de rapines, ou d'herbes, & du lait de leurs troupeaux. Ils souffroient la disette au milieu d'une terre grasse, & abondante. Massinissa, cultivé luy-même par le commerce des Romains, poliça ses Etats ; fit de ses Sujets des Soldats, & des Laboureurs. Des terres qu'il leur fit défricher, il assigna pour patrimoine aux enfants de ses Concubines, dix mille journaux par tête. La Numidie étoit donc devenuë une Région florissante. Il n'étoit pas de la politique de partager ce grand Royaume entre les trois freres.

De Rome l'an 605.

Consuls.
SP. POSTUMIUS ALBINUS MAGNUS, & L. CALPURNIUS PISO CÆSONIUS.

Æmilianus eut des vûës saines sur les véritables intérêts de ce grand Etat. Au lieu de le démembrer, il crut devoir le conserver en son entier, & par *indivis*, aux trois Princes. Il régla qu'ils porteroient tous les marques, & le nom de Roy, & qu'ils en recevroient également les honneurs ; mais que les fonctions de la Royauté seroient divisées entre eux. Chacun eut son lot conformément à son caractére, & à ses inclinations. L'aîné, nommé Micipsa, Prince sage, mais sédentaire, à qui le Roy mourant avoit donné son anneau, eut le Palais de Cyrthe pour son habitation, & l'administration indépendante des

jusqu'à la Cyrénaïque, comme le prétend Appien, on ne peut donner à son Royaume moins de quatre cents lieuës en longueur.

De Rome l'an 605.
Consuls.
SP. POSTUMIUS ALBINUS MAGNUS, & L. CALPURNIUS PISO CÆSONIUS.

finances, pour son partage. Le second, nommé Gulussa, qui n'aimoit que les armes, eut la souveraineté sur la guerre, & sur la paix. Enfin le troisième, dont le nom étoit Mastanabal, Prince sçavant & éxercé dans les lettres Grecques, prit avec plaisir l'intendance de la justice, & l'administra, sans appel, dans toute l'étenduë de la Numidie. Ce fut ainsi que le Royaume se passa de Ministres, & que les trois freres, également Rois, s'en servirent mutuellement l'un à l'autre. Ce qu'il y eut d'admirable, c'est que la concorde regna entre eux, sans interruption. Aussi le Roy leur Pere les avoit-il élevés dans un esprit de paix. Durant sa vieillesse-même, jamais sa cour n'avoit été troublée par la moindre dissension entre ses enfants. Pour toute récompense d'un service si important, Æmilianus se contenta d'accepter l'offre que luy fit Gulussa, de le suivre au camp devant Carthage, & d'y conduire quelques éléphants, avec sa cavalerie Numide. Il faut avoüer que ces escadrons devoient être d'un grand secours à l'armée de Manilius, sur-tout pour les opposer à ces formidables cavaliers de Phaméas, qui montés sur des chevaux Africains, surpassoient infiniment la cavalerie Italienne, soit qu'il fallût faire des courses, ou des attaques imprévûës. Ainsi l'arbitre des affaires de Numidie, & l'un des Rois du Païs, partirent de compagnie pour le camp Romain.

Comme l'hyver n'est pas long en Afrique, la campagne s'ouvrit de bonne heure. Manilius, qui commandoit toûjours l'armée Romaine, crut pouvoir réparer, durant son Proconsulat, les fautes qu'il

avoit faites tandis qu'il étoit Conſul. Il détacha donc ſouvent Æmilianus, & le mit à la tête de pluſieurs expéditions, d'où ce Tribun revint toûjours avec avantage. Grand nombre de châteaux & de bourgades ſe rendirent à luy ; mais la priſe [a] de Tezage eut quelque choſe de plus mémorable. Elle fut enlevée d'aſſaut. On y tua douze mille Africains, & l'on y fit ſix mille priſonniers de guerre. Après tout, nulle conquête ne fit plus d'honneur à Æmilianus que celle du célébre Phaméas, ce Général de la cavalerie Carthaginoiſe, qui s'étoit ſi fort diſtingué durant le ſiége de la capitale. Dans une de ſes courſes, Æmilianus le gagna au parti Romain. Un jour que l'un & l'autre de ces braves Officiers étoient ſortis en campagne, chacun avec un gros parti, un orage ſurvint. De l'un & de l'autre part, les Commandants mirent leurs troupes à l'abri ; mais ſi proches les unes des autres, qu'il n'y avoit d'intervalle entre elles, qu'une ravine aſsês profonde. Æmilianus y deſcendit pour l'obſerver, & ne ſe fit ſuivre que de trois cavaliers. A l'inſtant Phaméas vint à la rencontre du Romain, & ne mena avec luy que le plus fidéle de ſes amis. C'étoit faire entendre qu'il vouloit avoir un entretien avec Æmilianus. On s'approche, & dês qu'on fut à portée de pouvoir s'entendre : *Quel malheur eſt le vôtre*, dit le Tribun à Phaméas, *d'être engagé dans un parti chancelant, qui doit vous entrainer par ſa chute ! Mettés vous à couvert lorſqu'il eſt*

De Rome l'an 605.
Conſuls.
SP. POSTUMIUS ALBINUS MAGNUS, & L. CALPURNIUS PISO CÆSONIUS.
Oroſius, l. 4. c. 22.

[a] On ne peut déterminer au juſte la ſituation de Tézage. Les Hiſtoriens, ou n'ont rien dit de cette ville, ou n'en diſent pas aſſês, pour donner lieu à une conjecture raiſonnable.

De Rome l'an 605.
Consuls.
Sp. Postumius Albinus Magnus, & L. Calpurnius Piso Cæsonius.

encore tems. A ces mots l'Africain poussa un soupir, & fit entendre ces paroles. *Mon malheur est sans remède. Carthage périra, & Rome, que j'ai tant de fois offensée, n'est pas d'humeur à me donner un azyle.* Æmilianus luy répondit, avec un sourire capable de gagner sa confiance: *Si vous voulés bien compter sur moy, je puis vous assurer que ma République fera quelque chose de plus pour vous, que de vous accorder une retraite.* La sérénité parut sur le visage de l'Africain, qui ne repartit qu'en ce peu de paroles; *j'y penserai, & vous aurés bientôt de mes nouvelles.* Les deux Commandants se retirérent, & se perdirent de vûë durant quelques jours.

App. in Punic. Zonaras.

Enfin la conférence d'Æmilianus & de Phaméas eut son effet, dans le tems qu'on s'y attendoit le moins. Manilius ne pouvoit digérer l'opprobre qu'il avoit reçu devant Néphéris. Il crut pouvoir l'effacer, en attaquant la place de nouveau, & en l'enlevant aux ennemis, avant que de retourner à Rome. Æmilianus ne s'y opposa plus, comme autrefois, soit parce que le Proconsul avoit pris de meilleures mesures pour réüssir, soit parce qu'il comptoit un peu sur Phaméas. Le Général fit prendre à ses soldats des provisions [a] pour quelques jours, fit marcher son armée en bon ordre, construisit un camp au-delà du fleuve, ainsi qu'Æmilianus l'avoit pensé d'abord, & s'avança vers les retranchements, que défendoient Asdrubal, & Phaméas. L'attaque du camp & de la ville de Nephéris dura plus longtems, que le Proconsul n'avoit espéré. Déja plus de

[b] Selon Appien, le Proconsul Manilius fit prendre à ses Soldats des provisions pour quinze jours.

dix

dix jours s'étoient écoulés, depuis les tentatives inutiles de Manilius autour de la place. La disette pressoit, & le tems étoit venu de se retirer. L'armée Romaine craignoit encore d'être suivie à son départ, par Asdrubal, du moins jusqu'à ce qu'elle eût regagné le camp qu'on avoit fait fortifier, au bord de la riviére. Lorsque le Proconsul songeoit à la retraite, arriva dans ses retranchements un soldat Numide, chargé d'une lettre pour Æmilianus. On ignoroit le nom de celuy qui l'avoit écrite, ou du moins le porteur avoit ordre de ne le point déclarer. Elle étoit en ces termes. *A tel jour, je dois occuper tel poste.* Le poste & le jour étoient spécifiés. *Rendés vous y avec le nombre de troupes qu'il vous plaira; mais donnés ordre aux gardes avancées de votre camp, de recevoir celuy, qui demandera à y entrer durant la nuit.*

De Rome l'an 605.
Consuls.
SP. POSTUMIUS ALBINUS MAGNUS, & L. CALPURNIUS PISO CÆSONIUS.

La lettre n'étoit point signée; mais Æmilianus se douta qu'elle étoit de Phaméas. Il la communiqua au Proconsul, qui soupçonna d'abord quelque embûche de la part du Carthaginois. Sa Nation étoit décriée sur la bonne foy. Cependant lorsqu'il vit le sage Tribun pancher à ne négliger pas un événement, qui pourroit devenir utile au parti Romain, il permit à Æmilianus de se trouver au rendés-vous. Phaméas sortit du Camp, & se rendit au lieu marqué. Le Tribun s'y trouva aussi, & s'engagea aussi, de la part du Proconsul, à recevoir favorablement Phaméas dans le camp Romain, & à faire ses efforts auprès du Sénat de Rome, pour qu'il reconnût dans luy, l'ami & le bienfacteur de la République Romaine. On se crut de part & d'au-

De Rome l'an 605.
Consuls.
SP. POSTUMIUS ALBINUS MAGNUS, & L. CALPURNIUS PISO CÆSONIUS.

tre, & l'on compta sur des paroles réciproques. Le lendemain, Phaméas conduisit toute sa cavalerie à l'endroit, qu'il avoit assigné la veille, la rangea en bataille, & en présence d'Æmilianus, il luy fit entendre ces paroles. *S'il nous restoit quelque espérance de pouvoir sauver Carthage, je la servirois de mon bras avec ce même zéle, qui m'a fait prolonger sa perte. Aujourd'huy que l'obstination des Romains à l'assiéger rend sa ruïne infaillible, c'est à nous de pourvoir à notre sûreté particuliére, dans le désastre commun. La constance des Assiégeants m'assure, qu'à la longue, il faudra que les Assiégés succombent. J'ai donc pris des mesures pour vous & pour moy, & j'ai obtenu du Proconsul, qu'il nous recevroit tous au nombre de ses soldats. Consultés-vous vous-mêmes, & rendés-moy une prompte réponse.* Dans tous les escadrons de Phaméas nul n'auroit refusé de le suivre, si un certain Hannon, surnommé *le Blanc*, ne luy eût débauché quelques soldats, qu'il reconduisit à Néphéris. Le reste de la trouppe, au nombre de deux mille deux cents hommes, se laissa conduire par son Général au camp des Romains, où Æmilianus & Phaméas furent reçus aux acclamations de toute l'armée. Manilius alors abandonna l'expédition de Néphéris avec plus de confiance. Il craignit moins que jamais, d'être poursuivi dans sa retraite par Asdrubal. Phaméas & la meilleure partie de sa cavalerie luy manquoient au besoin. Le Proconsul néanmoins ne se sentit pas éxempt de tout dangers, à son retour. Comme il avoit séjourné dix-sept jours devant la place, & que ses soldats n'avoient pris des vivres que pour quelques jours, il appréhenda la famine pour ses troupes,

dans le païs désolé qu'il avoit à traverser, durant trois jours de marche. Il s'apperçut alors combien il avoit d'obligation à Æmilianus, d'avoir lié à son service le Numide Gulussa, & le Carthaginois Phaméas. A l'aide de leurs chevaux Africains, ils poussérent jusques dans une région du continent, nommée *le grand Gouffre*, & en rapportérent d'abondantes provisions, pour l'armée Romaine.

De Rome l'an 605.
Consuls.
SP. POSTUMIUS ALBINUS MAGNUS, & L. CALPURNIUS PISO CÆSONIUS.

Les troupes Consulaires devant Carthage étoient également augmentées, & ravitaillées, lorsqu'on reçut la nouvelle, que le Consul [a] Calpurnius Piso étoit parti des ports d'Italie, avec le Préteur L. Hostilius Mancinus, & que l'un devoit commander l'armée de terre; & l'autre la flotte. Sur ces bruits, Manilius jugea qu'il étoit tems d'envoyer à Rome Æmilianus, avec Phaméas, l'un pour avoir part aux élections de l'année suivante, l'autre pour être présenté au Sénat, & pour en obtenir les honneurs & les gratifications, qu'il méritoit. Le Proconsul, dans les lettres qu'il écrivit au Sénat, rendit justice à l'un & à l'autre de ces braves Officiers. Il avoüa qu'il étoit redevable aux conseils & à la valeur d'Æmilianus, de tout ce qui s'étoit heureusement éxécuté, durant la campagne. Il rendit compte de la glorieuse négociation du Romain en Numidie, du partage si sensé qu'il avoit fait de ce grand Royaume entre les trois freres, des engagements qu'il avoit porté Gulussa à prendre, dans les armées

b La famille Calpurnia, quoyque Plébéïenne, tint un rang illustre parmi les familles de Rome, les plus considérables. Les Auteurs & les Médailles anciennes nous ont fait connoître trois branches différentes de cette famille, celle des Pisons, celle des Bestia, & celle des Bibulus.

De Rome l'an 605.

Consuls.
SP. POSTUMIUS ALBINUS MAGNUS, & L. CALPURNIUS PISO CÆSONIUS.

Romaines, & de l'habileté du Tribun à gagner Phaméas au parti de la République. Ces lettres du Général n'étoient encore que la plus foible expression de l'estime générale, qu'on avoit pour Æmilianus dans le camp. Officiers & soldats, tous y furent en mouvement, lorsqu'on sçut son départ. Il n'y eut point de Légionnaire, qui n'écrivît dans sa famille des éloges du généreux Tribun, dont la gloire, disoit-on, a surpassé celle des Consuls. Ce fut sur-tout au jour de l'embarquement, qu'on luy donna des preuves bien sensibles d'un véritable attachement. Toutes les troupes le conduisirent à son vaisseau, & priérent les Dieux de le ramener bien-tôt en Afrique, avec la qualité de Consul. Je ne sçai par quel instinct on prédisoit, comme de concert, que Carthage ne pouvoit être détruite que par un Scipion, & que le Ciel destinoit Æmilianus à ce grand ouvrage. On peut juger avec quelle considération il fut reçu au Sénat. Il y conduisit Phaméas avec luy, & fit recevoir au Carthaginois des distinctions extraordinaires. On le fit asséoir dans l'auguste assemblée des Peres Conscripts, on luy donna le droit de porter la prétexte avec la boucle, & la bulle d'or, & on luy fit présent de l'habit des premiers Magistrats Romains. Pour l'établir d'abord dans le rang des Chevaliers, la République luy donna un cheval superbement enharnaché, une armure complette, & une tente magnifique. Elle luy assigna quatre cents mille sesterces, à prendre sur le thrésor public. Enfin on fabriqua pour luy une vaisselle d'argent, du poids de cent livres pesant. Les loüanges qu'on n'épargna pas pour

ses services passés, furent pour luy un engagement à plus faire encore, en faveur de la République. Ce fut ainsi que le Sénat honora Scipion, dans l'une de ses créatures.

De Rome l'an 605.

Consuls.
SP. POSTUMIUS ALBINUS MAGNUS, & L. CALPURNIUS PISO CÆSONIUS.

Tandis qu'Æmilianus recevoit des applaudissements à Rome, & qu'il y commençoit ses poursuites, pour être admis, l'an prochain, dans quelqu'une des Dignités Curules, le Consul Calpurnius Piso, & le Préteur Mancinus arrivoient en Afrique, pour y continuer la guerre. On ne sçait si ces Généraux, plus timides que leurs prédécesseurs, désespérérent de prendre jamais Carthage, ou s'ils voulurent se distinguer, par une conduite opposée à celle de Marcius, & de Manilius. Quoy qu'il en soit; ils formérent entre eux un plan de campagne tout différent de celuy des Consuls précédents. Ils crurent, qu'au lieu de s'obstiner à poursuivre le siége commencé, il seroit plus avantageux, d'enlever en détail les villes de la côte, & d'isoler la Capitale. a Clupée fut la premiére Place qu'ils attaquérent. Elle avoit un Port sur la mer d'Afrique, & pouvoit être assiégée tout à la fois par la flotte, & par les troupes de terre; mais elle fut défenduë avec valeur. Ainsi la premiére tentative du Consul fut sans succês. Il se retira plein de confusion. Calpurnius alla faire ressentir son dépit à une ville nouvellement bâtie, & qu'on appelloit pour cela même b *Néapolis*. Les

App. in Punic. & Zonar. l. 9.

a Les Auteurs anciens, comme Polybe, Strabon & Hirtius, placent Clupée vers la côte méridionale, qui dépend du Royaume de Tunis. Voyez ce que nous avons remarqué sur cette ville, dans le sixiême volume, page 435. note *b*.

b Les Géographes comptent en Afrique deux villes qui portoient le nom de *Néapolis*. Celle dont il s'agit ici, n'est plus qu'un château, que les naturels du Païs ont nom-

De Rome l'an 605.
Consuls.
SP. POSTUMIUS ALBINUS MAGNUS, & L. CALPURNIUS PISO CÆSONIUS.

Habitants avoient eu une ſauvegarde des Romains, & n'avoient en rien violé la neutralité, qu'ils avoient embraſſée. Cependant Piſo mit leurs maiſons & & leurs biens au pillage de ſes Soldats. Action plus digne d'un Barbare, que d'un Conſul Romain! Auſſi ſes armes ne proſpérérent plus, ſoit que le Ciel eût voulu punir ſa perfidie, ſoit parce qu'un Général décrié ſur la bonne foy, perd ſon crédit, & la confiance des Peuples. Il y parut au ſiége c d'Hippagréte, que le Conſul tenta vainement, durant l'Eté entier. Cette ville, ſituée ſur la mer, entre Carthage & Utique, donna bien de l'éxercice à la flotte, & à l'armée Romaine. Les Corſaires Africains croiſérent ſans ceſſe ſur la mer, & enlevérent bien des vaiſſeaux, & des convois au Conſul. Ils s'enrichirent même aux dépens des Romains, & l'eſpé-

mé Nabel, ſelon Marmol. Elle étoit voiſine du Promontoire de Mercure, à ſoixante-cinq milles de Carthage, entre Curubis, ou la Calipie, & Clupée. La ſeconde Néapolis, que Ptolomée nomme la grande Leptis, étoit ſituée dans la Province de Tripoli, fur la côte de la mer Méditerranée, entre la grande & la petite Syrte, à l'Occident. Elle ſubſiſte encore, ſous le nom de *Lépes*, ou de *Lébeda*, ſelon Samſon, à cent milles de Tripoli, près de l'embouchûre du Fleuve *Cinyphus*, ou du *Magra*.

a Cette ville, que le ſeul Appien appelle Hyppagréte, n'eſt point différente de celle que les anciens Auteurs ont déſignée, ſous le nom d'*Hippo Diarrhytos*, pour la diſtinguer de celle qu'ils ont appellée *Hippo Regius*. Nous ne répéterons point ce que nous avons remarqué ſur ces deux villes, dans les volumes précédents. Solin a prétendu qu'elles furent bâties l'une & l'autre par des Grecs. Mais nous n'avons appris d'aucun Auteur, que des Colonies Grecques euſſent jamais pénétré juſques-là. Nous en croïons plûtôt Salluſte, qui attribuë la fondation d'Hippone aux Phéniciens. On ſçait que pluſieurs eſſains de cette Nation s'étoient établis ſur ces côtes. La ville dont nous parlons ici, eſt appellée *Hippuacra* par Etienne de Byzance, & ſes Habitants *Hippacritæ*, d'où apparemment Appien a formé, par corruption, le terme *Hippagréte*.

rance du profit rendit ces Pirates encore plus audacieux, que le désir de la vengeance. Du côté de terre, la garnison d'Hyppagréte concerta souvent des sorties, avec celle de Carthage. Le Consul y eut toûjours du désavantage. Enfin, sans avoir fait de toute la campagne une seule action de valeur, Piso fut obligé de reconduire sa flotte & son armée au Port, & dans les campagnes d'Utique, pour y passer l'Hyver.

De Rome l'an 605.
Consuls.
SP. POSTUMIUS ALBINUS MAGNUS, & L. CALPURNIUS PISO CÆSONIUS.

Tout le monde convenoit, que depuis le départ d'Æmilianus, les affaires de Rome ne se soutenoient plus en Afrique. On le regardoit comme l'Achille, à qui la destruction de Carthage avoit été promise, ainsi qu'autrefois celle de Troye au fils de Pélée. Tandis qu'il n'agissoit plus, les ennemis prenoient des forces, & de la supériorité. En effet, Carthage respira durant son absence, & songea même à se procurer de nouveaux renforts. Dêja Bythias, l'un des Officiers de la Cavalerie Numide, avoit quitté Gulussa & les Romains, & s'étoit donné aux Carthaginois, avec neuf cents hommes, qu'il avoit débauchés. C'étoit une espéce de dédommagement du tort, que Phaméas leur avoit fait. Micipsa même, & Manastabal ne paroissoient plus aussi affectionnés qu'autrefois au parti de Rome. Ils différoient de luy envoyer les secours d'hommes & d'argent, qu'ils avoient promis. Les Carthaginois se répandoient impunément en Afrique, jusques dans les villes, qui reconnoissoient l'Empire des Romains. On y publioit que Rome avoit perdu ses forces, & son crédit, & que répoussée devant Hyppagréte, elle avoit manifesté sa foiblesse. D'ailleurs, la mer

De Rome l'an 605.
Consuls. Sp. Postumius Albinus Magnus, & L. Calpurnius Piso Cæsonius.

étoit libre devant Carthage. Ses vaisseaux pouvoient sortir du Port, & naviger sur les côtes du Levant.

Comme on n'ignoroit pas qu'Andriscus se donnoit pour Roy de Macédoine, & que pour soutenir son usurpation, il avoit besoin d'être secouru, la République Carthaginoise luy fit une députation, qui tendoit à l'aider dans son entreprise. *Nous avons reconnu dans vous*, luy dirent les Ambassadeurs de Carthage, *un véritable rejetton des Rois de Macédoine. Votre courage annonce votre origine, vous avez vaincu les Romains. Quelle autre preuve nous faut-il encore, pour rendre témoignage au sang d'où vous sortez? Qui peut exprimer la joye que la défaite du Préteur Juventius a causée à toutes les Nations, qui gemissent depuis trop long-temps sous le joug des Tyrans de l'Univers! Vous, & les Carthaginois, nous nous efforçons de le secoüer. Le même intérêt nous unit, qu'une alliance mutuelle nous lie par des nœuds indissolubles! La mer qui nous sépare, n'empêchera pas la communication des deux Peuples, & leurs secours réciproques. Annibal & Philippe votre ayeul, entretinrent ensemble une intelligence, qui fit trembler Rome. Si la nôtre est plus durable, elle deviendra plus heureuse. Faisons la guerre de concert, & ne cessons point de la faire, que d'un consentement unanime. C'est tout ce que nous attendons de vous. De notre part, nous vous secourerons de nos biens, & de nos flottes. Nous oserons tout, pour vous préserver des chaînes du Romain, & pour vous empêcher d'être réduit, comme vos freres, à la condition des plus vils artisans.* Quoyque l'Histoire ne nous ait pas appris quelle fut la réponse du Macédonien, il est aisé de présumer, qu'il accepta

cepta des offres, qui ne l'engageoient à rien de plus, qu'à continuer une guerre, utile aux Carthaginois, mais nécessaire à celuy qui l'avoit commencée.

De Rome l'an 605.
Consuls.
SP. POSTUMIUS ALBINUS MAGNUS, & L. CALPURNIUS PISO CÆSONIUS.

Carthage joüissoit d'un moment de tranquillité; mais l'ambition divisa les Chefs de la République Africaine. Deux Généraux en commandoient les troupes, l'un au-dedans de la ville, l'autre au-dehors. Quoyqu'ils eussent un nom commun, & qu'ils s'appellassent tous deux Asdrubal, il paroît néanmoins qu'ils étoient d'une extraction différente. Parmi les Carthaginois, le même nom ne passoit pas du pere au fils, & ne distinguoit pas les familles. Quoy qu'il en soit, l'Asdrubal qui commandoit dans Carthage, avoit eu pour mere, une fille de Massinissa, & par conséquent, il étoit neveu du Roy Gulussa dévoüé au parti Romain. Ce fut justement le prétexte que l'autre Asdrubal saisit pour détruire son Rival. Quoyqu'il eût déja sous sa conduite l'armée d'observation, qui campoit au-dehors des murs, il ambitionna encore de commander en chef dans la ville, & d'être l'unique Général des troupes de son Païs. La voye la plus courte pour aller à son but, fut d'opprimer son concurrent par une fausse accusation. D'abord il jetta des soupçons dans l'esprit des principaux Sénateurs, sur la fidélité du Gouverneur de Carthage. *Il est neveu de Gulussa*, disoit-il, *& Gulussa est le Partisan zélé de nos ennemis.* Sur ce préjugé, il faisoit remarquer dans la conduite la plus réguliere du Gouverneur, des traces d'une perfidie secrette. Enfin, il en vint jusqu'à publier hautement, qu'Asdrubal trahissoit la ville, & qu'il étoit en négociation pour la livrer à son on-

De Rome l'an 605. Consuls. Sp. Postumius Albinus Magnus, & L. Calpurnius Piso Cæsonius.

cle. L'accusation fut portée au Sénat de Carthage, où l'accusé se trouva. Comme il n'étoit point préparé à répondre aux interrogations qu'on luy fit, & que l'innocence s'exprime souvent mieux par l'étonnement que par le discours, il se tut. Son silence fut pris pour une conviction. A l'instant les Sénateurs saisirent les siéges dont ils se servoient, les luy lancérent à la tête, & l'assommérent, sans luy donner le temps de se justifier. Le corps du Gouverneur resta sans vie dans la Salle du Conseil. Par-là, le Calomniateur prit la place de celuy qu'il avoit fait succomber. Lors donc que nous décrirons le siége de Carthage, qui va bientôt recommencer, nous ne reconnoîtrons pour Gouverneur de la Place, que l'Asdrubal qui survêcut à l'autre, & nous éviterons la confusion, que la ressemblance des noms a jettée dans l'Histoire.

Zonaras, Eutropius & Florus.

Quelque engagement que Carthage eût pris avec Andriscus, elle ne put détourner la perte de ce nouveau Roy de Macédoine. Il succomba enfin sous les efforts de Rome, & perdit la Couronne, presque aussi-tôt qu'il l'eut usurpée. En effet, le faux Philippe ne se servit de l'avantage qu'il avoit eu l'année précédente sur le Préteur Juventius, que pour courir plus vîte à son malheur. Il entra plus furieux que jamais dans la Thessalie, y fit un brigandage affreux, & par l'espoir du pillage, il y attira grand nombre de Thraces.

La désolation d'une Région si fertile, & de tout tems si fidéle aux Romains, contraignit leur République à ne différer pas de soutenir & de venger les Thessaliens. Q. Cæcilius Metellus avoit

De Rome l'an 605.

Consuls. SP. POSTUMIUS ALBINUS MAGNUS, & L. CALPURNIUS PISO CÆSONIUS.

été nommé [a] Préteur par les derniers Comices, & le sort luy avoit fait tomber la Macédoine. C'étoit à luy de réparer l'affront que Rome avoit reçu, dans la personne de son prédécesseur. Il s'embarqua donc avec une armée Prétorienne, & vint aborder en Gréce. Au même temps le Roy Attalus, fils d'Euménes, & héritier de l'attachement de ses peres pour le parti Romain, parut avec sa flotte sur la côte de Thessalie. Andriscus fut effraïé de cet appareil de guerre qui le ménaçoit. Contraint à ne s'éloigner pas beaucoup de la mer, il prit ses postes aux environs de Pydna., & renvoya une partie de ses troupes en Thessalie, pour défendre ses conquêtes. Il avoit mis sa confiance en sa Cavalerie, plus nombreuse & mieux montée que celle du Préteur. Cependant Métellus penétre en Macédoine, & s'approche de Pydna. Le premier combat que le Romain eut à soutenir, fut contre les Escadrons Macédoniens. Ils eurent tout l'avantage; mais Andriscus craignit pour son Infanterie, & n'osa d'abord hazarder une action générale. Enfin, devenu plus fier par sa premiére victoire, il eut la hardiesse de courir les périls d'une bataille rangée. Il éprouva le sort qu'avoient eu jusqu'ici les Phalanges Macédoniennes, lorsqu'elles s'étoient mésurées en rase campagne avec les Légions Romaines. Philippe fut battu, & se

[a] Nous avons dit dans la Préface, sur la garantie de Florus, que le Vainqueur du faux Philippe étoit alors Consul. Des témoignages plus sûrs & plus autentiques, nous forcent à désavoüer ce que nous avons avancé sur ce point. Cæcilius Métellus, qui eut la gloire de finir la derniére guerre de Macedoine, n'y commanda qu'en qualité de Préteur.

De Rome l'an 605.
Consuls. SP. POSTUMIUS ALBINUS MAGNUS, & L. CALPURNIUS PISO CÆSONIUS.

retira en Thrace avec ses troupes en désordre. Tandis qu'il y rassemble de nouveaux Soldats, & qu'il y forme une nouvelle armée, le Vainqueur retourne en Thessalie. Là, il force le reste du parti Macédonien à se rendre à discrétion, & redevient maître des Places que Philippe avoit conquises.

Le faux Philippe cependant respiroit en Thrace, y reprenoit des forces, & l'ouvrage de la séduction qu'il avoit répanduë, ne pouvoit être détruit que par sa mort, ou par sa captivité. Métellus le poursuivit donc jusqu'au lieu de sa retraite. Les coups de désespoir sont souvent nécessaires à des Imposteurs, qui ne peuvent guéres cacher leur honte, que sous les aîles de la victoire. Aussi, Philippe ne balança pas à livrer une seconde bataille. Ce fut icy que Métellus fit un terrible carnage de ces nouvelles levées, que le Roy avoit rassemblées tumultuairement chez les Thraces. On dit, que dans les deux combats, il laissa vingt-cinq mille de ses Soldats sur la place. Cependant, l'Auteur de tant de malheurs, échappa encore de la mêlée, & chercha un nouvel azile chez un des petits Rois du Païs. Celuy-cy, selon les uns, se nommoit Byra, ou Bizus, selon d'autres. Craignant sans doute de s'attirer toute la colére de Rome, ce petit Souverain remit aux mains de Métellus, le prétendu Roy de Macédoine. Quelle joye pour les Romains, & quelle gloire pour le Préteur! Il fit enchaîner le faux Philippe, & le fit conduire à Rome, où il fut soigneusement gardé dans une prison, jusqu'au retour de Métellus à la Capitale, pour y triompher. La Ma-

cédoine se soumit au Vainqueur, & il ne resta plus au Préteur, qu'un nouveau Fourbe à en chasser. Celuy-cy étoit un faux Aléxandre, qui, à l'imitation du faux Philippe, se disoit aussi l'un des fils de Persês. Dêja il s'étoit associé une troupe de Scélérats, & occupoit la Contré de la Thrace, que le Fleuve Nestus arrose. Métellus n'eut qu'à se montrer. Il dissipa cette canaille, & la contraignit à fuïr jusqu'aux extrémités de la Dalmatie. Terrible aveuglement des Macédoniens, qui prodiguérent leurs biens & leurs vies en faveur de deux Avanturiers, qui firent adopter des fables, qu'on n'approfondit que trop tard, & qu'on crut trop légérement! Aprês la défaite des deux Imposteurs, Métellus ne quitta point la Gréce, où sa présence étoit nécessaire, pour une nouvelle guerre, dont la semence commençoit à éclorre en Achaïe, dans le temps même que Rome étoit le plus occupée devant Carthage. C'est en Afrique que la suite de l'Histoire va nous conduire.

De Rome l'an 605.
Consuls.
SP. POSTUMIUS ALBINUS MAGNUS, & L. CALPURNIUS PISO CÆSONIUS.

La nouvelle de la Macédoine reconquise & pacifiée, tira un peu les Romains de l'abbattement général où ils étoient tombés. Leur République sentit d'autant plus les revers qu'elle avoit reçus depuis deux ans, qu'elle n'étoit guéres accoûtumée qu'à des cris de victoires, & à des chants de triomphe. Les insultes de Carthage inutilement maltraitée, la gloire des armes perduë en Afrique, l'Espagne plus révoltée que jamais, sous la conduite de Viriathe, qui prenoit l'ascendant sur tous les Préteurs qu'on luy envoyoit successivement; enfin, la diversion des armes Romaines, prête à se faire en Achaïe, où les premiéres étincelles d'une guerre

De Rome l'an 605.
Consuls. Sp. Postumius Albinus Magnus, & L. Calpurnius Piso Cæsonius.

commençoient à paroître, tout cela balançoit bien la joye, que la victoire de Métellus avoit causée. On fit réfléxion que la République manquoit de grands Généraux, & que les premiéres places se donnoient plûtôt à la faveur qu'au mérite. Le Peuple, plus éxempt d'ambition que le Sénat, jugeoit d'ordinaire plus sainement des Sujets, qui convenoient à la conduite des armées. On entendoit dire dans les familles Bourgeoises, qu'Æmilianus étoit le seul Chef qui pût réparer la honte de la République. On rappelloit la prédiction de Caton presque mourant, que Carthage ne succomberoit que sous un Scipion. Chacun relisoit la Lettre qu'il avoit reçuë d'Afrique, où les Légionnaires marquoient leur empressement d'avoir au plûtôt Æmilianus à leur tête. Ses actions passées, & sa conduite présente, parloient plus haut en sa faveur, que ses Clients, & que ses Amis. Modeste, au milieu des applaudissements, Æmilianus bornoit ses prétentions, au seul rang où son âge luy permettoit d'aspirer, selon les Loix. Comme il n'avoit que trente-sept ans, il ne portoit pas ses vûës au-delà de l'Edilité, & l'Edilité n'étoit que le premier pas, pour monter aux Charges supérieures. Cependant, le Peuple songeoit à l'élever plus haut qu'il ne prétendoit luy-même. Aussi, lorsque les Comices furent assemblés au champ de Mars, tous les suffrages des Tribus semblérent pancher pour Æmilianus. Alors le Consul Postumius Albinus, qui présidoit à l'Assemblée, rémontra au Peuple, que les Loix s'opposoient à son inclination; qu'en cinq cents soixante & quatorze, il avoit été reglé, qu'on n'éliroit

App. Zonaras, Val. Max. Epit. Liviana, &c.

aucun Consul, qu'il n'eût atteint l'âge de quarante-trois ans; que ce seroit faire injure à d'illustres Prétendants, d'un âge compétent, que de leur préférer un jeune homme, passé tout-à-coup au premier grade. Grand nombre de Sénateurs se joignit au Consul; mais les Tribuns du Peuple se déclarérent pour la multitude, qui vouloit l'élection d'Æmilianus. Le champ de Mars rétentissoit des clameurs du Sénat & du Peuple. Enfin, la contestation ne cessa, que quand un des Tribuns eut ménacé Postumius de le priver du droit de présider, s'il n'acquiesçoit aux volontés de la Commune. *C'est au Peuple seul*, disoit-il, *& non pas au Sénat, que Romulus & que Servius Tullius ont attribué l'élection des Chefs, qui doivent nous gouverner.* Le bruit alors & les disputes cessérent. Æmilianus fut d'abord dispensé de la Loy Vilia, par un privilége singulier, & qui ne tireroit pas à conséquence pour l'avenir. Ensuite il fut proclamé Consul, à la pluralité des suffrages. Le Collégue qu'on luy donna fut C. Livius Drusus, d'une famille Plébéïenne, mais illustrée.

De Rome l'an 605.

Consuls. SP. POSTUMIUS ALBINUS MAGNUS, & L. CALPURNIUS PISO CÆSONIUS.

Cicero, in Lælio, c. 3.

Qui l'auroit pû croire? Livius prétendit au département d'Afrique, & le disputa au seul Romain, à qui tout Rome le destinoit. Enfin, il céda aux rémontrances d'un Tribun du Peuple. Celuy-cy fit comprendre à Livius, qu'il ne l'emporteroit jamais sur un Collégue, en faveur de qui Rome n'avoit fait taire les Loix, que pour luy faire achever l'expédition de Carthage. Ainsi, sans tirer au sort, par un Arrêt du Sénat & du Peuple, Æmilianus fut nommé successeur de Piso en Afrique. Par le même Décret, il fut permis au jeune Consul de faire

De Rome l'an 606.

Consuls. P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & C. LIVIUS DRUSUS.

dans Rome les levées nécessaires pour rendre son armée aussi complette, que quand elle étoit partie la premiére fois des Ports d'Italie. On consentit même, qu'Æmilianus se fît suivre d'un aussi grand nombre de Volontaires qu'il voudroit, & on luy accorda le pouvoir de solliciter, au nom de la République, des sécours chez tous les Rois, & chez tous les Peuples Alliés. Tant de distinctions dont on l'honora, furent pour luy un pressant motif, de ne frustrer pas l'espérance de sa Patrie. Il prépara tout pour son départ, & mit à la voile, d'abord pour la Sicile, & de-là pour l'Afrique. Le Préteur Serranus, à qui le commandement de la flotte étoit échu, ne tarda que peu d'instants à suivre le Consul, & vint remplacer Mancinus, Amiral peu habile, qui ne s'étoit signalé par nul exploit. Pour Æmilianus, il prit sur son bord Polybe, & Lælius, qui devoit servir sous luy en qualité de Lieutenant Général. Ce Lælius étoit fils de celuy du même nom, que le premier Scipion avoit tendrement chéri, qu'il avoit fait entrer si avant dans sa confiance, & dont il avoit si utilement employé le bras. Le second Scipion, par une conformité singuliére avec son ayeul, se trouvoit lié d'une amitié étroite avec Lælius le fils, égal, ou supérieur à son pere. Ce Romain s'étoit tellement distingué par sa vertu, qu'il n'avoit point d'autre surnom que celuy de [a] *Sage*.

[a] Ce Caïus Lælius, étoit fils du premier Caïus Lælius, l'ami fidele de Scipion l'Africain, & le Compagnon inséparable de ses expéditions militaires. Celui dont nous parlons ici, fut uni par les liens de la plus tendre amitié avec Scipion Æmilianus. Pendant sa jeunesse, il profita des leçons de Panætius & de Diogene le Stoïcien, deux des plus célébres Philosophes de ce tems-là. L'étenduë

Pour

Pour l'eſprit, il l'avoit ſolide & cultivé. On diſoit qu'Æmilianus & luy étoient les Auteurs des piéces de Théatre, qui paroiſſoient ſous le nom du Poëte Térence. Avec deux amis de ce caractére, Æmilianus s'attendit à trouver du ſecours, du ſoulagement, & de la douceur dans ſes travaux.

De Rome l'an 606.
Conſuls.
P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & C. LIVIUS DRUSUS.
App. in Ibericis, & Zonaras, l. 9.

Le nouveau Conſul entra dans le Port d'Utique ſur la fin du jour. On auroit crû que les vents & les flots ne l'avoient conduit en Afrique dans ce moment précis, que pour tirer du plus preſſant danger une portion conſidérable de l'armée Romaine. Durant l'abſence de Piſo, qui s'étoit enfoncé bien avant dans les terres avec ſon armée, Mancinus avoit oſé faire une tentative ſur un endroit ſi voiſin de Carthage, qu'il pouvoit paſſer pour un de ſes fauxbourgs. Ce lieu s'appelloit Mégalie. Il paroît qu'il étoit enceint de murailles; mais il ſe défendoit mieux encore par ſa ſeule ſituation. Bâti ſur une roche de deux côtés environnée de la mer, ce fauxbourg étoit difficilement abordable, & l'on n'en ſortoit qu'à travers des précipices, quand on y étoit entré. Cependant, avec le ſecours de ſa flotte, Mancinus y pénétra, par le moyen des échelles, qu'il fit planter ſur ſes Galéres. Il entra donc dans Mégalie avec cinq cents hommes de ſes troupes de Marine, & s'y logea. Les Carthaginois n'eurent pas plûtôt apperçu, que ce poſte qu'ils croyoient imprenable, avoit été eſcaladé

de la ſublimité de ſon eſprit, orné des plus belles connoiſſances, ſon goût exquis pour la Poëſie, & pour tous les genres de Littérature, ſon érudition, & ſon éloquence, lui ont mérité les éloges de Cicéron, ſur tout dans le Livre intitulé *Brutus*, & dans le ſecond Livre *de Finibus*.

De Rome l'an 606.
Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & C. LIVIUS DRUSUS.

par les Romains, que pour en chasser l'ennemi, ils ouvrirent la porte qui y répondoit. Par-là sortit un corps de Carthaginois. Mancinus le répoussa, & le contraignit à rentrer dans la ville avec perte.

Ce combat ne se passa pas sur le roc de Mégalie, sans que la Flotte Romaine entendît les cris, & le fracas des armes. A l'instant, prês de trois mille hommes, tant Soldats que Rameurs, & Matelots, les uns armés, les autres sans armes, quittent les vaisseaux, & grimpent sur le rocher. Jusques-là, rien de plus heureux, que l'expédition du Préteur. Il avoit éxécuté l'entreprise avec courage; mais il avoit manqué de prévoyance. C'est peu que de saisir un poste, il faut encore s'être pourvû du nécessaire, pour s'y maintenir. Mancinus s'apperçut trop tard du péril où il s'étoit engagé. Il luy falloit passer la nuit sans vivres, sans provisions, avec un grand nombre d'hommes, sans cesse exposés aux sorties d'une nombreuse garnison, qui dês le jour suivant, viendroit fondre sur luy. Quel parti prendre dans une si triste situation? Il n'étoit pas possible de reculer, & de retourner à la flotte. De tous côtés on étoit environné de précipices. Le Préteur résolut donc de faire partir dês le soir-même, une corvette légére pour Utique, avec une Lettre adressée à Piso, dont il ignoroit le départ, ou qu'il croyoit de retour. La Lettre n'arriva que sur le minuit, & au lieu de Piso, elle fut renduë à Æmilianus, abordé seulement depuis quelques heures.

Le péril de Mancinus & de sa troupe, toucha le Consul. Sa plus forte inclination avoit toûjours été de tirer du danger d'infortunés Citoyens, &

Consuls. P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & C. LIVIUS DRUSUS.

dês-lors il avoit mérité plus d'une Couronne Civique. Il prit donc les mesures nécessaires, pour dégager le Préteur du mauvais pas, où sa témérité l'avoit réduit. D'abord Æmilianus fit rassembler, au son de la trompette, toutes les troupes qu'il avoit amenées d'Italie. Il leur joignit les Milices, que la ville d'Utique étoit en état de fournir, chargea sur la flotte qui l'avoit apporté tout ce qu'il pût de vivres & de munitions, & députa des Couriers vers Piso, pour l'avertir de son arrivée, & pour luy porter l'ordre de se rapprocher de Carthage.

Lorsque ses Soldats furent embarqués, Æmilianus leur prescrivit de se tenir en bataille sur le tillac de leurs vaisseaux, afin que le nombre en parût plus grand aux yeux de l'ennemi. Ensuite il leve l'anchre, & fait voile vers Carthage. Sa flotte parut fort à propos, sur les six heures du matin, devant la Capitale. Mancinus & ses Romains étoient vivement pressés par les Carthaginois, sortis en grand nombre de leur ville. Pour vendre chérement leur vie, qu'ils n'espéroient plus de pouvoir sauver, les Soldats & les Matelots du Préteur formoient un cercle, où le Commandant avoit enfermé ceux, qui mal armés n'étoient pas en état de soutenir les attaques. Les Romains n'avoient guére en état de combattre que les cinq cents hommes que Mancinus avoit introduits d'abord dans Mégalie. Les trois mille autres, qu'un premier mouvement avoit attirés, presque sans réfléxion & sans armes, sur le rocher, ne formoient qu'un corps inutile. Il s'en falloit peu, qu'on n'eût conduit en reculant Mancinus, & sa troupe, jusques sur le panchant d'un

De Rome l'an 606.

Consuls. P. Cornelius Scipio Æmilianus, & C. Livius Drusus.

précipice, qu'ils avoient à dos, & où ils alloient être culbutés.

Avant son départ d'Utique, Æmilianus avoit eu la précaution de relâcher quelques captifs, pour venir annoncer dans Carthage, qu'il étoit abordé en Afrique, & qu'il conduisoit toute sa flotte à la délivrance des Romains enfermés dans Mégalie. Cette nouvelle fut confirmée par la présence-même du Consul, dont on apperçut en mer les vaisseaux chargés d'une grosse armée. La seule fraïeur que le nom d'un petit-fils du grand Scipion imprima aux Carthaginois, leur fit perdre courage. Ils ne combattirent plus que foiblement, & se rétirérent enfin derriére leurs murailles. Par-là le Consul eut le tems & la liberté, de faire rentrer les trois mille cinq cents Romains dans leurs vaisseaux. Sur le champ il fit repartir Mancinus pour Rome. Celuy-cy céda le commandement de la flotte au Préteur M. Attilius Serranus, qui venoit d'arriver. Piso ne tarda pas non plus à ramener ses Légions aux environs de Carthage. Ce fut là qu'Æmilianus commença de prendre la conduite de l'armée Romaine. Tout le camp applaudit au successeur de Piso, & se promit un heureux succês sous un Général, qui commençoit ses victoires, par sauver la vie à un grand nombre de Romains.

Æmilianus, dês qu'il fut en possession du commandement, fit revivre les projets des Consuls Marcius, & Manilius. Il crut que la réduction entiére de l'Afrique étoit attachée à la seule prise de Carthage. Ainsi, sans perdre le temps à conquérir en détail les villes du second ordre, il tourna tous

ſes efforts contre la Capitale. Le Romain établit ſon camp à une juſte diſtance de la place, & commença par l'inveſtir, avant que de l'aſſiéger. Les Africains, de leur côté, ne ſongérent qu'à garantir la Capitale de leur Etat, & tranſportérent là toutes leurs forces. Aſdrubal devenu le ſeul Commandant des troupes Carthaginoiſes au-dedans & au-dehors de la ville, quitta ſon ancien poſte de Néphéris, & vint camper preſque ſous les murs de Carthage. Par-là, il ſe procura plus de facilité, & pour donner ſes ordres à la garniſon, & pour ordonner des courſes dans les terres, & pour ſoutenir les convois, qui viendroient à la ville, du Païs méditerrané. Il remplit le nouveau camp de huit mille hommes d'Infanterie, & de mille chevaux, dont il donna le commandement au transfuge Bythias, ce Numide qui venoit de renoncer au parti Romain. Le ſoin des préparatifs fixa quelque tems l'attention des Aſſiegés, & des Aſſiégeants.

De Rome l'an 606.

Conſuls. P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & C. LIVIUS DRUSUS.

Durant cette courte inaction, Æmilianus ne s'appliqua guére qu'à rétablir la diſcipline parmi ſes Soldats. Le mépris qu'ils avoient eu pour les Conſuls précédents, avoit beaucoup affoibli cette obéïſſance éxacte, & cette déférence pour les Chefs, qui fait l'ame des armées. Il falut dompter les Légionnaires, avant que de vaincre les ennemis. L'oiſiveté s'étoit introduite dans le camp Romain, où s'il y reſtoit encore quelque activité, c'étoit moins pour combattre les ennemis, que pour piller leurs campagnes. Malgré la Loy qui défendoit aux Soldats de s'écarter aſſès du camp, pour n'entendre plus le ſon de la trompette, le plus grand nombre s'en-

App. in Punic.

De Rome l'an 606.

Consuls. P. Cornelius Scipio Æmilianus, & C. Livius Drusus.

fonçoit, sans ordre, dans le Païs ennemi, y faisoit des courses, pilloit les Métairies, & se faisoit suivre par des Marchands avares, qui achetoient, à vil prix, ce que ces Bandits avoient enlevé par violence. De-là les querelles & les duëls entre les Romains, pour le partage de leurs rapines. De-là, leur négligence pour les travaux militaires. De-là enfin les vices qui suivent l'opulence, & le libertinage du Soldat. Le Général crut qu'il falloit réprimer la licence de ses troupes, pour pouvoir s'en servir avec succès. Il les convoqua donc, & leur fit entendre ces paroles. *J'ai servi dans ces lieux, avant que d'y commander. Si le souvenir de ma conduite n'est pas encore effacé de vos esprits, vous devez rendre justice à ma soumission, & à mon respect pour les Consuls, qui nous ont gouvernés. J'ai reconnu dans eux la République entiére, & je l'ai révérée dans leurs personnes. Tandis que Marcius & que Manilius nous ont donné des Loix, vous & moi nous nous sommes contenus dans les bornes du devoir. Ils ont disparu, & la licence s'est introduite parmi les troupes, qu'ils ont laissées sur ce rivage. J'ay honte de le dire, mais la nécessité m'y contraint. L'armée Romaine n'est plus devenuë qu'un assemblage de Brigands, plus attentifs à la proye, qu'à la gloire. Je compte parmi nous plus de Marchands intéressés à profiter de vos brigandages, que de Soldats engagés à la Patrie par les serments militaires. L'avidité du gain est insatiable dans ces hommes vils. Cependant, vous déférés plus à leurs souhaits, qu'aux ordres de vos Commandants. Pour satisfaire leur avarice, vous sortés du camp à toutes les heures du jour & de la nuit. Vos excursions sont longues & péril-*



PLAN
De la CARTHAGE d'Afrique
lors qu'elle fut detruitte par
Scipion Æmilianus en l'année
de Rome 607.

1. Golfe de Carthage 2. Presqu'Isle 3. Corps et enceinte de la Place 4. Isthme qui joignoit la Ville au continent 5. la Cité nommée Mégalie ou Mégare 6. le vieux port 7. l'Isle de Cothon 8. le nouveau port 9. triple enceinte de murs hauts de 30. coudées 10 Citadelle nommée Byrsa avec le Temple d'Esculape 11. Temple de Junon avec un Bois Sacré 12. les deux goulets pour entrer dans le nouveau port 13. l'Etang ou le marais 14. langue de terre qui formoit le vieux Port 15. le Môle.

A Humblot Inv.

leuses. Elles causent le ravage des campagnes voisines, la disette dans le camp Romain, & la diminution des troupes. Vos combats mutuels m'ont plus enlevé de Soldats, que le fer de l'ennemi n'en a moissonné. Les Loix m'autorisent à punir la licence passée, & à rétablir l'ordre, par des éxemples de sévérité. Aux Dieux ne plaise, que les haches de mes Licteurs vengent des infractions, qui peuvent être réparées par le répentir, & par un prompt amandement! Il faut pourvoir à l'avenir, & oublier le passé. Allons jusqu'à la racine du mal. Qu'avant la nuit cette multitude extraordinaire de Vivandiers sorte du camp, qu'ils infectent! Qu'il n'y en reste qu'autant que nous le prescrirons, & avec l'approbation des Questeurs! A l'égard des autres, qu'ils ne soient employés qu'à nous transporter, s'ils veulent, du dehors, les vivres & les denrées nécessaires. Nous aurons soin de régler leur négoce. Pour vous, Légionnaires, illustre portion de la Milice Romaine, ayés les yeux ouverts sur ma conduite. Que vos actions soient mesurées sur les miennes! Vous trouverés dans moi un Chef libéral à récompenser la valeur; mais aussi prompt à punir les nouveaux attentats contre la discipline, qu'il aura été facile à pardonner.

De Rome l'an 606.

Consuls. P. Cornelius Scipio Æmilianus, & C. Livius Drusus.

Tout le camp sentit l'impression que fait sur les esprits une autorité légitime, soutenuë d'un mérite reconnu. Le mal n'étoit pas invétéré, il fut aisément guéri. Æmilianus fut maître de ses troupes, & crut pouvoir recommencer le siége avec succês. Il fit sa premiére attaque par le poste de Mégalie, que d'autres nomment *Mégare*, & qu'un Poëte appelle *Magalia*, c'est-à-dire, par un fauxbourg de Carthage, qui formoit autrefois toute la ville, au

De Rome l'an *606*.
Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & C. LIVIUS DRUSUS.

temps de ſa premiére fondation. Æmilianus choiſit la nuit pour ſon entrepriſe, & partagea ſon armée en deux corps, pour ſurprendre Mégalie de deux côtés. A la faveur des ténébres, les Romains s'avancent au pié du rocher. Malgré le ſilence qu'ils obſervoient, le bruit des échelles qu'on appliqua contre le rocher, réveilla la garniſon, & fit pouſſer un grand cri, pour avertir les troupes de Carthage, d'accourir à ſon ſecours. De ſa part Æmilianus répondit le premier aux clameurs de l'ennemi, & aprês luy toutes les troupes Romaines firent entendre leurs voix. Par-là, les Soldats qui gardoient Carthage comprirent, que tout le camp Romain étoit devant Mégalie, & ſe continrent dans les murailles de la ville, crainte d'une nouvelle ſurpriſe. Aprês avoir atteint le haut du rocher, il fallut franchir la muraille. La tentative parut impraticable au Général Romain. Il auroit déſeſpéré de pouvoir pénétrer dans Mégalie, s'il n'eût apperçu hors du mur, mais tout à portée, la maiſon abandonnée d'un particulier, bâtie en forme de tour, dont la hauteur égaloit celle des remparts, A l'inſtant il ordonne aux plus alertes de ſes Soldats, de s'en ſaiſir, de monter ſur la platte-forme, & de jetter de-là un pont juſques ſur la muraille. Tandis que ces ordres s'éxécutent, Æmilianus, ſuivi de Polybe, & ſeulement de trente hommes, va briſer une des portes de Mégalie, & fait entrer quatre mille hommes dans ce fauxbourg de Carthage. Ceux des Romains qui s'étoient gliſſés ſur le rempart à la faveur du pont, ſe joignirent à leur Général. Carthage étoit entamée, & le poſte qu'on avoit enlevé, étoit

étoit important, si l'on avoit pû le conserver. Par malheur, il fallut l'abandonner, pour la seconde fois.

De Rome l'an 606.
Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & G. LIVIUS DRUSUS.

Cependant, la prise de Mégalie jetta tant de fraïeur parmi les Carthaginois, que les Soldats qui gardoient ce fauxbourg, aussi-bien que ceux du camp, qu'Asdrubal avoit construit sous les murs de la ville, se réfugiérent ensemble dans la Citadelle de Byrsa. L'émotion fut aussi grande dans tous les dehors de Carthage, que si l'ennemi se fût dêja rendu maître de la Place. En effet, le Consul se seroit avancé plus près de la muraille qui séparoit la ville du fauxbourg, si la nature du lieu, & le tems l'eussent permis. Il étoit encore nuit, & le terrain qui conduisoit à l'enceinte des murs étoit entrecoupé de vergers, de mazures, de hayes, & de canaux; enfin, de milles coupures, propres à dresser des embuscades. Le Général jugea qu'il seroit téméraire de s'y engager. Il se retira donc avant le jour, bien content de s'être fait connoître aux Assiégés, & de leur avoir fait passer une triste nuit. Aussi Asdrubal, qui commandoit dans Carthage, fut tellement irrité de l'insulte qu'on luy avoit faite, qu'il crut ne pouvoir s'en venger, que par un excês de cruauté. Dans la ville de Carthage on retenoit un grand nombre de Captifs Romains, pris depuis deux ans que la guerre duroit. L'impitoïable Asdrubal les fit tous conduire sur le rempart, & les condamna à mourir, aux yeux de l'armée Romaine, qui voyoit ce massacre de son camp. Aux uns on coupa le nés & les oreilles, aux autres les piés & les mains, à d'autres les jarets. On arracha

De Rome l'an 606.
Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & C. LIVIUS DRUSUS.

les yeux & la langue à ceux-cy, & ceux-là furent écorchés tout vifs. Enfin, après mille supplices différents, on les jetta tous du haut de la muraille dans le fossé. La barbarie étoit extrême, & tout-à-fait contraire au droit des gens. Elle fut du goût d'Asdrubal. Outre le plaisir qu'il sentoit à verser le sang Romain, par une inhumanité si marquée, il vouloit se rendre les ennemis irréconciliables, & faire comprendre à ses Carthaginois, qu'ils n'avoient plus rien à espérer de la clémence du Consul. Le courage des Assiégés s'accrut-il par le désespoir du pardon? Non, sans doute. On les vit plus timides que jamais, n'oser presque s'exposer aux risques des sorties. Ils craignirent de cruelles réprésailles de la part d'un ennemi, qu'ils avoient irrité, jusqu'à le rendre impitoïable.

Polyb. & Zonaras.

Asdrubal luy-même sentit, dans la ville où il commandoit, l'indignation du Peuple & des Soldats. Il crut n'en pouvoir être le maître, qu'en usurpant la Tyrannie au sein de sa République. Le Sénat n'y fut plus écouté, & le Peuple n'y eut plus la liberté des suffrages. Rien ne s'administra plus qu'au gré du Général, qui environné de ses troupes, s'attiroit à luy seul une autorité, qu'il n'avoit que par emprunt. Pour peu que les Sénateurs fissent entendre leurs plaintes, on les accusoit de trahison, & la mort étoit la récompense de leur zéle. Par-là tous les cœurs furent flétris, & tous les bras furent saisis d'une espéce d'engourdissement. Ainsi, lorsqu'Æmilianus vint se présenter, pour détruire le camp qu'Asdrubal avoit fait construire au pié du mur, & que la fuite avoit rendu desert, personne

n'eut le courage de l'aller défendre. Le Consul ne trouva guére plus de résistance à faire tirer un fossé, depuis la ville, dans l'étenduë de trois mille pas en longueur, fossé qui fermoit l'issuë de la langue de terre, interposée entre la ville & l'étang, & qui la couvroit du côté des terres. C'étoit le vray moyen d'empêcher les convois d'entrer par-là dans Carthage. Cependant, la crainte d'être affamés tira un peu les Carthaginois de leur assoupissement. Comme cet ouvrage des Romains commençoit à la portée des traits, qu'on pouvoit lancer de la ville, une partie de l'armée Consulaire fut occupée aux travaux, & l'autre partie à couvrir & à soutenir les travailleurs. Le fossé s'acheva à la vûë des ennemis, qui s'efforcérent en vain d'en empêcher l'éxécution. Le Consul ensuite fit creuser un second fossé, paralelle au premier, à une juste distance. Cet ouvrage étoit plus éloigné de la ville, aussi fut-il moins traversé par les ennemis. Enfin, le Général Romain joignit l'un & l'autre fossé par deux autres, qu'il fit tirer, à droite & à gauche, pour former du tout un quarré parfait. Cette enceinte étoit considérable. Æmilianus l'environna d'abord de pieux & de palissades, ensuite d'un mur épais de six piés, & haut de douze piés. D'espace en espace, on munit les courtines de tours saillantes. A le bien prendre, ce fut comme une nouvelle ville, que les Romains érigérent vis-à-vis Carthage, & si proche d'elle, qu'un angle des murs de l'une, étoit à la portée du trait de l'autre. Pour donner toute sa perfection à ce grand ouvrage, Æmilianus voulut qu'on érigeât de maçonnerie une vaste tour au milieu du quarré. Au-dessus

De Rome l'an 606.

Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & C. LIVIUS DRUSUS.

App. in Punic.

De Rome l'an 606.
Consuls. P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & C. LIVIUS DRUSUS.

s'élevoit en l'air un donjon à quatre étages, tout de charpente, d'où l'on pouvoit découvrir ce qui se passoit dans la ville assiégée. Ce fut dans cette enceinte que le Consul transporta ses troupes. Elles y logérent, & le quarré leur servit de camp. Ainsi, Carthage fut environnée de ce côté-là, comme par deux lignes de circonvallation tout ensemble, & de contrevallation. Rien ne fit plus trembler les Assiégés, & ne leur fit plus admirer l'activité des Romains. Il ne paroissoit pas possible, que dans l'espace de vingt jours, ils eussent achevé une si pénible entreprise.

Avoir fermé les entrées de Carthage à tous les vivres, qui pouvoient venir par terre, c'étoit avoir beaucoup avancé sa reddition. Dêja les provisions ne s'y distribuoient plus qu'avec œconomie, & ne s'y vendoient qu'à grand prix aux habitants. A la vérité le transfuge Bythias, employoit tous ses soins au-dehors, pour procurer des rafraîchissements aux Assiégés; mais comme les charrois ne pouvoient plus passer à travers les ennemis, on étoit obligé de décharger les vivres dans des barques, à quelque distance de la ville, pour les faire entrer dans le vieux Port. Il arrivoit souvent, que les vents, & que la crainte des vaisseaux Romains retardoient ces convois.

En effet, la flotte Romaine obsédoit les deux Ports; mais pourtant dans un certain éloignement, de peur d'échoüer, ou d'être atteinte par les poutres & par les pierres, que les Ballistes auroient lancé sur elle. Par-là, il restoit un passage entre les gros vaisseaux Romains & la ville, par où les barques de transport pouvoient se glisser. Mais pour cela même il leur

falloit un vent forcé, qui poussât vers la côte. En temps calme, Carthage ne devoit point s'attendre à voir arriver des vaisseaux chargés de vivres. Alors la Ville languissoit dans une disette, qui n'étoit soulagée qu'à la longue, pour recommencer de nouveau. Encore le blé qu'on y transportoit, avec tant de difficulté, n'étoit guére distribué qu'aux Soldats, & la Bourgeoisie souffroit une extrême indigence.

De Rome l'an 606.

Consuls. P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & C. LIVIUS DRUSUS.

Malgré la faim, les Carthaginois persistoient dans leur obstination. Quelques provisions leur venoient encore par mer, & l'espoir du gain encourageoit les Marchands de la côte, à leur en transporter. Æmilianus comprit que le siége deviendroit extraordinairement long, s'il ne trouvoit le moyen de couper la communication de la ville, avec la mer. Ce fut-là que l'habileté du Consul, & que l'obéïssance de ses Romains parurent dans tout leur jour. Ils entreprirent de boucher entiérement *le vieux Port*, & de le rendre inabordable aux vaisseaux Marchands. Quelle dépense, & quel travail! Depuis l'extrémité occidentale de la langue de terre, dont Æmilianus étoit maître, il résolut de conduire une digue dans la mer, jusqu'à l'entrée du vieux Port. C'étoit, pour parler ainsi, borner l'empire de Neptune, & contraindre ses flots à rebrousser chemin. Le but de ce pénible ouvrage, & d'autant plus admirable, qu'il étoit nouveau, fut de contraindre les barques Africaines, à ne transporter des grains à la ville, que par le nouveau Port, dont les issuës étoient gardées par la flotte Romaine. Pour faire réüssir son projet, le Consul fit jetter d'abord dans la mer de grosses portions de rochers,

Tit. Liv. in Epitome, Zonaras, l. 9. & App. in Punic.

De Rome l'an 606.
Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & G. LIVIUS DRUSUS.

qui servoient à rompre l'impétuosité des vagues. Ensuite il fit poser les premiers fondements du Mole, qu'il vouloit construire. Pour cela, il fit descendre au fond de l'eau de grosses pierres de taille ; mais si bien jointes entre elles, seulement par leur coupe, que l'eau n'y pouvoit pénétrer. Cette premiére assise fut large de quatre-vingt-douze piés. Comme tout l'ouvrage alloit en décroissant à mesure qu'il s'élevoit, dans sa plus grande hauteur, & à sa superficie hors de l'eau, la digue n'eut plus que vingt-quatre piés de large. On la poussa enfin jusqu'à venir boucher *le vieux Port*. Il est vray que les ennemis, qui virent de leurs murailles les premiéres tentatives des Romains, s'en mocquérent, & ne s'y opposérent que foiblement. Enfin, leur assiduité au travail, & leur constance à lutter contre les flots déconcerta les assiégés. Ils furent surpris de voir le Mole sortir du fond des eaux, & le continent prolongé par l'industrie des hommes, jusques bien avant dans la mer. La fraïeur succéda bientôt à l'admiration, & la rage à la fraïeur. Les Carthaginois se voyoient privés des provisions, qu'ils recevoient par le vieux Port, & ne s'attendoient pas à en recevoir suffisamment par le nouveau Port. Que leur restoit-il à faire ? Se livrer au Consul ? L'amour de la Patrie, & un reste d'espérance de pouvoir s'y conserver, les soutenoit encore. D'ailleurs, ils ne craignoient pas plus les fureurs d'Asdrubal, que la vengeance des Romains.

C'est dans ces moments de désespoir, qu'on ose souvent plus qu'il n'est permis d'attendre des forces humaines. L'émulation engagea, & la nécessité con-

traignit les Carthaginois, à former une entreprise, presqu'aussi difficile que celle des Romains. *De nos deux Ports*, se dirent-ils entr'eux, *l'un est devenu inutile, l'autre est insuffisant pour nous procurer la subsistance. Creusons-en un troisiême, qui soit si fort exposé aux vents & aux tempêtes, que la flotte qui nous obséde, ne puisse y demeurer long-temps en rade, & nous couper les vivres. Entreprenons même quelque chose de plus étonnant. Nos ennemis ont pû nous forcer à brûler nos vaisseaux; mais ils n'ont pas épuisé nos magasins des provisions de bois, de fer, de cordes, de toiles, & d'agrês, pour de nouvelles constructions. Ce sont de pénibles ouvrages, que de construire une flotte, & d'ouvrir un Port; mais ces travaux sont-ils plus insurmontables, que celuy de donner des entraves à la mer, & de faire trouver la terre au milieu des eaux? Oserons-nous moins, pour nous conserver le jour, que les Romains n'ont osé, pour nous faire périr?*

De Rome l'an 606.
Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & C. LIVIUS DRUSUS.

Ces discours qui passérent de bouche en bouche, animérent tous les Citoyens de Carthage, à se prêter au besoin extrême de la Patrie. Les hommes, les enfants, & les femmes, tous contribuérent, selon leur force & leur âge, aux travaux publics. Il paroît qu'on n'employa à l'une & à l'autre entreprise, que les Artisans & les Bourgeois de la ville, & qu'on en exempta la Milice. Il y a même lieu de croire, qu'on en fit un secret aux Soldats. Du moins il est constant, qu'on ignora dans le camp Romain à quel usage les corvées du Peuple Carthaginois étoient employées. Le Consul ne put même l'apprendre des prisonniers, qu'il fit sur l'ennemi. Interrogés, ils répondirent uniformémemt, qu'ils

De Rome l'an *606*.
Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & C. LIVIUS DRUSUS.
App. in Punic.

avoient entendu, jour & nuit, hors de la ville, & du côté du Port, un grand bruit de marteaux, & d'outils à remuer la terre; mais que le reste étoit un mystére pour eux. Secret étonnant, & qui nous auroit paru incroïable, s'il n'étoit attesté par l'Historien, qui nous a le plus détaillé les circonstances du siége de Carthage!

En aussi peu de jours que le Consul en avoit employé à élever sa digue, les Carthaginois vinrent à bout de percer la côte, & de se creuser un bassin, exposé au Nord, & capable de recevoir des barques chargées de vivres. Avec la même diligence, ils construisirent & ils équipérent cinquante trirêmes, & un nombre suffisant de flûtes, de bateaux longs, & de chaloupes. Les Romains furent bien surpris, à leur tour, de voir partir du milieu des terres une flotte soudaine, qui sembloit être descenduë du Ciel, ou sortie tout-à-coup du sein des eaux. Par le nouveau Canal, elle s'avança en mer, & parut en ordre de bataille, assês proche des terres. Si dans ce moment même elle eût attaqué la flotte Romaine, c'est une tradition constante, qu'elle l'eût prise ou brûlée. Le Préteur Amiral, & ses Officiers, ne s'attendoient à rien moins, qu'à l'apparition subite d'une flotte Carthaginoise. Leurs Soldats de Marine, leurs Rameurs, & leurs Matelots, étoient à terre, occupés aux ouvrages que le Consul faisoit continuer, pour resserrer la place. Les vaisseaux Carthaginois se contentérent de se montrer, & aprês une bravade qui n'eut point de suite, ils se rétirérent. Tel étoit le bonheur d'Æmilianus. On auroit dit que le ciel & la terre conspiroient à seconder sa vertu.

Florus, l. 2. c. 15. & App. in Punic.

Trois

Trois jours s'écoulérent, sans que la nouvelle flotte des Carthaginois reparût en mer. Durant cet intervalle, les vaisseaux Romains eurent le tems de se préparer au combat. Leur chiourme fut complette, leurs Soldats bien armés reprirent leurs postes, & leurs voiles furent bien servies. Il est vrai que les galéres Romaines étoient plus lourdes que celles de Carthage; mais aussi elles étoient plus fortes, & plus chargées de combatants. Dans le parti Romain, on comptoit quelques escadres d'Alliés, & a Sida, ville maritime de la Pamphylie, avoit envoyé des Galéres, pour servir sous le Consul. Avec ces préparatifs, & ces renforts, le Préteur Serranus avoit peu à craindre pour la flotte qu'il commandoit. Il ne devoit pas même s'attendre, que les ennemis, avec des galéres tumultuairement construites, osassent sortir de leur nouveau Port. Cependant, au point du jour, elles parurent en mer, dans la disposition de se battre.

De Rome l'an 606.
Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & C. LIVIUS DRUSUS.

Les Romains étoient trop fiers & trop assurés de vaincre, pour refuser le combat qu'on leur offroit. Leurs vaisseaux s'avancérent en bel ordre à la rencontre de l'ennemi. Aussi-tôt qu'on fut à portée, un grand cri s'éleva de part & d'autre, & la côte en retentit. D'une part, l'ardeur de conserver sa vie, & sa Patrie; de l'autre, l'amour de la gloire, & l'empressement d'exterminer Carthage, animoient les combatants. Egale expérience dans les deux partis,

b La ville de Sida étoit située sur la côte maritime de la Pamphylie, Région de l'Asie Mineure. La petite ville de *Candalor*, a été élevée sur les ruines de l'ancienne, selon la conjecture de Molet & de Thévet.

De Rome l'an 606.
Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & C. LIVIUS DRUSUS.

pour les combats de mer, & pareille animosité. Dans ce premier choc on se lança bien des traits d'une galére à l'autre, & l'on compta bien des morts & des blessés.

Sur le midi, les vaisseaux plus légers des Carthaginois gagnérent le vent sur les Romains. Ils les poursuivirent en queuë, leur tuérent bien du monde sur leurs poupes, leur brisérent plus d'un gouvernail, & voltigeants tantôt à droite, tantôt à gauche, ils rasérent les flancs de quelques galéres Romaines, & en cassérent les rames. On peut bien juger, que dans ce combat inégal de gros navires, contre des bâtiments, qui n'avoient d'avantage que dans leur légérete, les Carthaginois reçurent au moins autant de dommage, que leurs ennemis.

Florus in Epit. Liv.

Un Auteur Latin a prétendu, que les Africains furent battus. Quoy qu'il en soit, l'action dura long-temps aprês le milieu du jour. Enfin, les Carthaginois jugérent à propos de se retirer, non pas qu'ils fussent hors d'état de soutenir les efforts de l'ennemi, mais afin de conserver assês de force, pour recommencer le lendemain. Leur espérance fut vaine. L'affaire dura jusqu'à la nuit, & recommença sur le soir, pour n'être suivie d'aucun autre combat naval. En effet, tandis que les plus gros vaisseaux Carthaginois voguoient vers le Port, pour y rentrer, ils furent devancés par les plus petits, & les plus légers. Le goulet du Port étoit étroit. Ceux qui avoient pris les devants, en voulant y passer tous à la fois, le bouchérent, & y firent un embarras terrible.

Cependant, les Romains suivoient à force de

Consuls. P. Cornelius Scipio Æmilianus, & C. Livius Drusus.

rames. Ce fut alors que les plus grosses galéres Carthaginoises, qui n'avoient pû regagner leur Port, se virent forcées de livrer un second combat. Pour s'y préparer, & pour suppléer au nombre par l'avantage du lieu, elles allérent se ranger sur une ligne, le long d'un Quay, que les eaux de la mer baignoient jusqu'au pié. A proprement parler, c'étoit un Mole assés élevé, & bâti de pierres de taille, hors l'enceinte de Carthage, & qui luy servoit comme de fausse braye, ou d'avant-mur. Là venoit aborder grand nombre de vaisseaux Marchands, & s'y amarrer avec des cables à des anneaux de fer, attachés au mur par des crampons. C'étoit sur ce Quay qu'on déchargeoit les marchandises; mais tout nouvellement on l'avoit muni d'un parapet, dans la crainte que les ennemis ne s'en saisissent. Les galéres Carthaginoises s'adossérent donc de la terrasse, & présentérent la prouë aux vaisseaux Romains, qui venoient fondre sur elles. Les Assiégés dressérent des machines sur le Quay, & des gens de trait le bordérent. Ainsi, sous les yeux de la ville, commença une nouvelle attaque.

App. in Punic.

Les Romains firent un grand front de leurs vaisseaux, & les opposérent à ceux des Carthaginois. A la vérité, les premiers eurent bien de l'avantage, en un point. Ils avoient toute l'étenduë de la mer pour reculer, & pour prendre leur secousse, afin de venir tomber sur des galéres acculées, & les percer de l'éperon. D'une autre part, comme les trirêmes Romaines étoient lourdes, elles ne pouvoient guére se retirer sans montrer le flanc, & les Carthaginois saisissoient ce moment, pour s'élancer

De Rome l'an 606.

Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & C. LIVIUS DRUSUS.

ſur elles, & pour les enfoncer, par le côté qu'elles préſentoient.

On ſçait que chez les Anciens toute la force de leurs galéres conſiſtoit dans leurs prouës, armées d'un long bec de fer, ou d'airain, qui en heurtant contre les vaiſſeaux ennemis, y faiſoient de larges ouvertures. L'eſſentiel étoit donc de ne préſenter jamais que la prouë à l'ennemi; mais les Romains continuérent long-temps l'attaque, ſans pouvoir ſe diſpenſer de prêter le flanc aux vaiſſeaux Carthaginois. De-là leurs pertes, & l'inutilité de leurs efforts.

Nous avons dit que dans la flotte Romaine il ſe trouvoit une eſcadre de bâtiments Pamphyliens, ſortie du Port de Sida. Ces Orientaux, moins braves que les Romains, étoient plus inventifs qu'eux, & plus habiles à trouver des expédients. Ils ſe mirent donc en ligne, à juſte diſtance des galéres Carthaginoiſes. Enſuite ils poſérent derriére eux quelques-uns de leurs vaiſſeaux les plus peſants, qu'ils rendirent immobiles par leurs anchres. De-là, comme d'un but, partoient leurs galéres les plus légéres, attachées par des cables aux vaiſſeaux qui reſtoient à l'anchre, & venoiént fondre ſur les navires Carthaginois. Lorſqu'il leur falloit reculer après avoir frappé leur coup, des cordes qui les tenoient liées par la poupe, en roulant ſur des cabeſtans, les attiroient à la place d'où elles étoient parties, pour venir recharger de nouveau. Ainſi elles ne montroient jamais que la prouë, même en ſe retirant. L'invention parut ſi bonne à l'Amiral Romain, qu'il réſolut de s'en ſervir. Il fit faire la même manœuvre à ſa flotte, & par-là il prit bien de la ſupériori-

Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & C. LIVIUS DRUSUS.

té sur l'ennemi. Le combat dura jusques bien avant dans la nuit : aprês quoy, ce qui resta de navires aux Carthaginois rentra dans le Port. Cette journée fut glorieuse aux Assiégeants, & aux Assiegés. On ne put montrer, de part & d'autre, ni plus de résolution, ni plus de constance, ni plus d'industrie.

Le Consul avoit vû, du Continent, le combat qui s'étoit donné en mer, & il avoit observé que la terrasse qui couvroit la ville du côté de la mer, seroit pour luy un poste important, s'il pouvoit l'enlever. Dês le lendemain, il fit avancer ses troupes de terre de ce côté-là, pour en commencer l'attaque. Fût-ce dans des barques qu'il y conduisit ses Soldats, ou par le chemin interposé entre la mer & les murailles de la ville ? L'Histoire ne nous l'a point appris. Du moins il est constant, que le Consul fit transporter des Beliers au pié du Mole, qu'il le fit battre tout le jour, & qu'aprês en avoir éboulé une partie, il compta d'y faire donner l'assaut le lendemain, & de s'en rendre maître. Quel avantage, s'il s'en étoit emparé ? De-là il auroit dominé l'Isle de Cothon, & il auroit fermé l'entrée d'un des Goulets du Port.

Plein de cette espérance, le Général Romain laissa durant la nuit ses machines au pié du Mole, & y resta luy-même, avec un détachement, pour les garder. Aprês le couché du Soleil, les Assiégés comprirent de quelle importance il étoit de défendre le Quay, & d'empêcher l'ennemi de s'y loger. Tandis qu'on cherche les moyens de réüssir, une troupe de déterminés vient s'offrir d'aller mettre le feu aux machines des Romains, & de ruiner

De Rome l'an 606.
Consuls. P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & C. LIVIUS DRUSUS.

les préparatifs, qu'ils avoient faits pour l'attaque du jour suivant. L'entreprise paroissoit au-dessus des forces humaines. Il falloit traverser une bonne partie du Port à la nage. On ne pouvoit arriver jusqu'à la terrasse dans des bateaux, à cause des endroits vaseux, qu'il falloit franchir. D'ailleurs, il n'étoit pas à propos de se faire éclairer durant les ténébres par des flambeaux, crainte de trahir la marche. La troupe promit de surmonter toutes ces difficultés. On se deshabilla, on se mit à l'eau, & l'on prit à la main des torches éteintes. Souvent il falloit nager, quelquefois on n'eut de l'eau que jusqu'à la ceinture. Enfin, on arriva à portée des machines, qu'il falloit brûler. Ce fut alors que la troupe fit du feu, & qu'elle alluma les torches. Ensuite on les vit avec furie s'élancer sur les Beliers, pour les mettre en cendres. Ces hommes nuds parurent aux yeux du détachement Romain, comme des monstres éclos dans le sein de la mer. Cependant le feu qu'ils portoient à la main étonna les Légionnaires. Ils ne laissérent pas de lancer leurs traits, & d'aller à eux l'épée à la main. Il y eut bien du sang Carthaginois répandu. Les incendiaires n'avoient ni armes pour attaquer, ni boucliers pour parer contre les coups. Ils se jettérent à travers les dards comme des bêtes féroces. Enfin, ils vinrent à bout d'embraser les machines des Romains, & de les mettre tous en fuite, seulement avec des torches. Si le Consul, qui fut présent à l'action, n'avoit ordonné qu'on donnât la mort à ceux de ses Soldats qui fuïoient, tous se seroient dissipés. Enfin, ils retournérent à leur camp; mais l'impression de la

crainte qu'on leur avoit donnée fut si vive, qu'ils passérent toute la nuit sous les armes.

De Rome l'an 606.
Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & C. LIVIUS DRUSUS.

Les machines des Romains étoient brûlées; mais Carthage craignoit encore que les ennemis ne revinssent à l'attaque. Les Romains étoient constants, & ne se rebutoient pas pour les premiers obstacles. Ainsi les Carthaginois se pressérent de réparer la bréche du Môle, & de le mettre hors d'insulte. Ils élevérent dessus des tours de charpente, à certaine distance, & les remplirent de soldats. Ces nouveaux ouvrages ne suffirent pas, pour décourager le Consul. Il crut même pouvoir tirer avantage de ces édifices de bois, dont les assiégés avoient muni leur terrasse. Pour y mettre le feu, & pour écarter ensuite l'ennemi par l'incendie, il fit préparer des vases de terre, remplis de matiéres embrasées, & les fit lancer par des Balistes, contre les tours. Il est croyable que cette espéce de bombardement se fit par mer, à l'aide des galiotes, qui soutenoient les Balistes. Quoy qu'il en soit; les Romains profitérent du tumulte que l'embrasement causa parmi les défenseurs de la terrasse. Les Assiégeants montérent à l'escalade, chassérent les Carthaginois du Môle, & s'y établirent. Æmilianus y logea quatre mille hommes de ses troupes.

L'hyver approchoit. Il falloit pourtant se maintenir en possession d'un poste si avantageux. Le Consul prit donc le parti d'y mettre ses soldats à couvert des sorties, & des insultes de l'ennemi. Comme il y avoit un espace asses considérable entre les murs de la ville, & le quay, Æmilianus

De Rome l'an 606.

Consuls. P. Cornelius Scipio Æmilianus, & C. Livius Drusus.

y fit creuser un fossé. Ce ne fut pas assês. Il construisit le long de la terrasse une muraille de briques, à la même hauteur que les murs de la ville. De-là on se lança mutuellement des traits, avec un avantage égal. Ce fut ainsi que Carthage fut également serrée, & du côté de la mer, & du côté des terres. Le siége en étoit-là, lorsque les rigueurs de la saison le firent interrompre, jusqu'au printems.

Cependant, durant le tems des pluyes & des frimats, Æmilianus ne demeura pas oisif dans ses retranchements. Il s'occupa également, & à procurer la subsistance de son armée, & à ruiner les ressources des Assiégés, déja pressés de la faim. Le Consul fit partir divers détachements de son camp, pour aller au loin chercher du blé dans les campagnes. Pour luy, il se réserva le soin d'une entreprise plus importante.

Le camp des ennemis proche de Néphéris, autrefois abandonné par Asdrubal, s'étoit rétabli sous le commandement d'un certain Diogénes, qui pourroit bien être le même que le Bythias, dont nous avons parlé. Ce Diogénes faisoit partir sans cesse des convois pour la ville assiégée, convois que la mer leur transportoit, jusques dans le nouveau bassin, que les Carthaginois avoient creusé. Enlever Nephéris, c'étoit priver Carthage de son principal magazin. Le Consul Manilius en avoit deux fois manqué la prise. Æmilianus ne la jugea pas au-dessus de ses forces. Il la tenta, & réüssit. Lælius l'ami du Consul, & Lieutenant Général de son armée, eut ordre de raser l'étang, & de conduire

Liv. in Epit. & App. in Punic.

duire par terre une partie des troupes. Pour Æmilianus, il s'embarqua ſur l'étang-même, & regagna bien-tôt ſon détachement, qui l'avoit précédé de quelques jours. Gulufſa l'un des Rois Numides fut de la partie, avec ſa cavalerie & ſes éléphants. Enfin l'on arriva environ à deux ſtades du camp de Diogénes. Jamais peut-être on ne vit plus de monde raſſemblé dans des retranchements, qu'il s'en trouva dans ceux du commandant Carthaginois, ſous Néphéris. Tous les habitants de la campagne, qui n'avoient pu ſe retirer dans Carthage, s'étoient réfugiés dans le camp de Diogénes. Cette multitude n'effraya pas le Conſul. Il ſe fortifia tout à portée des ennemis, pria Guluſſa d'obſerver les ſorties des Africains, & de fondre ſur eux avec ſa cavalerie, & laiſſa le commandement du camp à Lælius. Pour luy, il partagea ſes ſoins entre le gros de ſon armée reſtée devant Carthage, & ſes troupes qui campoient proche de Néphéris. Ses courſes étoient continuelles de l'une aux autres, & ſon activité n'avoit rien d'égal. D'un côté, il empêchoit que ſes ſoldats ne fiſſent, en ſon abſence, des tentatives inconſidérées ſur Carthage : de l'autre il excitoit Lælius & Guluſſa à profiter des occaſions.

De Rome l'an 606.
Conſuls.
P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & C. LIVIUS DRUSUS.

Un jour qu'il ſe trouva au camp de Lælius, il fit avancer ſes machines vers les retranchements de Diogénes, & il en fit battre l'enceinte. Le Belier des Romains y renverſa deux tours, dont la chute ouvrit d'aſsés larges brêches, pour monter à l'aſſaut. Æmilianus commanda en perſonne les deux attaques. La premiére ſe fit par trois mille hommes de troupes choiſies, qui ſe ſuivoient de ſi

De Rome l'an 606.
Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & C. LIVIUS DRUSUS.

près, que les premiers ne pouvoient reculer. Ceux-ci pénétrérent dans le camp, & à l'instant ils se trouvérent investis par toute la milice Africaine, accouruë pour les repousser. C'étoit-là justement le moment que le Consul attendoit. Vers l'autre brêche il avoit disposé mille Légionnaires, qui s'étoient tenus cachés jusqu'à nouvel ordre.

Tandis que le combat s'échauffe à la premiére attaque, Æmilianus accourt se mettre à la tête des mille Romains couchés à terre, & restés dans l'inaction derriére un rideau. Avec eux, il monte par la seconde brêche, entre dans le camp, en rompt les pallissades, & s'en rend maître. La peur saisit alors les Africains. Ils crurent que l'armée Romaine entiére étoit venüe fondre sur eux. Enfin une fuite en désordre leur parut le seul parti, qui restoit à prendre. Soldats, païsans, les uns à pié, les autres à cheval, tous se répandent dans la campagne pour chercher un azyle. Æmilianus avoit pris des mesures pour qu'il n'en échappât que très peu. Gulussa, avec sa cavalerie & ses éléphants, attendoit les fuyards dans la plaine. Il en fit un carnage épouvantable. Si l'on en croit le rapport d'un historien Grec, soixante & dix mille Africains, tant de gens armés, que de gens sans armes, perdirent la vie. Les Romains firent dix mille prisonniers de guerre. Enfin de cette multitude d'hommes rassemblés, il n'en échappa que quatre mille.

App. in Punic.

Le camp où commandoit Diogénes avoit été forcé; mais la ville de Néphéris restoit à prendre. A proprement parler ce n'étoit guére qu'une citadelle, située sur une montagne, environ à vingt-

trois milles de Carthage. On ne sçait si Diogénes, ou quelque autre Gouverneur entreprit de la défendre. Du moins il paroît que ce siége fut prolongé plus long-tems, que le Général Romain n'avoit espéré. La situation de la place, & la rigueur du froid, qui se faisoit sentir plus vivement dans un païs de montagnes, retinrent les Romains vingt-deux jours devant Néphéris. Æmilianus la prit enfin, & si-tôt qu'il en fut maître, il compta sur la reddition de Carthage. D'où les habitants d'une ville si peuplée auroient-ils pu, dans la suite, recevoir des vivres ? Quelques vaisseaux marchands y en transportoient encore à travers mille périls ; mais ces convois étoient rares, & le zéle des Africains pour leur capitale étoit ralenti. La disette y étoit extrême. Tout ce que la nature à le plus en horreur servoit d'aliments à ces affamés. Le seul Asdrubal joüissoit de l'abondance dans la ville, & insultoit en quelque sorte à la misére publique. Tous les jours il faisoit des repas somptueux, & nul genre de délices ne manquoit à sa table. Il auroit été difficile d'en trouver une mieux servie, même en tems de paix, chés les divers Tyrans, qui s'étoient rendus les plus redoutables dans la Gréce. Le luxe du Gouverneur étoit accompagné d'un orguëil, & d'une cruauté barbare. Il voyoit sans pitié périr de faim un peuple, dont il causoit le désespoir, & quiconque en osoit murmurer augmentoit le nombre des morts, par le fer de ses satellites. On ne voyoit dans les ruës, ou que cadavres, ou que squélétes animés.

De Rome l'an 606.

Consuls. P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & C. LIVIUS DRUSUS.

Polyb. in excerptis, apud Valesium.

A la longue Asdrubal eut luy-même horreur du

De Rome l'an 606.
Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & C. LIVIUS DRUSUS.

ſpectacle, qu'il avoit devant les yeux. Soit qu'il craignît quelque révolution ſubite, ſoit qu'il appréhendât que les vivres ne vinſſent à manquer dans peu, à luy-même, à ſa femme, & à ſes enfants, il ſouhaita une entrevûë avec le Conſul. Mais il déſeſpéra de pouvoir trouver accês auprês de luy, aprês la cruauté qu'il avoit éxercée contre les captifs Romains. Il chercha donc une voye pour aller juſqu'à Æmilianus, par une perſonne moins irritée. Guluſſa étoit un Prince Africain, qu'Aſdrubal n'avoit point offenſé, & qui d'ailleurs avoit bien du crédit ſur l'eſprit du Général Romain. Ce fut-là le canal qu'il choiſit, pour faire paſſer ſes ſupplications juſqu'à Æmilianus. Il obtint du Roy Numide un pourparler, & luy aſſigna un rendés-vous.

Au-dehors de Carthage, dans un endroit partagé par des coupures, Guluſſa & Aſdrubal ſe rendirent de divers côtés. Quelle différence entre l'un & l'autre! Le Roy de Numidie vint au terme ſans eſcorte, vêtu trés-ſimplement, & ſans armes. Au contraire, le Gouverneur de Carthage y parut ſuivi de douze gardes bien armés, couvert, à la Royale, d'un manteau de pourpre, & muni d'une cuiraſſe. Le fier Républicain joignit le faſte à la ſomptuoſité. Immobile dans ſa place, il fit ſigne au Roy d'approcher. Guluſſa négligea le cérémonial, & s'avança ſur le bord d'un foſſé aſsês étroit, qui le ſéparoit d'Aſdrubal.

Le Roy prit la parole en ces termes, *Qu'étoit-il beſoin d'eſcorte, pour une conférence ſecrette, où tout devoit ſe paſſer à l'amiable? J'ai craint les Romains,* repartit Aſdrubal. *S'il eſt vrai que vous les appréhen-*

diés si fort, pourquoy vous enfermiés-vous dans une ville assiégée, dit Gulussa? *Vous commandiés une armée en campagne, toûjours maître de les éviter. Mais enfin venons au point. Que souhaités-vous de moy*? Icy le Gouverneur parut interdit, & marqua sa confusion d'être obligé d'avoir recours à la médiation d'un ennemi. *Au nom de nos Dieux communs*, dit-il au Roy Numide, *soyés notre intercesseur auprès du Général Romain. Qu'il épargne Carthage, & qu'il la laisse subsister, sans l'abbatre! Sur tout le reste il nous trouvera soumis, jusqu'à supporter l'esclavage*. Gulussa fut surpris d'une demande si peu attenduë. *Quoy*? répondit-il, *dans l'état où vous êtes, pressés par la faim, enveloppés de toutes parts, vous n'avés point d'autre proposition à faire, que celle qu'on a rejettée à Utique, avant le siége? C'est un excès de confiance. Non, non*, reprit vivement Asdrubal, *Nous n'en sommes pas où l'on pense. Nos Alliés arment de toutes parts au-dedans, & au-dehors. Nos troupes sont en état de défense, & nous avons les Dieux pour nous. C'est pour la Réligion, & pour les Temples que nous soutenons la guerre. Le Ciel est trop juste pour nous abandonner. Faites donc entendre au Consul, que les Dieux tiennent en main la foudre, & que la Fortune a ses revers. Enfin, pour tout dire en un mot, nous sommes résolus de ne survivre point à Carthage, & nous périrons tous avant que de la voir démolie.*

De Rome l'an 606.

Consuls. P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & G. LIVIUS DRUSUS.

Gulussa ne laissa pas d'être touché du sort d'une des plus belles villes du monde, & de ce grand nombre d'habitants destinés à périr. Il finit l'entrevûë, & promit de se trouver le lendemain au

De Rome l'an 606.
Consuls.
P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & G. LIVIUS DRUSUS.

même rendés-vous. Revenu au camp, le Roy rendit compte au Consul de l'entretien. Æmilianus se mocqua de la demande, des bravades, & des espérances d'Asdrubal. *S'il comptoit si fort sur la protection des Dieux*, dit-il, *devoit-il les irriter en violant le droit des gens? Le sang de nos captifs Romains, qu'il a cruellement massacrés, crie vengeance contre luy.* Le Roy Numide sentoit bien que les raisons du Carthaginois étoient frivoles. Il prit donc un autre biais pour fléchir le cœur du Consul. *Autrefois Scipion votre Ayeul*, luy dit-il, *se laissa fléchir aux priéres des Carthaginois, & les remit en possession de leur Capitale. Je veux croire qu'il entra beaucoup d'humanité dans sa conduite; mais l'interêt propre n'y eut-il point de part? Il hâta les moments d'une paix, qui humilia Carthage, sans la renverser. Si l'on m'a bien instruit, votre Ayeul craignit un peu, qu'un nouveau Consul aidé de la faveur du Peuple, ne vînt luy enlever la gloire & le fruit de ses travaux. Il finit la guerre avant qu'un successeur fût parti de Rome pour le supplanter. En mérita-t-il moins l'illustre surnom d'Africain? Il n'est pas honteux pour vous de suivre les traces du grand Scipion, & vous avés à craindre, comme luy, un rival de votre gloire.*

Le Roy parloit ainsi, parce que l'année Consulaire alloit expirer, & que les jugements du Sénat & du Peuple sont toûjours incertains. Il se pouvoit faire, que par un caprice Rome se déterminât à nommer, pour le département d'Afrique, l'un des Consuls qu'elle alloit choisir. L'honneur tout entier d'un siége presque fini, le triomphe & le

Consuls. P. CORNELIUS SCIPIO ÆMILIANUS, & C. LIVIUS DRUSUS.

ſurnom d'Africain auroient été pour le nouveau Général, qui ne les auroit pas mérités. Auſſi Æmilianus, qui n'étoit pas inſenſible à la gloire, mit à profit l'avis de Guluſſa. Il ſe rendit plus facile à condeſcendre à la paix; mais pourtant ſans donner d'atteinte aux interêts de ſa patrie. Il ſçavoit que la volonté du Sénat & du Peuple Romain étoit, que Carthage fût détruite. A cela prês, il conſentit d'accorder au Carthaginois de favorables conditions. Aſdrubal perſonnellement étoit digne de toute ſa colére. Cependant le Conſul voulut bien luy faire porter des paroles bien capables de le gagner. *Puiſque demain vous devés retourner au rendés-vous*, dit Æmilianus au Roy, *vous pouvés aſſurer le Gouverneur, de ma part, que j'accorde la vie & la liberté à luy, à ſa femme, & à ſes enfants; que je luy permets d'emporter de Carthage dix talents de ſon bien; & qu'en ſa conſidération je rendrai la vie & les biens à dix familles, qui ſeront à ſon choix.* Guluſſa ne douta pas que ces offres ne duſſent être agréables à Aſdrubal, & ſe rendit à l'heure marquée, au lieu de la conférence. Le Gouverneur y parut, mais en vrai Roy de théatre. A ſa démarche, à ſon habillement, & à ſa contenance on auroit dit, qu'il joüoit un premier rôle dans le tragique. Naturellement Aſdrubal étoit gros & replet. Son embonpoint paroiſſoit ſur ſon viſage; mais ce jour-là l'enluminure de ſon teint marquoit qu'il avoit fait bonne chére. Gravement & au petit pas, il s'avança vers le Roy, qui l'attendoit. *Je vous apporte d'heureuſes nouvelles*, luy dit Guluſſa, *& ma négociation a réüſſi.* Enſuite il luy

De Rome l'an 606.
Consuls. P. Cornelius Scipio Æmilianus, & C. Livius Drusus.

fit entendre jusqu'à quel point le Consul s'étoit relâché en sa faveur. Icy parut la sotte vanité du Carthaginois, & son peu de prévoyance. Lorsqu'il vit qu'on ne parloit point de laisser subsister Carthage, il prit les airs, & fit les gestes d'un Rodomont. *Non, non*, s'écria-t-il, en se frappant la cuisse à grands coups redoublés, *le Soleil ne verra jamais Carthage détruite, & Asdrubal vivant.* Magnifiques paroles dans la bouche d'un homme vain; mais qu'il démentit dans la suite par ses actions!

Les conférences avec Asdrubal, & l'année du Consulat d'Æmilianus finirent presque au même tems. La République assemblée au champ de Mars mit à la premiére place deux nouveaux Consuls, Cn. Cornélius Lentulus, & L. Mummius. Ils entrérent en charge aux Calendes de Janvier. Le Sénat ne fit pas l'injustice à Æmilianus d'assigner son département d'Afrique à l'un des deux Consuls. On étoit instruit à Rome de l'état où Carthage avoit été réduite, par la sagesse & par les immenses travaux de l'ancien Consul. D'un consentement universel, le Généralat des troupes Romaines, sur la côte d'Afrique, fut continué au généreux Æmilianus, jusqu'à l'entiére consommation du grand ouvrage, qu'il avoit commencé. A l'égard des deux Consuls de la derniére élection, le sort décida de leur destination. Il paroît que le soin de veiller sur la Gaule, & que le commandement sur le reste de l'Italie furent attribués à Cornélius Lentulus. Pour Mummius, l'Achaïe fut son partage. La commission étoit nouvelle, & les troubles récemment excités dans cette belle portion

tion de la Gréce, parurent demander la présence d'un Consul, & toutes les forces d'une armée Consulaire. C'est une guerre importante dont nous suspendrons le récit jusqu'à la fin du siége de Carthage. L'année où nous entrons fut si féconde en grands événements, qu'il faut les décrire successivement, pour ne rien confondre dans les narrations. Allons d'abord où la prise & la destruction de Carthage nous appellent. Ce fut une époque mémorable, d'où les Romains comptérent également, & l'origine de cette puissance sans bornes, qu'ils exercérent dans toute la terre, & la décadence de cette vertu rigide, qui les avoit distingués de tous les Peuples du monde.

De Rome l'an 607.

Consuls. CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

L'hyver n'est pas long en Afrique. Le retour du printems permit bien-tôt au Proconsul Æmilianus, de recommencer les attaques d'une ville, que la famine avoit réduite aux plus dures extrémités. La rage cependant y soutenoit encore un reste de vigueur parmi les assiégés. Il parut au Proconsul, que s'il pouvoit se rendre maître du grand port, le corps de la place ne tiendroit pas longtems.

App. in Punic.

Prendre Cothon & s'y établir, ce seroit fermer absolument toutes les entrées des vivres, & s'ouvrir un chemin dans Carthage. Pour exécuter ce projet, Æmilianus fit, en personne, une fausse attaque du côté de la citadelle. Byrsa étoit pour les Assiégés le poste le plus important à conserver. Ainsi presque toute la milice Carthaginoise s'y transporta, & fit les derniers efforts pour repousser les assaillants. A l'égard de Cothon, il étoit parta-

De Rome l'an 606.

Consuls. CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

gé en deux portions égales, l'une quarrée, l'autre circulaire. Asdrubal crut avoir suffisamment pourvû à la sûreté de toute l'Isle, en mettant le feu à la partie la plus voisine de la mer, qu'on appelloit le *quarré de Cothon.* Cependant ce fut par-là que Lælius attaqua le rocher, qui paroissoit imprenable. Tandis que le Proconsul faisoit une diversion du côté de la citadelle, son Lieutenant général assiégea Cothon. Il paroît que les Romains y entrérent par la pointe du Môle, où ils avoient passé l'hyver. On fabriqua un pont de bois sur le goulet voisin, & delà les Légions montérent à l'escalade. Le quarré de Cothon n'étoit séparé du Môle, que par un trajet de mer. Le poste fut enlevé sans peine. Delà Lælius avec sa troupe gagna la partie circulaire de Cothon, & s'approcha de la ville, aprês avoir traversé des coupures, que les assiégés avoient faites dans l'Isle. La garnison qui défendoit ces retranchements se trouva si foible, qu'il fut aisé de la dissiper. Si-tôt que Lælius fut maître de l'Isle entiére, sa troupe poussa un si grand cri, qu'Æmilianus, occupé devant Byrsa, comprit que Cothon étoit en la puissance des Romains.

Cette premiére entreprise heureusement terminée augmenta l'émulation parmi les assiégeants, attachés à la prise de Byrsa. Ils abandonnérent la fausse attaque, & se rabbatirent si brusquement sur une des portes de la ville, qu'ils l'enfoncérent, malgré les traits qu'on leur lança du rempart. Delà ils gagnérent la place la plus voisine, & s'y logérent. La nuit qui survint empêcha les Romains de passer outre; mais dês-lors le Proconsul prit la ré-

ſolution d'attaquer la citadelle, du dedans-même de la ville. De ce côté-là Byrſa étoit beaucoup moins fortifiée. Dês qu'il fut jour, le Général fit venir de ſon camp quatre mille hommes de troupes fraîches ; mais il ne crut pas devoir commencer la grande expédition, qu'il alloit faire, ſans s'être acquitté d'une cérémonie de Réligion, en uſage parmi les Romains, avant la priſe & le ſaccagement des grandes villes. C'étoit [a] d'évoquer les Dieux tutélaires de la place, & de les ſupplier d'abandonner un ſéjour, qui n'étoit plus digne de leur préſence, & de leur protection. Voicy la formule des priéres qu'Æmilianus leur adreſſa, pour les engager à ſortir de Carthage. *Dieux & Déeſſes, s'il en eſt quelqu'un à qui la conſervation de cette capitale ait été chére, abandonnés-la ! Renoncés aux Temples qu'on vous y a dédiés, & venés vous ranger parmi les Romains ! Si vous voulés bien nous rendre votre aſſiſtance ſenſible par des effets, je m'engage à vous ériger des Temples dans Rome, & à vous y conſacrer des jeux.* A ces mots, il immola des victimes, conſulta leurs entrailles, & n'y trouva que des réponſes favorables. Enſuite le Proconſul dévoüa les habitants de Carthage à la mort, & aux Dieux des Enfers, en ces términes. *Formidable Pluton, & vous Manes infernaux, lâchés contre le peuple Carthaginois la Crainte, la Terreur, & la Vengeance ! Que les Nations & que les Villes, qui ont*

De Rome l'an 606.

Conſuls.
CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

a Conſultés les deux Diſſertations que nous avons jointes au troiſiême & au quatriême volume de cette Hiſtoire, ſur l'origine, l'uſage, les loix, les rits, & les formules des dévouëments, & des évocations.

De Rome l'an 607.
Consuls.
Cn. Cornelius Lentulus, & L. Mummius Achaïcus.

pris les armes contre nous, soient vaincuës & détruites ! Que toutes leurs campagnes soient au pillage, & que leurs armées soient en déroute ! Je livre à vos Furies, & je vous consacre tous les ennemis de ma République, en mon nom, & au nom du Peuple & du Sénat de Rome. Pour nos Légions & nos troupes alliées, garantissés-les de la mort, & des accidents de la guerre ! O vous Tellus mere des vivants, & toy grand Jupiter, je promets de vous immoler trois brebis noires ! Ainsi parla Æmilianus, & lorsqu'il nomma la Déesse Tellus, il pancha les mains vers la terre, comme il les éleva au Ciel, lorsqu'il prononça le nom de Jupiter.

La cérémonie ne fut pas plûtôt achevée, que le Proconsul ordonna aux quatre mille hommes récemment sortis du camp, de commencer l'attaque de la citadelle. Ceux-ci n'obéïrent pas aux ordres de leur Général avec une éxacte ponctualité. Un Temple d'Apollon, connu par ses richesses, les attira au pillage. La statuë du Dieu qu'on y adoroit, étoit revêtuë d'un manteau d'or massif, & tout l'édifice étoit couvert de lames d'or. Les soldats se jettérent, avec une avidité étonnante, sur une si belle proye. On s'empressa de couper avec le sabre, le manteau & les lames en divers morceaux, pour les partager. Il s'est pu faire que, par hazard, quelqu'un des pillards se soit couppé la main. Sur un si foible préjugé, quelques Historiens superstitieux ont attribué à la vengeance miraculeuse du Dieu, un événement, qui n'eut rien que de naturel. Dumoins la colére d'Apollon ne sauva ni Byrsa, ni Carthage, du dernier malheur. Après avoir enlevé

Val. Max. c. 1.

du Temple la valeur [a] de mille talents, les ſoldats Romains s'avancérent du côté de la citadelle. Æmilianus les conduiſit à l'attaque. L'hiſtorien Polybe, qui marchoit à ſes côtés, luy remontra, que pour n'être point ſurpris par derriére, il falloit jetter du côté du port des chauſſes-trapes, & dans la mer des planches garnies de cloux, la pointe en haut. *Vous outrés les précautions*, luy dit le brave Général. *Une ville déja priſe, & où regne la confuſion, n'eſt plus en état de ſe faire craindre.* On ne ſongea donc plus qu'à ſe rendre au pié de la citadelle.

De Rome l'an 607.

Conſuls. CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

Plut. in Apopht.

Trois ruës extrémement eſcarpées conduiſoient de la place publique à Byrſa. Des deux côtés ces ruës étoient bordées de maiſons fort élevées, d'où les Romains ſe ſentirent accabler de traits, & de pierres, qu'on leur lançoit des toits. Il parut dangereux d'aller plus avant, ſans avoir purgé ces retraites du grand nombre d'ennemis, qui les occupoient. Le Proconſul avec un détachement, attaqua donc, en perſonne, la premiére maiſon, & s'en rendit maître l'épée à la main. A ſon exemple, les Officiers de ſon armée & ſes ſoldats gagnérent de maiſons en maiſons, y donnérent la mort à tout ce qui réſiſta, & pour paſſer de toits en toits, ou d'une ruë de traverſe à l'autre, ils ſe firent des ponts avec des ſolives, & des planches. A meſure que les maiſons étoient vuides d'ennemis, des deux côtés de la ruë, les ſoldats Romains en bataille s'avançoient vers la citadelle; mais ils étoient trop ſerrés, & ne pouvoient faire un aſsês grand front,

App. in Punic.

a Les mille Talents montoient à trois millions de livres, ſelon l'eſtimation que nous avons faite ailleurs du Talent.

De Rome l'an 606.
Consuls. Cn. Cornelius Lentulus, & L. Mummius Achaïcus.

Jamais passage ne fut marqué par plus de sang répandu, que celui-cy. Depuis la place jusqu'à la citadelle, deux troupes de soldats combattoient, l'une en haut sur les plattes formes, l'autre en bas dans la ruë. Tout ce qui se trouva sous leur main fut passé au fil de l'épée, sans distinction. L'air retentissoit de cris & de hurlements. Les uns se précipitoient du faîte de leurs maisons, & l'on en jettoit d'autres des étages les plus élevés. En tombant, ils périssoient par plus d'un genre de mort. Les uns étoient reçus sur la pointe des dards, ou des épées nuës des Romains. D'autres se brisoient le corps par leur chute. Enfin il n'échappa du massacre que ceux, qui trouvérent des retraites dans leurs logis, pour s'y cacher. Jusqu'icy le Proconsul n'avoit employé que le fer, pour se frayer une route jusqu'à Byrsa. Tandis que les Légionnaires forçoient encore les maisons, on avoit craint d'y mettre le feu. Les Romains & les Carthaginois auroient été enveloppés dans le même incendie. Lorsque l'avant-garde de l'armé Romaine fut arrivée devant Byrsa, il plut au Proconsul d'employer la flâme, pour consumer tout le quartier qui environnoit la citadelle. Par-là, il ouvrit un plus large passage au reste de ses troupes, qu'il attendoit, & par-là il se donna plus d'espace, pour les opérations du siége.

Ce fut alors un spectacle encore plus terrible, que celuy du carnage fait par le soldat Romain, dans l'intérieur des maisons. On vit d'abord le Ciel obscurci par des tourbillons de fumée. Ensuite la flâme se fit jour, & se répandit de toits en toits, & de ruës en ruës. Tombérent tout-à-la fois

des pans de murailles, des poutres embrasées, & les corps de ceux, que la fumée avoit étouffés, ou que le feu avoit brûlés. On n'étoit échappé au fer du soldat, que pour périr d'une mort plus cruelle. Les charpentiers de l'armée Romaine aidoient la flâme à démolir les maisons. La hache à la main, ou armés de crocs & de longues fourches de fer, ils renversoient les solives & les précipitoient dans le feu, qui brûloit aux plus bas étages. Il est incroyable combien ces ouvriers massacrérent de Carthaginois respirants encore après leur chute. Avec leurs crocs ils les tiroient dans de grandes fosses préparées pour recevoir les corps, de peur qu'ils n'infectassent l'armée Romaine. On y enfoüissoit également les morts, & ceux qui vivoient encore. Par pitié, on cassoit à ceux-ci la tête à grands coups, ou on les faisoit fouler aux piés des chevaux. Les Tribuns des Légions Romaines s'endurcissoient à la vûë de tant de cruautés, ou affectoient de n'y avoir point d'attention. Ils étoient occupés à tenir leurs Manipules toûjours en haleine, contre les sorties, que l'ennemi pourroit faire de la citadelle; mais le spectacle que les assiégés avoient devant les yeux les décourageoit. Enfin, après six jours que durérent l'incendie & la démolition, on transporta les décombres, & le Proconsul s'applanit une grande aire, pour loger, & pour faire agir toutes ses troupes. Ce ne fut pas sans fatigue que le Général vint à bout d'un si pénible ouvrage. Il fut six jours & six nuits sur pié, sans prendre de repos. Enfin au septiême jour, il s'assit sur une hauteur, pour considérer les endroits foibles de Byrsa, &

De Rome l'an 606.

Consuls. CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

De Rome l'an 607.
Consuls. CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.
Eutrop. & Orosius l. 4, cap. ultimo.

pour méditer sur les attaques qu'il devoit faire. Ces pensées qui l'occupérent à l'écart, luy tinrent lieu de sommeil.

La présence de toute l'armée Romaine, pour lors rassemblée devant la Citadelle, effraïa ce nombre prodigieux d'hommes & de femmes, qui s'y étoient réfugiés, comme dans l'asile le plus sûr. Contre l'attente du Proconsul, on vit sortir des portes de Byrsa une troupe d'environ [a] vingt-cinq mille femmes, dans un état à faire pitié. Elles vinrent se prosterner aux piés du Général, les mains couvertes de bandelettes, & luy présentérent les symboles d'Esculape, dont elles empruntoient le nom, & la médiation. Pour toute grace, elles demandoient la vie, & l'esclavage. Æmilianus se laissa fléchir, & exauça leurs priéres. Ce fut alors, dit-on, que la femme d'Asdrubal, pria instamment son mari, qu'il voulût luy permettre de grossir le nombre des Suppliantes, & de conduire avec elle au Proconsul ses deux fils, encore en bas âge. Le barbare Gouverneur réjetta avec ménace les priéres, & les rémontrances de son Epouse.

App. in Punic.

Cependant, l'accuëil favorable que le Romain avoit fait aux femmes, fit espérer aux hommes d'en être favorablement reçûs. Il en sortit de Byrsa environ [b] trente mille, encore plus haves & plus défigurés, que les femmes. Les entrailles du Proconsul s'émûrent, & il leur donna la vie à tous, hors

a Quelques-uns ne comptent que vingt mille femmes, D'autres font mention de cinquante mille, tant hommes que femmes, qui implorérent la clémence du Vainqueur.

b Selon Florus, quarante mille Carthaginois se livrérent à la discrétion du Proconsul.

aux

aux transfuges Romains, qu'il réſerva à la rigueur des Loix. Le nombre de ces déſerteurs étoit conſidérable, & montoit juſqu'à neuf cents. Réduits au déſeſpoir, ils formérent la réſolution de ſe défendre juſqu'au dernier ſoupir. Ce fut à ces malheureux Etrangers, qu'Aſdrubal confia la garde de ſa femme, & de ſes fils. Pour luy, rare éxemple de la foibleſſe & de l'inconſtance Carthaginoiſe! il ſe rendit auprès du Proconſul. Ce même Gouverneur, qu'on avoit vû braver la mort, lorſqu'elle étoit éloignée, qui ſe faiſoit gloire de s'enſevelir avec ſa famille ſous les ruïnes de ſa Patrie, qui proteſtoit que le Soleil ne le verroit jamais ſurvivre à Carthage, ce fier Aſdrubal enfin, eut la lâcheté de venir ſeul, & en ſecret ſe jetter aux piés de ſon Vainqueur. Le Général fut charmé de voir ce ſuperbe Rival humilié. Il luy accorda la vie, & le réſerva pour ſervir d'ornement à ſon triomphe. Æmilianus ſe fit honneur de l'avoir toûjours à ſes côtés, & le rendit témoin du ſeul combat qu'il avoit à donner, pour achever la réduction entiére de Carthage.

De Rome l'an 607.
Conſuls.
CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

En effet, les Romains étoient dêja maîtres de Byrſa, & les portes leur en avoient été ouvertes. Il ne leur reſtoit plus d'autres ennemis à défaire, que les neuf cents transfuges, contraints par le déſeſpoir à ſe retirer dans le Temple d'Eſculape, avec la femme, & les enfants d'Aſdrubal. Ce Temple, au reſte, pouvoit être regardé comme une ſeconde Citadelle, dans l'enceinte de la premiére. Placé ſur la cime la plus élevée du rocher, il étoit inabordable de toutes parts. On ne pouvoit y monter que par un eſcalier de ſoixante marches, qu'un petit

De Rome l'an 607.
Consuls.
CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

nombre d'hommes pouvoit défendre, contre une armée entiére. La femme d'Asdrubal, dont l'Histoire ne nous a pas appris le nom, parut sur le haut du péron, à l'entrée du Temple, avec une intrépidité supérieure à son séxe. De l'élévation où elle étoit, elle apperçut Æmilianus, & son lâche mari. Alors élevant la voix, elle se fit entendre, d'abord au Genéral Romain. *Joüissez, Seigneur*, luy dit elle, *joüissez à jamais de la protection des Dieux! Les Loix de la guerre vous autorisent à nous faire sentir les maux dont nous sommes accablés. Pour toi, perfide!* ajoûta-t-elle, en se tournant du côté d'Asdrubal, *que le Ciel fasse tomber sur toy tous les traits de sa colere! Voir, pour premier supplice, ta femme & tes enfants mourir à tes yeux, que ce soit là le moindre des châtiments qui te sont réservés! Traîne une vie honteuse parmi nos ennemis, & pour comble d'ignominie, puisse-tu servir de lustre au triomphe de ton Vainqueur!* Ainsi parla l'illustre Carthaginoise, puis elle se rétira dans l'intérieur du Temple. Là, elle se fit revêtir de ses plus magnifiques habits, & se para, pour donner une derniére scéne.

Cependant les marches du Temple furent attaquées par les Romains, & les transfuges se laissérent pousser de degrés en degrés. Il est certain que, dans le dernier combat, plusieurs de ces malheureux tombérent entre les mains des ennemis. Le reste se réfugia dans le Temple. Mais quel moyen de s'y défendre, & d'y subsister long-temps? On y étoit pressé par la faim, & nul expédient ne restoit, pour se procurer des vivres. La rage fit donc prendre à ces furieux le parti de périr plûtôt par la flâme,

que de se livrer à la vengeance des Romains. Ils mirent le feu au Temple d'Esculape. A mesure que l'incendie croissoit, on s'en éloignoit par parties, pour se prolonger la vie de quelques moments. Enfin, l'on arriva sur la terrasse, qui couvroit tout l'édifice. Ce fut là que parut la femme d'Asdrubal, magnifiquement ornée. Aussi le jour de sa mort luy paroissoit un jour de triomphe. Après avoir prononcé contre son mari les plus terribles éxécrations, *Lâche*, dit-elle, en parlant d'Asdrubal, *quelque indignité que tu ayes commise, pour te sauver les jours, tu mourras sur l'heure, dans la personne de tes enfants.* A ces mots, elle tire un poignard, & en frappe ses deux fils. Encore palpitants, elle les jette du haut du toit, & se précipite avec eux dans la flâme. Action glorieuse, au jugement de l'Antiquité profane; mais mort, dit-on, qui convenoit mieux au mari, qu'à la femme. Tous ont remarqué, que Carthage commença, & qu'elle finit par deux Héroïnes, [a] dont la fin tragique eut quelque chose d'assès ressemblant.

De Rome l'an 607.

Consuls. Cn. Cornelius Lentulus, & L. Mummius Achaïcus.

Tant de spectacles d'horreur tirérent les larmes des yeux au Général même, qui les avoit causés. Mille réfléxions se présentérent à son esprit. L'anéantissement d'une Capitale, qui subsistoit [b] depuis près de sept cents ans, qui donnoit des Loix à tant de Provinces, dont la réputation s'étoit éten-

[a] Consultés ce que nous avons remarqué, dans le quatriéme, & le sixième volume, sur la fondation de Carthage, & sur le récit que Virgile a fait de la mort tragique de Didon.

[b] On peut lire ce que nous avons remarqué, dans le quatrième & dans le sixième volume de cette Histoire, sur l'origine, sur le tems de la fondation, & par conséquent sur la durée de Carthage.

De Rome l'an 607.
Consuls.
CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

duë si loin sur mer & sur terre, dont les Habitants avoient péri, en partie par le fer ou par le feu, & en partie avoient été destinés à l'esclavage, le renversement des Temples réduits en cendres, des Palais démolis, de superbes Monuments détruits, tous ces objets l'attendrirent. Aprês un long silence entrecoupé de soupirs, Æmilianus, en sortant d'une profonde rêverie, récita deux vers d'Homére, par lesquels ce Poëte fait annoncer le Destin de Troye, en ces termes: *Un jour viendra que le superbe Ilion sera en proye à la flâme, & que le fer moissonnera Priam, & son Peuple.* Comme le Proconsul poussa des gémissements en prononçant ces paroles, Polybe, qui ne le quittoit point, osa luy demander ce qu'il entendoit par cette *Troye*, & par ce *Peuple de Priam.* Æmilianus, sans luy nommer Rome, luy fit assês entendre, qu'il redoutoit pour sa Patrie un sort semblable à celuy d'Ilion, & de Carthage. *La durée des plus grands Etats*, luy ajoûta-t-il, *n'a qu'un temps, & la Fortune renverse ce qu'elle a pris plaisir à élever.* Cette espéce de prophétie, ou plûtôt de conjecture, ne se vérifiera que trop dans la suite de l'Histoire. Si Rome n'a pas éprouvé le désastre entier & commun à tant d'autres Capitales, dont il ne reste plus que le nom, c'est à une protection supérieure qu'elle en est redevable.

Polyb. apud. Appian.

A l'égard de Carthage, le Proconsul éxécuta sur elle, à la rigueur, les Arrêts de son Sénat. D'abord il livra la ville au pillage, mais avec l'ordre prescrit aux Romains par les Loix militaires. Il abandonna à ses Soldats les meubles, les ustensiles, & la monnoye de bronze, qu'ils trouveroient dans les mai-

De Rome l'an 607.

Consuls. CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

Eutropius & App. in Punic.

sons des particuliers. Il ne réserva pour le thrésor public, que l'or, l'argent, les statuës, & les dons précieux, qu'on avoit faits aux Divinités de Carthage, & qui se conservoient dans les Temples. Il voulut néanmoins qu'on restituât aux villes d'Italie & d'Afrique, que les Carthaginois avoient autrefois pillées, les monuments qui leur appartenoient. Comme la Sicile avoit été long-temps exposée au brigandage des armées Carthaginoises, elle récouvra grand nombre de statuës, & de tableaux d'un grand prix, que le Proconsul luy fit rendre. [a] Les Thermitains furent remis en possession d'une magnifique statuë, qui réprésentoit la Ville, & le Fleuve [b] Hyméra. Les Habitants de [c] Géla récouvrérent grand nombre de monuments, dont on les avoit dépoüillés. On [d] remit Segesta en possession de son admirable statuë de Diane, & [e] Agrigente, de ce fameux Taureau d'airain, que Phalaris avoit fait fondre, pour être l'instrument de sa cruauté. On

a Les Thermitains habitoient la ville d'*Himéra*, que les anciens Auteurs ont appellée *Thermæ Himerenses*, à cause des bains d'eau chaude qui étoient dans son territoire. C'est à présent la ville de *Termini*, située vers l'embouchûre du Fleuve *Himéra*. Voyez ce que nous avons rapporté de l'ancienne ville, dans le sixiême volume, page 471. note *b*.

b On comptoit en Sicile deux Fleuves qui portoient le nom d'*Himéra*. On peut consulter ce que nous en avons dit dans le sixiême tome de cette Histoire.

c Nous avons rendu compte des antiquités, & de la situation de l'ancienne ville de *Géla*, située sur un Fleuve de même nom. Voyez le sixiême volume.

d Au-delà de Drépane & d'Erix, à peu de distance de Lilybée, étoit placée l'ancienne ville de Ségeste. Les anciens Auteurs en parlent sous le nom d'*Egesta*. Voyez la page 361. du sixiême volume, note *a*.

e Agrigente est aujourd'huy la même que *Girgenti*, ou *Gergenti*. Elle fut autrefois une des plus opulentes villes de la Sicile. Consultez nos remarques du sixiême volume, page 172. note *a*.

De Rome l'an 607.
Consuls. Cn. Cornelius Lentulus, & L. Mummius Achaïcus.
Cicer. Varrin 4.
App. in Punic.

assure qu'Æmilianus, en le remettant aux mains des Agrigentins, leur dit: *Voyez, combien votre condition est meilleure sous l'empire des Romains, que sous la domination des Tyrans de votre Païs.* a

A ces restitutions succédérent les prix de la valeur, que le Proconsul distribua à ses Soldats, selon leur mérite. Il n'excepta des récompenses militaires, que les quatre mille hommes, qui sans ordre avoient pillé le Temple d'Apollon, avant la prise de Byrsa. Æmilianus ne les traita pas en sacriléges. Il supposa que le Dieu avoit abandonné son Sanctuaire, depuis l'évocation. Il les priva seulement des dons qu'il fit au reste de ses troupes, pour punir leur avarice, & leur désobéïssance. Enfin, le Proconsul fit charger sur une galére une partie de la dépoüille enlevée aux Carthaginois, & l'envoya à Rome, annoncer au Sénat, qu'il avoit fini la guerre d'Afrique. Par la même voye, il demanda de nouveaux ordres aux Peres Conscripts. Jusqu'à la réponse qu'il attendoit de Rome, Æmilianus sursit le renversement des murailles,

a Parmi les choses rares dont Æmilianus fit part à ses amis, & à différents Seigneurs de Numidie, Saluste, dans l'Histoire de la guerre de Jugurtha, fait mention de quelques Bibliothéques. Ces précieux monuments de la Litterature Punique, furent préservés de l'incendie de Carthage, par les soins du Général, qui sçavoit connoître tout le prix d'un si riche thrésor. Le Vainqueur en distribua les Livres aux fils de Micipsa. Il en excepta seulement, dit le même Historien, vingt-huit volumes, qui traitoient de la vie champêtre. Il étoient écrits en la langue du Païs, & on les attribuoit à un certain Carthaginois appellé Magon. Cet ouvrage parut si utile au Sénat Romain, qu'il chargea des personnes habiles, de le traduire en Langue Latine. C'est ainsi qu'on reconnoissoit à Rome les avantages de l'agriculture. Les plus illustres têtes s'en faisoient une occupation sérieuse, & la considéroient comme la principale ressource de l'Etat.

De Rome l'an 607.
Consuls.
CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

des Temples, & des maisons de Carthage. Sa douceur naturelle, & sa compassion le retinrent; & s'il falloit pousser la sévérité à l'excês, il voulut qu'on ne pût l'imputer qu'à son obéïssance.

Cependant, il fit vendre à l'enchére les prisonniers qu'il avoit faits dans Carthage, & il en attribua le produit au fisc public. C'étoit l'ordinaire des Généraux Romains. Ensuite il rassembla toutes les machines de guerre, les armes dont les Assiégés s'étoient servis, & les carcasses des vaisseaux inutiles, qu'il trouva dans le Port. Il en fit un bucher, & les brûla en cérémonie. Retroussé à la maniére des Gabiens, & prenant un flambeau à la main, *C'est au Dieu Mars*, dit-il, *à Minerve, à la Déesse* [a] *Lua, & à tous les autres Dieux, à qui il appartient de nous purifier aprês tant de sang répandu, que je consacre ces restes de Carthage.* Il n'eût pas plûtôt achevé, qu'il mit le feu à la pyramide. Les Soldats Romains se reposérent alors de leurs travaux. Il est à croire que leur Général choisit ce temps d'inaction, pour les amuser par des jeux, qui fussent de leur goût. Æmilianus se souvint, que Paul Emile son pere avoit terminé sa victoire de Macédoine, par un spectacle magnifique, qu'il avoit donné à la Gréce assemblée. Dans un climat différent, & parmi un Peuple, dont les mœurs étoient plus barbares, il se contenta de divertir ses troupes, par un nouveau genre de combats. Les transfuges qu'il avoit pris en guerre, & qu'il destinoit à

a Consultez la page 416. du quatriême volume, touchant la Déesse *Lua*. Nous y avons fait remarquer la pratique superstitieuse des Romains, après une victoire remportée sur l'ennemi.

De Rome l'an 607.
Consuls. Cn. Cornelius Lentulus, & L. Mummius Achaïcus.

la mort, furent contraints de combattre des lions, des tygres, des panthéres, & d'autres bêtes féroces d'Afrique. Ces sortes de spectacles, alors peu usités à Rome, y devinrent communs dans la suite.

Tandis que le Proconsul ne songeoit qu'à procurer du délassement à ses troupes, la galére qu'il avoit députée entra dans le Tybre, & parut sur le soir au Port de Rome. La victoire d'Æmilianus fut annoncée aux yeux, avant qu'on en eût fait le récit au Sénat, & au Peuple. Par les dépoüilles dont le vaisseau Romain venu d'Afrique parut orné, on jugea que Carthage étoit prise. La nouvelle s'en répandit en un instant dans tous les quartiers de la Ville, & la joye y fut extraordinaire. On embrassoit ceux à qui on l'apprenoit, & l'on s'en félicitoit mutuellement, comme d'un avantage personnel, pour chaque particulier. *Enfin*, disoit-on, *nous n'avons plus d'ennemis, & nous voilà maîtres de l'Univers. Nous avons eu bien des guerres à soutenir, en Italie & au Levant, contre Philippe, contre Persés, & contre Antiochus. Foibles adversaires, dont nos Généraux ont aisément triomphé! Depuis combien d'années Carthage seule nous a-t-elle tenus en haleine? Combien de flottes nous a-t-elle submergées? dans les mers de Sicile? Quels Capitaines nous a-t-elle fait perdre en Espagne! Que de sang Romain a-t-elle versé en Italie! Le grand Scipion l'avoit humiliée; mais elle s'étoit remise de ses pertes, plus formidable encore par ses artifices, que par sa puissance. Les Dieux avoient réservé au nom des Scipions l'extinction entiére du nom Carthaginois. Quel Héros, que ce Scipion Æmilianus! Il surpasse encore son grand-pere.*

Toute

Toute la nuit se passa en de pareils discours. On ne voyoit dans les ruës que des hommes attroupés, qui de la voix & du geste faisoient des descriptions du siége, de la maniére qu'ils se le figuroient. Peu de Romains, mais des plus sages & des plus sensés, entroient dans les vûës de Nasica. *Nous n'avons plus d'Emules*, disoient ceux-ci. *Plaise aux Dieux que la vertu des Romains n'en souffre pas ! La crainte que nous avions de la République Carthaginoise, nous a maintenus dans la concorde. Craignons maintenant, que les divisions intestines ne succédent à des guerres étrangéres. Nous sommes trop remuants, pour demeurer oisifs. Rome déchirera ses entrailles, au défaut d'ennemis, ou à combattre, ou à craindre.* A l'égard de la multitude, elle goûtoit le bonheur présent, & négligeoit les soins de l'avenir.

De Rome l'an 607.
Consuls.
CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

Le lendemain, le Peuple prévint les ordres du Sénat, & fit des priéres dans les Temples, où l'on se transporta par Tribus. Les réjoüissances commencérent avant l'Arrêt qui devoit les prescrire. Enfin, l'Envoyé d'Æmilianus entra au Sénat. Quoique l'Histoire ne le nomme pas, il est croyable que ce fut Lælius, ce fidele ami de Scipion. Sur le rapport qu'il fit de l'état où il avoit laissé Carthage, les Peres Conscripts délibérérent encore, s'il falloit la raser. On auroit crû que Caton vivoit encore, tant il y eut de vivacité parmi les Sénateurs, pour opiner à la destruction de cette ville superbe. Voicy donc les Reglements qu'on dicta, pour être portés au Général des troupes Romaines en Afrique. 1°. *La ville de Carthage sera entiérement démolie, sans qu'il en reste aucun vestige.* 2°. *Byrsa & Mé-*

De Rome l'an 607.
Consuls. CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

galie, ou Mégare, auront le même sort. Il ne sera permis à personne d'y conserver, ou d'y construire des maisons. 3°. Toutes les villes qui ont prêté aux Carthaginois quelques secours, seront démantelées. 4°. On gratifiera les villes qui se sont déclarées pour les Romains, & l'on augmentera leur territoire, du terrain pris sur l'ennemi. 5°. Utique, qui s'est donnée la premiére aux Romains, sera la plus avantagée. Les campagnes qui s'étendent depuis Carthage jusqu'à Hippone, seront partagées entre ses Habitants. 6°. Tous les Africains de l'Etat Carthaginois, hommes & femmes, payeront par tête un tribut annuel à la République Romaine. 7°. Le Païs entier qui obéïssoit à la République Carthaginoise, sera changé en Province Romaine, & gouverné par un Préteur, sur le pié de la Sicile. 8°. Rome envoyera en Afrique dix Commissaires, pour y régler, conjointement avec le Proconsul, l'état de la Province, pour y faire observer les Statuts, & pour y décider les contestations.

Ces ordres passérent à Carthage avec les Commissaires. Dês qu'Æmilianus les eut reçus, il les fit éxécuter à la lettre. Mais avant que de détruire Carthage, il s'acquitta de toutes les observances de Religion, prescrites pour ces sortes d'éxécutions. D'abord il immola des victimes aux Dieux. Ensuite il fit passer la charuë autour des murs, qu'il alloit démolir. [a] C'étoit une coûtume d'employer la charuë, & pour tracer l'enceinte des murailles des villes, qu'on vouloit construire, & pour les renver-

a Voyez ce que nous avons remarqué, dans le premier volume, sur l'usage reçû parmi les anciens, de tracer l'enceinte d'une ville avant que d'en jetter les fondements.

ser. Les tours, les remparts, les moles, enfin tous les ouvrages magnifiques, que les Carthaginois avoient élevés depuis si long-temps, & à si grands frais, furent jettés par terre. Le feu, que les Habitants mirent eux-mêmes aux Edifices d'une si superbe ville, les consuma, sans en épargner un seul. On peut juger de la grandeur de cette Capitale, par le temps qu'il fallut pour la mettre en cendres. Quoyqu'on y eût commencé l'incendie au même moment, dans tous les quartiers, il n'étoit pas éteint aprês dix-sept jours. Le Proconsul & les Commissaires réglérent la nouvelle Province, sur les instructions qu'ils avoient reçuës du Sénat. Aprês quoy, Æmilianus fit embarquer ses troupes, & revint à Rome.

De Rome l'an 607.
Consuls.
CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.
Florus, l. 2. c. 15.

On peut bien juger que le Triomphe fut accordé, d'un consentement unanime, au Vainqueur, & au Destructeur de Carthage; mais la pompe en fut différée, jusqu'à la fin de l'année Consulaire. Les Historiens, pour ne point tomber dans des redites, ne nous ont point laissé le détail des circonstances d'un si magnifique Triomphe. Sans doute la marche en fut reglée sur celle du premier Scipion, ou plûtôt de Paul Emile. On avoit trouvé à Carthage un nombre prodigieux de statuës, de vases, & de tableaux, que les Carthaginois avoient enlevés à diverses Nations, dans leurs courses, & au temps de leurs conquêtes. Ces meubles précieux furent transportés à Rome, & donnés en spectacle. On porta sur des brancards quatre mille trois cents quatre-vingts livres pesant d'argent. Là se terminérent les dépoüilles d'une ville si opulente. La som-

Plin. l. 2, c. 15.

De Rome l'an 607. Consuls. CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

me parut considérable alors; mais dans les siécles postérieurs, quand l'or & l'argent se furent infiniment multipliés, on fut surpris du peu de richesses qu'Æmilianus avoit remportées de Carthage. Il déposa au Capitole une Urne pleine des cendres de la Capitale d'Afrique; présent qu'il crut devoir être agréable à Jupiter Capitolin. Ce qui fit le plus d'honneur à son triomphe, ce fut un grand nombre de Seigneurs Africains, qui captifs & enchaînés, précédérent le char du Triomphateur. Asdrubal & Bythias, l'un Chef des armées Carthaginoises, l'autre Grand-Maître de la Cavalerie, [a] s'attirérent la principale attention. Tout indignes qu'ils étoient l'un & l'autre de la vie, & de la liberté, la République les en laissa joüir, à la priére d'Æmilianus. Ils passérent en Italie leurs jours sans gloire. Le reste des prisonniers fut vendu à l'enchére, ou périt dans les prisons. A l'éxemple de son grand-pere par adoption, Æmilianus prit un surnom, qui luy resta. Dans la suite, nous ne le désignerons plus, avec l'Histoire, que par le nom de Scipion *le second Africain*.

Zonaras, l. 9.

Eutropius.

Tandis que les Romains s'obstinoient au siége & au renversement de Carthage, leurs armes se faisoient sentir dans la Gréce, à de nouveaux ennemis. L'Achaïe venoit de se déclarer contre Rome, dans le temps que celle-ci étoit occupée, en Afrique, contre les Carthaginois, en Macédoine, contre deux Rois imaginaires, & en Espagne, contre Viriathe. La République Grecque croyoit avoir

[a] Asdrubal, si l'on en croyoit Appien, se donna la mort, pour éviter la honte d'être conduit en triomphe.

saisi le véritable moment d'humilier la République Romaine, & de la faire repentir des traitements faits, avec tant de rigueur, aux Seigneurs Achéens, qu'elle avoit si long-temps retenus dans une espéce d'esclavage. En effet, auroit-on pû croire, qu'une seule République fût capable de soutenir tant de guerres à la fois ? Cependant, on va voir que Rome se trouva en état de détruire, dans la même année, Carthage & Corinthe, & de triompher ensemble, de l'Achaïe, de l'Afrique, & de la Macédoine. C'est un de ces événements qui distinguent l'Histoire Romaine, & qui, par leur singularité, rendroient presque incroyable le récit de ses Ecrivains, si l'on ne sçavoit d'ailleurs, à quel point la puissance & les forces de Rome étoient montées. Nous reprendrons donc d'un peu plus loin l'origine de la guerre, que les Romains portérent dans l'Achaïe. On verra l'ouvrage du grand Flamininus parfaitement terminé, & une tranquillité durable renduë à toute la Gréce, par le seul renversement de Corinthe.

De Rome l'an 607.
Consuls.
CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

L'avarice des Athéniens répandit dans la Gréce entiére des semences de divisions, qui ne finirent que par la force des armes Romaines. Nous avons déja dit [a] qu'Orope, ville voisine de l'Attique, avoit

Pausanias, in Achaïc.

[a] Les anciens Géographes font mention de trois villes, qui eurent le nom d'Orope. L'une, qu'Aristote a appellé *Græa*, étoit située dans l'Isle d'Eubée, ou de Négrepont. L'autre, qui donna naissance à Seleucus Nicanor, relevoit de la Macédoine. La troisiéme, dont il s'agit ici, fut placée dans la Béotie, vers les extrémités de l'Attique, à deux milles de la côte de l'Euripe, à trois milles du Fleuve Asopus, & à quarante-quatre milles d'Athénes, en allant au Septentrion. Ce n'est plus présentement qu'un village, que les Naturels du Païs ont nommé *Ropo*. Etienne de Byzance parle

De Rome l'an 607.
Consuls.
CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

été autrefois pillée par les Athéniens, dans un besoin pressant, & que le Sénat Romain avoit condamné Athénes, en dernier ressort, à païer aux Oropiens cent talents, en dédommagement. Les Athéniens ne se presserent pas d'acquitter la dette, & trouvérent un expédient pour satisfaire leurs Créanciers, sans débourser. Athénes convint qu'elle entretiendroit certain nombre de troupes dans Orope. Il arriva que cette garnison commit des violences dans la ville. Les Oropiens s'en plaignirent; mais Athénes n'eut point d'égard à leurs plaintes. Orope jugea donc à propos d'implorer le secours des Achéens. On sçait qu'alors l'Achaïe étoit la plus florissante République de la Gréce; non pas tant par l'étenduë du Païs qui reconnoissoit sa domination, que par le nombre prodigieux de grandes villes, qui liguées entre-elles, ne composoient, pour ainsi dire, qu'un Etat, gouverné par une Diéte commune, où les villes envoyoient leurs Députés. Thébes, Argos, Lacédémone, mais surtout Corinthe, tenoient le premier rang dans le Canton Achéen. Orope ne pouvoit donc implorer de plus puissants Défenseurs; mais les Achéens craignirent de se broüiller, tout à la fois, avec Athénes, & avec Rome. Les secours que les Oropiens désespérérent de pouvoir obtenir de la Diéte entiére, ils crurent pouvoir les acheter du Chef, que la Nation s'étoit choisi, pour un an. Celuy-cy étoit un homme intéressé, nommé Ménalcidas, qui, Lacédémonien de naissance, avoit encore plus de crédit dans sa ville natale, que dans la République,

aussi d'une ville d'Orope en Syrie.

dont il étoit Chef. Les Oropiens convinrent de donner dix talents à Ménalcidas, s'il pouvoit amener la Diéte, où il présidoit, à seconder leur vengeance, & à leur fournir des troupes, pour parer contre les véxations des Athéniens. Le Lacédémonien accepta l'offre, & pour venir à bout de son dessein, il s'offrit de partager la somme qu'on luy promettoit, avec ce Callicrate, qui de tout temps s'étoit déclaré l'ami des Romains, & qui, sous leur protection, s'étoit rendu maître des Assemblées de son Païs. Ces deux hommes firent de si grands efforts de crédit, qu'enfin ils arrachérent des Achéens le consentement, de prêter leurs armes à la défense d'Orope.

De Rome l'an 607.
Consuls.
CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

Les résolutions de la Diéte Achéenne ne purent être ignorées à Athénes. Toute l'Attique fut sous les armes, & vint fondre sur Orope. La ville fut pillée, & les Habitants eurent bien de la peine à sauver quelques effets des mains de leurs Ravisseurs. A l'instant les Achéens accourent, mais trop tard, pour garantir Orope du pillage. Ménalcidas fait entrer ses troupes dans l'Attique. Il apperçoit que les Athéniens sont sur leurs gardes, & se retire. Cependant, il éxige des Oropiens les dix talents, avec la même sévérité, que si son secours eût été efficace, & que ses Débiteurs n'eussent pas été pillés. Miserable condition des Villes libres, qui se trouvent situées entre deux Peuples plus puissants qu'elles ! Elles sont en proye à l'un & à l'autre, & souvent leur liberté est pire, que l'esclavage. Ménalcidas rançonna donc les malheureux Oropiens, que les Athéniens avoient déja pillés ; mais il ne put

De Rome l'an 607.
Consuls. Cn. Cornelius Lentulus, & L. Mummius Achaïcus.

ſe réſoudre à en partager la dépoüille avec Callicrate. D'abord il uſa de délais, enſuite il déclara ouvertement, qu'il retiendroit pour luy ſeul les dix talents. C'étoit alors le génie de ces Grecs ſi vantés. Leur eſprit n'alloit qu'à tromper, & leur Philoſophie n'étoit pas à l'épreuve de l'intérêt. Callicrate, de ſon côté, auſſi vindicatif que Ménalcidas étoit fourbe, ne ſuſpendit ſon reſſentiment, que pour un temps. Dês que Ménalcidas fut ſorti d'emploi, Callicrate l'accuſa d'un crime capital, devant le Conſeil de la Nation. Il prétendit que cet ancien Préteur de l'Achaïe, dans une Ambaſſade à Rome, avoit fait tous ſes efforts auprês du Sénat Romain, pour ſouſtraire Lacédémone ſa Patrie, à la Ligue Achéenne. Le procês fut inſtruit, & vivement pouſſé. Ménalcidas alloit y ſuccomber, s'il ne s'étoit aviſé d'offrir trois talents à Diæus, qui venoit de prendre ſa place, & qu'on avoit élu Préteur. Ce premier Magiſtrat fit abſoudre Ménalcidas, contre l'avis des plus ſages de l'Aſſemblée. Par-là, Diæus s'attira la haine de la Nation entiére. On le crut porté pour la ſéparation de Lacédémone, & pour la diminution des forces de l'Etat Achéen. C'étoit une tache à ſa réputation, que Diæus s'efforça d'effacer par un coup d'éclat. Pour faire entendre qu'il n'étoit ni l'ami, ni le protecteur des Lacédémoniens, il ſoutint, dans une Aſſemblée publique, que les Habitants de Lacédémone reſſortiſſoient, même pour le criminel, des jugements de la Diéte générale, & que Rome l'avoit ainſi réglé. Rien n'étoit plus faux; mais ce menſonge mettoit à couvert, du moins pour un temps, le nouveau Préteur, de la haine

haine qu'il s'étoit attirée, en vendant ſon crédit & ſon ſuffrage au Lacédémonien Ménalcidas. Toute la ville de Lacédémone ſe récria contre le nouveau droit, que Diæus vouloit établir. *De tout temps les Lacédémoniens*, diſoit-on, *ont été en poſſeſſion de juger eux-mêmes, dans leurs Aſſemblées particuliéres, les coupables de leur diſtrict. On nous impoſe, lorſqu'on produit un nouveau Statut du Sénat Romain. Nous demandons de pouvoir députer à Rome, pour éclaircir l'impoſture.* Icy parut l'eſprit de chicane, ſi naturel aux Grecs. Par la ſuggeſtion de Diæus, qui ſe ſentoit menteur, on défendit aux Lacédémoniens d'envoyer à Rome une Ambaſſade, ſous prétexte qu'il n'appartenoit qu'à la Diéte générale, d'y faire des députations.

De Rome l'an 607.
Conſuls.
CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

Tant de mauvaiſe foy, & toutes ces intrigues irritérent les Lacédémoniens. Ils parurent diſpoſés à maintenir leur ancien droit. Cependant ils craignirent la voye des armes. La Laconie ſeule n'étoit pas capable de ſoutenir l'effort de tout le Canton Achéen, réuni contre elle. Elle fut donc effraïée, lorſqu'elle vit le Chef de la Nation Achéenne aſſembler des troupes, pour les faire tomber ſur Lacédémone. Elle eut recours à la négociation, plûtôt qu'à la force. Les Lacédémoniens firent partir des Agens pour les principales villes du Canton, dont ils étoient membres. Leur but étoit de détourner ces villes, de fournir des Milices au Préteur, qui prétendoit faire le ravage dans leur territoire. On n'en rapporta point d'autre réponſe, ſinon, que l'ordre d'envoyer leur contingent de ſoldats étoit arrivé, & qu'il falloit obéïr. Lacédémone s'abbaiſſa

De Rome l'an 607.
Consuls. CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

donc, jusqu'à envoyer prier Diæus, de ne précipiter pas les hostilités. Pour toute réponse, le Préteur fit entendre au Député, qu'il n'en vouloit pas à tous les Citoyens de Lacédémone; mais à un petit nombre de Perturbateurs du repos public. Il les nomma, & les fit monter jusqu'au nombre de vingt-quatre. Sur cette nouvelle, le Conseil des Lacédémoniens s'assembla. Un grave Sénateur, nommé Agasisténe, ouvrit un avis, qui fut applaudi. Ce fut que les vingt-quatre accusés s'éxileroient volontairement de leur Patrie, & qu'ils porteroient eux-mêmes leurs plaintes à Rome. Ce parti étoit plus tolérable, que de les livrer à Diæus. Cependant, dês qu'ils furent sortis de la ville, le Conseil, seulement pour la forme, les condamna à la mort. Une résolution si sage mit pour un temps Lacédémone à couvert, & luy donna occasion de faire passer ses plaintes jusqu'au Senat Romain. En effet, Ménalcidas s'embarqua pour l'Italie, & vint y soutenir tout à la fois, le parti des éxilés, & celuy de Lacédémone. Diæus & Callicrate le suivirent de prês, & partirent aussi pour Rome, afin d'y plaider la cause du Canton Achéen, contre les éxilés. Ils n'arrivérent pas tous deux au terme. Callicrate mourut à Rhodes, où d'autres affaires l'avoient attiré. Quelque crédit qu'il eût dans la Capitale du monde, il parut certain qu'il y eût perdu son procês, tant sa cause étoit mauvaise.

Diæus donc & Ménalcidas parurent seuls devant les Peres Conscripts. Leurs Plaidoïers furent pleins d'invectives mutuelles, & l'éloquence Grecque sçut déguiser, de part & d'autre, l'affaire avec tant d'ar-

De Rome l'an 607.
Consuls. CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

tifice, qu'il ne fut pas possible aux Romains de démêler la vérité. Le Sénat jugea donc, qu'il falloit envoyer des Commissaires dans le Péloponêse, pour informer, & pour prononcer sur la contestation. Les Commissaires furent nommés ; mais ils tardérent trop long-temps à partir. Ménalcidas, cependant, & Diæus se rembarquérent, l'un pour Lacédémone, l'autre pour Corinthe. C'est assês l'ordinaire des Plaideurs qui n'ont pas encore été jugés, de grossir leurs espérances, & de se promettre tout l'avantage de la décision. Les deux Grecs firent quelque chose de plus. A leur retour de Rome, Diæus protesta à la Diéte des Achéens, que les Députés de Rome prononceroient en sa faveur. De son côté, Ménalcidas assura les Lacédémoniens, que dans peu leur ville & leur territoire seroient séparés de la Ligue Achéenne, & qu'ils feroient un corps à part, tout à fait indépendant. On se flatta de part & d'autre sur les espérances qu'on avoit conçuës. Les esprits s'aigrirent, & les Achéens songérent à prendre les armes, pour faire changer de langage aux Lacédémoniens.

Toutes ces scénes s'étoient passées, tandis que Métellus s'occupoit, en Macédoine, à dompter les deux prétendus fils de Persês, & à y rétablir les affaires de Rome. L'armée de ce Préteur étoit à portée de la Gréce. Ainsi, dans un assês petit intervalle, il n'ignora pas les troubles du Péloponêse. Il pria donc les Ambassadeurs que sa République envoyoit en Asie, de passer en chemin faisant, par Corinthe, & par Lacédémone, afin d'engager les Achéens à surséoir leurs hostilités, jusqu'à l'arri-

De Rome l'an 607.
Consuls.
CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

vée des Commissaires, nommés pour terminer leurs differends à l'amiable. Ces Romains, lorsqu'ils arrivérent en Achaïe, trouvérent Diæus sorti d'employ, & un nommé Démocrite dans la premiére place de sa Nation. Plein des mêmes vûës que son prédécesseur, ce Démocrite étoit dês-lors en marche, avec une armée, pour aller insulter les Lacédémoniens, & mettre leur territoire au pillage. Les Ambassadeurs de Rome auroient été encore assês à temps pour arrêter les voyes de fait, si Démocrite & ses Achéens avoient voulu se rendre à leurs remontrances. Quel moyen d'arrêter un torrent dans sa course! L'Achéen méprisa les avis des Romains, continua sa marche, & vint livrer bataille aux Lacédémoniens. Ceux-ci s'étoient mis sur la défensive, à portée de leurs murailles. Le combat fut engagé, & tourna au désavantage des Lacédémoniens. Ils laissérent sur la place mille de leurs combattants, & se retirérent dans l'enceinte de leurs murs, aprês une perte trop considérable pour une si foible Nation. La fuite des vaincus fut si précipitée, & leur déroute si générale, que si Démocrite avoit poursuivi l'ennemi avec vivacité, son armée seroit entrée dans Lacédémone, pêle mêle avec les fuïards. Ce Chef fit sonner la retraite trop brusquement, & se contenta de conduire ses troupes au pillage de la Laconie. Tout Vainqueur qu'étoit Démocrite, la Diéte luy fit un crime de n'avoir pas poussé plus loin ses avantages. Il fut condamné à une amande de cinquante talents; & comme il n'avoit pas de quoy la payer, il sortit d'employ, & mena une vie errante dans les bourgades du Péloponêse.

De Rome l'an 607.

Consuls. CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

Cet auteur des troubles, ce Diæus si déclaré contre Lacédémone, fut mis encore une fois à la tête de sa République. Métellus apprit, en Macédoine, la promotion de Diæus, & luy fit, de son chef, une députation, pour l'avertir de laisser les Lacédémoniens en paix, jusqu'à l'arrivée des Commissaires, que Rome alloit faire partir pour le Péloponêse. Diæus se rendit docile ; mais il employa le temps de la tréve en des négociations, plus domageables aux Lacédémoniens, qu'une guerre ouverte. L'artificieux Grec mit dans son parti toutes les villes qui bordoient le territoire de Lacédémone, & les fit fortifier, pour s'en servir en son temps, comme d'autant de châteaux, qui resserreroient la Laconie entiére, & qui en tiendroient la Capitale comme bloquée. Dans ce danger pressant, les Lacédémoniens ne crurent pas pouvoir se donner un autre Chef, que Ménalcidas. On luy connoissoit de la valeur, & de l'expérience. Il avoit gouverné la République Achéenne entiére. Cependant ce Général si vanté manqua de prudence, dês sa premiére démarche. Pour donner quelque lustre à ses armes, de sa tête, il mit ses troupes en campagne, & vint se rabattre sur la ville [a] d'Iasos, enclavée, il est vray, dans la Laconie ; mais qui de tout temps avoit été sous la Jurisdiction Achéenne. C'étoit rompre la tréve que Métellus avoit souhaitée, & s'attirer l'indignation du Romain. Une fausse gloire l'emporta sur les plus solides réfléxions. Ménalcidas surprit Iasos, & la pilla. Les Lacédémoniens eux-mêmes compri-

a On ne connoît la ville d'Iasos, que sur le rapport de Pausanias. On ignore le vrai lieu de sa situation.

De Rome l'an 607.
Consuls. Cn. Cornelius Lentulus, & L. Mummius Achaïcus.

rent l'indignité d'une action, qui les mettoit dans leur tort, & qui donnoit un mauvais tour à une cause, qui jusqu'alors avoit paru la meilleure. Delà l'indignation publique contre le Général. Ménalcidas ne fut pas luy-même à l'épreuve des injures, & des affronts qu'il reçut. Il crut que la mort seule pourroit luy épargner des reproches éternels. Il se la donna donc à luy-même, & périt par le poison. Telle fut la fin d'un homme inquiet & factieux, qui dans la Préture générale de l'Achaïe, & dans le gouvernement particulier de Lacédémone, n'aima que la discorde, & qui excita dans la Gréce un incendie, qui ne cessa, que quand il eut consumé Corinthe.

A peine Ménalcidas étoit-il expiré, que les Commissaires Romains, si long-temps attendus, arrivérent dans le Péloponêse. Il s'agissoit d'appaiser une guerre civile, excitée dans le sein de l'Achaïe. Ce fut donc à Corynthe, regardée comme la Capitale de la Ligue Achéenne, qu'abordérent les Juges, députés par le Sénat. Là, ils convoquérent tous les membres de la Diéte, & les Lacédémoniens s'y rendirent aussi en assés grand nombre. Aurélius Orestes, Chef de la Députation Romaine, ouvrit les séances de l'Assemblée générale, par un Discours, plus capable d'exciter de nouveaux troubles, que de calmer les anciennes divisions. Il n'est pas probable qu'il n'ait parlé que conformément aux instructions, qu'il avoit apportées de Rome. Un Auteur, intéressé personnellement dans les affaires de l'Achaïe, prétend que les Commissaires excédérent leurs pouvoirs, & qu'ils changérent les sim-

Polyb. in legat. n. 143.

ples menaces de Rome, en des ordres absolus. Selon luy, l'intention du Sénat n'avoit été, que d'intimider les Achéens, pour les amener à la concorde. Il n'avoit pas ordonné, que sur le champ même, la Ligue du Canton Achéen seroit détruite. Il paroît donc vray-semblable, qu'Aurelius rendit absoluës les paroles comminatoires du Sénat Romain. Voici comme il s'exprima. *Depuis long-temps, Rome s'est efforcée d'établir une union parfaite entre les Provinces & les Villes libres, qui composent la Gréce. Flamininus n'a point eu d'autre dessein, lorsqu'il vous a délivrés du joug, que vous imposoit Philippe. Le Macédonien s'étoit emparé de vos Villes, & de vos Contrées. Nous les avons affranchies. Elles ont pû joüir séparément de leur liberté, sans s'unir en Corps de République. Il vous a plû de former une Ligue entre vous, Ligue qui dépendroit d'une Diéte, qui en recevroit la Loy, & qui seroit administrée par un Préteur, choisi à la pluralité des suffrages. En cela vous avez cherché la sécurité commune; mais l'excês de vos précautions n'a causé que des troubles. Quel moyen, en effet, que vos Députés s'accordent toûjours entre eux, qu'ils ne prennent que des résolutions également avantageuses à toutes les Villes, & qu'ils compensent tellement les intérêts, que nul n'ait à se plaindre? Un Gouvernement tel que le vôtre est sujet à mille inconvénients. Vous ne l'avez que trop éprouvé. Vos Assemblées générales font des Loix, que des villes particuliéres refusent d'accepter. Il faut recourir à la violence, pour les y contraindre. De-là, ces dissentions éternelles. De-là, ces hostilités, qui vous forcent sans cesse d'avoir les armes à la main, & de regarder en ennemis, jusqu'à*

De Rome l'an 607.
Consuls. CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

Pausanias, in Achaicis.

De Rome l'an 607.
Consuls.
CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

vos Conféderés. Rome ne voit qu'avec peine tant de guerres intestines s'allumér parmi vous. Elle a connu la cause du mal, & veut y remédier. Moins unis, vous deviendrez plus heureux, & votre félicité ne sera parfaite, que par de nécessaires séparations. Soyez attentifs à l'ordre que je vous annonce, & prompts à l'éxécuter. Telle est la volonté du Peuple & du Sénat Romain. Toutes les villes qui ne furent pas anciennement du Cercle Achéen, c'est-à-dire, Corinthe, Lacédémone, Argos [a] *Héraclée,* [b] *& Orchoméne, seront détachées de la Ligue générale, & se gouverneront selon leurs Loix, indépendamment de toute Confédération.*

Aurelius n'eut pas plûtôt prononcé ces paroles, que sans luy laisser le temps d'achever son discours, les Seigneurs Achéens sortirent de l'Assemblée, & qu'ils convoquérent le Peuple de Corinthe dans la Place publique. La Commune entendit avec rage l'énoncé de l'Arrêt venu de Rome. Toute la ville fut dans l'émotion. On regarda les Lacédémoniens comme les Auteurs du Decret, qu'Aurelius avoit publié, & l'on s'anima contre eux, encore plus que contre les Romains. Tout ce qu'on put trouver de Lacédémoniens dans la ville, fut, ou dépoüillé, ou

a Cette ville d'Héraclée, qui avoit pris parti dans la confédération Achéenne, étoit située dans la Phtiotide, Province de la Thessalie, proche du passage des Thermopyles. Nous l'avons fait connoître ailleurs, sous le nom d'*Héraclea Trachynia*, pour la distinguer des autres villes, qui portoient le nom d'Héraclée.

b Orchoméne étoit une des plus grandes villes de la Béotie, & fameuse par le Temple consacré aux trois Graces, l'un des plus anciens, & des plus riches de toute la Gréce. Il ne faut pas confondre cette ville avec une autre du même nom, située dans l'Arcadie, prês de Mantinée. Le terroir de celle-ci étoit marécageux, selon Denys d'Halicarnasse. Strabon fait aussi mention d'une riviére, & d'une ville de Thessalie appellées Orchoméne.

mis

mis à mort. Il suffisoit d'être chaussé, ou rasé à la Lacédémonienne, pour être enveloppé dans le massacre. On maltraita même ceux qui s'étoient réfugiés chez les Ambassadeurs Romains, comme dans un azyle. Aurelius & ses Collégues eurent beau s'écrier, que leur République vengeroit les attentats commis contre Lacédémone. Une populace animée n'entend ni les avis, ni les rémontrances. Elle alla même jusqu'à contraindre les Ambassadeurs à sauver leur vie, par la fuite. On peut bien juger, qu'à leur retour à Rome, ils peignirent vivement les insultes qu'ils avoient reçuës à Corinthe. On dit même qu'ils les éxagérérent. Ils réprésentérent le soulevement, non pas comme une émotion soudaine, mais comme un complot prémédité. Le Sénat en conçut toute l'indignation qu'il devoit; mais il crut qu'il falloit user de modération. Alors Carthage n'étoit pas encore prise, & il paroissoit dangereux de se surcharger d'affaires. Ainsi, les Peres Conscripts opinérent seulement, à faire partir trois nouveaux Commissaires pour l'Achaïe. Sextus Julius, homme sage & pacifique, fut mis à la tête de la Députation. Ses instructions portérent, qu'il ménageroit les Achéens jusques dans ses répréhensions, & qu'il les ameneroit, par la douceur, à n'écouter plus de mauvais conseils. On fit courir le bruit alors, que Rome n'usoit d'une si grande condescendance, que parce qu'elle étoit épuisée d'hommes, dont les uns avoient péri, & les autres étoient occupés devant Carthage. Il est pourtant vray, que dans le dernier lustre, qui fut le cinquante-sixiême depuis l'institution, les Cen-

De Rome l'an 607.
Consuls.
CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

Polyb. in legat. n. 143.

Fast. Capit.

De Rome l'an 607.
Consuls. CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

ſeurs Cornélius Lupus, & Marcius Cenſorinus venoient tout récemment de compter trois cents vingt-deux mille Citoyens Romains, en état de porter les armes. Ainſi la complaiſance des Romains pour ces Rebelles, fut plûtôt cauſée par la compaſſion, que par la néceſſité.

Julius & ſes Collégues ne tardérent pas à s'embarquer. A leur arrivée dans le Péloponêſe, ils trouvérent en chemin un Député de la faction Achéenne, nommé Théaridas, que les ſéditieux envoyoient à Rome, pour y rendre compte de leurs procédés contre Aurelius. La rencontre de l'Ambaſſadeur Romain engagea l'Achéen, à reprendre la route de ſon Païs. Il y accompagna Julius, & fut témoin des nouvelles ſcénes qui s'y donnérent. L'Achaïe alors avoit changé de Préteur, & Critolaüs venoit de ſuccéder à Diæus. Ces deux hommes paroiſſoient formés ſur le même modéle. Pareille audace, pareille témérité, pareil amour de la révolte, & pareil eſprit de ſéduction, dans l'un & dans l'autre. Diæus ne différoit de Critolaüs qu'en un point: c'eſt que né cruel, avare, fourbe, & impérieux, comme luy, il portoit tous ces vices à de plus grands excês. Ce fut donc avec Critolaüs que le nouvel Ambaſſadeur eut à traiter. En apparence, il en fut reçu avec la diſtinction dûë à l'illuſtre République, qu'il répréſentoit. On convoqua, pour l'entendre, une Diéte à [a] Egie. Là, Julius parla avec cet air de

Pauſanias, in Achaïc. & Polyb. in legat. n. 144.

[a] Nous avons parlé plus d'une fois d'Egie, ville de l'Achaïe proprement dite. Elle fut placée ſur la côte méridionale du golfe de Corinthe, entre Patras & Sicyone. On la nomme aujourd'huy *Voſtiza.*

De Rome l'an 607.

Consuls. CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

douceur, qui luy étoit naturel, & tempéra les reproches qu'il avoit à faire, par des paroles pleines de bonté. *Nous sçavons excuser*, dit-il, *les premiers mouvements d'une multitude, à qui le zéle de la Patrie a fait illusion. Les Chefs eux-mêmes ne sont plus les maîtres de ses emportements. Amis, Ennemis, tous sont confondus dans ses aveugles transports. Si nos Ambassadeurs ont essuïé quelques mauvais traitements, dans un instant de trouble & d'inconsidération, la faute est aisée à réparer. Le moindre signe de repentir calmera les Romains. Que dis-je! laisser Lacédémone en paix, cesser de déchirer le sein de la Gréce, rendre le calme au Péloponése, c'est l'unique satisfaction que Rome veut bien éxiger de vous.*

Un discours si modéré, où Julius avoit affecté de n'insérer pas un mot de l'odieuse soustraction de bien des villes à la ligue Achéenne, fut infiniment agréable au grand nombre. Les plus sensés rappellérent leur faute passée, & se souvinrent de la rigueur que Rome venoit d'éxercer contre la Macédoine. Ils n'ignoroient pas que le Préteur Métellus, aprês avoir détruit le projet de deux Rois imaginaires, étoit resté au voisinage de la Gréce, & qu'il luy seroit aisé de venir venger, dans le Péloponése, l'injure faite aux Romains.

Ces réfléxions les rendoient sensibles à la clémence du Sénat, & au discours favorable de l'Ambassadeur. Critolaüs, & Diæus furent les seuls, que leur fougue particuliére emporta loin des bornes de la raison. Qui le pourroit croire? Ce Critolaüs, qui ne s'étoit essayé dans la guerre par aucune action de valeur, brûloit d'ardeur de se mesurer

De Rome l'an 607.
Consuls.
CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

avec les Généraux Romains. Il s'unit donc avec Diæus, pour effacer l'impression, que la harangue de Julius avoit faite sur les esprits. Cependant, pour amuser les Ambassadeurs, il prit d'abord avec eux des maniéres assês polies. Il promit à Julius, qu'il feroit partir Théaridas pour Rome, & qu'il le chargeroit de détruire les préjugés qu'on avoit donnés au Sénat contre le Cercle Achéen. Ces démonstrations & ces paroles n'étoient qu'un artifice concerté, qui cachoit les démarches secrettes du Préteur, & de son confident. Ils convoquérent sous main une Assemblée de quelques Notables des villes de leur canton; mais ils eurent soin de ne la former que de gens à leur guise, & dévoüés à leur faction. Le Préteur leur représenta, qu'il étoit dangereux de compter sur l'apparente modération des Romains; que leur République ne suspendoit son courroux, que jusqu'à la destruction de Carthage; que bien-tôt aprês on verroit leurs Légions venir brûler le Péloponêse avec les mêmes flambeaux, qu'elles auroient employés à consumer l'Afrique; qu'il falloit prévenir ces hostilités, susciter des ennemis aux Romains, & anéantir leurs amis. Tels étoient les discours de Critolaüs & de Diæus, dans leurs conventicules secrets. En public, ils parloient un tout autre langage aux Députés de Rome. Ils les invitérent à se trouver dans [a] Tégée, à une

b Tégée étoit une ville du Péloponese, située sur les bords du Fleuve Eurotas. Elle dépendoit de l'Arcadie. Ce n'est plus aujourd'huy qu'un château, à qui Chalcondyle & Niger donnent le nom de *Muchli*. Cette ville fut fameuse, par le Temple consacré à Minerve, & par un Théatre de marbre, que Persês Roy de Macédoine y fit construire. Le Temple étoit un Azyle inviolable pour tous

De Rome l'an 607.

Consuls. Cn. Cornelius Lentulus, & L. Mummius Achaïcus.

assemblée extraordinaire, où l'on régleroit à l'amiable les affaires de Lacédémone, à la satisfaction des deux partis. L'artificieux Grec ne songeoit qu'à tromper, & qu'à picquer même les Ambassadeurs, en leur faisant sentir, qu'il s'étoit joüé de leur crédulité. Critolaüs marqua un jour, où la conférence se tiendroit à Tégée, bien résolu de frustrer l'attente des Ambassadeurs, & de les irriter.

En effet Julius & ses Collégues se rendirent, avec les Lacédémoniens, au lieu marqué. Ils attendirent long-tems l'arrivée des Députés de l'Achaïe. Nul Achéen ne parut. Tandis que les Romains étoient oisifs dans un coin de province, Critolaüs envoyoit de villes en villes des couriers, pour en détourner les Chefs de se rendre au Congrês. Déja Julius s'impatientoit, & faisoit entendre ses murmures, lorsque Critolaüs vint se montrer seul à Tégée. On fut bien surpris de luy entendre dire, que la contestation des Achéens & des Lacédémoniens étoit trop importante, pour être terminée dans une assemblée particuliére, qu'il falloit attendre jusqu'à la Diéte générale, & que, selon les loix du païs, on ne pourroit la convoquer, que dans six mois. On sçait quelle étoit la fierté Romaine. Par-là, on peut juger jusqu'à quel point la supercherie de Critolaüs offensa les Ambassadeurs. Ils crurent leur République insultée, & se plaignirent personnellement d'avoir servi de joüet au Préteur. Celui-cy s'applaudit d'avoir mortifié Rome, dans la personne de ses Envoyés, & ne fit nulle démarche pour les appaiser. Il joüit de leur dépit, & les laissa par-

ceux qui venoient s'y réfugier.

De Rome l'an 607. Consuls. Cn. Cornelius Lentulus, & L. Mummius Achaïcus.

tir pour Rome, ſans daigner même y envoyer Théaridas, pour juſtifier ſes procédés au Sénat. Critolaüs vouloit la guerre, & cherchoit à ſe l'attirer, ſans que ſa Nation pût luy reprocher d'avoir uſé de violence. Il prit les Romains par leur foible, & des mépris indiſcrets luy parurent auſſi propres à les irriter, que les emportements, & que les voyes de fait. Cependant Rome ne ſe preſſa pas d'éclater. Quelque vives que fuſſent les plaintes de Julius & de ſes Collégues, le Sénat n'alla pas d'abord juſqu'à conclure la guerre avec l'Achaïe. Il ſe contenta de renvoyer l'affaire à Métellus, qui Vainqueur en Macédoine du faux Philippe, & du faux Aléxandre, gouvernoit paiſiblement ſa Province. L'ordre qu'on luy donna fut de traiter, comme de ſon chef, avec Critolaüs, pour le ramener à la raiſon. Métellus fit donc partir pour l'Achaïe quatre Négociateurs, qu'il tira vrai-ſemblablement d'entre les Officiers de ſes troupes. Leurs noms furent Cn. Papirius, Ælius Lamia, A. Gabinius, & Q. Fannius. La nouvelle Ambaſſade devoit s'attirer d'autant plus de reſpect, qu'elle venoit de la part d'un Général victorieux, & dont l'armée campoit dans la Macédoine, ſur les confins de la Gréce. Rome pouvoit-elle pouſſer plus loin les ménagements pour l'Achaïe ? On peut dire qu'elle ne négligea rien, pour la préſerver du malheur où elle ſe précipita.

Critolaüs en effet, après le départ de Julius, parut une Furie déchaînée pour la perte de ſon païs. On le vit porter ſa rage en tous lieux, & la répandre de villes en villes. Il paſſa tout l'hyver à in-

De Rome l'an 607.

Consuls. Cn. Cornelius Lentulus, & L. Mummius Achaïcus.

vectiver contre les Romains, à les noircir par des calomnies, & à rendre leur nom odieux, même au-delà du Péloponêse. Pour s'attirer un plus grand nombre de partisans, Critolaüs fit publier un Edit en faveur des gens obérés. Il défendit aux Juges de tout le canton, de poursuivre aucun Achéen, & de l'emprisonner pour dettes, jusqu'à la conclusion de l'affaire commencée, entre la Diéte, & Lacédémone. Par-là, le plus grand nombre souhaita la continuation des troubles, & l'aida de ses suffrages.

Un petit avantage passager fit oublier à la multitude le péril commun, & les Peuples se livrérent inconsidérément aux passions d'un insensé, qui ne prévoyoit ni ses propres malheurs, ni ceux de sa Nation. Sur ces entrefaites abordérent à Corinthe les quatre Députés, que le Préteur Métellus envoyoit de Macédoine, pour faire un dernier effort sur l'esprit de Critolaüs. On n'assembla point de Diéte pour les recevoir, & l'on ne voulut point qu'ils parussent dans une assemblée de gens graves, tranquilles, & capables d'entendre raison. Le Préteur Achéen ne leur permit de s'expliquer, que devant la Commune de Corinthe, convoquée dans la place publique. L'assemblée ne fut guére composée que d'Artisans factieux, & de quelques bourgeois turbulents. Papirius qui porta la parole pour les Romains, parla du moins avec autant de modération, que Julius avoit parlé.

Son discours ne roula que sur l'interêt, qu'avoit l'Achaïe, de se conserver en bonne intelligence avec Rome. Du reste, pas un mot sur la séparation de Lacédémone, & des autres villes, d'avec la

De Rome l'an 607.
Consuls.
Cn. Cornelius Lentulus, & L. Mummius Achaïcus.

Ligue Achéenne. Qui le croiroit? Critolaüs fit passer dans l'esprit des Corinthiens l'attention qu'avoit euë l'Ambassadeur, à ne les point irriter, pour une preuve de la foiblesse, & de la crainte des Romains. Sur ce préjugé, qui se répandit en un moment dans l'Assemblée, la populace crut pouvoir insulter les Ambassadeurs de Métellus. A Corinthe, des ouvriers en fer, en cuivre, & en d'autres métaux, apportoient souvent dans leurs Comices des têtes échauffées au feu de leurs fourneaux. Ces brutaux tombérent sur les quatre Romains avec furie, les chargérent d'injures, & les chassérent de l'Assemblée. J'ai presque ajoûté qu'ils les frappérent rudement. Mais comme sur cela le consentement des Historiens n'est pas unanime, je dirai seulement, qu'ils n'épargnérent nulle sorte d'outrage aux Ambassadeurs. Lorsqu'ils se retirérent en leur logis, on les salit d'ordures, qu'on fit tomber sur eux, à leur passage.

Tit. Liv. in Epitom. Florus, Orosius, Pauf. &c.

Polyb. in legat. n. 144.

Critolaüs se trouva trop avancé pour laisser son ouvrage imparfait. Il harangua cette multitude déja animée par ses premiers emportements. Le discours du Préteur fut artificieux, & ne tomba d'abord qu'indirectement sur les Romains. Les amis, que Rome avoit encore en grand nombre parmi les Achéens du premier rang, furent le principal objet des invectives passionnées du Préteur. *Aprês la mort de Callicrate*, dit-il, *nous avions lieu de croire, qu'enfin le cercle Achéen avoit recouvré sa liberté. Ce partisan d'une puissance étrangére trouvoit son compte à nous voir asservis, & mettoit à profit notre esclavage. Par ses délations, il avoit fait transporter en*

Italie

Italie toute la Noblesse du païs. Resté seul icy, presque sans rivaux, il nous gouvernoit en maître. Nous l'avons détesté vivant; mais avons-nous beaucoup gagné à sa mort? Pour un Callicrate, que les Dieux nous ont enlevé, il en reparoît cent autres dans le sein de l'Achaïe. Ces hommes vendus à la Fortune rampent devant un Sénat éloigné, pour pouvoir dominer au lieu de leur naissance. N'extirperons-nous jamais ces vipéres, qui déchirent le sein de leur patrie? Est-ce assés dire? Les éléverons-nous encore aux premiéres dignités? Non, Achéens, non, nous ne souffrirons plus à notre tête des gens accoutumés à prendre des impressions d'ailleurs, & à sacrifier l'indépendance de leur République, aux caprices d'une impérieuse Nation. L'Achaïe n'est pas encore destituée d'hommes assés sages, pour la gouverner, par leurs propres lumiéres, & assés généreux, pour la défendre, contre les attaques du déhors. Tremblerons-nous toûjours sous la domination des Romains? Qu'ai-je dit, & pourquoy ce mot m'est-il échappé? Puisque j'ai franchi le pas, je ne craindrai plus de vous découvrir mon cœur. Ayons Rome pour amie; mais ne souffrons jamais qu'elle nous maîtrise.

De Rome l'an 607.
Consuls.
CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

Ces derniers mots effrayérent de sages vieillards, qui se trouvérent à l'Assemblée. Ils environnérent le Préteur, & voulurent luy imposer silence. Critolaüs, que la passion transportoit, appella sa garde, & menaça ces hommes respectables des plus mauvais traitements, s'ils osoient seulement toucher sa robbe. Ensuite, plus agité que jamais de ses furies, *Non*, dit-il au Peuple, *les Lacédémoniens & les Romains ne sont pas nos plus grands ennemis. Les plus à craindre sont ceux, qui élevés avec nous dans le sein*

Pausanias, in Achaïc. & Polyb. ibid.

De Rome l'an 607. Consuls. CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

d'une même patrie, la trahissent, & trafiquent de nos secrets. A ces mots, il nomma deux hommes d'une conduite irréprochable, & les accusa de rapporter aux Ambassadeurs Romains, tout ce qui se passoit dans les conseils de la Nation. De ces accusés, l'un étoit d'Egie, & s'appelloit Evagoras, l'autre de [a] Trittée, & se nommoit Stratégius. Celui-cy donna le démenti au Préteur, & soûtint sa cause avec fermeté. *Il est vrai*, dit-il, *que j'ai vû Papirius & les Romains, & je suis résolu de leur rendre visite, tandis qu'ils ne seront pas déclarés nos ennemis. Du reste, j'atteste les Dieux que je ne leur ai point découvert les secrets de nos Assemblées.* La multitude fut pour le Préteur. Elle déféra, sans autre éxamen, à son accusation, & condamna Stratégius, malgré son serment. Une injustice si criante persuada Critolaüs, qu'il étoit maître des volontés du Peuple. Il poussa donc sa fureur à l'extrême. Par la même Assemblée, il fit déclarer la guerre aux Lacédémoniens, & dans leur personne aux Romains, puisqu'ils étoient unis en cause avec eux. Ce fut ainsi qu'un seul homme, peu maître de ses ressentiments, courut à sa perte, & y précipita sa patrie.

Lorsque la guerre fut dénoncée, les Ambassadeurs se séparérent. Papirius alla d'abord à Athénes, & revint ensuite à Lacédémone, pour observer de-là les démarches de l'ennemi. Ælius partit pour Naupacte, afin de favoriser la marche des troupes Romaines vers le Péloponêse. Pour Gabinius & Fannius, ils retournérent au camp de Métellus, en

a Hérodote & Thucydide placent la ville de Tritée dans la Phocide, à peu de distance du Canton des Locriens Ozoles.

Macédoine, & l'animérent à ne différer pas de venger Rome des insultes de l'Achéen. Il paroît que le Préteur Romain n'attendit pas les réponses du Sénat de Rome, & que pour éviter les retardements, il prit sur luy de marcher vers la Gréce, avant que sa République eût mis juridiquement les Achéens au nombre de ses ennemis. Quoy qu'il en soit; Métellus prit la route de l'Achaïe, & résolut d'y entrer par la Thessalie.

De Rome l'an 607.
Consuls.
CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.
Florus, l. 2. c. 16.

Critolaüs avoit promis aux Achéens, qu'avant qu'il commençât la guerre, il rendroit son parti assês fort, pour pouvoir la soutenir contre les Lacédémoniens, & les Romains réünis. Etrange illusion, qu'un peuple aveugle adopta, contre la vraisemblance! Du moins le Préteur d'Achaïe sçut profiter d'une occasion favorable qui se présenta, d'augmenter ses troupes. Deux contrées de la Gréce avoient reçu quelque mécontentement de Métellus, depuis son séjour en Macédoine. Les habitants de Thébes en Béocie venoient de perdre deux procês, au Tribunal du Préteur Romain. Premiérement les Thébains avoient été condamnés, à dédommager les Phocéens du dégât qu'ils avoient souffert, par des courses réïtérées. Secondement, par un autre Arrêt, les mêmes Thébains s'étoient vûs forcés, à livrer la troisiême partie de leur récolte aux habitants [a] d'Amphissa dans la Locride, pour avoir moissonné les bleds de ces voisins, &

Pausan. & Polyb. ibid.

[a] Amphissa, située sur les bords d'une petite riviére du même nom, étoit une des plus grandes villes de la Locride. Elle se nomme aujourd'huy *Salona*. Niger croit que son ancienne position convient mieux avec celle d'un petit village, qu'on appelle présentement *Lambino*.

De Rome l'an 607.
Consuls. Cn. Cornelius Lentulus, & L. Mummius Achaïcus.

se les être appropriés. Delà le courroux des Thébains, & l'union de leurs forces à celles de Critolaüs, sous la conduite de Pythias, Général de Thébes. Par le même principe, Chalcis prit des liaisons avec les Achéens. Les habitants de cette capitale avoient ravagé une partie de l'Eubée, & Métellus leur avoit ordonné des restitutions. Qu'étoit-ce après tout que le surcroît de deux villes, plûtôt que de deux Nations, pour résister à la puissance Romaine? Qui peut excuser Critolaüs de témérité, ou de folie? On pardonne à de puissants Rois, comme Philippe, comme Antiochus, ou comme Persês, d'avoir osé se mesurer avec une puissante République. Mais un petit peuple que Rome n'avoit que trop ménagé par pitié, ou par mépris, devoit-il entrer en lice avec l'Etat du monde le plus puissant, & jusqu'alors invincible? C'est ainsi que les passions de deux hommes turbulents, & accrédités, se communiquérent à une multitude inconsidérée. [a] Diæus, & Critolaüs avoient été du nombre de ces éxilés de leur païs, que les Romains avoient retenus si long-tems en Italie, dans une espéce de captivité. Ils cherchérent à se venger, aux dépens même de leur patrie.

Métellus, avant que d'avoir entendu le rapport de ses Ambassadeurs, sur de simples conjectures, ou sur des bruits venus de bouche en bouche, avoit quitté la Macédoine, & s'avançoit vers la

[a] Ce Diæus n'est point différent de celuy qui est appellé *Dracus*, dans l'Epitome de Tite-Live. Orozius, Eutrope, & l'Auteur de la Vie des Hommes Illustres, ont tellement défiguré le nom de ce Grec, qu'à peine est-il reconnoissable.

Consuls. CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

Gréce, par la Theſſalie. Il ne conduiſoit avec luy qu'une armée Prétorienne ; mais elle étoit victorieuſe, & elle ſuffiſoit pour ranger l'Achaïe à la raiſon. Il hâta ſa marche lorſqu'il eut des nouvelles certaines, que Critolaüs avoit fait déclarer la guerre, & qu'elle étoit commencée. En effet le Préteur Achéen aſſiégeoit dês-lors Héraclée, ville du Cercle de l'Achaïe, mais qui refuſoit de s'y ſoumettre, & qui d'ailleurs étoit voiſine de la Theſſalie. Quoyque les ſecours de Chalcis & de Thébes euſſent déja joint l'armée Achéenne, & qu'elle fût auſſi complette qu'elle pouvoit l'être, cependant Critolaüs fut ſaiſi de frayeur, lorſqu'il apprit que Métellus s'approchoit. Il manqua tout à la fois de courage, & de préſence d'eſprit. Il luy étoit aiſé de ſaiſir le poſte des Thermopyles, & de camper dans ces défilés, où les Perſes avoient autrefois échoüé. Par-là il, auroit arrêté l'armée Romaine, ou l'auroit défaite. Le Général Achéen aima mieux rentrer dans ſon Achaïe, & ſe mettre à couvert ſous [a] Scarphée, qu'attendre l'ennemi, & le combattre avec avantage. Les paroles fiéres d'un homme paſſionné ne ſont pas toûjours ſuivies, en campagne, d'une valeur égale aux diſcours. La retraite de Critolaüs eut tout l'air d'une fuite. Cependant le Général Romain paſſa le Sperchius, & ſuivit les Achéens en queuë. Enfin il les atteignit. La bataille ſe donna, & quoyque l'hiſtoire ne nous en ait point appris le détail, on peut juger

[a] Scarphée étoit une ville de la Locride. Elle confinoit avec la Theſſalie, près du paſſage des Thermopyles. Molet croit en retrouver les veſtiges près d'un lieu appellé *Bondoniza*.

De Rome l'an 607.
Consuls. CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

qu'elle couta cher aux Grecs. Les Romains leur firent mille prisonniers de guerre. Enfin la déroute de l'armée Achéenne fut générale. Critolaüs luy-même perdit la vie, non pas dans la chaleur du combat, mais de sa propre main, & dans un moment de désespoir. Les uns disent qu'il prit du poison, les autres qu'il se précipita du mont Oeta dans un marais, où il se noya. Du moins il paroît incontestable, qu'il ne reparut plus, & qu'on ne retrouva point son corps sur le champ de bataille. Fin désastreuse, qui ne fut marquée par aucun trait de valeur, & qui fut digne d'un brouillon, qui n'avoit que de la vanité, & de la fureur!

Pauf. in Achaïcis, & Polyb. in exerptis à Valesio.

C'étoit une Loy établie parmi les Achéens, que quand le Chef de leur Nation venoit à mourir dans son année d'éxercice, celuy qui l'avoit précédé prenoit la place du mort, & gouvernoit la République, jusqu'à la prémiére Diéte générale, qui se tenoit à certain jour marqué. Ainsi Diæus rentra dês-lors en charge, & prit la conduite de l'armée éparse, & en désordre. Il apprit qu'une troupe d'Arcadiens, d'environ mille combattants, venuë avec Pythias au secours de l'Achaïe, s'étoit sauvée de la bataille, & réfugiée à [a] Elatée, dans la Phocide; mais qu'elle en avoit été chassée, que Métellus étoit tombé sur elle, & qu'aucun n'avoit échappé à la mort. La nouvelle étoit affligeante; mais Diæus n'en fut pas découragé. Il avoit été le premier mobile de la guerre, c'étoit à luy de la sou-

[a] Voyez ce que nous avons remarqué dans le neuviême volume, touchant la ville d'Elatée. Les Modernes prétendent qu'elle fut construite près d'un village, qui se nomme aujourd'huy *Turchocori*.

tenir. Il envoya donc quatre mille hommes de ses troupes, sous Mégare, & leur donna un certain Alcaméne pour Chef. Il se flatta qu'un si petit corps pourroit arrêter les Romains, qui venoient de passer sur le ventre à l'armee entiére de Critolaüs. Diæus vient donc à Argos, & delà il fait publier un ordre dans toutes les villes de l'Achaïe, pour la levée de nouvelles troupes. L'Edit portoit 1°. qu'on enrôleroit jusqu'à douze mille esclaves, de ceux qui seroient nés dans le païs, & que pour remplir ce nombre, on pourroit, au besoin, incorporer dans la milice quelques esclaves des païs étrangers, 2°. que tous les gens de condition libre, qui avoient l'âge marqué pour porter les armes, soit en Achaïe, soit en Arcadie, se rendroient à Corinthe, pour y prêter les serments militaires. 3°. Que tous les aisés, hommes & femmes, apporteroient au Thrésor public tout leur or & leur argent. L'Edit fit connoître à l'Achaïe l'excês du danger qui la menaçoit. Elle ne pouvoit se rassurer sur l'habileté de ses Chefs. Ainsi le désespoir devint universel. Cependant on étoit embarqué dans une guerre perilleuse, & l'on suivoit aveuglément un projet insensé. La consternation étoit plus sensible parmi les habitants d'Elée, [a] de Messéne, & de [b] Patras. Ils avoient appris qu'une armée Consulaire alloit arriver de Rome, & qu'un Consul, avec de nouvelles Légions, viendroit in-

a Nous avons fait connoître la situation des villes de Messéne & d'Elée, dans les volumes précédents.

b Patras, située sur le Golfe de Corinthe, porte encore aujourd'huy le même nom. Nous en avons parlé ailleurs.

De Rome l'an 607.
Consuls. Cn. Cornelius Lentulus, & L. Mummius Achaïcus.

cessamment prendre la place du Préteur Métellus. Comme ces villes étoient les plus exposées à la premiére attaque de l'ennemi, à son débarquement elles s'attendoient aux traitements les plus rigoureux. Patras sur-tout se voyoit destituée de sa plus florissante jeunesse. Elle avoit péri dans la bataille de Scarphée. Ainsi le plus grand nombre de ces malheureux Citoyens s'abandonna à sa propre fureur. Plusieurs se donnérent la mort, dans l'appréhension de tomber entre les mains du Vainqueur. Les plus sages eurent recours à la clémence des Romains, & se réfugiérent dans le camp de Métellus. Là, ils devinrent les dénonciateurs des plus factieux de leurs compatriotes, quoyqu'on n'en fît encore nulle perquisition. Tel étoit le génie des Grecs. Ils ne ménageoient rien pour gagner les bonnes graces du nouveau parti, qu'ils avoient embrassé.

Cependant le Préteur entra dans l'Arcadie, & s'approcha de Thébes, ville qui s'étoit hautement déclarée pour la confédération Achéenne. Le Thebain Pythias y avoit mis tous les esprits en mouvement. C'étoit à luy seul que Métellus en vouloit; mais ce broüillon s'étoit éxilé luy-même de son païs, & traînoit à sa suite sa femme, & ses enfants, dans les bourgades du Peloponêse. A son éxemple, presque tous les habitants de Thébes avoient abandonné leurs murailles. Ce n'étoit plus qu'un vaste desert. Le Général Romain, qui s'en rendit maître, usa de modération. Il donna la vie au petit reste de Citoyens qu'il y trouva, sauva du pillage les Temples & les maisons, & se contenta de mettre à prix

la

la tête de Pythias. On amena ce séditieux au Préteur, & sur le champ il perdit la vie, sous la hâche des Licteurs. Ce mélange de douceur & de sévérité donna de la confiance aux Peuples de l'Achaïe, & de la crainte à leurs Chefs. Ce fut alors que Métellus se mit en marche, pour entrer sur les terres de la République Achéenne. a Mégare fut le premier poste qu'il luy fallut franchir; mais il étoit gardé par Alcaménes, avec un détachement de quatre mille hommes. La seule présence de l'armée Prétorienne donna tant d'épouvante à ce Commandant des Achéens, qu'il abandonna la défense de la ville, & se réfugia dans Corinthe, ou Diæus s'étoit déja rendu. Ainsi Mégare ouvrit ses portes aux Romains, & les plaines de l'Achaïe furent en proye à l'ennemi. Métellus crut devoir profiter de la consternation générale, pour sa gloire personnelle. Il avoit appris que le Consul Mummius avoit obtenu du Sénat, de passer en Achaïe, & de venir y finir la guerre, par le renversement de Corinthe. La terminer par une paix, c'eût été le double avantage, & de Métellus, & des Achéens. Le premier auroit triomphé d'Andriscus vaincu, & de l'Achaïe pacifiée. Les seconds se seroient épargné bien du sang, & leur capitale se seroit garantie du fer & du feu des Romains. Il ne restoit plus qu'à trouver assês de raison dans Diæus, & dans les Chefs de sa faction, pour conclure un Traité favo-

De Rome l'an 607.
Consuls.
CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

a Mégare fut la capitale d'un canton de l'Achaïe, appellé Mégaride. Ce n'est plus qu'une petite ville, située sur une colline, près de l'Isthme de Corinthe. Elle eut la gloire de donner le jour au célébre Mathématicien Euclide.

De Rome l'an 607.
Consuls.
Cn. Cornelius Lentulus, & L. Mummius Achaïcus.

rable aux deux partis. A parler en général, le plus grand nombre des Achéens panchoit vers la paix, & les suites de la guerre les faisoient trembler. C'étoit un moment à saisir, pour fléchir Diæus & sa cabale. Métellus fit donc partir de son camp trois Achéens, gens de considération dans leur païs, & affectionnés au parti Romain; mais plus touchés encore des malheurs, où leur propre République alloit être plongée. Les noms de ces Achéens étoient Andronidas, Lagius, & Archippus. Métellus ne choisit pas des Romains pour l'Ambassade. Ceux qu'il avoit envoyés autrefois à Corinthe avoient été trop indignement traités. Les Députés qu'il choisit pour lors furent encore plus mal reçûs. Diæus regarda les trois nouveaux Ambassadeurs, comme des sujets de sa République, & des traîtres à leur patrie. Après les avoir produits à l'assemblée du Peuple, il les fit jetter dans un cachot. L'entêtement du Chef de l'Achaïe ne put être surmonté, ni par les remontrances de Philo venu exprès de Thessalie, ni par les priéres & les caresses de Stratius, sage vieillard de Trithée, & l'ami particulier de Diæus.

A travers les bravades du Général Achéen on appercevoit qu'il ne préferoit la guerre à la paix, que pat un désespoir secret, de pouvoir jamais se réconcilier avec Rome. L'insensé se mettoit peu en peine, que la chute de sa Nation entiére fut la suite de la sienne. Il ne songea donc qu'à ranger à son avis les principaux membres du Conseil, gens passionnés, & dévoüés à sa faction. Ceux-ci, pour mettre le sceau à leur emportement, condamnérent

De Rome l'an 607.

Consuls. CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

à mort Andronidas, Lagius, & Archippus, ces trois Députés de Métellus. Ils leur joignirent Sosicrate, vénerable Sénateur, qui n'étoit coupable que pour avoir opiné à traiter de la paix avec les Romains. L'éxécution commença par Sosicrate. On ne lui épargna aucun genre de supplice, pour tirer de luy un aveu conforme au sentiment de Diæus. Sosicrate persista jusqu'à la mort à soutenir, que la paix étoit préférable à la guerre. Une constance si infléxible fit quelque impression sur le peuple. Diæus feignit de craindre une sédition, & suspendit l'Arrêt prononcé contre Andronidas, & ses consorts. Au fond il étoit convenu de leur vendre chérement leur délivrance. L'avare Préteur tira pour son profit, un talent d'Andronidas, [c] & quarante mines d'Archippus. Rien que l'avidité du gain ne pouvoit éteindre la soif qu'il avoit de répandre du sang. Peu de jours auparavant, Diæus avoit livré à la mort un certain Phillius, avec ses enfants, seulement parce qu'ils étoient soupçonnés d'avoir des intelligences avec Ménalcidas, à Lacédémone, & de pancher pour le parti Romain. Malheureuse la Nation Achéenne, d'être gouvernée par des Chefs, qui n'avoient d'autre régle de conduite que leurs passions, ni d'autre capacité pour la guerre que leur férocité! Aussi l'Achaïe sera bien-tôt obligée d'avoüer, que Rome avoit causé son bonheur, en la soumettant, après l'avoir délivrée de ses Tyrans.

La victoire que Métellus avoit remportée vers

a Les quarante mines faisoient les deux tiers d'un talent Attique, qui en comprenoit soixante.

De Rome l'an 607. Consuls. CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

Scarphée s'étoit déja répanduë à Rome. Je ne sçai quel fanfaron nommé Postumius, l'avoit mandée, & quoyqu'il se fût absenté de la bataille sous prétexte de maladie, il en avoit fait une pompeuse description, comme s'il y avoit été présent. Ce récit engagea le Consul Mummius à hâter son départ pour l'Achaïe, où le sort l'avoit destiné. Qui peut dire aujourd'huy, pourquoy le Sénat de Rome ne permit pas à Métellus d'achever une guerre, qu'il avoit si fort avancée ? Peut-être voulut-on le punir de l'avoir entreprise, sans attendre les ordres de la République. Quoy qu'il en soit ; Mummius vint succéder à Métellus, & n'eut pas beaucoup de peine à faire une conquête, que son prédécesseur avoit presque finie. Déja le Consul avoit débarqué la nombreuse armée qu'il conduisoit, lorsque Métellus s'avança vers Corinthe, pour faire un dernier effort sur l'esprit de Diæus. Pour peu qu'il l'eût trouvé docile, il auroit conclu avec luy le Traité de paix, avant l'arrivée de l'armée Consulaire, & il auroit enlevé à Mummius l'honneur, d'avoir mis la derniére main à son ouvrage. L'obstination du Chef Achéen, & la vengeance du Ciel qui l'entraînoit à sa perte, firent mépriser à Diæus des propositions avantageuses.

Pauf. in Ach.

Enfin Mummius, revêtu de toute l'authorité de sa République, parut devant Corinthe. Le premier soin du Consul fut de renvoyer, sur l'heure, Métellus avec ses troupes dans la Macédoine. L'armée Consulaire luy suffit. Elle étoit composée de trois mille cinq cents chevaux, & de vingt-trois mille hommes d'infanterie, sans compter un corps

d'Archers Crétois, & les troupes Pergaméniennes, que le Roy Attalus, fils d'Euménes, avoit envoyées au Consul, pour grossir son armée. Mummius campa vers l'Isthme de Corinthe, & posta en divers lieux des gardes avancées. Comme il ne paroissoit point d'ennemis, & que toute l'armée Achéenne étoit renfermée dans la place, le service fut un peu négligé parmi les Romains. On erra dans les campagnes, & personne ne se tint à son poste. Les Corinthiens s'en apperçurent, & donnérent brusquement sur ces Légionaires, les mirent en déroute, & les menérent battant jusques dans leurs retranchements. Souvent un léger avantage sert d'amorce, pour attirer des téméraires dans le piége. Diæus conçut une forte espérance de vaincre, & Mummius sçut l'enflammer par une terreur simulée. Le Consul retint ses Légions dans son camp, & fit semblant de n'oser soutenir la vûë de l'ennemi. Delà l'audace & les insultes du Général Achéen.

De Rome l'an 607.

Consuls. CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

Aprês avoir rassemblé les milices de tout son païs, Diæus en composa une Phalange, qui jointe aux troupes auxiliaires qu'il reçut de Chalcis, forma une armée égale, ou supérieure en nombre à celle des Romains. Il n'y manquoit qu'un Chef expérimenté, & que des hommes dressés depuis longtems à combattre de pié ferme. Diæus crut que le désespoir & que l'intérêt le plus pressant tiendroient lieu de courage à ses soldats, & suppléroient dans eux le manque d'éxercice. Il va donc offrir le combat au Consul, qui fait semblant de le refuser. C'étoit pour attirer l'Achéen dans un vallon, nom-

De Rome l'an 607.

Consuls. Cn. Cornelius Lentulus, & L. Mummius Achaïcus.

Author de viris illust.

mé [a] Leucopetra, à l'extrémité de l'Isthme, qui joint l'Attique au Péloponêse. Là, l'armée Achéenne se rendit dês le matin, long-tems avant l'armée Consulaire. Diæus étoit si sûr de vaincre, qu'il avoit invité jusqu'aux femmes & aux enfants de Corinthe, à venir repaître leurs yeux du massacre de l'ennemi. Il les plaça sur des hauteurs, où ils devoient être en sûreté: Pour transporter le butin qu'on alloit faire sur les Romains, le Général Achéen avoit ordonné, qu'un grand nombre de charrettes suivissent son armée.

Pausan. in Ach. & Zonar. l. 9.

Enfin le Consul parut dans la plaine, avec ses troupes, qu'il rangea en bataille. Dês la veille, il avoit eu la précaution de mettre en embuscade le plus grand nombre de ses escadrons, dans un lieu, d'où ils sortiroient au fort de l'action, pour venir tomber en flanc sur la Phalange des Achéens. Le choc commença. La cavalerie Achéenne ne tint pas devant celle des Romains. La Phalange, qui se soutenoit par sa seule disposition, fit un peu plus de résistance. Enfin un corps de mille Légionnaires l'enfonça. Alors le carnage fut effroyable. [b] Les deux mers que l'Isthme de Corinthe sépare, furent rougies de sang. Tout ce qui échappa au fer de l'ennemi prit la fuite, & le fier Diæus se réfugia luy-même à Mégalopolis, sa ville natale. On ne peut luy par-

a L'Auteur de la vie des hommes Illustres est le seul, qui fasse mention d'un vallon de l'Achaïe, appellé *Leucopetra*. On ne connoît aucun endroit de ce nom, qu'une montagne qui sépare la contrée des Parthes d'avec l'Hyrcanie, & un Promontoire nommé aujourd'huy *Capo dell' armi*, dans la Calabre méridionale.

b L'Isthme de Corinthe étoit terminé, à l'Occident par la mer Ionienne, & à l'Orient, par la mer Egée.

De Rome l'an 607.

Consuls. Cn. Cornelius Lentulus, & L. Mummius Achaïcus.

donner d'avoir abandonné Corinthe, & de ne l'avoir pas assigné pour le lieu de retraite à ses troupes, en cas de déroute. C'étoit une des plus fortes places du monde. Outre les deux ports de Léchée, [a] & de Cenchrée, qui la couvroient des deux côtés de l'Isthme, elle renfermoit dans son enceinte une citadelle, si élevée, que pour cela même on l'appelloit [b] *Acrocorinthe.* On peut bien dire, que malgré la bataille perduë, Diæus auroit pu faire durer le siége de sa capitale, plus longtems encore, qu'Asdrubal n'avoit retenu le second Africain devant Carthage. Tel est le défaut ordinaire des Généraux présomptueux! Ils comptent si fort sur la victoire, qu'ils négligent les ressources après la défaite. Du moins Diæus ne manqua pas de cette espéce de courage, que les anciens ont si fort vanté dans quelques-uns de leurs Héros.

a Le port de Cenchrée étoit fermé par la mer Egée, & celuy de Léchée, par la mer Ionienne. Entre ces deux ports situés aux extrémités de l'Isthme, on comptoit quarante stades, ou cinq mille pas géométriques de distance.

b Selon le témoignage de Strabon, l'Acro-Corinthe avoit en hauteur perpendiculaire trois stades & demy, ou deux mille cent quatre-vingt-dix piés. La pente étoit de trente stades, ou d'environ cinq quarts de lieuës françoises. Etienne de Bysance dit, que la montagne où fut construite la citadelle de Corinthe, eut d'abord le nom d'*Héliopolis*, ou de ville du Soleil, à cause de l'aridité du terrain. Cependant, au rapport de Strabon, elle renfermoit des sources d'eaux-vives, qui se filtroient sous terre, & se rendoient jusqu'à la ville. Ces eaux rassemblées formoient une fontaine abondante, qui suffisoit aux besoins de tous les habitants. Là étoit la célébre fontaine de Piréne, consacrée aux Muses. Le dernier Géographe que nous venons de citer assure, qu'elle n'avoit point d'écoulement, & que ses eaux se contenoient dans leurs propres bornes, sans jamais déborder. Il donne à l'enceinte de la seule ville quarante stades, ou à peu près trois quarts de lieuës; mais en y comprenant le circuit de la montagne, ou de l'Acro-Corinthe, il fait monter ce circuit entier à quatre-vingts stades.

De Rome l'an 607.

Consuls. Cn. Cornelius Lentulus, & L. Mummius Achaïcus.

Arrivé à [a] Mégalopolis, il mit le feu à sa maison, jetta sa femme dans le brasier, de peur qu'elle ne tombât entre les mains de l'ennemi, & luy-même il se donna la mort par le poison. Triste effet d'un désespoir précipité! Si Diæus se fût renfermé dans Corinthe, peut-être eût-il sauvé la ville, par une honorable capitulation.

Aprês la perte de la bataille, tout fut en confusion dans Corinthe. Le petit reste de la déroute qui s'y réfugia, quitta des murs que le Général luy-même avoit abandonnés. A l'exemple des soldats, les habitants cherchérent des azyles ailleurs, & toute la ville fut deserte. Les portes en furent ouvertes, & il ne parut plus de défenseurs sur les remparts. L'armée victorieuse apprit l'état où Corinthe étoit réduit. Le Consul en fut si surpris, qu'il soupçonna qu'on luy dressoit une embûche, sous l'apparence d'une désertion. Il réprima donc l'ardeur qu'avoient ses soldats d'entrer dans Corinthe, & de le piller. Enfin, aprês trois jours de retardement, lorsque Mummius eut pris ses précautions, & qu'il eut tout fait observer au-dedans, & au-dehors de la ville, il y conduisit ses troupes, & s'en rendit maître. La cruauté du soldat Romain n'épargna aucun de ceux, qui s'y trouvérent en état de porter les armes. On ne donna la vie qu'aux femmes & aux enfants, qu'on vendit à l'enchére, pour en faire des esclaves. Ensuite la ville fut mise au pillage. Qui pourroit compter les richesses im-

a Voyés ce que nous avons dit dans le neuviéme & dans le dixiéme volume, sur la ville de Mégalopolis, une des plus considérables de l'Arcadie.

mensses que les Romains en remportérent? De toutes les villes du monde Corinthe étoit celle, où un plus grand nombre d'ouvriers en or, en argent, & en cuivre se trouvoient rassemblés. C'étoit, pour parler ainsi, le Magazin universel, où l'Europe & l'Asie venoient se fournir de vases de tous les genres de métaux. On y fondoit les plus belles statuës, pour les Temples, & pour les Palais. Les arts sembloient y avoir établi leur domicile, & sur-tout la a peinture & la sculpture y étoient arrivées à leur perfection. Quel dommage, que tant d'ouvrages précieux des plus grands maîtres tombassent entre les mains de soldats, peu curieux de ces chef-d'œuvres de l'art! Polybe Achéen luy-même, fut témoin, au rapport de Strabon, & du renversement de la capitale de son païs, & du mauvais goût des troupes Romaines. Accouru d'Afrique pour rendre les services qu'il pourroit à sa patrie, il vit des soldats Romains joüer aux dez sur un tableau du peintre b Aristide, qui passoit pour une des merveilles du monde. Il représentoit Bacchus, & c'étoit un proverbe dans la Gréce, que rien n'é-

De Rome l'an 607.
Consuls.
CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

Strabo. l. 8.

a C'est à Corinthe, selon Isidore, que la peinture prit naissance. Pline semble partager cette gloire entre Corinthe, & Sicyone. Du moins nous apprenons de luy, que des mains d'Ardices, & de Tolophanes, l'un Corinthien, & l'autre Sicyonien, sortirent les premiéres ébauches de la peinture. Thucydide attribuë aussi à l'industrie des habitants de Corinthe l'invention des Trirêmes, ou des Galéres à trois rangs de rames.

b Aristide contemporain du célébre Appelles, un des plus fameux peintres de l'Antiquité, florissoit à Thebes, vers la cent vingt-deuxiême Olympiade, qui répond à l'an de Rome quatre cents soixante-sept, ou environ. Il passoit pour avoir été le premier, qui eût entrepris d'exprimer, d'une maniére sensible, les mouvements du cœur humain, & de peindre aux yeux les passions de l'ame.

De Rome l'an 607.
Consuls. CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

toit au-dessus du Bacchus d'Aristide. On tira ce parfait Original des mains de ces barbares, & le Roy de Pergame en fit offrir [a] six cents mille sesterces, lorsqu'on mit en vente les dépoüilles de Corinthe. Le Consul fut si surpris de la somme qu'on présentoit pour le tableau, qu'il luy crut quelque vertu magique. Il le retint donc, le transporta à Rome, [b] & le fit placer au Temple de Cerés. Il parut que Mummius étoit plus habile guerrier, que bon connoisseur en matiére de peinture, & de sculpture. Lorsqu'il fit charger sur des vaisseaux de transport les tableaux, & les statuës enlevées à Corinthe, il mit pour condition, que si les Capitaines de ces bâtiments venoient à en égarer quelqu'un, ils les remplaceroient par d'autres. Comme si des copies pouvoient jamais égaler ces originaux des plus célébres maîtres de la Gréce.

Plin. l. 35. c. 4.
Vell. Pat. l. 1.

Pauf. in Ach.

Il ne restoit plus que de réduire Corinthe en cendres, aprês l'avoir pillé. Ainsi le portoit l'Arrêt du Sénat de Rome, que le Consul fut obligé d'éxécuter. Qu'elle inhumanité, de donner en proye à la flâme, dans la même année, Carthage & Corinthe, les deux villes les plus opulentes du monde! La politique Romaine n'alloit alors qu'à imprimer de la terreur au reste de l'Univers, pour contenir tous les Peuples sous son obéïssance. On mit

a En supposant comme nous l'avons remarqué ailleurs, que le denier Romain valoit dix sols de notre monnoye, & que le petit sesterce en étoit la quatriême partie. Il est manifeste que les six cents mille sesterces égaloient la somme de soixante quinze mille livres.

b Strabon dit qu'il eut le plaisir d'admirer ce chef-d'œuvre, avant qu'il eût été consumé par les flammes, qui réduisirent en cendres le Temple de Céres.

en même tems le feu à tous les coins de la ville. Comme la flâme gagna bien-tôt jusqu'au centre de la place, elle se réünit, & montant en pointe vers le Ciel, de plusieurs incendies séparés, elle n'en forma plus qu'un seul. Ce fut alors que se fit ce fameux mélange de divers métaux fondus, que jamais l'art n'a pu imiter. On vit l'or, l'argent, & le bronze, que les Corinthiens avoient cachés, & qui avoient échappé aux recherches du soldat, couler en ruisseaux dans les rûës. Quelque danger qu'il y eut à les ramasser, d'avides soldats percérent à travers la flâme, & y perdirent la vie. Enfin le brasier s'éteignit, & pour lors on récuëillit ce métal [a] composé de plusieurs métaux, qui fut si fort estimé dans les siécles suivants. Les murailles de la ville déja calcinées, furent aisément détruites, & les Romains se firent un plaisir d'en broyer les pierres. Ainsi périt cette fameuse Cité, dont les uns font remonter la fondation jusqu'au tems de Moïse, les autres jusqu'à Othoniel, plus de treize cents ans avant sa destruction. Il est plus croyable, qu'elle fut bâtie [b] par Alétes, fils d'Hyppotes,

De Rome l'an 607.
Consuls.
CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

Vell. Pate. l. 7.

a Pline reconnoît trois espéces de métal Corinthien, le blanc, le rouge, & celuy de moyenne couleur, selon la différente proportion des métaux dont il étoit composé, l'or, l'argent, & le cuivre.

b Il est vrai que Corinthe avoit subsisté plusieurs siécles avant qu'Aléthes s'en fût rendu maître. Mais Velléïus Paterculus nous donne lieu de croire, que ce Conquérant fut du moins le restaurateur de cette grande ville, s'il n'en jetta pas les premiers fondements. Dans sa premiére origine elle eut le nom d'*Ephyra*. Ensuite repeuplée par un certain Corinthus fils de Pélops, elle fut appellée Corinthe. Les Auteurs profanes assûrent qu'elle fut gouvernée successivement par des Rois, depuis Sisiphe, de la race des Eolides, jusqu'à ce qu'elle eût été conquise par les Heraclides. Ceux-cy lui donnérent des Souverains. Le premier fut Aléthes fils d'Hippotes. Enfin les Co-

De Rome l'an 607.
Consuls.
CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

cinquiême petit fils d'Hercule, & qu'elle ne subsista que neuf cents cinquante-deux ans.

La capitale de l'Achaïe étoit renversée, il fallut régler le sort présent des Achéens en général. A l'égard des Corinthiens, & des esclaves qui avoient pris les armes contre Rome, on les condamna, de nouveau, à l'esclavage. Aprês les avoir fait chercher dans les lieux où ils s'étoient répandus, on indiqua en pleine campagne une assemblée de toute la Nation. Ce grand cercle fut environné de soldats Romains. La crainte qu'on eut d'être enveloppé dans un malheur commun, fit qu'on dénonça les Corinthiens de naissance, & les esclaves devenus soldats. Ceux-cy furent les seuls que le Consul fit vendre à l'enchére. Le reste des habitants du païs fut remis en liberté. On vendit d'abord les terres des bourgeois de Corinthe, & les Sycioniens en acquirent la meilleure partie. Ensuite on punit Thébes, Chalcis, & quelques autres villes, d'avoir porté les armes contre Rome. Elles furent toutes démantelées; mais Chalcis fut condamnée à payer cent talents aux habitants d'Héraclée, & l'Achaïe à donner deux cents talents aux Lacédémoniens, en dédommagement des torts qu'elle leur avoit faits. Peu aprês, dix Commissaires arrivérent de Rome, pour statuer sur le gouvernement de la Gréce en général, & de l'Achaïe en particulier. Ils réglérent, que le Péloponêse seroit réduit en

rinthiens abolirent la Royauté, qui finit par Automéne, de la race des Bacchiades. Depuis ce-tems-là jusqu'à son entiére destruction, le Peuple de Corinthe confia le soin du gouvernement à un Magistrat annuel, sous le nom de Prytane.

province Romaine, & gouverné par un Préteur. Ainsi les Diétes générales, & l'union des villes entre-elles furent abolies. Cependant chacune d'elles demeura en possession de sa liberté, & fut régie par ses loix, sous la direction du Magistrat, que Rome envoya tous les ans en Achaïe. La Nation entiére paya certain tribut aux Romains, & il fut défendu aux riches, de posseder des fonds de terre ailleurs, que dans le païs.

De Rome l'an 607.

Consuls. CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

On ne peut dire combien la présence de Polybe fut utile à sa patrie. Par le crédit qu'il avoit auprês du second Africain, il obtint bien des graces en faveur de ses compatriotes. Les statuës des grands hommes qui avoient illustré l'Achaïe, luy furent renduës en sa considération. Aussi le Peuple luy en érigea une avec cette inscription. *A la mémoire de Polybe, dont les conseils auroient sauvé l'Achaïe, si on les avoit suivis, & qui sçut la soulager dans son malheur.* Rome le chargea de faire la visite des villes, & d'établir par tout la nouvelle forme de gouvernement. Commission illustre, dont il s'acquitta au gré du Sénat de Rome, & du païs Achéen! Les dix Députés ne démeurérent que six mois au Levant. Métellus en partit avec eux, pour triompher. La pompe de son entrée à Rome précéda celle de Mummius, qui resta encore quelques jours en Achaïe. On ne peut disconvenir, que Métellus n'ait justement mérité les plus grands honneurs militaires. Aprês avoir vaincu Andriscus en plus d'une bataille rangée, il le fit marcher devant son char, avec tous les ornements d'un véritable Roy. On porta magnifiquement sur des chariots un es-

Pauf. in Ach.

De Rome l'an 607. Consuls. Cn. Cornelius Lentulus, & L. Mummius Achaïcus.

cadron entier de ſtatuës équeſtres, qu'Alexandre le Grand avoit fait fondre par le [a] fameux Lyſippe, en l'honneur des braves Cavaliers, qui l'avoient ſuivi, & perdu la vie au paſſage du Granic. Ces monuments précieux faiſoient en Macédoine l'ornement de la ville de Dium. Tranſportés à Rome, ils ſervirent à la décorer. On permit même au Triomphateur, de prendre le ſurnom de *Macédonien*, comme les Scipions portoient celuy *d'Africain*. Cette diſtinction parut outrée, & déplut au public. Etoit-il juſte en effet d'accorder un titre ſi magnifique au Vainqueur d'un faux Roy, tandis qu'on ne l'avoit pas accordé à Paul Emile, après avoir vaincu & pris Persês, ce véritable Roy de Macédoine? Avoir ſeulement oſé le demander, ce fut pour Métellus une marque d'orguëil, dont la Commune fut mécontente, & dont elle ſçaura bien-tôt le faire repentir.

Mummius vint à ſon tour Triompher de l'Achaïe ſoumiſe, & aſſujettie. On doit avoüer, que ſi ce Conſul acheva l'ouvrage, le Préteur Métellus l'avoit fort ébauché. Après tout Mummius avoit rempli le Péloponêſe de la gloire de ſon nom. La victoire qu'il avoit remportée ſur Diæus avoit été facile, il eſt vray; mais Corinthe, qui pouvoit faire une longue réſiſtance, s'étoit livré ſans combat. Après tout la foibleſſe & la lâcheté de l'ennemi, devoit-elle préjudicier à la gloire du Victorieux? La République tiroit de ſa conquête les mêmes fruits, que ſi elle l'avoit achetée par bien du ſang. Les richeſſes

a Voyés ce que nous avons dit de Lyſippe dans le huitième volume page 459, note *a*.

que le Consul avoit rapportées de Corinthe n'étoient pas moindres, que s'il avoit enlevé la place à force ouverte. D'ailleurs les vertus civiles de Mummius avoient bien remplacé, ce que la fuite des ennemis luy avoit enlevé d'honneur. Durant tout son séjour en Achaïe, on l'auroit pris pour un de ces anciens Romains, que la contagion des vices du Levant n'avoit point encore infectés. La douceur, la modération, le désinteressement l'avoient accompagné par tout. De ce prodigieux amas de richesses qu'il avoit enlevées aux Corinthiens, il ne s'étoit rien réservé pour ses usages. Il y parut à son retour. Lorsqu'il luy fallut marier sa fille, la République se vit obligée de luy fournir une dot; tant l'indigence de son pere étoit connuë. Cet homme si brave, si sage, & si vertueux, vint au Temple de Bellone, pour y attendre l'Arrêt de son Triomphe. Le Peuple & le Sénat ne balancérent point à le luy accorder. Il entra donc à la ville avec une magnificence, qui surpassa tout ce qu'on avoit vû. A la vérité on ne vit point de Rois enchaînés précéder son char; mais on vit son Triomphe paré de tout ce que la Gréce avoit produit de plus beaux ouvrages de peinture, & de sculpture. [a] Le seul butin enlevé à Corinthe four-

De Rome l'an 607.

Consuls.
CN. CORNELIUS LENTULUS, & L. MUMMIUS ACHAÏCUS.

Plin. Strabo, Auct. Vir. Illust. Cic. pro Muren.

[a] Selon le témoignage de Tacite, dans le quatorziéme livre de ses Annales, Lucius Mummius apporta de la Gréce en Italie, le vrai goût des piéces Dramatiques. Pendant la cérémonie de son Triomphe, il en fit représenter quelques-unes sur le modéle des Grecs. Ainsi par les soins du Vainqueur de l'Achaïe, le Théatre de Rome prit une forme plus décente, & plus conforme aux régles de l'art. Si Tacite ne s'est point trompé, les Historiens qui ont fait passer Mummius pour un homme simple & grossier, n'ont pas rendu justice à sa mémoire.

De Rome l'an 607.
Consuls.
Cn. Cornelius Lentulus, & L. Mummius Achaïcus.

nit à Rome plus d'ornements, qu'elle n'en pouvoit contenir. Le Triomphateur en distribua dans toutes les villes voisines. Il arriva même, qu'un homme de considération, nommé Licinius Lucullus, emprunta du Triomphateur une partie de ses statuës, pour en orner un Temple, qu'il avoit voüé, & dont il alloit faire la dédicace. Mummius se rendit à la priére de Lucullus. L'emprunteur parut plus difficile, lorsqu'il fallut rendre ce qu'on luy avoit prêté. Il soutint que tout ce qui avoit servi dans une cérémonie de Réligion, appartenoit aux Dieux, à qui on l'avoit consacré. Mummius eut plus de magnanimité, que Lucullus n'avoit eu de bonne foy. Quelque précieux que fussent ces ornements, il ne les redemanda plus. Tant de vertus, & une si belle conquête, méritérent justement à Mummius le glorieux surnom d'*Achaïque*. Personne n'avoit droit d'y prétendre que luy. Ce fut donc sans envie qu'il l'accepta, & qu'il le porta toute sa vie. Ainsi finit une année, qui mit la République Romaine au faîte de la gloire. Si elle fut marquée par beaucoup de valeur, de la part des Généraux & des soldats de Rome, l'histoire laisse toûjours dans l'esprit, contre son Sénat, je ne sçai qu'elle impression d'avarice, & d'inhumanité, qui le deshonore. Détruire tout ce qui fait ombre, saccager les Nations pour s'enrichir, ne vaincre que pour piller, n'est-ce pas faire la guerre à la maniére des peuples Barbares? Si donc pour lors Rome fut plus formidable que jamais, elle parut beaucoup moins vertueuse, que dans les premiers siécles.

Fin du douzième Volume.

TABLE

TABLE DES MATIERES,

Où l'on désigne les pages par les chiffres, & les Notes par la lettre n.

A

B.

C.

Caïus-

E.

H.

Hercina

I.

L.

N.

O.

P.

T.

Fin de la Table du douziême Volume.



